

THÈSE DE

PARIS.

1890

N^o. 20

BOSSUET

ET

LA BIBLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

R. DE LA BROISE

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ LIBRE DES LETTRES D'ANGERS

*« O summa paterno in sinu concepta Veritas,
quæ elapsa in terras te ipsam nobis in Scrip-
turis tradidisti, tibi nos totos obstringimus,
tibi dedicatum imus quidquid in nobis spirat... »*

(Bossuet, Serment du doctorat, 9 avril 1652.)



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1890

BOSSUET

DE

LA BIBLE

TOME II

PARIS, CHEZ LA LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE, N. 22.

BOSSUET

TOME II, DE LA BIBLIE

LA BIBLE



PARIS

DETAUX-ARAY, LIBRAIRE-PORTEUR

22, RUE DE LA HARPE, 22

1890

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

BOSSUET

ET

LA BIBLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

R. DE LA BROISE

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ LIBRE DES LETTRES D'ANGERS



*« O summa paterno in sinu concepta Veritas,
quæ elapsa in terras te ipsam nobis in Scrip-
turis tradidisti, tibi nos totos obstringimus,
tibi dedicatum imus quidquid in nobis spirat... »*

(Bossuet, Serment du doctorat, 9 avril 1652.)



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1890

A Sa Grandeur

Monseigneur Charles-Émile FREPPEL

Evêque d'Angers



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

Pour former un esprit comme celui de Bossuet, pour l'aider à produire une œuvre comme la sienne, il a fallu tout un concours de causes et d'influences. Il serait intéressant de les distinguer et de faire la part de chacune d'elles ; de rechercher, dans une série de travaux de détail, l'action exercée sur Bossuet par la Bible, par les Pères de l'Église, par l'antiquité classique, par la philosophie scolastique, par la philosophie cartésienne, par la littérature de son temps. Ces études nous montreraient quelles sources il a préférées et dans quelle mesure il a puisé à chacune d'elles ; elle nous feraient ressaisir les éléments dont il a composé sa doctrine et ses écrits ; elles aideraient à connaître plus nettement et plus profondément celui qui est le plus grand peut-être de nos auteurs classiques. Ce but vaut la peine qu'on fasse effort pour l'atteindre. Tout travail qui contribue à donner une idée plus juste et plus précise des maîtres et des chefs-d'œuvre

a son charme et son utilité. De notre temps, on ne se contente plus de juger des monuments de l'esprit par la beauté de l'ensemble et la grandeur de l'effet : pour les mieux voir, on les analyse, et on pense ne les avoir bien compris que lorsqu'on a trouvé la nature et la provenance de tous les matériaux, étudié le style et le travail de tous les ornements.

Entre toutes les études sur Bossuet qui viennent d'être indiquées¹, celle-ci : *Bossuet et la Bible*, se présente naturellement à l'esprit. La pensée de Bossuet rappelle d'elle-même celle de l'Écriture sainte : le grand écrivain n'a pas cessé d'étudier la parole de Dieu, de la prêcher, de l'enseigner, de la défendre, de s'en inspirer dans toutes ses actions et dans tous ses ouvrages.

Mais combien de questions fait naître ce titre : *Bossuet et la Bible* ! Quelles ont été les méthodes de Bossuet dans l'étude de l'Écriture ? Comment l'a-t-il comprise et traduite ? Quels secours en a-t-il tirés ? Voit-on dans son style la marque de ses études bibliques ? Quelle part occupe la Bible dans sa prédication ? dans chacun de ses écrits ? dans son *Histoire universelle* ? dans sa *Politique* ? dans ses *Elévations* ? dans ses luttes contre les protestants et contre Fénelon ? Que penser des ouvrages où Bossuet a lui-même commenté l'Écriture sainte ? et de ses querelles avec les autres interprètes, en particulier avec Richard Simon ?

Pour répondre à tous ces points avec quelque méthode, voici l'ordre qu'il semble bon d'adopter :

L'histoire des études bibliques de Bossuet est la pré-

¹ Parmi ces études de détail, la philosophie de Bossuet est la seule qui ait donné lieu jusqu'ici à quelques monographies intéressantes,

paration naturelle et le fondement nécessaire des considérations qui doivent suivre. Elle sera le sujet de l'*Introduction*.

C'est assurément à la Bible que revient la part principale dans la formation de Bossuet. Or, pour devenir orateur ou écrivain, il déclare lui-même qu'il y a « deux choses à faire principalement : *former le style, apprendre les choses* ¹ ». Aucun livre n'a eu autant d'influence que la Bible sur le style de Bossuet : il s'est constamment exercé à la traduire, faisant effort pour en bien comprendre toutes les pensées, et pour les reproduire fidèlement ; les mots, les expressions et les tournures qu'il faisait passer en français s'implantèrent et se naturalisèrent pour ainsi dire dans son propre fonds : il se créa une langue et un style profondément bibliques. *Bossuet traducteur de la Bible, la langue biblique et le style biblique de Bossuet* : voilà le sujet des trois premiers chapitres qui se tiennent et s'enchaînent.

« Venons maintenant aux choses. La première et le fond de tout, c'est de savoir très bien les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament ². » Si nous parcourons la vie et les ouvrages de Bossuet, nous trouvons en effet que l'Écriture y est « le fond de tout ». Dès sa jeunesse il commence à la prêcher ; appelé près du Dauphin, il la place à la base de son enseignement ; il en tire les deux principaux ouvrages composés à l'occasion de cette éducation royale, l'*Histoire universelle* et la *Politique* ;

¹ *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI de l'édition. Guillaume, p. 3. — Bossuet dit que ces deux choses sont nécessaires « pour la prédication » ; mais ce qu'il avance de la prédication seule est vrai en général de l'art de parler et d'écrire.

² *Ibid.*, — p. 4.

établi dans son diocèse de Meaux et chargé de la direction des âmes, c'est à la même source encore qu'il puise ses ouvrages ascétiques ; non content de mettre en œuvre au profit des âmes les trésors de la Bible, il veut en expliquer aux fidèles le texte même, et profite de ses moindres loisirs pour rédiger et publier ses *Commentaires* ; constitué par sa charge d'évêque défenseur de la vérité, il demande à l'Écriture des armes pour sa polémique ; il ne montre jamais plus d'ardeur dans la lutte que lorsqu'il voit les Livres saints eux-mêmes menacés par une critique téméraire. Voilà dans ses grandes lignes l'ordre de cette étude sur *Bossuet et la Bible*.

La matière en a été recueillie dans les documents de tout genre que nous possédons sur Bossuet. Les renseignements laissés par ses contemporains, les travaux plus récents où l'on raconte sa vie, où l'on apprécie son talent et ses écrits, ont été mis à contribution. Les ouvrages dans lesquels Bossuet étudiait la Bible, les traductions et les commentaires publiés au dix-septième siècle, et qu'il a lus, approuvés ou combattus, ont été consultés. Surtout les œuvres elles-mêmes de l'évêque de Meaux ont été étudiées avec le plus grand soin.

C'était trop peu de les lire dans les meilleures éditions¹ : il a fallu souvent recourir aux manuscrits, non

¹ Au cours de cette thèse, Bossuet sera parfois cité avec référence aux premières éditions ou à diverses recensions modernes de ses ouvrages. La plupart du temps, et lorsque les notes n'indiqueront aucune édition particulière, il faut se reporter à celle de M. l'abbé Guillaume :

« *Œuvres complètes de Bossuet*, précédées de son histoire par le cardinal de Bausset, nouvelle édition, contenant tous les ouvrages déjà publiés ; enrichie de notes critiques et augmentée de plusieurs écrits inédits retrouvés à la Bibliothèque Nationale de Paris, à la

seulement pour être plus sûr du texte de l'auteur, mais encore pour mieux saisir sa pensée et pénétrer, pour ainsi dire, plus avant dans son âme. Premiers confidents de Bossuet, témoins intimes du labeur de sa composition, les manuscrits de ses livres ou de ses discours et les feuilles inédites où il réunissait les textes de l'Écriture et les notes diverses dont il comptait se servir, nous donnent, sur ses habitudes intellectuelles et sur ses méthodes de travail, des renseignements qu'on deman-

Bibliothèque Royale de Bruxelles et autres, par M. l'abbé Guillaume, professeur au Grand Séminaire de Verdun. — 2^de édition, 1885. — Paris, Berche et Tralin. — 10 vol. grand in-8°, avec tables. »

Voici pour quelles raisons cette édition a été choisie pour servir de base au présent travail : prise en elle-même, elle vaut à peu près celle de Lachat, et elle lui est supérieure pour le but particulier de cette étude. Le texte de Bossuet n'y est pas plus altéré que dans Lachat ; il ne manque que quelques variantes, et, là où les variantes ont paru intéressantes, je les ai relevées sur les manuscrits eux-mêmes. Pour les *Sermons*, M. Guillaume adopte le texte de Lachat, et celui de M. Gandar pour les discours qui ont été revus par ce dernier critique. De plus, au lieu de distribuer les sermons suivant l'ordre liturgique, M. Guillaume les dispose par ordre de dates ; la chronologie qu'il adopte est vicieuse en plusieurs points : la date d'un certain nombre de discours n'a été à peu près fixée que par le récent travail de M. Lebarq, la date de quelques-uns reste encore incertaine ; mais, pour les grandes lignes, on peut se fier à l'édition de M. Guillaume, et il y a un notable avantage à pouvoir lire de suite tous les sermons se rapportant à un même carême ou à un même avent. Enfin on trouve au X^e volume de cette édition un secours qui manque dans l'édition Lachat : une *Table des textes de l'Écriture sainte cités, traduits, discutés ou commentés dans les Œuvres de Bossuet*. Quelque incomplet que soit ce répertoire, il était utile pour les recherches qui font l'objet particulier de cette thèse.

Quand les notes n'indiqueront pas un autre texte, la Bible sera citée d'après la *Vulgate*. Les livres qui la composent seront indiqués par les abréviations communément employées.

Les indications bibliographiques sur les autres ouvrages imprimés ou manuscrits cités dans le cours de ce travail, se trouvent en *Appendice* à la fin du volume.

derait en vain aux éditions les plus consciencieuses.

Outre les manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques, il m'a été donné d'en voir d'autres appartenant à des collections particulières. Que M. le Supérieur du Grand Séminaire de Meaux et M. le chanoine Denis, le savant bibliothécaire du même établissement, me permettent de leur exprimer ici toute ma reconnaissance. La mort a récemment frappé une autre personne, à laquelle j'aurais été heureux d'offrir mes meilleurs remerciements : madame Floquet, fidèle aux traditions d'aimable bienveillance que lui avait léguées l'auteur des *Etudes sur la vie de Bossuet*, a bien voulu, il y a trois ans, m'accueillir au château de Formentin, et me permettre d'examiner durant une semaine la fameuse « Bible du Concile » et de copier un certain nombre des notes manuscrites qu'elle contient.

INTRODUCTION

LES ÉTUDES BIBLIQUES DE BOSSUET.

I.

DIJON. — LE COLLÈGE DE NAVARRE (1627-1652).

Le 27 septembre 1627 au matin, lorsque Jacques Bossuet, ancien conseiller au parlement de Bourgogne, reçut l'heureuse nouvelle de la naissance de son cinquième petit-fils, il pria Dieu de garder et de conduire cet enfant comme il avait jadis conduit le peuple élu, et il écrivit sur son registre de famille ce verset du cantique de Moïse : *Circumduxit eum et docuit : et custodivit quasi pupil-
lam oculi sui* ¹. Le souvenir de la Bible se lie aux pre-

¹ Deut. xxxii, 10. — Bausset, *Histoire de Bossuet*, livre I, § 1, — dans les *Œuvres de Bossuet*, édition Guillaume, t. I, p. 26. — M. A. Floquet raconte (t. I, p. 2) que Jacques Bossuet, dans la nuit du 26 au

miers moments de la vie de Bossuet. Était-ce un présage? C'est en tous cas la preuve que, dans la vieille famille parlementaire de Dijon, l'Écriture sainte était le premier des livres : on la lisait, on la méditait, on y cherchait une expression pour les plus douces émotions de la vie.

Jacques-Bénigne dut souvent, dans la maison paternelle, entendre citer les plus belles maximes et raconter les histoires les plus touchantes des Livres saints : en étudiant chez les Jésuites au collège des Godrans¹, en récitant l'*Histoire sainte*, en suivant les offices de l'Église, il apprit à connaître de nombreux récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, une grande partie des Psaumes, quelques pages des Prophètes. Ces extraits de l'Écriture ne pouvaient manquer de frapper vivement son intelligence, déjà tournée vers tout ce qui est grand et rapproche de Dieu, son imagination ouverte, vive, éprise d'images hardies et de mouvements lyriques : en lui laissant entrevoir le livre, on excitait son désir de le tenir dans ses mains et de le lire à son gré.

Il avait quinze ans quand un heureux hasard le lui fit

27 septembre, avait en main sa Bible et relisait le cantique de Moïse, en attendant la joyeuse nouvelle : c'est un peu plus que ne dit Bausset, et M. Floquet n'indique pas la source du détail qu'il ajoute.

¹ On sait que M. Floquet a tiré des bibliothèques de Dijon tout ce qui concerne Bossuet. Cependant, curieux de savoir si quelque document ayant trait à la Bible ne lui aurait pas échappé, j'ai consulté un ami qui a longtemps habité Dijon et qui a beaucoup fréquenté la bibliothèque de cette ville. Je lui ai demandé si, dans les papiers provenant du collège des Godrans, il ne se trouverait pas quelque souvenir biblique se rapportant à Bossuet, par exemple quelques sujets de devoirs donnés par ses professeurs, quelque programme de séance publique où l'on rappelât des épisodes de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Celui que je consultais n'a rien découvert qui touchât à cette étude.

rencontrer. Son père, qui revenait de temps en temps à Dijon, le conduisit un jour dans son cabinet de travail. Là le jeune homme « jeta la main sur une Bible latine, qu'il emporta avec la permission de son père. C'étoit la première fois, étudiant alors en seconde ou en rhétorique, qu'il ouvrit les Livres saints. Il y trouva un goût et une sublimité qui les lui firent préférer à tout ce qu'il avoit lu jusque-là. Il se souvint et raconta avec plaisir, dans tout le temps de sa vie, combien il avoit été touché d'abord de cette lecture. Ce moment lui étoit toujours présent et aussi vif que la première fois, tant son âme en avoit été frappée comme de ces choses qui laissent une plus profonde impression de joie et de lumières ¹. »

L'année qui suivit cette première lecture de la Bible, Bossuet partait pour Paris. De 1642 à 1652, il étudia au collège de Navarre la philosophie et la théologie. L'Écriture sainte tenait sa place dans cet enseignement. Un règlement fait en 1535 fixait à quatre le nombre des cours qui devaient se faire chaque jour sur cette matière dans la Faculté de Théologie : deux le matin à Navarre, sur les Épîtres des Apôtres, et sur les Prophètes ; deux autres l'après-midi à la Sorbonne, sur les Évangiles, et sur l'un des livres de Moïse ou des hagiographes de l'Ancien Testament ².

¹ Le Dieu, *Mémoires*, t. I, pp. 12-13. — Le même fait est rapporté par le P. de la Rue dans l'*Oraison funèbre* de Bossuet. Les biographes postérieurs ajoutent un peu à ce récit ; M. Floquet dit (p. 64) : « Entre Isaïe et Bossuet, c'étoit la première rencontre ; » il ne cite cependant aucun document prouvant que la Bible trouvée par Bossuet fût ouverte à la prophétie d'Isaïe. D'après M. Floquet, cet incident aurait eu lieu dans le cabinet de Claude Bossuet ; d'après Le Dieu, dans celui de Bénigne.

² « Ladite Cour [le Parlement] a ordonné et ordonne par pro-

La réforme de l'Université de Paris, faite sous Henri IV, ne changea rien à cet état de choses. L'arrêt royal du 3 septembre 1598, lu à l'Université assemblée dans la fameuse séance du 18 septembre 1600¹, portait : « *In Collegio Navarræ et aliis Gymnasiis legatur horis consuetis pro more majorum* ². » Comme le Recteur semblait faire quelques réserves, Louis Servin, avocat du Roi, invita l'Université à se conformer de bonne grâce au règlement :

vision, et jusques à ce qu'autrement en sera ordonné, comme dit est, que doresnavant, outre les lectures qui ont accoutumé être faites ès convents des Mandians et en aucuns Colleges de l'Université de Paris, il y aura quatre lectures ordinaires du vieil et du nouveau Testament, tous les jours depuis le lendemain de la Saint Martin jusques au dernier jour d'Aoust.... Deux desquelles seront faites le matin au Collège de Navarre, et on commencera la première à sept heures jusques à huit, et la seconde depuis huit heures jusques à neuf ; et l'après-disnée autres deux lectures ordinaires au College de Sorbonne depuis une heure après midi jusques à trois heures.... Et sera la première lecture du matin, des Epistres des Apostres, en commençant à celles de saint Paul, en continuant jusques à la fin, en y comprenant l'Apocalypse ; et la deuxième de l'un des Prophetes, ainsi qu'il sera avisé par la dite Faculté. Et la première des deux leçons d'après-disnée sera des Evangiles, et continuant jusques à la fin desdites Evangiles ; et la deuxième, de l'un des livres du Pentateuque ou des Agiographes, ainsi qu'il sera avisé par ladite Faculté... » — Cité par Du Boulay, *Hist. Univers.*, t. VI, p. 227 ; — Launoy, *Reg. Navarræ gymn. Paris. hist.*, t. I, p. 263 ; — M. Ch. Jourdain, *Index chronologicus chartarum*, n° MDCCIII, p. 339. — Il est nécessaire de s'arrêter un peu dans cette *Introduction* sur les règlements d'études à Navarre et sur les documents qui nous permettent d'en avoir quelque idée : M. Floquet est incomplet sur cette partie et ne cite pas toutes les sources.

¹ Sur cette séance et sur la réforme de l'Université, voir la *Réformation de l'Université de Paris*, petit volume in-12 publié en 1601 chez Mettayer et L'Huillier ; — M. Ch. Jourdain, *Histoire de l'Université de Paris au xvii^e et au xviii^e siècle*, pp. 9 et suiv.

² Art. v de l'arrêt de réforme ; cf. l'art. vi. — Voir cet arrêt dans la *Réformation de l'Université de Paris*. — Il est également cité par Launoy.

« Et premierement, les Theologiens à faire lecture de la Bible, et l'enseigner aux estudians en Theologie, suivant ce qui est prescript par les anciens arrests, mesmes par vn celebre du dix-septiesme Ianuier, mil cinq cents trente-cinq ¹... » L'Université finit par adopter la *réformation* qu'on lui imposait, et nous trouvons les *Statuts de la Faculté de théologie*, imprimés en 1715 ², conformes à l'arrêt de 1598 et à celui de 1535. Il est donc vraisemblable qu'on s'y conformait également au milieu du dix-septième siècle. Bossuet pouvait par conséquent assister chaque jour à deux cours d'Écriture sainte dans le Collège même de Navarre : il est bien probable que les étudiants choisissaient entre les deux et suivaient une année le cours sur les Épîtres et une autre année le cours sur les Prophètes. Ainsi, dès le début de ses études, les livres que Bossuet entendit commenter furent saint Paul et les Prophètes, pour lesquels il eut toute sa vie des préférences.

On aimerait à savoir quels maîtres il suivit alors et à se faire une idée de leur enseignement. Mais l'histoire de Launoy s'arrête au seuil du grand siècle et la destruction complète des archives de Navarre empêche de la compléter. Nous savons seulement que, si les professeurs commentaient avec soin l'Écriture d'après les Pères et les docteurs scolastiques, ils n'instruisaient pas leurs élèves à la lire dans son texte original. Les premiers essais qui furent faits pour l'enseignement de l'hébreu dans l'Université de Paris datent de la fin du dix-septième siècle : ils furent faits d'ailleurs dans d'autres collèges

¹ *Réformation de l'Université de Paris*, — pp. 127-128.

² *Statuta sacræ Facultatis Theologiæ*. — Voir l'Appendice bibliographique.

que celui de Navarre et rencontrèrent d'abord quelque opposition. La première chaire d'hébreu officiellement érigée dans l'Université fut fondée par le duc d'Orléans au collège de Sorbonne en 1751¹. L'hébreu ne fut donc pas enseigné à Bossuet au temps de sa théologie, et c'est seulement beaucoup plus tard qu'il se mit à l'apprendre.

La Bible, qui avait sa place dans l'enseignement, figurait aussi dans les nombreux examens qui aboutissaient au doctorat en théologie. Le second des examens intermédiaires entre le baccalauréat et la préparation de la licence comprenait une partie d'Écriture sainte ; c'est sur l'Écriture que portaient les *Vesperies* qu'on passait peu de jours avant le doctorat ; et sans nul doute la discussion des textes dogmatiques n'était pas exclue des autres examens². Malheureusement, nous avons à regretter la perte à peu près totale des thèses de Bossuet. Le Cabinet des Estampes, riche cependant en thèses de

¹ Voir sur ces points l'*Histoire de l'Université de Paris*, par M. Ch. Jourdain, pp. 320 *et suiv.* Les premiers professeurs que M. Jourdain loue d'avoir enseigné la langue hébraïque sont Pierre Billet au collège du Plessis-Sorbonne, Pourchot à Sainte-Barbe, Etienne Fourmont au collège d'Harcourt, tous de la fin du dix-septième siècle ou du commencement du dix-huitième. — Sur la fondation de la première chaire d'hébreu, cf. p. 383, et *Pièces Justificatives*, n° CXCI, p. 207. — La chaire d'hébreu fondée par François I^{er}, dont Vatable fut titulaire, était au Collège de France. L'hébreu était également enseigné chez les jésuites.

² On connaît, sur le doctorat en Théologie, les articles du *Mercur*, août et septembre 1709. — Il n'y a pas lieu de parler ici de la *resumpta*, qu'on passait six ans après le doctorat, avant d'exercer les fonctions de docteur, et où l'on argumentait sur l'Écriture sainte. Bossuet n'eut pas à subir cette formalité. C'est une institution plus récente : le *Mercur* dit que le cardinal de Noailles fut le premier à soutenir la *resumpta*. — L'ancienne *resumpta*, telle qu'elle était au temps de Bossuet, ne portait pas spécialement sur l'Écriture. Cf. M. Ch. Jourdain, p. 25.

cette époque, ne possède pas celles de notre auteur¹ ; et déjà de son temps l'abbé Le Dieu se plaignait de chercher inutilement chez les anciens docteurs de Navarre les thèses de théologie et les harangues de Bossuet².

Aux cours du Collège de Navarre et à la préparation des examens, Bossuet ajoutait des lectures particulières. Cornet, qui avait su de bonne heure le distinguer, et qui se chargeait de le diriger lui-même, lui avait donné pour premier conseil de se rendre l'Écriture familière, et d'en faire le fondement de ses études. « Que ce divin livre ne sorte pas de vos mains, » disait-il, répétant la parole de saint Jérôme à Népotien³ : l'étudiant à qui s'adressait cet avis était bien fait pour en profiter. Bossuet arrivant à Paris venait d'achever ses études classiques et n'avait encore que quinze ans : il fallait donc commencer par une lecture de la Bible complète et suivie. Nous savons par l'*Écrit composé pour le cardinal de Bouillon*⁴ en quoi consista ce premier travail. Bossuet étudia la Bible dans l'ouvrage très célèbre au seizième et au dix-septième siècle qu'on nomme *Bible de Vatable*. Le texte sacré y est publié d'après la Vulgate et d'après une autre traduction faite sur l'hébreu par les professeurs de Zurich⁵. Les

¹ Il n'existe, semble-t-il, qu'une seule thèse de Bossuet. C'est la *Mineure ordinaire* ; elle a pour sujet l'Église. Elle faisait, il y a une vingtaine d'années, partie du cabinet de M. Rathery, et a été publiée dans la Revue *les Études religieuses*, en 1869.

² *Journal*, 1^{er} janvier 1703, — t. II. pp. 338-359.

³ Bausset, livre I, § 8, — au t. I de Bossuet, p. 28. — Floquet, t. I, p. 79.

⁴ Tome VI, p. 3.

⁵ La Bible de Vatable, éditée d'abord par Robert Estienne en 1545, a été bien des fois réimprimée ; on a joint à la Vulgate tantôt la version de Zurich (*Tigurina*, ou *version de Léon de Juda*), tantôt celle de

endroits obscurs sont brièvement éclaircis en marge par des notes tirées de divers commentateurs ¹ : François Vatable, professeur au Collège Royal, les réunit, et Robert Estienne les édita, y ajoutant, paraît-il, quelques remarques de son fonds. Ces explications courtes suffisaient à Bossuet pour faire de l'Écriture une lecture rapide. Dans les premiers temps, il est vrai, il se heurta aux difficultés et fit effort pour éclaircir toutes celles qui se présentaient ² : il vit bientôt qu'il y avait là une perte de temps, que mieux valait passer, profiter de ce qui est clair et attendre quelque occasion pour revenir aux passages obscurs. C'est le conseil que lui donnait Nicolas Cornet : « Lisez d'abord le texte seulement, sans aucun commentaire, en pénétrant le sens par la comparaison des endroits qui se rapportent à une même fin et dont l'un sert à l'intelligence de l'autre. Pour la lecture ordinaire, ne vous servez point des grands commentaires, les réservant pour les difficultés particulières ³. » Bossuet d'ailleurs avait appris de saint

Sante Pagnino. Les biographes de Bossuet disent que la Bible de Vatable dont il se servait contenait la *Tigurina*.

¹ Entre autres de Calvin et de Munster. Ces sources protestantes de la Bible de Vatable rendirent cet ouvrage suspect à l'Eglise ; cependant, en raison de son utilité, le concile de Trente permet la lecture des notes corrigées aux hommes doctes et pieux. « *Quibus conditionibus totum volumen Bibliorum, quod vulgo Biblia Vatabli dicitur, aut partes ejus, concedi viris doctis et piis poterunt.* » *Regulæ Indicis sacrosantæ Synodi Tridentinæ jussu editæ, Reg. III.* L'édition faite à Salamanque en 1584 est approuvée par l'Inquisition d'Espagne.

² « J'ai connu *par expérience* que quand on s'attache opiniâtrément à pénétrer les endroits obscurs, avant que de passer plus avant, on consume en questions difficiles le temps qu'il faudrait donner aux réflexions sur ce qui est clair. » — *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon.*

³ Paroles de Cornet rapportées par Le Dieu. Elles sont ajoutées de sa main dans le ms des *Mémoires* que possédait M. Floquet, et

Augustin que « les endroits obscurs de l'Écriture ne contiennent pas d'autres vérités que ceux qui sont clairs ¹ ». C'est donc dans ces passages que tout le monde entend qu'il faut chercher tout d'abord la doctrine et la morale : ce sont ceux-là qu'il faut lire souvent, « en sorte qu'on les sache par cœur » : ce sont ceux-là qui « forment l'esprit et nourrissent la piété ² ».

Parfois cependant on rencontre des difficultés que le besoin des études ou de la composition oblige à résoudre actuellement. Dans ce cas, « pour nous éclairer où notre esprit souffre », on peut se servir de longs commentaires. Bossuet n'aime pas ces volumineux traités. Il comprend que, pour satisfaire tous les lecteurs, leurs auteurs ont eu raison de réunir ce qui peut convenir à tant d'esprits

manquent dans le ms de la Bibliothèque Nationale et dans l'édition Guettée. — M. Floquet, t. I, p. 79.

¹ *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon.* — Bossuet fait sans doute allusion à la lettre cxxxvii de saint Augustin, à Volusien. Le saint docteur montre que la Bible a des secrets capables d'exercer les plus grands esprits et des vérités simples, accessibles à tous, et il écrit cette phrase qui rappelle celle de Bossuet : «.... *Invitat omnes humili sermone, quos non solum manifesta pascit, sed etiam secreta exerceat veritate, hoc in promptis quod in reconditis habens.* » Ep. cxxxvii, § iv, 18. — Migne, t. XXXIII, col. 524.

² Bossuet dit dans l'*Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte* : « La plus utile observation... est de s'attacher à profiter de ce qui est clair, et de passer ce qui est obscur, en l'adorant et soumettant toutes ses pensées au jugement de l'Église. Par ce moyen, on tire autant de profit de ce qu'on n'entend pas que de ce qu'on entend ; parce qu'on se nourrit de l'un, et on s'humilie de l'autre. » — T. I, p. 2. — La pensée est au fond la même que dans l'*Écrit au cardinal de Bouillon*, mais avec une différence notable : Bossuet, qui écrit cette *Instruction* pour des religieuses, les engage à ne pas s'obstiner sur des questions difficiles et trouve louable leur ignorance ; au cardinal il dit de passer, en attendant l'occasion de revenir aux endroits obscurs : il ajoute qu'il faudra y revenir quand les circonstances le demanderont.

différents et répondre à tant de difficultés particulières : mais, en faisant cette remarque, il a plutôt l'air d'excuser ceux qui ont composé de si gros livres que de les approuver. « Car ils se farcissent de beaucoup de choses superflues ; et ils ont peut-être raison, parce que les esprits sont fort différents et par conséquent les besoins ¹. » A chacun donc de ne prendre que ce qui lui convient dans ces vastes recueils et de se garder d'y perdre un temps précieux.

Plus tard toutefois, l'évêque de Condom et de Meaux consulta, s'il ne les lut pas, la plupart des interprètes. Mais à l'époque qui nous occupe, il n'y en eut que deux qu'il consentit à connaître, Maldonat sur les Évangiles, et Estius sur saint Paul. Ces deux commentateurs lui tinrent lieu de tous les autres : « *instar omnium* ², » dit-il. Maldonat lui expliquait les Évangiles, c'est-à-dire le livre qui doit avant tous les autres être familier au prédicateur. Estius l'initiait à la connaissance de saint Paul, et déjà Bossuet s'attachait à saint Paul avec prédilection, parce qu'il trouvait résumée dans ses Épîtres toute la théologie qu'on lui enseignait à Navarre ³.

En effet, c'est pendant ces années laborieuses que s'accomplissait en Bossuet ce travail intime qui se fait dans toute âme de jeune homme, par lequel la science non seulement pénètre dans l'intelligence, mais encore s'y

¹ Écrit composé pour le cardinal de Bouillon.

² *Ibid.*

³ Estius s'attache surtout au côté théologique des Épîtres ; il travaille à déterminer le vrai sens de saint Paul au moyen de la tradition et des Pères, surtout de saint Augustin. C'était bien l'auteur qui convenait à Bossuet. Il a commenté non seulement saint Paul, mais aussi les Épîtres des autres apôtres.

classe et s'y dispose. Les connaissances particulières se rattachent à quelques idées dominantes et se réunissent pour former un corps de doctrine, un système; les influences diverses, qui agissent dans l'éducation intellectuelle, se subordonnent l'une à l'autre, et l'esprit reconnaît enfin ses maîtres et son école. Chez Bossuet l'influence biblique fut prédominante : à mesure qu'une connaissance nouvelle entrait dans son intelligence, elle y prenait sa place en se rattachant à quelque passage de l'Écriture : la théologie était pour lui l'explication des Livres saints, l'accomplissement des figures et des prophéties antiques, le large développement de la doctrine de l'Évangile et du grand Apôtre. Il s'enthousiasma pour saint Augustin, il se pénétra de la pensée de saint Thomas, il étudia profondément les autres fameux docteurs¹; mais il ne choisit aucun livre humain pour en faire son livre de repère, si l'on peut ainsi parler, le livre où il retrouvât et auquel il rapportât toutes ses idées; il ne s'astreignit jamais à voir la vérité dans le miroir étroit d'aucune école, il n'adopta aucun maître sur la parole duquel il fût prêt à jurer. L'Écriture sainte elle-même est son livre, son maître, son école : c'est à elle qu'il rapporte toutes les autres sciences, en elle qu'il les embrasse toutes.

¹ M. Lachat a publié (t. III, pp. 581 et suiv.) un *Plan de théologie* qu'il suppose fait par Bossuet lui-même, pour son usage personnel, vers 1648. (Reproduit dans l'édition Guillaume, t. X, pp. 458 et suiv.) La partie la plus intéressante de ce recueil de notes est le début : « Traité des Pères les plus utiles pour commencer l'étude de la théologie. » Nous voyons par ces deux pages que Bossuet s'initiait à la lecture des Pères dès le temps de ses premières études théologiques. Ce qui suit n'est guère qu'un simple catalogue de questions qu'on a coutume d'exposer dans les cours, en particulier de celles que traite saint Thomas dans la troisième partie de la *Somme*.

Il le déclara lui-même solennellement à la fin de ses études, le 9 avril 1652¹, dans les quelques mots qu'il adressa selon l'usage au Chancelier de l'Université avant de prêter entre ses mains, au pied de l'autel des Martyrs, le serment qu'on exigeait des nouveaux docteurs. Il ne réduisit pas cette allocution à quelques formules banales ou à quelques vaines phrases de politesse ; il en fit l'expression de sa pensée la plus intime et de ses plus chers désirs, et comme le programme de sa vie. Les mots qu'il prononça ce jour-là portaient si sincèrement du fond de son âme, qu'il ne les oublia jamais, et que cinquante ans après, sans les avoir jamais écrits, il les répétait de mémoire à son secrétaire. Docteur, il se considérait comme le gardien et le défenseur de la vérité, prêt à lui rendre le témoignage même du martyre. Cette vérité à laquelle il dévouait jusqu'à son sang, c'est le Verbe qui habite au ciel dans le sein de Dieu, qui sur la terre s'est manifesté aux hommes dans les Écritures inspirées : « *Quam ob rem, o summa paterno in sinu concepta Veritas, quæ elapsa in terras te ipsam nobis in Scripturis tradidisti, tibi nos totos obstringimus, tibi dedicatum inus quidquid in nobis spirat* ². » En promettant de s'attacher à la vérité, et de chercher la vérité dans l'Écriture, Bossuet se traçait à lui-même la voie qu'il devait suivre jusqu'à la fin.

¹ Date donnée par M. Floquet, d'après le catalogue des docteurs en théologie imprimé en 1702. Notons cependant que Le Dieu dit : « Cette action se passa à l'archevêché de Paris, le 16 de mai 1652. » Moréri (art. BOSSUET) dit aussi le 16 mai ; Bausset, le 18 mai.

² Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, pp. 43-44. — Cf. *Journal*, 1^{er} janvier 1703, — t. II, pp. 358-359.

II.

METZ ET PARIS (1652-1670).

En 1652, Bossuet rentrait à Metz, prêtre et docteur ; il y vécut, sauf quelques voyages à Paris et à Dijon, jusqu'en 1659. Ces années de retraite et de travail furent des années fécondes, qui achevèrent de former son esprit et de mûrir son éloquence.

Pour nous faire une idée de ses travaux d'alors, nous avons comme documents ses sermons eux-mêmes, puis ses notes, pour la plupart inédites. C'étaient des feuilles volantes, ou plus souvent des cahiers, morcelés aujourd'hui, dont on retrouve des restes dispersés, les uns parmi les autographes des *Sermons* à la Bibliothèque Nationale, d'autres à la bibliothèque du Grand Séminaire de Meaux¹, d'autres dans des collections particulières^{2,3}. D'après ces pièces, voici ce que nous pouvons dire des études bibliques de la jeunesse de Bossuet.

Il continua de lire et de relire le texte même de l'Écri-

¹ Parmi les feuilles conservées dans un cahier non numéroté ni paginé du carton A, et dans le carton B, n° 2, un certain nombre remontent à l'époque de Metz et de Paris. On peut signaler, parmi les fragments les plus certainement anciens du carton B, n° 2, les notes qui portent pour titre : *Chrysostomus liber quod Deus sit Christus*.

² Par exemple dans la collection Floquet. Au moment où cette thèse s'imprime, cette collection vient d'être mise en vente par les héritiers de M^{me} Floquet. Cf. l'Appendice IV, Bibliographie.

ture. On voit, par les manuscrits des *Sermons*, et par les mots grecs qu'il aime à y citer à côté des mots latins, surtout au texte initial, qu'il étudia le Nouveau Testament dans la langue où il a été écrit, comparant les termes de la Vulgate avec ceux de l'original ¹.

Il notait aussi les pensées que lui suggérait la lecture des Livres saints : c'étaient le plus souvent des réflexions brèves, parfois des considérations plus étendues, prenant la forme de petites dissertations ou de *discours*, au sens que le mot avait au dix-septième siècle. On peut citer en ce genre les *Sentiments du chrétien touchant la vie et la mort*, tirés du chap. v de la 2^e Epître aux Corinthiens : ce morceau, que les éditions présentent à tort comme une œuvre ascétique de l'époque de Meaux ², est un reste des travaux bibliques de la jeunesse de Bossuet : l'orateur y renvoie dans le sommaire manuscrit du sermon de 1661 pour la Purification de la Sainte Vierge ³.

Mais ce que nous révèlent surtout les *Sermons* et les

¹ Les mots grecs, particulièrement au texte initial, se rencontrent à l'époque de Metz plus fréquemment qu'à aucune autre. Par exemple : *Ascension* de 1654 : Πρόδρομος ὑπὲρ ἡμῶν εἰσῆλθεν... Ἰησοῦς, — t. VI, p. 91 ; — *Pentecôte* de 1654 : Τὸ γράμμα ἀποκτείνεται, τὸ δὲ Πνεῦμα ζωοποιεῖ, — t. VI, p. 99. — *Annonciation* de 1655 : Αἰδοῦμεν σοφίαν Θεοῦ ἐν μυστηρίῳ, — p. 191. — *Trinité* de 1655 ou 1656 : Πάτερ ἅγιε, τήρησον αὐτούς, — p. 109 ; — *Sermon sur la Providence*, 7 mai 1656, au 2^d point, πλουσιάζοντες, — p. 83 ; — *Pentecôte* de 1658 : Τὸ Πνεῦμα μὴ σβέννυτε, — p. 380. — Les dates données ici (et dans le reste de la thèse, à moins d'avis contraire,) sont celles de M. Lebarq : peut-être ne sont-elles pas toutes indiscutables ; mais elles sont au moins fort approchées et il serait difficile d'en proposer d'autres meilleures.

² On le trouve dans l'édit. Guillaume au tome IX, p. 609.

³ *Mss. Fr.* 42825, f^o 100. — Ce sommaire est écrit en 1662 : la référence qui nous intéresse est omise par les éditeurs.

notes manuscrites, et ce qui est vraiment caractéristique de cette époque, c'est l'étude de l'Écriture faite à l'école des Pères de l'Église. Aux yeux de Bossuet, le vrai commentaire de la parole sacrée, le commentaire vivant, c'étaient les homélies des anciens évêques, les traités des premiers docteurs. Sous leur conduite, il s'exerçait à comprendre l'Écriture d'après les principes de la tradition chrétienne, à l'interpréter, à l'accommoder aux besoins des auditeurs en s'appuyant toujours sur « la vénérable antiquité ».

Pour dire quels Pères Bossuet étudiait alors, il faudrait à peu près les nommer tous. Dans ses sermons et dans ses notes, on trouve constamment cités Clément d'Alexandrie, « l'ancien Irénée ¹ », saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, les deux saints Cyrille, saint Grégoire pape... Toutefois une étude attentive montre qu'il avait quatre maîtres préférés, trois Pères latins et un grec.

C'était d'abord le « grave Tertullien » : mais il offre moins de ressources pour l'usage à faire de l'Écriture, et sert plutôt à fournir « des sentences, c'est-à-dire *accuratius aut elegantius dictata* ² ». Saint Cyprien est plus biblique : « On apprend admirablement [chez lui] le divin art de manier les Écritures et de se donner de l'autorité en faisant parler Dieu sur tous les sujets par de solides et sérieuses applications ³. » Voilà des expressions

¹ Sermon pour la fête du Scapulaire, 1653 (refait plus tard pour la fête du Rosaire), — t. VI, p. 10.

² Ecrit pour le cardinal de Bouillon, — t. VI, p. 4. — On attendrait dicta plutôt que dictata.

³ Ecrit pour le cardinal de Bouillon, — t. VI, p. 4.

qui valent la peine qu'on les remarque : « Le divin art de manier les Écritures... se donner de l'autorité en faisant parler Dieu... » On voit que Bossuet avait profité à l'école de saint Cyprien.

Mais les deux grands maîtres, ceux qu'il faut « joindre ensemble ¹ », c'est saint Augustin et saint Jean Chrysostome. Il est étrange que, parmi les ouvrages de saint Augustin que Bossuet signale au cardinal de Bouillon comme les plus utiles à connaître, il ne mentionne pas ses commentaires sur l'Écriture : nous trouvons cependant dans les *Sermons* de fréquents emprunts aux homélies *sur les Psaumes* et aux traités *sur saint Jean*. Mais il est vrai de dire que, même dans ces traités, saint Augustin est plus grand théologien qu'exégète ; dans tous ses ouvrages son grand mérite est d'élever « l'esprit aux grandes et subtiles considérations ² » à propos de quelque verset de la Bible, plutôt que d'expliquer le texte même dans son sens littéral et dans sa suite. Bossuet résume l'éloge de l'évêque d'Hippone en un mot bien glorieux pour le saint docteur et bien juste en même temps : « Dans saint Augustin toute la doctrine ³. »

Saint Jean Chrysostome suit de plus près le texte de l'Écriture, et Bossuet cite avec enthousiasme « les homélies *sur la Genèse*, excellentes ; *sur saint Paul*, admirables » ; et le commentaire *sur saint Matthieu*, qui « l'emporte », à son jugement ⁴. Saint Chrysostome est un interprète non seulement fidèle, mais encore éloquent du

¹ *Ibid.*, même page.

² *Ibid.*, même page.

³ *Ibid.*, même page.

⁴ *Ibid.*, même page.

texte sacré ; il n'apprend pas seulement à comprendre la Bible, mais encore et surtout à la prêcher, en mesurant son esprit « à la capacité du peuple ». Il pourrait même, pour peu qu'on exagérât sa manière, rendre « trop simple et trop populaire » celui qui voudrait l'imiter. Mais qui l'étudiera avec mesure et sagesse y trouvera « l'incrédation, la vigueur; la manière de traiter les exemples de l'Écriture, et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances ¹ ».

C'est ainsi que Bossuet étudiait l'Écriture en vue de la prédication. D'autres motifs encore poussaient le jeune prêtre de Metz à poursuivre ses travaux. Près des catholiques vivaient en grand nombre les protestants, qui prétendaient à la science de la Bible et s'appuyaient sans cesse sur l'autorité des textes : il fallait, pour répondre à Paul Ferry et à ses collègues, interroger l'antiquité chrétienne et chercher dans les Pères l'interprétation légitime du livre que tous les chrétiens reconnaissent comme le trésor de la vérité.

Lorsque Bossuet quittait son cabinet de travail et parcourait la ville, il rencontrait une autre société de dissidents, qui lui offrait d'intéressants sujets d'études et de réflexions. Les Juifs, peu favorisés alors dans le royaume, avaient à Metz leur colonie la plus libre peut-être et la plus régulièrement organisée. Bossuet ne manqua pas d'occasions de se mettre en relations avec eux : sans parler des jeunes filles récemment gagnées au catholicisme qu'il rencontrait dans la maison des *Nouvelles converties*, il eut des rapports fréquents et intimes avec

¹ *Ibid.*, même page.

les frères Veil, à la conversion desquels il avait contribué. S'il avait eu l'esprit en quête de raretés, la fréquentation de pareils personnages, la facilité d'observer de près les croyances et les usages de la colonie juive, lui offraient les meilleures occasions pour se mettre au courant des traditions rabbiniques, pour apprendre d'intéressants détails sur l'interprétation des livres de Moïse ou des Prophètes. Mais Bossuet avait peu de goût pour les études curieuses, moins encore pour les choses bizarres, et la doctrine des rabbins devait lui paraître telle. Il ne profita guère du séjour de Metz pour s'instruire de la langue ou des coutumes judaïques. Mais pour convaincre les Juifs que Jésus-Christ est bien le Messie promis à leurs pères, il étudia de plus près les livres de l'Ancien Testament, la loi de Moïse, les figures et les prophéties. Nous le verrons utiliser et développer ses réflexions d'alors dans les travaux de son âge mûr.

A Paris, où il demeura presque constamment de 1659 à 1670, Bossuet vécut à peu près comme à Metz ; plus mêlé au monde cependant, plus occupé d'œuvres extérieures, donnant plus de temps à la prédication, et par suite en ayant moins pour un travail suivi et méthodique. Cependant, dès qu'il le pouvait, il revenait à l'étude des Livres saints. Il était heureux de saisir toutes les occasions qui l'y ramenaient. En 1668, il expliquait saint Paul aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dans ces conférences dont on louait la *beauté enchantée* ¹. En 1669, il acceptait, à la prière du marquis de Feuquières, de revoir avec les auteurs la traduction du Nouveau Testament dite

¹ Mémoires des Carmélites, cités par Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 86.

Version de Mons. S'occuper de pareils travaux, c'était toujours pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Écriture.

Durant ce séjour à Paris, Bossuet vivait retiré chez l'abbé de Lameth, au doyenné de Saint-Thomas du Louvre. Avec ses commensaux et ses amis, l'abbé du Plessis de la Brunetière et l'abbé d'Hocquincourt, qui tous deux devinrent évêques, l'abbé François Tallemant et d'autres ecclésiastiques instruits et pieux, il avait de graves entretiens : on discutait des questions de foi et de doctrine ; on s'aidait mutuellement à mieux comprendre la parole de Dieu : le souvenir de ces réunions amicales excita sans doute Bossuet, lorsqu'il fut à la cour, à grouper autour de lui une société semblable, et à former le *petit Concile*.

III.

BOSSUET A LA COUR ET « LE PETIT CONCILE » (1670-1681).

En 1669, Bossuet était nommé à l'évêché de Condom. Il n'en avait pas encore pris possession, quand il fut, en 1670, choisi pour précepteur du Dauphin. On sait que, pour se rendre plus capable d'exercer ces nouvelles fonctions, il fit une étude approfondie de la littérature grecque et de la littérature latine. Mais on se tromperait étrangement, si l'on pensait que le soin qu'il donna aux auteurs anciens et l'enthousiasme qu'il ressentit pour eux

lui firent négliger son livre préféré. Au contraire, les études bibliques de Bossuet ne furent jamais plus approfondies ni plus fécondes qu'à l'époque du préceptorat.

Il suffit pour le montrer de rappeler que c'est le temps où furent composées l'*Histoire universelle* et la *Politique*. Une autre preuve moins connue des travaux scripturaires de Bossuet, ce sont ses notes inédites. Pour répondre aux protestants, qui attaquaient son livre de l'*Exposition*, et qui reprochaient aux catholiques de se prosterner devant les images ou d'honorer les saints par un culte religieux, il rassemblait des textes relatifs aux questions controversées ; il collationnait les passages qui ont trait aux diverses sortes d'adoration, au culte réservé à Dieu seul, aux images, à l'idolâtrie. Nous possédons encore, et en assez grand nombre, les feuilles où il préparait ainsi les matériaux de ses ouvrages de controverse¹.

Mais ce qui marqua cette période de la vie de Bossuet, ce fut la formation de ce qu'on a nommé le *petit Concile*. On connaît l'origine de cette assemblée. Plusieurs ecclésiastiques et quelques savants laïques, occupant

¹ Il s'agit surtout ici des notes conservées au Séminaire de Meaux. Voir surtout dans le carton A le cahier non numéroté et non paginé, cité précédemment, et un autre semblable. Ces deux cahiers sont des recueils de fragments de dates diverses : plusieurs sont très certainement de l'époque qui nous occupe, par exemple (second cahier, 6^{me} fragment) deux feuilles doubles in-4, au haut desquelles on lit : *Nog. 2* et *Nog. 3*, c'est-à-dire feuilles 2 et 3 des matériaux préparés pour répondre à *Noguer*. (Cf. les *Fragments sur des matières de controverse* à la suite de l'*Exposition*, — t. III, pp. 80 et suiv.) Dans ces feuilles, Bossuet s'occupe des commandements de la loi ancienne relatifs à l'adoration et aux images : *Tu n'auras point d'autre Dieu que moy*, etc. — Outre les feuilles qui, comme celles-ci, sont certainement de l'époque du préceptorat, on en trouve beaucoup d'autres qui paraissent être du même temps.

pour la plupart divers emplois à la cour ou à Paris, aimaient à discuter entre eux des questions d'Écriture sainte et de théologie. C'était trop peu d'en parler en se promenant sous les ombrages de Saint-Germain, ou à Versailles dans « l'allée des philosophes » ; on se réunit bientôt à jours fixes dans les appartements mêmes de Bossuet, et depuis le premier dimanche de l'avent de 1673 jusqu'en 1681, et même au delà ¹, on étudia ensemble les Livres saints. La cour appela « Concile » cette réunion ; on dit « les Pères du Concile » ; on se servit même, pour désigner les séculiers qui en étaient membres, du terme de « Pères laïques ² ». Le Concile était brillamment composé : on y vit des théologiens, des érudits, des hommes versés dans l'antiquité ecclésiastique comme Huet, Fénelon, Gallois, Mabillon³ ; des orientalistes, — on disait au Concile des *rabbins*, — comme l'abbé Eusèbe Renaudot, Barthélemy d'Herbelot, les deux frères Veil ; parmi les Pères laïques, on comptait La Bruyère, Pellisson, Caton de Court. Les deux personnages principaux étaient Fleury et Bossuet lui-même. Ecrivain facile, au sens étymologique comme au sens plus élevé

¹ Et même au delà, car le Concile demeura à la cour, même après le départ de Bossuet. L'évêque de Meaux y paraissait encore de temps en temps.

² « Voilà, Monsieur, un petit sermon que je vous fais, afin que vous soyez toujours de la communion du concile de Saint-Germain. Nous vous regardons toujours comme un des *pères laïques*. » — *Lettre de Bossuet au M^{al} de Bellefonds*, 22 janvier 1679, — t. IX, p. 31.

³ Mabillon vint en 1675 passer quelques temps à Saint-Germain pour rétablir sa santé. Le 28 mai, Bossuet lui écrit pour lui dire la joie que les *Pères* auront à le recevoir ; — t. IX, p. 21.

du mot ¹, l'abbé Claude Fleury avait été choisi pour secrétaire ; il en prend lui-même le titre et en exerce les fonctions dans une lettre à Nicolas Thoynard, éditée par M. Floquet ² ; durant une dizaine d'années il couvrit de son écriture fine et régulière les grandes marges de la Bible de Vitré, que Bossuet prêtait au Concile ³ pour y recueillir les annotations arrêtées en commun.

Bossuet était le président du Concile. Le Dieu le dit expressément ⁴. Dans l'origine, il avait été comme le centre autour duquel la réunion s'était formée : les séances avaient lieu dans ses appartements, et les *Pères* se repo-

¹ Ce même homme, qui nous a laissé vingt volumes d'*Histoire ecclésiastique* et une dizaine d'autres ouvrages, trouvait encore le temps d'être secrétaire du Concile, et en outre de tenir un journal minutieux de ses affaires domestiques, notant de sa main, jusqu'à une *pistole* près, tous les comptes de sa maison. La Bibliothèque Nationale possède ce journal, curieux pour qui voudrait étudier de près l'homme et son caractère. C'est un assez gros cahier in-4^o, plein de détails de ce genre : « 1682. Janvier. 6. Je perdis ma montre de 10 escus. Le mesme jour le feu prit à ma chambre la pluspart de mon linge fut bruslé entre autres une aube. » *Fonds Fr.* 9311.

² « Quelques conversations avec vous vaudroient bien plusieurs séances du Concile. Comme j'ai l'honneur d'en être le secrétaire, c'étoit à moi à vous expliquer ses désirs... » Lettre éditée par M. Floquet, *Bossuet précepteur*, p. 438. — On trouve à cet endroit (*Bossuet précepteur*, 2^e partie, chap. ix, pp. 420 et suiv.) de plus amples détails sur chacun des membres du Concile. Dans la présente thèse, il n'y a lieu d'insister et de compléter M. Floquet que sur les points qui font mieux connaître *les études bibliques de Bossuet*.

³ Les biographes assurent que la Bible appartenait à Bossuet. C'est ce que dit en particulier M. Floquet, qui possédait cette Bible et en a écrit l'histoire. On en voit d'ailleurs la preuve dans ce fait que Bossuet a mis de sa main des notes au crayon sur plusieurs livres où l'on ne trouve pas de commentaire écrit par Fleury : il semble même que Bossuet avait mis une bonne partie de ces notes au crayon avant la formation du Concile.

⁴ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 166.

saient de leurs savantes conférences en venant s'asseoir à sa table ¹. D'ailleurs son mérite personnel aussi bien que son rang d'évêque le désignaient naturellement pour tenir la première place. Quand Fleury agit officiellement en sa qualité de secrétaire, il parle au nom de Bossuet d'abord, puis au nom du reste de l'assemblée : « Je suis chargé, dit-il, de la part de Mgr de Condom, et de tout le Concile ²... » Les contemporains, lorsqu'ils rappellent le souvenir de ces réunions, parlent de Bossuet comme de celui qui en était l'âme.

Par la formation du petit Concile les études de Bossuet entraient dans une nouvelle phase. A Navarre, une première lecture de la Bible, lecture rapide, avait laissé passer bien des difficultés sans solution ; à Metz et à Paris, le jeune prêtre s'était attaché, en vue de la prédication surtout, aux commentaires des Pères sur l'Écriture. A Saint-Germain et à Versailles, l'évêque entreprend une lecture suivie et approfondie : il veut expliquer le texte en comparant la version latine avec d'autres traductions et avec l'original : il veut essayer non plus seulement de « s'éclairer là où l'esprit souffre », mais de résoudre par ordre les difficultés de l'Écriture. Il étudie la Bible pour elle-même et d'après une méthode scientifique, avec le dessein d'en publier un commentaire ³ : voilà ce que présente de vraiment nouveau dans sa vie l'établissement du petit Concile.

¹ Le Dieu, *Mémoires*, t. I, p. 167. — Cf. *Longueruana*, — t. I, p. 169.

² Lettre à M. Thoynard, éditée par M. Floquet, *Bossuet précepteur*, p. 438.

³ Cf. *Epist. ad Clerum Meldensem*, en tête des Psaumes, — t. I, pp. 2-3.

Toutefois, il ne faut pas s'attendre, lors même que Bossuet entreprend une étude scientifique du texte sacré, à le voir montrer pour les travaux critiques, pour l'érudition, pour les recherches savantes, cette ardeur et cette passion qu'avaient eue quelques hommes du seizième siècle, dont plusieurs de ses contemporains étaient encore possédés, et qui fait l'honneur de notre temps. Dans leur ensemble, les membres du petit Concile étaient « d'honnêtes gens » qui cherchaient à occuper leurs loisirs le plus sérieusement du monde ; mais, en se mettant à commenter la Bible, ils ne sentaient pas ces élans fougueux, ces impatients désirs de savoir et de découvrir, qui seuls rendent capable de mener à terme une grande entreprise scientifique, et de pousser une étude aussi loin que l'esprit humain peut aller. Quoique Bossuet se rendit compte en partie, comme nous le verrons plus loin, des causes qui devaient faire avancer l'exégèse catholique, il ne cherchait guère à trouver des choses nouvelles et rares¹ : il voulait plutôt, par une étude approfondie, justifier la manière ancienne d'interpréter l'Écriture. Ses amis et lui mettaient en œuvre l'histoire, la chronologie, l'étude des antiquités, et toutes les sciences auxiliaires de l'herméneutique sacrée, pour donner du texte un commentaire à la fois clair et conforme aux traditions du passé. Voilà ce qu'on voulait sans presque rien chercher au delà.

Pour atteindre ce but, quelle part de lumières Bossuet lui-même apportait-il au Concile ? Dans quelle mesure possédait-il les sciences nécessaires à un interprète de

¹ Il faut faire exception pour l'*Explication de l'Apocalypse*. — Cf. chap. x du présent ouvrage.

l'Écriture? et, s'il n'était pas très versé dans toutes, les connaissait-il assez du moins pour bien comprendre la valeur des données que lui fournissaient ses amis, pour les contrôler et les mettre en œuvre par lui-même?

La connaissance des langues est la première que doit posséder celui qui veut sérieusement étudier le texte biblique. Bossuet savait le grec aussi bien que personne : dans le concile même on l'avait surnommé le *Père grec*. Pour l'hébreu, on trouve encore çà et là chez les critiques l'affirmation gratuite qu'il ne le sut jamais ; d'autre part, M. Floquet paraît aller trop loin en disant que Bossuet se rendit « familier avec la langue de Moïse, non moins qu'avec celle d'Homère ¹ ». Voici les quelques points qu'il est possible d'établir :

Bossuet étudia l'hébreu. Nous le savons d'une façon certaine par le témoignage de deux contemporains, Rollin ² et l'abbé de Choisy ³. Nous en trouvons également la preuve dans les *Commentaires* : l'évêque de Meaux y cite des mots hébreux, ou explique par l'hébreu

¹ M. Floquet, toujours un peu porté à exagérer en faveur de Bossuet l'éloge et l'admiration, traduit ainsi (*Bossuet précepteur du Dauphin*, pp. 421-422) une phrase de Rollin, qui n'en dit pas tant : « [Meldensis Episcopus].... sic latinæ linguæ delicias ac veneres consecretatus est, ut nec græcæ divitias, nec hebraicæ asperitates reliquerit. » (Carol. Rollin, *Oratio habita xvi decemb. 1695*, — *Opusculs de feu M. Rollin*, 2 in-12, Paris, Estienne, 1772, tome II, p. 268.) La phrase latine veut dire seulement que Bossuet ne négligea pas l'étude de l'hébreu.

² Dans le discours du 16 décembre 1695. — Voir la note précédente.

³ *Histoire de l'Église*, édit. in-12, 1727, tome III, pp. 10-11. — Dans l'*Histoire de Bossuet*, par Bausset, ce passage est cité avec la référence : « Choisy, édit. in-4, t. III, p. 918. » M. Floquet (*Bossuet précepteur*, p. 421) a reproduit cette indication, qui est fautive et ne répond à aucune édition de l'abbé de Choisy.

la formation de diverses leçons ¹ ; il était trop modeste et trop sincère pour chercher à en imposer : il connaissait donc assez la langue originale de la Bible pour pouvoir trouver ou du moins vérifier ² par lui-même tout ce qu'il avançait dans ses ouvrages.

On dit souvent qu'il ne commença l'hébreu qu'à cinquante ou même soixante ans ³ : c'est reculer bien loin cette étude. Il est certain qu'il ne s'y appliqua pas avant quarante ans ⁴ : mais il est bien vraisemblable qu'il s'y mit vers cet âge, et qu'il profita pour cela de la société des hébraïsants du Concile. M. Floquet est de cet avis : quelques feuilles de notes, écrites très probablement à

¹ Cf. *in Psalm.* III, 3 ; *in Psalm.* IV, 1, 7 ; *in Psalm.* V, 1 ; *in Psalm.* XIV, 4 ; *in Psalm.* XVIII, 5, 14 ; *in Psalm.* XXI, 17 ; *in Eccle.* VIII, 10, et *alibi sæpe*.

² Bossuet ne trouva pas par lui-même toutes les remarques qu'il fait dans ses commentaires ; les rabbins du Concile y eurent part ; mais Bossuet, imprimant les commentaires sous son nom, devait pouvoir au moins vérifier toutes les assertions qui s'y rencontrent.

³ Voici le passage de Choisy (édit. in-12, 1727, tome III, pp. 10-11) : « [Saint Jérôme] apprit la langue Hébraïque avec beaucoup de peine, parce qu'il s'y étoit pris un peu tard... La même chose est arrivée de nos jours à M. Bossuet, Evêque de Meaux, qui à l'âge de soixante ans, consommé dans toutes les sciences divines et humaines, commença à apprendre l'Hébreu et s'exerça avec constance à des prononciations rudes, et à des aspirations fort difficiles, pour se rendre plus utile à l'Eglise en lisant les fondemens de notre Religion dans la langue originale. » — Choisy ne connut en effet Bossuet qu'après la cinquantaine, et put croire, le voyant encore peu avancé dans la langue hébraïque, qu'il ne faisait que de commencer. Il est plus vraisemblable que Bossuet avait commencé peu après quarante ans, mais que ses études hébraïques restèrent toujours élémentaires.

⁴ Dans l'*Ecrit pour le cardinal de Bouillon* (1669 ou 1670), Bossuet dit : « Pour l'Ancien Testament, je n'ai jamais fait autre chose que de lire la version selon l'hébreu... » Il ne lisait donc pas l'hébreu lui-même.

l'époque du préceptorat, confirment cette manière de voir, qu'on ne peut du reste prouver avec une complète certitude ¹.

Au reste, Bossuet ne poussa pas très loin cette étude : il est difficile d'apprendre à fond une langue que l'on n'aborde qu'après quarante ans ; les contemporains disent qu'il étudia, mais ne vantent pas son érudition hébraïque ; lui-même n'engage sur les textes aucune discussion qui demande une science approfondie ; il ne parle même de la langue sainte qu'avec une certaine réserve ².

Les connaissances linguistiques n'étaient à ses yeux qu'un accessoire. Il dit, à propos de saint Augustin : « Sans atteindre à la perfection de la science des langues... tout homme judicieux et de bon esprit peut, en écoutant

¹ M. Floquet, *Bossuet précepteur*, p. 450. — La manière de voir de M. Floquet semble confirmée par des notes conservées à Meaux (carton A, 1^{er} cahier non numéroté ni paginé, 3^e et surtout 4^e fragments) qui paraissent avoir été écrites de 1670 à 1680 : les formes de l'écriture et le sujet de ces notes (*le culte dû à Dieu*, pour défendre l'*Exposition*) s'accordent bien avec cette époque. Dans le 4^e fragment, Bossuet a rassemblé trente-cinq passages de l'Ancien Testament ; à une traduction latine, qui n'est ni celle de la Vulgate, ni celle de Léon de Juda, ni celle de Sante Pagnino, il a joint vingt-trois fois le mot hébreu, qu'il ne trouvait pas dans la Bible de Vatable. C'est donc probablement par lui-même qu'il transcrivait sur l'hébreu le mot dont il avait besoin, et même qu'il faisait la traduction littérale de quelques phrases. Voici par exemple le début de cette feuille : « Gen. xx, 13. heb. : *Quando fecerunt me errare Elohim de domo patris mei* ; — xxxi, 19. *Rachel furata est idola patris sui. h. : theraphim* ; — 31. *cur furatus es deos*, — *elohi*, — *meos. Elohi ubique* ; — 32. *Et non sciebat quod Rachel furata esset eos*, heb. ; vulg. : *idola* ; — 34. *Rachel abscondit idola. theraphim.* » — Voir cette feuille publiée en entier à l'*Appendice*.

² Par exemple, dans l'*Explication littérale du psaume xxi*, il déclare ne rien dire que ne sachent « ceux qui ont seulement appris les premiers éléments de la langue hébraïque ». — T. I, p. 273.

ceux qui les savent et en profitant de leurs travaux, et enfin par tous les secours qu'on a dans les livres, arriver à prendre le goût des langues originales, et entendre les propriétés de leurs mots jusqu'à un degré suffisant, non seulement pour comprendre, mais encore pour soutenir invinciblement la vérité¹. » Cette phrase exprime parfaitement ce que faisait Bossuet lui-même au milieu des *rabbins* du Concile.

L'histoire l'attirait bien plus vivement que l'étude des langues. Il en comprenait mieux l'importance et lui donnait une large part de son temps et de ses travaux. Le *Discours sur l'Histoire universelle* et l'*Histoire des Variations* supposent une science vaste, exacte, profonde. Les notes manuscrites nous révèlent une lecture attentive des historiens modernes comme des anciens². On sait d'ailleurs que Bossuet n'avait pas seulement étudié les historiens, mais aussi l'ouvrage d'Ussérius sur la chronologie, et qu'il consultait au besoin les travaux de Scaliger et de Petau, et même l'in-folio beaucoup moins connu du « docte Gènebrard³ ». Il pensait que, pour bien comprendre l'Écriture, il faut « rechercher les his-

¹ *Défense de la Tradition et des saints Pères*, liv. VII, chap. v, — t. II, p. 608.

² Dans les notes autographes conservées à Meaux, presque tous les historiens anciens sont cités. Dans la collection Floquet (3^e carton, n^o 4), on trouve de longs extraits de Monstrelet, de J. de Thou, de d'Avila, copiés par une autre main que celle de Bossuet, mais annotés en marge par lui.

³ Gènebrard, *Chronographia libri IV*, — Paris, 1580. — Bossuet le cite et l'appelle « une des lumières de la Faculté de Paris et de toute l'Église de France ». — *Préface sur l'Apocalypse*, § XI, — tome I, p. 279.

toires et développer les antiquités¹ ». L'explication de beaucoup de passages, surtout de beaucoup de prophéties, « dépend de l'histoire, et autant de la lecture des auteurs profanes que de celle des saints Livres² ». Aussi Bossuet saura à l'occasion encourager les recherches de ses contemporains et applaudir à leurs succès : « Notre siècle est plein de lumière ; les histoires sont déterrées plus que jamais ; les sources de la vérité sont découvertes³... » Il pressent que l'étude approfondie du passé donnera une impulsion nouvelle à la science de l'Écriture ; il voit nettement qu'en profitant pour l'exégèse des progrès de l'histoire, il est possible de dire des choses nouvelles, d'éclaircir même des points que les Pères ont laissés obscurs, et « d'aller, pour ainsi parler, à la découverte⁴ ».

Au milieu même des érudits qui siégeaient au petit Concile, Bossuet était un maître par ses lumières sur l'histoire ; il régnait par sa science théologique. La connaissance des Écritures elles-mêmes lui permettait de les parcourir toutes d'un regard, d'en embrasser d'un coup d'œil les parties semblables, de saisir toutes les analogies qui s'y rencontrent, de voir à la fois les figures et leur accomplissement. La connaissance du dogme lui découvrait, dans sa source biblique, tout le fleuve de la théologie et de l'enseignement catholique. La connais-

¹ *Préface sur l'Apocalypse*, § XI, — t. I, p. 279.

² *Ibid.*, § XVII, — t. I, p. 281.

³ *Ibid.*, § XXVI, — t. I, p. 285. — Cf. le passage de l'*Histoire universelle* (3^e partie, ch. III) où Bossuet admire les découvertes de Thévenot et fait appel au roi afin qu'on poursuive les explorations en Égypte.

⁴ *Ibid.*, § XVII, — t. I, p. 281.

sance de la tradition, « la vraie science ecclésiastique ¹ », lui faisait suivre la vérité à travers les siècles et lui montrait la longue chaîne des témoins qui se la sont transmise, depuis ceux qui l'ont recueillie de la bouche de Dieu jusqu'à ceux qui nous l'ont annoncée. Voilà les trois sciences sacrées que Bossuet possédait mieux que personne, qui le faisaient appeler un Père de l'Église, qui lui assuraient la première place parmi ses amis, et un rang distingué parmi les commentateurs de tous les temps.

Pour avancer dans l'interprétation de l'Écriture, Bossuet avait plus que la science : il avait des intuitions de génie. Si parfois la connaissance du détail lui manque, il y supplée par une sorte de divination : son instinct est plus sûr que bien des raisonnements : son coup d'œil va plus loin et pénètre plus avant que l'érudition des philologues. Ce n'est pas un minutieux interprète, c'est « Moïse entrant dans le nuage de feu au Sinai ² ».

A quoi aboutit enfin Bossuet, entouré de ses savants amis ? Le document le plus important pour juger de leurs travaux, c'est la *Bible du Concile*, acquise autrefois par M. Floquet, et conservée après sa mort dans sa famille ³. Elle porte en marge des annotations sur la plupart des livres de l'Ancien Testament ⁴.

¹ *Première Instruction sur la Version de Trévoux*, vii^e passage, — t. II, p. 120.

² Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 362.

³ Editée en 1662 chez Vitré, *in-folio*.

⁴ Les livres non annotés sont les suivants : Tobie, Judith, Esther, Psaumes, Sagesse, Ecclésiastique, Machabées. Il est évident, par le témoignage de Bossuet (*Epist. ad Clerum Meldensem*, en tête des Psaumes), que plusieurs de ces livres furent cependant commentés par le Concile, mais on n'écrivit pas les notes sur le volume même.

Parmi ces notes, un certain nombre sont écrites de la main même de Bossuet, et présentent par suite un intérêt particulier ¹.

La plupart sont de la main de Fleury. Celui-ci les écrivait-il sous la dictée de Bossuet ? M. Floquet le dit, sur la foi de l'abbé Le Dieu ². Le chancelier de Meaux a pu cependant se servir d'une expression inexacte : on se représente mal Bossuet dictant et Fleury écrivant mot pour mot ces annotations souvent assez longues ³. Voici vraisemblablement comment les choses se passaient : lorsque chacun avait proposé son opinion, Bossuet, en sa qualité de président, résumait le débat, signalait les variantes dignes d'être notées, choisissait l'interprétation qui lui paraissait la meilleure. C'est là sans doute ce qu'il faut entendre par le mot de *dicter* dont se sert Le Dieu. Le secrétaire prenait les indications nécessaires ; il en écrivait immédiatement une partie sur les marges de la Bible ⁴, et complétait après la séance la rédaction du commentaire adopté. Le président relisait ensuite cette rédaction, y faisait au besoin une correction ou deux, plus souvent quelques additions ⁵. En résumé, dans les anno-

¹ Voir à l'*Appendice* quelques-unes de ces notes, éditées comme *Pièces justificatives*. On a choisi de préférence celles qui rappellent de près certains passages des *Œuvres* de Bossuet.

² Le Dieu, *Mémoires*, t. I, p. 166. — M. Floquet, *Bossuet précepteur*, p. 428.

³ Cette remarque a été faite par les éditeurs de Versailles, dans l'*Avertissement* placé en tête des *Commentaires*. — Reproduit dans l'édit. Guillaume, — t. I, p. v.

⁴ « M. l'abbé Fleury, toujours présent à l'assemblée, tenait la plume et rédigeoit à l'instant les observations par écrit. » — Le Dieu, *Mémoires*, t. I, p. 167.

⁵ On trouve deux exemples de *corrections* de la main de Bossuet

tations marginales de la Bible de Vitré, la rédaction est assez probablement de Fleury ; quant au fond, les variantes sont sans doute fournies par Renaudot, d'Herbelot, Thoynard, tous les *rabbins* ; dans les remarques historiques, les érudits, Fleury, Huet et Bossuet lui-même, ont leur part ; dans l'interprétation théologique, dans le commentaire proprement dit, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de plus important, la part principale revient à Bossuet : ce qui est incontestable, c'est que le commentaire manuscrit de la Bible de Vitré représente très exactement sa pensée.

Voici brièvement quelques raisons qui montrent clairement que ces notes expriment bien les idées de Bossuet, et qu'il eut un rôle très important dans leur rédaction. Elles sont le fruit d'une collaboration où il tenait la première place. Il corrigeait de sa main la rédaction de Fleury. On trouve quatre chapitres de Daniel où, soit que Fleury fût absent, soit pour toute autre cause, Bossuet a fait lui-même l'office de secrétaire : toutes les notes sont de sa main, et elles sont absolument du même genre que celles qu'écrivait habituellement Fleury¹. De plus, et ce point est important, un certain nombre de notes écrites de la main de Fleury se retrouvent, quelquefois mot pour mot, dans les ouvrages de Bossuet² : soit qu'il se rappelât, pour commenter la Bible avec le Concile, des phrases de ses anciens discours, soit que plus tard il

dans la *Préface* sur le Nouveau Testament ; un sur Exod. xxiv, 8 ; un sur Is. i, 7 (Voir à l'*Appendice*) ; un sur Is. ix, 2, etc.

¹ Le commentaire est entièrement écrit de la main de Bossuet aux pages 672-676 de la Bible de Vitré, comprenant la fin du chap. iii, et les chap. iv, v et vi de Daniel.

² Voir les preuves à l'*Appendice*.

ait pris dans les travaux de l'assemblée des matériaux pour ses publications.

Il est certain, en effet, qu'il usa toujours des notes du Concile comme de son bien propre. Quand, en 1703, M. de Valincourt lui propose quelques difficultés sur la prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet*, c'est là qu'il s'adresse et l'*Explication* qu'il publie n'est que le commentaire du Concile, remanié et développé¹. Les commentaires publiés par Bossuet sur les Psaumes et sur les Livres sapientiaux sont, pour le fond, le fruit de cette savante collaboration².

Enfin, si dans les notes marginales de la Bible de Vitré nous trouvons souvent les expressions et toujours les pensées de Bossuet rédigées par Fleury, il semble bien que nous avons la rédaction de Bosset lui-même dans les *Préfaces* que renferme le précieux volume. Il y en a cinq principales : sur Job, sur Isaïe, sur Daniel, sur Osée et sur le Nouveau Testament³. Ces dissertations assez étendues n'ont pu être faites en collaboration par le Concile réuni en séance : ce sont des œuvres composées à loisir et par un seul auteur. On ne peut donc hésiter qu'entre Bossuet et Fleury. Or, l'abbé Le Dieu rap-

¹ Les notes du Concile sur ce passage d'Isaïe sont publiées à l'*Appendice* comme *pièces justificatives*, afin qu'on puisse comparer la rédaction de 1673 avec celle de 1703. Il y en eut très probablement une intermédiaire : celle du commentaire latin sur Isaïe préparé pour l'impression (Cf. chap. x, § 3 du présent ouvrage).

² Cf. le chap. x du présent ouvrage.

³ M. l'abbé Lebarq a édité dans l'*Appendice* de sa thèse la Préface sur le Nouveau Testament et donné des preuves qui montrent que Bossuet en est l'auteur. Afin que le lecteur puisse juger de l'opinion soutenue ici, je publie également en *Appendice* toute la Préface sur Job et la Préface sur Daniel presque entière.

porte qu'à la tête de beaucoup de livres de l'Écriture, de Job et des Prophètes en particulier, Bossuet avait mis « des Préfaces de sa composition ». Il est à peu près certain que ce témoignage nous renvoie à la Bible du Concile¹. Cette manière de voir est pleinement confirmée par l'examen des pages en question : non seulement elles contiennent de nombreux passages insérés ailleurs dans les *Œuvres* de l'illustre écrivain, mais elles sont pleines de son style et de son éloquence².

Pour en finir avec le Concile, il reste à dire un mot de la valeur de ses travaux. Remarquons, à l'honneur de la docte réunion, que le fait d'avoir annoté presque tout l'Ancien Testament représente un travail long et persévérant, on peut même dire un travail immense pour des gens qui n'en faisaient qu'une distraction sérieuse. On publierait telles quelles leurs annotations marginales sur les livres de Moïse, sur Job et sur les Prophètes, elles vaudraient presque n'importe lequel des petits commen-

¹ Le Dieu (*Mémoires*, p. 168) après avoir dit que le Concile rédigea des notes « sur le Pentateuque, sur Job, sur les Psaumes et les Cantiques, sur les Livres sapientiaux, sur les quatre grands Prophètes et sur les douze petits » ajoute : « A la tête de chaque livre il [Bossuet] a mis des Préfaces de sa composition, où sont les preuves de l'authenticité et de l'inspiration des Livres sacrés, avec des clefs ou des observations générales qui répandent une lumière admirable dans les esprits et une onction ineffable dans les cœurs, pour leur donner l'intelligence et le goût des saintes Écritures. » Ce passage nous renvoie aux commentaires imprimés pour les Préfaces sur les Psaumes et sur les Livres sapientiaux, et sans doute à la Bible du Concile pour les Préfaces sur Job et sur plusieurs Prophètes. La Préface sur le Pentateuque et sur quelques autres Prophètes devait se trouver dans les commentaires préparés pour l'impression et perdus aujourd'hui (Cf. ch. x, § 3).

² Cf. surtout les Préfaces sur le Nouveau Testament et sur Job.

taires dont on se sert tous les jours sur les mêmes ouvrages, Menochius par exemple ou d'Allioli. Bossuet cependant ne paraît pas avoir considéré avec tant d'indulgence les travaux du Concile : il les revoyait à loisir avant de les donner au public ¹ : ce n'était à ses yeux qu'une ébauche des commentaires qu'il préparait.

IV.

L'ÉPOQUE DE MEAUX (1681-1704).

A Meaux, Bossuet continue à s'intéresser aux études de ses amis du Concile, et des autres savants qui lui font hommage de leurs travaux sur l'Écriture sainte. Nous le voyons correspondre avec les Pères restés à la cour ; faire bon accueil au *Traité* de Huet sur *la Situation du paradis terrestre*, tout en craignant, non sans raison, que les remarques de l'auteur « ne paraissent un peu subtiles ² » ; féliciter et encourager le P. de Montfaucon, après avoir lu son livre sur *la Vérité de l'histoire de Judith* ³ ; remercier le P. Mauduit, de l'Oratoire, qui lui avait envoyé ses *Analyses* du Nouveau Testament ⁴.

Lui-même travaille à publier ses *Commentaires* ; il compose ses *Élévations* et ses *Méditations* ; il écrit

¹ Le Dieu, *Mémoires*, t. I, p. 168.

² Lettre à Huet, du 16 octobre 1691, dans le *Supplément à la correspondance*, *Lettres inédites*, — t. IX, p. 632. — Cf. la lettre suivante, du 12 novembre, même page.

³ Lettre du 10 avril 1690, — t. IX, p. 73.

⁴ Lettre du 7 mars 1691, — t. IX, p. 74.

contre les protestants ses *Avertissements* et ses *Instructions* ; contre Richard Simon, la *Défense de la Tradition et des saints Pères*. Pour traiter toutes les questions bibliques qui se rapportent à ces différents ouvrages, Bossuet utilisait ses études antérieures et en faisait chaque jour de nouvelles.

Quoique peu ami des interprètes prolixes, il s'était mis à les lire ou du moins à les consulter. Il y avait été nécessairement amené par son dessein de compléter et de donner au public les notes du Concile. Comme dans cette réunion on avait cité et discuté les opinions des différents commentateurs, il fallait bien que Bossuet vérifiât tout par lui-même, « conférant les textes par ses yeux, consultant les saints Pères avec les plus habiles interprètes et sans même oublier les critiques¹ ». Des recherches du même genre étaient nécessaires pour répondre à Pierre Jurieu, à Basnage, à Richard Simon. Aussi trouve-t-on dans les œuvres de l'époque de Meaux, des traces d'immenses recherches faites dans les volumineux commentaires du seizième et du dix-septième siècle : ce ne sont plus seulement Estius et Maldonat qui sont cités, mais Tolet, Alcazar, Menochius, Tirin, Sanchez, Siméon de Muis² ; Bossuet feuillette même quel-

¹ Le Dieu, *Mémoires*, t. I, p. 168.

² Un fait étrange, c'est que Bossuet ne nomme jamais Cornelius à Lapide. (On le trouve cité, non par Bossuet, mais par Richard Simon, *Défense de la Tradition et des saints Pères*, l. VII, ch. iv ; *Œuvres de Bossuet*, — t. II, p. 613.) C'est pourtant un des plus fameux commentateurs de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième ; Bourdaloue y puise souvent, et on ne peut parcourir un prédicateur ou un théologien du grand siècle sans trouver ce nom mentionné avec honneur. Si Bossuet paraît l'oublier, la raison en

ques interprètes protestants : il jette un coup d'œil sur les *Critici sacri* et sur la *Synopse d'Angleterre*¹ ; il connaît mieux encore Fauste Socin, Crellius, Drusius et surtout Grotius. On s'étonne que la vie si occupée de l'évêque de Meaux ait pu suffire à tant de lectures ; il faut, pour les expliquer, se rappeler les longues heures qu'il prenait sur ses nuits elles-mêmes pour continuer ses études.

Au reste, la part plus grande donnée par Bossuet évêque à la lecture des commentateurs, ne l'empêche pas d'étudier toujours de préférence les Pères, qui restent pour lui les véritables interprètes de l'Écriture ; elle ne l'empêche pas non plus de relire le texte même de la Bible, le texte sans aucune note : Bossuet s'y attache, il le parcourt dix et vingt fois, y rapportant les pensées qu'il a trouvées en feuilletant les exégètes, ou les idées que cette lecture ne cesse de lui suggérer à lui-même. « Jamais on ne sait tout dans ce livre ², » avait-il dit : et Le Dieu nous assure qu'il y revenait en effet sans cesse, et y découvrait toujours du nouveau. « C'étoit une chose établie dans toutes ses maisons, à la cour, à la ville et à la campagne, de trouver partout sur son bureau une Bible et une *Concordance*. Il ne pouvoit s'en passer

est sans doute dans un reste de défiance pour les longs commentaires : les ouvrages de *Van den Steen* sur toute la Bible forment dix volumes in-folio (Anvers, 1681).

¹ *Critici sacri*, collection publiée par J. Pearson et trois autres savants, Londres, 1660 et suiv., 40 in-f° ; *Synopsis Criticorum... opera Mutthæi Poli* [Poole], Londres, 1669 et suiv., 5 in-f°. — Bossuet déclare ne pas faire grand cas de ces recueils, *Lettre au P. Mauduit*, de l'Oratoire, 7 mars 1691, — t. IX, p. 74.

² *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI, p. 4.

ni vivre sans cela¹. » Dans sa voiture même il prenait soin qu'on mît un Nouveau Testament avec son bréviaire².

Aux marges des exemplaires dont il se servait, Bossuet ne cessait de mettre des annotations ; dans les derniers temps de sa vie, il écrivait surtout les remarques de morale dont il comptait se servir pour prêcher. « Il n'y a, dit Le Dieu, qu'à voir son Nouveau Testament et sa Bible, pour se convaincre de l'usage continuel qu'il en faisoit. Quoiqu'il sût presque par cœur le texte de la sainte Écriture, il ne cessoit de la lire et relire tous les jours de sa vie, et d'y faire de nouvelles remarques... Rien ne lui échappoit. Tout est marqué, jusqu'aux moindres choses, dont il tiroit des instructions admirables dans l'entretien, dans des conférences particulières, dans ses sermons³. »

Il y a lieu de regretter la perte de ces volumes, dont parle le chancelier de Meaux : on aimerait à les feuilleter pour y suivre la trace des dernières réflexions de Bossuet sur son livre préféré.

Au reste, pour avoir une idée complète des moyens par lesquels il méditait le texte sacré, il faut encore se rappeler que, dans sa vie de prêtre et d'évêque, l'office divin lui mettait chaque jour sur les lèvres de nombreux psaumes et de longs passages de l'Écriture. Pour lui, dont tous les contemporains ont loué la piété, les prières bibliques devenaient, dans ces heures de recueillement, non l'occupation de l'intelligence, mais l'aliment de

¹ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 48.

² Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 47.

³ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 46.

l'âme ; il ouvrait largement son cœur, laissant la sainte doctrine y descendre et le pénétrer.

C'est ainsi qu'il avait vécu et c'est ainsi qu'il vieillissait, joignant la méditation à l'étude, comprenant mieux chaque jour l'Écriture et la goûtant davantage. « *Certe in his consenescere, his immori, summa votorum est*¹. » Sa fin répondit bien à ce souhait exprimé treize ans à l'avance. « Ceux qui l'approchoient aussi bien que moi, raconte l'abbé de Saint-André, savent que nous lui lumes, dans ces commencemens [de sa dernière maladie], presque tout le Nouveau Testament, et plus de soixante fois l'Évangile de saint Jean, particulièrement le dix-septième chapitre²... » Nous savons encore que l'évêque de Meaux mourant aimait à revenir sur les chapitres de son *Histoire universelle*, où il prouve contre les libertins la suite et l'enchaînement des livres qui composent la Bible.

Ces dernières lectures nous représentent Bossuet bien au naturel, et nous donnent comme un résumé de ses études bibliques. Il y avait surtout appris à connaître Jésus-Christ : c'est lui, et c'est l'expression de son amour pour les hommes, qu'il cherchait dans saint Jean, surtout dans ce dix-septième chapitre qui renferme la prière après la Cène. Mais il n'isola jamais Jésus-Christ de l'ancien peuple qui a préparé sa venue, des patriarches et des prophètes qui l'ont annoncé au monde ; il aima toujours

¹ *Epistolà ad Clerum Meldensem*, en tête des Psaumes, — t. I, p. 3.

² *Relation de la mort de Bossuet*, écrite par l'abbé de Saint-André ; publiée par M. Guettée, à la suite des *Mémoires de Le Dieu*, — t. I, p. 264.

à voir « la suite de la religion, et le rapport qu'il y a entre les livres de l'Écriture¹ » ; il fut l'homme du Nouveau Testament, figuré et expliqué par l'Ancien, c'est-à-dire qu'il fut pleinement et parfaitement l'homme de la Bible.

¹ Titre du chapitre que Bossuet se faisait relire (*Hist. univ.* 2^{de} partie, xxvii), — t. VIII, p. 230.

BOSSUET ET LA BIBLE

CHAPITRE PREMIER.

BOSSUET TRADUCTEUR DE LA BIBLE.

§ 1.

SUR QUELLES PIÈCES NOUS POUVONS JUGER BOSSUET TRADUCTEUR.

Depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, Bossuet eut presque chaque jour à traduire l'Écriture, soit qu'il voulût en citer dans ses sermons des mots ou des versets, soit qu'il eût besoin d'en rapporter de plus longs fragments dans ses ouvrages d'exposition ou de controverse.

Outre ces traductions des versets et des passages que l'on choisit pour l'instruction des fidèles, convient-il de faire des versions complètes de la Bible, et d'en permettre la lecture en langue vulgaire ? Bossuet suivait sur cette question l'avis commun des docteurs catholiques : il voulait que les versions fussent approuvées par l'autorité ecclésiastique ; il demandait de la prudence et ne pensait pas que tous les passages pussent être utiles à toutes les âmes ; il voulait qu'on lût, non pour contenter la curiosité, mais pour s'instruire et s'édifier. Ces quelques ré-

servees faites, il était assez favorable aux traductions en langue vulgaire ¹ : comment n'aurait-il pas souhaité que tout le monde profitât du trésor où il puisait lui-même si largement ? Après la révocation de l'Édit de Nantes, il conseilla au roi de faire imprimer à cinquante mille exemplaires et répandre dans les provinces le Nouveau Testament français du P. Amelotte, pour qu'on ne dit pas que l'Église catholique cache aux fidèles les livres sacrés ². Enfin lui-même donna l'exemple et fit la traduction de quelques parties de l'Écriture.

Lorsqu'il publia en français son *Explication de l'Apocalypse*, ce fut pour lui l'occasion de traduire le livre entier. C'est la version la plus importante qui nous reste de lui.

Tout le monde reconnaît encore la main de Bossuet dans la traduction des Psaumes compris dans les *Prières Ecclésiastiques*. En effet, bien qu'en quelques endroits il semble s'être aidé de la version de Saci ³, c'est une traduction originale, et où l'on retrouve le grand style de l'évêque de Meaux. Il y a dans les *Prières Ecclésiastiques* trente-quatre psaumes traduits, parmi lesquels le cxviii^e, le plus long de tous ; il faut ajouter le Psaume xxi^e, dont Bossuet a joint la traduction à l'explication qu'il en a donnée ⁴. Les trois Cantiques du

¹ Voir surtout : *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*, pour les religieuses et communautés de filles du diocèse de Meaux, — t. I, p. 1 ; — *Lettre au Mal de Bellefonds*, 1^{er} déc. 1674, — t. IX, p. 20 ; — *Avertissement sur le livre des Réflexions morales*, § 1, — t. V, pp. 1-2 ; — *Première Instruction sur les promesses de l'Eglise*, §§ 42, 43, 52, — t. IV, p. 107 et p. 111 ; — *Seconde Instruction sur les promesses de l'Eglise*, §§ 122 et suiv., — t. IV, pp. 144 et suiv.

² Bausset, livre XI, § 16, note, — p. 223 (en tête des *Œuvres de Bossuet*).

³ On peut comparer, par exemple, le début du Ps. cxiii, *In exitu*, dans les deux traducteurs. Mais, à de rares exceptions près, la version de Bossuet paraît bien indépendante de celle de Saci.

⁴ Tome I, p. 263.

Nouveau Testament et le xvii^e chapitre de saint Jean se trouvent aussi en français dans les *Prières Ecclésiastiques*.

Il faut encore reconnaître pour l'œuvre de Bossuet la traduction du Cantique des Cantiques. Beaucoup d'éditeurs la lui contestent et la suppriment ¹ : M. Lachat assure qu'elle est authentique, mais ne se donne pas grande peine pour justifier son opinion. « En 1694, dit-il, Bossuet traduisit en français, pour les Ursulines de Meaux, le texte et les commentaires du divin poème. Tout le monde admirera cette traduction, qui joint la force à la délicatesse, la grandeur à la simplicité. Nous la publions après l'original latin. C'est une copie faite en 1695 à la Visitation de Meaux, qui nous a servi de modèle dans l'impression ². » On aurait su gré à l'éditeur d'un renvoi indiquant où il a trouvé que Bossuet fit cette traduction en 1694, et pour les Ursulines de Meaux. Quant à la copie faite en 1695, elle ne présente ni addition ni correction de la main de Bossuet, et porte simplement pour titre : *Cantique des Cantiques de Salomon. Avec l'explication de Monseigneur l'Evêque de Meaux. 1695* ³. Une autre copie toute semblable, dont ne parle pas M. Lachat, se trouve à la Bibliothèque Nationale ⁴. Elle appartenait à Madame de Luynes, religieuse de Jouarre. On n'y trouve non plus rien de la main de Bossuet : ainsi ces deux

¹ M. l'abbé Guillaume supprime cette traduction sans même en parler. Elle sera donc citée ici d'après M. Lachat.

² *Remarques historiques*, en tête du tome I, p. xi.

³ *Manuscrits du Séminaire de Meaux*, — 1 vol. petit in-4^o, de 215 pages. C'est le premier volume qu'on rencontre en ouvrant le carton A.

⁴ *Mss. fr. 42811* : *Le Cantique Des Cantiques de Salomon, avec l'explication de Monseigneur l'evêque de Meaux Jusque Benigne Bossuet*. Dans le même volume se trouve la copie des vers de Bossuet sur le Cantique des Cantiques et sur plusieurs psaumes. — Sur le verso du feuillet de garde : *Sr De Luynes*.

copies ne fournissent pas d'arguments pour l'authenticité de l'œuvre.

Mais une preuve paraît décisive : cette traduction n'est ni celle de Louvain remaniée, ni celle de Saci, les deux seules entre lesquelles eût pu hésiter le copiste qui eût voulu en prendre une toute faite pour servir de base au commentaire traduit. C'est donc une traduction nouvelle, faite exprès pour accompagner l'explication de Bossuet. La chose est d'ailleurs évidente, par la comparaison entre la version et les notes : le texte est toujours compris de la même façon dans les deux ; les différences entre l'hébreu et la Vulgate, marquées soit dans la version soit dans des renvois marginaux, sont les mêmes qui sont relevées dans les notes, et sont expliquées dans le même sens¹. Il ne reste donc plus qu'un doute : la traduction du Cantique, faite pour accompagner la traduction du commentaire, est-elle de Bossuet ou de quelqu'un de ses secrétaires ? Il paraît assez vraisemblable que c'est l'évêque de Meaux lui-même qui a traduit non seulement le texte biblique, mais encore la longue explication qui l'accompagne. On y retrouve son style, et, bien que la chose étonne de la part d'un homme si occupé, nous savons d'ailleurs que Bossuet se donnait parfois la peine de faire lui-même de longues versions qu'il aurait pu facilement confier à d'autres. On en voit des exemples dans le recueil des pièces relatives à la réunion des protestants². Au reste on remarque quelques passages où la

¹ Par exemple, 1, 3. — *Version* : « Tirez moy : nous courrons apres vous, à l'odeur de vos parfums. » — *En marge* : « A l'odeur de vos parfums n'est pas dans l'Ebreu. » — Dans la note au v. 3 : « A l'odeur de vos parfums n'est pas dans l'Ebreu. » — *Et sic de ceteris*. — Les renvois marginaux du *ms* sont au bas de la page dans l'édition Lachat.

² *Projet de réunion*, composé en latin par M. Molanus, abbé de Lokkum, et traduit en français par messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, en l'abrégéant tant soit peu en quelques endroits,

traduction du commentaire s'éloigne un peu de l'ouvrage latin¹ : un secrétaire n'aurait guère osé prendre ces libertés, tandis que c'est un procédé familier à Bossuet de traduire en perfectionnant : on le voit encore par les pièces pour la réunion des protestants. Mais la traduction des notes fût-elle l'œuvre de Le Dieu ou de quelque autre, il n'en faudrait pas moins reconnaître la main de Bossuet dans la version du texte. Il n'aurait pas laissé un de ses secrétaires traduire pour les communautés de son diocèse l'un des livres les plus difficiles de l'Écriture : c'est un soin qu'il devait se réserver à lui-même. Du moins, quand un premier travail aurait été essayé par un autre, il l'aurait revu, corrigé et refait. La traduction dont il s'agit montre partout la manière de Bossuet, sobre, littérale, simple et grande : elle est supérieure même à la version de Saci : qui peut l'avoir faite, sinon Bossuet lui-même²?

Le Cantique des Cantiques, un certain nombre de Psaumes, un chapitre de saint Jean et l'Apocalypse, voilà tout ce que Bossuet a traduit en se proposant de traduire. Quant aux passages qu'il cite dans les *Sermons*, l'*Histoire universelle*, la *Politique*, les *Méditations*, les *Élévations*, leur nombre est comme infini. Une grande partie de la Bible, un cinquième peut-être, est répandue à l'état de fragments dans les *Œuvres* de Bossuet.

La pensée de réunir ces versets détachés et d'en

sans rien ôter d'essentiel, etc., — t. IV, pp. 482-490. — *Réflexions de M. l'Evêque de Meaux sur l'écrit de M. l'abbé Molanus*, pp. 521-544, traduction du mémoire latin qui commence à la p. 490. — Voir ce que Bossuet dit à Leibnitz de ces deux traductions, faites par lui-même, — *lettre du 28 août 1692*, même vol., p. 586.

¹ Par exemple note sur V, 1.

² On pourrait croire que Bossuet fait allusion à cette traduction dans quelques lettres à M^{me} d'Albert de Luynes, comme : 14 juin 1692, 19 juin 1692, 27 juin 1693, 15 juillet 1693, — tome IX, pp. 264, 272, 273. Mais il est fort possible que dans ces passages il s'agisse de l'ouvrage latin.

former une traduction de la Bible, du moins de certaines parties de la Bible, devait se présenter à quelques esprits. Tout le monde connaît l'ouvrage de M. Henri Wallon : *Les saints Évangiles, traduction tirée des œuvres de Bossuet*. On sait aussi que la méthode de M. Wallon a été critiquée. A ces attaques, l'auteur a opposé d'excellentes réponses : il a soigneusement distingué, au moyen de crochets, ce qui est de Bossuet et les compléments qu'il ajoute ; il a pris mille précautions pour ne rien attribuer à Bossuet qui ne soit vraiment de lui, vérifiant sur les manuscrits les traductions données par les éditeurs¹ ; entre les différentes versions d'un même passage, il a soigneusement choisi les meilleures, c'est-à-dire les plus littérales, celles qui sont moins mêlées de commentaires ou d'additions oratoires, celles que Bossuet lui-même aurait sans doute préférées ; il a poussé le scrupule jusqu'à composer le plus possible avec des expressions familières à Bossuet les traductions qu'il a faites lui-même pour combler les lacunes de son auteur. En un mot, le travail est fait avec autant de conscience que de talent : et la version des Évangiles, publiée par M. Wallon, est la plus noblement écrite peut-être, et à tous les points de vue l'une des meilleures que notre langue possède. L'avertissement qui la précède contient sur Bossuet traducteur d'excellentes remarques, qui seront mises à profit dans la présente étude.

Il importe seulement de prévenir un malentendu : nous avons là une très belle traduction des Évangiles tirée de Bossuet, mais nous n'avons pas la traduction des Évangiles telle que Bossuet l'aurait faite, s'il avait entrepris ce travail d'une manière suivie. On ne traduit pas de la même façon un livre qu'on mène du commencement

¹ Quand M. Wallon fit son travail, en 1835, les œuvres imprimées de Bossuet renfermaient encore des traductions de textes insérées par les premiers éditeurs.

à la fin, et un passage qu'on jette au milieu d'un discours ou d'un ouvrage. Dans le passage détaché, dans le texte de quelques lignes, on vise à ramasser plus de force et plus de trait; parfois la thèse particulière qu'on se propose de démontrer force à insister d'une manière spéciale sur quelques mots qu'on ne songerait pas à souligner dans une traduction proprement dite; à côté de ces mots importants sur lesquels on veut appuyer, on laisse passer les autres un peu au hasard, sans peser chaque expression, comme on le ferait dans une version complète, destinée à tenir lieu de l'original; enfin, quand on jette ici et là quelques fragments séparés, on ne songe pas à mettre entre eux cette unité de ton et de style qu'on rechercherait dans une version faite avec suite. Les divergences de style et de manière doivent surtout être sensibles entre des fragments traduits à de longs intervalles de temps et dans des ouvrages de nature diverse.

Signaler la différence entre ces deux modes de traduction n'est pas faire une théorie arbitraire; c'est relever un fait d'expérience, sensible en particulier chez Bossuet. Au cours même de ce travail, je cherchais comment prouver l'authenticité de la traduction du Cantique des Cantiques; j'eus l'idée de recueillir les versets de ce livre que Bossuet a traduits çà et là, dans ses sermons et plus encore dans ses lettres de direction, et de les comparer avec la version complète: j'ai trouvé quelques passages semblables, mais c'est le très petit nombre, et j'ai renoncé à me servir de cet argument. La même expérience faite sur les Psaumes et sur l'Apocalypse a donné le même résultat.

Il faut donc convenir que dans le travail de M. Walon, rassemblant des versets détachés, épars dans des ouvrages divers et faits à différentes époques, il y a quelque chose d'un peu factice. Son livre peut servir pour juger Bossuet traducteur, comme servent les *Sermons* ou les *Méditations*, en un mot comme servent les ouvrages

eux-mêmes où M. Wallon a pris les matériaux de son travail, mais non comme la traduction de l'Apocalypse ou celle du Cantique des Cantiques.

Au reste, que Bossuet traduise pour traduire ou qu'il cite, les tendances de son esprit restent les mêmes, les règles qu'il suit sont à peu près identiques, et il ne sera pas nécessaire d'étudier séparément sa méthode dans les deux cas. Parfois cependant, il y aura lieu de rappeler cette distinction : c'est pourquoi il convenait de commencer par l'établir nettement.

§ 2.

PREMIÈRE RÈGLE SUIVIE PAR BOSSUET DANS LA TRADUCTION DE LA BIBLE : LA FIDÉLITÉ LITTÉRALE.

Le grand siècle de notre littérature vit naître plusieurs traductions importantes de l'Écriture sainte : pour l'Ancien et le Nouveau Testament, celle de Saci, aidé de ses collaborateurs de Port-Royal ; pour le Nouveau Testament seul, celle du P. Amelotte, de l'Oratoire, celle d'Antoine Godeau, évêque de Vence ¹, celle de Richard Simon, et celle du P. Bouhours, aidé des PP. Le Tellier et Bernier. Entre ces écrivains, il y avait divergence de vues et de méthodes : de là, outre les exemples qu'ils donnaient dans leurs versions, de longues et importantes préfaces, où étaient soulevées et discutées toutes les questions relatives à la traduction de l'Écriture sainte.

¹ Celle-ci est une *version expliquée*, c'est-à-dire paraphrasée. Cependant, comme l'auteur est fidèle à distinguer, par des parenthèses et des lettres italiques, ses additions du texte même, on peut, dans une certaine mesure, juger de sa traduction et la comparer à celle des autres auteurs cités ici.

Bossuet ne fit ni préface ni dissertation sur ce sujet. Mais, par quelques phrases qu'il a jetées çà et là dans ses œuvres et par les nombreux modèles qu'il a donnés, on peut voir quelles étaient ses idées, quelles règles il suivait, en quoi il ressemblait aux traducteurs contemporains, en quoi il en différait.

La première chose que Bossuet demande au traducteur, la règle suprême à ses yeux, on pourrait dire la seule règle, c'est le respect du texte, la fidélité à le rendre sans l'altérer, sans y rien mêler d'étranger. Ce qu'il reproche à Richard Simon, c'est de « se rendre auteur ¹ », au lieu de rester traducteur, de mettre « les pensées des hommes au lieu de celles de Dieu ² » ; ce qu'il regrette dans la version de Mons, c'est que les auteurs y aient « mêlé leur industrie et l'élégance naturelle de leur esprit à la parole de Dieu ³ ». Il faut que la traduction soit, pour les pensées et pour le style, l'image exacte de l'original. « Le premier objet d'un traducteur, c'est d'être fidèle au texte, sans lui ôter un seul trait ni la plus petite syllabe ⁴. »

Ici, la première question qui se pose est de savoir à quel texte le traducteur doit cette parfaite fidélité : est-ce à la Vulgate, édition officielle de l'Église catholique, version tenue pour authentique ⁵, et dont les erreurs de détail n'intéressent jamais le dogme ni la morale, mais

¹ *Deuxième Instruction*, LXI^e passage, — tome II, p. 168.

² *Lettre au cardinal de Noailles en tête des Instructions sur la version de Trévoux*, — t. II, p. 102.

³ *Lettre au Mal de Bellefonds*, — t. IX, p. 20.

⁴ *Deuxième Instruction sur la version de Trévoux*, LVII^e passage, — t. II, 167.

⁵ Le Concile de Trente la déclare authentique, dans son ensemble et dans « chacune de ses parties ». Il faut entendre par là les parties importantes, celles que contestaient les protestants, comme certains livres ou certains chapitres : mais on peut reconnaître, dans quelques versets, de légères altérations du texte et même des fautes de traduction.

qui semble cependant présenter çà et là quelques inexactitudes ? est-ce à d'autres versions, aux Septante, à Léon de Juda ? est-ce aux textes originaux qui diffèrent parfois légèrement de la Vulgate, mais qui peuvent être altérés par endroits, tandis que la Vulgate conserve peut-être la leçon primitive ?

Il y a là un problème délicat, diversement résolu, et un sujet fécond d'accusations et de plaintes soit des critiques contre les traducteurs, soit des traducteurs entre eux. On reprochait à la version de Mons de suivre tantôt le grec, tantôt la Vulgate ¹ ; Richard Simon reprochait à Saci d'avoir trop suivi la Vulgate dans l'Ancien Testament ² ; il accusait aussi, quoique plus faiblement, le P. Amelotte et le P. Bouhours de ne pas tenir assez de compte du grec ³ ; Bossuet se plaint que Richard Simon, qui dans son titre annonce qu'il traduira sur le latin, manque à sa promesse et s'écarte du texte qu'il prétend suivre ⁴.

Quant à Bossuet lui-même, sa conduite a varié. Dans les *Prières Ecclésiastiques*, à part quelques éclaircissements d'après l'hébreu, qu'il indique en note, il traduit les Psaumes sur la Vulgate. Rien de plus raisonnable : il ne s'agissait pas de faire une édition savante, mais d'apprendre au peuple le sens des prières liturgiques, telles qu'il les entend chanter dans les églises.

¹ Voir dans la *Préface*, non paginée, de cette version, 2^e partie, règle 10^e, la méthode que les traducteurs se proposent de suivre. Elle leur permet de traduire tantôt d'après le grec, tantôt d'après la Vulgate, de telle sorte que le lecteur en soit toujours averti : mais on leur reprochait de n'être pas fidèles à le prévenir par les signes convenus.

² Saci annonce dans son titre qu'il traduit sur la Vulgate. — Au reste, il ne savait pas l'hébreu, et ne le connaissait que par les diverses versions. — Voir la *Préface*, non paginée, de la version de Trévoux.

³ *Préface* de la version de Trévoux.

⁴ *Instructions sur la version de Trévoux*, passim.

Au contraire, dans ses commentaires, qui sont des ouvrages scientifiques, l'évêque de Meaux est bien d'avis qu'il faut marquer les différences entre le texte original et le latin : mais là encore il a varié dans la manière de les indiquer. En tête de l'*Explication du Psaume xxi*, il place deux traductions complètes, l'une d'après les Septante, que la Vulgate a suivies, l'autre d'après l'hébreu et saint Jérôme. Dans le *Cantique des Cantiques*, il traduit tantôt d'après l'hébreu, tantôt d'après la Vulgate, selon qu'il préfère le sens de l'un ou de l'autre, avertissant à chaque fois du texte qu'il a choisi, et mettant en marge celui dont il s'écarte. Il y a manque d'unité dans cette méthode : on faisait ce reproche aux traducteurs de Mons, qui en ont suivi une semblable : et quelle fatigue pour le lecteur que ces parenthèses : *hébreu* ou : *Vulgate*, qui viennent sans cesse l'interrompre au milieu des versets ! Bossuet fait mieux, ce semble, dans l'*Apocalypse*, où il traduit entièrement d'après la Vulgate, et met en note toutes les variantes du grec.

Dans les autres ouvrages, lorsqu'il traduit pour citer, c'est le plus souvent à la Vulgate qu'il s'attache. Parfois, cependant, il se reporte à d'autres versions ou aux textes originaux, mais alors d'ordinaire il en avertit : Je rapporterai, dit-il, le discours de l'Ecclésiastique, « comme il est porté dans le grec, bien plus clair que notre version latine ¹. » Ou encore, dans une *Élévation* sur le mystère de Noël : « *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu. L'original porte mot à mot : Gloire à Dieu dans les lieux hauts : paix sur la terre : bonne volonté du côté de Dieu dans les hommes ². »

¹ *Politique*, livre V, art. 1, 12^e prop., — t. VIII, p. 378.

² *Élévations*, xvi^e semaine, 9^e élév., — t. II, p. 258. — Luc, II, 14 : Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἀνθρώποις εὐδοκία. — *Vulg.* : Gloria

Cette méthode, qui consiste à indiquer quel texte on suit, ou même à en rapporter deux et à proposer deux traductions, est excellente dans un ouvrage écrit ¹. Mais dans un discours, ces discussions critiques sembleraient souvent déplacées : combien ces citations de variantes refroidiraient un mouvement pathétique ! Il faut à certains moments que l'orateur prenne parti pour l'une des leçons, sans en avertir son auditoire : et, dans ce cas, on ne peut blâmer le prédicateur catholique, qui choisit le texte de la Vulgate.

Il y a, dans plusieurs des *Passions* de Bossuet, un beau développement, l'un des plus beaux de toute son œuvre oratoire, sur ces mots : *Tradebat autem judicanti se injuste*, [Jésus-Christ] « se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement... » Après avoir relu et goûté ce beau passage, quand on vient à vérifier le verset cité de la première Épître de saint Pierre ², on sent quelque déception à trouver dans le grec, — sinon dans tous les manuscrits, du moins dans les meilleurs, et dans

in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. — Cf. les *Maximes et réflexions sur la Comédie*, où Bossuet propose plusieurs fois la traduction d'après les textes originaux à côté de la traduction d'après la Vulgate.

¹ Il arrive quelquefois, même dans les ouvrages composés pour être lus, que Bossuet s'écarte de la Vulgate sans en avertir. Par exemple, *Politique*, livre I, art. ii, 3^e prop., — t. VIII, p. 343, il cite quelques versets du Ps. ci : « Il est temps, ô Seigneur, que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies ; » il suit sans en rien dire la version de saint Jérôme : « Quoniam placitos fecerunt servi tui lapides ejus, et pulverem ejus miserabilem, » et non la Vulgate : « Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus, et terræ ejus miserebuntur. » — *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, XLIX^e jour, — t. II, p. 336, il cite : « Le silence est votre louange, » traduction du Ps. LXIV d'après l'hébreu, que Bossuet préfère toujours au : *Te decet hymnus in Sion* de la Vulgate. On connaît ses vers sur : *Tibi silentium laus*.

² I Petr. ii, 23.

le texte généralement adopté ¹, — un sens assez différent. L'apôtre recommande aux fidèles la patience, à l'exemple du Christ : « On le maudissait, et il ne maudissait pas ; souffrant, il ne menaçait pas ses ennemis : mais il confiait tout à Celui qui juge justement, » à son Père : *παρεδίδου δὲ τῷ κρίνοντι δίκαιως*. Si le traducteur latin avait lu comme nous lisons aujourd'hui, il aurait mis : *Tradebat autem judicanti juste*. Est-ce par inadvertance ou par choix que l'orateur, dans ce cas et dans quelques autres semblables, a traduit d'après la Vulgate ? Nous ne pouvons le savoir : mais, quand on y réfléchit, l'on revient de la surprise pénible qu'on avait un instant éprouvée, et l'on trouve que Bossuet traducteur ne manque pas ici de cette exactitude que nous lui demandons avant d'admirer ses développements oratoires. Il est difficile de dire aujourd'hui quelle était la phrase vraiment écrite par saint Pierre : dans ce doute, l'orateur prend un texte vénérable déjà par le long usage que l'Église en a fait ; un Concile lui assure que ce texte ne renferme pas d'erreur dogmatique, de telle sorte que si cette pensée : *Tradebat judicanti se injuste*, n'est pas de saint Pierre, elle est du moins déclarée orthodoxe, et a été citée comme telle par de nombreux et savants auteurs. Il y a là des garanties plus que suffisantes pour qu'on puisse traduire sur la Vulgate, sans avertir l'auditoire qu'on aurait pu choisir une autre variante.

Quelque texte qu'on prenne pour base de la traduction, le premier soin d'un interprète soucieux d'être fidèle, doit être de rendre ce texte sans faire de contresens.

¹ Voir les éditions qui contiennent ce qu'on nomme le « *Textus receptus* », et les éditions critiques de Tischendorf, faites d'après l'ensemble des manuscrits. On lit *ἀδικῶ* dans l'édition de Tischendorf, faite d'après le plan de M. l'abbé Jager : mais, dans cette recension, les variantes conformes au texte de la Vulgate latine ont été systématiquement choisies, pourvu qu'elles eussent pour elles un ou deux manuscrits anciens.

Bossuet ne manque pas à ce premier devoir, et ne commet pas d'erreurs de traduction, surtout dans ses versions longues et suivies. Dans les citations qu'il fait au milieu de ses discours ou de ses livres, on pourrait, en regardant de près, lui reprocher quelques fautes. Par exemple, dans deux sermons, l'un de 1660, l'autre de 1662, Bossuet se plaint que « les vérités ont été diminuées par la malice des enfants des hommes... qui, ne les pouvant tout à fait éteindre à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions¹ ». Dans le texte qu'il cite : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*², a n'a pas le sens de *par*, mais un sens d'éloignement, de séparation : il faut traduire : *les vérités*, — ou mieux encore, *les hommes sincères et fidèles*, — *diminuent et disparaissent du milieu des hommes* : *Imminuti sunt fideles a filiis hominum*, porte la version de saint Jérôme³. Dans les *Méditations*, ce texte : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, qui veut dire : *Dieu est au milieu de la ville sainte, elle ne sera pas ébranlée*⁴, est très inexactement rendu : « Il est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle*. Que la tempête vienne ; c'est-à-dire les passions, les afflictions, la perte des biens

¹ Sermon sur la Prédication évangélique (1^{er} dim. de carême 1662), 1^{er} point, — t. VI, p. 408. — Cf. Sermon sur la Parole de Dieu (2^d dim. de carême 1660), 2^d point, — t. VI, p. 231.

² Ps. XI, 2.

³ Cf. les Septante : Ὀλιγόθησαν αἱ ἀληθεῖαι ἀπὸ τῶν υἱῶν τῶν ἀνθρώπων; c'est bien ἀπὸ et non ὑπὸ qui répond au *mem* préfixe. Heb. : *kî fassou 'émounim mibbené 'áddm*. — On trouve le même sens donné à la préposition *a* dans plusieurs passages de la Vulgate, par exemple : *Hic Jesus qui assumptus est a vobis*, Act. I, 11.

⁴ Ps. XLV, 6. — Dans son commentaire sur les Psaumes, antérieur de quelques années aux *Méditations*, Bossuet avait fort bien remarqué (note sur ce passage, — t. I, p. 48,) que *non commovebitur* ne peut se rapporter à *Deus*, puisque le verbe hébreu est au féminin.

temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé* ¹. »

On trouverait dans les œuvres complètes de Bossuet une certaine quantité d'exemples analogues : ils sont rares cependant, en proportion du très grand nombre de passages traduits. Dans l'immense majorité des cas, Bossuet est au-dessus du contresens, et l'intérêt de cette étude ne consiste pas à constater qu'il comprend son texte, mais à voir comment il s'y prend pour le reproduire exactement dans notre langue.

Il cherche à modeler sa phrase sur celle de l'original, et, lorsqu'il n'y a pas réussi du premier coup, il efface la traduction qui lui semble trop large, et en met en surcharge une autre plus exacte. C'est ainsi que dans le sermon *sur les Souffrances*, pour le dimanche des Rameaux de 1661, il avait écrit d'abord : « Regardez, dit [saint Paul], J. C. a qui la ioye de sauuer ses peuples a fait embrasser la croix apres auoir meprisé la confusion ; » puis, remarquant que sa phrase est un peu trainante et qu'elle ne rend pas assez vivement : *Adspicientes in Jesum*, il se corrige ainsi : « Jetez, dit-il, les yeux sur Jesus qui s'estant propose la ioye a soutenu la mort de la croix et meprisé la confusion ². »

¹ *La Cène*, première partie, XCVI^e jour, — t. II, p. 471.

² Ms. fr. 12823, f^o 194, r^o. — *Après avoir* n'est pas effacé, mais le mot *et*, mis en surcharge au-dessus, ne s'explique que par la substitution du tour : «... *et méprisé la confusion* », à cet autre : « *après avoir méprisé...* » — Cet exemple prouve que Bossuet cherche à rendre la structure de la phrase latine ; il serait mal choisi pour prouver sa fidélité au sens, car les mots de saint Paul, *Heb.* VII, 2 : *Adspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum*, qui *proposito sibi gaudio...*, dans le grec : ὁς ἀντὶ τῆς προκειμένης αὐτῷ χαρᾶς, paraissent devoir être traduits, comme fait Saci : *Au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir*. C'est ainsi que saint Jean Chrysostome (*Comment. in hunc locum*) comprend la phrase grecque. Cependant, quelques interprètes (Voir les notes *in hunc loc.* dans le *Cursus Scripturæ sacræ* de Migne) ont compris comme Bossuet. — Les

Bossuet cherche à rendre fidèlement la phrase de l'auteur sacré, lors même qu'elle est obscure ou hardie. Il devait peu goûter, ce semble, ce principe des traducteurs de Mons, qu'il faut parfois, pour rendre la traduction plus aisée à lire, la faire un peu large, quitte à mettre en marge le sens tout à fait littéral¹ : il aurait préféré qu'on fit toujours l'inverse², qu'on traduisît en serrant le texte d'aussi près que possible, et qu'on s'expliquât en marge ou dans les notes.

C'est ainsi qu'il fait lui-même, restant bref comme le texte sacré, évitant le plus qu'il peut ces mots explétifs que Saci ajoutait pour la clarté³, et le P. Bouhours pour l'élégance. On lit dans la version de Mons : « C'est icy que doit paroistre la patience et la foy des Saints ; » et dans le Nouveau Testament de Bouhours : « Voicy le temps de la constance et de la fidélité des Saints : » mais Bossuet dit : « C'est ici la patience et la foi des Saints : » *Hic est patientia et fides sanctorum*⁴. La construction

ratures des manuscrits prouvent que Bossuet vise à être littéral : tantôt, comme ici, il se corrige pour se rapprocher davantage du texte, et quelquefois (voir plus loin l'exemple d'Isaïe, LXV, 18,) il écrit du premier coup une traduction si littérale, qu'il est obligé de la corriger pour qu'elle reste française.

¹ Préface (non paginée) de la version de Mons, 2^de partie, 5^e règle.

² Les auteurs de la version de Mons disent qu'il faut faire l'inverse quelquefois. — *Ibid.*, 7^e règle.

³ Richard Simon, qui s'élève avec force contre les « explications que les Traducteurs de Mons ont insérées dans le texte de leur Version du Nouveau Testament », (*Histoire des Commentateurs du Nouveau Testament*, titre du chap. LX,) remarque que, dans les dernières révisions de leur ouvrage, ces traducteurs ont enlevé un bon nombre de ces mots explicatifs, « principalement dans l'Épître aux Romains », (même chapitre, p. 907) ; on sait que l'Épître aux Romains est justement la partie que Bossuet avait aidé à corriger.

⁴ Apoc. XIII, 10. — On sait que la Bible de Saci a subi des modifications et des corrections, presque à chaque fois qu'elle a été réimprimée. Parmi ces réimpressions, celles qui sont postérieures à la publication des quelques traductions faites par Bossuet, s'en inspirent

peut sembler elliptique : il l'expliquera dans son commentaire.

C'est ainsi que les traductions de Bossuet l'emportent presque toujours sur celles de ses contemporains, parce qu'elles serrent davantage le texte, parce qu'elles sont plus brèves, et par suite plus fortes. Comparons quelques traducteurs s'exerçant à rendre un tableau de l'Apocalypse¹. On lit dans le P. Amelotte : « Les étoiles du ciel tomberent en terre, comme les figes tombent d'un figuier lors qu'il est agité par un grand vent; » dans le P. Bouhours : « Les étoiles tomberent du Ciel sur la terre; de mesme que les figes qui ne meûrissent point tombent d'un figuier agité par un grand vent; » dans Richard Simon : « Les étoiles du ciel tomberent sur la terre, comme les figes encore vertes tombent d'un figuier, lorsqu'il est agité par un grand vent². » Bossuet dit : « Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme

évidemment. Il est telle Bible de Saci publiée au commencement du dix-huitième siècle (Liège, Jean-François Broncart, 1704, f°), où l'Apocalypse diffère beaucoup de la version de Mons; ce sont, à chaque chapitre, une foule d'expressions et de tours pris de Bossuet. Ce n'est pas ce travail retouché qu'il faut comparer avec celui de l'évêque de Meaux : dans la présente thèse, Saci est toujours cité d'après ses premières éditions : Mons, 1667, pour le Nouveau Testament; Paris, 1672 et suiv. pour l'Ancien. — Au reste, après le nom de *Saci*, il faut toujours sous-entendre : *ou ses collaborateurs*.

¹ Apoc. vi, 13, d'après le grec et la Vulgate : *Kαὶ οἱ ἀστέρες τοῦ οὐρανοῦ ἔπεσαν εἰς τὴν γῆν, ὡς συκὴ βαλοῦσα τοὺς ὀλύνθους ἀπ' αὐτῆς ὑπὸ ἀνέμου μεγάλου σειομένη*. — Et stellæ de cælo ceciderunt super terram, sicut ficus emittit grossos suos, cum a vento magno movetur.

² Godeau est trop inférieur pour concourir : « Et les étoiles tomberent du Ciel sur la terre, comme on voit tomber les figes-fleurs du figuier lors qu'elles sont secoûées par un grand vent. » Comme ces *figes-fleurs* enlèvent à l'énergie de la peinture! — Saci, au contraire, ne diffère ici de Bossuet que par quelques mots, et l'on peut croire qu'il lui a servi de modèle : « Et les étoiles du ciel tomberent sur la terre, comme lorsque le figuier estant agité par un grand vent laisse tomber ses figes vertes. »

lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figes vertes. » Il garde mieux que les trois autres le tour de l'original : il ne dit pas : *comme les figes tombent*, mais : *comme le figuier laisse tomber* ; il ne ralentit pas sa phrase par : *les figes qui ne meûrissent point*, il dit : *les figes vertes* ¹ ; il est le plus bref, le plus exact et le plus expressif.

Saci a peur des comparaisons vives, orientales, qui s'éloignent du goût de notre langue : il a ses procédés pour les atténuer. Parfois il insinue un *comme*, qui semble dire : Ne vous étonnez pas de voir ces mots hardiment rapprochés, c'est une comparaison. « Votre nom est *comme* une huile qu'on a répandue... Mon bien-aimé est pour moy *comme* un bouquet de myrrhe... Vos yeux sont *comme* les yeux des colombes ; » tandis que Bossuet traduit sans hésiter : « Votre nom est un parfum répandu... Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe... Vous avez des yeux de colombe ². »

D'autres fois, et ce procédé mérite d'être signalé, c'est avec un superlatif habilement placé que Saci adoucit une comparaison : tant il est vrai que le superlatif a souvent moins de force que le mot propre, simplement employé au positif. On lit dans la vision du Fils de l'Homme, au début de l'Apocalypse : « Sa teste et ses cheveux estoient blancs comme la laine la plus blanche... Ses pieds estoient semblables à l'airain le plus pur et le plus luisant, et estoient aussi ardents que s'ils eussent esté dans une fournaise ; et sa voix retentissoit comme le bruit des plus grandes eaux. » Bossuet dit mieux sans périphrases : « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche... Ses pieds étaient semblables à l'airain fin,

¹ C'est le sens de *grossos* et de *ἀλύθους*. Amelotte ne rend pas cette nuance.

² Cant. I, 2, 12, 14. — C'est Saci lui-même qui met *comme* en italiques pour montrer qu'il l'ajoute.

quand il est dans une fournaise ardente; et sa voix égalait le bruit des grandes eaux ¹. »

Toutes ces grandes images, toutes ces fortes expressions dont la Bible est pleine, surtout dans ses livres prophétiques, étaient à la mesure de Bossuet. Elles étaient trop fortes pour le P. Bouhours; il n'arrivait pas à cette grandeur simple; son Apocalypse est fort bien traduite, et pourtant elle ne frappe pas; on retrouve dans ses imprécations je ne sais quoi de poli et d'agréable, qui rappelle *Ariste et Eugène*. Saci ne manque pas de grandeur et de majesté : et pourtant, lui aussi recule plus que Bossuet devant le mot propre, devant l'expression forte. Il peint bien les princes de Tanis qui sont « devenus insensez », les princes de Memphis, qui ont « perdu courage », et l'Égypte errante « comme un homme yvre, qui ne va qu'en chancelant, et qui rejette ce qu'il a pris » : mais il n'égale pas la vigueur et la hardiesse de ce tableau : « Les princes de Tanis ont perdu l'esprit : les princes de Memphis se sont trompés, et ils ont trompé l'Égypte, eux en qui elle se fiait comme en ses remparts. Le Seigneur a répandu au milieu d'eux l'esprit de vertige : la tête leur a tourné : et ils font errer l'Égypte, comme un ivrogne qui chancelle et tournoie en vomissant ². » Cette vigueur de langage plaît à Bossuet : lors même qu'en rien ne l'oblige à traduire textuellement, il n'aime pas à l'affaiblir. Il abrège plus souvent, modifie plus profondément les pas-

¹ Apoc. I, 14, 15.

² Is. XIX, 13, 14 : Stulti facti sunt principes Taneos, emarcuerunt principes Mempheos, deceperunt Ægyptum, angulum populorum ejus. Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vomens. — *Politique*, livre V, art. III, 2^e prop., — t. VIII, p. 392. — Cet exemple est bon pour montrer que Bossuet ne recule pas devant l'expression forte, non pour prouver qu'il n'ajoute pas de mots au texte, car cette phrase : *la tête leur a tourné*, n'est pas dans l'original. Dans la *Politique*, Bossuet ne traduit pas pour traduire.

sages qu'il prend des livres historiques ou sapientiaux, que ceux qu'il tire des Prophètes ¹.

Au reste, les constructions peu usitées dans notre syntaxe ne l'arrêtent pas plus que les termes hardis : pour rester littéral, il trouve des manières de dire qui ne seraient jamais venues à l'esprit du P. Amelotte, qui auraient fait frémir le P. Bouhours, et donné du scrupule à Saci : « Réjouissez-vous, ô Jacob ! hennissez contre les gentils ² ; » et ailleurs : Celui-là « ferme ses entrailles sur son frère, et l'amour de Dieu n'est pas en lui ³ ; » et encore : « L'Évangile est aux uns une odeur de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort ⁴ ; » et enfin : « Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez un chameau ⁵. »

Il semble prêt à faire violence à toute construction française : en tous cas, il va aussi loin qu'il peut et ne

¹ Les traductions de passages prophétiques, souvent très hardies, sont nombreuses dans les premières semaines des *Élévations*.

² *Méditations*, La dernière semaine du Sauveur, CIX^e jour, — t. II, p. 396. — Jerem. xxxi, 7 : *Exsultate in lætitia Jacob, et hinnite contra caput gentium*. — Saci : « Jacob, tressaillez de joie, faites retentir des cris d'allégresse à la tête des nations. »

³ *Méditations*, la Cène, seconde partie, XI^e jour, — t. II, p. 479. — I Joan. iii, 17 : *Qui... viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauderit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo ?* C'est à ce verset que se rapporte l'expression « fermer ses entrailles sur son frère », et non à iv, 20, verset indiqué par les éditions.

⁴ *Élévations*, ix^e semaine, 5^e élév., — II Cor. ii, 16 : *Aliis qui-dem odor mortis in mortem, aliis autem odor vitæ in vitam*.

⁵ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LX^e jour, — t. II, p. 336. — Cf. *Maximes et réflexions sur la Comédie* : « Je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux qui coulent le moucheron et qui avalent le chameau. » — T. IX, p. 96. — Matt. xxiii, 24 : *Duces cæci, excolantes culicem, camelum autem glutientes*. Ici Bossuet est presque trop littéral, et a besoin d'être expliqué par Saci : « Conducteurs aveugles, qui avez grand soin de passer ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et qui avalez un chameau. »

s'arrête que devant l'impossible. En 1669, il écrivait son sermon pour la Toussaint, prêché à Saint-Germain en Laye. Il allait, citant et traduisant de mémoire le LXV^e chapitre d'Isaïe : « Je creerai dit le Seigneur un nouveau ciel et une nouvelle terre et toutes les angoisses seront oubliées et ne reuiendront iamais, mais uous uous reiouirez et uostre ame tressaillira d'allegresse durant toute l'éternité dans les choses que ie crée pour uostre bonheur. Car ie ferai Jerusalem transportée et mon peuple tout en ioye. et moy mesme ie me reioüirai en Jérusalem et ie triompherai de ioye dans la félicité de mon peuple. » En se relisant, il s'est aperçu qu'une de ses phrases était purement latine, et il a corrigé : « Car ie ferai que Jerusalem sera toute transportée d'allégresse et que son peuple sera tout en ioye ¹. » Son premier mouvement avait été de calquer simplement la construction de la Vulgate : *Ego creo Jerusalem exsultationem*; par réflexion, il a fait un sacrifice aux habitudes de notre langue.

Quand ce sacrifice n'est pas rigoureusement exigé, Bossuet veut garder la force des expressions, la vivacité du tour et jusqu'à l'ordre des mots. C'est pour lui affaire de fidélité et affaire de tradition. « Quoique [Richard Simond] ne soit pas le seul à traduire : *Le Verbe était au commencement*, Joan. I, 1, je lui soutiendrai toujours qu'il y aurait eu plus de dignité à traduire : *Au commencement le Verbe était*. L'ancien interprète latin lui en avait donné l'exemple : et quoiqu'il eût pu traduire s'il eût voulu : *Verbum erat in principio*, ni lui, ni aucun autre ancien interprète, ni aucun Père latin que je sache, n'a changé l'ordre de ces paroles : *In principio erat Verbum*. Le français le pouvait retenir, comme le grec et le

¹ Sermon pour la Toussaint de 1669, 2^d point. — Fonds fr., 12821, f^o 48, verso. — Bossuet avait d'abord composé en citant de mémoire. En corrigeant, il a fait plusieurs autres changements, outre celui que j'indique, par exemple souligné *uostre bonheur*, qui n'est pas dans le texte.

latin, et nous disons très naturellement : *Au commencement le Verbe était* ; comme nous disons aussi : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, Gen. I, 1. » C'est avec intention sans doute que saint Jean a commencé son Évangile par le même mot qui est en tête de la Genèse : « Ce sont des beautés qu'il faut conserver aux traductions, quand les langues en sont capables, parce qu'elles insinuent des vérités importantes et naturelles au texte¹. »

Il n'est plus besoin du reste de défendre Bossuet dans ses hardiesses de mots ou de constructions : c'est au déclin du dix-septième siècle, c'est au dix-huitième surtout, qu'on pouvait lui en faire un reproche. Notre temps porte presque jusqu'à l'excès le goût des traductions fortes et audacieuses, des phrases presque incorrectes, mais expressives. Nous ne savons plus que louer Bossuet d'avoir été littéral, d'avoir souvent enrichi par une heureuse audace notre vocabulaire et notre syntaxe, d'avoir brisé les moules convenus pour frapper les passages qu'il traduit d'une empreinte plus fidèle et plus personnelle en même temps, de s'être écarté des chemins battus pour aller à son but par des sentiers plus droits et plus pittoresques.

§ 3.

RÈGLES SUIVIES PAR BOSSUET TRADUCTEUR DANS QUELQUES CAS PARTICULIERS.

Après avoir constaté cette tendance à l'exactitude qui est le caractère le plus frappant des traductions de Bossuet, il est nécessaire maintenant d'étudier sa conduite

¹ *Deuxième Instruction sur la Version de Trévoux*, xxiii^e passage et remarques, — t. II, p. 156.

dans quelques cas particuliers qui ont coutume d'embarrasser les traducteurs de l'Écriture sainte, et qu'on discutait dans les *Préfaces* du grand siècle.

La Préface de la version de Mons, entre autres observations justes, en contient une excellente¹. Une des grandes difficultés dans la traduction de l'Écriture est de rendre certaines expressions larges et flottantes, capables d'offrir plusieurs sens, ou plutôt renfermant plusieurs sens, exprimant une idée complexe. Tantôt c'est un mot tiré du grec ou de l'hébreu, qui a pris successivement deux significations différentes et qui a fini par les contenir toutes les deux. Dans le latin biblique, *scandalum* veut dire un obstacle qui fait trébucher, une pierre d'achoppement²; par suite, c'est un exemple dangereux, un mauvais conseil, ou même seulement ce qui choque nos sentiments religieux; d'une manière générale une excitation au péché³; et souvent tous ces sens se trouvent réunis : *Si scandalizaverit te manus tua, abscide illam*⁴ : Coupez votre main, si elle est pour vous une excitation au mal, une occasion de chute. Outre ces mots dont la double acception s'explique par le passage du sens propre au sens métaphorique, il est des expressions d'une ampleur intraduisible, qui éveillent d'un seul coup trois ou quatre pensées dans l'esprit : « *Deus salutis meæ*⁵ ! » Dieu de ma vie, Dieu entre les mains de qui est mon salut, Dieu qui me sauvez dans

¹ Placée en tête de la 2^e partie de la *Préface*, cette observation sert de fondement aux remarques qui suivent et aux règles que se prescrivent les traducteurs.

² *Scandalum*, dans la Bible latine, répond aux mots hébreux : *môqêsh*, piège, *mikshôl*, obstacle qui fait trébucher; aux mots grecs : πρόσκομμα, σκῶλον, σκάνδαλον. — On voit bien le sens primitif dans ce verset : [*Christus*] *lapis offensionis et petra scandali his qui offendent verbo*. — I Pet. II, 8.

³ *Væ mundo a scandalis* ! — Matt. XVII, 7.

⁴ Marc. IX, 42.

⁵ Ps. XVII, 47 ; XXXVII, 23, et alibi.

les périls, Dieu qui m'enverrez le Sauveur... Il est des termes vagues et mystérieux, beaux dans leur obscurité, qui portent à la méditation, comme cette phrase de la Vulgate : *Introibo in potentias Domini*¹. Il est enfin des passages difficiles, présentant un sens « indéterminé et suspendu », comme dit l'auteur de la *Préface* de Mons. Que veut dire au juste cette phrase des Évangiles : *Virtutes cælorum commovebuntur*²? Et saint Paul présente de pareilles difficultés beaucoup plus souvent que l'Évangile. « Nostre langue estant très-claire d'elle même... on n'a pas pu traduire S. Paul sans l'éclaircir, » dit un avertissement placé en tête de ses Épîtres dans la version de Mons : c'est une manière de s'excuser pour l'avoir tiré au sens janséniste, pouvaient dire les ennemis de Port-Royal : mais c'est aussi la constatation sincère d'une difficulté pour ainsi dire inévitable.

Dans tous ces cas, le traducteur a le choix entre deux manières de faire : ou bien rendre littéralement les mots de l'original, sans chercher à les éclaircir ; mais, en voulant ainsi garder aux mots toute leur étendue, on risque de ne donner à la phrase qu'un sens vague, ce qui revient parfois à ne lui en donner aucun ; ou bien remplacer les expressions obscures du texte par d'autres plus claires qui en déterminent la signification : mais, en voulant trop préciser, on s'expose à ne rendre qu'une partie du sens, à en diminuer l'ampleur. Port-Royal répond que sa traduction vise à être le plus possible littérale, tout en gardant une certaine liberté d'allures ; les auteurs voudraient qu'on pût dire de leur version française ce que saint Augustin disait de l'italique, « qu'elle s'attachait aux mots de l'ori-

¹ Ps. LXX, 16. — Expression de la Vulgate, car on peut aussi traduire : J'entrerai [dans ma méditation], soutenu par la force du Seigneur ; c'est le sens que donnent les Septante : Εἰσελεύσομαι ἐν δυναστείᾳ Κυρίου.

² Matt. XXIV, 29. — Marc XIII, 25 : *Virtutes quæ in cælis sunt movebuntur*.

ginal tout en leur donnant un sens clair, *est enim verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ*. » Cette solution manque un peu de netteté, et revient à dire qu'on fera pour le mieux¹. Il est vrai qu'elle est expliquée plus clairement dans les règles qui suivent, où l'on dit qu'on fera discrètement usage tantôt de mots explétifs, tantôt de notes marginales, et que, s'il faut parfois prendre parti et préciser un peu le sens d'un passage, on ne le fera qu'après avoir cherché dans les Pères l'interprétation traditionnelle.

En pratique, Saci penche vers la méthode qui choisit et détermine un sens. Bossuet au contraire est plutôt porté à rendre les mots de l'original par leur équivalent exact, gardant aux expressions bibliques toute l'étendue de leur signification, laissant obscur ce qui est obscur, indéterminé ce qui est indéterminé. Ce n'est pas que parfois, quand l'obscurité vient de la Vulgate seule et disparaît dès qu'on se reporte à l'hébreu ou au grec, il ne donne le seul sens que l'original autorise à admettre ; ce n'est pas qu'il s'interdise, dans ses traductions oratoires, de restreindre un texte à la seule signification dont il a besoin dans le moment : mais son procédé habituel est de traduire par des mots qui répondent rigoureusement aux mots bibliques, et d'en préciser le sens plutôt dans les explications qu'il ajoute que dans la traduction elle-même. Saci traduit : « Que si votre œil droit vous est une occasion de scandale *et* de chute, arrachez-le² ; » Bossuet dit simplement : « Si votre œil... si votre main droite vous scandalise, » mais il garde à ce mot toute sa force étymologique, comme il l'explique aussitôt après : « C'est-à-dire, si ces personnes, qui vous sont si chères,

¹ Dans sa *Préface* sur les Livres sapientiaux, Saci incline plus résolument vers la traduction littérale : il se déclare prêt à sacrifier la clarté à la fidélité. Il le fait toutefois assez rarement.

² Matt. v, 22.

vous sont une occasion de tomber, séparez-vous-en¹. » Saci traduit : « Songez promptement à me secourir, Seigneur; *vous mon* Dieu de qui dépend mon salut; » et Bossuet : « Hâtez-vous de me secourir, ô Seigneur, Dieu de mon salut². » Saci dit, en interprétant son texte : « Je me renfermerai dans la considération de la puissance du Seigneur; » et Bossuet, en calquant les mots latins : « J'entrerais dans les puissances du Seigneur³. » Richard Simon traduit : « Ce qu'il y a de plus ferme dans les cieux sera ébranlé, » et explique en note que ces mots désignent probablement les étoiles, et que la phrase semble équivaloir à : « Les cieux, tout fermes qu'ils sont, seront ébranlés. » Bossuet soutient qu'il faut rendre *Virtutes cælorum*, par : *les vertus des cieux*, et cela justement parce que le mot est vague. « Comme on ne sait pas jusqu'à quel point ni comment Dieu voudra accomplir les choses dans le jugement, la révérence du texte sacré doit empêcher en ces endroits plus que jamais de déterminer le sens suspendu, pour tenir les esprits dans le respect et dans la crainte des merveilles qu'on verra en ce jour, sans en rien diminuer; autrement, non seulement on met ses pensées à la place de celles de Jésus-Christ, mais encore on entame le secret de Dieu, plus qu'il n'est permis à des hommes⁴. »

Le traducteur de la Bible a constamment affaire avec les hébraïsmes : le Nouveau Testament en est rempli presque autant que l'Ancien, et il faut se faire une méthode pour les exprimer en français. Les traducteurs de Port-Royal les rendaient volontiers assez littéralement, pourvu

¹ *Méditations*, Sermon sur la montagne, XV^e jour, — t. II, p. 306.

² Ps. xxxvii, 23. — Bossuet, *Prières Ecclésiastiques*, — t. VIII, p. 577.

³ Ps. lxx, 16. — *Premier projet pour le panégyrique de saint François d'Assise*, — t. VII, p. 140.

⁴ *Seconde Instruction sur la Version de Trévoux*, xiii^e passage, — t. II, p. 154. — Cf. viii^e passage, — p. 152.

qu'ils ne fussent pas contraires au goût de notre langue. Le P. Amelotte a là-dessus une dissertation assez longue, avec de savantes citations ¹ : il s'attache à prouver qu'on ne peut conserver tous les hébraïsmes, et demande qu'on fasse de son mieux, en s'inspirant des circonstances. Richard Simon veut qu'on en garde quelques-uns comme : « Ouvrant sa bouche », qu'il préfère à : « Commençant à parler ² » ; mais, dans un plus grand nombre de cas, il est d'avis de les supprimer : à quoi bon une expression qui déroute l'esprit sans rien ajouter au sens ? Il dira « les pains placés devant le Seigneur », et non « les pains de proposition ³ » ; il remplacera « l'abomination de la désolation », par « l'abomination pleine de désolation ⁴ ». Garder en français trop d'hébraïsmes, c'est mal comprendre son texte : c'est attirer l'attention du lecteur français sur des tournures qui n'attiraient nullement celle des anciens : il faut rendre par des expressions ordinaires en français des expressions qui étaient ordinaires pour les Juifs ou les Judéo-chrétiens. « Bienheureux qui sera du festin dans le royaume de Dieu ! » voilà pour nous l'équivalent exact de : « *Beatus qui manducabit panem in regno Dei* ⁵. » Le P. Bouhours était de l'avis contraire. Lui qui supprime tant d'hébraïsmes, et celui-ci entre autres ⁶, était pourtant en théorie favorable à leur conservation. Les Livres sacrés, en passant d'une langue dans l'autre, « doivent toujours conserver des marques de leur origine, en sorte qu'on y reconnoisse l'esprit de Dieu qui les a dictez, et mesme le génie particulier tant de la

¹ Voir sa *Préface*.

² Matt. v, 2.

³ Matt. xii, 4.

⁴ Dan. ix, 27. — Matt. xxiv, 15. — C'est-à-dire l'idolâtrie (les Romains) portant la désolation jusque dans le sanctuaire.

⁵ Luc. xiv, 15.

⁶ « Heureux qui sera du festin dans le Royaume de Dieu. » — *Trad. de Bouhours*.

langue originale que des Auteurs qui les ont écrits ¹. »

On devine aisément de quel côté se range Bossuet. Il aurait volontiers signé la phrase si judicieuse de Bouhours, et il eut le mérite de la mettre en pratique. A ses yeux, les tours hébraïques faisaient partie de la physionomie originale des Livres saints, et il tenait à en conserver tous les traits. Il avait soin du reste d'ajouter, s'il en était besoin, une note ou quelques mots d'explication pour indiquer le sens de ces expressions qu'il reproduisait fidèlement. « *Hier et avant-hier* vous cherchiez David pour le faire roi ². » — « Ma tribu, dit Jephthé, avait querelle contre les Ammonites; ce que voyant, j'ai mis mon âme en mes mains, (noble façon de parler, qui signifiait exposer sa vie,) et j'ai fait la guerre aux Ammonites ³. » — « Seigneur, vous me sondez et vous me connaissez : vous savez lorsque je m'assieds et lorsque je me relève, » et une note explique : « Vous connaissez tout le particulier de mes actions ⁴. »

Les traductions de Bossuet, où les expressions de l'original sont si scrupuleusement respectées, ont par là même une certaine couleur locale. Cette qualité manquait souvent aux traducteurs du dix-septième siècle; elle a été portée par ceux du nôtre jusqu'à l'exagération. Au temps de Louis XIV, on habillait les auteurs anciens à la française, on parlait des *lettres de Cicéron à monsieur de Pomponne*; de nos jours, on s'applique à conserver à Homère la barbarie de son époque, à Eschyle l'énergie

¹ Préface (non paginée).

² Tam heri quæ nudius tertius quarebatis David ut regnaret super vos. — II Reg. III, 17. — *Politique*, livre IX, article III, 4^e prop., — tome VIII, p. 444.

³ Disceptatio erat mihi et populo meo contra filios Ammon... quod cernens posui animam meam in manibus meis, transivique ad filios Ammon. — Judic. XII, 2, 3. — *Politique*, liv. I, article VI, 1^{re} prop., — tome VIII, p. 348.

⁴ Ps. CXXXVIII, 1. — *Prières Ecclésiastiques*, Psaumes des vêpres des principales fêtes, — tome VIII, p. 566.

sauvage de son style, aux historiens la valeur exacte de leurs termes militaires ou administratifs : et parfois, à force de traduire le latin par le latin et le grec par le grec, on fait une version inintelligible à quiconque ignore la langue originale. Bossuet est entre les deux, se ressentant parfois des défauts de son temps, ne tombant jamais dans les excès du nôtre. Il lui arrive de peindre en habitué de Versailles la cour du roi Salomon ou les conseils que David écoutait dans le secret de son cabinet ¹; il propose de traduire par *ducs* le titre des sept princes qui se tenaient toujours auprès des rois de Perse ²; il représente saint Paul parlant « au secrétaire de la communauté d'Éphèse », et disant : « Messieurs, il ne faut pas ainsi vous émouvoir ³ »; il fait dire aux fidèles par le même Apôtre de rendre à chacun ce qui lui est dû, « le tribut à qui est dû le tribut; la taille, à qui elle est due ⁴ »; verset à propos duquel les modernes ne manquent pas de distinguer le *phoros* du *télos*; il loue la pauvre veuve, qui jeta dans le tronc « deux petites pièces d'un liard », ou « deux doubles ⁵ », comme il dit quelques lignes plus bas. Mais ces anachronismes de traduction sont l'exception dans ses œuvres. Le plus souvent il garde, fidèlement et élégamment tout à la fois, leur caractère d'antiquité aux passages qu'il traduit. Mais il n'eut jamais l'idée d'employer cette forme de couleur locale qui consiste à écrire

¹ Voir par exemple *Politique*, passim.

² *Politique*, livre X, article II, 2^e prop., — tome VIII, p. 462. — Il renvoie à Esther, I, 13, 14.

³ Act. XIX, 37. — *Politique*, livre I, art. VI, 3^e prop., — tome VIII, p. 350.

⁴ Τῷ τὸν φόρον, τὸν φόρον· τῷ τὸ τέλος, τὸ τέλος. Cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal. — Rom. XIII, 7. — *Politique*, livre VI, art. II, 2^e prop., — tom. VIII, p. 398.

⁵ Δύο λεπτά. — Luc. XXI, 2. — Λεπτά δύο, ὃ ἐστὶ κοδράντης. — Marc. XII, 42. — Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, Dernière semaine du Sauveur, LXVI^e jour, — t. II, p. 368.

Qaïn et Hâbel, à parler du prophète *Yescha'yâhou*, et à dire *Yahveh I'lohîm* au lieu du *Seigneur Dieu* ¹.

Si quelque traducteur de son temps avait hasardé des orientalismes de ce genre, il n'aurait pas manqué de le lui reprocher, comme une innovation blâmable. Car il voulait que les versions de l'Écriture s'inspirassent de cet esprit de tradition, qu'il portait partout; il voulait qu'on ne changeât pas arbitrairement les mots et les tours auxquels les fidèles sont depuis longtemps habitués. « Quand on ôte au peuple des expressions auxquelles il est accoutumé et qu'il entend, et qu'en même temps on lui en donne qu'il n'entend pas, il ne sait presque plus si c'est l'Évangile qu'il lit ². » Il aurait souhaité que la traduction variât aussi peu qu'il est possible dans une langue vivante : il aurait compris les Anglais, qui gardent les termes vieillis et jusqu'à l'ancienne orthographe dans leurs Bibles, pour rendre la religion plus vénérable par cet air d'antiquité. C'est pour cela sans doute que, dans ses sermons, sa langue est plus archaïque lorsqu'il traduit l'Écriture sainte que lorsqu'il parle en son nom. Il garda pendant bien des années ces vieilles expressions comme : « Le Père le fit asseoir à sa dextre... Il passait bienfaisant et guérissant tous les oppressés ³ », probablement parce que le peuple y avait été habitué par les traducteurs du siècle précédent ⁴. Dans sa vieillesse, il évite davantage

¹ Transcriptions de F. Lenormant.

² *Deuxième Instruction sur la Version de Trévoux*, xxxv^e passage, Remarque, — t. II, p. 160.

³ Qui pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos. — Act. x, 38. — Sermon sur *Jésus-Christ objet de scandale*, 1^{er} point, — t. VI, p. 68; — même traduction dans le sermon sur *la bonté et la rigueur de Dieu*, 1^{er} point, — t. VI, p. 43.

⁴ La *généalogie* des traductions françaises de la Bible est bien expliquée par M. S. Berger (*Les traductions françaises de la Bible au moyen âge*) : la version complète faite sous saint Louis est la base de toutes les autres; son influence est sensible, — pour ne marquer que les grandes étapes, — sur la Bible de Jean de Rély (première

les archaïsmes ; il efface *la poudre*, pour mettre *la poussière* ¹ ; et pourtant, à cette même époque de Meaux, il dit encore : « Parce que je me suis tu, mes os *se sont envieillis*, tandis que je criais tout le jour ² ; » et il garde l'expression : « Gens de petite foi ! » qui est de la Bible de Louvain, et qui a du reste plus d'expressive vivacité que notre formule : « Hommes de peu de foi ³ ! »

A vrai dire, les très légères différences qu'on remarque dans sa manière de traduire la Bible dépendent peut-être moins encore des époques que des lieux. Dans les dernières années de sa vie, il écrit pour les religieuses de son diocèse : « Jésus passe en *bienfaisant* et guérissant tous les malades ⁴ ; » et c'est dans le premier livre de la *Politique*, composé une quinzaine d'années avant les *Élévations*, qu'il donne la plus moderne et la plus *académique* de ses trois traductions de ce verset : « Il parcourait tout en faisant du bien, et guérissant tous ceux que

Bible imprimée en français sous Charles VIII), et jusque sur la Bible de Le Fèvre d'Étaples, Anvers, 1530. Cette Bible de Le Fèvre d'Étaples est le point de départ de deux familles de traductions : Pierre Olivetan, parent de Calvin, en dérive la version protestante, que les réformés modifièrent fort peu ; aussi trouve-t-on plus d'archaïsmes au dix-septième siècle dans les traductions protestantes que dans les traductions catholiques ; d'autre part, la Bible de Le Fèvre d'Étaples corrigée devient en 1550 la Bible de Louvain, qui, un peu remaniée à chaque édition nouvelle, resta la Bible catholique jusqu'à Saci. C'est donc à cette Bible de Louvain que l'esprit de tradition reporte Bossuet. Saci fit vraiment une œuvre originale et « les ressemblances qui peuvent exister entre [sa traduction] et les versions du moyen âge appartiennent sans doute à la catégorie des infiniment petits ». — (M. S. Berger, *op. cit.*, p. 318.)

¹ Ms. des *Méditations*, — Fonds fr. 12816, f° 253, v°.

² Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die. — Ps. xxxi, 3. — *Prières Ecclésiastiques*, — t. VIII, p. 577. — Saci : « Parce que je me suis tû, mes os ont vieilli et perdu leur force, tandis que le criois tout le jour. »

³ Modicæ fidei ! — Matt. xvi, 8, *et alibi*. — Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, la Cène, 1^{re} partie, XXXV^e jour, — t. II, p. 425.

⁴ *Élévations*, ix^e semaine, 3^e Élévation, — t. II, p. 222.

le démon tourmentait¹. » C'est que Bossuet écrivait la *Politique* en faisant l'éducation du Dauphin, et c'est dans ce milieu de la cour qu'il est le plus près de faire des concessions, de sacrifier parfois le mot propre ou le tour traditionnel. Le manuscrit du sermon de 1666 *pour la fête de la Purification* est intéressant pour étudier son état d'esprit lorsqu'il va prêcher devant le roi. Après avoir écrit : « Ils n'entendent pas, dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur de leur nature, puisqu'ils ueulent qu'on les compare et qu'on les traite d'égalauec les animaux insensés, *homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est iumentis insipientibus* ², » il se relit, il souligne l'expression qu'on les traite d'égal, et le mot *insensés*; il croit utile de rendre la phrase plus ample en y ajoutant quelques mots, et il aboutit à cette rédaction corrigée : « Ils n'entendent pas, dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils ueulent qu'on les compare et qu'on les mette en égalité avec les animaux priuez de raison³. » Trois lignes plus loin, il cite ce verset de Job : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* : mais le « petit de l'âne sauvage », comme dit Saci, embarrasse l'orateur de Saint-Germain ; il écrit : « L'homme uain et deraisonnable... s' imagine estre né libre a la maniere d'un animal fougueux et indonté; » et plus bas : « Vous uous imaginez estre né libre non a la maniere des hommes, mais a celle des animaux, et encore les plus indontez et les plus fougueux

¹ Il y a en effet dans le texte : Et sanando omnes oppressos a diabolo. — *Politique*, livre I, art. vi, 2^e prop., — t. VIII, p. 349.

² Ps. XLVIII, 13 et 21. — Ce sermon se trouve au Ms. 12823, f^o 118 et suiv.; le passage cité ici est aux f^{os} 123 v^o, — 126 r^o et v^o — *Œuvres imprimées*, — t. VI, p. 527.

³ Bossuet a encore écrit la variante *brutes*, que les éditeurs ont eu tort de mettre dans le texte où elle fait double emploi avec *privés de raison*.

[*sicut pullum onagri*] qui n'endurent ni aucun ioug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur ¹. » Il sent bien qu'il s'éloigne du texte, et le *sicut pullum onagri*, qu'il met entre crochets au milieu de sa périphrase, nous représente les réclamations de sa conscience de traducteur; nous trouvons encore la trace de ses remords dans quelques mots qu'il souligne, se proposant de les supprimer et d'abréger d'autant ses circonlocutions ². Ainsi, lorsque Bossuet fait quelques sacrifices à la noblesse de l'expression et au style poli de la cour, il ne les fait qu'en hésitant. Il ne les fait d'ailleurs que par exception, et revient vite à ses règles ordinaires : recherche de la précision plus que de la correction, langue légèrement archaïque, respect des traductions anciennes et traditionnelles.

Il ne faudrait pas croire cependant, — ce sera la dernière remarque sur les traductions en prose de Bossuet, — que son amour de la tradition le fasse tomber dans la banalité. Il s'attache aux exemples des anciens; il se garde des innovations arbitraires et bizarres : mais il ne conserve pas systématiquement les vieux moules; il rend le texte comme il l'a compris lui-même, il le marque de son propre esprit, il lui donne un tour original, qui y fait découvrir de nouvelles beautés. Quand on a lu dans Saci ou dans quelque autre les plaintes d'Aman, à la vue de Mardochée qui « demeure assis » sur son passage, quand on a entendu les beaux vers de Racine sur le même sujet, on trouve encore une saveur spéciale à la traduction familière de Bossuet : « Je crois n'avoir rien, quand je vois le juif Mardochée qui, à la porte du roi, ne branle pas de sa place à mon abord ³. » Combien souvent les prédi-

¹ *Ms. ibid.* — Job, XI, 12.

² Il souligne, la première fois, *fougueux et*, voulant ne garder que : « à la manière d'un animal indompté » ; à la seconde citation, il souligne *et encore*.

³ Esth. v, 13. — Bossuet, *Politique*, livre X, art. III, 5^e prop., — t. VIII, p. 470. — Cf. *Première Instruction pastorale sur les promesses*

cateurs citent ce verset du Cantique des Cantiques : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » Mais n'y a-t-il pas plus de grâce naïve dans la traduction de Bossuet : « Je suis une fleur de campagne et un lis de vallées ¹. » Cette version semble plus délicate : dans la louange que l'Épouse se donne, Bossuet fait sentir un mélange d'humilité : « L'Épouse se compare aux fleurs qui naissent dans les champs et dans les vallées, et non à celles des jardins cultivés, pour mieux exprimer la modestie et la simplicité des âmes chastes ². »

§ 4.

LES TRADUCTIONS EN VERS.

Est-il possible d'être à la fois bon prosateur et bon poète ? C'est une question depuis longtemps discutée, et qu'il importe peu de résoudre. En fait, pour beaucoup d'excellents prosateurs, la poésie fut l'illusion de la jeunesse ou la consolation des dernières années. Nous avons quelques vers de Bossuet composés au temps de ses études ³ et un assez grand nombre d'autres qu'il fit à Meaux

de l'Église, § 20 : « Il a appuyé la terre sur sa fermeté ; elle ne branlera point aux siècles des siècles. *Fundavit terram super firmitatem suam, non inclinabitur in seculum seculi.* » — Tome IV, p. 96 ; — Ps. ciii, 5. (Bossuet cite le verset d'après saint Augustin.)

¹ Cant. ii, 1. — L'article défini rend plus littéralement l'hébreu ; mais, à considérer le sens plus que les mots, la traduction de Bossuet est parfaitement exacte : les plus récents commentateurs (M. Le Hir, 1883, le P. Gietmann, 1890) voient comme lui une nuance de modestie dans les paroles de l'Épouse.

² *Explication du chap. II.* — Edit. Lachat, t. I, p. 629.

³ Par exemple une traduction de la prose *Veni, sancte Spiritus*, faite le 26 mai 1652, — t. X, p. 484.

sur la fin de sa vie. « Ne parlons point, écrivait-il, de me divulguer comme faisant des vers, quoi qu'en dise le P. Toquet, à qui je défère beaucoup... Je ne fais des vers que pour m'amuser saintement d'un sujet pieux, par un certain mouvement dont je ne suis pas le maître. » Et il ajoutait, en envoyant discrètement ses œuvres dans quelques communautés de son diocèse : « Je veux bien que vous les voyiez et ceux qui peuvent en être touchés ¹. »

Toutes ces poésies sont sur des sujets de dévotion ; un bon nombre sont des traductions de passages bibliques : il y a surtout beaucoup de Psaumes en vers, et un long poème formé de morceaux choisis du Cantique des Cantiques.

Tantôt Bossuet imite de loin, et tantôt il essaie de serrer de près le texte sacré : souvent il va où le mène la rime, dont il ne peut maîtriser les caprices. Il n'est pas impossible de trouver dans ses essais quelques beaux vers. Là comme dans sa prose, on est parfois frappé d'une expression vive qu'il emprunte littéralement à l'Écriture. Tel est le verset de Jérémie qu'il transporte dans une strophe sur l'Eucharistie :

Changement merveilleux : accablé de ta gloire,
De tout langage humain j'ai perdu la mémoire ;
Interdit, éperdu, je n'articule plus.
A, a, a, mon discours n'a ni force ni suite ;
A des cris enfantins ma parole est réduite,
Et pour tout entretien n'a que des sons confus ².

Mais d'autres fois, ses traductions, si belles et si fidèles en prose, font place à des périphrases, surchargées d'adjectifs, qu'aurait désavouées Jacques Delille. Pourquoi

¹ *Lettre à Madame d'Albert de Luynes*, 7 juin 1696, — tome IX, p. 323. — Cf. les lettres voisines où Bossuet parle aussi de ses vers.

² Et dixi, A, a, a, Domine Deus : ecce nescio loqui, quia puer ego sum. — Jerem. I, 6. — Bossuet, *Tibi silentium laus*, — tome X, p. 504.

lui, qui a dit si simplement : « Voici le temps de tailler la vigne ¹, » vient-il nous dire maintenant :

Allons, (c'en est le temps,) des branches renaissantes
 Trancher l'accroissement;
 Et faisons endurer à nos fertiles plantes
 Cet utile tourment ².

Sans tomber jusque-là, il est le plus souvent médiocre. Partout on sent qu'il fait effort pour rendre la poésie sacrée comme il la comprend, mais qu'il a en main un instrument auquel il n'est pas habitué, et dont il ne fait pas ce qu'il veut ³.

Il faut reconnaître ici chez Bossuet ce phénomène psychologique, qui s'est passé dans l'âme de tant d'autres traducteurs. Quelqu'un a lu un poète toute sa vie ; il l'aime avec passion ; il en pénètre toutes les beautés : il éprouve alors un violent besoin d'exprimer au dehors ce qu'il ressent si vivement, de faire admirer aux autres, vivante et animée, cette poésie dont il s'enivre. Il entreprend une traduction en vers, et, tout en faisant effort pour rendre les beautés du modèle, tout en réfléchissant sur elles et sur la façon dont il les conçoit, il les goûte mieux qu'il n'avait jamais fait encore ; c'est pour lui un plaisir indicible de comprendre si bien son auteur, et c'est un soula-

¹ Cant. II, 12.

² *Le saint Amour*, III, — tome X, p. 486.

³ Si Bossuet se faisait quelque illusion sur ses talents poétiques, il faut ajouter qu'il était également plein d'indulgence pour les vers d'autrui ; lorsque ces vers étaient sur des sujets religieux, il tenait largement compte à l'auteur de la bonne intention. Par exemple, il écrit au P. Mauduit : « Les deux psaumes que vous m'avez envoyés m'ont transporté en esprit dans les temps où ils ont été composés, et, si je n'ose encore me prononcer sur l'impression, c'est à cause que je n'ose aussi me fier à mon jugement ni à mon goût sur la poésie, dans l'extrême délicatesse, pour ne pas dire dans la mauvaise humeur, de notre siècle. » — *Lettre au P. Mauduit, de l'Oratoire*, 7 mars 1691, — t. IX, p. 74.

gement d'écrire ce qu'il comprend ; et, dans ce ravissement, il ne s'aperçoit pas que l'instrument dont il se sert le trahit, et que l'expression reste bien au-dessous de la pensée : il aime son œuvre, car il ne s'arrête pas à la considérer dans sa forme imparfaite, mais il la voit dans l'idéal fugitif et insaisissable qu'il se plaît à contempler et à poursuivre. Autre sera l'impression du lecteur, qui ne verra que l'expression morte, et ne pourra pénétrer jusqu'au modèle vivant dans l'âme du poète.

Voilà l'histoire de tant de lecteurs d'Horace : après l'avoir feuilleté toute leur vie, après l'avoir eu pour ami et pour confident pendant les ennuis de la vie de garnison ou des longues traversées, — car ce sont souvent des officiers ou des marins, — après l'avoir merveilleusement compris et goûté, ils finissent par en donner une traduction en vers médiocres. Voilà l'histoire de Bossuet qui, après avoir étudié toute sa vie la Bible avec passion, en fait à ses derniers jours des imitations maladroites. La traduction en vers est, pour l'auteur qu'on aime, un suprême hommage d'impuissante admiration.

CHAPITRE II.

LA LANGUE BIBLIQUE DE BOSSUET.

§ 1.

LE CHOIX DES MOTS. — SENS QUE BOSSUET LEUR DONNE.

Nous avons déjà des *lexiques* de la langue de plusieurs grands écrivains. Faire le *lexique de Bossuet* serait une longue et difficile entreprise : car l'évêque de Meaux est l'un des auteurs français dont l'œuvre est la plus longue et la langue la plus riche.

Au reste, quand on dresse ainsi le vocabulaire d'un écrivain, on ne fait guère autre chose que constater les mots qu'il a choisis dans la langue complète. Les expressions créées ou importées par chaque auteur sont presque toujours fort rares ; mais, dans la langue déjà constituée et existante, chacun fait une sélection, et ce qu'il s'approprie du fonds commun constitue son vocabulaire. Ce choix se fait en grande partie par l'influence des milieux, des sociétés où l'on fréquente, des livres dont on s'inspire. Malherbe cherchait la langue noble en poésie,

ne reculant pas cependant devant le mot d'origine populaire, pourvu qu'il fût bien français¹ ; Vaugelas écoutait à la cour et dans les ruelles, et recueillait son français épuré dans les conversations de la bonne société ; les femmes du bel air puisaient volontiers aux sources espagnoles et italiennes ; les Vadius aimaient les mots latins ou grecs.

Bossuet aurait cru indigne de son ministère de mettre de la recherche dans ses paroles, et d'étudier le langage à la mode pour en parer son éloquence. Il lisait quelques ouvrages français, mais extrêmement peu, et sans faire d'études spéciales pour en imiter le style ; il vécut beaucoup à la cour, et y corrigea quelques expressions vieilles qu'il employait encore à Metz, mais on ne le vit jamais travailler à prendre pour sa conversation ou ses ouvrages quoi que ce soit de la langue des courtisans ou des précieuses. Il usait sans apprêt, avec une simplicité noble, de la langue française et chrétienne qui s'offrait à lui. Par moments, il réfléchissait pour trouver le mot le plus propre, l'expression la plus convenable : car il connaissait, comme tous ceux qui s'exercent à parler ou à écrire, cette difficulté qui consiste à bien saisir sa pensée pour la rendre exactement : « Telle est tout ensemble la grandeur et la faiblesse de l'esprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées, tant celui qui nous a formés a pris soin de marquer son infinité² : » mais, dans ces instants pénibles de la composition, Bossuet, au lieu d'interroger les habiles et les raffinés, se tournait

¹ « Quand on lui demandoit son avis de quelque mot françois, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au Foin, et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage. » (*Vie de Malherbe*, par Racan, — *Œuvres de Malherbe*, édit. de M. Moland, p. 21.) — On sait cependant que Malherbe a travaillé à ennoblir la langue et la poésie.

² *Discours de réception à l'Académie française*, le 8 juin 1671, — t. I, p. 14.

le plus souvent vers l'Écriture, et lui demandait le mot dont il avait besoin pour « égaler son idée », pour l'exprimer dans toute sa force. Aussi le lexique de Bossuet, lorsqu'il existera, offrira-t-il peu de ressources à qui voudra étudier les modes et les usages passagers du grand siècle : mais il renfermera, dans la plus large proportion, cette langue biblique, qui fait le fond de la langue chrétienne, ces expressions prises des Livres saints et consacrées par l'usage depuis l'origine du français. A côté de ces termes, qui sont de tous les temps, on en rencontrera quelques-uns plus rares, que Bossuet, et un petit nombre d'autres auteurs familiers avec la Bible, ont seuls fait passer dans notre langue.

Pour le fonds commun du vocabulaire biblique, il n'y a guère lieu d'insister. On s'attend bien à trouver chez Bossuet des mots comme ceux-ci, qu'on peut citer au hasard : *blasphème, concupiscence, créature, édifier, s'élever pour s'enorgueillir ou pour paraître soudain, la foi, une génération pour un âge de l'humanité, se glorifier pour prétendre, l'homme charnel, l'homme superbe, s'humilier, l'incrédule, l'insensé, le juste, les bonnes œuvres, les œuvres mauvaises, le pécheur, purification, révéler, sanctifier, susciter, vanité pour néant*. Tous ces mots sont d'origine biblique, mais ils sont tellement passés dans l'usage, qu'on ne les remarque plus. Ce qui distingue la langue de Bossuet, ce n'est pas l'emploi de toutes ces expressions, c'est leur emploi plus fréquent. Qui prendrait le temps de compter, trouverait certainement que Bossuet dit *le juste* dans une foule de cas où La Bruyère aurait dit *l'honnête homme* ou *l'homme de bien* ; qu'il dit *les œuvres mauvaises*, là où La Rochefoucauld dirait *les crimes* ou *les fautes* ; qu'il met *se glorifier*, là où Saint-Simon aurait mis *se vanter* ¹. Mais sans recourir à ces

¹ « C'est une chose, lui dis-je, assez ordinaire à vos ministres, de *se glorifier* que la créance des fondements de la foi ne leur peut être contestée. » — *Conférence avec M. Claude*, § 1, — t. IV, p. 201.

listes exactes et à ces dénombrements précis, on sent assez à la simple lecture que le terme d'origine biblique est habituellement celui que préfère Bossuet.

A côté de ces mots ordinaires, (car il n'est encore question que des mots et les expressions complexes viendront tout à l'heure,) il en est d'autres qui attirent l'attention, et se font remarquer ; par exemple : la *gêne* pour *l'enfer*¹, un *lacet* pour un *piège*², les *ignorances* au pluriel³, les *errants* pour les *hérétiques*⁴, des œuvres *pleines*, paraître *vide* devant Dieu⁵, *l'immortel roi des siècles*⁶, Dieu *le seul puissant*⁷, les *oints du Seigneur*⁸, des *profondeurs*

¹ Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. — Matt. x, 28, *et alibi sæpe*. — « Celui qui peut envoyer et l'âme et le corps dans une *gêne* éternelle. » — Sermon de 1660 *pour la Purification de la sainte Vierge*, 1^{er} point, — t. VI, p. 529. — « Craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la *gêne*. » — *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXXI^e jour, — t. II, p. 377.

² Laqueum paraverunt pedibus meis. — Ps. LVI, 7, *et alibi sæpe*. — Grotius est devenu « un *lacet* à la maison d'Israël », — *Dissertation sur Grotius*, — t. II, p. 149.

³ Ignorantias meas ne memineris. — Psalm. xxiv, 7. — Dieu éclaire la sagesse humaine, « il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses *ignorances*, » — *Hist. universelle*, 3^e partie, ch. VIII, — t. VIII, p. 271.

⁴ Seductores proficient in pejus, errantes, et in errorem mittentes. — II Tim. III, 13 *et alibi*. — « Les moyens de ramener les *errants*. » — *Conférence avec M. Claude*, Avertissement, — t. IV, p. 201.

⁵ Non invenio opera tua plena coram Deo meo. — Apoc. III, 2. — Non apparebis in conspectu meo vacuus. — Exod. xxiii, 15. — « Ses œuvres seraient moins *pleines*... Elle aurait peut-être paru *vide* devant Dieu. » — *Or. funèb. de la reine d'Angleterre*, Pêroraison, — tome VII, p. 277.

⁶ Regi autem seculorum immortalis, invisibilis, soli Deo, honor et gloria. — I Tim. I, 17. — Bossuet, *passim*.

⁷ Beatus et solus potens. — I Tim. vi, 15. — Bossuet, *passim*.

⁸ Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari. — I Paral. xvi, 22. — «... Ne pas juger témérairement les *oints du Seigneur*, les ministres de ses sacrements et de sa parole. » — Ser-

de Satan ¹; offenser au neutre pour tomber dans une faute ²; les *compréhenseurs* pour ceux qui déjà ont atteint la récompense du Ciel ³. Ces mots, rares dans notre langue, et bien d'autres encore qui seraient à citer, s'il fallait en dresser la liste complète, ne se trouvent guère que chez Bossuet et chez les écrivains qui ont cherché à reproduire la langue biblique.

Bossuet emprunte à la Bible non seulement les mots eux-mêmes, mais encore leur sens : il les emploie presque toujours exactement dans la même acception qu'ils ont dans le texte sacré. Cette remarque est de la plus haute importance : car, dans bien des cas, il n'est pas possible de comprendre ce que veut dire Bossuet, il n'est pas possible, du moins, de saisir pleinement toute la force de ses expressions ou la nuance particulière qu'il veut leur donner, si l'on ne se reporte à quelques versets de l'Écriture dont il se souvenait, au moins confusément, lorsqu'il écrivait. Dans le lexique de Bossuet, il faudrait ajouter à beaucoup de mots un article étymologique, qui consisterait en citations de la Bible.

mon pour le dimanche de la Passion, sur les vaines *Excuses des pécheurs* (Carême de 1660), — t. VI, p. 255.

¹ *Altitudines Satanæ*. — Apoc. II, 24. — « Ah ! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les *profondeurs de Satan*, et par quels artifices ce serpent coule. » — *Sur les Démon*s, 1^{er} dimanche de carême 1660, 2^d point, — t. VI, p. 223.

² *In multis enim offendimus omnes*. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. — Jacob. III, 2, et *alibi*. — « Certes, puisque nous *offensons* tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. » — Premier sermon sur les *Démon*s, 1653, vers la fin, — t. VI, p. 160.

³ *Sic currite ut comprehendatis*. — I Cor. IX, 24. — Non quod jam acceperim, aut jam perfectus sim : sequor autem, si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu. Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. — Philip. III, 12, 13. — « Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des *compréhenseurs*... je vous adore. » — *Méditations*, la Cène, 1^{re} partie, LVI^e jour, — t. II, p. 441.

Par exemple, lorsqu'il est dit dans la Bible ou dans Bossuet que Dieu *livre* quelqu'un au démon, à son ennemi, à ses propres passions, le sens est que Dieu permet au démon, à un ennemi, aux passions révoltées, d'agir librement pour châtier ou pour éprouver la personne dont il s'agit. Bossuet dit ainsi : « Songez que, par un terrible jugement, Dieu même *livre* à la séduction ceux qui la cherchent ¹ ; » et ailleurs : « Dieu *livre* [les Juifs] au sens réprouvé ². » C'est exactement dans la même acception que saint Paul dit des païens : *Tradidit illos Deus in reprobum sensum* ³ ; et du pécheur scandaleux de Corinthe : *Judicavi... tradere hujusmodi Satanæ in interitum carnis, ut spiritus salvus sit* ⁴.

Œuvre et ouvrage sont des mots fort ordinaires : mais Bossuet ne les prend pas au hasard dans notre langue : il les voit dans la Bible, il leur donne souvent un sens élevé, celui de l'*œuvre de Dieu*, ce que Dieu fait avec un soin particulier pour le salut du genre humain, l'action divine dans la conduite des âmes, dans l'établissement de l'Église, dans le gouvernement du monde. « Dieu a fait un *ouvrage* au milieu de nous ⁵... Tout le royaume... reconnaît son roi gardé par la Providence et réservé à ses grands *ouvrages* ... C'est l'*œuvre de Dieu*, dont il lui faut

¹ *Politique*, liv. V, art. III, 1^{re} prop., — t. VIII, p. 392.

² *Histoire universelle*, 2^{de} partie, chap. XX, — t. VIII, p. 207. — Cf. *ibid.*, chap. XXI, p. 212, un passage où Bossuet répète la même expression et explique ce que c'est « dans les saintes Lettres » qu'être *livré au sens réprouvé*.

³ Rom. I, 28.

⁴ I Cor. V, 3, 5. « J'ay porté ce jugement... que celui qui est coupable soit... livré au démon pour mortifier sa chair, afin que son âme soit sauvée. » Saci. — Cf. I Reg. XXIII, 4 : *Ego tradam Philisthæos in manu tua* ; — *Ibid.*, 7 : *Ait Saul : Tradidit eum Deus in manus meas*, etc., etc.

⁵ Dans le fameux mouvement contre les libertins, dans l'*Oraison fun. de la Princesse palatine*, — t. VII, p. 301.

⁶ *Oraison fun. de Michel Le Tellier*, — t. VI, p. 341.

rendre grâces¹... C'est une des merveilles qui montre que [Dieu] agissait dans cet ouvrage²... Le doigt de Dieu était dans cette œuvre³... L'œuvre de Dieu a subsisté⁴... » A la manière dont Bossuet emploie ce mot, on sent qu'il y attache une grande idée, et on se rappelle ces versets des Prophètes ou des Psaumes : *Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud... Magna opera Domini... Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis*⁵.

Quoi de plus simple que ces mots : *Il est ainsi*. Cependant, lorsque Bossuet se plaît à les répéter dans ses *Méditations*, ou dans ses lettres de direction, il n'en fait pas une formule banale d'affirmation : il veut leur donner tout le sens du mot hébreu : *amen* ; il veut dire tout à la fois : Il en est ainsi, il est bon qu'il en soit ainsi, je souhaite qu'il en soit toujours ainsi. « *Amen* dans la langue sainte, c'est-à-dire oui ; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier⁶. » La force de cette expression : *Il est ainsi*, peut échapper au lecteur, lorsque Bossuet s'en sert sans explication et en passant : « Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi⁷ ; » mais elle paraît clairement par d'autres endroits tels que celui-ci : « Ah ! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*amen*, *il est ainsi* ; mon cœur dit : *Il est ainsi, amen... Amen, il est ainsi*. Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquies-

¹ *Conférence avec M. Claude*, Avertissement, — t. IV, p. 200.

² *Histoire universelle*, 2^{de} partie, chap. xxvi, — t. VIII, p. 225.

³ *Ibid.*, même page.

⁴ *Ibid.*, p. 230.

⁵ Habac. III, 2. — Ps. cx, 2. — Ps. cxxxviii, 14.

⁶ Sermon pour la fête de l'Annonciation, 25 mars 1662, 2^d point, — t. VI, p. 440.

⁷ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXXI^e jour, — tome II, p. 377.

cement par amour à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen*. Encore une fois, *amen*. A jamais, *amen*¹. » Pour bien comprendre la langue de Bossuet, ne faut-il pas rapprocher de ce passage les autres, où, sans mettre le mot *amen*, et sans insister, mais en réalité avec le même accent de foi, il dit : « Il est ainsi² » ?

Voici encore deux exemples où, si l'on n'a pas recours à l'étymologie biblique, non seulement on ne saisit pas exactement la pensée de Bossuet, non seulement on ne la pénètre pas tout entière, mais on ne peut pour ainsi dire pas la comprendre. « Sans ce soin, dit-il, sans cette grâce particulière, il est de la foi que tous sans exception demeureront éternellement dans la *masse* où est perdu tout le genre humain³. » Qui croira que *masse* veut dire ici foule, multitude, réunion d'hommes considérés comme faisant un corps, ne comprendra pas la phrase⁴. Pour en avoir le vrai sens, il faut la comparer à cet autre passage de Bossuet, plus facile à entendre : « Étant tous pétris d'une même *masse*, et ne pouvant pas y avoir

¹ *Élévations*, xii^e semaine, 7^e Élévation, — t. II, p. 237.

² Comme dans l'*Oraison fun. de la duchesse d'Orléans* : « Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit... » — t. VII, p. 280. — Cf. sur le mot *amen* : « Les élus, jusqu'alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses et un *amen* bienheureux. » — *Hist. universelle*, 2^de partie, ch. IV, — t. VIII, p. 188. — « Un *Alleluia* éternel, et un *Amen* éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem, font voir toutes les misères bannies, et tous les désirs satisfaits ; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine. » — *Hist. univ.*, 2^de partie, chap. xix, — t. VIII, p. 204. — L'abbé Le Dieu raconte que Bossuet fit à Jouarre, pour la Toussaint de 1662, un sermon sur *Amen* et *Alleluia* qui ravit tous les assistants.

³ *Défense de la Tradition et des saints Pères*, livre XIII, — tome II, p. 736.

⁴ E. Littré donne pour sixième acception de *masse* : *réunion d'hommes considérés comme faisant un corps*, et à cet article il cite deux exemples, l'un de Pascal, l'autre de Fénelon, où le mot *masse* a précisément le même sens que dans la phrase de Bossuet, c'est-à-

grande différence entre de la boue et de la boue ¹... » ; il faut surtout la rapprocher du verset fameux de saint Paul : *An non habet potestatem figulus luti ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam* ²? Et l'apôtre, comparant l'humanité perdue par la faute originelle à l'argile que le potier met en œuvre, conclut que de cette « masse de perdition ³ » sortiront d'une part les réprouvés, vases de colère par le mauvais usage qu'ils auront fait de leur liberté, et d'autre part les élus, vases de gloire et de miséricorde par la grâce qui les aura prévenus et à laquelle ils auront coopéré. Ce passage de saint Paul a été souvent commenté et discuté, et le mot de *masse* a fini par prendre un sens théologique spécial : il marque l'ensemble de l'humanité, sortie de cette même boue dont Adam fut formé, et déchu avec lui de la justice originelle. Voilà certainement ce que Bossuet avait dans l'esprit, lorsqu'il écrivait, dans la *Défense de la Tradition et des saints Pères* la phrase citée tout à l'heure.

dire un sens vraiment différent de celui qu'il a dans ces vers de Corneille, cités sous la même division :

Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée,
Où déjà la discorde est peut être allumée.
Othon, V, 2.

A la première acception : *amas de parties qui font un corps ensemble*, l'auteur cite la phrase du sermon sur l'éminente Dignité des pauvres : « Etant tous pétris d'une même masse », qui, après tout, est mieux placée là que ne le sont au n° 6 celles de Pascal et de Fénelon. Pour être complet et exact, il aurait fallu faire un numéro spécial pour l'acception théologique du mot *masse*.

¹ Sermon pour la Septuagésime sur l'éminente Dignité des pauvres, 2^d point, — tome VI, p. 188.

² Rom. ix, 21 : ἐκ τοῦ αὐτοῦ πηράματος. — Saint Paul emploie le même mot πῆραμα dans un sens à peu près semblable : Rom. xi, 16 ; 1 Cor. v, 9. Mais le passage cité est de beaucoup le plus célèbre et c'est lui qui a donné au mot son sens théologique.

³ Ce mot « masse de perdition » se trouve dans Pascal et Fénelon, exemples cités par E. Littré.

Bossuet dit dans son sermon de 1660 *sur le Danger des rechutes* : « Jugez, pécheurs, quels obstacles, quels embarras, quel *chaos* étrange il y a entre vous et la grâce ; » et dans un morceau d'une époque postérieure, que les éditeurs ont eu le tort de fondre avec la fin de ce même sermon : « Quel effroyable *chaos* avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes ¹. » Cette expression est inintelligible ², si l'on ne se reporte au passage bien connu de saint Luc, où est racontée l'histoire de Lazare et du mauvais riche. C'est d'ailleurs le seul endroit de toute la Bible où se trouve ce mot de *chaos* : l'interprète latin s'en est servi pour rendre non *χάος*, mais *χάσμα* : c'est-à-dire un gouffre, un abîme infranchissable. « *Inter nos et vos*, dit Abraham au riche damné, *chaos magnum firmatum est : ut hi, qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare* ³. » Voilà l'explication véritable de ce *chaos* que le pécheur met entre lui et la grâce divine.

Il n'y a pas que les noms qui, dans le langage biblique, prennent une signification différente de celle qu'ils ont habituellement en français. Les prépositions subissent des variations de sens analogues : la préposition *en* par

¹ Sermon pour le troisième dimanche de Carême *sur le Danger des rechutes*, vers la fin, — t. VI, pp. 239 et 240. — La rédaction de 1660 finit aux mots : *Quis novit...* que les éditeurs ont complétés en mettant en entier le v. 11 du Ps. lxxxix ; ce qui suit dans les éditions est un fragment écrit plusieurs années après. Quiconque a vu le ms (12822, f° 240 et suiv.) ne peut en douter.

² Pascal avait dit de même : « Il y a un *chaos* infini qui les sépare, » et Massillon dira : « Rien ne met un *chaos* plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu. » E. Littré ne cite pas les exemples de Bossuet, mais il rapporte ces deux phrases de Pascal et de Massillon, et les range sous cette acception de *chaos* : *Toute sorte de confusion*. C'est faire un contresens.

³ Luc. xvi, 26 : Μεταξύ ἡμῶν καὶ ὑμῶν χάσμα μέγα ἐστήρικται, ὅπως οἱ θέλοντες διαβῆναι ἐντεύθεν πρὸς ὑμᾶς, μὴ δύνωνται, μηδὲ οἱ ἐκείθεν πρὸς ἡμᾶς διαπερῶσιν.

exemple : Bossuet la plie à toutes les nuances des préfixes hébreux *be* ou *le*, du grec biblique *ἐν* ou *ἐίς*, du bas latin *in* ; il l'emploie dans des tournures très variées où elle peut à peine se ramener à l'un de ses deux sens français fondamentaux, celui du repos dans le lieu ou dans le temps, et celui du mouvement vers quelque chose. Adorer Dieu « *en esprit* », c'est se dégager des sens et prier *par* la partie spirituelle de l'âme ; marcher « *en espérance* contre l'espérance », devise chère à Bossuet, c'est marcher *appuyé sur* l'espérance, malgré tout ce qui peut porter au désespoir ; faire « la contemplation *en foi* et *en vérité* ¹ », c'est contempler les choses invisibles *par le moyen de* la foi et de la vérité révélée. Mais voici quelques phrases, prises dans une même page, qui montrent, mieux que beaucoup d'exemples, la souplesse de cette préposition, et comment Bossuet passe d'un sens à l'autre, en parlant toujours la langue de la Bible : Siméon « vint donc *en esprit* au temple : il y vint par une secrète inspiration de l'Esprit de Dieu. Allons aussi *en esprit* au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume : les vrais adorateurs adorent Dieu *en esprit* et *en vérité*. C'est le Saint-Esprit qui les meut, et ils suivent cet invisible moteur... Le vrai temple de Dieu, où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis *en lui* par Jésus-Christ. Ainsi aller au temple *en esprit*, c'est s'unir *en esprit* à ce temple invisible et éternel, où Dieu, comme dit l'Apôtre, sera tout *en tous*. Allons donc *en esprit* au temple ; et toutes les fois que nous entrons dans ce temple matériel, unissons-nous *en esprit* à la sainte et éternelle Jérusalem ². » Il serait long de relever tous les sens divers que prend une seule et même particule dans ces quelques lignes : d'ailleurs, il y

¹ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXXIV^e jour, — tome II, p. 379.

² *Élévations*, xviii^e semaine, 6^e Élévation, — t. II, p. 267.

a là des nuances légères qu'il est plus facile de sentir que d'expliquer méthodiquement : qu'il suffise d'attirer particulièrement l'attention sur la dernière des phrases citées : aller au temple *en esprit* veut dire y aller réellement, matériellement, puisque Bossuet parle d'entrer « dans ce temple matériel », mais y aller *conduit par* l'Esprit-Saint, *avec des* dispositions spirituelles ; et immédiatement après, s'unir *en esprit* à la céleste Jérusalem, c'est s'y unir non plus physiquement, non plus matériellement, mais *par* l'esprit seul et *par* la foi.

Il est inutile d'analyser ici l'emploi d'autres prépositions, *sur* et *sous* par exemple : nous allons les retrouver, faisant partie des expressions bibliques qu'il nous faut étudier maintenant.

§ 2.

ALLIANCES DE MOTS. — EXPRESSIONS BIBLIQUES.

Après avoir parlé des mots pris isolément, il reste à les considérer se groupant pour former des termes composés, soit suivant les lois de la syntaxe, soit suivant les vues de l'esprit, qui les associe pour en faire des expressions métaphoriques et pittoresques.

La syntaxe des mots n'offre guère chez Bossuet qu'un seul trait biblique : le génitif de qualification, assez fréquemment employé, non seulement dans les traductions, mais encore lorsque l'auteur parle de lui-même. On sait que dans ses œuvres on rencontre « *la parole de vie, la loi de vérité, le mystère d'iniquité, un port de salut, un esprit de paix, l'homme de péché, Dieu de vérité, Dieu de bonté, Dieu et père des miséricordes, des conseils de miséricorde* », et même des expressions plus rares : « *Le*

peuple de conquête¹, un mot de magnificence et de terreur² » : on sait d'ailleurs que ces tournures veulent dire : « La parole vivifiante, la véritable loi, le mystère abominable, un port sauveur, un esprit pacifique, homme pécheur, — et souvent l'homme de péché désigne l'Antéchrist³, — Dieu véridique, Dieu bon, Dieu et père miséricordieux, des desseins miséricordieux, le peuple que Dieu lui-même a conquis par son sang, un mot magnifique et terrible. » Ce caractère de la langue biblique est facile à reconnaître : on pourrait en multiplier les exemples, mais sans rien apprendre de nouveau au lecteur.

Venons à une étude plus variée, celle d'une foule d'alliances de mots et de manières de parler familières à la Bible, et reproduites en grand nombre dans la langue de Bossuet. Ces expressions sont-elles des hébraïsmes ? Pour la plupart : quelques-unes se retrouvent en grec et en latin, mais presque toujours elles ont dans la langue sacrée un tour qui n'est pas le même que dans les langues classiques, et c'est le tour biblique que Bossuet choisit de préférence. Ces expressions sont-elles métaphoriques ? En grand nombre, pas toutes cependant. Mais, sans mettre à part ce qui est hébraïsme, ou ce qui est métaphore, et ce qui ne l'est pas, il semble plus intéressant de diviser cette matière par les objets d'où sont tirées ces expressions.

Parlant en général, on peut dire que les idiotismes des langues modernes, les gallicismes par exemple, révèlent une civilisation déjà ancienne et avancée : ils sont souvent empruntés aux métiers, aux arts, aux relations sociales, à la chasse, à des divertissements connus et populaires, parfois même à des faits historiques ou à des

¹ « O peuple de conquête, que mon roi victorieux a acquis au prix de son sang ! » Sermon pour la fête de la Circoncision sur la Royauté de Jésus-Christ, 1^{er} point, — t. VI, p. 54. — *Populus acquisitionis.* — I Petr. II, 9.

² *Élévations*, xv^e semaine, 3^e Élèv., — t. II, p. 250.

³ Ὁ ἄνθρωπος τῆς ἀμαρτίας. — II Thess. II, 3.

œuvres littéraires fameuses. Les idiotismes de la langue sainte sont pour la plupart tirés de moins loin : ils décèlent une manière plus simple et plus primitive de considérer le monde : ils sont pris de la nature, de ses principaux éléments, du cours du temps, des phénomènes qui frappent le plus les regards, et surtout de l'homme lui-même. Transportés chez un auteur moderne, ces expressions donnent à sa langue un caractère de simplicité antique et de majesté.

Dès le premier verset de la Genèse, la terre et le ciel sont nettement distingués : le Psalmiste dit encore que « Dieu habite le ciel des cieux, et qu'il a donné la terre aux enfants des hommes ¹ » ; de là toutes ces expressions où la terre est représentée comme le séjour de l'humanité : « *Les grands coups qui ébranlent la terre, les riches de la terre, les grands de la terre*², et plus rarement *les fortunés de la terre*³, une fois *les délicats de la terre*, qu'offense le style irrégulier de saint Paul⁴, *ceux qui jugent la terre, s'attacher à la terre, ne plus tenir à la terre*⁵ ; » termes que Bossuet emploie parfois avec une telle grandeur qu'il semble les laisser tomber du ciel : « Dormez votre sommeil, *riches de la terre*, et demeurez dans votre poussière ⁶... [Madame] va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière *avec les grands de la terre*, comme parle Job ⁷. »

¹ Ps. cxiii, 16.

² Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion (1662) sur *l'Intégrité de la pénitence*, 1^{er} point, — t. VI, p. 453. — Cf. *passim* Cette référence : *passim*, convient à toutes les expressions qui vont suivre.

³ *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, — t. VII, p. 316.

⁴ *Panegyrique de saint Paul*, 1^{er} point, — t. VII, p. 183.

⁵ *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, — t. VII, p. 315.

⁶ *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, — t. VII, p. 317.

⁷ *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, fin de la première partie, — t. VII, p. 281.

Bossuet, comme au reste tous les orateurs chrétiens, parle du « *feu des afflictions* », et de la vertu qu'il faut « *mettre au feu* », comme on y met l'or pour le purifier ; il distingue « *le feu qui purge dans le temps* », du « *feu qui dévore dans l'éternité* ¹ ». C'est qu'il a remarqué « deux sortes de feux dans les Écritures divines : il y a un feu qui purge et un feu qui consume et qui dévore : *Uniuscujusque opus probabit ignis... Cum igne devorante* ²... La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie ; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume, et tel est proprement le feu de l'enfer ³. »

L'eau est tantôt considérée comme un rafraîchissement et comme un bienfait : « Le cœur d'un Dieu, *source infinie de bonté* ⁴, *une vive source de grâces* ⁵, *faire taire la source des grâces* ⁶... *Nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous* ⁷ ; » tantôt c'est le torrent débordé qui roule et qui entraîne tout : de là « *des torrents de péché* ⁸... Il faut *marcher contre le torrent*, résister au cours de nos passions ⁹. » Il est superflu de rappeler ces *eaux courantes*, images de la

¹ Tous ces exemples se trouvent dans le sermon *sur l'Utilité des souffrances* (Carême de 1661, dimanche des Rameaux), 2^d et 3^e points, — tome VI, pp. 360 et 362.

² I Cor. III, 14. — Is. XXXIII, 16.

³ Sermon cité plus haut, *sur l'Utilité des souffrances*, 3^e point, — pp. 361 et 362.

⁴ Sermon pour le mercredi de la semaine de la Passion (1662), *sur l'Ardeur de la pénitence*, 2^d point, — tome VI, p. 451.

⁵ Même sermon *ad finem*, — p. 452.

⁶ Même sermon *ad finem*, — p. 452.

⁷ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, XCVII^e jour, — t. II, p. 388.

⁸ Sermon pour le vendredi saint, *sur la Passion de Notre-Seigneur* (1660), 1^{er} point, — t. VI, p. 279.

⁹ Sermon pour le mercredi de la semaine de la Passion (1662), *sur l'Ardeur de la pénitence*, 1^{er} point, — t. VI, p. 450.

vie humaine, dont Bossuet a si souvent parlé. Souvent enfin les eaux sont l'image de la souffrance, soit à cause du « *torrent de larmes amères* ¹ » que la douleur fait répandre, soit plutôt parce que « la douleur a ses *eaux amères* qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme ² ».

A ces comparaisons prises des eaux, tient l'emploi du verbe *répandre*, qui entre dans plusieurs alliances de mots bibliques. Dieu tient en main la coupe de sa colère ³; cette coupe, tantôt Dieu la fait boire au pécheur ⁴, et tantôt il la *répand* sur la terre coupable ⁵. De là l'expression « *répandre sa colère* ⁶ » qui se retrouve dans les *Sermons* et les *Méditations*. L'Écriture parle encore de « *répandre son cœur comme l'eau* »; de « *répandre sa prière* »; c'est peut-être de là que nous est venue la locution « *épancher son cœur* ⁷ »; et sans doute c'est de là encore que Bossuet a pris sa phrase fameuse : « *Versez des larmes avec des prières* ⁸. »

Comme l'eau, l'air se répand, et l'on dit que Dieu ré-

¹ Sermon pour le vendredi saint sur la *Passion de Notre-Seigneur* (1660), 1^{er} point, — t. VI, p. 279. — *Répandre un torrent de larmes* est une expression si naturelle qu'on ne peut nullement garantir son origine biblique. Constatons seulement qu'on la trouve dans la Bible : *Deduc quasi torrentem lacrimas per diem et noctem.* — Thren. II, 18.

² Sermon pour le vendredi saint sur la *Passion de Notre-Seigneur* (1660), 1^{er} point, — t. VI, p. 278.

³ Psalm. LXXIV, 9; Is. LI. — Bossuet, sermon sur la *Vigilance chrétienne*, — t. VI, p. 501.

⁴ Passage commenté par Bossuet, dans le sermon sur la *Vigilance chrétienne*, — Is. LI.

⁵ Voir surtout Apoc. xv et seq.

⁶ « Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère... » *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, XCII^e jour, — t. II, p. 385.

⁷ « Pendant que son cœur s'épanche... » *Oraison fun. de Condé*, 2^e partie, — t. VII, p. 326. — *Effundite coram illo corda vestra.* — Ps. LXI, 9.

⁸ *Oraison fun. de Condé*, Pêroraison, p. 327. — *Effundo in conspectu ejus orationem meam.* — Ps. CXLI, 3.

pand sur nous un « *souffle de vie* ¹ », qu'il répand son Esprit. Ce mot métaphorique d'*esprit*, signifiant primitivement le vent, le souffle invisible qui pénètre sans bruit et soulève ou entraîne, est venu à désigner les créatures spirituelles, l'Esprit-Saint, les Anges, l'âme humaine; puis les dispositions mêmes de l'âme, les impulsions auxquelles elle obéit. C'est ainsi qu'on dit « l'*esprit de sincérité* ², l'*esprit de sagesse* ³, l'*esprit de séduction* ⁴ », et « l'*esprit de vertige* ⁵ », expression souvent employée par Bossuet. Enfin parce que l'air entoure de toutes parts les objets, et aussi parce que l'Esprit de Dieu est à la fois une armure et un ornement pour les âmes, on dit *se revêtir de l'esprit* : « Tâchons... de nous revêtir de l'esprit de sincérité ⁶... »

Le temps est une idée fréquemment exprimée dans la langue biblique, et souvent associée à l'idée de la Providence, qui dispose les événements dans le temps, ou à l'idée de la sagesse qui fait faire chaque chose au temps voulu. « Le sort des empires est entre les mains de Dieu : ils meurent *en leur temps* ⁷... [Dieu enveloppe ses oracles de ténèbres] jusqu'à ce que *le temps de les décou-*

¹ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, IV^e jour, — t. II, p. 350.

² *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXVII^e jour, — t. II, p. 376.

³ Carême de 1662, II^e semaine, sermon sur la Providence, Exorde, — t. VI, p. 420.

⁴ Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion sur l'*Intégrité de la Pénitence*, 1^{er} point, — t. VI, p. 453.

⁵ Sermon sur la *Vigilance chrétienne*, premier dimanche de l'Avent (1669), 1^{er} point, — t. VI, p. 501. — *Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement des prophéties*, § 61, — t. II, p. 40. — Spiritum vertiginis. — Is. XIX, 14.

⁶ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXIX^e jour, — tome II, p. 376.

⁷ *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXXI^e jour, — tome II, p. 377.

vrir soit arrivé ¹... Il faut la prudence pour donner *dans le temps*, pour donner avec mesure ². » Quant à la manière biblique de compter le temps, elle est simple et primitive: c'est le *soir* et le *matin*, ce sont les *jours*, qui servent à déterminer le moment d'une action ou sa durée : Cette vie « s'écoulera comme un jour d'hiver, où le *matin* et le *soir* se touchent de près ³; » et ailleurs : « C'est le bonheur de nos *jours* ⁴...; » et dans les discussions avec les protestants : « Église séparée, vous n'étiez pas *hier ni avant-hier*... [Tout cela] était cru... *hier et avant-hier*... Le corps de leur Église n'était pas *hier*... Les Juifs croyaient tout cela *hier et avant-hier*, et toujours sans interruption ⁵. »

D'autres expressions bibliques sont tirées de la nature, et nous rappellent tantôt le soleil d'Orient, dont un frais ombrage tempère l'ardeur, tantôt les oiseaux du ciel, les fruits, les fleurs. « *La lumière de Jésus-Christ* ⁶, le *soleil de justice* ⁷, l'*ombre de la protection divine* ⁸, vivre sous les *ailes de Dieu* ⁹, et même l'*aile de la pau-*

¹ *Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement des prophéties*, § 1, — t. II, p. 1.

² *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LXXXVII^e jour, — t. II, p. 382.

³ Carême de 1661, sermon pour le dimanche des Rameaux, sur la *Nécessité des souffrances*, ad finem, — t. VI, p. 362. — De mane usque ad vesperam finies me. — Is. xxxviii, 12. — Cf. Ps. lxxxix, 6. — Remarquons cependant que les auteurs bibliques disent « passer du matin au soir », mais n'ajoutent pas que le matin et le soir d'un jour d'hiver se touchent de près : cette partie de la phrase de Bossuet est plus vraie en France qu'en Orient.

⁴ *Oraison fun. de la duchesse d'Orléans*, 1^{er} point, — t. VII, p. 281. — Expression de la Bible : *In diebus nostris*.

⁵ Tous ces exemples sont pris de la *Conférence avec M. Claude*, § 2, — tome IV, p. 217 et p. 218. — *Heri et nudius tertius* est d'un usage fréquent dans la Bible. — Cf. Exod. iv, 10, xxi, 29, etc...

⁶ *Sermon pour la fête de la Visitation* (1659), 2^d point, — t. VI, p. 308.

⁷ *Ibid.*, — p. 307.

⁸ *Même sermon*, 3^e point, remanié pour le 2 juillet 1660, — p. 312

⁹ *Sermon pour le dimanche de la Passion* (1662) sur l'*Efficacité d*

vreté, sous laquelle les riches doivent se réfugier s'ils veulent trouver grâce ¹, la foi *qui fructifie en bonnes œuvres* ², une mémoire *qui ne se flétrit point par le temps* ³. »

Mais il faut enfin venir aux manières de parler prises de l'homme lui-même, et appliquées soit à l'homme, soit à Dieu.

Le cœur représente tout l'intime de notre âme; on en fait le siège des sentiments, et même dans une certaine mesure des pensées. Les justes sont ceux qui ont « *le cœur droit* ⁴ »; quand l'homme se recueille, il « *trouve son cœur* ⁵ » pour prier Dieu ou pour le servir; penser, c'est « *avoir dans le cœur* ⁶ », ou « *dire en son cœur* ⁷ »; les pensées ou les connaissances « *entrent dans le cœur* ⁸ », ou « *montent dans le cœur de l'homme* ⁹ »; « *le cœur s'élève* » dans la prospérité ¹⁰; Dieu « *met dans le cœur* ¹¹ » les vérités de la religion; Dieu tient les cœurs

la pénitence, vers la fin, — t. VI, p. 446. — Sub pennis ejus sperabis. — Ps. xc, 4.

¹ Sermon sur l'éminente Dignité des pauvres, 3^e point, — t. VI, p. 189.

² Conférence avec M. Claude, dernières lignes, — t. IV, p. 221.

³ Oraison fun. de Condé, — t. VII, p. 323. — L'Écriture ne rapproche pas le mot *mémoire* du verbe *flétrir*: mais elle a donné à Bossuet l'idée de ce rapprochement, par d'autres analogues: *Marcescit anima mea*, — Job, xxx, 16; — *Nunquam marcessit sapientia*, — Sap. vi, 13; — *In hereditatem... immarcescibilem*, — I Petr. i, 4.

⁴ Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion, sur l'Intégrité de la pénitence, Exorde, — t. VI, p. 453.

⁵ Méditations, Dernière semaine du Sauveur, XLVIII^e jour, — t. II, p. 355.

⁶ Oraison fun. de Le Tellier, — t. VII, p. 312.

⁷ Élévations, xviii^e semaine, 15^e Élévation, — t. II, p. 272.

⁸ Conférence avec M. Claude, § 2, — t. IV, p. 214. — Explication de l'Apoc., chap. xix, ad finem, — t. I, p. 354.

⁹ « Il faudrait comprendre toutes les pensées qui peuvent monter dans le cœur de l'homme. » 5^e Avert. aux protest., § 49, — t. III, p. 541.

¹⁰ « Le cœur d'une grande reine autrefois élevé par une si longue suite de prospérités... » Oraison fun. de la reine d'Angleterre, Exorde, — t. VII, p. 268. — Cor ejus elevatum est. — Judith, i, 7.

¹¹ Réflexions sur un écrit de M. Claude, 1^{re} Réflexion, — t. IV, p. 223.

dans sa main, les cœurs des rois surtout, et il se plaît à « *tourner les cœurs*¹ ».

La face entre dans une foule d'hébraïsmes, comme celui-ci, le plus connu de tous : « L'iniquité couvrit toute la *face de la terre*². » Lorsqu'il s'agit de la face humaine, c'est sur le visage et dans les yeux que se reflètent les pensées du cœur, les dispositions favorables ou défavorables, les sentiments de colère, de justice ou de miséricorde : la majesté du visage est le signe de la puissance. On prête à Dieu une face semblable à la nôtre : lorsque nous prions Dieu, nous nous présentons « *devant sa face*³ ». Au ciel, nous verrons Dieu « *face à face*⁴ » ; nous aurons « la claire vue *de sa face*⁵ ». Dieu, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, « parce qu'ils vivent toujours devant lui et qu'il les tient *sous sa face*⁶ ». Dieu montre aux justes et aux pécheurs un visage différent : Bossuet explique ces expressions de la langue biblique, en même temps qu'il les emploie : « Je remarque dans l'Écriture que Dieu a un visage pour les justes et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes est un visage serein et tranquille, qui dissipe les nuages, qui calme les troubles de la conscience, qui la remplit d'une sainte joie : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo*⁷. O Jésus crucifié, ce visage était autrefois pour vous, autrefois, autrefois : mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les

¹ Sermon sur l'Honneur du monde, 3^e point, — t. VI, 270.

² Histoire universelle, 2^e partie, chap. I, — t. VIII, p. 176.

³ Fragment sur l'Eucharistie, à la suite de l'Exposition, — t. III, p. 131.

⁴ Bossuet rappelle que Condé mourant insistait sur ce mot.

⁵ Esquisse pour la Toussaint (1668) sur : *Ut sit Deus omnia in omnibus*, — t. VI, p. 478. — Cf. I Cor. xiii, 12.

⁶ Méditations, Dernière semaine du Sauveur, XL^e jour, — t. II, p. 350.

⁷ Psalm. xv, 11.

pêcheurs, un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala*¹, le visage de Dieu sur ceux qui font mal; c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé; il le regarde non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible qui allume le feu devant soi, *Ignis in conspectu ejus exardescet*².... » Ailleurs, l'orateur explique plus particulièrement le regard favorable de Dieu, et multiplie lui-même l'emploi des expressions bibliques qui rendent cette idée : « Remarquez dans les Écritures que le regard de Dieu sur les justes signifie en quelques endroits sa faveur et sa bienveillance; et qu'il signifie en d'autres passages son secours et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes; c'est ce que veut dire le roi prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum*³, les yeux de Dieu sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières : voilà le regard de faveur. Mais le même prophète nous expliquera dans un autre psaume le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus*⁴. Voilà, dit-il, que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent... Voilà ce regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien... Oui certainement, ô enfants de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne⁵. »

¹ Psalm. xxxiii, 17.

² Psalm. xlix, 3. — Carême de 1660, sermon pour le vendredi saint, 3^e point, — t. VI, p. 283. — Cf. le même passage dans la Passion de 1661, p. 370.

³ Psalm. xxxiii, 16.

⁴ Psalm. xxxii, 18.

⁵ Cette dernière expression répond à celles-ci : *Ostendat Dominus faciem suam tibi... Convertat Dominus vultum suum ad te.. Faciem*

Ouvrir les yeux a aussi le sens de comprendre : « Il ne suffit pas d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair... Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur..., ils remarquent en eux Jésus-Christ... Donc, mes Frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente... Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison¹... »

C'est la *bouche* qui parle et ce sont les *oreilles* qui entendent : mais nous disons le plus souvent *parler* et *entendre* sans exprimer ces mots de *bouche* ou d'*oreilles* : la langue biblique se plaît à dire ce que nous omettons : « Je ne puis parler qu'aux oreilles et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs²... Ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses³... Celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et, incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur⁴. » Dire : *Vous vous taisez*, serait de la langue commune : « *Vos bouches se taisent*⁵, » est biblique, et de même : « Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien⁶... Je lui mets en

tuam illumina super servum tuum. — Num. vi, 25, 26 ; Ps. cxviii, 135. — Sermon pour la fête de la Visitation, 3^e point, — t. VI, pp. 309 et 310.

¹ Sermon pour la Septuagésime, sur l'éminente Dignité des pauvres, Péroration, — t. VI, p. 189. — Ce qui prouve qu'*ouvrir les yeux* a bien ici le sens de comprendre, c'est que, dans ce passage, Bossuet commente le Psaume : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*, et dit tantôt *ouvrir les yeux sur le pauvre*, et tantôt *entendre sur le pauvre*.

² Esquisse pour la Toussaint (1668), sur : *Ut sit Deus omnia in omnibus*, — t. VI, p. 478. — Cf. Gen. xx, 8 ; Deut v, 1, et *alibi sæpe*.

³ Oraison fun. de la princesse Palatine, Exorde, — t. VII, p. 297.

⁴ Oraison fun. de Michel Le Tellier, — t. VII, p. 342. Cf. Prov. xxi, 13.

⁵ Esquisse pour la Toussaint (1668), sur : *Ut sit Deus omnia in omnibus*, — t. VI, p. 477.

⁶ Carême de 1661, sermon pour le dimanche des Rameaux sur l'Utilité des souffrances, 2^d point, — t. VI, p. 360.

la bouche ces fortes paroles¹... Les commandements *sortis de la bouche de Dieu*²... C'est ce qui lui attire *de la bouche* du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation³... ; » et enfin : « Au moment que j'ouvre *la bouche* pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé⁴... »

Les âmes des justes sont reçues « *dans le sein d'Abraham*⁵ » ; on verse dans le sein d'un ami ses joies et ses peines : « Vous *dans le sein desquelles elle a versé* les secrètes consolations qu'elle recevait [de Dieu]⁶. » On dit aussi le *sein de Dieu* : « Dieu rappelle à lui-même [les grâces que les hommes ont dédaignées], il les ramasse *en son propre sein*⁷. »

Le bras marque la force qui protège ou qui combat : Dieu « a pris plaisir d'*étendre son bras* pour en détourner tous les maux⁸... Je me tiendrais pour vaincu en ne me fiant qu'à *mon bras* et en mes armes⁹. »

Le mot *yod, main*, est presque le plus usité de la langue hébraïque : à ce point qu'on dit *la main du glaive*, et que *par la main de* est synonyme de *par le moyen*.

¹ *Oraison fun. de Michel Le Tellier*, — t. VII, p. 312. — Cf. Jerem. I, 9.

² *Élévations*, xv^e semaine, 7^e Élévation, — t. II, p. 253.

³ Carême de 1661, sermon pour le dimanche des Rameaux sur *l'Utilité des souffrances*, 2^d point, — t. VI, p. 361.

⁴ *Oraison funèbre de Condé*, Exorde, — t. VII, p. 317.

⁵ *Oraison fun. de la reine d'Angleterre*, fin, — t. VII, p. 277.

⁶ *Oraison fun. de la reine d'Angleterre*, 2^e partie, — t. VII, p. 276.

⁷ Carême de 1662, mercredi de la semaine de la Passion, sermon sur *l'Ardeur de la pénitence*, 2^d point, — t. VI, p. 451.

⁸ Sermon pour la fête de la Visitation (1659), 3^e point, — t. VI, p. 340.

⁹ *Conférence avec M. Claude*, Avertissement, — t. IV, p. 201. La phrase de Bossuet rappelle : *Brachium eorum non salvavit eos... Non enim in arcu meo sperabo : et gladius meus non salvabit me.* — Ps. XLIII, 4, 7. — Bossuet parle plusieurs fois des bras de la mort : l'expression n'est pas dans la Bible : au contraire, l'ombre de la mort s'y rencontre souvent. « Intrépide, il domine jusqu'entre les bras de la mort et au milieu de son ombre. » *Oraison fun. de Le Tellier*, — t. VII, p. 344.

L'usage fréquent du mot *main* est donc souvent à lui seul un signe de la langue biblique : surtout quand on fait entrer ce mot dans des expressions figurées, tantôt en exprimant par différents mouvements de la main différentes actions humaines, tantôt en attribuant métaphoriquement des mains aux êtres qui ne peuvent en avoir. C'est ainsi que Bossuet voit dans les mains qui s'élèvent le symbole de la prière : « *Levons à Dieu des mains pures, et allons en paix*¹; » qu'il voit le symbole de la libéralité dans les mains qui s'ouvrent, — il disait dans sa jeunesse : les mains qui *s'élargissent*, — sur l'indigent : « Voyez avec quelle abondance [Dieu] a *élargi ses mains sur nous* par la fertilité de cette année : *élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères*²... Il a *ouvert sur moi ses mains* libérales pour combler mon âme de biens³. » C'est ainsi encore qu'il parle des « *mains de la mort*⁴ », et surtout des « *mains de Dieu* » : le monde est « l'œuvre des *mains de Dieu*⁵... Cette *main* souveraine tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires⁶; » Dieu tient les rois « *sous sa main*⁷ »; tous les événements sont disposés pour l'accomplissement « des

¹ *Élévations*, xviii^e semaine, 9^e Élévation, — t. II, p. 268. — *Levantes puras manus*. — I Tim. II, 8.

² *Panegyrique de saint François d'Assise*, Pêroraison, — t. VII, p. 140. — *Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem*. — Prov. xxxi, 20. — *Aperis tu manum tuam et implebis omne animal benedictione*. — Ps. cxliv, 16.

³ Bossuet met ces paroles dans la bouche de la Sainte Vierge, sermon pour la fête de la Visitation (1659), 3^e point, — t. VI, p. 310.

⁴ *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, 1^{er} point, — t. VII, p. 280, et dans toutes les *Oraisons funèbres*, *passim*. — *De manu mortis liberabo eos*. — Os. xiii, 14.

⁵ « Le monde qui est l'œuvre de ses mains. » *Réflexions sur un écrit de M. Claude*, 6^e réflexion, — t. IV, p. 231. — *Opera manuum tuarum sunt cæli*. — Ps. ci, 26.

⁶ *Oraison fun. de la reine d'Angleterre*, — t. VII, p. 277.

⁷ *Oraison fun. de la reine d'Angleterre*, — t. VII, p. 268.

conseils *marqués par le doigt de Dieu*¹ »; quand Dieu éprouvait la reine d'Angleterre, il lui faisait « étudier *sous sa main* ces dures, mais solides leçons² »; quand il la sauvait des tempêtes, le vaisseau royal était « conduit *par la main* de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte les flots soulevés³ »; quand il voulut enfin la consoler, il « alla prendre *comme par la main* le roi son fils, pour le conduire à son trône⁴ ».

Les six derniers exemples sont pris d'une même oraison funèbre, celle de la reine d'Angleterre. Dans l'oraison funèbre du prince de Condé, le mot *main* figure quatorze fois : outre la fréquence même de son emploi, qui a quelque chose d'hébraïque, ce mot fait partie huit fois sur quatorze⁵ d'expressions vraiment bibliques : « C'est vous, disait David [à Dieu], qui avez *instruit mes mains* à

¹ *Ibid.*, p. 271. — *Digitus Dei est hic.* — Exod. viii, 19.

² *Ibid.*, p. 277. — Cette expression : *sous la main de Dieu*, revient six fois en cinq pages dans l'*Instruction sur les états d'oraison*, livre VIII, §§ 27-39 : « Doutent-ils que Dieu... n'ait des moyens de les tenir *sous sa main* ? (t. V, p. 119.) — Elle est *sous la main* de Dieu, poussée plutôt qu'agissante (p. 120). — La volonté qui est... toujours très parfaitement *sous la main* de son Créateur (p. 120). — Toute cette vicissitude ne tendait qu'à la rendre souple *sous la main* de Dieu (p. 121). — Cette âme que Dieu tenait si puissamment *sous sa main* (p. 122). — Tant qu'il vous tient *sous sa main*, n'en sortez pas (p. 123).

³ *Oraison fun. de la reine d'Angleterre*, — t. VII, p. 274. — Cette phrase est prise du Ps. LXXXVIII, 10 : *Tu dominaris potestati maris : motum autem fluctuum ejus tu mitigas.*

⁴ *Ibid.*, p. 277.

⁵ On peut considérer comme étant de la langue commune, plutôt que de la langue biblique, les expressions suivantes. « Déjà le roi de Perse est *entre ses mains*, » — t. VII, p. 318 ; — « Oudenarde est *délivrée de leurs mains*, » — p. 321 ; — « Son canon est *entre nos mains*, » — p. 322 ; — « [Un capitaine] qui connaît et les soldats et les chefs *comme ses bras et ses mains*, » — p. 322 ; — « Son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé *par de telles mains*, » — p. 324 ; — « [Le duc d'Enghien] la bouche collée *sur ces mains victorieuses*, » — p. 325.

combattre, et mes doigts à tenir l'épée¹... *Tout part de la puissante main* [de Dieu]².. [Le roi] *seul sous la main de Dieu* [sera] l'assuré rempart de ses États³... [Dieu mit la bonté dans le cœur de l'homme] pour être comme la marque *de cette main bienfaisante dont nous sortons*⁴... Aussi vifs [que ceux de l'aigle] étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi *fortes et inévitables étaient les mains* du prince de Condé⁵... *Entre les mains de la mort*, glacé sous ces *froides mains*⁶... Je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la *main de Dieu*, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître⁷... »

On pourrait allonger beaucoup cette liste des expressions bibliques prises de l'homme même. Il faudrait, par exemple, y joindre « *la chair et le sang*⁸ », pour les affections et les sentiments purement humains ; « *penser des pensées de paix*⁹ » ; « *sommeil de mort*¹⁰ » ;

¹ Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. — Ps. cxlIII, 1. — Ici, Bossuet cite plutôt qu'il ne parle la langue biblique. — T. VII, p. 317.

² *Ibid.*, p. 317.

³ *Ibid.*, p. 318.

⁴ *Ibid.*, p. 320.

⁵ *Ibid.*, p. 321. — Les *mains fortes et inévitables* viennent d'expressions comme celles-ci : *In manu forti... A fortitudine manus tuæ... Non est qui effugiat manum tuam.* — Deut. vii, 8 ; Ps. xxxviii, 12 ; Tob. xiii, 2, et *passim*.

⁶ *Ibid.*, p. 325.

⁷ *Ibid.*, p. 327.

⁸ « Un chrétien ne peut ignorer combien *la chair et le sang* se mêlent dans les affections les plus légitimes. » Carême de 1661, sermon pour le dimanche des Rameaux, sur *l'Utilité des souffrances*, 2^d point, — t. VI, p. 360. — *Non acquievi carni et sanguini.* — Gal. i, 16.

⁹ « Elle [Anne d'Autriche] a toujours *pensé des pensées de paix.* » — Passage relatif à la paix des Pyrénées dans le sermon pour le 1^{er} dimanche de Carême aux Minimes, — t. VI, p. 225. — *Cogito super vos... cogitationes pacis.* — Jerem. xxix, 11.

¹⁰ Sermon sur la *Vigilance chrétienne*, 1^{er} dimanche de l'Avent 1669,

manger son pain « *dans sa sueur*¹ » ; et toutes les locutions tirées de la marche et exprimant la conduite que l'homme suit : *Marcher « dans la voie du salut*² », ou « *dans les voies du siècle*³ », et : « *Chanceler dans la droite voie*⁴ ».

Il faudrait ajouter encore les métaphores prises des inventions humaines ou des arts les plus simples : « *Le sceau de l'alliance*⁵, *mettre sur le chandelier de la cité sainte*⁶, *l'ancre sacrée* (qui est l'espérance⁷), *bâtir sur la pierre*⁸, *la pierre angulaire*⁹, *le fondement des prophéties* sur lequel saint Paul a bâti¹⁰, *ployer sous le joug*

Exorde, — t. VI, p. 499. — Ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum, et non consurgant. — Jerem. LI, 39 ; cf. 57.

¹ « Donnez-nous donc ce pain *que nous devons manger dans notre sueur*. » — *Méditations*, Dernière semaine du Sauveur, LI^e jour, — t. II, p. 357. — In sudore vultus tui vesceris pane. — Gen. III, 19.

² *Conférence avec M. Claude*, Avertissement, — t. IV, p. 201. — Viam salutis. — Act. XVI, 17.

³ *Oraison fun. de la princesse Palatine*, 1^{re} partie, — t. VII, p. 297. — Aliquando ambulastis secundum seculum mundi hujus. — Eph. II, 2.

⁴ Carême de 1662, vendredi de la semaine de la Passion, Sermon sur *l'Intégrité de la pénitence*, — t. VI, p. 453. — Et gressus rectos facite pedibus vestris : ut non claudicans quis erret. — Heb., XII, 13.

⁵ *Conférence avec M. Claude*, § 2, — t. IV, p. 214.

⁶ *Élévations*, XVII^e semaine, 6^e Élévation, — t. II, p. 262. — Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candela-brum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. — Matt. V, 15.

⁷ *Panégryrique de sainte Thérèse*, 1^{er} point, — t. VII, p. 160. — Spem quam sicut anchoram habemus. — Heb. VI, 18, 19.

⁸ *Conférence avec M. Claude*, fin, — t. IV, p. 221. — Assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum suam supra petram. — Matt. VII, 24.

⁹ *Réflexions sur un écrit de M. Claude*, 8^e Réflexion, — t. IV, p. 232. — Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. — Ps. CXVII, 22.

¹⁰ *Dissertation sur Grotius*, § 7, — t. II, p. 141. Super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu. — Eph. II, 20.

de l'autorité divine ¹, *le joug de Jérusalem est aggravé* ², un *joug de fer* est sur leur tête ³. »

En un mot, au lieu de ces quatre-vingts ou cent locutions bibliques, il serait aisé d'en rassembler quelques centaines, et de multiplier les exemples de leur emploi chez Bossuet. Mais ce serait faire œuvre de lexicographe plutôt que de littérateur. Dans une étude comme celle-ci, on ne peut viser à être complet ; c'est assez d'avoir essayé de prouver avec une certaine précision et une certaine abondance que les manières de parler familières à la Bible sont également familières à Bossuet.

§ 3.

LA LANGUE BIBLIQUE EST LA LANGUE NATURELLE DE BOSSUET.

Pour étudier les locutions bibliques de Bossuet, il a fallu les isoler et les prendre une à une. Mais quand on lit l'auteur lui-même, on est frappé de voir que ces expressions ne figurent pas dans sa langue çà et là et de loin en loin, mais qu'au contraire elles reparaissent à chaque page, et presque à chaque ligne, se pressant, s'accumulant, se superposant pour ainsi dire les unes aux autres. Il y a plaisir à considérer des phrases comme celle-ci : « Au lieu d'ouvrir largement les mains sur les misères du pauvre, non seulement tu resserres tes en-

¹ *Histoire universelle*, 2^e partie, chap. xxxi, — t. VIII, p. 241.

² *Histoire universelle*, 2^e partie, chap. v, — t. VIII, p. 190. — *Aggravasti jugum*. — Is. xlvii, 6.

³ *Histoire universelle*, 2^e partie, chap. xxx, — t. VIII, p. 239. — *Jugum ferreum*. — *Jerem.* xxviii, 14.

trailles, mais tu multiplies tes rapines¹; » ou comme celle-ci : « Au lieu d'approcher avec frayeur des ténèbres sacrées dont souvent il plaît à Dieu d'envelopper ses oracles, jusqu'à ce que le temps de les découvrir soit arrivé, ces hommes hardis ont cru qu'ils pouvaient se jouer impunément de ce style mystérieux²; » ou comme celle-ci encore : « Jusqu'à quand fermerez-vous vos oreilles, jusqu'à quand endurcirez-vous vos cœurs contre la voix de Dieu qui vous parle, et contre sa main qui vous frappe ? Abaissez-vous sous son bras puissant³; » ou comme cette dernière : « Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître⁴. » Pour qui regarde

¹ Carême de 1660, sermon pour le 3^e dimanche sur les Rechutes, 1^{er} point, — t. VI, p. 235. — Expressions bibliques : *ouvrir ses mains sur les misères du pauvre, resserrer ses entrailles*; — Qui... viderit fratrem suum necessitatem habere, et clausurit viscera sua ab eo, — I Joan. III, 17; — *multiplier les rapines*, parce que le mot *rapina* est fréquent dans la Bible, et que d'autre part on dit : *multiplicare scelera*, — Prov. XXIX, 16 et *passim*.

² Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement des prophéties, § 1, — t. II, p. 1. — Expressions bibliques : *Approcher avec frayeur*, — *Pavete ad sanctuarium meum*, — Levit. XXVI, 2 et *passim*; — *les ténèbres dont Dieu s'enveloppe, il plaît à Dieu, le temps de les découvrir*.

³ Sermon sur les Souffrances, pour le jour de l'Exaltation ou pour celui de l'Invention de la sainte Croix (3 mai 1667, d'après M. Lebarq), 2^d point, — t. VI, p. 476. Les expressions bibliques sont de celles qui ont été signalées dans le paragraphe précédent.

⁴ Élévations, XVII^e semaine, 3^e Élévation, — t. II, p. 261. — Expressions bibliques : *Élever à Dieu des mains innocentes, dans le silence, louer Dieu, le Roi qui vient de naître* (Matt. II, 2); — et de plus, dans l'idée générale de la phrase, allusion au Ps. CXXXIII: *Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini : qui statis in domo Domini, in atriis domus Dei nostri : in noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum*.

de près, voilà des phrases faites presque entièrement d'expressions bibliques : et de pareils exemples s'offrent constamment chez Bossuet. Certains autres écrivains ou orateurs chrétiens savent aussi insérer dans leurs œuvres les termes pris de l'Écriture : mais chez la plupart d'entre eux on sent davantage l'effort, on observe une certaine différence entre les mots bibliques et ceux qui les environnent, on voit que l'auteur enchâsse dans sa propre langue une pièce rapportée. Chez Bossuet, les expressions de l'Écriture se suivent et s'enchainent l'une avec l'autre sans faire disparate dans la trame du langage. Peut-être n'y a-t-il personne qui travaille moins à mettre en relief les locutions qu'il emprunte à la Bible : et cependant, il n'y a personne non plus chez qui ces locutions soient d'un plus bel effet.

À ces deux faits, il n'y a qu'une seule et même explication : la langue de la Bible est devenue la langue naturelle de Bossuet. Quand un auteur parle un langage naturel, il ne paraît pas s'ingénier pour trouver le mot convenable, et cependant tous ses mots se font remarquer par leur justesse, leur à propos et leur force expressive.

Montaigne disait que le langage latin était comme sa langue propre : et, raconte-t-il, il en avait eu la preuve par ce fait « qu'à des extrêmes et soubdaines émotions, où je suis tombé deux ou trois fois en ma vie... j'ai toujours eslané du fond des entrailles les premières paroles, latines¹. » On peut faire une remarque semblable sur Bossuet : quand il est vivement ému, ce qu'il ressent se traduit aussitôt par une expression, une comparaison, un souvenir biblique. Il vient de relire quelques comédies, et il est indigné des mœurs qu'elles peignent : il dira que « ces mariages, qui se rompent ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune

¹ *Essais*, livre III, ch. II.

Tobie et de la jeune Sara¹. » En exposant certaines visions extravagantes de madame Guyon, il ressent encore le frémissement d'horreur qu'il avait éprouvé en parcourant ses manuscrits, et il demande à Dieu « un séraphin avec le plus brûlant de tous ses charbons pour purifier ses lèvres souillées par ce récit, quoique nécessaire². » Une autre fois, on lui annonce que son livre de l'*Exposition* vient d'opérer en Angleterre une conversion éclatante, et aussitôt il écrit au nouveau catholique : « Votre conversion a rempli de joie le ciel et la terre, et je ne puis vous exprimer combien elle a fait répandre de pieuses larmes. On voit clairement que c'est l'œuvre de la main de Dieu³... »

S'il est vrai qu'aux vives et soudaines émotions on parle sa langue naturelle, la langue de la Bible est bien celle de Bossuet, puisque, dans de semblables rencontres, les paroles bibliques sont les premières qu'il « es lance du fond de ses entrailles ».

¹ *Maximes et réflexions sur la Comédie*, § vi, — t. IX, p. 94. — Cf. Tob. viii.

² *Relation sur le quiétisme*, § 18, — t. V, p. 455. — Cf. Is. vi.

³ *Lettre à Milord Perth*, 28 novembre 1685. — Outre l'œuvre de la main de Dieu, la joie du ciel et de la terre est encore une expression toute biblique : *Laudate cæli... jubilate extrema terræ*, — Is. xlv, 23; — *Laudate cæli, et exsulta terra*, — Is. xlix, 13, et alibi.

CHAPITRE III.

LE STYLE BIBLIQUE DE BOSSUET.

§ 1.

UN ÉCRIVAIN FRANÇAIS PEUT-IL AVOIR LE STYLE BIBLIQUE ?

En étudiant la langue biblique de Bossuet, nous n'avons rencontré aucune difficulté : tout le monde sait assez qu'un certain nombre de mots, de tours, d'expressions, communs aux auteurs hébreux de l'Ancien Testament et aux Juifs hellénisants qui ont écrit le Nouveau, et conservés en grand nombre dans les versions latines, peuvent être traduits littéralement et transportés dans notre langue et que leur emploi fréquent constitue la *langue biblique*. Il est moins aisé d'expliquer ce qu'il faut entendre par le *style biblique* chez un Français : et ce qui prouve bien que cette qualification de *style biblique* ne présente à l'esprit qu'une idée confuse, c'est que nous la voyons appliquée à un assez grand nombre d'écrivains profondément différents entre eux.

On conçoit bien d'une façon générale et vague que le style biblique est un style qui, tout en restant français, se rapproche par certains côtés de celui de la Bible : mais il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour s'apercevoir qu'il ne peut s'en rapprocher que de bien loin.

Tout d'abord comment imiter le style de la Bible, alors qu'il n'y a pas dans les Livres saints *un* style unique, mais deux styles entièrement différents, celui de la narration et celui de la poésie ¹, et que, dans chacun de ces deux genres principaux, il faudrait distinguer encore autant de styles qu'il y a d'auteurs ? Le style est chose toute personnelle : c'est en grande partie par là que les écrivains sacrés ont chacun leur physionomie propre et leur originalité.

On dira que ces différences d'auteur à auteur sont en grande partie effacées dans les traductions, et que ceux qui visent au style biblique n'ont guère la prétention d'imiter les originaux et ne se proposent pour modèles que des versions, et surtout la Vulgate. Rien n'est plus juste que cette remarque : mais aussi rien ne montre mieux que le style biblique français, qui ne fera que ressembler à des traductions, ne ressemblera que vaguement au vrai style de la Bible.

Une dernière considération achèvera de nous en convaincre. La structure des phrases et leur enchaînement entre elles, — ce caractère du style original est assez exactement conservé dans les versions latines, — différent entièrement dans la Bible et chez les écrivains classiques, grecs, latins ou français. Nos phrases sont savamment composées, le jeu des particules conjonctives y marque avec précision tous les rapports logiques ; nous

¹ Châteaubriand (*Génie du Christianisme*, seconde partie, livre V, chap. II), distingue trois styles dans la Bible : le style historique, le style poétique et le style évangélique. Il semble plus exact de n'admettre que deux grandes divisions : le style des Évangiles est le style historique.

voulons que chaque idée particulière vienne se mettre à sa place et se subordonner à l'idée maîtresse ; au dix-septième siècle, on cherchait plus encore qu'aujourd'hui cette harmonieuse unité de la période qui présente à l'esprit la pensée dans son ensemble et dans tous les détails qui s'y rapportent. Tout autre est le genre oriental : les idées surgissent brusquement l'une après l'autre, et se suivent presque sans aucun enchaînement ; le lien que l'écrivain découvre entre elles, il ne fait à peu près rien pour le montrer¹ ; prophètes, poètes, moralistes, historiens même, les Hébreux n'agencent jamais une période ou une phrase de longue haleine : ils juxtaposent des phrases courtes, et les relient invariablement entre elles par cette conjonction *we*, le *ו* des Septante, le *et* de nos Bibles, qui marque simplement qu'il y a là un rapport logique, et qui laisse à l'esprit de deviner lequel. Des procédés de style si complètement différents tiennent évidemment à une différence profonde entre les habitudes intellectuelles des Orientaux et les nôtres : chez eux et chez nous, la marche de l'esprit n'est pas la même dans la conception et l'élaboration de la pensée. Il suit de là qu'un Français ne peut imiter véritablement le style de la Bible, à moins qu'il ne change sa manière même de penser : c'est dire qu'il ne peut l'imiter et rester naturel.

Il faut donc déclarer, dès le début de ce chapitre, que le style biblique en français sera toujours un *style de convention* : ce qu'on peut entendre de deux façons.

Le style biblique peut s'appeler un style de convention, en ce sens que l'on convient de l'appeler ainsi, bien qu'il ne mérite qu'imparfaitement ce nom : on sait qu'il

¹ Salomon dit (*Prov. xxv, 25*) : « Des eaux fraîches sur une âme altérée, et une nouvelle bonne d'une terre lointaine, » ce que Saci traduit pour nous à la française : « Une bonne nouvelle qui vient d'un pays éloigné, est comme l'eau fraîche à celui qui a soif. » Voilà la différence des deux esprits.

n'est pas la reproduction vraie de celui de la Bible, mais il y ressemble un peu. C'est ainsi qu'au dix-septième siècle et au dix-huitième on nommait *style marotique* une imitation incomplète du style de Marot. Au reste, puisque le style biblique ne ressemble jamais qu'en partie à celui de la Bible, on conçoit qu'on en pourra faire de plusieurs espèces, selon qu'on imitera telle ou telle partie de la Bible, ou qu'on s'attachera à en rendre tel ou tel trait.

En appelant le style biblique un style de convention, on peut vouloir dire encore qu'il n'est qu'un procédé artificiel, et que ceux qui s'en servent n'arrivent pas à le manier naturellement. Cela est vrai de plusieurs écrivains bibliques français, dont le style est conventionnel dans les deux sens qui viennent d'être indiqués : mais ce reproche ne s'applique pas à tous. Chez les meilleurs, et chez Bossuet en particulier, le style biblique n'est conventionnel que de la première façon.

Parcourons maintenant quelques-uns des genres de style que l'on s'accorde à trouver bibliques, et cherchons à déterminer quel est parmi eux celui de Bossuet.

§ 2.

DU PASTICHE BIBLIQUE.

Parmi ces genres divers se place en premier lieu l'imitation proprement dite, ou l'essai d'imitation, du style de la Bible. Cette manière d'écrire a été mise en honneur parmi nous par un homme d'un rare talent, tellement que le mot de style biblique éveille naturellement en nous le souvenir des *Paroles d'un croyant*. L'auteur s'exprime d'un ton inspiré, comme s'il était lui-même un voyant

d'Israël. Tantôt il imite l'Évangile, commençant ses phrases par : *Je vous le dis, en vérité je vous le dis*, donnant un tour simple et familier à ses maximes et à ses comparaisons, proposant même des paraboles. Tantôt, comme les anciens prophètes, il entend une voix qui lui crie : « Fils de l'homme, monte sur les hauteurs, et annonce ce que tu vois ¹ ; » sa parole devient cadencée, comme celle des écrivains hébreux, ses expressions s'élèvent et se colorent, il déroule en versets grandioses l'Apocalypse qu'il semble contempler.

L'imitation est souvent heureuse ; beaucoup de tours rappellent souvent le génie oriental ² ; beaucoup de phrases à la structure rapide, aux comparaisons pittoresques, sont bien conformes à l'esprit biblique ³ ; l'imagination est si puissante, elle donne tant de vie à ces visions étranges qui passent tour à tour sous nos yeux, qu'il est difficile de n'être pas saisi.

Il manque pourtant à ce style une qualité, et peut-être la plus importante de toutes : le naturel. Quand on est revenu d'une première impression et d'un saisissement involontaire, et qu'on se prend à réfléchir ; quand on se rappelle que l'auteur n'a pas reçu du ciel les paroles qu'il prononce solennellement, qu'il n'a pas vu ces sombres apparitions, qu'il n'a été en proie qu'à une inspiration factice, et qu'il a composé à force d'imagination ; quand on se dit que ses pensées ne lui sont pas venues sous cette forme ni avec ce tour, et qu'il écrit par emprunts et par réminiscences : peu à peu le charme

¹ *Paroles d'un croyant*, § II, p. 7, (édit. des *Œuvres complètes*, 1836-1837).

² Par exemple, il faut louer Lamennais de dire : « Et voilà, l'Esprit de Dieu saisit le Prophète... » (P. 114, et *passim*.) Un écrivain moins habile aurait dit : Et voilà *que*...

³ « La terre est triste et desséchée, mais elle reverdira. L'haleine du méchant ne passera pas éternellement sur elle, comme un souffle qui brûle. » *Préface*, p. III.

s'évanouit, et, à force de les regarder de près, on est tenté de sourire de ces inventions apocalyptiques. C'est le sentiment que le voyageur éprouve la nuit, quand une forme bizarre entrevue dans le lointain l'a fait trembler un instant, et qu'en s'approchant il distingue mieux les contours et les objets. Lorsque l'esprit a cessé d'être frappé par ce style, il se met à l'étudier dans le détail, et bien vite il reconnaît, à côté de l'imitation heureuse, l'imitation téméraire ou maladroite ; à côté du trait fidèlement reproduit, le trait faux et le contresens ; au milieu du verset coupé à la manière hébraïque, la phrase française qui reparait ; et parmi les conceptions empruntées à un monde exotique, les pensées et les expressions du publiciste moderne ou de l'orateur populaire.

Ce qui charme et ravit dans le style naturel, c'est de trouver un homme dans l'auteur ; dans ce style factice on ne voit l'homme qu'à travers un déguisement ; on sent bien sous cet habit trompeur un cœur qu'anime une passion vraie, et dans lequel bouillonne une grande colère ; mais on regrette de ne pas voir les traits de l'homme lui-même, sauf dans quelques endroits où ils percent le masque. Au reste, si un auteur de talent trouve qu'à l'occasion ce travestissement lui sied bien, que le manteau de prophète lui donne plus de grandeur, et que sa voix retentit mieux quand il parle par versets, rien ne l'empêche d'avoir recours à cette façon de dire. Il suffit de remarquer ici que ce n'est là qu'une fiction, que le style biblique ainsi entendu n'est qu'un pastiche, et que ce procédé littéraire, acceptable de temps en temps, ne serait plus supportable s'il était soutenu et prolongé.

Bossuet ne connaît pas le pastiche de la Bible : s'il a le style biblique, c'est d'une manière absolument différente. Deux raisons, ce semble, expliquent bien pourquoi l'évêque de Meaux n'a jamais employé cette manière d'écrire et n'y a même jamais pensé. Son respect religieux pour les Livres saints l'aurait tout d'abord arrêté :

prophétiser sans mission, imiter avec les seules forces de son esprit la parole inspirée, et surtout imiter les discours et le langage de Jésus-Christ, lui aurait paru une témérité sacrilège. Puis, faire ainsi du style biblique, c'est user d'un artifice littéraire, c'est viser à frapper l'esprit par un moyen recherché. Bossuet n'usa jamais d'artifice ni de recherche, il ne visa jamais à produire de l'effet, et n'eut d'autre système que d'exposer ses pensées et sa doctrine telles qu'il les concevait.

§ 3.

L'ALLÉGORIE BIBLIQUE.

Les anciennes rhétoriques disent que « l'allégorie est une métaphore continuée ». C'est par exemple une métaphore biblique, de jeter le nom d'*Antiochus* à un mauvais roi, ou d'appeler *Israël* l'assemblée des fidèles ; si l'on prolonge cette métaphore, si l'on poursuit cette allusion en appliquant à un persécuteur les traits ou l'histoire d'*Antiochus*, en parlant des luttes et des victoires de l'Église sous la figure des luttes et des victoires d'*Israël*, on fera une allégorie biblique. Le style biblique par allégorie consiste à rapporter dans un développement de quelque étendue les noms, les faits, les souvenirs bibliques, à des personnes et à des choses auxquelles ils ne conviennent que par analogie, et le plus souvent aux hommes et aux événements contemporains.

Qui ne se rappelle le langage du fanatique Carr et des Puritains de Cromwell ? Et là, Victor Hugo exagère assez peu. Durant toutes les guerres de religion, aussi

bien en France qu'en Angleterre et en Allemagne, ce style a vraiment été en usage, dans tous les camps et dans tous les partis, plus encore toutefois parmi les protestants que parmi les catholiques. On traitait invariablement l'ennemi de Philistin ou d'Amalécite, on s'armait pour défendre Israël, Sion et le temple, on suivait au combat quelque Gédéon, quelque David, quelque Judas Machabée.

Ce procédé ne se prête pas seulement à l'expression des haines politiques ou religieuses : l'allégorie biblique peut être tournée dévotement : elle est même l'un des traits caractéristiques d'une certaine éloquence onctueuse et banale. Il est des orateurs médiocres qui ne font guère un discours de circonstance sans appeler Cédron le ruisseau de leur village, Carmel et Liban les campagnes et les collines des environs, successeur d'Aaron leur évêque, et Éliacim leur enfant de chœur.

Enfin, entre le style fanatique et le style faussement dévot, on peut concevoir un emploi très raisonnable de l'allégorie biblique : tel grand orateur de notre siècle s'en est servi plusieurs fois avec à-propos et délicatesse¹. Pour Bossuet, il y eut recours fort rarement : on ne trouve, dans toutes ses œuvres, que bien peu de passages où les allusions et les métaphores bibliques soient assez continuées pour constituer des exemples de cette manière d'écrire.

Une fois il en a fait usage pour exprimer sa joie « de Français et de chrétien ». C'est dans le morceau célèbre sur la paix des Pyrénées, qui termine le sermon pour le premier dimanche de carême 1660 : « C'est nous, c'est nous, mes Frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand-prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est aux sacrificateurs du Très-Haut à sonner de la trompette devant le peuple, et de

¹ Le cardinal L.-E. Pie, *passim*.

crier les premiers : *Vivat rex Salomon* : Vive le roi, vive le roi, vive Salomon le pacifique¹ »

Un autre exemple se rencontre dans la préface de la *Défense de la Tradition*. Il est vrai que Bossuet, en disant explicitement à quel fait biblique il fait allusion, empêche l'allégorie d'être aussi complète que possible : cependant, à cause surtout de la dernière phrase, nous avons le droit de trouver ici ce genre de style : Lorsqu'on voit la tradition des Pères attaquée par un prêtre, par Richard Simon, « il faut craindre que les fidèles séduits ne disent comme quelques Juifs, lorsque le trompeur Alcime s'insinua parmi eux : Un prêtre du sang d'Aaron, de cette ancienne succession, de cette ordination apostolique à laquelle Jésus-Christ a promis qu'elle durera toujours, est venu à nous, il ne nous trompera pas ; et si ceux qui sont en sentinelle sur la maison d'Israël ne sonnent point de la trompette, Dieu demandera de leur main le sang de leurs frères, qui seront déçus, faute d'avoir été avertis². » Dans le corps du même ouvrage, l'auteur fait encore, par une allégorie plus brève, allusion aux mêmes idées : « Les Sociniens triomphent..., ils font la loi aux faux critiques jusque dans le sein de l'Église : la ville sainte est foulée aux pieds, le parvis du temple est livré aux étrangers, et des prêtres leur en ouvrent l'entrée³. »

¹ Tome VI, p. 225. — Cf. III Reg. I. — Cette péroraison a été écrite rapidement : Bossuet n'a pas remarqué l'incorrection : « C'est aux prédicateurs à sonner... et de crier. »

² Tome II, p. 523. — Cf. I Machab. VII. — Une expression est prise de Gen. IX, 3 : *Sanguinem enim animarum vestrarum requiram de manu cunctorum bestiarum : et de manu viri et fratris ejus, requiram animam hominis*. — Bossuet a gardé le singulier, qui est dans ce passage : *de leur main*.

³ *Défense de la Tradition*, livre VI, chap. VII, — t. II, p. 595. — Cf. Apoc. XI, 1, 2. — Une allégorie très courte mérite encore d'être signalée. Pierre Jurieu demandait qu'on interprêtât avec indulgence une expression inexacte dont il s'était servi, et lui-même

Voilà comment Bossuet manie à l'occasion l'allégorie biblique, tantôt pour jeter dans une péroration plus de vivacité et d'allégresse, tantôt pour relever la dignité de sa parole épiscopale. Mais il ne le fait qu'exceptionnellement, et ce n'est pas en cela qu'on peut faire consister son style biblique.

§ 4.

EN QUOI CONSISTE ESSENTIELLEMENT LE STYLE BIBLIQUE
DE BOSSUET.

Qu'est-ce donc enfin que ce style biblique? Pas autre chose, essentiellement du moins, que le mélange fréquent et intime du style même de la Bible avec celui de l'auteur. A parler exactement, Bossuet n'imité pas le style de la Bible, qui, on l'a vu plus haut, n'est pas imitable : mais il le transporte par de très nombreux emprunts dans son propre style. Qu'on se souvienne qu'il puise sans cesse dans l'Écriture, et que sans cesse il insère des traductions dans ses œuvres, sous forme de citations, de citations commentées par des passages ana-

jugeait en toute rigueur les expressions employées par les Pères : Bossuet le compare au serviteur de l'Évangile qui demande la remise de sa dette et exige violemment que son compagnon lui rende à lui-même tout ce qui lui est dû : Pierre Jurieu « a bien osé se permettre de dire que le Fils de Dieu n'était pas toute la Divinité ; et il veut que nous excusions par une bénigne interprétation une expression si étrange, pendant qu'il tient à la gorge ses conservateurs, pour ne pas dire ses maîtres et les saints docteurs de l'Eglise ; et, jusqu'à les étrangler, il les presse en disant : Tu as dit portion, tu as dit partie, tu as mis l'inégalité [entre le Père et le Fils]. » — 6^{me} Avertissement aux protestants, 1^{re} partie, art. v, § 40, — t. IV, p. 15. — Cf. Matth. xviii.

logues des Livres saints, d'allusions rapides à un fait, à un personnage, à une phrase ; qu'on se rappelle les mots, les métaphores, les figures et les tours pris de la langue biblique, — car, tout en distinguant la langue du style, il faut bien reconnaître que la langue est au style ce que la partie est au tout ; — qu'on réfléchisse que tous ces emprunts ne sont pas rares et disséminés çà et là, mais qu'ils se serrent, se croisent et se mêlent dans une même page : on verra peut-être assez bien ce qui donne au style de Bossuet le caractère que nous analysons en ce moment. Il n'y a pas, semble-t-il, à chercher autre chose pour définir en quoi le style biblique consiste chez lui, — du moins pour le fond et la substance, car une étude détaillée nous montrera plus loin qu'on peut reconnaître dans son style d'autres traces de l'influence biblique. — Remarquons du reste que, pour qu'il y ait style biblique de Bossuet, il faut que les citations et les emprunts de tout genre soient intimement fondus dans le discours : des citations longues et se détachant nettement du contexte ne rentreraient pas dans le cas qui nous occupe : ce n'est pas là du style de Bossuet.

Il faut d'abord expliquer cette manière de voir sur ce qui rend surtout biblique le style de l'auteur que nous étudions : dans les paragraphes suivants, il y aura lieu d'examiner un à un les divers éléments du style et de chercher ce que Bossuet doit à la Bible pour « l'ordre et le mouvement des pensées », pour la couleur, pour le ton.

C'est bien le mélange fréquent des phrases et des expressions de la Bible avec celles de Bossuet lui-même qui produit ce qu'on nomme son style biblique. Voici, par exemple, un beau et célèbre passage du sermon *sur l'Unité de l'Église* : « La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique, où sera-masse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs, ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique ;

mais en même temps, que vous êtes forte ! Belle, dit le saint Cantique, et agréable comme Jérusalem, et en même temps terrible comme une armée rangée en bataille ; belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef ; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas, mais tout à coup devenue terrible. Car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ? Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête et la chaire de l'unité vous unissant toute, abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'exécration des siècles passés et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre pierre ; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière et rassemble toutes vos forces dans une seule action ¹. »

¹ Premier point, — t. VI, p. 680. — Cette citation est faite d'après l'édition originale. Le texte de l'édition Guillaume contient deux fautes : « toute la hauteur », au lieu de « toute hauteur », et : « les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés ».

Tout le monde accordera que ce passage a bien le caractère biblique : c'est assurément l'impression qu'on éprouve en le lisant. Qu'on cherche à raisonner cette impression : voici ce qu'on trouvera. Le développement a pour point de départ une citation : « Vous êtes belle et agréable comme Jérusalem, et en même temps terrible comme une armée rangée en bataille ¹. » Ce ne sont pas là seulement deux lignes de la Bible insérées dans le discours de Bossuet : c'est une comparaison que l'orateur continue, décrivant Jérusalem dans la paix et dans la guerre et s'écriant : « O Jérusalem ! » comme il dira plus loin : « O Église sainte ! » Au reste en lisant cette description de Jérusalem ou de l'Église, marchant avec Pierre à sa tête et triomphant de ses ennemis, il est impossible de ne pas se rappeler le grand tableau d'Israël traversant le désert, qui fait l'exorde du même sermon ; les idées et les expressions sont presque les mêmes ; voilà donc un autre souvenir qu'éveille en nous le verset du Cantique et comme un second plan que nous entrevoyons dans le lointain.

Outre le texte principal, dont l'influence se fait sentir dans tout le morceau, on reconnaît encore sans peine deux phrases, prises l'une de saint Paul, l'autre du psaume *Super flumina* : « Abattant... toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ² ;... prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les écrasant contre votre pierre ³. » Ces deux emprunts entrent tout naturellement dans la trame du discours, et sans que l'orateur en et de toute l'exécution (sic) des siècles futurs, » au lieu de : « les accablant tout ensemble et de toute l'exécration des siècles passés et de toute l'exécration des siècles futurs. »

¹ Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata. — Cant. vi, 3.

² Consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei. — II Cor. x, 4, 5.

³ Filia Babylonis misera... Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram. — Ps. cxxxvi, 8, 9.

avertisse. Si l'on regarde de plus près, l'on en verra une quantité d'autres, mieux fondus encore avec le reste, et l'on s'apercevra que les détails du style sont bibliques, aussi bien que la pensée générale et les phrases les plus apparentes. « Belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles... » Quand Bossuet écrivait ces lignes, n'entendait-il pas l'écho des psaumes qui redisent la gloire et la beauté de Jérusalem : *Cujus participatio ejus in idipsum* ¹... *Fiat pax in virtute tua, et abundantia in turribus tuis* ²... *Lauda, Jerusalem, Dominum* ³... *Quoniam elegit Dominus Sion* ⁴... Quand l'orateur nous fait voir « tous les arcs bandés », ne se rappelle-t-il pas l'armée que décrit Isaïe : *Omnes arcus ejus extenti* ⁵? Quand il montre l'Église « abattant toutes les têtes superbes », ne fait-il pas allusion au verset : *Conquassabit capita in terra multorum* ⁶, qu'il combine peut-être avec : *Oculos superborum humiliabis* ⁷? Quand il dit : « Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant », ne traduit-il pas saint Paul en le résumant : *In illo... qui est caput Christus : ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis* ⁸...

Qu'on examine plus attentivement encore le style de Bossuet : là où les membres de phrase ne sont pas

¹ Ps. cxxi, 3. — Le sens de ce verset est : qui participe à une même unité.

² Ps. cxxi, 7. — La traduction de saint Jérôme rappelle de plus près encore les mots de Bossuet : *Sit pax in muris tuis*.

³ Ps. cxlvii, 1.

⁴ Ps. cxxxii, 13.

⁵ Is. v, 28.

⁶ Ps. cix, 6.

⁷ Ps. xvii, 28.

⁸ Ephes. iv, 15, 16

empruntés à l'Écriture, on trouve du moins les mots de la langue biblique : *annoncer les vérités de Dieu*¹, *ses fidèles, les scandales, les blasphèmes, l'exécration*², *dissiper les hérésies*³.

Ainsi, dans une page de Bossuet, il y a onze passages de la Bible cités, traduits, rappelés à notre esprit, et en outre des mots pris dans le vocabulaire sacré. Voilà, semble-t-il, ce qui donne au style de ce passage son caractère biblique. Le même travail fait sur d'autres morceaux conduirait à des résultats semblables. Partout le style biblique de Bossuet provient des citations, qui tantôt servent de base à un développement, tantôt n'occupent que leur place même et ne font qu'exprimer une des propositions du discours ; des demi-phrases bibliques, que l'orateur emploie sans effort et sans même les remarquer, parce qu'elles se présentent naturellement à son esprit, et sont l'image exacte de sa pensée ; des expressions, des métaphores, des mots que Bossuet a pris aux écrivains sacrés et qu'il a faits siens. A force d'étudier la Bible, à force de la traduire et de la citer, il en a si bien retenu les tours et les phrases, qu'il les mêle intimement à son propre style, et qu'on ne distingue plus ce qui est de lui et ce qui est du Livre saint.

Au reste, le style biblique par emprunts et citations est bien celui de la tradition chrétienne. Les Pères n'ont pas fait de pastiches, ils ont fait rarement des allégories bibliques : mais plusieurs d'entre eux ont largement puisé

¹ Cf. Ps. xxix, 10 : Numquid confitebitur tibi pulvis, aut annuntiabit veritatem tuam ? — Ps. lxxxviii, 2 : In generationem et generationem annuntiabo veritatem tuam in ore meo, — et alibi sæpe.

² Dans le sens de malédiction religieuse. — Cf. : Aquas amarissimas, in quibus cum execratione maledicta conguessit. — Num. v, 18. Ut... execrationem meam senectuti conquiram. — II Mac. vi, 24, 25.

³ Employé dans le même sens que : Dissipa gentes quæ bella volunt. — Ps. lxxvii, 31. — Les autres mots cités ici sont assez connus comme bibliques.

dans les mots et les phrases de l'Écriture. Ainsi faisait « l'admirable » saint Augustin, quand il épanchait en Dieu toute son âme ¹, ainsi faisait saint Bernard, celui peut-être de tous les Pères dont le style est le plus biblique; ses discours ne sont presque qu'une mosaïque faite de fragments de l'Écriture; il semble ne vouloir employer que des mots pris dans les Livres saints ². Pour la manière d'écrire comme pour la doctrine, le « dernier des Pères » n'a donc fait que suivre les traces des Pères et des docteurs de l'ancienne Église : il est ici comme partout l'homme de la tradition.

¹ Voici, par exemple, le début du IX^e livre des *Confessions* : « O Domine, ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo sacrificium laudis. Laudet te cor meum et lingua mea, et omnia ossa mea dicant : Domine, quis similis tibi ? Dicant, et responde mihi, et dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Quis ego et qualis ego ? Quid non mali aut facta mea ; aut si non facta, dicta mea ; aut si non dicta, voluntas mea fuit ? Tu autem, Domine, bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ et a fundo cordis mei exhaustiens abyssum corruptionis. Et hoc erat totum nolle quod volebam et velle quod volebas. Sed ubi erat tam annoso tempore, et de quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem leni jugo tuo, et humeros levi sarcinæ tuæ ? Christe Jesu, adjutor meus et redemptor meus ! » Voici maintenant les passages qu'on retrouve dans ces quelques lignes : O Domine, quia ego servus tuus : ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis. — Ps. cxv, 16, 17. — Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ? — Ps. xxxiv, 10. — Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. — *Ibid.*, 3. — Pius et misericors est Deus. — Eccli. ii, 13 ; cf. Psalm. *passim*. — Dextera tua suscepit me. — Ps. xvii, 36. — Tollite jugum meum super vos... Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. — Matt. xi, 29, 30. — Domine, adjutor meus et redemptor meus ! — Ps. xviii, 15.

² Dans ces passages où saint Bernard ne parle qu'en termes bibliques, il ne faut pas lui demander d'employer les morceaux de phrases qu'il emprunte dans leur sens littéral ou même dans leur sens spirituel : il n'a pas l'intention d'être fidèle au sens, il ne cite pas pour prouver, il ne veut que transporter dans son style des mots et des tours de la Vulgate.

§ 5.

L'ORDRE ET LE MOUVEMENT DES PENSÉES.

Pour donner une idée plus précise et plus complète du style biblique de Bossuet, il faut le considérer de plus près et examiner l'influence des Livres saints sur les divers éléments dont la réunion forme ce qu'on entend communément par le style.

Tout d'abord « l'ordre et le mouvement des pensées ¹ » sont habituellement très différents chez Bossuet de ce qu'ils sont dans la Bible. Les idées ne se présentent pas de la même manière à l'écrivain hébreu et à l'écrivain français. Est-on curieux de voir comment cette remarque générale s'applique en particulier au style de Bossuet? Nous avons cette bonne fortune qu'un des modernes les plus versés dans les études bibliques s'est exercé à donner le tour hébreu à une phrase de Bossuet. Voici d'après lui ce que serait un exorde célèbre, s'il avait été écrit par un prophète d'Israël : « Dieu règne dans les cieux, et tous les empires révèlent de lui, et la gloire et la majesté et l'indépendance appartiennent à lui seul, et il se glorifie seul, et il fait la loi aux rois, et il lui plaît, et il leur donne de grandes leçons et terreur ². » Nous voilà bien

¹ Buffon, *Discours sur le style*. — Il faut ajouter à cette définition le ton et la couleur pour avoir tout ce qui fait le style tel qu'on l'entend habituellement.

² M. l'abbé F. Vigouroux, *Manuel biblique à l'usage des séminaires*, édit. 1886, — t. I, p. 139, note 2.

loin de ce début fameux que tout le monde sait par cœur. Bossuet n'a donc pas la structure biblique de la phrase ; il a la grande période classique, logiquement liée, fortement construite, portant encore la marque du moule antique d'où elle sort.

Si donc l'ordre et le mouvement des pensées ont chez lui quelque chose de biblique, c'est surtout parce qu'il transporte dans ses œuvres les tours mêmes du modèle. L'ordre et le mouvement bibliques sont moins dans ce qu'on peut appeler la partie personnelle de son style, que dans les fragments plus ou moins étendus qu'il prend au texte sacré, dans ses citations, dans ses emprunts de tout genre.

Peut-être cependant y a-t-il quelque chose de plus. Peut-être, en étudiant avec attention le style de Bossuet, même dans ce qu'il a de personnel, y trouvera-t-on, sinon une reproduction, du moins comme un reflet du style même de la Bible. Considérons de près la construction et l'allure de ses phrases et de ses développements.

La phrase de Bossuet est nombreuse et sonore, elle se déroule avec ampleur, elle est faite pour être prononcée à haute voix et solennellement. Evidemment l'habitude de parler en public exerce une influence puissante sur sa manière d'écrire, lors même qu'il ne compose pas des sermons : on pourrait parfois déclamer ses lettres. Mais le nombre, l'ampleur, la sonorité, se retrouvent à peu près chez tous les orateurs du grand siècle. Un des traits par lesquels Bossuet se distingue des autres, c'est que chez lui le mouvement de la phrase est plus rapide, la marche du style plus vive et plus entraînant ; même ses longues périodes marchent allègrement ; son éloquence ressemble moins au cours d'eau tranquille et lent qu'au torrent qui précipite ses flots. Ne faut-il pas reconnaître dans ce mouvement du style l'influence de la poésie biblique et de l'éloquence des prophètes ? N'a-t-il pas gardé pour lui-même quelque chose de ce langage

véhément dont il s'inspirait sans cesse, « comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où ses eaux sont précipitées ¹ ».

Parfois on sent un rythme dans sa parole ; les membres de phrase se suivent par intervalles mesurés, ils se répondent ou s'opposent l'un à l'autre, répétant deux fois la même pensée ou exprimant des pensées contraires, mises symétriquement en regard l'une de l'autre : il y a là comme une trace de ce *parallélisme*, qui fait le fond de la poésie hébraïque. Bossuet dit, en parlant de la vérité chrétienne qui s'est imposée au monde : « Elle a dit, et a voulu être crue ; elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion ². » N'est-ce pas comme un écho de certains versets de la Bible, de celui-ci par exemple : « Il a dit, — et tout a été fait ; — il a commandé, — et tout a été créé ³ » ?

Dans le même sermon *sur la divinité de la Religion*, on lit un autre passage plus long et bien nettement rythmé :

«... L'histoire de l'Église, c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme. Il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts même ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissent l'appui de l'Église sont tombés

¹ Sermon *sur la divinité de la Religion*, 2^d dimanche de l'avent (1663), 1^{er} point, — t. VI, p. 508. Bossuet avait déjà écrit la même phrase, presque mot pour mot, dans le *Panegyrique de saint Paul : Placeo mihi*, 1^{er} point, — t. VII, p. 183.

² Sermon *sur la divinité de la Religion*, 2^d dimanche de l'avent (1663), 1^{er} point, — t. VI, p. 507.

³ Quia ipse dixit, — et facta sunt ; — ipse mandavit, — et creata sunt. — Ps. cxlviii, 4.

avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile ¹. »

En écrivant ces lignes, Bossuet n'était-il pas, d'une façon plus ou moins consciente, sous l'influence de quelque psaume où le mouvement de la pensée et de l'expression est absolument le même :

Tous les peuples m'ont assiégé :
Et, au nom du Seigneur, je me suis vengé d'eux ;
M'environnant, ils m'ont environné :
Et, au nom du Seigneur, je me suis vengé d'eux ;
Ils m'ont environné comme des abeilles ;
Ils se sont embrasés comme le feu dans des épines ;
Et, au nom du Seigneur, je me suis vengé d'eux ².

Ce qui semble bien prouver que l'influence biblique est pour quelque chose dans le mouvement du style de Bossuet, c'est que ce mouvement devient surtout vif et animé au contact du style même de la Bible : lorsque les citations se pressent dans une page, les phrases voisines ressemblent aux citations ; ce que l'orateur ajoute à l'écrivain sacré ne diffère pas de ce qu'il lui emprunte ; il le continue et le complète avec des phrases écrites dans le même rythme ³. Ainsi celui qui se trouve au milieu de gens qui marchent au pas imite naturellement ceux qui l'entourent.

¹ *Premier point*, — t. VI, p. 508.

² Omnes gentes circuierunt me : — et in nomine Domini, quia ultus sum in eos ; — Circumdantes circumdederunt me : — et in nomine Domini, quia ultus sum in eos ; — Circumdederunt me sicut apes, — et exarserunt sicut ignis in spinis : — et in nomine Domini, quia ultus sum in eos. — Ps. cxvii, 10-12 (cité et traduit d'après la Vulgate).

³ Bossuet entre dans le mouvement du cantique d'Anne, mère de Samuel (I Reg. ii) : *Dominus mortificat, et vivificat ; deducit ad infernos, et reducit ; Dominus pauperem facit, et ditat ; humiliat et subleuat* ; après une citation de ce poème, il continue dans le même rythme, tantôt avec des fragments d'Isaïe, tantôt avec ses pensées personnelles : « C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse ;

Ces passages plus particulièrement vifs, coupés, cadencés, qui se détachent çà et là au milieu de la prose périodique et des phrases à tournure latine, nous amènent à dire un mot de ce qu'on nomme le *lyrisme* de Bossuet¹.

Dans ce lyrisme, la citation de la Bible entre pour une très large part : elle domine dans la première semaine des *Élévations*, qui est si profondément lyrique. Mais il est certain aussi que Bossuet avait une imagination ardente et poétique, par laquelle il se rapprochait en quelque chose des écrivains hébreux : il pouvait à l'occasion mêler son enthousiasme au leur et se laisser emporter comme eux par les bonds rapides de sa pensée. Il y a, par exemple, dans les *Oraisons funèbres*, deux morceaux fameux qui sont pleins de lyrisme biblique, et où les emprunts sont assez bien fondus et dissimulés pour qu'on puisse dire que le style de Bossuet y est vraiment personnel et original. Le premier est l'apostrophe à la ville d'Alger, dans l'*Oraison funèbre* de Marie-Thérèse :

« Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton

c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie ; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe, qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde : c'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite ; c'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu ; qui renverse un Nicanor par une poignée de gens qu'il regardait comme rien, *quos nullos existimabat*, comme dit le texte ; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyait pouvoir dominer aux flots de la mer, *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare...* » — Sermon sur l'*Honneur*, mardi de la 2^e semaine de carême (1666), 3^e point, — t. VI, p. 543.

¹ Il n'est question ici que du lyrisme *dans le style* : on peut en outre trouver du lyrisme dans l'inspiration générale des discours, dans la marche des développements, par exemple comparer à un thrène l'*Oraison funèbre* de la duchesse d'Orléans.

cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance : mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, te te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr ? et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer ; » et la navigation va être assurée par les armes de Louis ¹. »

La citation de la fin nous avertit que Bossuet songeait à la ruine de Tyr, telle que les prophètes l'ont décrite ; peut-être avait-il relu, avant d'écrire, les trois chapitres d'Ézéchiël et le chapitre d'Isaïe où sont annoncés ses malheurs ² ; il est encore fort possible que la comparaison de « l'oiseau ravissant » soit un souvenir d'Abdias ³ : mais les réminiscences, une exceptée, ne sont pas textuelles ; Bossuet s'inspire librement des auteurs sacrés, il en suit le mouvement plutôt qu'il ne s'applique à en reproduire les paroles ; il est évident qu'il compose de mémoire, en écoutant les échos lointains des Prophètes : nous avons ici un ouvrage d'un lyrisme tout personnel ⁴.

Il faut en dire autant de la célèbre description des luttes de la Pologne :

¹ *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, première partie, — t. VII, p. 289.

² Is. xxiii ; Ezech. xxvi, xxvii, xxviii. — La citation textuelle est Ezech. xxvii, 32.

³ Abd. 3, 4.

⁴ Voici, en suivant l'ordre du morceau de Bossuet, les principales réminiscences bibliques qui s'y présentent : on verra que l'orateur

« Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume : après de courageux, mais vains efforts, le roi

reproduit l'idée bien plus que les mots, qu'il est beaucoup plus loin du texte que dans le passage analysé précédemment, qu'il imite en résumant de mémoire plus qu'il ne traduit : *Tu ergo, fili hominis, assume super Tyrum lamentum, et dices Tyro quæ habitat in introitu maris, negotiationi populorum ad insulas multas : Hæc dicit Dominus Deus : O Tyre, tu dixisti : Perfecti decoris ego sum, et in corde maris sita. Finitimi tui, qui te ædificaverunt, impleverunt decorem tuum : abietibus de Sanir exstruxerunt, te cum omnibus tabulatis maris... — Ezech. xxvii, 2, 3, 4, 5. — Superbia cordis tui extulit te, habitantem in scissuris petrarum, exaltantem solium tuum : qui dicis in corde tuo : Quis detrahet me in terram? Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum : inde detraham te, dicit Dominus. — Abd. 3, 4 (Abdias ne prophétise pas contre Tyr, mais contre l'Idumée). — Adscendere faciam ad te gentes multas, sicut adscendit mare fluctuans, et dissipabunt muros Tyri, et destruent muros tuos, et domos tuas præclaras subvertent : et lapides tuos, et ligna tua, et pulverem tuum in medio aquarum ponent. — Ezech. xxvi, 3, 4, 12. — A sonitu clamoris gubernatorum tuorum conturbabuntur classes : et descendent de navibus suis omnes qui tenebant remum : nautæ et universi gubernatores in terra stabunt... et assument super te carmen lugubre et plangent te : Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? — Ezech. xxvii, 28, 29, 32. — Au lieu de citer des versets détachés, mieux vaudrait, si ce n'était trop long, citer les chapitres entiers : on verrait comment l'orateur en rend l'idée et le mouvement.*

est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre, ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Église et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée . ¹»

Les éditions, à la suite de celle qui fut faite du vivant de l'auteur, renvoient à trois endroits de Daniel, d'Ezéchiel et du quatrième livre des Rois. Il y a dans cette page bien d'autres emprunts ² : mais peut-être Bossuet lui-même n'en avait-il pas nettement conscience. Pour la comparaison du « grand arbre ébranlé par tant de mains

¹ *Oraison funèbre de la princesse Palatine*, première partie, — t. VII, p. 299.

² Notons, toujours en suivant phrase par phrase le texte de Bossuet, les versets que rappelle le passage cité : *Rugitus ejus ut leonis, rugiet ut catuli leonum : et frendet, et tenebit prædam, et amplexabitur, et non erit qui eruat.* — Is. v, 29. — *Velociores aquilisequi illius.* — Jer. iv, 13. — *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.* — Ps. lxxvii, 9 ; d'ailleurs, les arcs ne sont pas ici une simple réminiscence biblique : des auxiliaires venus de l'Ukraine s'en servaient dans l'armée polonaise. — *Præparate scutum et clypeum et procedite ad bellum ; jungite equos, et adscendite, equites ; state in galeis, polite lanceas, induite vos loriceis. Quid igitur ? Vidi ipsos pavidos et terga vertentes, fortes eorum casos : fugerunt conciti nec respexerunt : terror undique, ait Dominus.* — Jer. xlvi, 3, 4, 5. — *Numquid non ultra est sapientia in Theman ? Perit consilium a filiis, inutilis facta est sapientia eorum : fugite et terga ver-*

et frappé de tant de coups à sa racine », il renvoie à deux passages analogues des prophètes ¹ : il ne peut dire lequel il a imité, il s'est inspiré de tous les deux, sans copier l'un ni l'autre : lorsqu'il décrit la déroute de l'armée polonaise, il rappelle, outre un verset des Psaumes, deux endroits différents de Jérémie, et un troisième d'Isaïe ² : on ne sait lequel il avait en vue, et il paraît vraisemblable qu'il ne songeait distinctement à aucun, mais qu'il avait de tous une vague réminiscence. Soutenu par le souvenir de ses lectures, l'imagination toute pleine du style prophétique, et pour ainsi dire encore toute frémissante, il s'abandonnait à sa propre inspiration, et il écrivait

tite, descendite in voraginem, habitatores Dedan. — Jer. XLIX, 7, 8. — Quia hæc dicit Dominus Deus sanctus Israël : Si revertamini et quiescatis, salvi eritis... Et noluistis : et dixistis : Nequaquam, sed ad equos fugiemus : ideo fugietis ; et super veloces adscendemus : ideo velociores erunt, qui persequentur vos. — Is. xxx, 15, 16. — Magna arbor et fortis, et proceritas ejus contingens cælum... Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem et præcidite ramos ejus : excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus : fugiant bestię quæ subter eam sunt, et volucres de ramis ejus. — Dan. iv, 8, 11. (Ce passage est un des trois auxquels renvoient les éditions : outre le v. 11 ; elles indiquent le v. 20, où la même chose est répétée sous forme de discours indirect.) — Ecce Assur quasi cedrus in Libano... Et succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes, et in cunctis convallibus corruent ramiejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ : et recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum. — Ezech. xxxi, 3, 12, (second passage indiqué dans les éditions). — Secundum multitudinem miserationum tuarum respice in me. — Ps. Lxviii, 17. — Ponam itaque circulum in maribus tuis, et camum in labiis tuis, et reducam te in viam per quam venisti. — IV Reg. xix, 28. (Ce passage qui, dans le contexte, s'adresse à Sennachérib, est certainement un de ceux que Bossuet a imités, puisqu'il est un des trois marqués dans l'édition *princeps* : mais on voit que l'orateur l'a résumé et en a adouci les expressions.) — Et intonuit de cælo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam. — Ps. xvii, 14.

¹ Dan. iv et Ezech. xxxi. — Voir la note précédente.

² Ps. Lxxvii, 9 ; Jer. XLIX ; Is. xxx. — Voir l'avant-dernière note.

tout naturellement une page pleine des tours d'Isaïe ou d'Ezéchiel.

Voilà donc au moins deux exemples dans lesquels Bossuet, sans faire de citation textuelle ni d'emprunt littéral, imite dans une large mesure l'ordre et le mouvement des pensées, et par conséquent le style de la Bible. Donc, tout en maintenant que chez lui le style biblique n'est habituellement que le style même de la Bible mêlé avec le sien propre, n'y a-t-il pas lieu de faire quelques exceptions, et de dire qu'il a fait parfois des imitations proprement dites du style de l'Écriture, ou, si l'on veut, des pastiches bibliques?

Il semble, en effet, qu'il faille donner une place à part aux derniers exemples cités, et à quelques autres passages semblables; l'assimilation entre les éléments bibliques et le style personnel de l'auteur y est plus profonde et plus complète, la part d'originalité y est plus grande; si l'on veut les appeler de vraies imitations du style de l'Écriture, il y aura lieu de faire observer qu'il y a, même dans ces endroits, de profondes différences entre le style français et le style hébreu, et toutefois on peut laisser passer le mot. Mais ce qu'il importe de signaler, c'est qu'ici l'imitation de la Bible ne ressemble en rien au pastiche des modernes. Le faiseur de pastiches veut parler comme un prophète ou un apôtre: Bossuet veut parler comme un prédicateur chrétien, mais, parce qu'il est plein de l'Écriture, il lui arrive parfois involontairement de parler en style de prophète. Le faiseur de pastiches n'échappe guère aux contresens et aux contradictions; tandis qu'il veut contrefaire l'inspiré, il tombe de la nue et verse dans le style de journal: chez Bossuet, les tournures modernes ne choquent pas, lorsqu'elles se montrent au milieu des tournures bibliques; l'orateur se donne en effet pour un moderne, mais de temps à autre il s'élève et touche au style hébreu. Bossuet est naturel, le faiseur de pastiches ne l'est pas.

§ 6.

LA COULEUR.

Différentes causes ont fait que le style de plusieurs de nos grands écrivains manque d'éclat et de coloris. Chez Bourdaloue, c'était disposition d'esprit naturelle : il avait l'imagination du géomètre, celle qui perçoit nettement les lignes, les plans et les contours, mais ne voit pas les couleurs. Chez Arnauld ou Nicole, et en général chez les écrivains de Port-Royal, Pascal excepté, c'était en partie disposition naturelle, en partie doctrine morale, crainte de trop donner à la forme, de sacrifier au plaisir des sens, d'orner l'austérité du dogme, d'éclairer les obscurités de la foi. Chez d'autres encore, par exemple chez Malebranche, et même chez La Rochefoucauld, c'était peut-être influence cartésienne : la nouvelle école avait renié ce principe scolastique que les sens présentent à l'esprit la matière d'où il abstrait ses conceptions : on cherchait en Dieu ou dans des formes innées à l'intelligence l'origine des idées : on méprisait tout ce qui est matériel et sensible : on voulait n'exprimer que des pensées pures et ne parler qu'à l'esprit.

Pour le style, Bossuet appartient à une tout autre école, non seulement par sa pratique, mais encore par sa théorie littéraire. On n'a qu'à relire ses conseils au cardinal de Bouillon ¹ pour voir quelle estime il fait du style « orné », du style « tourné et figuré » ; combien il recommande « la variété, qui est tout le secret pour plaire... la variété sans laquelle nul agrément ».

¹ Pour les citations qui suivent, voir cet *Ecrit*, — t. VI, pp. 3 et 4.

Pour mettre dans son style cet éclat et cette variété, Bossuet, dès qu'il fut sorti de l'enfance, laissa l'étude théorique de l'éloquence pour celle de la parole des grands maîtres. Il admira le style des modèles classiques, floraison brillante et parfumée qu'il s'efforça de faire revivre dans son œuvre. Dans les écrits de Cicéron, les exemples de la grande éloquence lui furent plus utiles que les préceptes qui s'y trouvent ramassés. Avec Cicéron, il eut pour maîtres Tite-Live, Salluste, Térence, Virgile, et chez les Grecs, Homère, Platon, Isocrate, Démosthène. Ce sont du moins ceux-là qu'il nomme.

Pourquoi ne dit-il pas que la Bible lui servit plus encore que tous les anciens? Sans doute il la respectait trop pour y faire des études de style. Il s'y attachait et il la recommandait pour apprendre *les choses*. Mais s'il ne cherchait que la doctrine dans la Bible, il est certain qu'il y trouva par surcroît, peut-être à son insu, l'art et la perfection de la forme.

On ne peut douter en effet que l'influence biblique n'ait contribué pour une large part à donner au coloris de son style la richesse et la vivacité. Ces qualités s'expliquent tout d'abord par la puissante imagination de Bossuet, qui voyait toutes choses vivre et se mouvoir; puis par la Bible, qui soutenait et fortifiait cette qualité naturelle: et, en troisième lieu seulement, par les modèles classiques. Admettons que la peinture si animée de la bataille de Rocroi vienne de Tite-Live plus que des *Rois*; disons, si l'on veut, que la description de la vie, dans le sermon *sur la Mort* ¹, dérive de Platon ou de

¹ Dans tout ce premier point, à part quelques textes cités, et le fameux passage de Tertullien, la plupart des réflexions et des images ne viennent ni de la Bible, ni des Pères: elles peuvent être suggérées par une philosophie tout humaine: les grands chênes, le livre, la nature qui redemande sa matière, la recrue du genre humain, l'espace infini du temps, le théâtre, le moment unique que nous saisissons.... — Tome VI, p. 434.

Cicéron, bien que ni l'un ni l'autre n'aient jamais atteint cette force et ce pittoresque dans l'expression. Mais, pour quelques passages éclatants où le souvenir biblique se fait peu sentir, on en citerait vingt où Bossuet prend dans l'Écriture ses images et ses couleurs.

Dans le seul carême de 1662, il nous met sous les yeux la vengeance de Dieu qui frappe et qui rompra la porte si l'on n'ouvre, *Ecce venit... fac conclusionem*; à la page suivante, l'âme du mauvais riche, où les passions mutinées crient : *Affer, affer*; bientôt après, Dieu qui tient dans sa main une coupe remplie de trois liqueurs; ailleurs, l'arbre qui s'est élevé superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons, qui cependant doit tomber d'une grande chute, et qu'on verra tout de son long couché sur la montagne; plus loin l'Esprit de Dieu, dont le souffle tantôt relâche la rigueur du froid, tantôt pousse violemment les murailles, tantôt renverse les montagnes et déracine les cèdres, et qui, d'un coup soudain, jette Madeleine abattue aux pieds de Jésus-Christ; plus loin encore, la confusion et la rougeur que le péché fait monter sur le visage et le front même du coupable, *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*; enfin Dieu qui gouverne les rois, fait marcher son esprit de terreur devant les conquérants, déracine les royaumes, et les jette où il lui plaît, comme un roseau que les vents emportent ¹.

Si l'on veut des exemples d'une époque postérieure, qui ne se rappelle la comparaison de la vie avec les eaux

¹ Voici où se trouvent les morceaux rappelés ici : la référence jointe à chacun d'eux renvoie au principal passage biblique qui en a fourni l'idée et la couleur : Sermon sur l'Impénitence finale, fin du second point, — t. VI, pp. 415-416; — Cf. Ezech. vii. — Ibid., 3^e point, — p. 417; — Cf. Prov. xxx, 15. — Sermon sur la Providence, 1^{er} point, — pp. 422-423; — Cf. Ps. xxxvi, 13, et Ps. lxxiv, 9. — Sermon sur l'Ambition, 2^d point, — pp. 430-431; — Cf. Ezech. xxxi. — Sermon sur l'Efficacité de la pénitence, 1^{er} point, — pp. 444-445; — Cf.

courantes, dans l'*Oraison funèbre* de la duchesse d'Orléans; dans celle de Marie-Thérèse, les peintures du ciel, l'apostrophe à Alger, et la péroraison : « Je viens comme un voleur... *Finis venit* ; » la description des luttes de la Pologne dans la *Princesse Palatine*; le portrait de Cyrus et celui d'Alexandre dans l'*Oraison funèbre* de Condé; l'exorde du discours *sur l'Unité de l'Église*¹.

Tous ces morceaux sont écrits d'un style pittoresque, qui frappe les yeux et l'imagination : et dans tous ces passages, c'est à la Bible que Bossuet a demandé les éléments de ses tableaux : c'est tantôt une grande image des Prophètes qu'il transporte dans ses discours; tantôt une ébauche dont il complète les traits; ici une parole des Livres saints qu'il a rendue vivante en l'appliquant à des personnages, et dont il a fait une scène de sa composition; là un récit de l'Écriture qu'il a vu lui-même par l'imagination et qu'il fait voir par la manière seule de le raconter.

Quelquefois les peintures empruntées à la Bible sont dans le goût oriental plus que dans le nôtre; un Français ne les aurait pas trouvées lui-même; cependant elles ne choquent pas, elles n'étonnent pas, parce qu'on sait d'où elles viennent; on est même reconnaissant à l'écrivain qui enrichit notre style de quelques images exotiques, intro-

Ps. cXLVII, 18; Is. XXV, 4; III Reg. XIX, 14; Luc. VII. — Sermon *sur l'Intégrité de la pénitence*, 2^d point, — pp. 455-456; — Cf. Ezech. XVI, 52. — Sermon *sur les Devoirs des rois*, 1^{er} point, — pp. 459-460; — Cf. Prov. VIII, 15; Is. XLV; III Reg. XIV, 15.

¹ *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, 1^{re} partie, — t. VII, p. 278; — Cf. II Reg. XIV, 14. — *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, Exorde et 2^e partie, — t. VII, pp. 286-287 et p. 290; — Cf. Apoc. *passim*. — *Ibid.*, 1^{re} partie, — p. 289; — *Vide supra*. — *Ibid.*, péroraison, — pp. 295-296; — Cf. Ezech. VII, 2; Luc. XVII, 26-28. — *Oraison funèbre de la princesse Palatine*, 1^{re} partie, — t. VII, p. 299; — *Vide supra*. — *Oraison funèbre du prince de Condé*, début de la 1^{re} partie, — t. VII, p. 318; — Cf. Is. XLV; Dan. VIII. — Sermon *sur l'Unité de l'Église*, Exorde, — t. VI, p. 675; — Cf. Num. XXVI.

duites avec discrétion : et Bossuet sait merveilleusement allier quelques traits d'imagination orientale avec la peinture exacte et fidèle du monde contemporain et français. On aime à le voir, lorsqu'il décrit la pénitence chrétienne, se servir d'abord des images de David, puis reprendre le même dessin en lui donnant les teintes modernes, et mettre à côté d'un tableau biblique des portraits esquissés à la façon des moralistes du dix-septième siècle :

« Le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu, est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire au silence, à la solitude et à la retraite. Ecoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pelicano solitudinis, factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto*¹. Je suis, dit-il, devenu semblable au pélican des déserts, et au hibou des lieux solitaires et ruinés ; j'ai passé la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau tout seul sur le toit d'une maison. Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant, qui liait toutes les parties ; ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et amie trop officieuse, qui facilitait ces secrètes correspondances ; ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités ; on apprend un autre langage, on apprend à dire : Non ; à dire : Je ne puis plus ; à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses²... »

Et, après ces peintures si bien dans le goût de son époque, Bossuet revient encore à la couleur biblique, quand il montre les anciens pénitents qui « allaient cher-

¹ Ps. ci, 7, 8.

² Sermon « *Ego vox clamantis in deserto* », placé par Lachat et par M. Guillaume au 4^e dim. de l'avent 1669, — t. VI, p. 657 ; — mis par M. Lebarq au 2^d dim. de l'avent 1668.

cher les lieux solitaires pour laisser un plus libre cours à leur douleur ; on les entendait non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts : *Rugiebam*¹. »

§ 7.

LE TON.

Il est moins facile de définir le *ton*, que de sentir qu'il occupe une place importante parmi les caractères distinctifs des différents styles. C'est un certain rapport de l'expression avec la pensée, avec le genre de la composition, avec l'âme même de l'écrivain : trouver le ton lorsqu'on écrit, c'est adapter son style au sujet traité, à la forme oratoire ou poétique qu'on a choisie, à son esprit même. Il semble du moins que nous l'entendons ainsi quand nous disons : *le ton juste, le ton sublime, le ton trop élevé, le ton familier*. C'est sur le ton qu'était fondée la vieille division du style en style simple, tempéré et sublime.

Le ton fait une grande partie de la différence qu'on remarque entre les livres historiques et les livres poétiques de l'Écriture sainte. Les parties historiques se distinguent par une simplicité absolue, par l'absence complète de toute recherche et de tout ornement. On y remarque cependant de la grandeur et même de la sublimité, mais de celle qui consiste à dire les choses les plus élevées avec les termes les plus communs et les tours les plus ordinaires².

¹ *Même sermon*, 1^{er} point, — t. VI, p. 658. — Cf. Ps. xxxvii, 9 : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis : rugiebam a gemitu cordis mei*. — Bossuet avait déjà employé les mêmes comparaisons du lion et du hibou dans le sermon sur la *Pénitence*, pour le 1^{er} dim. de carême 1661, 2^d point, — t. VI, p. 324.

² On sait qu'il y eut au dix-septième siècle de longues querelles sur le sublime de la Bible et en particulier de ce verset : « Dieu dit :

Dans les parties poétiques au contraire, on trouve à profusion les images éclatantes, les tournures hardies, les ornements magnifiques et même l'exagération si chère aux Orientaux : le ton s'élève extraordinairement, plus haut même que chez Eschyle ou Pindare, et que dans toute la littérature classique.

Peut-être Bossuet n'avait-il pas bien saisi la différence profonde qu'il y a entre ces deux styles de la Bible. Les traductions, à travers lesquelles il voyait le plus souvent les Livres saints, ne donnent qu'une idée assez imparfaite de la poésie hébraïque : elles en altèrent la sublimité par des bassesses d'expression qu'il faut attribuer à l'interprète plutôt qu'aux auteurs. Il y a donc lieu de faire quelques réserves sur cette simplicité de l'Écriture dont Bossuet parle si volontiers : l'idée qu'il s'en fait convient bien au Nouveau Testament, à une partie de l'Ancien, et à la traduction latine de toute la Bible : elle est inexacte, si l'on considère sous leur forme originale des livres comme les Psaumes, Job ou les Prophètes ¹.

Que la lumière soit, et la lumière fut. » Boileau, après Longin, trouvait ce passage sublime ; Bossuet pensait comme Boileau ; Huet contredisait, et soutenait son opinion par des raisons savantes. Toutes les pièces de ce procès se trouvent réunies au tome III des *Œuvres* de Boileau éditées par M. de Saint-Marc, in-12, 1747. Dans l'*Avertissement* [de M. l'abbé Renaudot] *touchant la dixième Reflexion sur Longin* (*loc. cit.*), on lit : « Plusieurs personnes se souviennent encore que feu M. l'Evesque de Meaux, feu M. l'abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Broue, à présent Evesque de Mirepoix, et plusieurs autres, se déclarèrent hautement contre cette pensée [la pensée de Huet], dès le temps que parut la *Démonstration Evangelique*. On sçait certainement, et non par des *ouï-dire*, que M. de Meaux et M. l'abbé de Saint-Luc en disoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despréaux. »

¹ L'abbé Fleury montre bien que c'est aux traductions et non à l'original hébreu qu'il faut attribuer ce qui nous semble bas dans l'Ancien Testament. Cf. *Discours sur la poésie des Hébreux*, § XII ; *Discours sur l'Écriture sainte*, § VIII : *Distinction entre l'Ancien et le Nouveau Testament quant à l'élocution* ; § XI : *D'où vient ce préjugé que l'Écriture*

En tous cas, il est certain que Bossuet était surtout frappé du ton simple de l'Écriture, et qu'il voulait voir la même simplicité chez celui qui la prêche ou l'explique. Pour lui, la « parole de Dieu ¹ » est comme une seconde incarnation : sous une forme sensible, elle contient la pensée divine et le Verbe du Père. Or cette sagesse éternelle, comme elle a paru humble et abaissée « en la chair qu'elle a prise au sein de Marie ² », veut aussi se montrer sans éclat sous le voile de la parole humaine. « Ce Jésus qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre... La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple. Nous adorons en notre Sauveur la bassesse avec la grandeur : il en est ainsi de son Écriture. Tout y est grand et tout y est bas, tout y est riche et tout y est pauvre ; et en l'Évangile comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus, par l'infirmité de la chair, et en l'Écriture divine par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole aussi bien que pour sa personne tout ce que les hommes admirent ³. »

A Port-Royal, on faisait à peu près la même comparaison, mais on la présentait sous un jour un peu différent. L'Écriture sainte est la parole divine enveloppée sous le voile du langage humain ; c'est comme une autre Eucharistie, où le Verbe est présent ⁴. Aussi cette parole de

sainte n'est pas bien écrite. (Parmi les *Œuvres choisies*, publiées par M. Aimé Martin au t. XV du *Panthéon littéraire*, 1837, pp. 94, 411, 412.)

¹ Cf. les sermons *sur la Parole de Dieu*, 2^d dim. de carême 1660, — t. VI, p. 226 ; — 2^d dim. de carême 1661, — p. 327.

² *Panegyrique de saint Paul*, 1^{er} point, — t. VII, p. 182.

³ *Ibid.*, — p. 183.

⁴ Cf. dans la *Préface* de la version de Mons, 1^{re} partie, la comparaison en sept points entre l'Eucharistie et l'Écriture sainte. —

Dieu, lorsqu'elle est interprétée par l'homme, doit-elle rester digne : elle est comme les vases sacrés qui renferment le corps et le sang de Jésus-Christ. On voit la conséquence pour le style : bien que Port-Royal fasse aussi profession d'y rechercher la simplicité¹, cette simplicité ne sera pas cependant sans quelque délicatesse et sans quelques ornements : les vases sacrés doivent être de matière précieuse, et on peut y enchâsser des pierres. Au reste ceux qui développaient cette comparaison avaient réussi à trouver un « style mitoyen » et une « éloquence continue² », bien conformes pour l'ensemble à leur théorie.

Bossuet réussit-il de même à rencontrer cette simplicité parfaite qu'il demandait au prédicateur de l'Évangile ? Oui, dans une certaine mesure : et, pour montrer d'une manière un peu précise en quoi consiste la simplicité de son style, on peut signaler les caractères suivants qui, plus marqués dans les œuvres de sa jeunesse, se retrouvent encore jusqu'aux dernières périodes de sa vie. Il a appris de l'Écriture à ne jamais éviter le mot propre ni le détail familier, lorsqu'il est nécessaire au sujet³ ; il cherche la clarté, parce qu'il veut instruire, et, pour se faire entendre de toutes les classes d'auditeurs⁴, il ne craint ni de répéter la même pensée avec des tours légèrement variés, ni d'emprunter à la vie de chaque jour des exemples et des comparaisons ; dans ses discours et ses livres, on

Bossuet, sans se placer au même point de vue, développe la même comparaison entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, dans le sermon pour le 2^d dimanche de carême 1661. — C'est d'ailleurs une comparaison traditionnelle.

¹ Préface de la version de Mons, 2^e partie, Règles 11 et 12.

² Expressions de Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 361.

³ Cf. dans l'*Oraison funèbre de la princesse Palatine*, prononcée en 1685 et devant le plus brillant auditoire, le récit des songes de la princesse et de ses soins pour les pauvres.

⁴ Surtout par conséquent dans les sermons de Metz.

ne sent jamais l'apprêt ni la préoccupation de bien dire, mais le seul désir de faire pénétrer la vérité dans les esprits ¹; la grandeur de son éloquence n'est jamais dans les mots, mais dans la force et le mouvement des pensées; il sait être populaire sans bassesse, parce qu'il ne veut que dire les choses comme elles sont; il fait accepter les hardiesses de mots ou de syntaxe et les hébraïsmes littéralement traduits, précisément parce qu'il les présente sans détour et sans prétendre les orner; il est incorrect sans choquer, parce que dans ses incorrections on ne sent pas la négligence, mais l'effort pour rendre sa pensée ou pour reproduire fidèlement quelque phrase énergique des Livres saints.

Au reste, n'arrive pas qui veut à cette simplicité : il faut pour y atteindre « cette justesse d'esprit qui ne

¹ Bossuet laisse à d'autres le soin du fini et de la politesse dans le style. Il écrit au Père Bouhours : «... Qu'un homme dont la plume est si correcte et si délicate, bien loin d'être rebuté par la simplicité de mon style, lui donne autant de louanges que vous faites, je n'aurais osé l'espérer. » — (*Lettre du 14 décembre 1671*, publiée par M. Floquet dans *Bossuet précepteur*, p. 303, et par M. G. Doncieux dans *le Père Bouhours*, p. 274.) — Au lendemain de la mort du même P. Bouhours, Bossuet écrit ces lignes, où se montre encore son éloignement pour toute recherche et tout apprêt dans la manière de s'exprimer : « Je suis fâché de la mort du P. Bouhours, qui était de mes amis; mais je ne lui aurais pas cédé sur le *pour que*. Ces expressions affectées et de mode me semblent indignes, je ne dis pas d'une version de l'Évangile, mais encore de tout ouvrage sérieux. » — (*Lettre à M. Pirot*, 28 mai 1702, — t. IX, p. 148.) Le tour que Bossuet condamne ici et dont Bouhours avait, paraît-il, pris la défense, est tout simplement l'emploi de *pour que* avec un verbe au subjonctif. Cette manière de dire, qui ne nous étonne plus aujourd'hui, après avoir été regardée comme une locution de province, était devenue une expression « affectée et de mode »; les écrivains sévères employaient seulement *afin que* avec le subjonctif. (Cf. Littré, article *pour*, vers la fin, remarque 2.) — Pour la défense de Bouhours, à la mémoire duquel Bossuet ne fait ici qu'un fort léger reproche et sur le ton de l'amitié, cf. la note de M. G. Doncieux, *ouvrage cité*, p. 122.

s'apprend point ¹ », et cette sûreté de goût qui fait les grands maîtres. La simplicité de Bossuet se moque de l'art et du procédé, comme « la vraie éloquence se moque de l'éloquence ». Dans le style, comme dans le vêtement et l'ameublement, il y a une simplicité du meilleur goût, mais qui ne convient qu'aux grands seigneurs; dans un château princier, rien ne sied bien comme les meubles de chêne antique, aux sculptures encore imparfaites, et les vieilles tapisseries au dessin incorrect.

Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la simplicité de Bossuet. Chacun sait combien facilement son ton s'élève, et les modèles du « style sublime » ne se rencontrent nulle part en plus grand nombre que chez l'auteur des *Oraisons funèbres*. Lui-même, qui déclarait bien haut que la prédication doit être simple comme l'Évangile lui-même, a écrit aussi que « le sublime et le grand... doit être [le style] de la chaire ² ». Cette phrase est de 1669, et peut-être l'habitude de parler devant une cour où tout était pompeux et solennel, devant ces princes et ces princesses, « lumières de la France » et « nobles rejetons de tant de rois ³ », avait-elle un peu fait perdre de vue à l'orateur sa première conception du style évangélique et les conseils de saint Vincent de Paul sur la modestie et l'humilité de la prédication chrétienne ⁴.

De plus, quand bien même Bossuet eût voulu le plus sincèrement et le plus constamment du monde se main-

¹ « Cette justesse d'esprit qui ne s'apprend point, et le bon goût d'un style simple : » expressions de Bossuet lui-même, — *Première Instruction sur la version de Trévoux*, XII^e passage, remarque, § 6, — tome II, p. 124.

² *Écrit pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI, p. 3.

³ *Péroraison de l'Oraison funèbre de Condé*.

⁴ L'influence de saint Vincent de Paul sur le style et l'éloquence de Bossuet est signalée par M. Gandar, *Bossuet orateur*, livre II, ch. I, §§ 1 et II. — Cf. cependant, au sujet de quelques dates, M. Lebarq, *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, pp. 155-156.

tenir dans le style simple, il ne l'aurait pas pu, et c'est encore pour une large part l'influence biblique qui l'en eût empêché. Il comprenait et goûtait profondément toutes les beautés des livres poétiques de l'Écriture : dès qu'il voulait parler des grandeurs de Dieu ou de ses jugements sur les pécheurs, c'est de ce côté-là que l'emportaient ses réminiscences ; il mêlait sa pensée à celle des Prophètes, son imagination à la leur, et bientôt il parlait du même ton qu'eux. Ainsi, comme le style poétique de la Bible est sublime, pompeux même, plus peut-être que ne le croyait Bossuet, le style de Bossuet lui-même reste biblique au milieu de ses élévations et de ses magnificences : c'est celui des voyants suscités par Dieu pour instruire les peuples et les rois.

Pourquoi ne pas reconnaître dans ce style de Bossuet, tour à tour simple et sublime, toujours naturel et toujours nourri de l'Écriture, la perfection du style chrétien ? Sainte-Beuve fait quelques réserves : « Pascal, dit-il, qui avait tant médité sur le style de l'Écriture, nous fait remarquer ceci : « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées ; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. » C'est cette naïveté-là, ce je ne sais quoi d'humble, de simple et de doucement négligé jusque dans la suprême vérité, qui ferait le cachet propre du style chrétien, s'il fallait lui en chercher un ¹ ; et je ne le saurais reconnaître, ce cachet à part, ni chez Pascal ni chez Bossuet, tous deux si puissants, malgré qu'ils en aient, l'un avec un surcroît de gloire dans sa parole, l'autre avec un surcroît de fermeté ². »

Il est certain, nous venons de le voir, que Bossuet n'a pas toujours, et même n'a pas la plupart du temps, cette

¹ Ici Sainte-Beuve dit en note : « Voyez l'*Imitation*. »

² *Port-Royal*, tome III, pp. 462-463.

simplicité et cette naïveté qui distingue les *Évangiles* ou l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais est-ce là le cachet unique et nécessaire du style chrétien? La poésie biblique n'est-elle pas aussi de l'héritage de l'Église? Ne conçoit-on pas, d'après les temps et les pays, différentes formes du style chrétien? Il serait long de discuter tous ces problèmes, et ce serait s'écarter du sujet : mais on peut se demander si Sainte-Beuve ne s'était pas fait du style chrétien une idée un peu étroite et un peu exclusive.

§ 8.

BOSSUET ET RACINE.

La langue et le style bibliques se retrouvent à des degrés divers chez tous les orateurs du grand siècle, chez Bourdaloue par exemple, et plus encore peut-être chez Massillon : chez celui-ci l'Écriture est à l'extérieur plus qu'au fond des choses, et elle sert parfois à orner la forme plus qu'à soutenir le fond. Toutefois, ni Massillon ni Bourdaloue ne paraissent comparables à Bossuet. L'auteur du dix-septième siècle qu'on peut le plus justement mettre en parallèle avec lui pour le style biblique n'est ni un prédicateur ni un théologien de profession : c'est Racine, le Racine des *Cantiques spirituels* et des tragédies sacrées.

On est quelque peu surpris tout d'abord de voir un écrivain qui avait si heureusement imité les poètes grecs, passer d'*Iphigénie* et de *Phèdre* à *Esther* et *Athalie* ; de le voir faire parler avec un naturel parfait les prêtres, les prophètes et les captives d'Israël dans le pur style des

Livres saints. L'étonnement cesse quand on considère de près les travaux de Racine et ses études particulières. Il avait lui aussi lu et relu la Bible, il en avait chargé les marges d'annotations dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous ¹; il s'était lui aussi aidé de Vatable pour éclaircir les passages difficiles et pour s'initier aux expressions et aux tours de la langue sainte ² : s'il n'a pas approfondi l'Écriture avec la même constance et la même science que Bossuet, il l'a du moins étudiée à peu près par les mêmes méthodes et avec le même amour. Aussi lorsqu'il voulut imiter les cantiques sacrés ou mettre sur la scène Esther, Mardochée, Joad, Abner, les femmes de Jérusalem, il parla la langue sainte presque avec la même aisance que Bossuet annonçant du haut de la chaire la parole de Dieu, ou exposant dans ses ouvrages les trésors des deux Testaments.

On comprend assez du reste que c'est Bossuet prosateur qu'il faut comparer à Racine. Bossuet essayant d'être poète lutterait avec trop de désavantage contre un tel rival : les *Psaumes* ou le *Cantique* traduits en vers sont trop loin de l'élégance aisée et du ton soutenu des *Cantiques spirituels* ou des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Mais entre Bossuet prosateur et Racine poète, les rapports sont évidents et les rapprochements sans nombre, pour qui étudie de près leur langue et la trame de leur style. Telle de ces ressemblances a été voulue, et n'est de la part de Racine qu'un emprunt et une imitation. Lorsqu'il composait *Athalie*, il avait relu l'*Histoire universelle* et noté que « M. de Meaux appelle Joas

¹ Voir dans les *Œuvres* de Racine (*Collection des Grands Écrivains*) : *Réflexions pieuses sur quelques passages de l'Écriture sainte*, — t. V, p. 201 ; — *Remarques sur Athalie*, — t. V, p. 205 ; — *Livres annotés : la Bible, le Livre de Job*, — t. VI, p. 181. — Cf. les *Avertissements* joints par les éditeurs à ces fragments.

² Voir l'*Avertissement*, en tête des *Notes sur Job*, — *Œuvres* de Racine, t. VI, p. 180.

précieux reste de la maison de David ¹ » ; et il a dit à son tour :

Du fidèle David c'est le précieux reste ².

Pour une foule d'autres expressions la rencontre n'a pas été cherchée, mais elle est frappante. On trouve chez Racine : le *Dieu vivant* ³, le *Dieu vengeur* ⁴, le *Dieu des armées* ⁵, le *Dieu du ciel* ⁶, l'*esprit de douceur*, que *Dieu verse dans le cœur d'Assuérus* ⁷, l'*esprit d'imprudence et d'erreur que Dieu répand sur Athalie* ⁸, la *terreur que le Seigneur répand sur ses ennemis* ⁹, la *poudre et la paille que le vent chasse* ¹⁰, Aman qui *trouble la terre* ¹¹, l'*eau vive* ¹², *répandre le sang comme l'eau* ¹³, les *regards pacifiques de Dieu* ¹⁴, *trouver grâce devant les yeux* de quelqu'un ¹⁵, le *bandeau qui couvre les yeux* ¹⁶, la *langue homicide* ¹⁷, *fermer les seules bouches* qui

¹ *Remarques sur Athalie*, — Œuvres de Racine, t. V, p. 207 ; — *Préface d'Athalie*, — t. III, p. 599. — Cf. Bossuet, *Histoire universelle*, 1^{re} partie, 6^e époque, — t. VIII, p. 141.

² Act. I, sc. II, v. 256. — Cf. Act. V, sc. II, vv. 1625-1626 :

Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

³ *Esther*, act. II, sc. VII, v. 653.

⁴ *Athalie*, act. IV, sc. III, v. 1343.

⁵ *Esther*, act. I, sc. I, v. 20 et suiv.

⁶ *Esther*, act. II, sc. VIII, v. 793.

⁷ *Esther*, act. II, sc. VIII, v. 725.

⁸ *Athalie*, act. I, sc. II, v. 293.

⁹ *Athalie*, act. IV, sc. III, v. 1359.

¹⁰ *Esther*, act. I, sc. V, v. 328.

¹¹ *Esther*, act. III, sc. III, v. 937.

¹² *Cantique IV*, v. 53, — t. IV, p. 160.

¹³ *Esther*, act. III, sc. IX, v. 1204.

¹⁴ *Esther*, act. I, sc. II, v. 128.

¹⁵ *Esther*, act. II, sc. VII, v. 692.

¹⁶ *Athalie*, act. V, sc. III, v. 1670.

¹⁷ *Esther*, act. III, sc. III, v. 976.

célèbrent les bienfaits de Dieu ¹, le cœur droit ², les mains pures³, adorer l'ouvrage des mains des hommes⁴, la lumière qui est un don des mains de Dieu ⁵, mettre en la main de Cyrus la dépouille des rois ⁶, Dieu qui livre Athalie aux mains de Joad ⁷, le bras de Dieu qui a livré Jézabel aux chiens ⁸, le bras qui sauva nos aïeux⁹, le bras vengeur de Dieu étendu sur une race impie¹⁰, le sang qui crie vengeance¹¹, la chair et le sang qui se troublent ¹², les restes de Jacob ¹³, le sceptre de fer ¹⁴, la chaire empestée ¹⁵, les temps sont accomplis ¹⁶, tomber comme une fleur qui n'a vu qu'une aurore ¹⁷.

Racine traduit en beaux vers les passages mêmes que Bossuet aime à faire passer dans sa prose :

[Dieu] voit comme un néant tout l'univers ensemble,
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas ¹⁸...

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ¹⁹...

¹ *Esther*, act. I, sc. IV, v. 270.

² *Athalie*, act. III, sc. VI, v. 1092.

³ *Athalie*, act. III, sc. VI, v. 1092.

⁴ *Esther*, act. II, sc. VIII, v. 743.

⁵ *Athalie*, act. I, sc. IV, v. 329.

⁶ *Esther*, act. III, sc. IV, v. 1067.

⁷ *Athalie*, act. V, sc. V, v. 1735.

⁸ *Athalie*, act. III, sc. V, v. 1038.

⁹ *Esther*, act. I, sc. I, v. 26.

¹⁰ *Athalie*, act. I, sc. II, vv. 233-234.

¹¹ *Athalie*, act. I, sc. I, v. 89.

¹² *Athalie*, act. I, sc. II, v. 261.

¹³ *Esther*, act. I, sc. III, v. 182.

¹⁴ *Athalie*, act. IV, sc. III, v. 1396.

¹⁵ *Athalie*, act. III, sc. IV, v. 1016.

¹⁶ *Athalie*, act. I, sc. II, v. 165.

¹⁷ *Esther*, act. I, sc. V, v. 328.

¹⁸ *Esther*, act. I, sc. III, vv. 226 et suiv.

¹⁹ *Esther*, act. I, sc. I, v. 67.

Tel qu'un ruisseau docile
 Obéit à la main qui détourne son cours,
 Et laissant de ses eaux partager le secours,
 Va rendre tout un champ fertile :
 Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
 Le cœur des rois est ainsi dans ta main ¹!...

Ce qui est plus remarquable encore, c'est que, chez Racine comme chez Bossuet, ces traductions entrent dans le style de l'écrivain sans heurt et sans secousse :

Sion, le jour approche où le Dieu des armées
 Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
 Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui ².

Voilà en trois vers deux traductions, mais qui s'aperçoivent à peine, tant elles sont dans le même ton que le reste du morceau. Tous les personnages de Racine parlent, comme leur propre langue, le langage de l'Écriture, et c'est le plus naturellement du monde que le petit Joas répond à Athalie par un verset de psaume :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule ³.

Dans son lyrisme enfin, Racine est biblique comme Bossuet. Il entre comme lui dans le mouvement de l'Écriture, unissant rapidement une pensée à l'autre par une transition que l'esprit ne fait qu'entrevoir, associant à l'idée de la lumière celle de la loi divine qui éclaire les âmes ⁴, passant par des élans subits de la narration à l'ado-

¹ *Esther*, act. II, sc. VIII, vv. 729 et suiv. — Cf. *Prov.* XXI, 4.

² *Esther*, act. I, sc. I, vv. 20 et suiv. — *Fecit potentiam in brachio suo.* — *Luc* I, 54. — *Ingemiscunt filii Israël propter opera vociferati sunt; adscenditque clamor eorum ab operibus.* — *Exod.* II, 23. — Cf. *Jerem.* II, 2 : *Et clamor Jerusalem adscendit.*

³ *Ad nihilum devenient [peccatores] tanquam aqua decurrens.* — *Ps.* LVII, 8. — C'est le passage cité dans l'édition des *Grands Écrivains*. Mais on peut aussi bien penser à *Eccli.* XL, 13 : *Substantiæ injustorum sicut fluvius siccabuntur.*

⁴ Voir le premier chœur d'*Athalie*. — Cf. *Ps.* XVIII.

ration et à la louange de Dieu, de la crainte à l'espérance et à la prière¹. La prophétie de Joad est peut-être chez Racine le chef-d'œuvre du lyrisme et du style biblique : elle exprime les transports impétueux de l'Esprit qui possède le grand prêtre ; elle est toute composée d'emprunts faits à Moïse, aux Psaumes, à Isaïe, à Jérémie ; on peut la décomposer en fragments bibliques, comme une page de Bossuet : et en même temps, chez le poète comme dans les plus beaux passages de l'orateur, on sent l'inspiration personnelle qui relie tous les versets pris des Livres saints, qui leur donne l'unité, la vie, l'originalité.

Mais il est temps d'arrêter cette comparaison, et de terminer toute cette étude sur le style de Bossuet. Il faut commencer à montrer qu'il prend dans la Bible plus que des mots, des tours et des couleurs, et qu'il lui demande la doctrine même et tout le fond de sa prédication et de son enseignement.

¹ Voir chœur final d'*Esther*, — premier chœur d'*Athalie*, — chœur de l'acte I^{er}, sc. v, d'*Esther*, etc.

CHAPITRE IV

LA BIBLE ET BOSSUET ORATEUR. — PRÉLIMINAIRES DE LA COMPOSITION.

§ 1.

LE CHOIX DU SUJET ET LE TEXTE INITIAL.

Dans les premiers siècles du christianisme, prêcher n'était presque autre chose que commenter l'Écriture. Parfois l'évêque interprétait de suite quelque'un des Livres saints : un clerc lisait le passage auquel on s'était arrêté au discours précédent, et l'orateur en donnait l'explication. Plus souvent, la prédication se liait intimement au service divin. Un psaume chanté dans le cours de l'office, l'épître et surtout l'évangile lus à la messe fournissaient la matière de l'instruction : l'homiliaste développait ce qu'on venait d'entendre et en faisait l'application aux besoins des fidèles. De là nous est restée la coutume de réciter au commencement de

chaque sermon quelques paroles de l'Écriture, qui en indiquent le sujet.

Rien n'est donc plus conforme à la tradition que de prendre le texte et l'idée du sermon dans l'office de l'Église, particulièrement dans l'évangile. Bossuet, l'homme de la « vénérable antiquité », ne pouvait manquer de suivre cet usage. C'est à l'Évangile du jour qu'il emprunte le texte et la pensée générale d'un très grand nombre de ses discours. Les critiques et les éditeurs le savent, et c'est par là que dans bien des cas ils classent les compositions oratoires qui nous sont restées, qu'ils en fixent la date et la place précise.

Quand Bossuet prend ainsi son sujet dans l'évangile lu à la messe, c'est en général lorsqu'il prêche un dimanche où l'on ne célèbre aucune solennité particulière, lorsqu'il donne une station d'avent ou de carême, c'est, pour le dire d'un mot et en langue liturgique, lorsqu'il fait un sermon *sur le temps*.

Il est des prédicateurs qui, pour un avent ou un carême, arrangent d'après leurs idées personnelles le plan de leur station : ils ont leur système à eux pour enchaîner l'un à l'autre leurs sermons et les faire concourir à un même but : ils traitent avec ordre de la nécessité de faire son salut, du péché qui en détourne, des châtiments du péché, enfin des remèdes au péché, c'est-à-dire de la pénitence. Nous ne voyons pas que Bossuet ait jamais cherché à réunir ainsi tous ses discours par quelque idée générale, ni à les disposer suivant une méthode rigoureuse. Lorsqu'il prépare l'avent ou le carême qu'il doit prêcher, il se préoccupe seulement de rappeler les vérités du christianisme les plus importantes et les plus en rapport avec les besoins de ses auditeurs de la cour ou de la ville. Comme d'ailleurs l'Église a désigné, pour les faire lire à la messe et dans l'office, les passages de l'Écriture les mieux appropriés à ces temps de pénitence et de réflexions salutaires, il ne cherche pas habi-

tuellement en dehors de ces passages ses leçons et ses avertissements. Ainsi le choix de son sujet et de son texte a d'ordinaire pour cause le choix même fait par l'Eglise de tel évangile, ou plus rarement de telle épître¹, pour tel jour.

Par exemple, le récit du jeûne et de la tentation du Christ, qu'on lit le premier dimanche de carême, l'invite à parler tantôt sur les démons, tantôt sur la prédication évangélique, « la parole qui sort de la bouche de Dieu ² » ; c'est encore sur la parole de Dieu qu'il prêchera plusieurs fois le second dimanche, à propos de ces mots entendus pendant la transfiguration : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ³ » ; le troisième dimanche, il parlera contre les rechutes, dont Jésus-Christ décrit l'horreur ; le quatrième dimanche, la multiplication des pains lui donnera occasion de traiter de nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie, ou de flétrir l'ambition, condamnée par l'exemple du Christ qui s'enfuit quand, après ce miracle, on veut le faire roi ; le dimanche de la Passion, ces paroles de Jésus-Christ aux Juifs qui refusent de le reconnaître : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi* ⁴ attirent son attention sur la haine de la vérité et sur les vaines excuses des pécheurs ; le jour des Rameaux, l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem lui rappelle tantôt l'honneur du monde, tantôt les devoirs des rois ; et ainsi des autres jours.

Pourtant lorsqu'il désire prêcher sur l'un des évangiles de la semaine, et qu'il n'y a pas de sermon le jour où viendra cet évangile, il ne se fait pas faute d'an-

¹ Hora est jam nos de somno surgere, — 1^{er} dim. de l'avent 1669, — texte et sujet pris de l'épître du jour, Rom. XIII.

² Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. — Matt. IV, 4. — Cette réponse de Jésus-Christ à Satan sert de texte au sermon de 1662.

³ Matt. XVII, 5. — Evangile du 2^d dimanche de carême.

⁴ Joan. VIII, 46. — Cf. les sermons de 1660 et de 1661.

ticiper ou de retarder un peu. En 1662, c'est le mercredi de la quatrième semaine de carême qu'il donne son sermon sur la mort : *Domine, veni et vide* ; cependant on ne lisait que le vendredi la résurrection de Lazare : mais ce vendredi était le 24 mars, et le sermon habituel se trouvait renvoyé au lendemain, fête de l'Annonciation. En 1666, il avait résolu de prêcher sur l'évangile de l'Enfant prodigue, pour avoir occasion de parler contre l'amour des plaisirs ; comme cette parabole se lit le samedi de la seconde semaine, il prépara son sermon pour le lendemain, troisième dimanche, et ne le prononça en fait que le mercredi suivant¹. D'autres fois, quand un passage de l'Écriture lui semble particulièrement fécond en enseignements, il s'arrête plusieurs jours de suite à le commenter : dans le carême de 1662, il prêche le dimanche, le mercredi et le vendredi de la seconde semaine sur l'évangile du Mauvais riche, qui est celui du jeudi² ; durant toute la semaine de la Passion, il parle sur sainte Madeleine³, faisant voir dans sa conversion l'efficacité, l'ardeur et l'intégrité de la pénitence. C'est donc avec une certaine liberté, et en tenant compte des circonstances et de l'auditoire, que Bossuet reste fidèle à sa coutume de prendre dans l'évangile du jour le sujet et le texte de ses sermons du temps⁴.

¹ « La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Eglise dans la célébration des mystères, et je pense que vous voudrez bien que je ramène aujourd'hui un si beau et si utile spectacle ; » première rédaction changée en celle-ci : « *Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue, etc....* » — t. VI, p. 544.

² *L'Impénitence finale*, — t. VI, p. 412, et *la Providence*, — t. VI, p. 419. — Le sermon qui venait le second, sur *l'Enfer*, est perdu.

³ Évangile du jeudi de la semaine de la Passion.

⁴ Exception pour le texte : le 1^{er} dimanche de l'Avent 1668, à Saint-Thomas du Louvre ; Bossuet prêche sur le Jugement dernier, (c'est le sujet de l'évangile du jour,) avec ce texte qui ne fait pas partie de l'office propre de ce dimanche : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*, — Ps. cxviii, 137. — Tome VI, p. 594.

Au contraire, dans les sermons pour les fêtes ¹, dans les panégyriques, dans les discours de circonstance, comme les sermons de vêtüre ou les oraisons funèbres, Bossuet ne suit pas de règles générales et fixes dans le choix du texte qu'il compte développer. Il a seulement pour principes directeurs une connaissance approfondie de l'Écriture, une théologie sûre qui lui apprend à l'employer à propos, un sentiment délicat des convenances qui lui en fait rencontrer les applications les plus heureuses.

Parfois il veut exposer en chaire une belle thèse de théologie, et il la trouve résumée dans un mot de saint Paul : « Jésus notre avant-coureur était entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire au ciel, fait Pontife éternellement selon l'ordre de Melchisédech ; » voilà un sermon pour l'Ascension sur Jésus grand Pontife, pénétrant dans le sanctuaire du ciel ². « La lettre tue, mais l'esprit vivifie, » voilà un sermon pour la Pentecôte sur la grâce qui vient remplacer la loi ³.

A d'autres jours il réfléchit sur ce qu'il va dire, sur les leçons qu'il projette de donner, sur l'occasion de son discours, sur les circonstances dans lesquelles il le prononcera, et il se rappelle une parole qui résume à la fois tout cela, et son sujet, et l'impression générale de la cérémonie : *Et nunc reges intelligite* ⁴, pour le service funèbre de la reine d'Angleterre ; *Vanitas vanitatum* ⁵, pour celui de la duchesse d'Orléans. Voltaire dit que

¹ Même pour les fêtes *du temps*, comme Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, etc. ; il faut donc les excepter de la règle précédente.

² Hebr. VI, 20. — Bossuet, t. VI, p. 91. — M. Lebarq rapporte ce sermon à 1654.

³ II Cor. III, 6. — Même date que le sermon précédent, — t. VI, p. 99.

⁴ Ps. II, 10.

⁵ Eccle. I, 2. — « Vanité des vanités et tout est vanité ! C'est la seule parole qui me reste ; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les Livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je

le texte d'un sermon ressemble à une devise¹ : cela est vrai quelquefois, mais faut-il comme Voltaire le trouver mauvais ? Pendant qu'on faisait servir à la louange des morts cet art des devises, si cultivé au grand siècle, pendant que le P. Ménéstrier cherchait de belles inscriptions à mettre au milieu des tentures de deuil et des décorations emblématiques, Bossuet de son côté interrogeait l'Écriture, et y choisissait habilement une devise qui contient en quelques mots toute une vie et tous les enseignements qui en sortent.

Il faut ajouter enfin que, dans quelques sermons, Bossuet tient peu à son texte ; il hésite, en prend un comme au hasard ou en propose deux entre lesquels il décidera, le moment venu. Il doit prêcher le jour de l'Invention de la sainte Croix, et il désire parler sur la souffrance ; il a trouvé l'idée qu'il développera dans saint Augustin : la souffrance est pour les uns une cause de salut, pour les autres une occasion de ruine, comme on le voit par ces deux larrons crucifiés avec Jésus-Christ : *Tres erant in cruce, unus Salvator, alius salvandus, alius dammandus*². Cette phrase de saint Augustin serait le vrai

puisse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux... dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. » *Exorde*, — t. VII, pp. 277-278.

¹ *Siècle de Louis XIV.*

² *Enarratio IIa* in Psalm. xxxiv, § 4. — Il s'agit du sermon sur les *Souffrances*, que M. Guillaume, après M. Lachat, rapporte à la fête de l'Exaltation (1661 ou 1662), et M. Lebarq à l'Invention de la Croix (1667), — t. VI, p. 471. — Un peu plus tôt, le dimanche des Rameaux 1661, aux Carmélites, Bossuet avait développé les mêmes idées, d'après le même passage de saint Augustin ; il avait de plus un premier point sur les souffrances du Sauveur lui-même : *Unus Salvator*. Le texte pour ce dimanche des Rameaux est : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, adspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum*. — Hebr. xii, 1, 2. — T. VI, p. 355.

texte du sermon, mais l'usage est plutôt de citer au début l'Écriture même : l'orateur écrit donc : *Exaltari oportet Filium hominis* ¹, qui marque la nécessité de la souffrance, puis : *Christo confixus sum cruci* ², parole consolante pour ceux qui veulent généreusement souffrir avec le Christ. Bien que le premier texte paraisse avoir été adopté, puisque l'orateur le répète dans l'exorde, il est visible qu'il a hésité et qu'il a pris son parti sans y être contraint par des raisons bien fortes ³.

Quelquefois même le texte était la dernière chose qu'il déterminait en composant son sermon. On sait en effet qu'il n'écrivait son début, l'exorde jusqu'à l'*Ave Maria*, qu'après tout le reste ⁴. Cependant comme la seconde moitié de l'exorde, — la première dans l'ordre de la composition, — celle qui contient la proposition et la division, s'appuie habituellement sur le texte, celui-ci était le plus souvent déterminé d'avance et Bossuet le plaçait au haut de la feuille sur laquelle il se mettait à écrire ⁵. Mais enfin, quand la division est indépendante du texte, quand ce texte se trouve une seule fois écrit dans le manuscrit, en tête de l'exorde et non en tête de la proposition, rien n'empêche de croire que Bossuet ne l'a choisi qu'à la fin de son travail, quand il a composé le début.

¹ Joan. III, 14.

² Galat. II, 19.

³ Cf. le sermon sur l'Annonciation de 1633 ou 1636, — t. VI, p. 191; Bossuet a hésité entre trois textes, I Cor. II, 7, 8, qu'il transcrit en grec, Gen. III, 20, Luc. I, 28. On voit par la suite qu'il a préféré Gen. III, 20 : *Vocavit nomen uxoris suæ, Heva; eo quod mater esset cunctorum viventium.*

⁴ Et le plus souvent sur une feuille séparée, ce qui fait que plusieurs de ces premiers exordes ont été perdus ou mis par les anciens éditeurs hors de leur vraie place.

⁵ Dans les manuscrits, le texte est donc la plupart du temps écrit deux fois, en tête de la proposition, — et là il n'est généralement pas traduit, parce qu'il ne sert qu'à diriger l'auteur dans son travail; — en tête de l'exorde, et là il est accompagné de la traduction, comme il le sera en chaire.

Les cas où Bossuet se soucie peu de son texte sont l'exception. Le plus souvent il y attache une grande importance. On sait que les contemporains de leur côté désignaient souvent ses sermons par leur texte initial et parlaient du *Surrexit Paulus* et du *Depositum custodi*. L'auteur anonyme qui écrivait en 1660 les curieux résumés de sermons conservés à la Bibliothèque Sainte-Genève¹, n'a pas retenu les textes de la plupart des prédicateurs qu'il est allé entendre. Il parle du « R. P. Nouët qui a commencé après son Texte par l'histoire de Philippe, roy d'Espagne » ; de « M. Biroüat qui prescha de la foy à l'occasion de l'Evangile du Centenier, et dit d'abord après son Texte : L'homme estant né pour honorer Dieu... » ; du « R. P. Lebret... qui commença après son Texte : Pourquoi l'Eglise qui est une si bonne Mere... », etc.². Quels étaient donc les textes de ces trois orateurs ? On dirait qu'ils se sont perdus dans le bruit : tandis que ceux de Bossuet se font remarquer et se retiennent : « Ce meme Jour M. Bossuet a presche le meme Euangile et a dit que la dette de la Charité se deuoit rendre. *Diligite inimicos uestros*, se deuoit exiger, *benefacite his qui oderunt uos*, et qu'on deuoit forcer ses ennemis à la rendre et à l'exiger, *orate pro persequentibus uos*³... » Et le second dimanche de ce même carême, l'auditeur anonyme note encore : « J'ouïs M. Bossuet qui dit : *Hic est filius meus dilectus... ipsum audite*⁴..... » On croit entendre Bossuet prononçant son texte lentement et distinctement, d'un ton plein de respect pour la parole sainte qu'il se prépare à expliquer.

¹ Manuscrit coté Df 448 in-4° (Supplément).

² Ce sont les trois premiers sermons analysés dans ce cahier. Le quatrième est celui de Bossuet *sur la Charité*.

³ Matt. v, 44. — C'est le texte du sermon *sur la Charité*, pour le vendredi après les Cendres (1660), — t. VI, p. 208.

⁴ Matt. xvii, 5. — Texte du sermon *sur la Parole de Dieu*, pour le second dimanche de carême 1660, — t. VI, p. 226. — *Manuscrit cité*,

§ 2.

TRAVAIL D'INVENTION DES PARTIES. — RAPPORTS ENTRE
LE TEXTE INITIAL ET LES POINTS DU DISCOURS.

On voit déjà que si Bossuet tient habituellement à son texte et si les auditeurs le remarquent, c'est que ce texte est le fondement de tout ce qui suit. Il faut cependant entrer dans le détail, et étudier les rapports différents qui peuvent exister entre le texte et la division du discours.

A vrai dire, il serait très conforme à la tradition des premiers siècles de n'avoir pas de division, et de développer librement non une phrase, mais tout un passage de l'Écriture, mêlant les applications morales à l'interprétation de la page commentée, sans autre ordre que la suite même des paroles bibliques. Telle était le plus ordinairement la prédication des anciens Pères.

Peut-être « le dernier des Pères » essaya-t-il parfois, surtout vers la fin de sa carrière, de reproduire ce genre, le vrai genre de l'homélie, et de parler à ses diocésains de Meaux comme saint Augustin aux pêcheurs d'Hippone ou saint Chrysostome aux fidèles de Constantinople. Peut-être étaient-ce de véritables homélies qu'il se préparait à prononcer, quand Le Dieu l'admirait « allant d'une paroisse à l'autre, l'Évangile à la main, le méditant pour se pénétrer des vérités qu'il vouloit annoncer aux plus simples ¹. » Un jour en particulier Le Dieu et Fleury le virent lisant à genoux et tête nue les chapitres xix et xx

f° 26, verso. — L'anonyme n'a malheureusement analysé que ces deux sermons de Bossuet; il en indique un troisième, f° 53.

¹ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 119.

de l'Exode : il se disposait ainsi à aller expliquer le Décalogue dans l'église de Saint-Santin ¹. C'était peut-être aussi une homélie proprement dite que l'explication du Psaume xxi que Bossuet nous dit avoir prêchée en 1701 ². Nous voyons encore, par quelques esquisses de cette époque, qu'il se proposait de raconter d'abord en entier quelque parabole ou quelque histoire de l'Évangile, ou même de la faire lire ³, puis de l'accompagner d'un commentaire pratique pour ses diocésains ou pour la paroisse qu'il visitait. Cependant on ne peut assurer avec certitude que Bossuet ait donné à ce commentaire la forme libre de toute division de l'ancienne homélie ⁴.

¹ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 120.

² « Je me souvenais d'avoir prêché, il y a deux ans, une explication du Ps. xxi, où j'avais démontré d'une manière sensible à toute âme fidèle la passion, le crucifiement, la résurrection de notre Sauveur, et sa gloire qui devait paraître dans la conversion des Gentils. » — *Avertissement*, en tête de l'*Explication de la Prophétie d'Isaïe et du Ps. xxi*. Cet *Avertissement* étant de la fin de 1703, l'expression « il y a deux ans » se rapporte peut-être à 1702. Le Dieu, dans son journal (t. II, p. 178 et p. 281), donne une analyse assez vague des sermons de Bossuet pour Pâques 1701 et Pâques 1702 : ce qu'il dit de l'un et de l'autre peut également convenir à l'explication du Ps. xxi : et il peut se faire aussi que cette explication ne soit ni l'un ni l'autre des discours mentionnés par Le Dieu. M. Lebarq, qui cependant a rassemblé avec soin tous les témoignages contemporains pour faire la liste des sermons prêchés à Meaux, a oublié ce témoignage de Bossuet lui-même sur l'explication du Ps. xxi.

³ *Esquisse d'une homélie sur la parabole du mauvais serviteur*. En tête du sommaire : « Parabole du serviteur. » — Cf. le sommaire plus développé, — t. VI, p. 707. — *Plan d'un sermon sur l'évangile de l'Aveugle-né*. Il y a en tête un texte proprement dit, mais ensuite : « Raconter l'histoire dans le dessein de rendre les pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables, etc. ; » — t. VI, p. 702. — *Esquisse d'un sermon sur la Femme adultère* : « A Claye. Le samedi devant le 4^e dimanche de Caresme. L'Euangile de la femme adultère. Lire... » *Ms. Fr.* 12822, f^o 298 ; — l'édition Guillaume, t. VI, p. 699, ne reproduit pas textuellement ce début.

⁴ Dans deux des esquisses citées plus haut (l'*Aveugle-né* et la *Femme adultère*), Bossuet n'indique pas de division en points, et on

Le plus souvent, sinon toujours, à Meaux comme dans les prédications de sa jeunesse, Bossuet resta fidèle au vieil usage français de diviser les sermons en points.

Trop vivement attaquée par Fénelon et par Voltaire, cette division a sa raison d'être. C'est un genre différent de l'homélie primitive, mais c'est un genre également bon. L'orateur chrétien ne veut pas seulement persuader, il veut aussi instruire ; dans bien des cas même le sermon n'a pas de conclusion pratique immédiate, comme le discours politique fait pour solliciter un vote : on adresse aux auditeurs un enseignement qui, plus tard, l'occasion venue, portera naturellement ses fruits. Pour que cet enseignement soit compris et retenu, il est bon qu'il soit méthodique : voilà la vraie utilité de la division et le point de vue duquel il convient d'en juger.

Le prédicateur ne saurait donc mieux faire que de prendre, lorsque la chose est possible, sa division dans son texte même. C'est là tout à la fois rendre sensible le rapport intime entre le texte et le discours qui en est le commentaire, et donner à la leçon faite en chaire un caractère didactique, qui permet de la retenir facilement. Qui n'aimerait ces grandes et simples divisions que Bourdaloue tire de son texte : *Christum, Dei virtutem, — Dei sapientiam*¹, et tant d'autres ? Bien que cette manière de faire soit moins commune chez Bossuet que chez l'illustre jésuite, elle s'y rencontre toutefois fréquemment :

« *Omnia vestra sunt, vos autem Christi...* Nous découvrirons les plus grands secrets dans ce peu de paroles

n'en aperçoit nettement aucune. Il ne suit pas clairement de là qu'il n'y en eût pas dans son esprit. On sait combien il est difficile de saisir la division en points dans beaucoup de plans écrits par lui ; et pourtant elle existe dans les sermons auxquels se rapportent ces sommaires.

¹ C'est la division de la grande *Passion* de Bourdaloue.

de l'Apôtre, que j'ai alléguées pour mon texte, et tout ce discours sera pour expliquer la doctrine de ces quatre ou cinq mots. Nous y verrons comme Dieu a mis les saints au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il se les est proposés dans toutes ses entreprises : *Omnia vestra*. Elles nous donneront sujet d'expliquer par quel artifice Dieu les a si bien attachés à la personne de son Fils : *Vos autem Christi* ¹. »

Ou, pour la fête de Noël :

« *Natus est vobis hodie Salvator mundi, et hoc vobis signum : Invenietis infantem, pannis involutum, positum in præsepio*... Premièrement il s'est fait homme, secondement il s'est fait passible, troisièmement il s'est fait pauvre et s'est chargé de tous les opprobres de la fortune la plus méprisable. Le texte de mon Évangile renferme en trois mots ce triple abaissement du Dieu-Homme : Vous trouverez un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; couché dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Et par là vous voyez, mes sœurs, quel est l'ordre de sa descente ²... » Puis — on ne peut tout citer — il montre que, par ce triple abaissement, Jésus-Christ veut relever notre nature, guérir nos infirmités, triompher de tous les attrait du monde. Voilà de belles et larges divisions, prises du texte même, et celles-là méritent peut-être nos préférences.

Mais mieux vaut sans nul doute chercher librement le

¹ Sermon pour la Toussaint, 2^de rédaction sur ce texte (1649), — t. VI, p. 17.

² Bossuet s'est servi trois fois de cette division, en 1656, 1667, 1668. Les éditions donnent deux de ces trois sermons, celui de 1656, avec corrections de 1668, mis par erreur en 1665, — t. VI, p. 513; et celui de 1667, mis par erreur en 1668, — t. VI, p. 600. — La citation faite ici est prise du sermon de 1667. — Le mot *mundi* n'est pas dans la Vulgate.

partage du discours hors du texte, que de vouloir malgré tout l'y rattacher, fût-ce au prix d'un tour de force. Ce défaut, fréquent chez les anciens prédicateurs aux formes scolastiques, apparaît de temps en temps chez Bossuet. Il n'y a guère lieu d'admirer cette division sur les trois états où l'homme peut se trouver par rapport aux biens temporels :

« Le premier état, Chrétiens, c'est celui de la subsistance, qui regarde le nécessaire ; le second naît de l'abondance, qui s'étend au délicieux et au superflu ; le troisième, c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires. Voyons tout cela dans notre évangile. Jésus nourrit le peuple au désert, et voilà ce qu'il faut pour la subsistance : *Accepit ergo Jesus panes, et... distribuit discumbentibus*. Après qu'ils en furent rassasiés, il resta encore douze paniers pleins : *Collegerunt et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum* ; et voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple, étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire roi : *Ut raperent eum et facerent eum regem* ; où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre évangile ces trois degrés des biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire ¹. »

Vraiment n'eût-il pas mieux valu ne pas s'attacher de force aux mots de l'Écriture, et se contenter de dire que le miracle fait par Jésus-Christ pour nourrir la foule nous invite à penser à nos dispositions relativement aux biens temporels : et qu'il faut savoir, d'après l'état de chacun,

¹ Sermon pour le quatrième dimanche de carême, aux Minimes, 1660 — Ici Bossuet ne tire pas sa division du texte qu'il a mis en tête mais de tout l'évangile sur lequel il prêche. — Si l'on veut un exemple où la division soit tirée violemment du texte même, on peut voir le sermon sur la Charité fraternelle (13 fév. 1660), — t. VI, p. 207. Et cependant l'auteur anonyme du résumé conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève avait retenu cette division. C'est de saint Augustin que Bossuet avait pris ce raisonnement subtil et difficile à suivre.

rechercher sans empressement le nécessaire, ou bien user du superflu, ou modérer les désirs ambitieux ?

La division peut encore sortir du texte, sans que chaque partie du passage latin réponde à chaque partie du sermon : dans ce nouveau cas, le texte, pris dans son ensemble, sert de fondement à tout le discours et à chacune de ses parties : la raison de la division, c'est que la parole de l'Écriture se trouve vraie pour deux ou trois motifs qu'on développe, c'est qu'elle présente plusieurs aspects, ou qu'elle peut donner lieu à plusieurs applications :

« *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos...* Entendons le sens de cette parole : comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous ; c'est-à-dire un dans le même être par leur nouvelle nativité, un dans la même intelligence par la doctrine de vérité, un dans le même amour par le lien de la charité. C'est de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine ¹. »

Dans le sermon sur les vaines Excuses des pécheurs, la division se trouve dans une triple réponse à la question que pose le texte :

« *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* Avez-vous quelque raison ou quelque excuse, ou du moins quelque prétexte vraisemblable ? Dites-le nous franchement ; nous sommes prêts à vous entendre. — Chrétiens, voici trois excuses que je trouve, sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de tous les pécheurs ²... »

C'est assez souvent une pensée d'un Père qui suggère à Bossuet ces différentes manières de considérer et d'appliquer un même texte. Ainsi, à la vêtue de

¹ Joan. xvii, 11. — Sermon pour la fête de la très sainte Trinité, — t. VI, p. 409.

² Joan. viii, 46. — Sermon sur les vaines Excuses des pécheurs, pour le dimanche de la Passion, — aux Minimes, 1660 ; — t. VI, p. 249.

M^{no} de Beauvais, il prêche sur ces mots d'un psaume : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei*¹, passage choisi avec le tact le plus délicat pour une fille de haute naissance qui fuyait définitivement la cour où Anne d'Autriche l'avait une première fois rappelée. Mais en quoi consistera cet abaissement que la postulante vient chercher dans le cloître ? « Parmi ceux qui aiment la gloire, saint Augustin a remarqué qu'il y en a de deux sortes : les uns veulent éclater aux yeux du monde, les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes². » Pour combattre ces deux sortes d'orgueil, celle qui choisit dans la maison de Dieu « l'abaissement et l'abjection », doit se rendre « petite aux yeux des autres hommes, — très petite à [ses] propres yeux³ ». Ainsi le docteur préféré de Bossuet a fourni la division du discours, en montrant deux applications du texte : *Elegi abjectus esse*.

A côté de ces divisions fondées sur le texte initial, et qui n'en sont que le développement, on en trouve chez Bossuet à peu près autant d'autres où l'orateur donne à ce texte un rôle moins important dans l'ensemble de sa composition. Dans les sermons sur un évangile d'avent ou de carême, les mots de l'Écriture cités en tête du discours sont souvent le début même ou la phrase la plus saillante de l'évangile commenté : la division en est indépendante : elle est prise de la seule considération du sujet proposé, ou de saint Augustin, ou de quelque autre Père⁴.

¹ Ps. LXXXIII, 11.

² *De Civit. Dei*, lib. V, cap. xx.

³ Sermon pour la vêtue (les éditions portent à tort : *pour la profession*) de Madeleine-Angélique de Beauvais, — t. VII, p. 37.

⁴ Par exemple, dans le sermon sur l'Amour des plaisirs (3^{me} dim. de carême 1666), le texte est le début même de la parabole de l'Enfant prodigue : *Homo quidam habuit duos filios; et dixit adolescentior ex illis patri: Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit*. La division n'en dépend en aucune façon : Bossuet entreprend « de faire voir

Dans ce cas, il arrive que le texte, quoique détaché de la division, pénètre cependant pour ainsi dire toutes les parties de l'œuvre : il en rend l'idée générale¹. D'autres fois il n'a vraiment aucune liaison avec les développements qui le suivent. Bossuet n'en tire que les premières phrases de son exorde et n'y revient plus. Il en est ainsi dans le fameux sermon *sur l'Honneur du monde*. La parole prophétique : « Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée plein de bonté et de douceur², » est citée dans l'évangile du dimanche des Rameaux. Elle est pour Bossuet une introduction naturelle, elle lui sert à renouer au mystère du jour, par cette belle comparaison de Jésus-Christ avec les triomphateurs romains, les considérations qu'il va faire sur l'honneur. Mais, à l'*Ave Maria*, le texte a fini son rôle : il ne reparait plus et n'est pour rien dans tout le reste du discours.

On voit que dans le choix du texte, et dans la manière de l'adapter au sujet ou de le rapporter à la division, Bossuet ne suit pas une méthode unique : il en a plusieurs dont chacune, prise séparément, est bonne ou même excellente. Mais ce qui charme, c'est de le voir les employer tour à tour avec une variété agréable et une heureuse liberté.

dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue ces deux vérités importantes : les plaisirs sources de douleurs, et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. » Mais le texte annonce que tout le discours se rapportera à la parabole du prodigue. — T. VI, pp. 544 *et suiv.*

¹ Dans le sermon *pour la profession de M^{me} de la Vallière*, la division est tirée de saint Augustin : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui.* (*De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. xxviii.) « Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours. » Mais le texte : *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia* (Apoc. xxi, 5), domine tout le discours et rend l'impression de la cérémonie : « Quel état et quel état ! » — T. VII, pp. 47 *et suiv.*

² Zach. ix, 9. — Matt. xxi, 5. — Bossuet, t. VI, p. 264.

§ 3.

TRAVAIL D'INVENTION DES TEXTES ACCESSOIRES.

APPLICATIONS QU'EN FAIT BOSSUET

SUIVANT LES « SENS DE L'ÉCRITURE ».

Après avoir choisi le texte initial et arrêté la division, il reste encore un dernier travail préliminaire : prévoir les développements qui rempliront chaque partie, et les passages de l'Écriture qui viendront prouver ou confirmer les pensées de l'orateur.

Bossuet mettait à contribution pour cela les notes qu'il avait prises en lisant d'une manière suivie l'Écriture ou les saints Pères¹. Il feuilletait ses cahiers d'*extraits* et de *remarques morales*, et il marquait les textes et les commentaires en rapport avec la composition qu'il se disposait à écrire.

Outre ces richesses depuis longtemps amassées, et qu'il tirait de ses trésors selon les besoins du moment, Bossuet réunissait d'autres matériaux pour la préparation scripturaire immédiate de ses discours. Il revoyait les chapitres des Livres saints, où se trouve la doctrine qu'il allait enseigner ; il est évident qu'avant d'écrire son sermon *sur l'Ascension*, il a relu plusieurs endroits de l'Épître aux Hébreux², qu'avant de rédiger son sermon de 1654 *pour le jour de la Pentecôte*³, il a feuilleté l'Épître aux

¹ Cf. l'*Introduction*.

² Sermon *pour la fête de l'Ascension* 1654, (M. Gandar disait 1656,) — t. VI, p. 94.

³ Premier sermon *pour le jour de la Pentecôte*, (mêmes dates proposées que pour l'Ascension,) — t. VI, p. 99.

Romains et peut-être l'Épître aux Galates, pour se bien pénétrer de l'idée de l'Apôtre sur la substitution de la loi nouvelle à l'ancienne : on voit même que le livre a dû rester ouvert sur sa table.

Quelquefois il notait rapidement, soit aux marges de son manuscrit, soit sur une feuille séparée, quelques-uns des versets qui le frappaient le plus, et qu'il se proposait de mettre immédiatement en œuvre. On trouve çà et là dans les manuscrits plusieurs de ces recueils de textes, formés au moment même de la composition ¹.

Au reste Bossuet était loin de limiter ses emprunts bibliques aux citations prévues d'avance. Il se mettait à écrire, et à chaque page de nouvelles réminiscences s'offraient d'elles-mêmes à son esprit, de nouveaux versets, pris de l'Écriture tout entière, venaient sans effort se mettre à leur place dans son discours. Lorsqu'il cite de mémoire, il cite quelquefois par à peu près, omettant, ajoutant, changeant quelques mots. On voit cependant qu'il désirait rester scrupuleusement fidèle au texte de la Vulgate : les corrections manuscrites montrent qu'il avait près de lui sa Bible, et vérifiait, autant qu'il le pouvait, ce qu'il avait écrit d'abord au courant

¹ Par exemple, aux marges de l'esquisse sur *Hora est* (Ms. Fr. 12821, f^o 123, r^o et v^o), textes d'Isaïe, Jérémie, Nombres, Luc, avec commentaires de saint Augustin et d'Origène; — après l'esquisse sur *la Médisance*, pour le mardi après le 4^e dim. de carême (1638), une feuille (12822, f^o 353, r^o et v^o) contenant des passages de saint Luc, des Proverbes, de l'Éclésiaste, des Psaumes, et des commentaires de Salvien et surtout de saint Jean Chrysostome; — à la suite d'un sommaire sur *la Parole de Dieu* (12822, f^o 117), un long passage de Zacharie (VII, 11, 12, 13), etc. — On trouve aussi çà et là, parmi les manuscrits des *Sermons*, des feuilles appartenant à des cahiers de notes déchirés; celles-ci se reconnaissent à ce qu'elles portent de la main de Bossuet la pagination du cahier d'où elles sont extraites; on distingue, au contraire, les notes prises au moment de la composition à ce qu'elles sont écrites aux marges des discours eux-mêmes, ou à la suite des sommaires, ou sur des feuilles ne portant pas de pagination antérieure à la composition du sermon.

de la plume ¹. Il n'avait pas toujours le temps de faire ce travail de revision, et laissait subsister un certain nombre d'erreurs : il lui arrive une fois de confondre l'Évangile avec l'Ecclésiaste ² ; la plupart du temps, ce sont des inexactitudes sans aucune importance ³. En somme cette

¹ Quelques exemples de corrections : sermon sur le Jugement, 1^{er} dim. de l'avent 1668, Ms. Fr. 12821, f^o 128, en marge, au début : *Vilebunt Filium hominis venientem in nubibus caeli*, corrigé en : *in nube*. — Luc. xxi, 27. — Dans le sermon de 1660 sur les Démons, Ms. Fr. 12822, f^o 67, Bossuet avait d'abord écrit de mémoire : *Ne circumveniamur a Satana : non enim ignoramus cogitationes ejus* ; puis il a douté du mot *circumveniamur*, et écrit au-dessus *occupemur* ; enfin, prenant le parti de vérifier, il a effacé *occupemur*, maintenu *circumveniamur*, remplacé *ne* par *ut non*, et ajouté la référence précise : II Cor. ii, 11. — Sermon pour la Purification (1666), Ms. Fr. 12823, f^o 131, v^o : *Peccatum occasione accepta per mandatum fefellit me ; fefellit* effacé et remplacé par *seduxit*, et la référence Rom. vii mise en marge, etc., etc. On trouverait des exemples presque dans chaque sermon. — Très souvent, Bossuet cite en français, et ajoute en marge la citation latine vérifiée, avec référence : voir trois exemples dans le sermon sur la Vigilance chrétienne, 1^{er} dim. de l'avent 1669, Ms. Fr. 12821, f^o 97 et suiv. — Le manuscrit du sermon sur la Résurrection dernière : *Novissima inimica destruetur mors*, Ms. Fr. 12822, f^o 74 et suiv., montre bien que Bossuet désirait citer toujours exactement, mais n'avait pas le temps de tout vérifier ; au début, il met fidèlement en marge toutes les références par chapitres et versets ; dès la fin du premier point, il n'a plus le temps de tout chercher dans sa Bible, et cite avec plusieurs mots changés Mich. vi, 10 (*Et adhuc in arca tua ignis, thesauri iniquitatis qui devorant te*, au lieu de : *Adhuc ignis in domo impii : thesauri iniquitatis, et mensura minor iræ plena*) ; dans le second et le troisième points, il n'y a en tout que deux références marquées.

² Fragment d'un sermon pour le jour des Morts (1661), — t. VI, p. 121 ; Ms. Fr. 12821, f^o 70, v^o : « C'est pourquoi le Sauveur a dit : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit.* » C'est dans l'Ecclésiaste, xi, 3, que se trouvent les mots que Bossuet veut citer : *Si ceciderit lignum ad Austrum, aut ad Aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit.* Il faut remarquer à la louange de Déforis qu'il a édité tel quel ce passage et n'a relevé qu'en note la confusion de l'orateur.

³ Lorsque ces petites inexactitudes se rencontrent, les premiers éditeurs rétablissaient toujours les citations d'après la Vulgate. Il est

méthode de travail est entièrement à l'honneur de Bossuet : s'il faut remarquer que sa mémoire avait quelques défaillances, il y a bien plus encore lieu d'admirer avec quelle fidélité elle lui fournissait à propos, et la plupart du temps sans un mot de changé, tant de passages de la Bible.

Avant d'aborder le chapitre suivant et d'étudier l'art de Bossuet dans la mise en œuvre de l'Écriture et les beautés littéraires qu'il sait en faire sortir, il reste encore une question dont il faut dire un mot : les applications que fait l'orateur du texte sacré sont-elles justes et légitimes ? Ne sont-elles pas cherchées de bien loin et tirées de vive force ? Pour employer les mots techniques, comment traite-t-il les « sens de l'Écriture » ? De nos jours comme du temps de Boileau, rien n'est beau que le vrai : et avant d'admirer avec quelle habileté les versets de la Bible sont cités, rapprochés, opposés, commentés, on sent le besoin de savoir s'ils sont interprétés avec une justesse suffisante. D'ailleurs, ce n'est pas ici le lieu de traiter des questions d'exégèse ; il ne faut qu'indiquer rapidement ce qu'on nomme les sens de l'Écriture, et dire quelles règles garde Bossuet dans l'usage qu'il en fait ; il nous suffit d'être assez renseignés pour juger si les développements oratoires servent de voile à des erreurs d'interprétation, ou ne font qu'orner la vérité.

On entend assez ce qu'est le sens *littéral* : c'est celui que donnent les mots eux-mêmes, pris dans leur acception ordinaire. C'est évidemment le sens le plus solide, et son emploi ne donne prise à aucune critique : mais, pour bien le manier, il faut une connaissance approfondie de l'Écriture.

Interpréter un passage dans le sens *spirituel*, — on

cependant intéressant de constater la fidélité ou les erreurs de la mémoire de Bossuet, et on a le droit de préférer la méthode de M. Lachat qui reproduit les textes dans l'état où ils sont dans le manuscrit. Le mieux serait d'éditer ce qu'a écrit l'orateur, et de mettre en note la citation corrigée sur la Vulgate.

dit aussi le sens *mystique* ou *figuratif*, — c'est lui donner une signification éloignée, plus haute ; c'est prendre les choses exprimées par le sens littéral pour symboles d'autres choses d'un ordre supérieur : c'est par exemple appliquer à Jésus-Christ ce qui est dit de David, exprimer un précepte de la loi chrétienne par une formule tirée des cérémonies juives, faire servir à peindre les joies du ciel les promesses de félicité temporelle faites jadis aux Hébreux. Tout le christianisme, depuis saint Paul¹ jusqu'à Bossuet et à Pascal, a cru que beaucoup d'endroits de l'Écriture, outre leur sens littéral, offrent un sens figuratif. Rien n'empêche donc l'écrivain ou l'orateur chrétien d'expliquer spirituellement la Bible. Il faut seulement qu'il ait soin de ne pas faire ses applications arbitrairement et à tout hasard ; qu'il s'appuie sur la tradition, sur l'usage de l'Église et l'exemple des Pères ; que dans la manière de présenter un sens mystique, il ne donne pas à entendre que c'est le sens littéral ; enfin que jamais il ne choisisse, pour en faire un argument démonstratif, une citation prise spirituellement, sauf un petit nombre de passages dont le sens figuratif est clairement établi par l'Écriture même ou par une tradition constante.

Reste enfin ce qu'on nomme le sens *accommodatice*, expression inexacte, car ce n'est pas un *sens* de l'Écriture, mais une application ingénieuse ou édifiante que l'on fait d'un passage, en s'éloignant du vrai sens, littéral ou même spirituel. Entre le texte et cette application, il y a un certain rapport de convenance, une analogie de mots ou de pensée. Dans nos entretiens de tous les jours, nous faisons souvent un usage *accommodatice* de citations connues, comme : *Timeo Danaos* ou *Apparent rari nantes*. Il y a une manière de rajeunir les vers clas-

¹ Après avoir rappelé plusieurs traits du séjour des Israélites au désert, il ajoute que ces faits, en même temps qu'ils sont historiques, ont une valeur figurative : *Hæc autem omnia in figura contingebant illis*. — I Cor. x, 11.

siques et les sentences des anciens, en les présentant sous un aspect nouveau et imprévu, qui est une des formes de l'esprit et un des charmes de la conversation. Mais le respect pour l'Écriture sainte interdit au prédicateur d'en user aussi librement avec le Livre sacré. « Ce n'est pas une étoffe dont on puisse tailler à son gré, et s'en faire des parements à sa mode ¹. » Que le sens accommodative soit lui-même fondé en raison, qu'il ait quelque relation avec le sens littéral ou mystique; qu'il ne soit pas un prétexte pour faire des contresens avec esprit, une excuse pour en faire par ignorance.

Il faut louer Bossuet, et même, en songeant à l'étendue de son œuvre et au petit nombre d'erreurs qui s'y rencontrent, il faut l'admirer pour la justesse de ses citations. D'accord avec toute l'école chrétienne, il reconnaît qu'on peut trouver plusieurs sens dans l'Écriture et user largement des diverses méthodes d'interprétation pour le bien des fidèles. « L'Esprit qui a prévu dès l'éternité tous les sens qu'on pourrait donner à son Écriture, a aussi toujours approuvé ceux qui seraient bons, et qui devaient édifier les enfants de Dieu ². » Mais, pour ne donner à ces textes que des sens qui soient bons, et qui édifient les enfants de Dieu, il travaille et prend de la peine.

Il sait parfaitement le sens propre et littéral de la Bible. Il y a plaisir à le voir prouver par l'Écriture ses thèses de dogme et de morale : on peut l'écouter avec confiance et être sûr, lorsqu'il suit « un beau raisonnement de saint Paul », qu'il entre bien dans la pensée de l'Apôtre, qu'il connaît le contexte et la suite de l'Épître à laquelle il fait

¹ *L'Esprit du B. François de Sales*, par Jean-Pierre Camus, évêque de Belley; — édition abrégée, 2^e partie, section xvii, *Du maniement de l'Écriture sainte* (En tête des *Œuvres complètes de saint François de Sales*, publiées par une société d'Ecclésiastiques. Paris, Berche et Tralin, 6^e édit., 1884, — t. I, p. 260.)

² *Explication de l'Apocalypse*, Préface, § iv, — t. I, p. 276.

ses emprunts, qu'il en reproduit bien la vraie doctrine. Quand il donne comme démonstratif un passage des Prophètes, ce n'est jamais par une application ingénieuse, c'est parce que la tradition y a toujours vu la prophétie même qu'il y montre. Au reste, le sens littéral a visiblement les préférences de Bossuet, et domine de beaucoup dans ses œuvres. La raison en est claire : il laisse la foule des sens plus éloignés à ceux qui font de l'Écriture une partie accessoire de leurs ouvrages et comme un ornement rapporté : pour lui, il en fait la base de sa doctrine et de sa prédication, et, comme il veut que cette base soit inébranlable, il s'attache au sens le plus solide et le plus vrai.

Quand il emploie l'interprétation figurée, il le fait avec sagesse, pour développer et confirmer son enseignement et non pour l'établir, en s'appuyant sur l'antiquité et sur l'usage de l'Église, et bien souvent en ayant soin d'avertir qu'il cite au sens spirituel, et en montrant comment ce sens a son fondement dans la lettre. Il suffit de rappeler quelques-uns des plus beaux exemples qu'il ait donnés en ce genre : ses descriptions du ciel, dans plusieurs sermons pour la Toussaint, tirées des promesses que fait Isaïe aux Juifs pour le retour de la captivité et pour les temps messianiques ; un sermon pour la fête de la Visitation, où, par une interprétation plus rare, mais bien conforme cependant à la manière des Pères, il voit l'Église et la Synagogue symbolisées dans Marie et Elisabeth¹ ; l'exorde du sermon *sur l'Unité de l'Église*, où, rappelant la grande scène de Balaam bénissant les Hébreux dans le désert, il décrit « l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites » : toutes ces applications n'ont rien de forcé, elles sont entièrement conformes aux plus pures traditions du symbolisme biblique.

¹ Le sermon : *Intravit Maria in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth*, qu'on suppose prêché à Saint-Lazare, le 2 juillet 1636, — t. VI, p. 196.

Bossuet s'est peu servi des sens accommodatives. M. Feugère a déjà remarqué que Bourdaloue empruntait plus souvent que lui aux écrivains ecclésiastiques ces applications un peu détournées de l'Écriture. Ce n'est pas que Bossuet les dédaignât : il les rencontrait trop souvent dans les Pères qu'il lisait le plus. Sans parler de saint Augustin qui en use largement, saint Grégoire pape, dont Bossuet recommandait vivement la *Regula pastoralis*, en fait dans ce même ouvrage un emploi fréquent, presque excessif. Si donc il a puisé dans les anciens la connaissance littérale de l'Écriture plutôt que son interprétation plus libre et plus hardie, c'est grâce à la nature de son esprit, à cet instinct qui lui faisait chercher la vérité dans sa source, la morale et le dogme dans les textes qui les contiennent en eux-mêmes, plutôt que dans ceux qui n'en présentent qu'une image lointaine ou une ressemblance affaiblie.

Aussi bien, quand parfois il fait de l'Écriture ces applications plus larges, il garde une telle réserve qu'il satisfait en général non seulement aux règles de la chaire chrétienne, mais encore aux exigences de notre esprit moderne, plus sévère et plus exact en ce point que celui du moyen âge et même des premiers siècles chrétiens.

C'est le lieu de remarquer avec quel art et quel tact, dans plusieurs de ses *Oraisons funèbres*, il accommode à son héros les versets de l'Écriture : comme ces paroles d'Isaïe à Jérusalem rappelée de la captivité par la miséricorde de Dieu, qu'il applique à la princesse Palatine : *Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te... Elegi te, et non abjeci te : ne timeas quia ego tecum sum*¹; comme les mots qu'il adresse au prince de Condé et qui, au livre des Juges, sont dits par un ange à Gédéon : *Dominus tecum, virorum fortissime... Vade in hac fortitudine tua... Ego ero tecum*².

¹ Is. xli, 9, 10.

² Judic. vi, 12, 14, 16.

S'il lui arrive de hasarder çà et là quelque interprétation un peu recherchée, il la fait précéder d'un *peut-être* ou de quelque autre expression qui marque bien que le sens qu'il va développer s'éloigne de la lettre. « Cet aigle de l'*Apocalypse* qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs : Malheur sur les habitants de la terre! *Væ, væ, væ, habitantibus in terra!* semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée¹. » Ce n'est qu'avec hésitation qu'il rapporte aux anges cette image poétique, prise du cantique de Débora : *Stellæ, manentes in ordine suo, adversus Sisaram pugnauerunt*. « Lorsque, dit-il, [les anges] viennent combattre pour nous, leur béatitude les suit partout; et c'est *peut-être* en vue d'un si grand mystère que Débora, glorifiant Dieu de la victoire qu'il lui a donnée, dit ces mots au livre des Juges :... Les étoiles, demeurant en leur ordre, ont combattu pour nous contre Sisara; c'est-à-dire les anges, qui brillent au ciel comme des étoiles pleines d'une lumière divine, ont combattu pour nous contre Sisara, contre l'ancien ennemi du peuple de Dieu : *Adversus Sisaram pugnauerunt*. Mais, en s'avancant pour nous secourir, ils sont demeurés en leur ordre : *Manentes in ordine suo*; et ils n'ont pas quitté la place que leurs mérites leur ont acquise dans la béatitude éternelle². » Bossuet ne va guère plus loin dans la voie

¹ Sermon pour le jour de Pâques, 1655, *Christus resurgens*, 2^d point, — t. VI, p. 152. — D'après les indications données dans l'*Histoire critique de la prédication de Bossuet*, ce passage se trouvera mis à une autre place dans la prochaine édition des *Sermons*.

² Judic. v, 20. — *Panegyrique pour la fête des Anges gardiens*, prêché le 2 octobre 1659, 2^d point, — t. VII, p. 193. — Dans la *Bible du Concile*, la note à Judic. v, 20, porte : « De cælo bellauerunt stellæ : de exaltatione sua bellauerunt cum Sisara. H. — Stellæ sunt Angeli stellis præsidentes. » — C'est la théorie scolastique de l'*ange moteur* : les intelligences célestes tenaient la place de cette force inconnue qu'on nomme aujourd'hui l'attraction.

des commentaires subtils. Il garde à ses gloses un fond solide de vérité, et ne franchit pas les limites du goût le plus délicat.

Voilà le témoignage qu'il faut rendre à Bossuet pour l'immense majorité des cas, presque pour tous. On sent bien cependant que, dans une œuvre si longue, il doit se glisser çà et là quelques emplois de l'Écriture un peu moins heureux. Voici par exemple un sens accommodatice qui choque notre esprit scientifique, surtout parce que Bossuet le présente presque comme le sens littéral. Il parle des grâces rejetées, qui appellent la vengeance de Dieu; de la miséricorde et de la douceur divines, qui, si le pécheur les méprise, se changent en colère : « C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin devant la colère de la colombe, devant le glaive de la colombe : *A facie iræ columbæ... a facie gladii columbæ*¹. » Il est probable, on peut dire certain, que lorsque Jérémie parlait de fuir devant la colombe, il ne songeait pas à la miséricorde irritée, mais aux Chaldéens qui portaient une colombe dans leurs enseignes². C'était, dit-on, l'emblème de Sémiramis. Jérémie en parle comme nous parlons tous les jours de l'aigle de Prusse ou du léopard anglais. Il est à regretter que Bossuet, sans tenir compte de cette interprétation historique, connue de son temps³, ait suivi plusieurs anciens auteurs

¹ Jerem. xxv, 38; XLVI, 16. — Bossuet, mercredi de la semaine de la Passion, 1662, sermon *sur l'Ardeur de la pénitence*, 2^d point, — t. VI, p. 451. — Cf. *sur le Jugement*, 1^{er} dim. de l'avent, 1668, 2^d point, — t. VI, p. 597.

² C'est ainsi qu'il faut comprendre, si l'on maintient le mot de colombe dans la traduction. Un certain nombre d'interprètes traduisent non pas : *a facie iræ columbæ*, *a facie gladii columbæ*, mais : *a facie gladii opprimentis*. Ils voient dans *yônîh* non le substantif *colombe*, mais le participe du verbe *yîndh*, et au verset xxv, 38, ils lisent 'héreb, *gladii*, comme à XLVI, 16, et non 'harôn, *iræ*.

³ Diodore de Sicile parle de la colombe babylonienne ; saint Jérôme

dans une application un peu subtile et trop éloignée de la lettre.

On pourrait, en bien cherchant, trouver d'autres endroits où Bossuet en use un peu largement avec le texte sacré : mais on n'en signalerait qu'un petit nombre. Il faut dire hardiment, en terminant ce chapitre, que personne n'est plus exact et plus véridique que lui dans la manière de citer l'Écriture sainte.

indique ce sens pour les versets en question ; Cornelius a Lapide, in *Jerem.* xxv, 38, cite Diodore, saint Jérôme, et d'autres encore.

CHAPITRE V.

LA BIBLE ET BOSSUET ORATEUR (*Suite*). RÔLE DE L'ÉCRITURE DANS LE CORPS DU DISCOURS.

§ 1.

PREUVES. — DÉVELOPPEMENTS. — GROUPEMENT DES TEXTES.
MISE EN SCÈNE. — IMAGINATION ET PASSION.

Quand Bossuet, après avoir proposé le sujet qu'il va traiter, entame sa matière et commence un raisonnement, sa manière de faire est toujours à peu près la même : « Pénétrons dans ces vérités adorables sous la conduite des Écritures¹... Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse, écoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture²... Exerçons nos entendements dans le champ

¹ Sermon sur le Triomphe de la Croix, 14 septembre 1653 (mis en 1659 dans l'édition de M. Guillaume), 1^{er} point, — t. VI, p. 202.

² Premier sermon sur la Providence, pour le 3^e dimanche après Pâques, Dijon, 7 mai 1656, Exorde, — t. VI, p. 78.

des Écritures sacrées ; c'est là notre véritable exercice ¹... Réduisons en peu de paroles tout l'ordre de notre dessein sur le fondement de notre Évangile ²... Mais, de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Écritures divines, que le Saint-Esprit nous a préparé pour s'accommoder à notre portée ³... C'est [Dieu même] qui vous enseignera dans cette chaire, et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infailibles ⁴... Comme je n'ai pas dessein dans cette chaire... de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon que nous la connaissons par les saintes Lettres ⁵. »

Voilà les phrases habituelles de Bossuet ; et, lorsqu'il ne les emploie pas, il n'en va pas moins emprunter ses raisons à « une belle vision » d'un prophète, à la « divine » Épître aux Romains, à « l'incomparable » Épître aux Hébreux, à une « mystérieuse prophétie » de saint Jean dans son Apocalypse. Bref, dès qu'il commence et se met en marche, il faut qu'il se place sur le terrain biblique : il ne trouve de ferme que celui-là, et, tout en avançant, il lui faut encore, à chaque pas, s'appuyer sur de nouveaux textes et de nouvelles autorités scripturaires. Il semble se faire une règle constante de ce principe, plusieurs fois répété dans ses plus anciens

¹ Sermon pour la fête de la Visitation, Saint-Lazare, 2 juillet 1656, (mis en 1659 dans l'édit. de M. Guillaume), Exorde, — t. VI, p. 197.

² Sermon sur la Paix faite et annoncée par Jésus-Christ, pour le dimanche de la Quasimodo, 1660, Exorde, — t. VI, p. 293.

³ Sermon pour la fête de la Sainte Trinité (1655-1656?), début du 1^{er} point, — t. VI, p. 113.

⁴ Sermon sur la Providence, vendredi après le 2^d dimanche de carême 1662, Exorde, — t. VI, p. 420.

⁵ Sermon sur l'Ardeur de la pénitence, pour le mercredi de la semaine de la Passion 1662, début du 2^d point, — t. VI, p. 451.

discours : « Je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Écritures¹. »

Pour tout chrétien, la parole de l'Écriture a par elle-même une force démonstrative. Bossuet, l'esprit le plus dogmatique qui ait jamais existé, connaît cette valeur du texte sacré et en use plus que personne. Lorsqu'il s'agit de prouver, il croit n'avoir rien avancé tant qu'il n'a pas produit la parole de Dieu² : mais aussi, lorsqu'il a cité ce témoignage, il se passe d'autre démonstration et de commentaire : il faut croire. Qu'on examine de près ses discours : les raisonnements fondamentaux ont presque toujours³ pour majeure ou pour mineure, et parfois pour prémisses et pour conclusion, un verset de l'Écriture sainte ; et quand, en chemin, il se rencontre une proposition accessoire qu'il faut démontrer d'un mot, un autre verset fait l'affaire.

D'autres citations, qui par elles-mêmes ne prouveraient pas, viennent s'ajouter à l'argument : ce n'est qu'une confirmation de la doctrine, obtenue par une interprétation dans le sens spirituel ; ce n'est qu'un ornement, non un ornement étranger et rapporté, mais l'expression plus magnifique ou plus pittoresque d'une vérité démontrée déjà. D'ailleurs, Bossuet ne s'arrête pas à chaque texte qu'il apporte, pour faire remarquer qu'il cite : son système est, au contraire, de fondre intimement

¹ Sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge (alias sur le Rosaire) 1651, 1^{er} point, — t. VI, pp. 26-27. — Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 1652, début du 2^d point, — t. VI, p. 38.

² « Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement ; il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. » Sermon sur la Vigilance chrétienne, 1^{er} dimanche de l'avent 1669, au Louvre, (mis en 1665 dans l'édition de M. Guillaume,) 1^{er} point, — t. VI, p. 501.

³ Presque toujours et non toujours, car évidemment il ne faut pas forcer la thèse, ni prétendre que Bossuet met la Bible partout et ne parle que par versets des Livres saints.

les pensées de l'Écriture dans son discours. On s'en rend beaucoup mieux compte, il importe de le remarquer, quand on voit les manuscrits eux-mêmes, que quand on lit les *Sermons* imprimés. Bossuet ne se servit jamais de ces guillemets que les éditeurs placent, comme un signal, en tête de chaque citation : dans le manuscrit, rien n'avertit qu'on passe de la parole humaine à la parole sacrée. Toutes les deux ne forment qu'un seul tissu serré et indivisible.

Voilà pourquoi on ne pénètre que par l'étude et la réflexion les divers procédés de Bossuet dans le manie-
ment de l'Écriture. Convient-il même de se servir de ce mot de « procédé » en parlant de Bossuet? Il est vrai que l'élève de Dijon avait étudié dans la rhétorique du P. Caussin l'art des chries et des développements de divers genres ; mais, devenu homme, il en avait retenu seulement une formation générale de l'esprit, il n'en recevait plus qu'un secours éloigné, et, le moment venu de composer, il ne songeait guère aux règles, et s'abandonnait simplement à l'inspiration de son génie. Pourtant s'il ne s'occupait pas du procédé, il nous est permis de le retrouver dans ses œuvres par un travail d'analyse, et de reconnaître ses manières de faire les plus habituelles.

Quelquefois c'est une explication simple et courte ajoutée à chaque citation, qui en met le sens en pleine lumière. Voyez cette série de textes, accompagnés chacun d'un mot bref, lumineux et poétique :

« C'est avec beaucoup de raison que [l'Écriture] compare ordinairement la douleur à une mer agitée. En effet, la douleur a ses eaux amères qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*¹; elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence : *Calamitates oppresserunt quasi*

¹ Ps. LXVIII, 2.

*fluctibus*¹; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie... [Mais Dieu] répandant son Esprit sur une âme agitée par l'affliction, il calme quand il lui plaît tous les flots, et, apaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. *Nullam requiem habuit caro nostra*², dit saint Paul : vous voyez les flots qui l'agitent; *sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus*³; voilà Dieu, qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avait pas⁴. »

Que le texte soit ainsi commenté d'un mot ou qu'il soit l'objet d'un plus long développement, il n'y a rien à dire sur cette méthode : c'est celle de la citation et de l'explication pure et simple; elle est en usage chez tous les orateurs chrétiens, et Bossuet ne se distingue qu'en ce qu'il y réussit mieux que la plupart des autres. On peut mentionner comme des modèles, dans le sermon *sur la Loi de Dieu*, la paraphrase d'un verset du psaume XVIII : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa*⁵; dans le sermon *sur l'Amour des plaisirs*, l'explication du texte : *Inconstantia concupiscentiæ*, « la concupiscence est inconstante⁶ »; dans un sermon *pour le jour de l'Assomption*, deux beaux développements sur ce mot : *Revertere!* C'est le cri de l'Église, qui rappelle Jésus-Christ, et c'est le cri « de la Sainte Vierge durant les jours de son exil », lorsqu'elle suppliait son Fils de revenir à elle et de l'emmener au ciel⁷.

¹ Job, xxx, 12.

² II Cor. vii, 5.

³ *Ibid.*, 6.

⁴ Sermon *sur la Compassion de la Sainte Vierge*, 1658, (mis par M. Gandar et M. Guillaume dans le carême de 1660,) 2^d point, — t. VI, p. 260.

⁵ Sermon *sur la Loi de Dieu*, Quinquagésime 1653, 2^d point, — t. VI, p. 141. — Passage commenté, Ps. xviii, 10.

⁶ Sermon *sur l'Amour des plaisirs*, 3^e dim. de carême 1666, 1^{er} point, — t. VI, p. 546. — Passage commenté, Sap. iv, 12.

⁷ Sermon *pour le jour de l'Assomption* 1663, 1^{er} et 2^d points, — t. VI, pp. 489 et 490. — Passage commenté, Cant. ii, 17.

S'il est d'usage de citer dans la chaire chrétienne des versets de l'Écriture exprimant un précepte, une maxime, un sentiment, il ne l'est pas moins d'y rapporter des récits et des exemples pris de la Bible. L'art de Bossuet, lorsqu'il recourt à cette manière de faire, est de présenter vivement, dans sa réalité historique, le fait qu'il raconte, et d'en rendre en même temps l'application pratique et saisissante. On dirait qu'il a le secret de lire dans les âmes, et dans celles des personnages antiques, et dans celles des chrétiens auxquels il parle. Dans un sermon de son premier carême à la cour, il propose divers exemples de fausse pénitence, et s'arrête à développer celui de Saül :

« Plusieurs frappent leur poitrine ; plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois de cœur ce *peccavi* tant vanté que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes, Saül l'a dit devant Samuel, David l'a dit devant Nathan ; mais, des trois, il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable... Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché : « J'ai péché, dit-il, grand » prophète, en méprisant vos ordres et les paroles du Seigneur ; mais honorez-moi devant les grands et devant » mon peuple, et venez adorer Dieu avec moi : *Peccavi ; » sed nunc honora me coram senioribus populi mei et » coram Israel.* » Honorez-moi devant le peuple ; c'est-à-dire, ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit : « J'ai » péché ; » sa douleur, comme vous voyez, n'était qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah ! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu ! Elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples ; prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée

n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes¹. »

Souvent, lorsqu'il s'agit d'expliquer un verset ou de commenter un trait historique, Bossuet le fait, non en présentant ses pensées personnelles, mais en accumulant d'autres textes semblables : il applique à la prédication cette méthode de l'analogie, si féconde dans la théologie et l'exégèse, aussi bien que dans les sciences profanes. Il excelle à rapprocher tous les passages qui ont rapport à un même sujet, à les grouper, à les éclairer l'un par l'autre. S'il veut prouver que les démons sont encore puissants, même après leur chute, il rappelle que « toute l'Écriture les appelle forts »; et il le montre d'abord par un verset de David : mais comme on pourrait lui dire que ce mot du psalmiste ne s'applique aux démons que par une interprétation mystique de saint Augustin, il ajoute aussitôt deux témoignages exprès de saint Paul et deux de Jésus-Christ lui-même, et voilà en un paragraphe cinq citations, qui vont se fortifiant l'une l'autre et forment un faisceau d'arguments².

Il sait aussi bien faire valoir les textes en les opposant qu'en les réunissant. Pour montrer la force de la prédication des apôtres, il rappelle leur réponse aux Juifs : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu

¹ Sermon sur l'Intégrité de la pénitence, vendredi de la semaine de la Passion 1662, début du 1^{er} point, — t. VI, p. 453. — Passage commenté : I Reg. xv, 30. — Cf. le même exemple avec la même application dans la *Politique*, livre VII, art. iv, 9^e prop., — t. VIII, p. 514.

² Sermon sur les Démons (1660), 1^{er} point, — t. VI, p. 221. — Passages cités : Ps. LVIII, 4, *Irruerunt in me fortes*; — Luc. xi, 21, *fortis armatus*; — Joan. xii, 31, *princeps hujus mundi*; — Ephes. vi, 12, *Rectores mundi*; — II Cor. ix, 4, *deus hujus seculi*. Comme il ne s'agit ici que de la Bible, il n'y a pas lieu de parler des citations de Tertullien qui se trouvent dans le même passage.

et entendu; » et au *Non possumus* des témoins du Christ, il oppose le découragement de leurs juges, placés en face d'hommes qui ne craignent ni les menaces ni la mort : *Quid faciemus hominibus istis?* Ces deux mots rapprochés peignent au vif l'éternelle impuissance de la force, quand elle lutte contre la vérité¹. Il montre que la grandeur de Dieu l'élève au-dessus de nous, tandis sa bonté l'en rapproche ; il va opposer un texte qui exprime la majesté divine à trois autres qui expriment la miséricorde :

« Cachez-vous, dit le prophète Isaïe ; entrez bien avant dans la terre ; jetez-vous dans les cavernes les plus profondes, *Ingrederere in petras, et absconde te in fossa humo*². Et pourquoi? Cachez-vous, dit-il encore une fois, devant la face terrible de Dieu et devant la gloire de sa majesté, *a facie timoris Domini et a gloria majestatis ejus*. Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, elle vient à nous, dit David : *Veniat super me misericordia tua*. Non seulement elle vient à nous, mais elle nous suit, *misericordia tua subsequetur me* ; non seulement elle nous suit, mais elle nous environne : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*³. »

¹ Act. iv, 20 ; *ibid.*, 46. — Second sermon pour le jour de la Pentecôte, 1658, (mis en 1661 dans l'édition de M. Guillaume,) 1^{er} point, — t. VI, p. 384. — Il y a dans le même passage une autre opposition, entre le *quid faciemus* des Juifs persécuteurs et le *quid faciemus* des Juifs convertis (Act. II, 37) ; mais elle est beaucoup moins oratoire que la première.

² Le texte est cité ainsi dans le ms (12821, f^o 240) ; dans Isaïe, II, 10, il y a : *Ingrederere in petram, et abscondere in fossa humo*.

³ Sermon pour Noël 1656 (mis en 1665 dans l'édition de M. Guillaume), 1^{er} point, — t. VI, p. 514. — Textes cités : Is. II, 10 ; Ps. cxviii, 4 ; Ps. xxii, 6 ; Ps. xxxi, 10. — Ce passage a été rajouté après coup par Bossuet ; il est écrit au *recto* d'une feuille détachée, et au *verso* on voit notés les textes que l'orateur avait rassemblés pour faire ce développement. Outre les quatre textes cités, il en avait trouvé

Outre ces différentes manières de citer, de développer, de grouper les textes, il est encore d'autres procédés de mise en œuvre artistique qui méritent d'être étudiés en détail. Très souvent Bossuet sent si profondément le passage qu'il commente, il entre si vivement dans la pensée de l'auteur sacré, qu'il ajoute tout naturellement au texte et continue la pensée indiquée par les paroles bibliques. Cela est surtout fréquent lorsqu'il rapporte des paroles de Jésus-Christ : il prend ses sentiments et parle en son nom : « *Attendite*, dit [Jésus-Christ]; remarquez ces termes : Prenez garde. Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement ; il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu, pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite*¹... » Dans cette phrase : « Cet ennemi dont je vous parle, » à qui se rapporte *je*? Est-ce Bossuet qui a repris la parole après avoir cité : *attendite*, ou bien est-ce le Christ qui continue à nous instruire?

Bossuet ne se borne pas à faire parler le Seigneur ou ses prophètes, ou l'âme humaine ; il introduit parfois plusieurs personnages et les fait dialoguer. Avec le talent d'un poète dramatique, il reconstitue une scène qui n'est qu'indiquée dans l'Écriture ; là où Ézéchiél ne fait entendre que Dieu qui menace, il nous montre le pécheur tremblant et les anges prêts à exécuter la vengeance :

d'autres qu'il n'a pas mis en œuvre, deux sur la miséricorde de Dieu, un sur sa grandeur : *Misit Deus misericordiam suam*, Ps. lvi, 4 ; *In multitudine misericordiæ tuæ introibo in domum tuam*, Ps. v, 8, 9 ; *Forsitan vestigia Dei comprehendes et usque ad perfectum omnipotentem reperies ? Excelsior cælo est, et quid facies ? profundior inferno, et unde cognosces ?* Job, xi, 7, 8.

¹ Matt. vi, 1. — Bossuet, sermon sur l'Honneur du monde (1660), 1^{er} point, — t. VI, p. 266. — On trouverait une foule d'exemples analogues, non seulement dans les *Sermons*, mais encore dans les *Méditations sur l'Évangile*.

« Ecoutez avec quelle presse [Dieu] vous parle par son prophète : « La fin est venue, la fin est venue ; maintenant la fin est sur toi, et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies ; et tu sauras que je suis le Seigneur. » — « O Seigneur, que vous me pressez ! » — Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue ; la justice que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi ; la voilà qu'elle est à la porte, *ecce venit*. »... L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence ; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem* : Pressez, concluez, l'audience est ouverte, le juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ¹ !... »

Il faut signaler en particulier le sermon de 1660 sur *l'Honneur du monde*, où cette forme dramatique paraît jusqu'à trois fois ; tantôt Bossuet représente Jésus-Christ interdisant au chrétien de recevoir la gloire qui vient des hommes, et le chrétien essayant en vain de discuter cette défense absolue ² ; tantôt il nous fait entendre « les murmures du peuple » juif sur la prédication de l'Évangile, les cris de réjouissance quand Jésus-Christ entre à Jérusalem, puis les imprécations de la foule qui demande sa mort ³ ; tantôt enfin il esquisse la scène si vive des Vierges folles demandant en vain d'être admises au festin, et exclues par le redoutable *Nescio vos* de l'Époux ⁴. Remarquons à propos de ce dernier passage qu'il est intéressant de retrouver, mise en œuvre par la

¹ Ezech. vii. — Sermon sur *l'Impénitence finale*, (2^e dim. de carême 1662,) fin du 2^d point, — t. VI, p. 416.

² « Doctrine de l'Évangile que tu es sévère... Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens ; mais comment le refuser quand on nous le donne ? — Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. — Mais puis-je m'empêcher de la recevoir ?... etc... » Fin du 1^{er} point, — t. VI, p. 267. — Cf. Joan. v, 41.

³ 3^e point, vers la fin, — t. VI, p. 271.

⁴ Fin du 2^d point, — t. VI, p. 269.

forte imagination de Bossuet, cette même parabole des Vierges sur laquelle s'était tant exercé le talent dramatique du moyen âge. Pour notre esprit moderne, les trente lignes de l'orateur sont plus frappantes que les centaines de vers des vieux poètes.

C'est cette imagination, riche, abondante, impétueuse parfois, tour à tour dramatique, lyrique ou épique, qui complète si heureusement les facultés oratoires de Bossuet. Elle rend sensibles ses raisonnements, elle donne la vie à son pathétique. L'éloquence tire une force incomparable de cette réunion de toutes les puissances de l'esprit et du cœur. Dans les beaux endroits de Bossuet, il y a des développements bibliques qui surprennent l'âme et s'emparent à la fois de toutes ses facultés. Ce sont de grands mouvements qui s'élèvent tout à coup : la raison et la foi se mettent à parler un langage vif et passionné, et l'imagination est là qui colore tout et fait voir chaque détail : il semble que l'éloquence humaine ne puisse aller plus loin que ne fait Bossuet dans ces moments-là.

Peut-être comprendra-t-on ce que ces mots expriment mal, en relisant ou en se rappelant quelques-uns des mouvements bibliques dont il est question ici. C'est, par exemple, la description si émouvante des douleurs du Christ, se livrant à ses bourreaux et présentant à la souffrance chacune des parties de son corps : *Tradebat autem judicanti se injuste*¹. C'est dans le sermon sur l'*Honneur du monde*, le développement sur : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*, où Bossuet tantôt s'étonne que l'homme ose se faire Dieu ; tantôt rappelle le roi de Tyr

¹ I Petr. II, 23, d'après la Vulgate. — Bossuet, *Passion* de 1660, 2^d point, t. VI, — p. 281. — *Passion* de 1661, 1^{er} point, — p. 365. — *Passion* de 1666, 2^d point, — p. 583. — Bien qu'il soit convenu que Bossuet se corrige toujours à chaque rédaction nouvelle, il est peut-être permis de préférer, pour la force et le pathétique, ce mouvement tel qu'il est dans le sermon de 1660.

et Pharaon, et les orgueilleux dépeints par Moïse et David ; tantôt parle à Dieu lui-même : « O roi des siècles ! ô source de toutes choses ! » tantôt redescend vers l'homme superbe : « Tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu ¹ ! » C'est ailleurs le portrait du mauvais riche et celui de Lazare. Bossuet commence par esquisser à grands traits une sédition, image d'une âme abandonnée aux vices et à la vie des sens, où toutes les passions sont déchainées et crient sans relâche : « *Affer! Affer!* » Comment, parmi ces cris furieux, entendre « la voix languissante des pauvres » ? Et le morceau finit par la peinture des misérables qui meurent de faim à la porte des hôtels somptueux ². C'est encore cet admirable passage qu'on peut prendre pour modèle des développements où Bossuet, commentant les Livres saints, réunit tous les genres de beauté : il veut dépeindre ici cet endurcissement, ce « sommeil de mort », auquel Dieu, par le plus terrible des châtiments, abandonne parfois les pécheurs :

« Le prophète Isaïe nous représente [Dieu] tenant en sa main une coupe qu'il appelle la coupe de sa colère : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*. Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs ; mais d'un breuvage fumeux comme un vin nouveau qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose,

¹ Sermon sur l'Honneur du monde (1660), 3^e point. — Le texte principal de ce mouvement est Ezéchiel, xxviii, 2: *Elevatum est cor tuum et dixisti: Deus ego sum... et dedisti cor tuum quasi cor Dei*. — Mais Bossuet cite en outre: Gen. iii, 10, *Eritis sicut dii*; — Deut. xxxii, 27, *Manus nostra excelsa et non Dominus fecit hæc omnia*; — Ps. xi, 5, *Labia nostra a nobis sunt*; — Ezech. xix, 3, sur Pharaon: *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*. — T. VI, p. 270.

² Carême de 1662, sermon sur l'Impénitence finale, 3^e point, — t. VI, p. 417. — Cf. Luc. xvi, et Prov. xxx, 15, *Sanguisugæ duæ sunt filiæ, dicentes: Affer, affer!* — « Has autem interpretari licet, avaritiam et libidinem. » Boss. *in hunc versum*, — t. I, p. 155.

Messieurs, que leurs péchés même¹ et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures l'esprit de vertige, qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse, ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps; je ne sais quoi leur dit dans le fond du cœur : O piété! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? Un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment : *Usque ad fundum calicis soporis Dei bibisti, et potasti usque ad fæces*. Et voici un effet étrange : je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout à fait morts : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum*. C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule, ils s'en souviennent sans douleur, ils s'en confessent sans componction, ils

¹ Orthographe du manuscrit.

y retombent sans crainte, ils y persévèrent sans inquiétude, ils y meurent enfin sans repentance. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, et connaissez l'état où vous êtes¹... »

Voilà ce qu'est l'éloquence biblique de Bossuet, dans ses plus admirables élans : c'est le commentaire de l'Écriture, mais le commentaire éclatant, passionné : et, s'il faut caractériser ces grands mouvements qui viennent d'être étudiés, on peut dire qu'ils se distinguent des autres comme le sublime se distingue du beau.

§ 2.

EMPLOI DE L'ÉCRITURE SAINTES PAR ALLUSIONS.

Celui qui visite une église gothique voit du premier coup d'œil les murs solides qui la soutiennent, les larges verrières qui l'éclairent, et les hautes voûtes, portées tantôt par des faisceaux de colonnettes, tantôt par des piliers robustes, élancés, hardis. Mais il est de fins détails d'ornementation qui ne sont aperçus que par les connaisseurs. Où la foule ne voit qu'un vitrail ou un chapiteau, l'antiquaire remarquera une savante combinaison de couleurs ou un agencement singulier de fleurs et de personnages; il distinguera les emprunts faits à l'art des Byzantins ou à celui des Arabes, de ce qui est dû à l'imagination personnelle du peintre ou du sculpteur.

¹ Sermon sur la *Vigilance chrétienne*, pour le 1^{er} dim. de l'avent (1669), fin du 1^{er} point, — t. VI, p. 501; texte revu sur le ms. 12821, f^o 107. — Le passage commenté est Is. LI, 17-20. — *L'esprit de vertige est pris d'Is. XIX, 14.*

Ainsi, celui qui connaît la Bible découvre dans Bossuet des nuances et des détails qui ne frappent pas tous les yeux. On voit bien que l'Écriture fait comme les murs de soutien de l'édifice, que les textes se joignent et se combinent pour former des preuves ou pour orner et éclairer le sujet; qu'ils s'élancent en mouvements soudains ou s'épanouissent en larges développements. Mais quand Bossuet, sans insister ni nommer son auteur, se contente d'une allusion rapide, quand les guillemets ou les notes des éditeurs ne viennent pas avertir qu'il y a là une citation, combien d'emprunts bibliques passent inaperçus!

Pour en citer un exemple, la critique littéraire fait tous les jours honneur à Bossuet d'avoir décrit la « pitié meurtrière » des docteurs relâchés, cette pitié « qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions¹ »; les éditeurs, de leur côté, ne se mettent pas en frais de notes sur ce passage. Il est certain toutefois que l'idée et l'expression sont d'Ézéchiel : Dieu reprend des prophétesses menteuses, qui, par leur doctrine indulgente, favorisent le mal, « cousant des coussins pour les mettre sous les coudes des pécheurs, plaçant des oreillers sous les têtes des hommes de tout âge pour séduire leurs âmes² ». Dans la phrase célèbre de l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, Bossuet a procédé non par citation, mais par

¹ *Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, — t. VII, p. 262. — On sait que le texte de cette oraison funèbre, tel que nous le possédons, s'il reproduit assez bien l'ensemble du discours de Bossuet, ne paraît pas authentique dans tous ses détails. Mais l'allusion dont il est question ici, allusion originale dans son tour et qui renvoie à un passage d'Ézéchiel rarement cité, semble bien appartenir à Bossuet.

² « Et tu, fili hominis, pone faciem tuam contra filias populi mei, quæ prophetant de corde suo, et vaticinare super eas, et dic: Hæc dicit Dominus Deus: Væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manus, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis, ad capiendas animas. » Ezech. xiii, 17, 18.

allusion : c'est une manière de faire plus savante et plus rapide, employée par lui presque aussi souvent que les autres qui ont été précédemment analysées.

Ailleurs Bossuet dit, parlant des difficultés d'une vraie conversion : « Mais ce changement est-il bien possible? Cet Éthiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques ¹? » Pour n'être pas étonné de cet *Éthiopien*, il faut savoir, ce que les éditions ne disent pas, qu'il est pris de Jérémie. Encore peut-on douter que cette allusion soit bien heureuse : mais il est aisé d'en trouver de meilleures et d'excellentes. Comparant le pécheur à un grand chêne, desséché déjà, mais encore « ferme sur son tronc », Bossuet s'écrie : « Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu ; mais il a retiré l'esprit de vie ². » Ailleurs il loue par la bouche de l'Ecclésiastique la magnificence des ducs de Nevers : « Cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, et les églises des saints publient leurs aumônes ³. » Il apprend d'Élie à revendiquer avec vigueur les droits de Dieu : « Pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse ⁴? »

A côté de ces allusions de pensées, il y a l'allusion

¹ *Sur la Pénitence*, 1^{er} dimanche de carême 1661, fin du 1^{er} point, — t. VI, p. 323. — Jerem. xiii, 23 : Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas; et vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum.

² *Sermon sur la Vigilance chrétienne*, 2^d point, — t. VI, p. 504. — Bossuet fait allusion à une image plusieurs fois répétée dans la Bible : Cf. le grand arbre, figure de Nabuchodonosor, que Dieu ordonne d'abattre, mais en conservant ses racines; Dan. iv; la prédication de saint Jean-Baptiste: *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*, Matt. iii, 10; la parabole du figuier stérile, Luc. xiii.

³ *Princesse Palatine*, — t. VII, p. 303. — Et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. — Eccli. xxxi, 41.

⁴ *Princesse Palatine*, — p. 306. — Accedens autem Elias ad omnem

historique, qui consiste à rappeler, sans les raconter, des faits bibliques, dont on fait l'application à l'auditoire. Un modèle en ce genre est la description de la tentation dans le deuxième sermon *sur les Démons* : le regard imprudent de David, sa faute, le complot contre Urie dans lequel il engage Joab, tout cela est dit, mais sans un nom propre et sous forme d'instruction directe aux auditeurs : à la fin seulement, un cri pathétique révèle que, dans tout ce morceau, Bossuet suivait pas à pas le récit du livre des Rois :

« Le démon s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. — Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus, qu'une complaisance et un agrément innocent. — Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines et se répand par tout le corps. — Il faut l'avoir, il faut la gagner. — C'est un adultère. — N'importe ! — Eh bien, je la possède. Est-ce pas assez ? — Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure ! Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie. — David, le malheureux David ! et qui ne sait pas son histoire ¹ ? »

Une autre sorte d'allusions bien digne d'être remarquée consiste à prendre une parole de l'Écriture et à la présenter avec un tour différent de celui qu'elle a dans le texte, par exemple à la mettre dans la bouche d'un autre personnage. Jésus-Christ, parlant aux hommes, a dit qu'il viendrait « comme un voleur » ; et Bossuet, avec une audace éloquente, parle ainsi à Jésus-Christ même :

populum ait : Usquequo claudicatis in duas partes ? si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum. — III Reg. xvm, 21.

¹ Sermon *sur les Démons* (1660), fin du 2^d point. — II Reg. xi. — L'exemple de Judas est proposé après celui de David, mais d'une manière moins oratoire.

« J'ignore le jour où vous viendrez, parce que vous m'avez dit que *vous viendriez comme un voleur*. Mais si on ne sait pas quand le voleur viendra, le voleur n'en sait pas moins quand il veut venir. Vous savez donc, *voleur mystique!* vous savez donc quand vous viendrez ¹... » Comme l'expression évangélique nous frappe, présentée sous cette forme nouvelle et hardie!

Ailleurs, Bossuet nous représente un conseil de démons : c'est un tableau qui rappelle les descriptions analogues qu'on trouve dans plusieurs épopées, mais Bossuet a sur les poètes épiques l'avantage d'une énergique brièveté : au milieu de cette scène si vive, il fait dire aux mauvais anges : « ... Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels ; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut... Mais auparavant, combien en mourra-t-il de notre main ! ah ! que nous allons faire de sièges vacants ! et qu'il y en aura parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges ² ! » Cette idée, Bossuet l'a prise de saint Paul qui écrit aux Corinthiens : *Nescitis quoniam Angelos judicabimus?* Mais ce qui plait, c'est de voir cette pensée sous une forme originale, et de retrouver sur les lèvres des démons la citation de saint Paul.

L'allusion biblique est aussi quelquefois une manière de dire oratoire qui permet de donner délicatement un avis. Cette phrase : « Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé ³ »,

¹ Matt. xxix, 43. — I Thess. v, 2. — II Petr. iii, 10. — Apoc. iii, 3 ; xvi, 13. — Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, Dernière semaine du Sauveur, LXXVIII^e jour, — t. II, p. 375. — Dans ce chapitre sur *Bossuet orateur*, cet exemple est pris par exception d'un ouvrage qui n'est pas un discours ; mais Bossuet est partout et toujours orateur, et ses procédés sont les mêmes partout.

² Second sermon sur les Démons (1660), 2^d point, — t. VI, p. 223. — I Cor. vi, 3.

³ Sermon sur les Devoirs des rois, dimanche des Rameaux 1662, dernières lignes, — t. VI, p. 464.

aurait pu sembler bien hardie si l'orateur l'avait donnée simplement comme l'expression de sa pensée sur l'état du royaume : l'allusion au troisième livre des Rois et le souvenir glorieux de Salomon en faisaient excuser la liberté.

Enfin, l'allusion est d'un art plus savant et plus achevé que la citation proprement dite. Aussi Bossuet la mit-il en œuvre de mieux en mieux, à mesure que son talent se perfectionnait. Les plus beaux exemples se rencontrent peut-être dans les *Oraisons funèbres*. Là se trouve le « verre d'eau » donné au nom de Jésus-Christ, qui est d'un si grand effet dans la péroraison du *Prince de Condé*¹; là, cette allusion charmante destinée à faire passer un détail familier : « Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait²; » là, cette phrase célèbre, où tout est pris de l'Écriture, sans qu'il y ait citation : « Madame a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée³. » La fréquence des allusions bibliques dans les *Oraisons funèbres* est facilement explicable : l'art de Bossuet était arrivé à son point de perfection ; et d'autre part, la place très large qu'il fallait faire dans ces discours à l'éloge du mort et au récit de sa vie, empêchait l'orateur de s'étendre sur les développements scripturaires, et le forçait à recourir plus souvent aux demi-mots et aux brèves indications.

¹ T. VII, p. 327. — Matt. x, 42.

² *Princesse Palatine*, — t. VII, p. 303. — Matt. xxiii, 37.

³ *Duchesse d'Orléans*, — t. VII, p. 281. — Ps. lxxxix, 6 : Mane sicut herba transeat, mane floreat et transeat : vespere decidat, induret et arescat. — Peut-être, dans l'expression : *du matin au soir*, faut-il voir une réminiscence du cantique d'Ezechias : *De mane usque ad vesperam finies me*. — Is. xxxviii, 13.

Il ne faut pas d'ailleurs juger de ces allusions par l'effet qu'elles produiraient de nos jours, où l'Écriture est peu étudiée et peu connue par la foule. Sans doute, l'orateur qui dirait devant un auditoire moderne qu'un sage ministre fut « le Chusai » qui confondit de mauvais conseils, serait compris de peu de personnes¹. Mais au grand siècle, alors que beaucoup d'hommes du monde étudiaient la théologie, et que les femmes croyaient la savoir ; alors que la Bible était dans toutes les mains, rendue populaire par des travaux récents et par des traductions rivales, l'orateur chrétien se faisait comprendre sans avoir besoin d'insister : un mot faisait entendre aux fidèles tout ce que les notes des éditions disent aux lecteurs modernes. Saint Bernard, qui semait dans ses discours des allusions bibliques bien plus nombreuses encore et bien plus subtiles que son compatriote du dix-septième siècle, disait un jour à ses religieux : *Scientibus Scripturas loquor*². Bossuet aurait pu dire la même chose à ses auditeurs, à ceux surtout de Paris et de Versailles : il avait le droit de compter sur leur connaissance des sciences sacrées³.

¹ C'est ce que dit Bossuet du chancelier Le Tellier, — t. VII, p. 310. — Tandis qu'Achitophel conspirait avec Absalom, Chusai, fidèle à David, confondit ses mauvais desseins. — II Reg. xvii.

² Et, en disant cela, saint Bernard citait saint Paul, Rom. vii, 1 : *Scientibus legem loquor*.

³ On trouvera en Appendice un tableau présentant d'une seule vue tous les emprunts bibliques, citations, allusions, etc., qui se rencontrent dans un sermon de Bossuet. Le discours choisi pour ce travail est celui du 1^{er} dimanche de l'aveugle 1669, *sur la Vigilance ou sur la Nécessité de travailler à son salut*.

§ 3.

CONCLUSION SUR L'USAGE QUE BOSSUET ORATEUR

FAIT DE LA BIBLE.

COMPARAISON AVEC LES AUTRES PRÉDICATEURS DU XVII^e SIÈCLE.

Peut-être les pages qui précèdent, en attirant l'attention sur le détail des emprunts bibliques de Bossuet, ont-elles un peu fait oublier la vie, l'unité souple, le mouvement général de ses discours. Ce sont là des qualités que ne peut mettre en lumière aucun travail d'analyse. Il faut donc, si l'on veut avoir une juste idée du rôle de la Bible dans les *Sermons*, étudier l'œuvre même de l'orateur, et relire quelques-unes de ses compositions. C'est là qu'on verra tous les procédés signalés précédemment, mais non plus sous forme de procédés, mais non plus un à un. Les citations multipliées, se confondant avec les pensées de l'auteur, les larges développements, les scènes dramatiques, les mouvements hardis et sublimes, et au milieu de tout cela les allusions délicates se glissant partout : on retrouvera toutes ces choses concourant ensemble à faire une œuvre vivante et animée. C'est par ce coup d'œil synthétique qu'on arrive à résumer les impressions multiples de l'étude de détail, et à trouver le mot vrai qui exprime l'usage que Bossuet a fait de l'Écriture sainte. Plus qu'aucun de ses contemporains, il a prêché la parole de Dieu, et il a su la mettre en œuvre avec une plénitude plus parfaite de toutes les facultés oratoires.

« Prêcher la parole de Dieu, aller entendre la parole de Dieu », ce sont des mots expressifs de la langue chrétienne. Ils marquent nettement un des caractères dis-

inctifs de la prédication, un des points qui en font un genre absolument propre au christianisme et auquel rien ne correspond dans l'antiquité. Dans l'Église chrétienne, la Bible est « la parole de Dieu », et le prédicateur n'en est que le héraut et l'interprète; son premier devoir est de la bien connaître, d'en connaître aussi les commentateurs les plus autorisés, et de la rapporter sans l'altérer ni la corrompre; son originalité, de la distribuer à propos, de prendre dans le trésor inépuisable ce qui convient aux circonstances et à l'auditoire, de faire entendre de cette divine parole justement ce qu'il faut, et d'en tirer des applications opportunes. Le mérite de Bossuet est précisément d'avoir fait cela, et de l'avoir fait avec une puissance oratoire presque incomparable.

Ce n'est pas à dire que Bossuet seul ait eu ce mérite à son époque : au contraire, une gloire commune à tous les prédicateurs du dix-septième siècle, c'est d'avoir prêché la parole de Dieu. On s'était débarrassé des inventions burlesques trop longtemps en vogue; on avait laissé les applications bizarres de l'Écriture qui plaisaient aux prédicateurs du temps des guerres de religion; on ne cherchait plus guère les interprétations plus ingénieuses que solides qu'avait parfois trop aimées le moyen âge; d'autre part, la chaire ne connaissait pas encore l'éloquence tout humaine et profane qui s'introduisit au dix-huitième siècle : au temps de Louis XIV, on prêchait bien le véritable Évangile, étudié à la source, c'est-à-dire en lui-même ou chez les Pères de l'Église. Mais encore y eut-il des différences entre les divers orateurs pour la manière de mettre en œuvre les ressources que leur offrait le Livre sacré.

Fléchier, Mascaron, Massillon prennent largement dans la Bible pensées, images, citations; cependant, on sent que ce qu'ils en tirent est un bien emprunté : Bossuet, au contraire, a fait de la Bible une partie de son propre esprit et de son propre fonds. Sans doute, Fléchier met

en tête de l'*Oraison funèbre de Turenne* un exorde tout biblique, où son héros est comparé à Judas Machabée, « cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël »; mais on voit trop que c'est là un morceau artistement travaillé, et rapporté sur un éloge funèbre que la pensée scripturaire ne pénètre pas comme elle pénètre les discours semblables de Bossuet. Mascaron parle bien des « insolents Pharaons, enflés de leur puissance, qui s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même »; mais, dans la même phrase, il dépeint « les impies Salmonée qui osent imiter le tonnerre de Dieu », et il ne marque pas de différence entre ces deux souvenirs ¹. Quand Bossuet se permet une réminiscence profane, il a soin de protester qu'il sort de son domaine, et qu'il n'est chez lui que sur le terrain religieux ².

Massillon sait, quand il veut, donner une teinte biblique à quelques morceaux éclatants ³; il sait trouver dans l'Écriture les arguments, les exemples surtout ⁴, qui conviennent pour appuyer ses thèses de morale; mais il choisit les endroits, et, d'après le conseil d'Horace, laisse ce qu'il n'espère pas faire briller; mais il tire un peu à lui les textes et les récits, cherchant parfois autant à développer sa propre pensée par des témoignages scripturaires, qu'à rendre la pensée de l'Écriture. Il apprécie

¹ Mascaron, *Oraison funèbre de Turenne*. — Pour les insolents Pharaons, cf. Bossuet, *Honneur du monde*, 3^e point. — Ezech. xxix, 3.

² Après avoir fait allusion, d'après Quinte-Curce, à la reine des Amazones: « Mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. » — Sermon sur la *Compassion de la Sainte Vierge* 1651, 1^{er} point, — t. VI, p. 25.

³ Voir par exemple l'exorde du sermon pour Noël: « Les nuées enfantent le juste, l'étoile de Jacob se montre à l'univers, etc. » — Edit. 1823, t. II, p. 316.

⁴ Voir dans le sermon sur l'*Enfant prodigue* sept exemples bibliques successivement énumérés, pour montrer que la passion aveugle, — édition 1823, t. IV, p. 89. — Cf. un article de M. Brunetière sur Massillon, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1881, et *Nouvelles études critiques*, p. 69.

« tous les artifices de la rhétorique, et les cadences harmonieuses, et cette douceur agréable et cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs¹ », bref tout ce que méprisait saint Paul et Bossuet avec lui. Son éloquence est bien encore foncièrement évangélique; mais enfin, s'il est vrai qu'aux époques de perfection paraissent les premiers signes de la décadence, c'est dans Massillon, au dix-septième siècle, que commencent à se montrer les caractères qui seront ceux du siècle suivant. Il est encore un fidèle ministre de la parole de Dieu : il n'en est pas, comme Bossuet, possédé à la façon d'un prophète².

Nous avons si peu de discours de Fénelon, qu'il n'est guère possible de porter sur son éloquence autre chose qu'un jugement par à peu près. Cependant, on est frappé, à première vue, de la large place que les citations, les allusions, les expressions bibliques tiennent dans ses *Sermons* et aussi dans ses *Mandements*; car, à bien des égards, les mandements sont des œuvres oratoires. Mais qu'on y prenne garde : si son éloquence présente la couleur biblique autant que celle de Bossuet, elle est moins profondément pénétrée par la doctrine de l'Écriture. Sans doute, Fénelon possède parfaitement la Bible; il a fait partie du *petit Concile*; il reste, malgré quelques faux-pas théologiques, l'un des plus savants

¹ Bossuet, *Panégryrique de saint Paul*, *Placeo mihi*, 1^{er} point, — t. VII, p. 183, *passim*.

² Sainte-Beuve dit, dans sa *Causerie du Lundi* sur Massillon, (t. IX, p. 36) : « J'ai quelquefois pensé, dans le cours de cette étude, à la différence qu'il y a entre Bossuet et Massillon, employant tous les deux les textes de l'Écriture. Massillon établit sa paraphrase morale sur un texte qu'il déroule verset par verset et qu'il gradue; il met sa gerbe avec ordre et l'asseoit en quelque sorte sur les roues du char sacré : la marche en est égale, cadencée, nombreuse; au lieu que la parole de Bossuet se confond le plus souvent avec le char lui-même, avec la roue enflammée qui emporte le Prophète. » Sainte-Beuve a souvent écrit mieux et plus clairement.

évêques de son siècle : il est bon de le redire, à cause de ceux qui ne veulent voir en lui qu'un poète et un philosophe : mais enfin, si l'on cherche un docteur tout plein de l'esprit des Écritures, il n'est pas comparable à Bossuet. Dans ses citations perce l'homme d'esprit et l'écrivain ingénieux, autant que le théologien ; dans ses peintures bibliques, on retrouve partout cette imagination qui dominait en lui, non l'imagination de Bossuet, puissante, sombre parfois, souvent exubérante, mais l'imagination riante et fleurie de l'auteur du *Télémaque*. Aujourd'hui, il doit prêcher et il a fait une longue lecture de la Bible : il décrit en style d'Isaïe la vocation des Gentils et les gloires de la nouvelle Jérusalem ; demain, il rêvera de la Grèce et composera son pastiche d'Homère. C'est un esprit prodigieusement souple, c'est une imagination mobile et impressionnable ; ce n'est pas une âme profondément biblique.

Il n'y a de comparaison possible qu'avec Bourdaloue ; mais celle-ci s'impose. Au reste, dans la manière dont tous les deux traitent l'Écriture sainte, les ressemblances l'emportent sur les différences. Tous deux imitent si bien les anciens Pères, ils suivent si bien les traditions de la prédication chrétienne, qu'ils se rencontrent forcément dans leur manière de faire, et qu'on pourrait trouver dans Bourdaloue de beaux exemples de la plupart des tours qui ont été signalés chez Bossuet. Retenons donc qu'ils se ressemblent le plus souvent, et cependant, puisqu'il s'agit de caractériser chacun d'eux, insistons sur les points par où ils diffèrent.

Il semble que Bossuet ait étudié de plus près le texte même de l'Écriture : il paraît mieux le posséder, il y recourt plus facilement, il entre plus exactement dans le vrai sens de l'hébreu ; surtout il cite d'un ton plus dominateur, comme un homme qui a autorité pour distribuer et interpréter la parole sacrée : longtemps même avant son épiscopat, sa manière est celle de l'évêque et du docteur.

Chez Bossuet, le raisonnement purement humain, ou même le raisonnement théologique, tient moins de place : les témoignages scripturaires se pressent, si l'on peut dire, plus serrés et plus touffus. Mais, si Bourdaloue fait une moins grande dépense de textes, en revanche il s'arrête plus longtemps à chacun, et se donne plus de soins pour le faire valoir. Bossuet nous jette au milieu d'une forêt de citations et d'exemples bibliques. Bourdaloue isole un verset, le fait considérer au fidèle de plusieurs points de vue, et aligne autour de lui des raisonnements et des réflexions, comme Le Nôtre faisait rayonner de grandes allées droites autour d'un point central. Chez Bossuet, on sent la spontanéité de la mémoire qui trouve vite le souvenir biblique, la spontanéité de l'esprit qui colore et anime ce souvenir, puis passe à un autre. Chez Bourdaloue, on sent le religieux, homme de prière et de méditation : c'est par la méditation de son sujet qu'il détermine les paroles de l'Écriture dont il a besoin, c'est par la méditation des paroles de l'Écriture qu'il en tire tous les sens et toutes les applications qui lui conviennent.

Voilà pourquoi les deux orateurs diffèrent dans ce qu'on peut appeler leurs grands développements bibliques. Le plus beau développement que connaisse Bourdaloue, c'est de prendre un texte, de le tourner en tous sens, de le présenter sous tous ses aspects, d'en faire sortir par la réflexion et d'en faire valoir par l'éloquence toute la doctrine et toute la morale. Il s'attache à un verset et l'approfondit ; à la page suivante, il le médite encore ; à deux feuillets plus loin, il répète toujours les mêmes mots avec de nouvelles considérations. Il n'y a presque que chez saint Augustin qu'on trouve cette éloquence abondante, se nourrissant d'un même passage, le répétant et le commentant dix fois sans en épuiser le sens¹. Chez Bossuet, le beau développement biblique est

¹ « Ce qui est partout [chez Bourdaloue], c'est la fécondité magnifique, parfois effrayante, qui n'a d'égale que chez saint Augustin peut-

plus court et plus impétueux : ce sont ces grands mouvements qui ont été précédemment décrits, où l'imagination et la passion viennent vivifier le raisonnement, où l'auditeur, brusquement saisi, est à la fois convaincu, ému et transporté.

Il y a lieu d'admirer, chez nos deux plus grands orateurs, deux genres différents de puissance et de fécondité. Au temps de Louis XIV, où les écrits « empruntaient tout leur lustre de la raison seule » ou presque seule, il paraît bien qu'on ait mieux compris la manière de Bourdaloue¹. De nos jours, on incline en général à trouver Bossuet supérieur. Si l'on pense ainsi seulement parce qu'il montre plus de fougue et moins de régularité, il est prudent de se défier du jugement de nos contemporains ; si l'on s'explique mieux, et qu'on déclare préférer Bossuet parce qu'il comprend et qu'il commente la Bible avec toute son âme, parce qu'il sait émouvoir et contenter toutes nos puissances, la préférence paraît assez bien justifiée. Ceux-là semblent avoir parlé raisonnablement du beau, qui l'ont mis dans ce qui satisfait pleinement et avec ordre toutes nos facultés. C'est en effet par l'emploi simultané de toutes les ressources oratoires, par cette plénitude du génie, que Bossuet semble avoir surpassé son rival de gloire, et atteint jusqu'au plus haut point où l'éloquence puisse parvenir : *Ut jam non hominis nomen, sed eloquentiæ habeatur*².

être, mais avec des caractères bien différents : ici impétueuse et de génie, là toujours méthodique et naissant de la méthode pour une large part au moins. » — *La Prédication*, par le P. G. Longhaye, 1^{re} partie, ch. VII, § III, p. 248.

¹ A vrai dire, si l'on veut juger les deux orateurs d'après les moyens qu'ils emploient pour atteindre le but même de la prédication, il faut reconnaître que la marche régulière et les développements méthodiques de Bourdaloue le mettent mieux à la portée de tous les auditeurs que les traits sublimes, mais courts et rapides, de Bossuet.

² C'est ce que dit de Cicéron Quintilien, liv. X, chap. I.

CHAPITRE VI.

LA BIBLE ET BOSSUET ÉDUCATEUR.

§ 1.

L'ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION.

« Si j'avais à former un homme dans son enfance, à mon gré, je voudrais lui faire choisir plusieurs beaux endroits de l'Écriture, et les lui faire lire souvent, en sorte qu'il les sût par cœur ¹. » Quand Bossuet jetait cette pensée dans les notes qu'il envoyait au cardinal de Bouillon, il ne se doutait pas encore qu'il allait être appelé très prochainement à « former un homme », l'héritier même du trône de France.

Au reste, il fit ce qu'il avait annoncé, et prit tous les moyens pour imprimer profondément dans l'esprit de son élève les « beaux endroits de l'Écriture ». Quand il se

¹ *Écrit pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI, p. 4. — Cet écrit est de 1669 ou du commencement de 1670 ; le 13 septembre 1670 Bossuet était nommé précepteur.

mit à l'œuvre, le Dauphin apprenait encore à écrire : Bossuet se hâta de composer une trentaine de phrases qui devaient lui servir de modèles ¹. Ce ne sont pas des traductions littérales de l'Écriture, mais des maximes qui en sont en grande partie inspirées : on y trouve en germe quelques-unes des idées qui seront développées plus tard dans la *Politique sacrée*.

Il faut rapprocher de ces *modèles d'écriture* les « *sentences pour Monseigneur le Dauphin* », destinées sans doute à lui être souvent répétées, pour qu'il les retint et en fit ses règles de conduite ². Sur cent-neuf sentences réunies par Bossuet, cinquante-cinq sont prises des philosophes ou des historiens grecs et de Cicéron ; les cinquante-quatre autres sont des versets traduits des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de la Sagesse et de l'Ecclésiastique ³.

Louis XIV voulait que son fils apprit avant tout « la crainte de Dieu, qui est l'appui de la vie humaine, et qui assure aux rois mêmes leur puissance et leur majesté ⁴ ». L'enseignement de la religion avait donc la première

¹ Ces *modèles d'écriture* ont été publiés pour la première fois en 1881, par M. Aug.-L. Ménard (*Œuvres inédites de Bossuet*, t. I, Préface, pp. xlv et suiv.), d'après le ms 2324 de la Bibliothèque de l' Arsenal. Il y a de nombreuses réserves à faire sur les *Œuvres inédites* publiées par M. Ménard : mais l'authenticité des *modèles d'écriture* n'est pas douteuse.

² *Sentences pour Monseigneur le Dauphin choisies par Monseigneur l'évêque de Condom*, — t. VIII, p. 489. — Ce choix de sentences se rapporte aux premières années du préceptorat : le ms porte la date de 1672. C'est une copie de Le Dieu, conservée à la Bibliothèque Nationale.

³ Sentences xli, et lvi inclus. à cix inclus.

⁴ « Jam inde ab initio id in animo habuit [Ludovicus XIV] ut princeps augustissimus... a teneris, ut aiunt, unguiculis primum timorem Dei, quo vita humana nititur, quoque ipsis regibus sua majestas et auctoritas constat... perdisceret — *De institutione Ludovici Delphini, Ludovici XIV filii, ad Innocentium XI Pontificem Maximum Epistola*, début, — t. VII, p. 347.

place dans cette éducation royale; c'est par là que commençait l'étude du matin et celle du soir; le jeune prince écoutait cette leçon la tête découverte, en signe de respect ¹. En même temps qu'on lui enseignait le catéchisme on lui faisait apprendre par cœur l'*Histoire sainte* de l'Ancien et du Nouveau Testament: Bossuet savait dès lors lui faire remarquer « les bienfaits dont Dieu a comblé les princes pieux, et les jugements terribles qu'il a exercés sur les rois impies ou rebelles à ses ordres ² ».

Ce premier cours d'instruction religieuse préparait le jeune Dauphin à sa première communion, qui eut lieu le jour de Noël 1674. Bossuet, nous le voyons par l'*Instruction* ³ qu'il composa à cette occasion, chercha surtout dans l'Écriture les pensées et les sentiments qu'il voulait inspirer à son élève pour le préparer à cette grande action. C'est en groupant les textes de l'Évangile qu'il lui rappelle les points principaux de la doctrine catholique sur l'Eucharistie; il lui enseigne par la bouche de saint Paul à « s'éprouver lui-même » et à « discerner le corps du Seigneur ⁴ »; il lui suggère quelques paroles de Samuel,

¹ « Quotidiana studia, matutinis æque ac pomeridianis horis, ab rerum divinarum doctrina semper incepta: quæ ad eam pertinent princeps detecto capite summa cum reverentia audiebat. — *Ad Innoc. XI Epist.*, § II, — t. VII, p. 348.

² « Sacram historiam quæ utroque Testamento continetur, jam inde ab initio, et memoriter tenebat et sæpe memorabat: in ea maxime quæ in pios principes Deus ultro contulerit, quam tremenda judicia de impiis et contumacibus tulerit. » *Ad Innoc. XI Epist.*, § II, — t. VII, p. 348. — Le valet de chambre du Dauphin, Dubois, raconte dans ses *Mémoires* que le 2 juillet 1671, les jeunes princes de Conti vinrent « à l'étude de Monseigneur »; ils entendirent l'élève de Bossuet « expliquer en latin et en français » divers traits de l'histoire de David; — cf. *Fragments des Mémoires inédits de Dubois, gentilhomme servant du roi*, article de M. Léon Aubineau dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, seconde série, t. IV (1847-1848), p. 35.

³ *Instruction à Monseigneur le Dauphin pour sa première communion*, — t. VIII, pp. 480 et suivantes.

⁴ I Cor. XI, 28, 29. — *Instruction*, § III, — t. VIII, p. 481.

de Salomon, des Psaumes, de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ lui-même, pour s'en entretenir au moment de la communion ¹.

Quand le Dauphin fut un peu plus avancé en âge, *paulo jam adultior* ², Bossuet mit entre ses mains le Livre même duquel il avait déjà tiré pour lui tant d'instructions. Ces lectures de l'Écriture sainte commencèrent par les Évangiles et les Actes des Apôtres ; il fallait avant tout faire connaître au jeune prince la vie de Jésus-Christ et l'établissement de l'Église. Bossuet se tenait près de son élève, expliquant « clairement et simplement » le texte sacré ; tantôt développant le dogme, tantôt faisant des remarques de morale ; ici prêchant la chasteté qu'un Dieu incarné a élevée si haut, là montrant dès les premiers jours de l'Église la primauté de saint Pierre reconnue, et mettant le Dauphin en garde contre les hérétiques et les novateurs ³.

Si parfois l'élève ne semblait pas attentif à ces grandes leçons et se laissait distraire, Bossuet retirait de ses mains le Livre sacré ; il n'avait pas trouvé de punition plus efficace pour lui enseigner que la parole Dieu ne doit être lue qu'avec respect ⁴.

¹ I Reg. III, 10 ; — Cant. I, 3, III, 4 ; — Psalm. CV, 1 ; — Luc. I, 46, 47 ; — Joan. VI, *passim*.

² *Epistola ad Innocentium XI*, § II, — t. VII, p. 348.

³ « Paulo jam adultior legit Evangelium, Actusque Apostolorum, atque Ecclesiæ nascentis exordia. His Jesum Christum amare docebatur... Tum Ecclesiam amore pariter et honore complecti... In ea intueri, ex Christi placitis regentes apostolos, ac verbo pariter et exemplo præcuntes : in omnibus auctorem ac præidentem Petrum. . Hic christianæ religionis pura et casta mysteria : virginem Christum, neque alteri quam virgini dandum : colendam ergo in primis castitatem Mariæ cultoribus, ipsa castitate ad summam dignitatem et fecunditatem evectæ... Nos plane et simpliciter explicare sententias ; quæ hæreticos convincerent, quæ ipsi improbe a vero detorsissent, suo loco notare... Novatoribus certam imminere perniciem... » — *Ad Innoc. XI Epist.*, § II, — t. VII, p. 348.

⁴ « In legendo Evangelio si forte evagaretur animus, aut debita re-

Après les Évangiles et les Actes, on lut les livres des Rois. C'était pour le jeune prince la partie la plus instructive de l'Ancien Testament : il y voyait à chaque page la nécessité de s'appuyer sur Dieu et de vivre soumis à ses lois. On parcourut les Épîtres apostoliques, y choisissant surtout les préceptes de morale et les règles de la vie chrétienne. Enfin, Bossuet expliqua au Dauphin quelques passages des Prophètes : il se plaisait à lui faire remarquer avec quelle majesté souveraine Dieu parle aux rois ; à lui montrer la venue de Jésus-Christ annoncée de longs siècles à l'avance ; à lui faire sentir le rapport des deux Testaments, et l'union étroite du Nouveau avec l'Ancien ¹.

Telle était la large part que Bossuet précepteur du Dauphin faisait à l'Écriture sainte dans l'enseignement de la religion. Quelques années plus tard, ce n'était plus l'héritier du trône, mais les enfants de son diocèse de Meaux qu'il avait charge d'instruire dans les vérités de la foi. Sa méthode reste la même : il enseigne le dogme et la morale chrétienne en s'aidant sans cesse des récits, des préceptes, des sentences du Livre divin.

Dès l'*Avertissement* placé en tête du *Catéchisme de*

verentia tantisper excideret, librum amovere, sancte illum nec nisi summa veneratione lectitandum : id princeps gravissimi supplicii loco ducere. » — *Ad Innoc. XI Epist.*, § II, — t. VII, p. 348.

¹ « Lectis relectisque Evangeliiis, veteris Testamenti ac Regum præsertim historiam aggressi sumus. In regibus Deum severissimæ ultionis edere monimenta : quo enim excelsiore fastigio essent, summæ rerum Deo jubente præpositi, eo arctiore subjectione teneri, atque omnibus documento esse, quam fragiles, imo nullæ, humanæ vires essent, nisi divino præsidio niterentur. Ex apostolicis Epistolis certa capita selegimus, quæ mores christianos informarent. Quin ex Prophetis quoque quædam delibavimus ; qua auctoritate, qua majestate superbos reges compellaret Deus... Quæ Christum prædicarent vaticinia Prophetarum, ubi in Evangeliiis occurrebant, ea in ipso fonte quæsitâ demonstrabamus. Hæc admirari princeps ; nos admonere quam nova cum antiquis apte cohærerent... » — *Ad Innoc. XI Epist.*, § II, — t. VII, p. 349.

Meaux, il prévient qu'il aura un soin particulier de s'attacher à l'Écriture. Il faut, selon lui, commencer de bonne heure à inspirer aux fidèles le goût des instructions solides, et pour cela « leur donner quelque teinture du langage de l'Écriture et de l'Église » ; il faut que les catholiques ne soient pas moins savants que les protestants chez qui l'on voit « les plus grossiers artisans et les femmes mêmes et les enfants citer l'Écriture et parler des points de controverse ¹ ».

Bossuet est fidèle au système qu'il annonce : il fait précéder les leçons du Catéchisme d'un *Abrégé de l'Histoire sainte* ², où lui-même raconte simplement et brièvement ce qu'ailleurs dans *l'Histoire universelle* ou les *Élévations*, il sait développer avec tant d'éloquence. Dans les leçons du livre, il compose le plus souvent possible les réponses avec les paroles sacrées elles-mêmes ³. Avant de commencer les explications principales, il conseille au catéchiste de faire un récit tiré de la Bible ; par exemple, avant de parler de la foi, de l'espérance et de la charité, il propose de raconter l'histoire d'Abraham croyant aux promesses divines, espérant contre l'espérance, et aimant Dieu jusqu'à lui sacrifier son fils ⁴. C'est que « rien ne s'insinue mieux dans les esprits et n'y fait plus d'impression que les narrés, et qu'il n'y a rien de meilleur que d'y insérer la doctrine, comme Dieu l'a fait faire à Moïse et aux évangélistes ⁵. »

¹ *Catéchisme*, Avertissement de Monseigneur l'évêque de Meaux, — tome VIII, p. 495.

² Tome VIII, p. 504.

³ Voir par exemple, *seconde partie*, leçons VIII, X surtout, XII ; pp. 512, 513, 514, et *passim*.

⁴ *Première partie*, leçon VI, p. 509.

⁵ Avertissement sans titre placé au commencement du *Second catéchisme*, avant l'*Abrégé de l'Histoire sainte*, p. 504. — Fleury, le fidèle ami de Bossuet, développe la même pensée sur l'utilité des récits pour l'enseignement de la religion dans la Préface de son *Histoire ecclésiastique*.

Il est beau de voir un homme de génie enseigner les mêmes vérités, et par les mêmes moyens, aux enfants du peuple et au fils du grand roi.

§ 2.

L'ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE.

Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, un jour qu'il se trouvait à Germigny, montra quelque surprise d'entendre Bossuet réciter de mémoire un long passage de l'Iliade. « Quoi d'étonnant ? répondit l'évêque de Meaux, quand on a enseigné tant d'années la grammaire et la rhétorique ! » Et il lui conta à cette occasion que « pendant l'éducation de M. le Dauphin, il était si plein d'Homère qu'il en récitait souvent des vers en dormant ; que souvent même il s'éveillait par la forte attention qu'il apportait à les réciter, comme on s'éveille au milieu d'un songe dont on est agréablement frappé¹. » C'est pendant un de ces demi-sommeils qu'il fit, dit-on, un vers grec sur les malheurs d'Ulysse² ; à la même époque Horace et Térence lui étaient familiers ; il n'allait jamais à la campagne sans emporter un Virgile avec lui.

Bossuet eut donc, comme presque tout le monde au *tique* ; c'est encore dans le même esprit qu'il écrivit son *Catéchisme historique*.

¹ Bausset (d'après Le Dieu), *Histoire de Bossuet*, livre IV, § 1, — en tête du tome I des *Œuvres de Bossuet*, p. 74.

² Ce vers, que les biographes citent avec un bon nombre de variantes, serait :

Τοῖς δυστυχούσιν ἄχθος ἐστὶ χάς λόγιος,

ou bien :

Τοῖς δυστυχούσιν ἄχθος πάντα καὶ νόος.

On trouve aussi *δυστυχέσσειν*, au lieu de la forme participiale *δυστυχοῦσιν*.

dix-septième siècle ses heures d'enthousiasme pour la littérature classique ; il l'aima passionnément et tenta d'inspirer les mêmes sentiments à son élève. Pourtant, si l'on regarde bien, on s'aperçoit que son goût pour les Grecs et les Romains n'a pas tout à fait les mêmes caractères que chez la plupart de ses contemporains, que chez Fénelon par exemple. Ce qui semble particulier à Bossuet, c'est qu'il n'eut jamais la moindre inclination pour la mythologie païenne. Tandis qu'autour de lui la poésie, la peinture, tous les arts, ont sans cesse recours aux dieux de la Fable, lui ne peut souffrir ces fausses divinités dans les œuvres d'un auteur chrétien. On sait qu'il le déclara un jour nettement à Santeul qui, en décrivant Versailles dans sa *Pomone*, avait dit quelques mots des Nymphes et des dieux des champs ; et, ce qu'il nous importe de remarquer, Bossuet attribue explicitement à son amour pour l'Écriture sainte son aversion pour la mythologie : « Il est vrai, Monsieur, écrit-il au poète de Saint-Victor, que je n'aime pas les fables ; et qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Écriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité ¹. »

Il est évident que celui qui écrivit ces lignes et qui un peu plus tard jugea le *Télémaque* « peu sérieux pour un prêtre ² », dut expliquer les auteurs anciens au Dauphin autrement que ne le fit Fénelon au duc de Bourgogne ³.

¹ *Lettre à Santeul*, 1690 (sans indication de jour), — t. IX, p. 74. — Bossuet tolère cependant un usage discret des noms mythologiques, pourvu qu'il soit bien convenu qu'on ne les emploie que comme de simples métaphores. Voir dans la même lettre les lignes qui suivent le passage cité. — Cette lettre est la seconde de Bossuet à Santeul à la suite de la *Pomone* et de l'*Amende honorable* du poète. Cf. la première lettre, 15 avril 1690, — t. IX, p. 73.

² *Lettre à l'abbé Bossuet*, 18 mai 1699, — t. IX, p. 545.

³ Bien entendu, dans cette comparaison comme dans celle qui a été faite plus haut entre Bossuet et les autres prédicateurs, on insiste sur

Dans Tércence, le seul poète dont il parle avec quelque détail dans sa lettre à Innocent XI, il insista surtout sur les peintures du cœur humain, sur le jeu des caractères et des passions, tout en faisant admirer à son élève la « grâce et la bienséance » de la forme¹. Il commenta les autres auteurs dans le même esprit : cherchant dans Salluste et César la politique, la tactique, l'art de commander ; s'attachant dans Cicéron et Virgile, qu'il nomme, et dans les autres qu'il ne mentionne pas, à ce qu'il y a d'humain et d'éternellement vrai dans les ouvrages de l'antiquité. Mais tandis que la riante imagination de Fénelon devait s'arrêter avec quelque complaisance sur les divinités dont le paganisme peuplait la terre et le ciel, la mythologie ne suggérait à Bossuet que des réflexions comme celles qu'il rapporte lui-même : « En lisant les auteurs païens, nous lui faisons connaître, par les mystères abominables des Gentils et par les fables de leur théologie, les profondes ténèbres où les hommes demeuraient plongés en suivant leurs propres lumières. Il voyait que les nations les plus polies et les plus habiles en tout ce qui regarde la vie civile, comme les Égyptiens, les Grecs et les Romains, étaient dans une si profonde ignorance des choses divines, qu'elles adoraient les plus monstrueuses créatures de la nature ; et qu'elles ne se sont retirées de cet abîme que depuis que Jésus-Christ a commencé de les conduire². »

les différences : Fénelon se distingue de Bossuet par l'amour de la mythologie. Cela n'empêche pas l'éducation donnée au duc de Bourgogne d'avoir été profondément chrétienne, et même biblique ; par exemple, l'élève de Fénelon avait, comme celui de Bossuet, ses lectures d'Écriture sainte.

¹ « Hic morum, hic ætatum, hic cupiditatum naturam a summo artifice expressam... denique venustum illud ac decens, quo artis opera commendetur. » — *Ad Innocentium XI Epist.*, § III, p. 350.

² « In his vero auctoribus perlegendis, nunquam ab instituto nostro discessimus... Gentilis theologiæ religionisque fabulas et infanda mysteria, documento esse quam alta caligine per sese homines mersi

C'est ainsi que Bossuet parlait de ces temps où « tout était Dieu, excepté Dieu même », insistant sur les ténèbres du paganisme, sur la nécessité de la venue de Jésus-Christ, et préludant, à propos même de la littérature classique, aux pensées du *Discours sur l'histoire universelle*.

§ 3.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE.

Le fameux *Discours* qui vient d'être rappelé a trop d'importance pour qu'il suffise d'en parler en passant : il sera l'objet du chapitre suivant. Ce grand ouvrage étant donc mis à part, il nous reste l'*Histoire de France* comme monument de l'enseignement historique de Bossuet. Le sujet n'a rien de biblique. Cependant, l'évêque de Condom, en composant avec son élève ce résumé de nos annales, ne manque pas de relever, à l'occasion, quelques belles paroles de saint Louis inspirées de l'Écriture¹, ou de faire remarquer que Charles V aimait à lire les Livres saints, et qu'il les fit traduire en français².

Bossuet porte ces réminiscences bibliques dans la philosophie comme dans l'histoire, et parfois le lecteur

degerent; politissimas quasque gentes, ac civilis sapientiæ consultissimas, Aegyptios, Græcos, Romanos, easdem in summa rerum divinarum ignoratione versatas, absurdissima portenta coluisse; neque ex his unquam, nisi Christo dante, emerissee. » — *Ad Innocentium XI Epist.*, § III, — t. VII, p. 349.

¹ *Abrégé de l'Histoire de France*, livre V, — t. VII, pp. 393 et 394.

² *Ibid.*, livre VII, — p. 413. — La traduction faite par ordre de Charles V est celle de Raoul de Presles. — Cf. M. S. Berger, *Versions françaises de la Bible au moyen âge*, pp. 244 et suiv.

s'étonne de les rencontrer d'une façon tout à fait imprévue, au milieu même de définitions ou de raisonnements arides. Dans la *Logique*, le précepteur du Dauphin démontre que nos idées sont universelles, et qu'il faut une réflexion de l'esprit pour saisir ce qui fait l'être singulier, et ce par quoi un individu diffère d'un autre dans la même espèce. On ne voit pas comment la Bible pourra intervenir dans cette théorie. « Nous connaissons si peu, dit Bossuet, ce qui fait la différence des individus, que souvent nous ne la sentons que par les choses qu'on leur attache au dehors, comme on se servit d'un ruban pour discerner Pharès et Zara, enfants de Juda, qui venaient au monde par un même enfantement ¹. » Voilà, sans doute, un exemple auquel tout le monde n'aurait pas pensé, et qui pourrait sembler cherché de bien loin; mais il est venu sans effort à l'esprit de Bossuet.

Le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* est le grand ouvrage philosophique composé par Bossuet pour l'éducation du Dauphin : c'est comme le résumé de sa doctrine sur l'homme et sur Dieu. L'auteur rapporte à la Bible l'inspiration qui l'a poussé à écrire : « Lorsque, dit-il, voyant [le Dauphin] plus avancé en âge, nous avons cru qu'il était temps de lui enseigner méthodiquement la philosophie, nous en avons formé le plan sur ce précepte de l'Évangile : *Considérez-vous attentivement vous-mêmes*; et sur cette parole de David : *O Seigneur, votre sagesse s'est fait admirer en moi* ².

¹ *Logique*, livre I, ch. xxxv, — t. VIII, p. 14. — Cf. Gen. xxxviii, 27 et seq.

² Ps. cxxxviii, 6 : *Mirabilis facta est scientia tua ex me*. Cette traduction : « Votre sagesse s'est fait admirer en moi », est de Bossuet, *Prières ecclésiastiques*, — t. VIII, p. 566. — Dans la traduction française que l'abbé Bossuet fit mettre en regard de la *Lettre à Innocent XI* en 1709, et qu'on réimprime depuis dans toutes les éditions, on lit : « O Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connaissance de ce que vous êtes, » ce qui est très certainement un contresens.

Appuyé sur ces deux passages, nous avons fait un traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, où nous expliquons la structure du corps et la nature de l'esprit par les choses que chacun expérimente en soi, et faisons voir qu'un homme qui sait se rendre présent à lui-même, trouve Dieu plus présent que toute autre chose; puisque sans lui il n'aurait ni mouvement, ni esprit, ni vie, ni raison : selon cette parole vraiment philosophique de l'Apôtre prêchant à Athènes, c'est-à-dire dans le lieu où la philosophie était comme dans son fort : *Il n'est pas loin de chacun de nous; puisque c'est en lui que nous vivons, que nous sommes mus et que nous sommes; et encore : Puisqu'il nous donne à tous la vie, la respiration et toutes choses*¹. »

Cette pensée biblique que Dieu est présent au milieu de nous, que nous devons nous étudier pour trouver dans notre âme son image et nous élever par la connaissance de nous-mêmes à la connaissance de Dieu, est, en effet, au fond de tout l'ouvrage : elle en fait le lien d'unité. Si elle n'est pas explicitement rappelée dans les trois premiers chapitres, où Bossuet analyse avec ordre les facultés de l'âme, les parties du corps, les phénomènes résultant de l'union des deux substances, elle reparait, éloquemment

¹ « Adultiore vero ætate, cum tempus admoneret jam via ac ratione tradendam esse philosophiam, memores Dominici præcepti : *Attendite vobis*, (Luc. xxi, 34,) Davidicæque sententiæ : *Mirabilis facta est scientia tua ex me*, (Ps. cxxxviii, 6,) tractatum instituimus de *Cognitione Dei et sui* : quo structuram corporis animique naturam, ex his maxime quæ in se quisque experitur, exponimus, idque omnino agimus, ut cum homo sibi sit præsentissimus, tum sibi in omnibus præsentissimum contempletur Deum, sine quo illi nec motus, nec spiritus, nec vita, nec ratio constat; juxta illam sententiam maxime philosophicam Apostoli Athenis, hoc est in ipsa philosophiæ arce, disputantis : *Non longe est ab unoquoque nostrum; in ipso enim vivimus, movemur, et sumus*, (Act. xvii, 27, 28,) et iterum : *Cum ipse det omnibus vitam et inspirationem et omnia*. (Act. xvii, 25.) — *Ad Innocent. XI Epist.*, — t. VII, p. 351.

développée, dans le quatrième, qui est comme le point culminant du livre entier : l'auteur y démontre que notre esprit trouve en lui-même la preuve des perfections divines, et monte, par la contemplation de sa nature imparfaite, jusqu'à l'idée de l'être parfait ou de « celui qui est ¹ » ; et que réciproquement l'âme trouve en Dieu la parfaite connaissance d'elle-même, ayant la véritable notion de sa nature lorsqu'elle se reconnaît faite, comme l'enseigne Moïse, à l'image de Dieu ². La Bible revient encore dans le chapitre sur *la différence entre l'homme et la bête*, où Bossuet s'indigne de ce que l'homme ne sente pas comme il le devrait sa supériorité sur les animaux. Après avoir cité Montaigne « faisant raisonner son oie », il déclare que ce jeu n'est plus supportable lorsqu'il devient sérieux, et il conclut avec David : « L'homme étant en honneur ne l'a pas connu ; il s'est comparé lui-même aux animaux insensés et s'est fait semblable à eux ³. » C'est la parole divine décidément opposée aux « beaux discours ⁴ » du philosophe mondain. Enfin, l'ouvrage tout entier a pour conclusion cette même idée, que toute la grandeur de l'homme vient de la ressemblance divine et de l'union avec Dieu, et que c'est à Dieu qu'il faut tendre pour avoir des espérances immortelles : « Passons dans le monde sans nous y attacher, ne regardons pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas ; parce que, comme dit l'Apôtre, ce qui se voit est passager, et ce qui ne se voit pas dure toujours ⁵. »

Voilà comment Bossuet ramenait sans cesse son élève

¹ *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. iv, § vi, — t. VIII, pp. 115-116. — Passage cité par Bossuet, Exod. iii, 14.

² *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. iv, § viii, — p. 116. — Passage cité par Bossuet, Gen. i, *passim*, surtout 26-27.

³ *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, § i, — t. VIII, p. 120. — Passage cité par Bossuet, Ps. xlviii, 13.

⁴ *Connaissance de Dieu*, même page.

⁵ Dernières lignes de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, — t. VIII, p. 135. — Passage cité par Bossuet, II Cor. iv, 18.

aux grandes leçons de l'Écriture, et savait, au milieu des recherches philosophiques et des enseignements de la sagesse humaine, lui faire entendre les oracles de la sagesse divine. Il nous dit lui-même qu'il s'inspira de la Bible pour la morale plus encore que pour la psychologie et la théodicée. Il expliqua bien l'*Éthique* d'Aristote, pour se conformer à l'usage; il dit quelque chose de la morale de Socrate : il en fit l'éloge, tout en montrant combien elle paraît enfantine, si on la compare aux enseignements du christianisme. Mais ce n'est ni à Socrate, ni à Aristote, ni à aucun autre philosophe qu'il demanda un corps de préceptes et des règles sûres de conduite : il alla droit à l'Évangile. A quoi bon puiser dans des canaux détournés l'eau que le grand fleuve présente lui-même pure et abondante ¹?

Au reste, si Bossuet rédigea par écrit ces leçons de morale chrétienne, il n'en est rien demeuré jusqu'à nous ². Quant à son grand ouvrage sur la *Politique*, il demande un chapitre à part, et il aura sa place après le *Discours sur l'histoire universelle*.

¹ « Moralem vero doctrinam non alio ex fonte quam ex Scriptura christianæque religionis decretis repetendam ostendimus: neque committendum, ut qui pleno flumine irrigari possit, turbidos rivulos consecetur. Neque eo secius Aristotelis moralia persecuti sumus, quibus adjuuximus Socratica illa mira et pro tempore sublimia dogmata... Interim docebamus quid in horum decretis christiana philosophia reprehenderit, quid addiderit... ut philosophicam gravitatem tantæ sapientiæ comparatam meram esse infantiam confiteri oporteret. » *Ad Innoc. XI Epist.*, § viii, — t. VII, p. 352.

² Il ne nous reste rien de la morale chrétienne que Bossuet enseigna au Dauphin. — Pour ce qu'il lui fit connaître de la morale antique, nous avons un *Abrégé de la morale d'Aristote à Nicomaque*, publié dans l'édition de Guillaume (t. VII, p. 669), d'après une copie conservée à la Bibliothèque de Bourgogne, et des *Extraits des anciens philosophes*, (Voir édition de Guillaume, t. VII, p. 671.) — Les *Extraits de la morale d'Aristote* (édition de Guillaume, t. VII, p. 486), que M. Lachat rapporte aussi à l'époque du préceptorat, sont d'une écriture certainement plus ancienne (*Mss* au séminaire de Meaux, carton C, n° 14 bis).

CHAPITRE VII.

LE DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

§ 1.

CONCEPTION BIBLIQUE DE L'OUVRAGE.

Si l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* eut des précurseurs, il ne faut pas les chercher dans l'antiquité profane. Hérodote a fait à sa façon une petite encyclopédie, mais qui n'embrasse qu'un coin du monde et de l'histoire, et dont les parties sont jointes par un lien souvent bien lâche. Trogue Pompée a tenté de grouper ce qu'il savait de tous les peuples autour de l'empire macédonien ; Appien a déroulé les annales des nations à peu près dans l'ordre où elles entrèrent en relations avec les Romains ; Velléius Paterculus et Florus font surtout le panégyrique de Rome. La plupart des autres anciens qui ont écrit des histoires générales n'ont présenté qu'un recueil de faits sans liaison logique, et ceux-là même qui viennent d'être nommés n'ont guère fait autre chose,

tant le centre qu'ils ont pris est insuffisant à tout réunir, tant les vues d'ensemble leur ont manqué pour tout y ramener.

En enseignant que Dieu dirige toutes les actions humaines, qu'il a fait sortir le genre humain d'une même origine et le conduit vers une même fin, le christianisme apporta des idées nouvelles qui contenaient en germe des théories élevées sur l'ensemble et le développement de l'histoire. Toutefois il ne paraît pas que beaucoup de chrétiens avant Bossuet aient songé à faire autour d'une pensée centrale le groupement des histoires particulières. On trouverait bien un peu partout cette idée que la venue de Jésus-Christ a été longtemps préparée et que le monde a été renouvelé par le christianisme ; mais la plupart s'arrêtent là, sans aborder la preuve et le développement historique. Paul Orose et Salvien vont un peu plus loin et montrent la conduite de Dieu dans la fortune de Rome et dans le châtiment de la grande ville païenne. A côté d'eux et au-dessus d'eux, il faut nommer encore l'incomparable saint Augustin. Il y a, dans la *Cité de Dieu*, sur la Providence, sur la destinée des peuples, sur le mélange des justes et des impies, sur l'organisation du monde en faveur des élus, des vues qui ont dû aider Bossuet à mûrir et à préciser ses propres idées. Peut-être encore la lecture des *Pensées* de Pascal, surtout de celles qui ont rapport à Jésus-Christ et aux Prophètes, mit-elle son esprit en éveil : mais elle ne fit que l'exciter à travailler sur des théories qui lui étaient déjà familières¹.

¹ Sainte-Beuve insinue en passant cette influence de Pascal, *Port-Royal*, t. III, p. 448. Il croit de plus à l'influence de Du Guet sur un point de détail. Il raconte, (d'après l'abbé Racine, *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, t. XII, p. 612,) une entrevue de Bossuet avec Du Guet, où celui-ci développa ses idées sur la future conversion des Juifs au christianisme, d'après le chapitre xi de l'*Épître aux Romains*. « Bossuet, usant des ouvertures de Du Guet, et y entrant à son tour avec

En réalité le dessein et l'exécution du *Discours sur l'histoire universelle* sont facilement explicables, même sans saint Augustin ni Pascal. C'est une inspiration purement biblique, voilà le point sur lequel il convient d'insister ici, c'est une œuvre dont l'influence biblique suffit à rendre pleinement raison. Bossuet lui-même, dont le témoignage vaut mieux que les hypothèses qu'on pourrait faire, rapportait là la conception de son œuvre, conception qui du reste datait de loin. Il racontait à l'abbé Le Dieu que « dès sa jeunesse et dès le moment où il commença à étudier la religion dans l'Écriture et dans les Pères, il avait conçu l'idée de ce grand travail¹ ».

Il ne pouvait en effet « étudier la religion dans l'Écriture », sans y voir la décadence originelle du genre humain et la promesse d'un libérateur ; les erreurs et la corruption des peuples et l'élection d'une nation particulière, choisie entre toutes les autres, protégée et conservée par Dieu pour garder le dépôt de la vérité et préparer les voies au Messie ; puis l'avènement et la prédication de Jésus-Christ, l'établissement de la loi nouvelle, l'incrédulité des Juifs, leur réprobation et la vocation des peuples païens que l'Église rassemble dans son unité. Tous ces points, qui sont les points fondamentaux du *Discours*

géné, avec discrétion, les mit en œuvre au cœur même de son *Discours sur l'histoire universelle*. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 447. — Cf. Tome VI. p. 53 et p. 55. — Bossuet, *Hist. univer.*, 2^e partie, ch. xx.) — Il est vraisemblable que la conversation avec Du Guet fut utile à Bossuet, comme l'est toujours un entretien sur un sujet que l'on compte traiter ; mais il ne semble pas qu'elle lui ait ouvert aucun horizon nouveau. L'interprétation que donne Bossuet, *loc. cit.*, du chap. xi de l'*Épître aux Romains*, est absolument traditionnelle, et se trouve chez tous les commentateurs qui l'ont précédé, en remontant jusqu'à l'époque des Pères. Du Guet avait, il est vrai, des idées personnelles sur la conversion des Juifs, en ce qu'il la croyait prochaine et pensait en découvrir les circonstances : mais ce ne sont pas ces idées personnelles que Bossuet a prises, il n'a fait qu'exposer une manière de voir commune dans l'Église.

¹ Le Dieu, *Mémoires*.

sur *l'histoire universelle*, Bossuet les trouvait dans la Bible elle-même, lue et étudiée dans son ensemble depuis le récit de la création jusqu'aux Épîtres de saint Paul relatives à l'abolition de l'ancienne alliance, et jusqu'aux menaces de saint Jean contre les persécuteurs de l'Église naissante¹.

L'archidiacre de Metz se trouvait ramené vers les mêmes pensées, soit par ses entretiens avec les Juifs qu'il s'efforçait de convaincre de la vérité du christianisme, soit par le spectacle même du quartier Saint-Féroy. « Nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs, puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés pour ainsi dire à nos portes². » C'est ce que dit Bossuet lui-même dans le sermon *sur la bonté et la rigueur de Dieu*, en terminant ce morceau fameux dans lequel il montre les prophéties s'accomplissant par le siège de Jérusalem et la dispersion des Juifs, passage qu'il reprit trente ans plus tard pour le faire entrer dans la seconde partie de son *Discours*.

On peut suivre dans la prédication de Bossuet la trace de ces réflexions profondes sur l'Écriture qui devaient se relier et prendre corps dans le chef-d'œuvre de 1681. Au commencement de 1653, c'est le sermon *sur le Caractère des deux Alliances*, où le passage de l'Ancien Testament au Nouveau est dépeint comme le changement « de la figure en vérité, de la lettre en esprit, de la terreur en amour³ ». A la fin de la même année,

¹ Les principales idées du *Discours sur l'histoire universelle* sont si évidemment dans la Bible que M. Renan dit, en parlant des Juifs : « Ce peuple, deux mille cinq cents ans avant Bossuet, a écrit l'Histoire universelle. » — (*Histoire du peuple d'Israël*, l. IV, ch. xxii, — t. II, p. 515.)

² Sermon *sur la bonté et la rigueur de Dieu*, IX^e dimanche après la Pentecôte (1652), 2^d point, — t. VI, p. 49.

³ Sermon *sur le Caractère des deux Alliances*, 2^d dimanche après l'Épiphanie, 1653, division, — t. VI, p. 62.

c'est le sermon *sur Jésus-Christ objet de scandale*, où la bonté et la simplicité du Christ sont données, avec les contradictions qu'il endura, comme les caractères divins de sa mission¹. Douze ans plus tard, Bossuet, prêchant au Louvre, reprend le même discours, mais avec une division nouvelle plus simple et plus large : « Le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité². » Ce sermon *sur la divinité de la Religion*, où les caractères de l'Évangile sont si profondément compris et si éloquemment exposés, annonce et prépare le beau chapitre sur « Jésus-Christ et sa doctrine³ ».

Enfin Bossuet est nommé précepteur du Dauphin, et obligé de repasser, pour les enseigner à son élève, toutes les histoires de l'antiquité, depuis l'*Histoire sainte* et celle des anciens peuples de l'Orient jusqu'à celle de la Grèce et de Rome. Il ne pouvait traverser ces vieux âges et ces vieux royaumes de l'Asie, sans cesse mêlés aux affaires d'Israël, sans retrouver partout la trace des patriarches ou des rois de Juda, sans entendre sans cesse retentir au milieu des événements la voix des prophètes et des écrivains sacrés. De plus un esprit comme le sien ne se contentait pas de l'étude des faits : il avait besoin de monter plus haut, de s'élever à l'idée générale. Naturellement, il relia sans cesse l'histoire profane à l'histoire sacrée; il vit, dans l'élévation et dans la chute des empires, l'accomplissement des desseins de Dieu, l'exécution de ses menaces ou de ses desseins miséricordieux; il interpréta les événements

¹ Sermon pour le 2^d dimanche de l'avent, 1653, — t. VI, p. 66.

² Sermon sur la divinité de la Religion, 2^d dimanche de l'avent 1665, division, — t. VI, p. 507.

³ Discours sur l'histoire universelle, 2^de partie, ch. XIX.

humains en prophète élevé au-dessus de la terre et admis à connaître les secrets du Tout-Puissant¹.

C'était d'ailleurs le temps même où Bossuet entreprenait de commenter l'Écriture sainte et réunissait autour de lui le *petit Concile*. Les remarques échangées dans la savante assemblée devaient forcément hanter son esprit, et revenir en foule à sa pensée dès qu'il s'occupait d'une question historique où la Bible se trouve mêlée. Ainsi tout concourait à l'entretenir dans les mêmes pensées; les fonctions qui lui étaient imposées et les études auxquelles il se livrait dans ses loisirs, tout le poussait dans le même sens et le ramenait aux mêmes réflexions : il voyait l'histoire dans la Bible.

« Dieu est heureux et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs²; heureux dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable³. » Cette phrase, dont la première moitié est de saint Paul, résume bien la théorie de Bossuet : les empires passent et se succèdent pour obéir aux ordres d'en haut : au milieu de ce mouvement du monde, Dieu reste immuable, et avec lui ses conseils éternels pour le salut de l'humanité par Jésus-Christ et par l'Église. Le dessein général du *Discours sur l'histoire universelle* ressemble à celui des *Oraisons funèbres*. Ici, l'orateur met devant nos yeux son héros avec ses grandeurs, ses vertus, ses exploits, mais pour « pousser à bout la gloire humaine », pour la faire « tomber anéantie devant les autels »,

¹ On sait que Bossuet précepteur ne mit entre les mains de son élève pour lui apprendre l'histoire, que la *première partie* du Discours. Il lui présentait de vive voix les réflexions contenues dans les autres, qui ne furent rédigées que pour l'impression. Dans la *Lettre à Innocent XI* (1679), il dit qu'il est en train d'ajouter ces considérations sur la *suite de la Religion*.

² I Tim. VI, 15.

³ *Histoire universelle*, 3^e partie, ch. VIII, — t. VIII, p. 271.

pour montrer qu'il n'y a de solide que la piété, qui est « le tout de l'homme¹ »; — là, le grand historien fait passer l'un après l'autre les rois et les empires, avec leurs qualités ou leurs vices, causes secondes de leur grandeur ou de leur chute : au-dessus d'eux il montre Dieu, cause première des changements du monde, et la religion que Dieu conserve perpétuelle et inébranlable pour l'accomplissement de ses desseins. C'est des Prophètes et de saint Paul que Bossuet avait pris cette idée si profondément biblique de la mobilité des choses humaines et de la stabilité divine, idée qui fait le fond des *Oraisons funèbres* comme du « *Discours sur l'histoire universelle, pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires* ² ».

§ 2.

DÉVELOPPEMENTS BIBLIQUES DU DISCOURS SUR L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

Si le grand ouvrage de Bossuet est entièrement biblique dans sa conception et son plan, il ne l'est pas moins dans ses développements.

Avant d'expliquer, suivant son « intention principale³ », ce qui regarde la religion et les empires, l'auteur juge nécessaire de faire un résumé rapide des principaux faits

¹ *Oraison funèbre de Condé*, Exorde, — t. VII, p. 317.

² C'est le titre complet, que ne reproduisent pas toujours les éditeurs modernes.

³ *Avant-propos*, — t. VIII, p. 136.

historiques, depuis la création jusqu'à Charlemagne, « sans y regarder autre chose que l'ordre des temps ¹ ». Des douze époques, qu'il distingue comme points de repère dans ce grand nombre de siècles, quelques-unes sont choisies dans l'histoire profane : la prise de Troie, Romulus ou Rome bâtie, Scipion ou Carthage vaincue; la plupart ne sont autres que les grands événements de l'histoire biblique : Adam ou la création, Noé ou le déluge, Abraham ou le commencement de l'Alliance, Moïse ou la loi écrite, Salomon, Cyrus ou la fin de la captivité. Enfin l'époque « la plus considérable de toutes ² », celle qui est vraiment centrale, c'est l'époque même qui fait le point de jonction des deux Testaments, la venue du Messie. La fin de la République romaine et la réunion de tout le monde civilisé sous l'autorité d'un seul homme n'est qu'un fait secondaire, un moyen providentiel destiné à préparer le règne du désiré des nations : et Bossuet conclut par cette phrase son court, mais éloquent tableau des succès d'Auguste : « Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde ³. »

Dans ce résumé de toute l'histoire, la Bible est le guide principal de Bossuet. Évidemment, c'est elle qu'il suit en parlant de ces époques très lointaines sur lesquelles elle est, — et elle était plus encore il y a deux siècles, — la principale et presque la seule source d'informations. Alors même qu'il arrive à des périodes plus riches en documents, il s'attache par choix à l'Écriture, « qui, par son antiquité et par le rapport des affaires du peuple juif avec celles de l'Orient, mériterait d'être préférée à toutes les histoires grecques, quand

¹ *Avant-propos*, — t. VIII, p. 136.

² *Dixième époque*, Naissance de Jésus-Christ, — t. VIII, p. 158.

³ *Neuvième époque*, dernières lignes, — t. VIII, p. 158.

d'ailleurs on ne saurait pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit ¹ ».

Les événements qui intéressent le peuple de Dieu ont partout les prédilections de Bossuet, et il sait faire remarquer en passant que, si les temps héroïques de la Grèce ont quelque grandeur et quelque beauté, « ce qu'on voit dans l'Histoire sainte est en toutes façons plus remarquable ² ». Au milieu d'un sommaire dont la brièveté extrême ressemble à de la sécheresse, il ne ralentit sa marche que pour s'arrêter avec complaisance à quelques récits bibliques : il fait presque une digression pour expliquer ce qu'étaient les Samaritains, et ce qu'est leur Pentateuque retrouvé au dix-septième siècle ³. Lui qui n'aime pas « la chronologie contentieuse ⁴ », se prend à discuter l'ordre de succession des rois Chaldéens ou Mèdes et les dates de leurs règnes, lorsque ces discussions sont importantes pour l'histoire sacrée ou pour l'explication des prophéties de Daniel ⁵.

Mais digressions et discussions sont bien rares dans la première partie du *Discours*. C'est dans la seconde que Bossuet raisonne et se donne carrière. C'est là qu'est pour lui toute la force et tout l'intérêt de son œuvre. Il s'agit de montrer la stabilité de la vraie religion, et d'en exposer la suite ; de prouver que la religion chrétienne a légitimement succédé à la religion juive, que celle-ci était la religion même des patriarches, et qu'ainsi le Dieu que nous honorons aujourd'hui est bien vraiment

¹ Septième époque, — t. VIII, p. 143.

² Cinquième époque, — t. VIII, p. 140.

³ Huitième époque, — t. VIII, p. 149 et p. 150.

⁴ Douzième époque, — t. VIII, p. 172.

⁵ Septième époque : « Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte ; » — p. 144. Cf. Huitième époque, p. 148, pour le commencement des soixante-dix semaines, et dixième époque, p. 159, pour l'accomplissement de cette même prophétie.

« le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob¹ », le Dieu « de nos pères », — car Bossuet dit « nos pères », comme s'il était fils de Jacob, parce qu'il se considère comme appartenant au « véritable Israël de Dieu² ». L'antique Israël et l'Église chrétienne ne sont en effet qu'un seul peuple : « Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre : puisque, ou attendu ou donné, il a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu³. »

Pour démontrer sa thèse, Bossuet reprend un à un dans l'histoire du monde les points principaux qui intéressent la religion et les met en lumière : la création ; la félicité et la chute du premier homme ; la religion primitive, révélée de Dieu, qu'Adam transmet à ses descendants ; puis l'altération progressive de la vérité, l'idolâtrie s'introduisant par le culte des astres, par l'invocation des morts, par la divinisation des passions humaines elles-mêmes ; la Providence choisissant une famille, qui bientôt devient un peuple, pour en faire sortir le Sauveur.

Rien de plus hardi, de plus pittoresque et de plus vivant que les tableaux des premiers temps de l'humanité tracés par Bossuet. Il est admirable dans la mise en œuvre de l'Écriture, quand, avec son imagination, il s'empare du récit biblique, l'anime, et le montre aux yeux, comme s'il voyait réellement lui-même ces scènes antiques et ces âges lointains. Il peint la terre renaissante au sortir du déluge : « Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore, pour ainsi dire, tout trempé des eaux du déluge⁴... » Il assiste à la confusion de la vérité première ; il entend Dieu appeler Abraham,

¹ Seconde partie, chap. I, — t. VIII, p. 178. — Pour l'expression « nos pères », ou « notre père Abraham », voir *même chap.*, *même page*, et *passim*.

² Galat. VI, 16.

³ Seconde partie, chap. I, — t. VIII, p. 173.

⁴ Chap. II, — t. VIII, p. 178.

et il retrace le portrait du grand patriarche : il prend dans la Bible tous les traits de cette figure, mais il les groupe artistement, de manière à les faire ressortir :

« Il régnait dans sa famille, avec laquelle il embrassait cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence ; riche en troupeaux, en esclaves et en argent, mais sans terres et sans domaines, et toutefois il vivait dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture protégée de Dieu lui attirait le respect. Il traitait d'égal avec les rois qui recherchaient son alliance, et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savait faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés. Il les défendit et les vengea par une victoire signalée : il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis, sans réserver autre chose que la dime qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenait aux troupes auxiliaires qu'il avait menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présents des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne voulait rien devoir qu'à Dieu qui le protégeait, et qu'il suivait seul avec une foi et une obéissance parfaites ¹. »

Notre siècle, qui goûte l'imagination historique, n'a guère de peintures plus saisissantes. On ne cessera jamais d'admirer ni ce portrait d'Abraham, ni ceux de Moïse et de David, et des autres grands hommes que l'historien fait paraître tour à tour, à mesure qu'il déroule les annales d'Israël. Il suit dans les phases diverses de son existence ce peuple, dont tous les états rendent « un témoignage public à la Providence qui régit le monde ² » ; il le montre tantôt fidèle et heureux, tantôt

¹ Chap. II, — t. VIII, p. 179.

² Chap. XIV, fin, — p. 197.

coupable et châtié par les défaites et la captivité¹; et, dans le cours du récit, Bossuet s'arrête pour raisonner sur les événements, pour en faire comprendre au lecteur la liaison, l'enchaînement, la convenance; pour prouver que Dieu veille sans cesse, à travers toutes les vicissitudes de la nation choisie, à garder intact le dépôt de la vraie religion. Tout arrive dans un ordre voulu de Dieu et éternellement prévu par lui.

Surtout, le fait capital de l'histoire du monde, l'avènement du Sauveur, a été prédit par une série de témoins qui se sont succédé sans interruption depuis l'origine même de l'humanité. A peine Adam a-t-il péché que Dieu lui découvre dans l'avenir « une semence bénie par laquelle notre vainqueur devait avoir la tête écrasée² ». Noé hérite de ces promesses, et après lui Abraham, dont la postérité « est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre. En cette promesse était renfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères³... » Jacob est préféré à Ésaü, et, parmi les enfants de Jacob, Juda est « élu pour être le père des rois du peuple saint, et le père du Messie tant promis à ses ancêtres⁴ ». Moïse confirme au peuple « la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob⁵ ». Ce désiré des nations, « David l'a vu de loin et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égallera jamais... Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la

¹ Voir chap. v, vi, vii, les jugements de Dieu sur le peuple hébreu et sur ses ennemis.

² Chap. i, — p. 176. — Bossuet cite ici d'après l'hébreu et les Septante. Dans la Vulgate, *conteret caput tuum* se rapporte à *mulier* et non à *semen ipsius*.

³ Ch. ii, — p. 179.

⁴ Ch. ii, — p. 180.

⁵ Ch. iii, — p. 184. — Cf. Deut. xviii, 15.

gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur¹. » Sous les rois successeurs de David et de Salomon, paraissent ces hommes auxquels « Dieu se communique d'une façon particulière² », et qu'on appelle à proprement parler les *Prophètes*. Ils voient, eux aussi, « le mystère du Messie³ »; ils découvrent ses caractères, sa gloire, ses souffrances, et la bénédiction qu'il doit répandre, non seulement sur son peuple, mais encore sur les gentils. Isaïe l'annonce dans les temps heureux d'Ézéchias, et Jérémie au milieu des dernières luttes de Juda; Daniel apprend sur la terre même de la captivité « quand viendra ce Fils de l'homme et ce Christ tant désiré⁴ ». Aggée et Zacharie assistent à la reconstruction du temple et de la ville, et annoncent que le Messie entrera dans cette Jérusalem renaissante⁵. Malachie, qui clôt la période prophétique, voit de loin l'ange qui prépare les voies au Christ⁶, Élie qui annonce le jour du Seigneur⁷. « Ainsi, le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui devait venir après lui, c'est-à-dire cet Élie précurseur du Seigneur, qui devait paraître⁸. »

De la sorte, tout se tient; et bien que, de Malachie à Jean-Baptiste, Dieu fasse taire les prophètes durant environ cinq cents ans⁹, il n'y a pas de lacune dans la suite de leurs témoignages : Jean-Baptiste vient à son heure,

¹ Ch. iv, — p. 187. — Cette page est un magnifique résumé des prophéties messianiques de David.

² Ch. v, — p. 188.

³ Ch. iv, — p. 188. — Ici encore Bossuet résume les passages messianiques des différents prophètes.

⁴ Chap. ix, — p. 193. — Cf. Dan. ix.

⁵ Agg. ii, 8, (interprété dans le sens messianique par Bossuet et la plupart des exégètes); — Zach. ix. — Bossuet, ch. x, — pp. 193-194.

⁶ Malach. iii, 1.

⁷ Malach. iv, 5, 6.

⁸ Chap. xi, — p. 194.

⁹ Chap. ix, — p. 192.

succède à celui par lequel il a été annoncé, et montre enfin du doigt le Sauveur d'Israël.

Bossuet dépeint Jésus-Christ tel que le virent Jérusalem et la Galilée, à la fois simple et divin : « Tout se sou tient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection¹. » Fils de Dieu, il révèle à la terre des mystères encore inconnus; Fils de l'homme, il donne à la fois l'exemple et le précepte des plus hautes vertus; auteur de la loi nouvelle, il annonce aux justes des récompenses spirituelles que l'ancien peuple n'avait fait qu'entrevoir². Qui voudra bien comprendre les nouveautés sublimes que le christianisme apportait au monde, et bien connaître la doctrine des Évangiles, ne peut guère en lire de meilleur et de plus éloquent résumé que ce chapitre xix de l'*Histoire universelle*.

A ce moment de la venue du Messie et de la prédication chrétienne, à cette époque où la religion unique du vrai Dieu revêt une forme nouvelle et définitive, où la Synagogue fait place à l'Église universelle, Bossuet s'arrête longuement. Il lui faut montrer le rôle de la justice et celui de la miséricorde divines dans la réprobation des Juifs et dans l'élection des gentils; faire voir que tout cela était annoncé par les prophètes³; que Jésus-Christ lui-même avait prédit la ruine de Jérusalem avec les circonstances les plus précises⁴; que les Juifs s'aveuglent en ne voulant pas reconnaître tous ces signes, et en continuant d'attendre le Messie; qu'ils

¹ Chap. xix, — p. 200.

² « A lui, dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime. » — Chap. xix, conclusion, — p. 206.

³ Chap. xx.

⁴ Chap. xxi et xxii.

« ferment volontairement les yeux à la vérité, et renoncent aux prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années ¹ ».

Bossuet se complait à montrer dans l'établissement du christianisme la vérité des anciens oracles. Il aime à développer « ces prophéties magnifiques et plus claires que le soleil ² » ; il en connaît les secrets, il donne au lecteur « les clefs qui en ouvrent l'intelligence ³ » ; il en voit l'accomplissement dans des événements manifestes, qui nous mettent « au-dessus de tous les raffinements des chronologistes ⁴ ». Il faut lire surtout les chapitres **xxi** et **xxii**, relatifs à la chute de Jérusalem ; il y a là des modèles d'exposition précise et de discussion serrée dans l'interprétation des prophéties.

L'évêque historien ne se contente pas de montrer les promesses ou les menaces des voyants réalisées par les faits. Il cherche à découvrir autant qu'il peut les causes de ces faits. « Pénétrons plus avant dans les jugements de Dieu, sous la conduite de ses Écritures ⁵. » Les « discours humains » ne peuvent rien pour en percer le mystère : mais « le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de saint Paul ⁶ ». C'est à la suite de l'Apôtre que Bossuet s'engage et qu'il entre « dans les profondeurs des conseils de Dieu ⁷ ». C'est de lui qu'il apprend que les Juifs incrédules ont été retranchés comme des branches coupées, et que les Gentils ont été greffés à leur place, mais sur le même tronc : ainsi le nouveau peuple est enté sur l'ancien, « comme l'olivier

¹ Chap. **xxiii**, fin, — p. 221. — Cf. chap. **xxiv**.

² Chap. **iv**, — p. 187.

³ Chap. **xxii**, au début, — p. 214.

⁴ Chap. **ix**, — p. 193.

⁵ Chap. **xxi**, — p. 212.

⁶ Chap. **xx**, — p. 208.

⁷ Chap. **xx**, — p. 209.

sauvage sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne sève¹. » Mais un jour « le Sauveur que Sion avait méconnu et que les enfants de Jacob avaient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties² », et les Juifs se convertiront. Telle est « la suite des conseils de Dieu dans la perpétuité de son peuple³ ».

Cette *suite* de la religion, cette *suite* des prophéties, cette *suite* des témoins de la vérité, telle que l'expose Bossuet, est évidente pour quiconque admet avec lui la *suite* de l'Écriture. L'histoire de la religion est bien la même dans cette *Seconde partie* que dans nos Bibles catholiques qui commencent par la Genèse de Moïse, se continuent par les Psaumes de David et les prophéties d'Isaïe, et aboutissent au Nouveau Testament. Mais tout cet ordre est bouleversé, tout cette suite est interrompue, si l'on fait le Pentateuque plus récent que les Psaumes, si l'on conteste l'authenticité de la moitié d'Isaïe ou de Daniel, et ainsi du reste.

Au temps de Bossuet la libre pensée n'avait encore inventé qu'une faible partie des objections si développées de nos jours ; déjà cependant, les libertins ou les critiques exagérés avaient émis quelques doutes, soulevé quelques questions. C'est pour leur répondre que Bossuet termine sa seconde partie par quatre chapitres, destinés à établir l'antiquité des Livres saints, leur authenticité, leur ordre relatif. On sait que l'évêque de Meaux attachait à ces chapitres de son œuvre une importance particulière, qu'il se les faisait relire pendant sa dernière maladie, et les regardait comme décisifs contre ceux qui niaient la révélation. Ce sont en effet de belles pages d'apologétique, non de celle qui s'arrête minutieu-

¹ Chap. xx, — p. 208. — Rom. xi, 17

² Chap. xx, — p. 209.

³ Chap. xxi, — p. 211.

sement à chaque détail, et discute tout avec l'appareil scientifique des textes, des variantes et des dates, mais de celle qui expose éloquemment et victorieusement les raisons les plus convaincantes en faveur de la foi à l'Écriture, et résout les difficultés par les réponses les plus solides en même temps que les plus générales. Bossuet ne prétend pas « se donner la peine d'examiner en particulier tout ce qu'ont imaginé les incrédules, les faux savants, les faux critiques ¹ » ; mais « sans remuer avec un travail infini les deux Testaments ² », il prouve, au moyen de quelques arguments clairs et péremptoires, que « les difficultés qu'on forme contre l'Écriture sont aisées à vaincre par les hommes de bon sens et de bonne foi ³ ».

A ses yeux, l'authenticité des écrits bibliques est garantie par la tradition constante des Juifs, et, pour le Pentateuque, par celle des Samaritains eux-mêmes ; par l'invraisemblance qu'il y aurait à faire Esdras auteur de la Thorah ; surtout par le rapport des Livres saints entre eux, par le témoignage que les Psaumes rendent à Moïse, par celui que saint Paul rend aux Prophètes, et tout le Nouveau Testament à l'Ancien. Aussi l'homme « de bon sens et de bonne foi » ne doit pas se perdre dans les minuties ni se laisser troubler par quelques variantes de textes et de versions, inévitables dans les copies d'un livre aussi ancien : il lui est aisé de parvenir par un chemin droit et rapide jusqu'à la source de la religion. Qu'il observe que le christianisme le ramène forcément à Jésus-Christ ; et que, s'il veut remonter plus haut, il ne peut s'arrêter nulle part dans le judaïsme qu'à Moïse même qui en est l'auteur. « Dans ces deux points fixes de Moïse et de Jésus-Christ », on rencontre « des miracles

¹ Chap. xxix, — p. 239.

² Chap. xxviii, *début*, — p. 234.

³ Titre du chap. xxviii, — p. 234.

visibles et incontestables, en témoignage de la mission de l'un et de l'autre¹ » : comme d'ailleurs on touche par Moïse à la tradition primitive, tradition « manifeste et trop suivie pour donner le moindre soupçon de fausseté² », et par Jésus-Christ à la foi que nous professons encore, celui qui trouve Moïse et Jésus-Christ trouve toute la suite de la vraie religion. « Pour achever l'ouvrage³ », les prophéties font voir la liaison de ces deux points fixes, en montrant accompli dans le Nouveau Testament, et au moment même que Dieu avait fixé d'avance, tout ce qui était prédit dans l'Ancien.

On ne peut lire cette seconde partie du *Discours*, suivre tous ces raisonnements sur la suite de la religion, sur le rôle providentiel des Juifs, sur les prophéties, sans penser souvent à Pascal, tant les rencontres sont fréquentes entre Bossuet et lui. Examinant les preuves du christianisme, Pascal avait noté à la hâte les suivantes : « Les merveilles de l'Écriture sainte. — Jésus-Christ en particulier. — Les Apôtres en particulier. — Moïse et les Prophètes en particulier. — Le peuple juif. — Les prophéties. — La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité⁴... » Il avait vu lui aussi dans la foi chrétienne la continuation légitime du judaïsme, et il avait écrit : « Je trouve cet enchaînement, cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets : les ténèbres des Juifs effroyables et prédites : *Eris palpan in meridie. Dabitur liber scienti litteras, et dicet : Non possum legere*⁵. » Il avait longuement

¹ Chap. xxix, — p. 239.

² Chap. xxix, — p. 238.

³ Chap. xxix, — p. 239. — Voir cette pensée développée dans le chap. xxx.

⁴ C'est-à-dire nulle religion autre que le christianisme. — Article xi, § 12, — t. I, p. 177 (édition de M. E. Havet).

⁵ Article xv, § 20, — t. I, p. 214. — Textes cités : Deut. xxviii, 29 : Is. xxix, 12.

réfléchi sur ces Juifs dont l'existence « s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers... enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires ¹ » ; sur ces restes d'une nation dispersée qui « portent avec amour et fidélité ² » les livres qui rendent témoignage contre eux-mêmes. Pour Pascal comme pour Bossuet, le Nouveau Testament est l'accomplissement fidèle de l'Ancien, et tous les deux se confirment l'un par l'autre : « Pour prouver d'un coup tous les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre ³ ; » et ailleurs : « Je tends les bras à mon libérateur, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites ⁴. » Pascal pense comme Bossuet : « La plus grande preuve de Jésus-Christ sont les prophéties ⁵. » Il les reprend une à une ⁶, il les traduit ⁷, examinant tout ce qui était annoncé et tout ce qui s'est accompli dans l'avènement du Christ, dans la réprobation de l'ancien peuple, dans la formation de l'Église.

Ces pensées analogues s'expliquent facilement : elles sont le fruit des réflexions profondes faites sur un même livre par deux esprits qui avaient plusieurs traits semblables : l'élévation, la largeur des vues, la hardiesse et le tour vif de l'expression. Mais quelle place auraient prise dans l'œuvre de Pascal ces vues sur l'histoire religieuse du monde et sur la *perpétuité* ⁸ de la vraie foi ? Quels

¹ Article XIV, § 4, — t. I, p. 200.

² Article XIV, § 5, — t. I, p. 201.

³ Article XVI, § 4, — t. II, p. 2.

⁴ Article XV, § 19, — t. I, p. 213.

⁵ Article XVIII, § 1, — t. II, p. 21.

⁶ Article XVIII.

⁷ Article XXV, §§ 169, 170 et 171. — Outre les articles cités, on trouve encore des pensées analogues à celles de l'*Histoire universelle* dans les suivants : XVI, XVII, XIX, XX, XXI, XXII.

⁸ Ce mot est repris par Pascal en tête d'un des fragments qui rap-

développements auraient-elles reçus et quel effet auraient-elles produit dans l'ensemble? Il serait hasardeux de faire là-dessus des conjectures. Dans l'état actuel des *Pensées*, ce ne sont que des traits lumineux, des éclairs; dans l'*Histoire universelle*, ces idées reçoivent une forme définitive, elles sont mises en œuvre avec suite et abondance, présentées avec l'éloquence la plus large et la plus entraînante.

Raisonnant non plus sur la religion elle-même, mais sur les desseins de Dieu dans l'histoire, Pascal dit encore : « Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile ¹! » Cette phrase de Pascal contient en germe toute la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*.

Telle en est bien la pensée générale, et c'est par cette pensée surtout que cette troisième partie est biblique. Pour le détail, pour la description des mœurs et du caractère des Égyptiens, des Assyriens, de la Grèce et de Rome, Bossuet suit les historiens de l'antiquité, Hérodote, Polybe, Diodore de Sicile, Tite-Live, et n'a que de loin en loin des réminiscences des Livres saints. Mais, comme les Prophètes qui voyaient partout Dieu présent et agissant dans le monde, l'évêque de Meaux rapporte à la Providence l'élévation et la chute des monarchies qu'il fait passer tour à tour sous nos yeux. « Tous les grands empires..... ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses Prophètes ². » Les Égyptiens et les Assyriens ont châtié le peuple élu, les Perses l'ont délivré, les Grecs l'ont protégé et l'ont répandu par le monde,

pellent le plus Bossuet, article xviii, § 18, — t. II, p. 28. — Cf. le titre de l'ouvrage de Nicole et d'Arnauld : *Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*. — Bossuet dit la suite.

¹ Article xix, § 6, — t. II, p. 41.

² Troisième partie, chap. I, — t. VIII, p. 243.

l'unité Romaine a préparé la terre à l'unité de l'Église chrétienne et au règne de Jésus-Christ. En un mot, Dieu sait faire servir toutes les causes particulières aux « ordres secrets » de la Providence : il suscite tantôt des conquérants, tantôt des législateurs ; tantôt il éclaire la sagesse humaine, tantôt il « l'abandonne à ses ignorances ». « Il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté... Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils ¹. »

Et quand Bossuet a montré que chaque empire, comme chaque homme, porte en lui-même un germe de mort, et qu'enfin « il faut périr par quelque endroit ² », quand il a fait voir que tous les royaumes ont passé après avoir servi au bien de la religion qui demeure seule, il conclut par cette belle phrase sa troisième partie et l'ouvrage tout entier : « Pendant que vous verrez [les empires] tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connaîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance ³. »

§ 3.

QUELQUES JUGEMENTS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Il a été facile de montrer que l'Écriture joue dans le *Discours sur l'histoire universelle* un rôle prépondé-

¹ Chap. viii, — p. 271.

² Chap. iii, — p. 250.

³ Chap. viii, fin, — p. 272. — Pour l'éloquence et le lyrisme, Bossuet n'a rien écrit de plus beau que ce huitième chapitre.

rant. Mais tandis que les uns trouvent heureuse cette influence de la Bible, d'autres la jugent regrettable ; tandis que les uns félicitent Bossuet d'avoir donné la vraie philosophie de l'histoire, les autres pensent que le guide qu'il a choisi n'a servi qu'à l'égarer.

A ceux-ci, l'on pourrait tout d'abord répondre que, sans la Bible, Bossuet n'aurait pas écrit cet ouvrage : comme d'ailleurs ceux même qui attaquent le plus vivement sa manière de voir, reconnaissent après tout volontiers que ce livre est un des plus beaux de notre littérature, il faut convenir que l'inspiration biblique n'a pas été de tout point funeste, puisque nous lui devons la naissance d'un chef-d'œuvre.

Pour venir aux objections elles-mêmes, la première qu'on ait faite est que le *Discours sur l'histoire universelle* n'embrasse qu'une partie de ce que promet le titre : tous les peuples dont la Bible n'a pas parlé, bien que plusieurs d'entre eux soient nombreux et anciens, sont pour l'auteur comme s'ils n'existaient pas. Bossuet lui-même a répondu dans un de ses plus éloquents ouvrages contre les protestants. La seconde *Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église*, publiée en 1701, se rapproche, par le premier des sujets qui y sont traités, du *Discours sur l'histoire universelle* : l'évêque de Meaux démontre dans l'*Instruction*, à peu près comme dans le *Discours*, l'universalité de l'Église, qui appelle et réunit toutes les nations. Ce qu'il dit pour soutenir la catholicité de l'Église malgré l'incrédulité de plusieurs nations, montre en même temps l'universalité de son *Histoire*, malgré les lacunes qu'elle présente :

« S'il y a des particuliers qui ne croient pas à l'Évangile, qui doute qu'il n'y ait aussi des nations, puisqu'on en trouve même « à qui l'esprit de Jésus ne permet pas de prêcher ¹ », durant de certains moments ? Allez donc chi-

¹ Act. xvi, 6, 7.

caner saint Paul, et Jésus-Christ même, et alléguez-leur la Chine, comme vous faites sans cesse, et, si vous voulez, les terres Australes, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre. Tout le monde, malgré vous, entendra toujours ce langage populaire qui explique *par toute la terre*, le monde connu, et, dans ce monde connu, une partie éclatante et considérable de ce grand tout ¹. »

C'est ainsi que, dans sa pensée, Bossuet n'avait pas à faire l'histoire détaillée du monde entier, mais seulement celle des nations qui ont servi à l'exécution des décrets éternels, soit en préparant, chacune à sa manière, l'avènement du Messie, soit en aidant à la diffusion de son Église par tout le monde. Sur les peuples qu'on lui reproche d'avoir omis, il pensait n'avoir rien à dire, sinon qu'ils se sont égarés dans l'idolâtrie, et se sont mis en dehors du plan divin pour jusqu'au temps où il plairait à Dieu de les appeler à la foi.

Par là se trouve réfuté d'avance tout ce qu'a écrit Vol-

¹ *Seconde Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église*, § 4, — t. IV, p. 115. — Sur la Chine, cf. *même Instruction*, § 43, p. 126 : mais ce paragraphe ne se rapporte pas directement à l'*Histoire universelle*; il a trait à une polémique sur l'histoire des religions, qui aura sa place plus loin. — Dès 1662, vingt ans avant de publier le *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet répondait d'avance aux objections de Voltaire sur les Juifs, lorsque dans le sermon *sur la Providence*, il montrait que l'accomplissement des desseins de Dieu ne dépend pas de la grandeur ou de la petitesse des empires : « Quand, rappelant à mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles... ah! qu'il m'est aisé de comprendre que [Dieu] fait peu d'état de telles faveurs, etc. » — Sermon de 1662 *sur la Providence*, 2^d point, — t. VI, p. 423. — Dans le premier point du même sermon, Bossuet parle « du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre ». — P. 421.

taire contre le *Discours sur l'histoire universelle*. On sait avec quelle violence il l'a constamment attaqué. Dans le *Siècle de Louis XIV*, ce n'est qu'un léger doute qu'il propose, au milieu de pompeux éloges; dans l'*Avant-propos* de l'*Essai sur les mœurs*, l'expression est presque respectueuse, mais la critique est plus vive; le persiflage devient aigu dans les opuscules qui suivent, et Voltaire aboutit enfin à cette comédie, jetée au hasard à l'article GLOIRE dans le *Dictionnaire philosophique*, où il met en scène un Chinois qui examine l'ouvrage de Bossuet dans une librairie de Hollande¹. En somme, sous toutes ces plaisanteries, on ne trouve guère qu'un seul reproche : Bossuet a écrit un discours sur une partie de l'histoire universelle; et, si on demande ce qui rend l'ouvrage si incomplet, Voltaire répond : Bossuet ne trouve dans sa Bible que les Juifs et il ne dit rien des Chinois².

A vrai dire, le mépris de Voltaire pour les uns et l'ad-

¹ Voici, d'après l'édition de M. L. Moland, l'indication des principaux passages de Voltaire relatifs à l'*Histoire universelle*: *Avant-propos* de l'*Essai sur les mœurs*, — t. XI, p. 158; — *Siècle de Louis XIV*, chap. xxxii, — t. XIV, p. 542; — *Dictionnaire philosophique*, article GLOIRE, GLORIEUX, section III, Entretien avec un Chinois, — t. XIX, p. 267; — *Remarques pour servir de supplément à l'Essai sur les mœurs*, 1^{re} Remarque, — t. XXIV, p. 545; là se trouvent les réflexions écrites par la marquise du Châtelet aux marges du *Discours sur l'histoire universelle*; (cf. la 6^e Remarque, même volume, p. 551, qui contient l'éloge des Chinois;) — *Défense de mon oncle*, le chapitre: de Thèbes, de Bossuet et de Rollin, — t. XXVI, p. 385; — *Mélanges historiques, le Pyrrhonisme de l'histoire*, chap. II, — t. XXVII, p. 236; — *Lettre à M. de Burigny*, 12 septembre 1761, — t. XLI, p. 437.

² Bossuet ne nomme qu'une fois les Chinois dans le *Discours*. Parlant de la durée du monde avant Jésus-Christ, il dit que ceux qui ne trouvent pas que quatre mille ans suffisent peuvent se mettre au large dans la supputation des Septante, pour y placer les dynasties égyptiennes et assyriennes, « et encore l'histoire de la Chine, sans même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie ». — *Première partie*, septième époque, fin, — t. VIII, p. 146.

miration qu'il professe pour les autres, sont également excessifs. Nos contemporains n'entrent pas là-dessus dans sa manière de voir, et il est inutile de s'arrêter plus longuement à ses critiques, telles du moins qu'il les présentait.

La partie sérieuse des objections de Voltaire a été reprise par les critiques contemporains, mieux traitée par eux que par le philosophe du dix-huitième siècle, et dégagée de ses fantaisies chinoises. Sainte-Beuve surtout a, dans ses *Nouveaux lundis*, trois articles où, à propos de la méthode historique moderne, il étudie celle de Bossuet¹. Il y a, au début du troisième de ces articles, une formule qui résume assez heureusement les critiques contenues dans les deux premiers. L'auteur reproche à Bossuet de travailler d'après une idée préconçue, « de se cantonner dans un coin de la terre de Chanaan et de prendre pour belvédère la terrasse et la plate-forme étroite d'un petit peuple². » Il ne dit pas comme Voltaire : Bossuet ne parle que des Juifs ! mais il remarque avec justesse que Bossuet prend la Bible et le pays juif pour poste d'observation, et ne découvre que ce qui est visible dans l'horizon d'Israël.

Au reste, on peut dire en deux sens que Bossuet voit toutes choses de cette « terrasse » et de cette « plate-forme ». La phrase peut signifier simplement que l'évêque de Meaux se met là pour contempler le mouvement du monde ; ou bien qu'il fait de son « belvédère » le centre même du mouvement, et pense que tout gravite autour de la Palestine. Ces deux sens, qui sont l'un et l'autre dans la pensée de Sainte-Beuve et des critiques de la même école, appellent quelques réflexions.

Considéré comme simple poste d'observation, le pays

¹ A propos de l'ouvrage de M. J. Zeller : *Entretiens sur l'histoire*, — *Nouveaux lundis*, t. IX, p. 280 et suiv. — On peut voir aussi Paul Albert, *la Prose*, pp. 141 et suiv. : *l'Histoire universelle*.

² *Loc. cit.*, p. 320.

de Chanaan paraît très heureusement choisi. Il est vrai que l'horizon que l'on découvre de là est borné : on ne voit ni les Chinois, qui, si l'œuvre de Bossuet était traitée par un moderne, devraient y occuper au moins trois ou quatre pages ; ni les anciens peuples de l'Amérique, auxquels on en accorderait autant ; ni, ce qui est beaucoup plus regrettable, les Indiens, qui par droit d'ainesse dans la famille aryenne auraient bien droit à moitié plus. Mais, ces réserves faites, le point choisi par Bossuet est bien ancien et bien central, meilleur que l'Inde, ou la Grèce, ou Rome, pour suivre l'évolution humaine. Le regard s'étend de là, à travers de longs siècles, sur tout le monde antique : sur l'Égypte à laquelle la Phénicie a emprunté l'écriture et la Grèce une partie des arts ; sur la Phénicie, sur les Tyriens qu'on voit abattre les cédres et équiper leurs flottes plus d'un siècle avant la fondation de Carthage ; sur les races aryennes et sémitiques de la Haute Asie, dont les savants contemporains étudient les origines et les antiquités ; sur cette Ninive et cette Babylone, dont les débris viennent remplir aujourd'hui nos musées ; sur la Perse, qui fut au sixième et au cinquième siècle avant notre ère maîtresse de la moitié du monde ; sur la Grèce, qui règne par les arts depuis plus de deux mille ans ; sur Rome enfin, qui se survit par l'influence universelle, et peut-être éternelle, de sa langue et de ses lois. Voilà les peuples que, de la terre d'Israël, on voit paraître, s'élever, tomber ou grandir, et se succéder dans l'hégémonie du monde. Puis on assiste à une révolution plus grande encore : à la naissance du christianisme, qui sort du judaïsme et commence à s'étendre pour renouveler la face de la terre.

On ne peut guère nier que toute la civilisation moderne, politique, sociale et religieuse, ne vienne des sources mêmes que Bossuet a étudiées d'après la Bible : de la Grèce et de Rome, héritières en grande partie des anciens peuples de l'Orient, du christianisme issu de la re-

ligion juive. Cette civilisation a bien son point de départ au moment où le monde européen et le monde asiatique se fondent dans l'unité romaine, au moment où se rencontrent l'hellénisme répandu par toute la terre, la puissance romaine à son apogée et le christianisme naissant, c'est-à-dire au moment même que Bossuet considère comme le plus important de toute l'histoire. Au reste cette civilisation est tellement universelle qu'on pourrait l'appeler par excellence *la civilisation* : elle s'est imposée à l'Amérique et aux autres terres découvertes dans ces derniers siècles; les vieilles religions et les vieilles mœurs locales, les races sauvages mêmes disparaissent devant elle : c'est vraiment elle qui mène le monde.

Sans insister davantage, ne doit-on pas raisonnablement soutenir que, de son point de vue biblique, Bossuet s'est assez bien rendu compte des choses? S'il n'a pas tout remarqué, il s'est du moins arrêté au principal. S'il est incomplet dans son énumération des peuples, il a du moins étudié tous ceux qui ont contribué à changer l'aspect du monde; il a vraiment compris l'histoire universelle, en ce qu'il a bien connu les grandes influences qui en ont dirigé la marche, et bien suivi le mouvement général de l'humanité ¹.

Mais Bossuet ne considère pas seulement la montagne de Sion comme un endroit commode pour observer. On lui reproche d'en faire le centre autour duquel pivote le monde entier; de faire naître ou périr des monarchies immenses seulement pour punir, protéger ou délivrer le petit peuple juif.

Beaucoup de ceux qui font cette critique à Bossuet

¹ Dans un article de critique littéraire sur *l'Histoire du peuple d'Israël*, (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1889,) M. F. Brunetière développe cette pensée que toute la civilisation vient de la Judée, de la Grèce et de Rome, et montre Bossuet justifié sur ce point, même par la science *indépendante*.

exagèrent un peu sa pensée. Il ne dit pas que tous les événements de l'histoire aient eu lieu à cause du peuple juif : mais seulement que Dieu s'est constamment servi, pour le bien du peuple élu, des grands empires voisins qui, si ce peuple n'avait pas existé, auraient pu cependant avoir leurs phases diverses de prospérité ou de décadence. Il ne dit pas surtout, pensée qu'on lui attribue trop souvent, que les révolutions de ces grands empires n'aient eu d'autres causes que la volonté absolue de Dieu, et ses desseins sur Israël.

Comme tout philosophe chrétien, il admet une Providence toute-puissante, qui dirige de haut et tourne à ses fins tous les événements : mais, sous l'autorité suprême de cette cause première, il fait la part large aux causes secondes. Il croit que la Providence se sert habituellement de ces moyens naturels, et leur laisse produire leurs effets. « A la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents ¹. » Il pense que le caractère des hommes ou des peuples, « les passions excitées et les calculs de la politique, amènent habituellement les révolutions », les bons ou les mauvais succès ; il va jusqu'à dire que « à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue ². » On sait avec quelle profondeur il analyse lui-même ces causes secondes dans la troisième partie de son discours. On ne peut donc lui reprocher d'avoir, par l'action de la Providence sur les Juifs, enlevé tout intérêt humain à l'histoire : il admet volontiers que l'Égypte, l'Assyrie et la Chaldée ont eu de grandes et belles civilisations, que la Grèce a vaincu la Perse par l'excellence de son génie et de son caractère ; que Rome a dompté

¹ *Troisième partie*, ch. II, — p. 244.

² *Ibid.*

tous les peuples par son mâle courage et par la force de ses institutions.

Enfin, après avoir tenté toutes les voies de conciliation, et montré sur combien de points tout le monde peut se réunir dans l'admiration de Bossuet, il faut bien venir à l'endroit où l'on cesse de s'entendre. Il est sûr que, selon Bossuet, c'est la volonté divine qui a fait de la venue du Messie le centre de l'histoire : Dieu a d'abord préparé le monde à ce grand événement, puis il a répandu par toute la terre la religion chrétienne. Sur cette manière de concevoir l'histoire et de comprendre l'ensemble des choses humaines, il y aura forcément divergence de vues. Nous qui croyons comme Bossuet à un plan divin où tout se rapporte à Jésus-Christ, nous louerons pleinement la conception de son œuvre. Ceux qui n'ont pas la même foi se plairont aux belles pensées de l'auteur et à son grand style ; ils accepteront une bonne partie de ses idées sur la marche de l'humanité et sur le développement de la civilisation ; peut-être même voudront-ils bien accorder que l'inspiration prise de l'Écriture ne lui a pas nui autant qu'on le dit parfois : ils n'entreront jamais pleinement dans sa conception biblique de l'histoire.

CHAPITRE VIII.

LA POLITIQUE TIRÉE DES PROPRES PAROLES DE L'ÉCRITURE SAINTE.

§ 1.

CONCEPTION BIBLIQUE DE L'OUVRAGE.

Pour la *Politique*, pas plus que pour l'*Histoire universelle*, il ne faut chercher de précurseurs à Bossuet. Il est vrai que le P. Menochio, fameux commentateur de la Bible, plus connu sous le nom de *Menochius*, avait eu le premier l'idée de chercher dans la Bible des enseignements sur l'art de gouverner ; il avait publié à Lyon en 1625, une *Politique* tirée de l'Écriture sainte¹. C'est un ouvrage fort étendu, un peu trop scolastique parfois dans les divisions et dans la forme, un peu embarrassé de

¹ *Hieropoliticon, sive Institutionis politicæ e sacris Scripturis depromptæ libri tres*. C'est un in-octavo de 956 pages, sans compter les *Préfaces* et l'*Index*. — Voir l'*Appendice bibliographique*.

démonstrations superflues¹ ou de questions inutiles²; où l'on trouve cependant, avec une grande connaissance de la philosophie et du droit naturel, une science approfondie de la Bible, et dont les thèses sont souvent absolument les mêmes que celles de Bossuet. Mais ces nombreuses ressemblances, tout en faisant honneur au talent de Menochius, ne prouvent pas que son livre ait servi de modèle à Bossuet; elles s'expliquent suffisamment par l'enseignement commun et les opinions reçues au dix-septième siècle; Bossuet lui-même ne parle jamais de l'ouvrage de son devancier, et il ne paraît pas qu'il s'en soit servi.

Quant au recueil composé par le duc de Montausier sous le titre de *Maximes chrétiennes et politiques*, Bossuet aurait plutôt aidé le gouverneur du Dauphin à le faire qu'il n'aurait pu en tirer du secours. Il lut peut-être avec quelque profit le livre de Nicole l'*Education d'un Prince*, publié en 1670; mais il n'en avait pas besoin. Il pouvait également se passer de l'*Art de régner* du P. Le Moyne, quoique quelques traits de cet ouvrage rappellent de loin la *Politique sacrée*³. Le Mo-

¹ Au livre I, chap. II, l'auteur démontre en douze pages la nécessité d'un gouvernement et les maux que cause l'anarchie, (pp. 19 et suiv.).

² *Lib. III, cap. V, (pp. 809 et seq.): De civitatis condendæ situ, aliisque eo spectantibus.* On trouve dans ce chapitre les paragraphes suivants, relatifs aux villes que le prince peut fonder: § 5. *Quam ampla civitas esse debeat*; — § 6. *De figura, an scilicet quadrata, vel potius rotunda*; — § 7. *De nomine urbi imponendo.* — Mieux vaut que la ville soit ronde: les angles d'une ville carrée protègent l'ennemi plus que les citoyens, et nous trouvons au premier livre des Rois (xvii, 20), que Saül campait à *Magula*: ce nom semble indiquer la forme ronde. On objectera que la nouvelle Jérusalem apparaît carrée à saint Jean: mais c'est que dans la Jérusalem céleste il n'y a plus d'ennemis à craindre.

³ Sur l'*Art de régner* du P. Le Moyne (1665), et sur les quelques points qui peuvent faire penser à la *Politique*, cf. *Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne*, par le P. H. Chérot, 1887, chap. XIII, pp. 321-337.

narque du P. Senault est surtout tiré des écrivains profanes¹. Balzac, l'auteur du *Prince*, est un profane aussi : et Bossuet, qui l'avait lu, estimait certaines qualités de son style, mais trouvait chez lui « peu de pensées² ».

En réalité, Bossuet obéit, cette fois encore, à une inspiration purement biblique. Il eut bien des occasions de méditer longuement et profondément sur le gouvernement des peuples : habitué à rapporter toutes ses pensées à un seul livre, il vit la politique dans la Bible, comme il y voyait toutes choses, et travailla à réunir ses observations sous la forme d'une *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*. Il est aisé de faire l'histoire de cette œuvre, qui est le fruit des réflexions de sa vie tout entière.

Après avoir assisté pendant le temps de ses études aux troubles de la Fronde, après avoir, en ces années-là même, pris pour texte d'une harangue universitaire : *Deum time, regem honorificate*³, Bossuet était venu s'établir à Metz. Au spectacle des guerres civiles succédait celui de la guerre avec l'étranger et le jeune archidiacre, dans un sermon sur *Jésus-Christ roi et pontife*, parlait de la fidélité « à nos rois » en même temps que de la fidélité au Roi du ciel⁴.

Bientôt connu et goûté d'Anne d'Autriche, il fut appelé à la cour. Dès la première station qu'il y prêcha, il fit

¹ L'auteur déclare lui-même qu'il aurait pu suivre l'Écriture sainte, mais qu'il a préféré se servir des écrivains profanes. — Son livre est de 1662.

² *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI, p. 3.

³ I Petr. II, 17. — Discours dit des *Paranymphes* prononcé par Bossuet au commencement de 1652. — Voir Bausset, livre I, § 22, — en tête des *Œuvres de Bossuet*, t. I, p. 34.

⁴ *Sermon sur Jésus-Christ roi et pontife*. Voir surtout la fin, tome VI, pp. 59-60. — Ce sermon est du 1^{er} janvier 1654, ou même plutôt 1653, (M. Lebarq, *Addenda et corrigenda*).

entendre à Louis XIV le beau sermon *sur les Devoirs des rois*. Jésus-Christ « règne par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers ; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance..... Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain Pontife..... met son Évangile sur votre tête, et son Évangile en vos mains... L'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance ; l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets¹. »

Le roi soumis à Dieu de qui il tient sa puissance et travaillant à lui soumettre son peuple, l'Évangile règle de ceux qui gouvernent, voilà déjà plusieurs des grandes lignes de la *Politique* sacrée. Quatre ans plus tard, durant la station de Saint-Germain, Bossuet revenait sur les mêmes pensées dans le sermon *sur la Justice*, tout plein du souvenir de Salomon² : « *Sedit Salomon in solio Domini pro David patre suo, et placuit omnibus*. Remarquons ici en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révéler avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée³. »

Précepteur du fils de Louis XIV, l'évêque de Condom se fit un devoir de lui donner des principes chrétiens sur l'art de gouverner. Ces leçons, il les chercha dans la Bible, naturellement et comme d'instinct. Si La Fontaine avait été nommé précepteur du Dauphin, il est probable qu'il aurait composé des fables sur *le Fils du Lion*, et enseigné la politique sous forme d'apologues ; quand Fé-

¹ Sermon *sur les Devoirs des rois* (dimanche des Rameaux 1662), Exorde, — tome VI, p. 439.

² Sermon *sur la Justice* (dimanche des Rameaux 1666), — t. VI, pp. 570 et suiv.

³ Sermon *sur la Justice*, 1^{er} point, — t. VI, p. 574.

nelon fut chargé du duc de Bourgogne, il enferma ses théories dans un roman grec, tout plein d'idées chrétiennes¹ : de même Bossuet, pour trouver des préceptes et des exemples, alla droit aux Livres inspirés, et commença pour son élève la rédaction de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

Ce n'est pas avec son élève seul que Bossuet avait à s'occuper des grandes questions qui touchent au bien de l'État. Louis XIV avait appris dès longtemps à l'estimer, et l'on sait qu'il écoutait ses avis et recevait volontiers ses conseils sur toutes les questions où se trouvaient engagés les intérêts de la religion ou sa propre conscience. Les faits sont connus, mais il arrive parfois qu'on apprécie assez mal le personnage que faisait Bossuet près du grand roi. Le ministre Jurieu a été le premier peut-être à le traiter « d'évêque de cour² » ; mais le mot a été répété depuis. A vrai dire, Bossuet s'est montré courtisan, d'une manière plus ou moins consciente, en 1682³. Mais ce n'est pas là le rôle qu'il joua habituellement, ni surtout celui qu'il prétendait jouer. Il se représentait bien plutôt à lui-même comme un ministre du ciel près des grands de la terre ; et il sut à l'occasion, par ses paroles et par ses actes, remplir cette mission de prophète et d'homme de Dieu. Qu'on se rappelle les deux lettres de 1675 à Louis XIV, et l'*Instruction au roi* écrite à la même époque⁴ ; et, pour compléter l'effet de ces lettres, qu'on se

¹ On sait d'ailleurs que Fénelon faisait cas de la *Politique* de Bossuet, puisqu'il en fit mettre une copie manuscrite aux mains du duc de Bourgogne.

² Jurieu, *Lettre VIII*, p. 61. — Cité par Bossuet, 4^{er} Avertissement, — t. III, p. 455.

³ Dans toute cette affaire de la *Déclaration*, il eut pour le roi une complaisance excessive. Il ne faudrait pas croire cependant que, pour faire sa cour, il ait inventé et proposé alors une doctrine de circonstance : il avait les idées gallicanes avant 1682.

⁴ Tome IX, pp. 22 et suiv.

représente Bossuet venant au-devant de Louis XIV à son retour de l'armée, et se présentant tout à coup à lui pour le supplier de ne pas revoir madame de Montespan¹ : on verra dans Bossuet bien autre chose qu'un « évêque de cour », bien autre chose même qu'un écrivain qui sait au besoin citer la Bible : il paraîtra lui-même un personnage biblique, un envoyé de Dieu, un Samuel placé près du trône pour reprendre Saül ou encourager David. Et assurément le dernier juge d'Israël n'aurait pas désavoué cette fière parole de l'évêque : « J'ai un second, le roi. Humble sujet partout ailleurs, dans le religion j'ose dire que le prince ne va que le second². »

C'est avec cette grande idée de sa mission que Bossuet travailla jusqu'à ses derniers jours à sa *Politique*³. En s'adressant au Dauphin il prétendait bien ne pas enseigner en son nom propre, mais comme représentant de Dieu ; il cherchait à effacer sa personnalité pour laisser parler l'Esprit-Saint par sa bouche : « Dieu est le Roi des rois ; c'est à lui qu'il appartient de les instruire et de les régler comme ses ministres. Écoutez donc, Monseigneur, les leçons qu'il leur donne dans son Écriture et apprenez de lui les règles et les exemples sur lesquels ils doivent former leur conduite⁴. »

¹ Bausset, *Histoire de Bossuet*, livre V, § 10, — en tête des *Œuvres de Bossuet*, t. I, p. 105.

² Cette parole célèbre se trouve dans un fragment oratoire de l'époque de Meaux (1686), *Esquisse d'une homélie sur la femme adultère*, — t. VI, p. 700.

³ Les six premiers livres avaient été faits pendant le préceptorat ; les quatre derniers furent écrits de 1700 à 1704.

⁴ A Monseigneur le Dauphin, en tête de la *Politique*, — t. VIII, p. 338.

§ 2.

ANALYSE BIBLIQUE DE LA POLITIQUE.

Les mêmes données bibliques qui ont permis à Bossuet d'embrasser d'un coup d'œil toute l'histoire du genre humain, lui fournissent encore les vues les plus hautes et les plus larges sur l'origine de la société. Si nous sommes faits pour vivre en société, c'est que nous sommes membres d'une même famille, car « Dieu a fait sortir d'un seul tous les hommes qui devaient remplir la surface de la terre¹ » ; c'est que nous tendons tous à une fin commune, et que nous sommes tous soumis à une même loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toute ta force : voilà le premier commandement. Et le second, qui lui est semblable, est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même².... Nous nous devons donc aimer les uns les autres, parce que nous devons aimer tous ensemble le même Dieu, qui est notre Père commun ; et son unité est notre lien³. »

Voilà la première raison de la société humaine : l'intérêt ne vient qu'en seconde ligne. De cette fraternité de tous les hommes, il suit qu'ils devraient ne former tous qu'un seul peuple ; mais la multiplication des fils d'Adam a rendu nécessaire leur répartition en plusieurs groupes ; les passions qui paraissent dès les premiers jours du

¹ Act. xvii, 26 ; — *Politique*, livre I, art. 1, 3^e propos., — t. VIII, p. 339.

² Marc. xii, 29, 30, 31. — Cf. Deut. vi, 4, 5.

³ Livre I, art. 1, 2^{de} propos., — p. 339.

monde dans la jalousie de Caïn contre Abel¹, la division des langues, châtement de l'orgueil révolté², ont hâté cette séparation nécessaire ; et enfin les hommes se sont divisés, « chacun selon leur langue et leur famille³ ».

La même terre habitée en commun forme l'unité de chaque nation : c'est la patrie à laquelle les cœurs s'attachent, et dont les vaincus et les exilés aiment « les ruines mêmes et les pierres démolies⁴ ». Le gouvernement et les lois, — Dieu même a dicté ses lois à Moïse⁵, — achèvent de former un État. L'État ainsi constitué a droit à l'amour et au dévouement de tous les citoyens. « L'Écriture est pleine d'exemples qui nous apprennent ce que nous devons à notre patrie⁶ : » elle nous offre comme modèles Gédéon, Jephthé, Urie, Jérémie, Matathias, Judas Machabée⁷, et surtout le Fils de Dieu fait homme, qui pleura sur Jérusalem⁸. « On le reconnaissait pour bon citoyen : et c'était une puissante recommandation auprès de lui que d'aimer la nation judaïque⁹. »

L'autorité, nécessaire dans toute nation, à sa première source en Dieu. « A vous, Seigneur, appartient la majesté, et la puissance, et la gloire, et la victoire, et la louange : tout ce qui est dans le ciel et dans la terre est à vous : il vous appartient de régner et vous commandez à tous les princes¹⁰ »... Dieu pourrait exercer par lui-même cette autorité sur les sociétés humaines : « ainsi en a-t-il usé au commencement du monde¹¹ », au temps des patriarches et

¹ Livre I, art. II, 1^{re} propos., — p. 341. — Cf. Gen. IV.

² Livre I, art. II, 2^{de} propos., — pp. 341-342. — Cf. Gen. XI.

³ Gen. X, 5. — Livre I, art. II, 2^{de} propos., — p. 342.

⁴ Ps. CII, 15. — Livre I, art. II, 3^e propos., — p. 342.

⁵ Livre I, art. IV, *passim*, — pp. 344 et suiv.

⁶ Livre I, art. VI, 1^{re} propos., — p. 348.

⁷ Livre I, art. VI, 1^{re} propos., — p. 348.

⁸ Luc. XIX, 41, 42 ; — XXIII, 27, 28, 29. — Matt. XXIII, 37, 38.

⁹ Livre I, art. VI, 2^{de} propos., — p. 349. — Cf. Luc. VII, 4, 5.

¹⁰ I Paral. XXIX, 11. — Livre II, art. I, 1^{re} propos., — tome VIII, p. 351.

¹¹ Livre II, art. I, 2^{de} propos., — t. VIII, p. 351.

des juges d'Israël. Plus souvent, Dieu a communiqué sa puissance, soit aux chefs des familles, qui sont les princes naturels, soit aux rois, qui apparaissent de bonne heure dans l'histoire.

La royauté n'est pas la seule forme possible de gouvernement : il y en a d'autres, et chaque pays doit « demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple ¹ ». On peut dire cependant, à l'avantage de la monarchie, qu'elle est le régime politique qui unit le mieux tout le corps social, et l'empêche d'être « divisé en lui-même ² ». La royauté héréditaire surtout assure le calme et la stabilité d'un pays : c'est ainsi que Dieu « affermit à jamais le trône de David ³ », et établit sa maison ⁴ : telle est « la loi d'Adam... c'est-à-dire que c'est l'ordre naturel que le fils succède au père ⁵ ». C'est aussi la loi salique : et il se trouve que la constitution de la France est « la plus conforme à la volonté de Dieu, selon qu'elle est déclarée par ses Écritures ⁶ ». C'est donc à cette forme de gouvernement que Bossuet compte « tourner toutes ses instructions ⁷ ».

Le portrait du roi occupe trois livres. « Premièrement, l'autorité royale est sacrée ; secondement, elle est paternelle ; troisièmement, elle est absolue ; quatrièmement, elle est soumise à la raison ⁸ » ; sacrée et absolue, voilà

¹ Livre II, art. 1, 12^e prop., — p. 355.

² Matt. XII, 25. — Livre II, art. 1, 8^e prop., — p. 354.

³ II Reg. VII, 16. — Livre II, art. 1, 9^e prop., — p. 354.

⁴ II Reg. VII, 19. — I Paral. XVII, 17. — Livre II, art. 1, 10^e prop., — pp. 354 et 355.

⁵ II Reg. VII, 19. — Livre II, art. 1, 10^e prop., — p. 354.

⁶ Livre II, conclusion, — p. 356.

⁷ *Ibid.*

⁸ Livre III, art. 1, unique prop., — tome VIII, p. 356. — Bossuet explique dans le livre III que l'autorité royale est sacrée et paternelle ; dans le livre IV, qu'elle est absolue ; dans le livre V, qu'elle est soumise à la raison. Dans la présente analyse, il semble naturel de joindre *sacrée et absolue, paternelle et soumise à la raison*.

les prérogatives qui la relèvent; paternelle et soumise à la raison, voilà les qualités qui doivent la tempérer.

Le roi est « le *christ*, l'oint du Seigneur ¹, le ministre de Dieu pour le bien ² »; les peuples doivent lui être soumis, « non seulement par la crainte de sa colère, mais encore par l'obligation de leur conscience ³... Le service de Dieu et le respect pour les rois sont choses unies: et saint Pierre met ensemble ces deux devoirs: Craignez Dieu, honorez le roi ⁴. »

Fort de l'autorité que Dieu leur communique, les rois « participent en quelque façon à l'indépendance divine. J'ai dit: Vous êtes des dieux et vous êtes tous enfants du Très-Haut ⁵. Il n'y a que Dieu qui puisse juger de leurs jugements et de leurs personnes: Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu, il juge les dieux ⁶. » Lorsque les Israélites demandent un roi, « Samuel leur déclare que la puissance de leur prince sera absolue, sans pouvoir être restreinte par aucune autre puissance: Voilà le droit du roi qui règnera sur vous, dit le Seigneur: il vous prendra vos enfants, et les mettra à son service; il se saisira de vos terres, et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs..., et le reste ⁷. Est-ce qu'ils auront droit de faire tout cela licitement? A Dieu ne plaise! Car Dieu ne donne point de tels pouvoirs: mais ils auront droit de le faire impunément à l'égard de la justice humaine ⁸... La parole du roi est puissante; et personne ne lui peut dire: Pourquoi faites-vous ainsi ⁹? »

¹ I Reg. xii, 3, 5; Is. xlv, 1; — livre III, art. II, 2^{de} prop., — p. 357.

² Rom. xiii, 4; — Livre III, art. II, 1^{re} prop., — p. 357.

³ Rom. xiii, 5; — Livre III, art. II, 3^e prop., — p. 357.

⁴ I Petr. II, 17. — Livre III, art. II, 3^e prop., — p. 358.

⁵ Ps. lxxxi, 6.

⁶ Ps. lxxxi, 1. — Livre IV, art. I, 2^{de} prop., — t. VIII, p. 365.

⁷ I Reg. viii, 11 *et seq.*

⁸ Livre IV, art. I, 3^e prop., — t. VIII, p. 366.

⁹ Eccle. viii, 4. — Livre IV, art. I, 1^{re} prop., — p. 365.

Le roi doit avoir conscience de cette force que Dieu lui met en main et gouverner avec vigueur, résistant s'il le faut aux grands comme aux petits. « Ne soyez point juge, si vous ne pouvez enfoncer par force l'iniquité : autrement vous craindrez la face du puissant, et votre justice trébuchera ¹. » Il doit être résolu, et, sans tomber dans l'obstination, posséder une fermeté invincible. « La main des forts dominera ; la main nonchalante paiera tribut ². » Il doit en un mot exercer hardiment sa puissance, car elle est divine ³.

Voilà tout ce que Bossuet donne aux rois, à quelle hauteur il les élève, de quel pouvoir il les investit. Mais on se tromperait étrangement en croyant qu'il préconise le despotisme et l'empire de la force. Dans sa pensée, le prince est tout puissant, mais sa puissance doit n'avoir pour but que le bien du peuple, être tempérée par la bonté, réglée par la sagesse.

Dieu établit les rois « pour faire justice et jugement ⁴ ». Ils ne sont pas nés pour eux-mêmes, mais pour prendre soin de leur peuple, comme le pasteur prend soin de son troupeau. Car « paître, dans la langue sainte, c'est gouverner ⁵... J'ai dit à Cyrus, dit le Seigneur : Vous êtes mon pasteur ⁶ ; c'est-à-dire : Vous êtes le prince que j'ai établi. Ce n'est donc pas seulement Homère qui appelle les princes pasteurs des peuples : c'est le Saint-Esprit ⁷... » Le roi pasteur veillera sur chacune de ses brebis : « Il sera bon au pauvre et à l'indigent ; il sauvera les âmes des pauvres, et il les délivrera des usures et des violences,

¹ Eccli. vii, 6. — Livre IV, art. i, 8^e prop., — p. 369.

² Prov. xii, 24. — Livre IV, art. ii, 1^{re} prop., — p. 370.

³ Livre V, art. iv, 1^{re} prop., — p. 394.

⁴ III Reg. x, 9. — Livre III, art. iii, 1^{re} prop., — p. 359.

⁵ Cf. II Reg. v, 2 ; — Ps. lxxvii, 71 ; *et alibi sæpe*.

⁶ Is. xlii, 28.

⁷ Livre III, art. iii, 3^e prop., — p. 359.

et leur nom sera honorable devant lui¹. » Il craindra de verser le sang, et dira avec David : « Retirez-vous de moi, gens sanguinaires... O Seigneur, délivrez-moi du sang² ! » Et en même temps, il se rappellera cette parole : « Le pain est la vie du pauvre ; qui le lui ôte est un homme sanguinaire³. » Il fera en sorte qu'on dise de lui : « La bonté et la justice gardent le roi ; et son trône est affermi par la clémence⁴. Voilà une belle garde pour le roi, et un digne soutien de son trône⁵. »

La bonté doit être la disposition naturelle du roi ; la sagesse doit être la règle de ses jugements et de ses dessein. C'est par la sagesse que les rois règnent, et que les législateurs prescrivent ce qui est juste⁶ ; à elle appartient le conseil et l'équité ; à elle la force⁷. Tout roi devrait être semblable à Salomon, à qui « Dieu donna la sagesse... et une prudence exquise, et une étendue de cœur (c'est-à-dire d'intelligence), comme le sable de la mer⁸ ». Que le prince étudie donc la sagesse, qu'il la désire, qu'il la cherche dès le matin⁹, qu'il la demande à Dieu.

Il en a tant besoin. « Que la vie du prince est sérieuse ! Il doit sans cesse méditer la loi¹⁰ ! » la loi de Dieu d'abord, puis celle de son royaume ; il doit être au courant de toutes les affaires, distinguer toutes les occasions, connaître les hommes ; le peuple doit croire qu'il sait tout, et que les oiseaux du ciel lui rapportent tout ce qui se dit¹¹ ; il faut

¹ Ps. LXXI, 13, 14. — Livre III, art. III, 4^e prop., — p. 360.

² Ps. CXXXVIII, 19 ; — Ps. L, 16. — Livre III, art. III, 10^e prop., — p. 362.

³ Eccli. XXXIV, 25. — *Ibid.*, — p. 363.

⁴ Prov. XX, 28.

⁵ Livre III, art. III, 12^e prop., — p. 364.

⁶ Prov. VIII, 15. — Livre V, art. I, 1^{re} prop., — p. 372.

⁷ Prov. VIII, 14. — Livre V, art. I, 2^e prop., — p. 373.

⁸ III Reg. IV, 29. — Livre V, art. I, 5^e prop., — p. 375.

⁹ Prov. VIII, 17. — Livre V, art. I, 7^e prop., — p. 376.

¹⁰ Livre V, art. I, 9^e prop., — p. 376. — Cf. Deut. XVII, 18, 19.

¹¹ Eccli. X, 20. — Livre V, art. I, 14^e prop., — p. 379.

qu'on lui applique cette belle sentence de Salomon : « La prophétie est dans les lèvres du roi ; il ne se trompe point dans son jugement ¹. » Et tout ce qu'il sait, le prince doit en faire usage selon le besoin, mais le tenir caché jusque-là dans un silence prudent : « Le secret des conseils est une imitation de la sagesse profonde et impénétrable de Dieu. On ne peut connaître la hauteur des cieux, ni la profondeur de la terre, ni le cœur des rois ². »

Pour acquérir toutes ces connaissances, pour gouverner avec cette sagesse consommée, le prince doit faire usage de tous les moyens : aimer la vérité et haïr la flatterie, n'être pas de ceux qui disent « aux voyants : Ne voyez pas ; et à ceux qui regardent : Ne regardez pas pour nous ce qui est droit ; dites-nous des choses agréables ; voyez pour nous des illusions ³ » ; il doit veiller, être attentif, penser à lui-même ⁴ ; avoir ce « cœur docile » que demandait Salomon ⁵, c'est-à-dire « un cœur capable de conseil : point superbe, point prévenu, point aheurté ⁶ » ; et cependant ne pas recevoir indistinctement tous les avis, mais choisir pour conseiller « un entre mille ⁷ » ; ne pas croire à toute parole, mais tout compter et tout peser ⁸ ; ne pas consulter seulement les hommes, mais encore l'histoire et l'expérience du passé, afin de n'outrepasser pas les bornes posées par les ancêtres ⁹ ; s'accoutumer au reste à se résoudre par soi-même, car « le sage entend ses voies ¹⁰ : il a son but, il a ses desseins : il regarde si les moyens

¹ Prov. xvi, 10. — Livre V, art. 1, 12^e prop., — p. 378.

² Prov. xxv, 3. — Livre V, art. 1, 16^e prop., — p. 380.

³ Is. xxx, 10. — Livre V, art. 11, 1^{re} prop., — p. 381.

⁴ Livre V, art. 11, 2^e prop., — p. 383.

⁵ III Reg. iii, 9. — Livre V, art. 11, 3^e prop., — p. 383.

⁶ Livre V, art. 11, 3^e prop., — p. 383.

⁷ Eccli. vi, 6. — Livre V, art. 11, 4^e prop., — p. 384.

⁸ Eccli. xix, 16 ; xlii, 7. — Livre V, art. 11, 6^e prop., — pp. 385-386.

⁹ Prov. xxii, 28. — Livre V, art. 11, 7^e prop., — p. 386.

¹⁰ Prov. xiv, 8.

qu'on lui propose vont à sa fin¹ »; marcher en toute loyauté et simplicité²; éviter les fausses finesses qui hâteraient la perte de Saül, et suivre les voies droites qui firent triompher David³.

Enfin, pour l'accomplissement de ses devoirs si nombreux et si difficiles, aussi bien que pour l'heureux succès de ses affaires, le prince ne doit se confier ni dans les curiosités dangereuses, comme la divination qui est une erreur et une tromperie⁴, ni dans la sagesse humaine, que la sagesse divine se plaît à obscurcir et à réduire à rien⁵, mais en Dieu seul : « Par-dessus tout, priez le Seigneur, afin qu'il dirige vos pas à la vérité⁶. »

Telle est l'idée que Bossuet s'est faite de la royauté : un pouvoir sans limites, mais éclairé, sage, bienfaisant, semblable à celui de Dieu même⁷. Au reste, il sait qu'il ne suffit pas d'enseigner la loi aux princes, mais qu'il faut encore leur en faire voir la sanction. Fort de la parole divine, il mêle partout les menaces aux avertissements et aux préceptes; il montre, comme le Joad de Racine,

Que les rois dans le ciel ont un juge sévère.

Indépendants des autres hommes, les princes doivent se soumettre à Dieu, lire sa loi tous les jours de leur vie, garder ses ordonnances et ses jugements⁸; se rappeler enfin

¹ Livre V, art. II, 8^e prop., — p. 388.

² Prov. XXVIII, 18; x, 9. — Livre V, art. II, 9^e prop., — p. 389.

³ I Reg. *passim*. — Livre V, art. II, 10^e prop., — p. 389 *et suiv.*

⁴ Eccli. XXXIV, 5 *et seq.* — Livre V, art. III, 1^{re} prop., — p. 392.

⁵ Is. XIX; XXIX, 14; XL, 23. — Livre V, art. III, 2^{de} prop., — p. 392.

⁶ Eccli. XXXVII, 19. — Livre V, art. III, 3^e prop., — p. 393.

⁷ Voir livre V, art. IV, 1^{re} prop., — p. 393, la comparaison suivie entre le gouvernement divin et l'autorité royale. — Cf. la péroraison du sermon sur l'*Ambition* (1662): « Sire, soyez le Dieu de vos peuples... » — t. VI, p. 432.

⁸ Deut. XVII, 18, 19. — Livre IV, art. I, 4^e prop., — p. 366.

qu'il traite les grands avec plus de rigueur que les faibles : « La miséricorde est pour les petits ; mais les puissants seront puissamment tourmentés : aux plus grands est préparé un plus grand tourment ¹. » La justice divine frappe dès cette vie les Achab, les Nabuchodonosor, les Antiochus ; mais ces châtiments temporels ne sont « qu'une ombre à comparaison des rigueurs du siècle futur. C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ². » L'évêque ne craint pas d'appuyer sur ces effrayantes vérités : et l'on retrouve le Bossuet des *Oraisons funèbres* dans ce commentaire d'un psaume, qui termine les belles pages sur la majesté des rois :

« Je ne sais quoi de divin s'attache au prince, et inspire la crainte aux peuples. Que le roi ne s'oublie pas pour cela lui-même. Je l'ai dit, — c'est Dieu qui parle, — je l'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut ; mais vous mourrez comme les hommes, et vous tomberez comme les grands. Je l'ai dit : Vous êtes des dieux : c'est-à-dire vous avez dans votre autorité, vous portez sur votre front un caractère divin. Vous êtes les enfants du Très-Haut : c'est lui qui a établi votre puissance pour le bien du genre humain. Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme les grands ! La grandeur sépare les hommes pour un peu de temps ; une chute commune à la fin les égale tous ³. »

Après avoir si magnifiquement décrit les caractères de la royauté, Bossuet parle brièvement des devoirs des sujets. Il leur faut aimer, respecter, servir leur prince. Les plus fidèles d'entre les Juifs appelaient leur roi « le souffle

¹ Sap. vi, 7, 9. — Livre IV, art. II, 4^e prop., — p. 371.

² Heb. x, 31. — Livre IV, art. II, 4^e prop., — p. 372.

³ Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. Vos autem sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis. — Ps. LXXXI, 6, 7. — Livre V, art. IV, 1^{re} prop., — pp. 393-394.

de notre bouche ¹, la lumière d'Israël ²... De là ce cri de *Vive le roi!* qui a passé du peuple de Dieu à tous les peuples du monde. A l'élection de Saül, au couronnement de Salomon, au sacre de Joas, on entend ce cri de tout le peuple : *Vive le roi! vive le roi! vive le roi David! vive le roi Salomon* ³! »

Toute âme doit être « soumise aux puissances supérieures, car toute puissance est de Dieu ⁴ ». Le cas où les ordres du prince seraient opposés à la loi divine ferait seule exception. « C'est alors qu'à lieu seulement cette réponse que les apôtres font aux magistrats : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ⁵. »

Les apôtres refusent l'obéissance, là où elle serait contraire au service de Dieu, mais ils n'ont garde de lever la main contre la puissance légitime ; ils n'ont pas recours à la révolte et n'y excitent pas leurs disciples ; ils se rappellent que Jésus-Christ les a envoyés « comme des brebis au milieu des loups ⁶ ». Les fidèles persécutés souffrent avec patience ; ils ne connaissent d'autres armes que les prières offertes à Dieu et pour eux-mêmes et pour leurs oppresseurs : telle est la tradition de la Synagogue et de l'Église, depuis les Juifs qui jeûnent dans Suse sur l'ordre de Mardochée ⁷, jusqu'à saint Pierre captif d'Hérode ⁸, et à saint Paul prisonnier de Néron ⁹. Les exemples qu'on pourrait alléguer ne prouvent rien contre cette thèse. David poursuivi par Saül restait en armes, mais il fut assez prudent et assez protégé de Dieu pour ne

¹ Thren. iv, 20. — Livre VI, art. I, 4^e prop., — t. VIII, p. 396.

² II Reg. xxi, 17. — Bossuet, *loc. cit.*

³ I Reg. x, 24 ; III Reg. I, 31, 34, 39 ; IV Reg. xi, 12. — Bossuet, *loc. cit.*

⁴ Rom. xiii, 1. — Livre VI, art. II, 1^{re} prop., — p. 397.

⁵ Act. v, 29. — Livre VI, art. II, 2^e prop., — p. 398.

⁶ Matt. x, 16. — Livre VI, art. II, 6^e prop., — p. 401.

⁷ Esth. iv, 16. — Livre VI, art. II, 6^e prop., — p. 401.

⁸ Act. xii, 5. — Bossuet, *ibid.*

⁹ Philem. 22. — Bossuet, *ibid.*

jamais combattre contre son roi ni contre son pays¹. Les guerres des Machabées sont justifiées par les circonstances exceptionnelles où elles se produisirent : Antiochus voulait éteindre entièrement la race d'Abraham et faire disparaître de la terre le culte du vrai Dieu².

Ce sixième livre de la *Politique* n'est pas le seul endroit où Bossuet ait traité cette question de la soumission au pouvoir, et de l'illégitimité de la rébellion. Dans l'*Histoire des Variations*, il avait accusé les protestants d'avoir été les premiers à prendre les armes et d'avoir entraîné l'Allemagne dans le malheur des guerres de religion³. Ce reproche avait été sensible aux ministres : tantôt, dans leurs réponses, ils s'étaient efforcés de montrer que la religion n'avait pas été la vraie cause des guerres du seizième siècle, tantôt ils avaient cherché à justifier le principe des révoltes pour cause religieuse⁴. Bossuet se crut obligé de reprendre et de discuter plus à fond ces grandes et brûlantes questions : il faut rapprocher de la *Politique* la *Défense de l'Histoire des Variations contre M. Basnage*⁵, et surtout, pour qui cherche la Bible dans Bossuet, le *Cinquième Avertissement aux protestants sur les lettres du ministre Jurieu*⁶. L'évêque de Meaux insiste sur l'obligation de rendre « à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu⁷ » ; il soutient que la soumission aux puissances n'est pas seulement conseillée, mais ordonnée par Jésus-Christ et les Apôtres, et que toutes les gloses des protestants sont détruites par

¹ Livre VI, art. III, 1^{re} prop., — pp. 401-402.

² Livre VI, art. III, 2^e prop., — pp. 402-403.

³ Livres IV, VIII, X.

⁴ Cf. *Défense de l'Histoire des variations contre la réponse de M. Basnage*, § 14, — t. III, p. 569.

⁵ Tome III, pp. 562 et suiv.

⁶ Tome III, pp. 510 et suiv.

⁷ Matt. XXII, 21. — *Cinquième Avertissement*, § 13, — t. III, p. 516.

un seul mot de saint Paul ¹. Puis il vient à l'examen des exemples, qui sont à peu près les mêmes que dans la *Politique* : Jésus-Christ lui-même ², les Machabées ³, David ⁴. Au milieu de cette discussion, Bossuet, convaincu de sa thèse et de ses preuves, s'écrie en parlant de son adversaire : « Il a oublié toute l'Écriture ⁵ ! »

Enfin l'auteur des *Avertissements* reproche à Jurieu de penser que le peuple « possède naturellement la souveraineté ⁶ », et de prétendre le prouver par la Bible. Reprenant l'histoire d'Israël et de ses différents états, il l'explique en développant son propre système : l'autorité ne réside pas dans le peuple, le peuple ne la transmet pas au souverain qu'il se donne, mais elle est d'abord en Dieu et vient de lui ⁷. C'est le complément et l'exposition plus nette pour quelques points que dans la *Politique*, de la théorie sur l'origine divine du pouvoir.

Cette théorie fait le lien d'unité des six premiers livres de la *Politique* : le roi est le lieutenant de Dieu, il doit en exercer la puissance et en représenter la bonté, et c'est au nom de Dieu qu'il peut exiger l'obéissance de ses sujets. Dans les derniers livres, Bossuet revient avec plus de détails sur les devoirs particuliers de la royauté, dont il n'a encore donné que « la première idée ⁸ ». Ces

¹ *Cinquième Avertissement*, § 15, — p. 518. — Le mot de saint Paul est : *Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam*. — Rom. xiii, 5.

² *Cinquième Avertissement*, § 23, — t. III, p. 523. — Cf. Luc. xxi, 36-38.

³ *Cinquième Avertissement*, § 24, — t. III, pp. 525 et suiv.

⁴ *Cinquième Avertissement*, § 27, — t. III, pp. 528 et suiv. — Une même phrase se trouve presque mot pour mot dans ce passage (p. 530, 2^e col.) et dans la *Politique* (tome VIII, p. 402, 2^e col.).

⁵ *Cinquième Avertissement*, § 30, — t. III, p. 530.

⁶ *Cinquième Avertissement*, § 49, — t. III, pp. 540-541.

⁷ *Cinquième Avertissement*, §§ 36 et suiv., — t. III, pp. 533 à 549.

⁸ Livre VII, art. 1, — t. VIII, p. 404.

devoirs sont de maintenir la bonne constitution de l'État par la religion ¹ et par la justice ² ; de bien user des secours nécessaires à tout gouvernement, les armes, les conseils, les finances ³ ; de prévoir et d'éviter les inconvénients qui peuvent accompagner l'exercice de l'autorité ⁴.

La religion, qui montre en Dieu le témoin et le rémunérateur des actions et des relations humaines, rend stable la constitution des États. Le souverain doit s'attacher à la religion vraie. Il la reconnaîtra, — nous retrouvons ici l'auteur de l'*Histoire universelle*, — à son caractère de perpétuité et d'immutabilité. « Interrogez votre père, et il vous le dira ⁵... Moïse nous apprend à interroger nos pères : et on trouve qu'ils adoraient le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui adoraient celui de Melchisédech, qui adorait celui de Sem et de Noé, qui adoraient celui d'Adam ⁶. » Au contraire, les fausses religions ont pour marque manifeste leur nouveauté. Le prince doit s'opposer à ces innovations dangereuses : mais s'il lui faut parfois « imiter le zèle d'Élie ⁷ », il réussira plus sûrement en employant la douceur d'un Ezéchias ou d'un Josias ⁸, et surtout en donnant lui-même le bon exemple. « C'est ce que David lui prescrit par ces paroles : Maintenant, ô rois ! entendez ; instruisez-vous, arbitres de la terre ! Servez le Seigneur en crainte ⁹. »

¹ Livre VII.

² Livre VIII.

³ Bossuet parle de la guerre dans le livre IX. Les finances et les conseils, annoncés dans le titre du livre IX, sont traités seulement au livre X.

⁴ Livre X.

⁵ Deut. xxxii, 7.

⁶ Livre VII, art. iii, 1^{re} prop., — p. 406.

⁷ Livre VII, art. iii, 9^e prop., — p. 409. — Cf. III Reg. xviii.

⁸ Livre VII, art. iii, 10^e prop., — p. 409. — Cf. II Paral. xxx, xxiv, xxxv.

⁹ Ps. ii, 40, 41. — Livre VII, art. iii, 13^e prop., — p. 410.

Bossuet veut que le prince soit profondément religieux. Souvent le monde traite les questions religieuses avec indifférence et légèreté. Beaucoup n'y voient que des « disputes de mots et de noms », et ne se mettent « point en peine de tout cela », comme Gallion, le proconsul d'Achaïe ¹, ou comme Félix, Festus, Hérode Agrippa, autres politiques avec qui saint Paul eut affaire ², ou comme Pilate lui-même qui demandait : « Qu'est-ce que la vérité ? » et s'éloignait sans même attendre la réponse ³. D'autres, comme Antiochus ou Hérode Antipas, n'ont qu'une piété feinte et intéressée ⁴. Les sentiments vrais de religion doivent être dans le cœur, et se manifester par les actes. David avait bien connu « le sérieux de la religion » ⁵, et l'Ecclésiastique lui rend ce témoignage : « Il a glorifié Dieu dans toutes ses œuvres. Il l'a loué de tout son cœur. Il a aimé de tout son cœur le Dieu qui l'avait fait, et Dieu l'a rendu puissant contre ses ennemis ⁶. »

La piété du roi doit paraître dans le soin qu'il prend du culte de Dieu, — sans empiéter cependant, comme le téméraire Osias ⁷, — dans son ardeur pour le bien de la religion, dans son zèle à choisir pour l'Église de dignes pasteurs, qui soient gens « de bon témoignage ⁸ », et dignes d'être « mis sur le chandelier ⁹ ».

Le prince devra se tenir pour obligé qu'aucun autre à observer ses devoirs envers Dieu, à cause de la pro-

¹ Act. xviii. — Livre VII, art. iv, 1^{re} prop., — p. 411.

² Act. xxiv, xxv, xxvi. — Livre VII, art. iv, 2^e, 3^e et 4^e prop., — pp. 411-412.

³ Joan. xviii, 38. — Livre VII, art. iv, 5^e prop., — p. 413.

⁴ Livre VII, art. iv, 10^e prop., — p. 414. — Cf. II Machab. ix ; Marc. vi, 16 *et seq.* ; Luc. iii, 19.

⁵ Livre VII, art. iv, 8^e prop., — p. 413.

⁶ Eccli. xlvii, 9 *et seq.* — Livre VII, art. v, 7^e prop., — p. 417.

⁷ Livre VII, art. v, 10^e prop., — p. 418. — Cf. II Paral. xxvi.

⁸ I Tim. iii, 7. — Livre VII, art. v, 13^e prop., — p. 420.

⁹ Matt. v, 15, 16. — Livre VII, art. v, 13^e prop., — p. 419.

vidence spéciale de Dieu sur les rois ¹. Si Dieu est maître de toutes les volontés, il est écrit d'une manière particulière : « Le cœur du roi est entre les mains de Dieu et il l'incline où il lui plaît ². »

Un bon roi doit surtout prier Dieu de mettre dans son cœur la justice ³. La justice est un don du Seigneur, car c'est au nom du Seigneur que le roi juge, et les sentences humaines sont sujettes à révision au tribunal divin.

Soit que le prince juge lui-même son peuple comme David aimait à le faire ⁴, soit qu'il établisse des juges comme fit Moïse ⁵, et plus tard Josaphat ⁶, qu'il veille à ce que dans son royaume la justice soit ferme ⁷; prudente comme celle de Dieu même ⁸; clémente aussi : « La sérénité du visage du prince est la vie de ses sujets, et sa clémence est semblable à la pluie du soir ⁹. » Que les jugements soient rendus sans passion, sans égard « aux personnes ni aux présents ¹⁰ ».

La justice est un devoir de la royauté, les armes et les finances sont des moyens et des secours. La guerre est parfois voulue de Dieu et lui-même instruit les héros : « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui donne de la force à mes bras pour le combat, et forme mes mains à la

¹ Livre VII, art. vi, 1^{re} prop., — p. 423. — Cf. Gen. xvii, 6; II Reg. vii, 11; III Reg. xi, 38; I Reg. ix, x, xvi; III Reg. xi, 31-33.

² Prov. xxi, 1. — Livre VII, art. vi, 7^e prop., — p. 423.

³ Ps. lxxi, 2. — Livre VIII, art. i, 2^e prop., — p. 428.

⁴ Cf. II Reg. xiv, et *passim*. — Livre VIII, art. iii, 4^e prop., — p. 432.

⁵ Cf. Exod. xviii. — Livre VIII, art. iii, 6^e prop., — p. 432.

⁶ Cf. II Paral. xix. — Bossuet, *ibidem*, — pp. 432-433.

⁷ Eccli. vii, 6. — Livre VIII, art. iv, 3^e prop., — p. 433.

⁸ Cf. Gen. xviii, 20, 21. — Livre VIII, art. iv, 4^e prop., — p. 434.

⁹ Prov. xvi, 15. — Livre VIII, art. iv, 5^e prop., — p. 434.

¹⁰ Deut. xvi, 19. — Livre VIII, art. v, 1^{re} prop., — p. 436. — Cf. les propositions suivantes.

guerre ¹. » Toutefois la paix est préférable : David n'est pas choisi pour bâtir le temple, parce qu'il a « répandu beaucoup de sang ² ». Il faut fuir les guerres inutiles, comme celles d'un Nabuchodonosor, qui n'ont pour mobile que l'ambition et les conquêtes ³; comme celles même où les plus sages, -- témoin le pieux roi Josias, — se laissent parfois entraîner par amour de la gloire ⁴. « Que sert à l'homme de conquérir le monde, s'il perd son âme ⁵? » Jésus-Christ, « pour foudroyer d'un mot la fausse gloire », dit encore des ambitieux : « Ils ont reçu leur récompense... *Receperunt mercedem suam*; » et saint Augustin ajoute : « *Vani vanam* ⁶. » Il faut surtout éviter par tous les moyens les discordes civiles, et, si l'on ne réussit pas à les détourner, épargner du moins le sang de ses concitoyens, pour ne pas tarir les « sources d'Israël ⁷ ». David s'efforça de sauver Abner, Isboseth, Absalom ⁸.

Mais enfin, puisqu'il y a de justes guerres, il faut que le peuple s'y prépare par les exercices militaires ; qu'on s'habitue à ne pas craindre la mort, à la braver généreusement comme Samson, comme les « forts de Gabaon », comme les Machabées ⁹ ; que le chef surtout « soit homme », et ne craigne rien ¹⁰ ; qu'il sache se faire suivre

¹ Ps. cxlvi, 1. — Livre IX, art. 1, 1^{re} prop., — p. 437.

² I Paral. xxii, 8. — Livre IX, art. iv, 7^e prop., — p. 449.

³ Livre ix, art. ii, 3^e prop., — pp. 349 *et suiv.*

⁴ II Paral. xxxv. — Livre IX, art. ii, 8^e prop., — p. 441.

⁵ Matt. xvi, 26. — Livre IX, art. ii, 13^e prop., — p. 442.

⁶ Matt. vi, 2. — S. Aug. *in psalm.* cxviii, serm. xii, § ii. — Livre IX, art. ii, 13^e prop., — p. 442.

⁷ Judic. xxi. Bossuet appuie son argumentation sur ce passage des Juges, mais c'est au Ps. lxxvii, 27, qu'il emprunte l'expression « sources d'Israël ». — Livre IX, art. iii, 2^e prop., — p. 443.

⁸ Cf. II Reg. iii, iv, xxviii. — Livre IX, art. iii, 4^e et 5^e prop., — pp. 443 *et suiv.*

⁹ Judic. xvi ; II Reg. ii ; I et II Machab. — Livre IX, art. v, — pp. 450 *et suiv.*

¹⁰ Jos. i, 6, 7, 9. — Livre IX, art. v, 9^e prop., — p. 451.

de ses soldats en excitant en eux le sentiment de l'honneur, sentiment si vif dans Israël ¹ ; que tout le peuple se tienne uni autour de celui qui commande comme jadis les douze tribus autour de Saül ² ; et que la paix affermissse les conquêtes, comme « la paix du temps de Salomon assura les conquêtes de David ³ ».

Les finances servent à faire la guerre, et à soutenir la majesté d'un État pendant la paix. David prenait soin d'exploiter le sol de la Judée ⁴ ; Salomon enrichissait Jérusalem par le commerce ⁵, et tirait d'abondants tributs des nations soumises ⁶. Les impôts que paie le peuple sont aussi une source de revenus ; mais il faut y puiser modérément : « Qui presse trop les hommes excite des révoltes et des séditions ⁷, » et la dureté de Roboam fut l'occasion du schisme des dix tribus ⁸.

Les vraies richesses d'un pays, ce sont les hommes eux-mêmes : les bonnes mœurs les rendent « innombrables comme le sable de la mer ⁹ ». Il est beau de voir cette multitude manger et boire en paix du fruit de ses mains, et chacun se réjouir « sous sa vigne et son figuier ¹⁰ ».

Avant de finir sa *Politique*, Bossuet revient au roi lui-même, à son entourage, aux conseillers qui doivent l'assister ¹¹ ; il fait passer sous nos yeux toute une suite

¹ Cf. Judic. viii, 2, 3 ; I Reg. xv, 42 ; II Reg. i ; I Paral. xii, etc. — Livre IX, art. v, — pp. 452-453.

² I Reg. xi. — Livre IX, art. vi, 2^e prop., — pp. 453-454.

³ Livre IX, art. vi, 5^e prop., — p. 454.

⁴ Livre X, art. i, 4^e prop., — p. 458. — Cf. I Paral. xxvii.

⁵ Livre X, art. i, 3^e prop., — p. 458. — Cf. III Reg. x, 22 ; II Paral. ix, 24.

⁶ Livre X, art. i, 5^e prop., — p. 459. — Cf. III Reg. iv, x.

⁷ Prov. xxx, 33. — Livre X, art. i, 7^e prop., — p. 459.

⁸ III Reg. xii. — Bossuet, *ibid.*

⁹ III Reg. iv, 20. — Livre X, art. i, 11^e prop., — p. 460.

¹⁰ III Reg. iv, 20, 25. — *Ibid.*

¹¹ Bossuet répète en grande partie ce qu'il a déjà dit Livre V, art. n. — Au reste, dans toute la *Politique*, les répétitions de pen-

de ministres et d'hommes d'État, les uns parfaitement bons, comme Samuel et Néhémie, d'autres mêlant de grands vices à de belles qualités, comme Joab et Holoferne, d'autres entièrement perfides, comme Aman ¹; et, pour aider à distinguer les uns d'avec les autres, il rappelle les plus belles maximes des Livres sapientiaux ².

Que le roi entretienne l'union dans sa famille, et y fasse fleurir la crainte de Dieu. Mais surtout, qu'il se garde lui-même des inconvénients de la grandeur souveraine, et des tentations auxquelles elle l'expose. Quand on ne sent au-dessus de soi aucune puissance humaine, il est facile de tomber dans l'orgueil : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, que j'ai faite par ma puissance, et pour la manifestation de ma gloire ³?... Le fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même ⁴... » Et cet orgueil n'ouvre-t-il pas la porte à toutes les passions? Le remède à ces dangers et à ces séductions se trouvera dans le souvenir de la faiblesse inhérente à toute condition humaine : « Je suis un homme mortel comme les autres : — c'est ainsi que la sagesse éternelle fait parler Salomon ⁵ » ; dans la pensée de la justice divine ⁶, dans l'humilité sous la main du Très-Haut. Qu'il est beau de voir un David plein de ces sentiments de soumission et de piété : « Seigneur, je n'ai point enflé mon cœur, je n'ai point élevé mes yeux : je n'ai point marché dans les hauteurs, ni dans des choses admirables au-dessus de moi ⁷... O Sei-

sées, de textes, d'exemples, sont fréquentes. Bossuet n'a pas mis la dernière main à son travail.

¹ Livre X, art. III, — pp. 466 et suiv.

² Livre X, art. IV, — p. 470.

³ Dan. IV, 27. — Livre X, art. VI, 1^{re} prop., — p. 475.

⁴ Ezech. XXIX, 3. — *Politique*, ibid.

⁵ Sap. VII, 1. — Livre X, art. VI, 4^e prop., — p. 476.

⁶ Ici encore, Bossuet répète sur les châtiments temporels et éternels des mauvais rois, beaucoup de citations et d'exemples qu'on trouve déjà dans les premiers livres.

⁷ Ps. CXXX, 1. — Livre X, art. VI, 13^e prop., — p. 479.

gneur! je célébrerai par mes chants votre miséricorde et vos jugements; je vous chanterai des psaumes, et je m'instruirai dans la voie parfaite et sans tache, quand vous approcherez de moi¹... » C'est dans cette humble dépendance de Dieu et dans cette union avec lui par la prière que les rois trouvent la sûreté contre leurs passions, et le secret de leur bonheur.

§ 3.

QUELQUES REMARQUES SUR L'EMPLOI DE L'ÉCRITURE DANS LA POLITIQUE SACRÉE.

Cette analyse est-elle suffisante pour donner quelque idée du livre de Bossuet? A peine laisse-t-elle deviner l'abondance des préceptes et des exemples tirés de l'Écriture, la facilité avec laquelle l'auteur les rencontre et les met en œuvre chaque fois qu'il en a besoin, la majesté que donne à sa parole le souvenir constant des Livres divins, et de l'Esprit-Saint qui les a inspirés². Du

¹ Ps. c, 1, 2. — Livre X, art. vi, 15^e prop., — p. 479.

² Il a lieu de remarquer en effet combien Bossuet aime à s'appuyer sur le Saint-Esprit, même pour les petites choses : « Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de remarquer en un mot ce caractère d'Hérode Agrippa... (Livre X, art. ii, 9^e prop., — p. 464); — Le second trait de la sagesse romaine loué par le Saint-Esprit dans ce divin livre... (Livre X, art. ii, 16^e prop., — p. 465); — Il n'y a point de vérité que le Saint-Esprit ait plus inculquée, dans l'histoire du peuple de Dieu, que celle des tentations attachées aux prospérités et à la puissance.... (Livre X, art. vi, 1^{re} prop., — p. 474) », etc., etc. — M. Nourrisson, dans son ouvrage sur la *Politique de Bossuet*, pense que c'est abuser de l'Écriture que de recourir ainsi sans cesse à l'autorité divine; il signale en particulier comme choquant le passage où Bossuet, après avoir rappelé plusieurs traits de la magnificence de Salomon, sa vaisselle d'or et ses vases précieux, ajoute : « Le

moins, ce résumé rapide de la *Politique* permet d'en saisir l'ensemble, d'en apprécier le ton profondément biblique.

Il est cependant à remarquer que cette *Politique* n'est pas aussi exclusivement prise de l'Écriture sainte que le titre semble l'indiquer. Le plan, les thèses principales, en un mot tout le cadre de l'ouvrage, est arrangé par l'auteur et ne lui est pas imposé par les écrivains sacrés. Il y a une grande différence entre l'*Histoire univérselle* et la *Politique*. Là, Bossuet est conduit et dominé par l'Écriture ; ici, il conçoit son sujet par lui-même et applique l'Écriture à l'expression de ses propres idées. On ne peut tirer de la Bible d'autre théorie générale sur l'histoire que celle qu'en a tirée Bossuet : on peut y emprunter des théories politiques différentes. Un certain nombre de docteurs scolastiques n'ont pas eu, sur toutes les questions, les mêmes doctrines politiques que Bossuet ; plusieurs, par exemple, ont fait la part plus large à la liberté humaine et moins étendu les droits de l'autorité : tous cependant ont cité la Bible à l'appui de leurs opinions.

A vrai dire, sur une foule de points, comme la forme du gouvernement, la législation, les guerres, les impôts, on ne peut dire qu'il y ait dans l'Écriture sainte une théorie unique et constante. Le peuple hébreu a passé par plusieurs états successifs ; il a été en relations avec des peuples très diversement gouvernés : on peut donc trouver dans les livres qui composent la Bible des règles ou des exemples applicables à des situations très diffé-

Saint-Esprit ne dédaigne pas de descendre dans tout ce détail, parce qu'il servit, dans ce temps de paix, à faire admirer et craindre au dedans et au dehors la puissance d'un si grand roi. » — Livre X, art. 1, 1^{re} prop., p. 457. — Il y a lieu cependant de remarquer dans ce passage, à l'honneur de Bossuet, l'étude minutieuse qu'il avait faite du texte sacré, et sa foi, qui lui persuadait que les Livres inspirés ne contiennent rien d'inutile.

rentes. Il n'y a qu'à choisir, et c'est ce qu'a fait Bossuet. Il sait bien qu'il existe d'autres constitutions que celle de la France, et, à son avis, d'autres constitutions peuvent en effet être bonnes pour d'autres pays. Il a décrit, dans son *Histoire universelle*, la liberté de Rome et d'Athènes, et, quoiqu'il en ait vu clairement les inconvénients¹, il a semblé parfois en parler avec enthousiasme². Il connaît aussi la monarchie tempérée, et pourrait au besoin dissenter plus longuement sur ce système politique³. Mais ce serait s'écarter de son dessein⁴. Il ne prétend pas composer une *Politique* universelle, pouvant servir dans tous les temps et dans tous les lieux, mais une *Politique* pour l'instruction du Dauphin. Il ne songe pas plus à modifier la royauté française que Pascal, s'il était né à Venise, n'aurait songé à changer la forme de la république⁵; il accepte l'état de la France tel qu'il était sous Louis le Grand, et ne cherche qu'à y adapter des leçons tirées de l'Écriture.

Pour le dire en passant, nos contemporains seraient peut-être moins sévères pour la *Politique sacrée*, s'ils considéraient mieux deux choses : l'une, que Bossuet n'a pas voulu faire la théorie du meilleur gouvernement pos-

¹ « Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses, etc. » — *Histoire univ.*, 3^e partie, chap. v, — t. VIII, p. 23.

² Voir dans l'*Histoire universelle* les chapitres de la 3^e partie sur les Grecs et les Romains.

³ *Politique*, liv. X, art. vi, 2^e prop., — t. VIII, p. 475.

⁴ *Ibid.*, même page.

⁵ Cf. *Vie de Pascal*, par M^{me} Périer, dans les *Pensées*, édit. de M. E. Havet, t. I, p. lxxxv. — « Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes, en quelque forme qu'ils soient établis ; qui entreprend de les renverser n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu. » *Politique*, livre II, art. 1, 12^e prop. : *On doit s'attacher à la forme du gouvernement qu'on trouve établie dans son pays*, — p. 355.

sible, mais celle du gouvernement de son époque, et qu'il est équitable de se placer à ce point de vue pour le juger ; l'autre, qu'il sait parler aux rois avec fermeté et autorité, et leur donner, lui aussi, « de grandes et de terribles leçons ». Mais ce n'est pas le lieu de discuter les théories elles-mêmes. Nous n'avons ici qu'à étudier les méthodes de Bossuet dans l'usage de l'Écriture.

Dans cet ouvrage, il procède constamment par sélection. Il néglige dans les Livres saints tout ce qui conviendrait mieux à une autre situation qu'à celle qu'il trouve établie ; il choisit et présente sous le jour convenable ce qui cadre bien avec son plan. Pour n'en citer qu'un exemple, lorsque les Israélites demandent un roi, Dieu semble n'accéder qu'à regret à leurs désirs ; il répond d'abord à Samuel : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils ne veulent point pour régner sur eux¹. » Voilà un passage que Bossuet cite sans insister, faisant remarquer d'un mot que la faute d'Israël n'était pas de souhaiter une monarchie, mais de renoncer à la théocratie proprement dite² ; puis il se hâte de grouper les textes qui font ressortir les avantages de la royauté. Cependant, lorsque Samuel rapporte aux Hébreux rassemblés la réponse que Dieu a faite à leur demande, il leur représente en même temps, sous de vives couleurs, les abus qu'ils peuvent craindre du pouvoir royal. C'est ce fameux « droit du roi³ », qu'un partisan de la démocratie pourrait tourner en déclamation contre le gouvernement absolu. L'analyse précédente a montré quel usage en fait Bossuet : il le présente de manière à faire voir que, si le roi dépasse les bornes de la justice, il en est responsable devant Dieu seul, et

¹ I Reg. viii, 7.

² Livre II, art. I, 7^e prop., — p. 353.

³ I Reg. viii, 11 *et seq.*

que rien, même les plus criants abus, n'autorise les peuples à se révolter¹.

Les arguments, non plus que les théories, ne sont pas imposés par l'Écriture sainte, mais choisis entre une foule de textes et d'exemples qui se peuvent alléguer pour démontrer une même proposition. La liberté de ce choix et la possibilité d'un choix tout différent apparaissent en pleine lumière à qui prend la peine de comparer Bossuet avec Menochius. Tous les deux ont à peu près les mêmes idées en politique, et posent souvent les mêmes thèses; pour la démonstration au contraire, on est surpris de voir combien ils se rencontrent peu. Par exemple, ils donnent au roi les mêmes avis pour le choix de ses conseillers; et cependant, on ne trouve pas, sur cet article, une seule citation commune chez les deux auteurs². Menochius pense, comme Bossuet, que la monarchie est la meilleure des formes de gouvernement. Il développe cette théorie en seize pages, dans lesquelles il cite jusqu'à soixante-huit passages de l'Écriture; Bossuet traite le même sujet dans les neuf premières propositions du livre second, avec quarante citations à l'appui³. Les deux écrivains se côtoient souvent, rapportent parfois des passages assez voisins; mais les endroits vraiment communs à tous les deux, cités textuellement par l'un et par l'autre, sont en tout au nombre de trois: l'un des trois

¹ Livre IV, art. I, 3^e prop., — p. 366. — Cf. le « droit du roi » discuté dans le *Cinquième Avertissement contre Jurieu*, § 43, — t. III, pp. 536-537.

² Cf. Menochius, lib. III, cap. II, — pp. 722 et seq.; — *Politique*, livre V, art. II, 3^e et 4^e prop., — pp. 383-385.

³ Cf. Menochius, lib. I, cap. IV, pp. 47-63; — *Politique*, livre II, art. I, prop. 1-9, — pp. 351-354. — Les premières propositions de Bossuet regardent l'histoire de l'autorité plutôt que la thèse en faveur de la royauté: mais Menochius traite aussi cette partie historique au § 5 de son chap. IV. La comparaison est donc bien juste, et c'est vraiment le même sujet qui est exposé de part et d'autre.

est répété deux fois par les deux auteurs¹. Ainsi, sur un même sujet, Menochius a soixante-quatre citations qui ne sont pas dans Bossuet, et Bossuet trente-six citations qui ne sont pas dans Menochius. La divergence est presque aussi complète pour toutes les propositions des deux *Politiques*.

Sans doute, une différence si profonde vient en partie de ce que Menochius cherche quelquefois ses applications d'un peu loin, et prouve par exemple l'excellence de la royauté par la supériorité du soleil sur les autres astres², tandis que Bossuet cite plus constamment avec précision et à propos. Mais cela ne suffit pas à tout expliquer : Menochius fait le plus souvent un emploi très légitime de ses textes ; et, s'il se rencontre si rarement avec Bossuet, la vraie cause en est sans doute qu'ils prennent tous les deux dans un trésor abondant, où l'on peut choisir.

Bossuet connaît à fond les ressources que ce trésor présente. De temps en temps même, il faut l'avouer, son érudition biblique le fait entrer dans des détails qui le frappaient parce qu'ils lui étaient familiers, mais qui risquent de moins toucher ses lecteurs. Tout le monde n'a pas comme lui présente à l'esprit la surprenante « aventure de Bénadad, roi de Syrie ³ », ni la guerre que fit Amasias, roi de Juda, à Joas, roi d'Israël ⁴ : des faits de ce genre et d'autres également obscurs par lesquels il prouve ses thèses, peuvent ne pas faire grande impression sur des esprits moins au courant de l'histoire d'Israël.

¹ Gen. xiv, 14 ; I Reg. viii, 5, cité deux fois ; Judic. ix, 5. Encore ce dernier texte reçoit-il une application différente chez Bossuet et chez Menochius.

² Lib. I, cap. iv, § 2 : *Monarchiam cæteris [imperii formis] præstare probatur ex ipsa natura, cælis, elementis, etc.*

³ III Reg. xx. — Livre IX, art. vi, 8^e prop., — p. 485.

⁴ IV Reg. xiv. — Livre IX, art. ii, 7^e prop., — p. 441.

Il y aurait encore lieu de douter si tous les exemples pris de l'Écriture s'appliquent bien aux peuples ordinaires. Les Israélites ont eu, durant plusieurs siècles, un gouvernement purement théocratique ; dans tout le cours de leur histoire, la Providence intervient d'une façon très spéciale. N'y a-t-il pas quelque abus à chercher constamment dans cette nation, si différente des autres, des leçons et des exemples pour la France du dix-septième siècle ¹ ?

Parfois aussi, les exemples dont Bossuet se sert sont si lointains, les peuples dont il parle vivaient dans des conditions tellement différentes des nôtres, qu'on peut se demander si des récits pris dans l'histoire moderne ne l'auraient pas mieux conduit à son but. Au lieu de montrer que Séhon, roi d'Ilésébon, eut tort de refuser le passage aux Israélites revenant d'Égypte ², n'aurait-il pas mieux valu discuter si François I^{er} eut raison de permettre à Charles-Quint de traverser la France ? Mais il serait injuste de presser cette objection. Bossuet, d'après son titre et son plan, s'engage à tirer ses enseignements de l'Écriture seule : d'ailleurs, il ne laissait pas son élève ignorer l'histoire de France, et il se proposait de composer, après sa *Politique sacrée*, un autre ouvrage sur les lois et les coutumes particulières du royaume, en les comparant à celles des autres États européens ³.

¹ Cette objection est développée dans l'ouvrage de M. Nourrisson, *La Politique de Bossuet*, pp. 90 et suiv. Quelque temps avant M. Nourrisson, M. Léopold Monty avait traité de la *Politique* de Bossuet dans sa thèse : *De politica Bossuetii doctrina* (Paris, 1844) ; mais M. Monty laisse de côté, et à dessein, toute étude sur le rôle de l'Écriture dans cet ouvrage : « Removebinus verecunde veneranda illa exempla, quibus presul doctrinæ suæ rationem confirmat. » — Pages 8-9.

² Deut. ii. — Livre IX, art. 1, 8^e prop., — p. 439.

³ Voir la *Lettre à Innocent XI*, § xiv. Bossuet parle de l'*Histoire de France* qu'il fait écrire par le Dauphin, puis de cet autre ouvrage

Mieux vaut laisser de côté ces petites critiques et admirer les qualités que la *Politique* doit à la Bible, et que le simple résumé de l'ouvrage a mises en lumière : des conseils donnés avec sagesse et autorité ; des mouvements pleins d'éloquence sur la grandeur et la faiblesse des rois, ou sur la folie des conquérants ; de hautes pensées sur les événements historiques et sur le gouvernement des hommes ; enfin, de ces vues larges et profondes qui ont fait appeler Bossuet « le grand politique chrétien ¹ ».

que nous ne voyons pas qu'il ait achevé ; il l'intitule : *Regni Galliani, ceterorumque ac totius Europæ status*, — tome VII, p. 353.

¹ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 448.

CHAPITRE IX.

LA BIBLE ET LES OUVRAGES ASCÉTIQUES DE BOSSUET.

§ 1.

CARACTÈRE BIBLIQUE DE L'ASCÉTISME DE BOSSUET.

Peut-être le côté ascétique de l'esprit et de l'œuvre de Bossuet n'est-il pas assez connu. On est habitué à ne voir en lui qu'un génie élevé, et de plus un ennemi des mystiques ; on se figure que sa foi austère ne s'entretenait que de grandes théories et de hautes spéculations, qu'il ignorait les délicatesses de la piété chrétienne, les secrets de la doctrine ascétique et de la vie spirituelle. Ceux qui connaissent bien Bossuet, et tout Bossuet, savent combien ce portrait que s'en font beaucoup de gens est incomplet et inexact.

La vérité est qu'il connut et qu'il aima, en docteur et en directeur éclairé, l'ascétisme et même la mystique. Il était tout jeune prêtre, quand il prêchait à Metz le *Panegyrique de sainte Thérèse*, où il expose si vive-

ment les sentiments les plus délicats et les plus élevés de la grande mystique espagnole. Peu d'années après, il faisait des conférences aux Carmélites de Paris. Dans ses sermons, dans ses lettres, dans toutes ses œuvres, les citations et les applications du Cantique des Cantiques occupent une large place. Pendant toute sa vie, ses entretiens et sa direction furent recherchés, non seulement dans le monde et à la cour, mais dans les monastères, par les religieuses les plus ferventes et les plus intérieures. Au temps de son épiscopat surtout, il donna une bonne part de son temps et de ses soins à la vie spirituelle et à la conduite des âmes. Il se félicitait de trouver dans son diocèse des chrétiennes d'élite, comme la sœur Cornuau ou madame d'Albert, qu'il guidait dans les voies les plus hautes de la piété chrétienne ; et des communautés ferventes qu'il se plaisait à instruire, comme les Visitandines de Meaux, auxquelles il adresse les *Méditations sur l'Evangile*. « Qu'on est heureux, disait-il à la sœur Cornuau, quand on peut parler de Dieu, de ses bontés et de son amour à des âmes qui en sont touchées ¹ ! »

On voit assez qu'il y avait dans cette âme autre chose qu'une connaissance théorique de l'ascétisme. Les contemporains de Bossuet avaient raison de donner la piété pour l'un des traits distinctifs de son caractère : il marchait lui-même par ces voies spirituelles où il dirigeait les autres. Si l'on veut retrouver et considérer cette physionomie de Bossuet ascète, il ne faut pas le regarder tel qu'on le représente le plus souvent : prêchant devant la cour, instruisant le Dauphin, parlant de politique au roi, poursuivant avec vigueur la condamnation des quiétistes. Il faut se rendre attentif, et tâcher de surprendre les dévotions qu'il cachait au monde ; car « c'étaient des

¹ *Extrait du second Avertissement de la sœur Cornuau, en tête des lettres qui lui sont adressées, — t. IX, p. 167.*

choses où il voulait du secret ¹ ». Mais en l'observant de près, on le verra lorsqu'il s'éveille au milieu de la nuit et se met à écrire les pensées qui lui viennent, profiter de ces veilles laborieuses pour réciter les psaumes et s'entretenir avec Dieu : il disait que durant ces heures silencieuses, l'âme était toute disposée à prier et à recevoir la grâce ². Une autre fois, on le trouvera écoutant le Seigneur en silence, priant pour les âmes qu'il dirige, et leur communiquant « ce que Dieu lui a donné » pour leur bien ³. On l'entendra, un soir où la vie à la cour lui pèse, ouvrir son cœur au maréchal de Bellefonds : « Priez Dieu pour moi, je vous en conjure ; et priez-le qu'il me délivre du plus grand poids dont un homme puisse être chargé... Il faudrait être comme un saint Ambroise, un vrai homme de Dieu ⁴, un homme de l'autre vie, où tout parlât, dont tous les mots fussent des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite fût céleste. Dieu choisit ce qui n'est pas pour détruire ce qui est ⁵ : mais il faut donc n'être pas ; c'est-à-dire, n'être rien du tout à ses yeux, vide de soi-même et plein de Dieu. Priez, je vous en conjure ⁶... »

¹ *Extrait du second Avertissement de la sœur Cornuau*, — t. IX, p. 168.

² *Extrait du second Avertissement de la sœur Cornuau*, — t. IX, p. 168.

³ Voir l'*Avertissement* déjà cité, et les *Lettres à la sœur Cornuau*, passim. — Cf. *Lettre à M^{me} d'Albert de Luynes*, 13 mai 1691 : « J'ai fait aujourd'hui ce que vous souhaitiez..., et écoutant Dieu pour vous, il ne m'est venu que ces deux grands mots : *Votre volonté soit faite*, et : *Il fera la volonté de ceux qui le craignent*. » — T. IX, p. 241.

⁴ Ce titre d'*homme de Dieu*, dont Bossuet souhaite de devenir digne, est donné dans l'Ancien Testament aux prophètes et à ceux que Dieu charge de quelque mission spéciale. — Cf. I Reg. II, 27 ; IX, 6 ; III Reg. XII, 22, et *alibi sæpe*.

⁵ I Cor. I, 28.

⁶ *Lettre sans date*, — t. IX, p. 21. — Cf. *Lettre au même* du 6 juillet 1677, p. 27 ; — *Lettre à la Mère de Jarnac, carmélite*, 19 mars 1675, p. 21.

Enfin, en lisant attentivement les *Elévations* et les *Méditations*, on trouvera tel passage où l'auteur nous donne quelque jour sur sa propre piété, cette page, par exemple, où Bossuet semble révéler les pensées qui l'occupaient habituellement, et le tenaient toujours grave et recueilli en Dieu :

« Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et, quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement, dans l'esprit que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils ; d'un Jacob arrachant à Dieu, par un saint combat, la bénédiction qu'il en espérait ; d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps ; d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect ; d'un Isaïe qui tremble devant Dieu jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées ; d'un Jérémie, qui bégaie si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole ; des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi ; d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés ; d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice ; d'un Saul abattu par la puissante parole de Jésus qu'il persécutait ; et de toutes les autres belles images des Prophètes et des Apôtres. Votre mémoire et votre imagination, consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous rapporteront rien qui ne soit digne de Dieu ¹. »

C'est en rentrant en lui-même que Bossuet a trouvé le portrait de cette âme, toute pleines d'idées divines. Nous

¹ *Elévations*, 1^{re} semaine, 8^e Élévation, — t. II, p. 196.

voyons assez par là même quel était le genre de sa dévotion, et quelle place les souvenirs bibliques tenaient dans sa vie intérieure. Nous retrouverons cette large part et cette influence prépondérante donnée à l'Écriture sainte, dans ses ouvrages de piété : soit dans ceux où il expose avec ordre sa doctrine spirituelle, soit dans ses lettres de direction, écrites pour répondre aux besoins journaliers des âmes, soit dans les quelques opuscules ascétiques qui nous restent de lui.

§ 2.

CONCEPTION BIBLIQUE DE L'ASCÉTISME CHRÉTIEN.
LES ÉLÉVATIONS ET LES MÉDITATIONS.

C'est surtout dans les *Élévations* et les *Méditations* qu'il faut chercher les vues d'ensemble de Bossuet sur l'ascétisme. On sait que les *Méditations sur l'Évangile* furent composées les premières¹ ; mais quand l'évêque de Meaux se mit, aussitôt après, à écrire les *Élévations sur les mystères*, il se rendit parfaitement compte que ce second travail formait comme le préambule du premier, et il le conduisit jusqu'au point convenable pour que tous les deux se fissent suite². Les éditeurs ont donc raison de placer ces ouvrages, non dans leur ordre de composition, mais dans leur ordre logique. Ainsi disposés,

¹ La lettre d'envoi aux Visitandines de Meaux, placée en tête des *Méditations*, est datée du 5 juillet 1695. — T. II, p. 297.

² Les *Élévations* étaient déjà en grande partie composées dans le courant de l'année 1696. Cf. *Lettres à la sœur Cornuau*, 20 mai et 3 octobre 1696. — T. IX, pp. 219 et 221.

ils forment véritablement un tout. Assurément, dans chacune des deux parties, Bossuet ne s'astreint pas à un ordre rigoureux et développe librement les points qu'il préfère ; mais enfin ce tout, considéré dans son ensemble et ses grandes lignes, présente un traité assez complet de spiritualité. Ici encore, l'originalité de Bossuet consiste dans une conception biblique de la dévotion, comme elle consiste ailleurs dans la conception biblique de l'histoire ou de la politique.

Prendre une âme pécheresse et la conduire jusqu'à l'union avec Dieu par l'amour, voilà l'entreprise qui fait le fond de l'ascétisme. Purifier cette âme par le regret de ses fautes et par la crainte de Dieu ; l'éclairer, la vivifier, l'avancer dans la vertu en lui faisant connaître et imiter Jésus-Christ, qui est le maître et le modèle ; la transformer enfin par l'amour, tant par l'amour qui souffre avec le Christ souffrant que par l'amour qui jouit avec le Christ glorifié : voilà en résumé les grandes étapes du voyage. Mais on peut, par des chemins bien différents, parcourir ces régions de pénitence, de lumière et d'amour, et atteindre enfin le but. Les contemplatifs, depuis ces anciens solitaires qui ont donné au mot *ἀσκησις* son sens chrétien, jusqu'aux maîtres les plus récents de la vie spirituelle ; les auteurs mystiques, depuis saint Denys, dit l'Aréopagite, jusqu'à saint François de Sales, ont eu chacun leurs méthodes particulières, qu'il serait long d'énumérer.

Quant à Bossuet, c'est dans la Bible qu'il voit tout l'ouvrage de la sanctification. Jésus-Christ est le salut de chaque âme, comme il est le salut du monde entier : il faut que l'homme reconnaisse ses fautes et se dispose par la pénitence à imiter Jésus-Christ et à pratiquer sa loi, comme le monde pécheur s'est préparé à la rédemption, puis a reçu la révélation chrétienne. Préparation de l'âme au règne de Jésus-Christ, avènement de Jésus-Christ dans l'âme, voilà l'idée générale de l'œuvre ascétique de Bos-

suet, et l'explication de ses deux parties; c'est la division qu'il a précédemment reconnue dans l'histoire du genre humain : *Jésus-Christ attendu* et *Jésus-Christ donné*¹; et c'est la division même de la Bible en Ancien et Nouveau Testament.

La conception de chaque détail est biblique comme celle de l'ensemble. Pour unir l'âme à Dieu, Bossuet ouvre devant elle le Livre divin, il lui en explique les mystères, il lui apprend à méditer l'Écriture.

Pour montrer tout d'abord à l'homme son néant, il lui découvre l'abîme de l'éternité, Dieu existant seul alors que le monde n'est rien; et pour peindre cette grandeur divine, à côté de quelques mots de saint Paul, ce sont surtout les images des Psaumes et des Prophètes qu'il fait passer devant nos yeux. Le Nouveau Testament lui présentait une doctrine plus haute et plus précise, mais il ne lui offrait pas cette éloquence et cette poésie nécessaires pour exprimer ses transports : il faut qu'avec Isaïe il contemple Dieu au milieu des Séraphins, qu'avec David il chante sa puissance, qu'avec Jérémie et Ézéchiel il célèbre cet amour qui lui fait rechercher l'alliance de sa créature, et recevoir miséricordieusement son épouse, même infidèle. Lorsqu'il s'élève jusqu'à contempler la Trinité, en même temps qu'il la voit clairement manifestée dans saint Jean, il en trouve dans les visions de l'Ancien Testament l'annonce et la figure².

Après ce coup d'œil hardi jeté sur l'être divin, il veut

¹ Jésus-Christ, « attendu ou donné, a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu. » — *Hist. univ.*, 2^{de} partie, chap. 1, — t. VIII, p. 173. — Remarquons une différence de détail. Bossuet met dans les *Élévations*, c'est-à-dire dans *Jésus-Christ attendu*, la naissance du Christ et la prédication de saint Jean-Baptiste. Il ne place dans les *Méditations sur l'Évangile* que la doctrine même de Jésus-Christ et les grandes scènes de l'Évangile qui le font le mieux connaître.

² *Élévations*, 1^{re} et 11^e semaines, — t. II, pp. 172 et suiv.

apprendre à l'âme à se connaître et à remercier le créateur. Au lieu de considérer en philosophe l'homme et le monde tels que nous les voyons, il va droit aux premières pages de la Genèse : c'est du récit de la création et de l'histoire d'Adam placé dans l'Éden, qu'il tire des sentiments d'humilité, d'amour et de reconnaissance ¹.

Quand il vient à méditer le péché, il le considère dans sa première apparition sur la terre. C'est dans l'âme du premier homme et de la première femme qu'il étudie la marche et les progrès de la tentation ; c'est dans leur trouble à l'approche de Dieu qu'il comprend le remords qui suit la faute, dans la mort qui leur est annoncée qu'il voit la justice divine et les châtiments qu'elle inflige. C'est enfin dans ce péché d'Adam, transmis à sa postérité, qu'il trouve l'explication de tous les maux, de toutes les souffrances, de toute la corruption du genre humain ².

Le remède, c'est la venue de Jésus-Christ. Bossuet en suit la promesse à travers les âges, d'Adam à Noé, de Noé à Moïse, puis dans la longue série des Prophètes. Il contemple ces grands hommes qui annoncent et préparent le Rédempteur, Abraham qui fait une première alliance avec Dieu, Moïse qui reçoit et transmet à son peuple la loi écrite. S'il parle à l'âme de se purifier, de faire effort pour se relever de ses chutes, de préparer elle-même les voies à Jésus-Christ, c'est en lui appliquant les préceptes moraux qu'il trouve dans ces anciennes figures, en lui montrant, dans l'attente du monde, l'attente même de chaque fidèle qui se dispose à profiter de la rédemption ³.

Bossuet vient enfin à l'Incarnation. Par la voix de l'ange que Dieu envoie à Nazareth, et de ceux qui chantent à Bethléhem ; par la mission de Jean-Baptiste, le précurseur du Messie ; par les vertus de la Vierge choisie pour

¹ *Élévations*, III^e, IV^e et V^e semaines, — t. II, pp. 186 *et suiv.*

² *Élévations*, VI^e et VII^e semaines, — t. II, pp. 202 *et suiv.*

³ *Élévations*, VIII^e, IX^e et X^e semaines, — t. II, pp. 214 *et suiv.*

être la mère de Dieu; surtout par l'exemple de Jésus-Christ lui-même, se préparant à sa mission dans la pauvreté et l'humilité, il enseigne à l'âme quelles doivent être ses dernières dispositions à la perfection chrétienne, et il commence déjà à l'instruire dans les secrets de cette perfection. Les dernières semaines des *Élévations* contiennent la fin de la purification et le commencement de l'illumination¹.

C'est surtout dans les *Méditations sur l'Évangile* qu'on trouve cette seconde partie de l'ascétisme, celle où l'âme s'éclaire et se transforme par la connaissance et par l'amour de Jésus-Christ. Bossuet ne discourt pas dans un ordre scolastique sur les vertus chrétiennes : ici encore il s'attache au texte sacré; comme il a médité tout à l'heure les plus belles pages de l'Ancien Testament, il médite maintenant l'Évangile, y choisissant les parties les plus propres à faire connaître la doctrine et à faire aimer le Maître. Il expose ce qu'est la perfection en commentant les premiers et les derniers enseignements du Messie : le sermon sur la Montagne, où sont les huit béatitudes, le précepte de la charité et de l'humilité, avec la plupart des conseils de la loi nouvelle²; puis les derniers discours du Christ à Jérusalem, riches en paraboles, et qui contiennent l'annonce du jugement général³. Il a de belles pages sur la passion de Jésus-Christ : mais, par suite de cette pente singulière de son esprit vers les Prophètes, il la considère moins en elle-même que dans ses figures, surtout dans les souffrances de Jérémie⁴.

¹ *Élévations*, de la x^e à la xx^e semaine, — t. II, pp. 231-296.

² *Méditations*, Sermon sur la Montagne, — t. II, pp. 297 et suiv.

³ *Méditations*, Préparation à la dernière semaine du Sauveur, — t. II, pp. 318 et suiv.; Dernière semaine du Sauveur, — pp. 325 et suiv.

⁴ Dernière semaine du Sauveur, à partir du XCVIII^e jour, — pp. 389 et suiv.

Arrivé à la Cène, il s'y arrête avec prédilection : il étudie sous tous ses aspects l'Eucharistie, mystère d'amour qui fait l'aliment journalier de la piété ; il développe longuement le discours du Christ rapporté par saint Jean : il se plaît dans cette belle théologie et dans cette mystique pleine d'amour où sont révélés les secrets de la Trinité, l'amour de Dieu pour les hommes, la vie intérieure des fidèles par le Christ, la demeure des Personnes divines dans le cœur des justes, enfin la suprême transformation des âmes et leur union dans l'unité même de Dieu¹.

Tel est, dans son ensemble, le grand ouvrage de dévotion de Bossuet. Il renferme à peu près tout le corps de l'ascétisme : mais il faut un travail de l'esprit pour l'y reconnaître et en retrouver la suite, tant les préceptes spirituels sont fondus dans le commentaire biblique. C'est presque constamment le plan de l'Écriture qui domine tout, et l'ordre des écrivains sacrés qui règle celui de l'auteur.

On voit par là même combien est juste le rapprochement indiqué plus haut entre les *Élévations* et les *Méditations*, et le *Discours sur l'histoire universelle*. Le dessein général des *Élévations* et des *Méditations* et celui de la seconde partie du *Discours* est le même : toute la différence est dans le but et l'esprit des deux ouvrages.

C'est un spectacle intéressant de voir Bossuet s'exercer dans ces deux genres de composition, d'observer comment d'un même objet d'études il tire deux séries de réflexions différentes, comment deux fois de suite son esprit féconde un même sujet, là par l'histoire et la théologie, ici par la piété et le mysticisme. Dans l'*Histoire universelle* il veut prouver que la religion de Jésus-Christ est la même que celle des patriarches et qu'elle est la vraie : pour cela, il

¹ La Cène, 1^{re} et 2^{de} parties, — depuis la p. 399.

s'attache à l'étude des faits, il insiste sur les raisonnements, il met en œuvre toute son érudition et toute sa logique : on sent partout l'auteur soucieux d'instruire et de convaincre. Dans les *Méditations* et les *Élévations*, il parcourt, et dans le même ordre, la suite de la religion, mais en cherchant sous les faits les mystères qui y sont renfermés ou symbolisés, en suivant partout l'histoire de la corruption humaine et de la miséricorde divine ; il suppose prouvé le fond de la religion, et s'arrête non à ce qui peut convaincre, mais à ce qui peut émouvoir ; le dédain pour les questions curieuses, qui choquerait dans un ouvrage scientifique, a ici je ne sais quoi de grand : « Vous croyez que j'aille résoudre ces doutes et contenter vos désirs curieux ? vous vous trompez : je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes¹. » Ce sont les secrets de Dieu qu'il voudrait révéler aux âmes, désireux d'éclairer la piété et de toucher les cœurs.

Qui voudra comparer, parties par parties, les deux ouvrages, verra l'application de ces deux méthodes. Dans l'*Histoire universelle*, Abraham est le représentant d'une époque : Bossuet fait le tableau du monde quelques siècles après le déluge ; il sonde les origines du polythéisme ; il montre le fils de Tharé choisi de Dieu pour être le gardien de la vérité et l'héritier des promesses². Dans les *Élévations*, nous retrouvons le récit biblique, mais commenté par saint Paul, et servant à l'instruction des fidèles,

¹ *Élévations*, xvii^e semaine, 3^e *Élévation* : *Qui sont les Mages ?* — t. II, p. 261. — Dans cette semaine où Bossuet parle de l'Épiphanie, plusieurs *Élévations* commencent par une question à laquelle l'auteur déclare qu'il ne veut pas répondre ; ainsi, 4^e *Élévation* : « D'où ils viennent ? De loin ou de près ?... etc., qui le pourra dire et que sert aussi que nous le disions ?... » ; 5^e *Élévation* : « On croit généralement qu'ils [les Mages] étaient trois, à cause des trois présents qu'ils ont offerts. L'Église ne le décide pas, et que nous importe ? » Etc.

² *Hist. universelle*, 2^e partie, chap. II.

« qui sont la race spirituelle des patriarches, et les vrais enfants d'Abraham¹ »; nous apprenons à imiter le *Père des croyants* dans sa foi, et à révérer en nous la grâce du baptême, dont le signe de l'ancienne alliance n'était qu'une ombre; pénétrant dans l'interprétation des anciennes figures, nous voyons, dans Abraham recevant la bénédiction de Melchisédech, le sacerdoce lévitique qui s'incline par avance devant celui de Jésus-Christ²; nous recevons enfin ces conseils, si mystiques par la pensée et si bibliques dans la forme : « Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob³; et soyons les véritables enfants de la promesse... Mettons-nous en Abraham : soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech⁴... »

Jésus-Christ surtout est différemment présenté dans les deux ouvrages : dans l'un comme dans l'autre, il est le centre où tout converge. Mais dans l'*Histoire universelle* on voit surtout le côté extérieur de sa mission : sa vie, sa doctrine, ses miracles sont étudiés en vue de prouver qu'il est celui qu'annonçaient les Prophètes, et le vrai Fils de Dieu. Dans les *Élévations* et les *Méditations*, on apprend à le connaître d'une manière intime : c'est l'enfant de Bethléhem et de Nazareth, modèle d'humilité, de pauvreté, d'obéissance; le maître qui a « les paroles de vie éternelle⁵ »; le Dieu de l'Eucharistie, vie de l'âme fidèle. Ce n'est plus par l'étude qu'il faut le chercher, mais par le cœur : « A chaque vérité qui sera proposée, il faut s'arrêter un peu en faisant un acte de foi : Je crois; cela est vrai; celui qui le dit est la vérité même. Ainsi il

¹ *Élévations*, VIII^e semaine, 8^e Élévation, — t. II, p. 218.

² Heb. VII.

³ Cf. Exod. III, 6.

⁴ *Élévations*, VIII^e semaine, 8^e Élévation, — t. II, p. 218; — 10^e Élévation, p. 219. — Cf. les *Élévations* 8-11.

⁵ Joan. VI, 69. — *Dernière semaine du Sauveur*, II^e jour, — t. II, p. 327.

faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire, qui est Dieu même, mais Dieu s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ¹. »

Quant à la mise en œuvre des textes et des récits de l'Écriture sainte, elle est à bien peu de chose près la même dans les *Élévations* et les *Méditations* que dans les *Sermons*. Bossuet est orateur avant tout ; dans tout ce qu'il écrit on retrouve les formes oratoires ; ses deux grands ouvrages ascétiques en particulier sont une suite de développements pleins d'éloquence sur les plus beaux passages des deux Testaments ; et du reste on ne peut que se réjouir de le voir revenir si souvent à un genre dans lequel il est maître.

Ici cependant, outre les procédés déjà connus, il faut en remarquer deux nouveaux, que le discours ne comporterait pas, du moins dans une proportion aussi large, mais qui conviennent parfaitement à un livre destiné à être lu, à être médité surtout. Par moments, Bossuet semble entrer avec Dieu dans la nuée, et de là répéter à la terre les paroles qu'il entend. Ce ton inspiré, longtemps soutenu, serait trop haut pour la chaire, où il faut qu'on sente un homme qui parle à des hommes : mais dans les *Élévations*, il a une puissance d'effet incomparable : « Qui est celui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement ? C'est moi, le Seigneur : qui suis le premier et le dernier² ; qui dans le centre de mon éternité vois tout commencer et tout finir. Babylone, assemble tes devins : que dis-je, tes devins ? assemble tes dieux : qu'ils viennent ; qu'il nous annoncent des choses futures³... »

¹ *Avertissement*, en tête des *Méditations*, — t. II, p. 297. — Cf. la *Prière à Jésus-Christ*, en tête des *Élévations*, — p. 173.

² Is. xli, 4. — Cf. Apoc. i, 17 ; xxii, 13.

³ Is. xli, 22, 23. — *Élévations*, 1^{re} semaine, 5^e Élévation, *La prescience et la providence de Dieu*, — t. II, pp. 173-174.

Rien n'est grand comme la *Première Semaine*, qui est presque tout entière écrite de ce style. Job, Isaïe, Ézéchiël, tous les écrivains bibliques au langage le plus éclatant parlent tour à tour; le mouvement des pensées est rapide, brusque, presque désordonné, comme chez les Prophètes; ce mot : *dit le Seigneur*, revient sans cesse rappeler à l'âme que ces paroles ne viennent pas de l'homme. Il n'y a que Racine qui, dans le rôle de Joad, ait aussi bien rendu l'extase prophétique : mais cette extase que Racine représente dans l'un de ses personnages, Bossuet l'éprouve en lui-même; il semble, comme saint Jean, être rempli de l'esprit de tous les Prophètes, et parler sous l'inspiration du souffle divin.

D'autres fois, Bossuet abandonne son lecteur pendant des pages entières, — un orateur ne pourrait, à beaucoup près, cesser aussi longtemps de s'adresser à son auditoire, — et il s'entretient avec Dieu : « Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre¹. Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Écriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre²... » C'est ainsi qu'il converse avec Dieu, tantôt lui adressant les prières d'Abraham ou de David, tantôt méditant l'Écriture sous les yeux de celui qui l'a inspirée, lui demandant ses lumières pour l'entendre et écoutant au fond de son âme les réponses divines.

Parmi ces *colloques*, celui dont on vient de lire les premières lignes est l'un des plus beaux, ainsi que celui où Bossuet questionne le Christ sur l'heure du dernier jugement : « Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus! de vous demander d'où

¹ Gen. xviii, 27. Ce sont les paroles d'Abraham.

² Gen. i, 1. — III^e semaine, 2^e Élévation, — t. II, p. 186.

vient que vous avez dit que personne ne connaît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils? » Et il poursuit avec cette humble liberté, rappelant sans cesse au Christ ses paroles ou celles de ses Apôtres : « Vous êtes notre chef, et nous sommes vos membres : vous savez toute l'économie de votre corps. Vous connaissez toutes vos brebis : vous savez celles qui sont venues et celles qui sont encore à amener : vous les connaissez et les nommez distinctement. Vous nommez tous ceux que votre Père vous a donnés¹... »

Il faut, cette fois encore, remonter à saint Augustin pour trouver quelque chose de pareil à ces entretiens de l'âme avec Dieu : c'est évidemment dans les *Confessions* ou dans les *Traité sur l'Évangile de saint Jean* que Bossuet en avait pris l'idée et le ton ; il en reproduit l'onction et la piété : peut-être est-il plus constamment biblique que son modèle.

§ 3.

LETTRES DE DIRECTION.

Plein de respect pour la liberté de l'Esprit de Dieu, Bossuet ne menait pas chaque âme à la perfection par un chemin tracé d'avance, il songeait moins encore à conduire tout le monde par la même route ; il se défiait des auteurs et des directeurs « qui font à Dieu une mé-

¹ Voici, dans leur forme première, les passages auxquels Bossuet fait allusion : *Crescamus in illo...* qui est *caput Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam sub-ministrationis...* — Eph. iv, 15. — *Membra sumus corporis ejus.* — Eph. v, 30 ; — Cf. I Cor. vi, xii et *alibi*. — *Ego sum pastor bonus,*

thode et l'astreignent à un certain nombre de degrés¹. » Dirigeant les âmes un peu au jour le jour, et laissant la grâce opérer en elles, il ne travaillait guère qu'à leur offrir des remèdes ou des encouragements convenables à leur état présent, et propres à favoriser en elles l'action divine².

Pour trouver ces remèdes ou ces exhortations, il consulte rarement les ouvrages des ascètes fameux³ ; il fait même, la chose est digne de remarque, beaucoup moins d'emprunts aux anciens docteurs de l'Église dans ses lettres que dans ses sermons : passant par-dessus les grandes écoles mystiques du moyen âge, touchant à peine à la spiritualité des Pères, il puise le plus souvent dans la Bible elle-même ses principes et ses conseils. Appliquer la doctrine biblique aux besoins des âmes, c'était en résumé tout son art comme directeur. Il l'avouait, et l'étude de ses lettres de piété confirme pleinement ce qu'il dit de lui-même : « Les paroles de l'Écriture, et surtout celles de l'Évangile où Jésus-Christ parle lui-même, sont le vrai remède de l'âme ; et une partie de

et cognosco meas. — Joan, x, 14. — Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere. — Joan. x, 16. — Proprias oves vocat nominatim. — Joan, x, 3. — Oves meæ vocem meam audiunt... Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est. — Joan, x, 29 ; — Cf. Joan. vi, 37, 39.

¹ *Lettre à M^{me} d'Albert*, 10 octobre 1694, — t. IX, p. 299.

² *Lettre à M^{me} d'Albert*, 26 décembre 1691, — p. 251.

³ Il ne les lut, pour la plupart, qu'au temps de la querelle du quiétisme, et ne les goûta qu'en partie. Avant cette époque, il s'en tenait à peu près à saint Bernard, à saint François de Sales, à sainte Thérèse, de laquelle il accepte « en tout et partout » le sentiment (*Lettre à M^{me} d'Albert*, 12 septembre 1693, — p. 275), et qui, parmi les mystiques modernes, est presque la seule dont il puisse « s'accommoder tout à fait ». (*Lettre à M^{me} d'Albert*, 23 décembre 1693, — p. 282). Encore rencontre-t-on rarement le nom de ces auteurs dans les lettres de direction ; de temps en temps, Bossuet en fait l'éloge ou échange à leur sujet quelques pensées avec ses correspondants, quand ceux-ci les lisent, mais il ne les cite guère de lui-même.

la cure des âmes consiste à les savoir appliquer à chaque mal et à chaque état. C'est là du moins tout ce que je sais en matière de direction, et il me semble qu'on s'en trouve bien ¹. »

Il ne savait que cela, mais il le savait admirablement. La Bible lui suggérait des paroles terribles, graves ou consolantes, selon qu'il en avait besoin. « Cependant, Sire, c'est ce cœur que Dieu demande. Votre Majesté a vu les termes avec lesquels il nous commande de le lui donner tout entier... Je vous envoie encore, Sire, d'autres paroles de ce même Dieu ²... » C'est ainsi qu'il parlait au roi, parti pour rejoindre l'armée de Flandre, en lui envoyant des avis fondés sur l'Écriture. Au maréchal de Bellefonds, deux fois disgracié et éloigné de la cour, il exposait les avantages de la solitude et de la retraite, où l'âme se trouve elle-même : « Il me souvient de David, qui, touché vivement de l'Esprit de Dieu, lui adresse cette parole : *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière*. Heureux celui qui trouve son cœur, qui retire de çà et de là les petites parcelles de ses désirs épars de tous côtés ³ ! » Pour madame Cornuau, trop empressée de voir se réaliser ses désirs de vie religieuse, il trouvait des conseils bibliques sur la patience et la tranquillité, et faisait d'éloquents commentaires sur l'hébraïsme connu : *Expectans expectavi* ⁴. « J'ai attendu le Seigneur en attendant. Ceux qui s'empressent, ceux qui se tourmentent, comme si en se tourmentant ils

¹ Lettre à M^{me} d'Albert, 24 janvier 1691, — t. IX, p. 239.

² Lettre à Louis XIV, 1675, — t. IX, p. 22. — Il est évident que par ces paroles de Dieu, Bossuet n'entend pas sa lettre, mais un écrit qui l'accompagnait, — peut-être l'*Instruction au Roi*, t. IX, p. 24, — car il ajoute : « Je les ai données à M^{me} de Montespan et elles lui ont fait verser beaucoup de larmes. »

³ II Reg. vii, 27. — Lettre du 29 septembre 1674, — p. 19. — Cf. les autres lettres au même.

⁴ Ce sont les premiers mots du Ps. xxxix.

faisaient venir l'Époux, attendent; mais ce n'est pas en attendant, parce qu'ils s'aident et s'empressent. Attendre en attendant, c'est attendre en simplicité, sans rien faire comme pour violenter l'Époux céleste ¹. » Quand madame d'Albert lui avait longuement expliqué les scrupules de sa conscience timorée, et lui avait prouvé par Job et par les saints qu'elle avait raison d'être inquiète, il lui répondait : « Pour les passages que vous citez de Job et des saints, quand vous les aurez conciliés avec ces paroles de Notre-Seigneur : *Ne craignez point, petit troupeau* ²; et avec celles de saint Paul : *Réjouissez-vous; encore une fois je vous le dis, réjouissez-vous* ³; et avec celles de saint Jean : *La parfaite charité bannit la crainte* ⁴; et avec toutes celles où il est dit que celui qui se fie au Seigneur et qui s'abandonne à lui n'a rien à craindre : tout ce que vous me direz pour concilier ces passages avec ceux qui font peur, je vous le dirai pour concilier ceux qui font peur avec les règles que je vous ai données ⁵. »

C'est ainsi que, dans chacune de ses lettres, Bossuet avait des versets de l'Écriture propres à répondre aux questions qu'on lui avait faites, ou à pousser en avant les âmes dans la piété, ou à réveiller leur dévotion pour les fêtes que célébrait l'Église.

Parfois même, à l'approche des fêtes, c'était une vraie distribution de mots spirituels. Quelques jours avant Noël 1692, il envoyait à madame d'Albert ce post-scriptum : « *Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné, et sa principauté est sur ses épaules, et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de paix.* De toutes ces qualités, je choisis pour vous celle d'*Admirable*, que je

¹ Lettre à la sœur Cornuau, 5 novembre 1694, — t. IX, p. 202.

² Luc. XII, 32.

³ Philipp. IV, 4.

⁴ I Joan. IV, 18.

⁵ Lettre à Mme d'Albert, 17 janvier 1692, — p. 252.

vous donne à méditer... Donnez la même à méditer à madame de Luynes et à ma sœur Cornuau. Donnez à madame de Lusanci à méditer la qualité de *Conseiller*, et qu'elle songe bien aux conseils de ce divin Enfant... Qu'elle donne la même chose à méditer à sa nièce. Donnez à mesdames de Rodon et du Mans à considérer cette aimable qualité de *Prince de paix*; et à madame de Baradat, celle de *Père du siècle à venir*. Toutes ensemble méditez ces mots : *Un petit enfant nous est donné, un fils nous est né* : prenez-le toutes, puisqu'il vous est donné à la sainte table, prenez-le comme un petit enfant, puisque c'est pour vous qu'il est né en cette qualité¹. »

Cette distribution de mots bibliques n'est-elle pas charmante? Et n'y a-t-il pas là, à l'usage des communautés, une sorte de jeu spirituel comparable aux exercices ingénieux auxquels on se livrait dans le monde sur les *devises*? En fait, Bossuet n'était pas étranger à cet *art des devises*, — dans les couvents les *devises* étaient des *sentences*, — mais il aimait qu'elles fussent bibliques : « Vous me ferez plaisir de m'envoyer la sentence dont vous me parlez. Pour moi, je n'aime point à donner des sentences de ma façon; mais en voici deux bien courtes, et que j'aime fort : *Tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu*, et encore : *Espérance contre espérance*². » Il envoyait ces deux mots à la sœur du duc de Chevreuse, à laquelle, un autre jour, il choisissait pour devise : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei*³. C'est encore, sans

¹ Is. ix, 6. — *Lettre à M^{me} d'Albert*, 21 décembre 1692, — t. IX, p. 268. — Cf. Lettre écrite le lendemain à la sœur Cornuau, — p. 489. Cet exercice fut si goûté des religieuses qu'elles voulurent le recommencer l'année suivante : *Lettre à M^{me} d'Albert*, 23 décembre 1693, — p. 282.

² Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. — Rom. viii, 28. — In spem contra spem. — Rom. iv, 18. — *Lettre à M^{me} d'Albert*, 6 juin 1692, — p. 263.

³ Ps. lxxxiii, 41. — *Lettre à M^{me} d'Albert*, 28 mars 1693, — p. 271.

doute, de l'Écriture sainte qu'étaient tirées, en grande partie du moins, ces sentences qu'il trouva à Jouarre, et qu'il goûta si fort qu'il les emporta en *dérobant* l'écran sur lequel elles étaient peintes¹.

Non content de choisir pour les personnes qu'il dirigeait des textes qui leur convinssent, Bossuet voulait qu'elles fussent capables de les trouver elles-mêmes dans l'Écriture, et de s'appliquer le remède dont elles avaient besoin. Sans cesse il pousse à lire la Bible, à y chercher des prières et des sujets de méditation. Sans doute il veut qu'on ait d'autres livres : nous trouvons un ou deux passages où il en autorise en masse un certain nombre, tout en avouant ne pas les connaître tous bien exactement². Mais presque toujours quand il conseille de lui-même une lecture, c'est une lecture biblique. « Consolez-vous avec l'Écriture de toutes les misères de ce lieu d'exil³, » écrit-il à Bellefonds, et quelques années plus tard : « Dites-moi, je vous prie, comment vous vous trouvez de ce pain de vie⁴. » L'*Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*⁵ fut composée pour diriger dans cette étude les religieuses du diocèse de Meaux. Leur évêque les aidait encore par la publica-

¹ « Au surplus, je ne puis vous taire que j'ai dérobé Jouarre en le quittant. Devinez ce que j'en ai dérobé. C'est un écran que j'ai trouvé si riche en belles et fines sentences, que j'ai voulu les avoir à Meaux devant les yeux ; je dis fines, de ce cette bonne finesse que l'Évangile recommande. » — *Lettre à Mme d'Albert*, 22 janvier 1691, — p. 238. — Sur les *sentences*, cf. *Lettres à la même*, 2 novembre 1694, — p. 236, et 19 juin 1692, — p. 264.

² Voir les dernières lignes de l'*Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte*, — t. I, p. 2 ; et les lettres de direction, *passim*, surtout une lettre à la communauté de La Ferté-sous-Jouarre, du 10 novembre 1691, mise parmi les lettres à la sœur Cornuau, — t. IX, p. 483.

³ *Lettre du 9 septembre 1672*, — t. IX, p. 43.

⁴ *Lettre du 6 juillet 1677*, — p. 27.

⁵ T. I, p. 4.

tion de ses commentaires, celles du moins qui savaient le latin, et il y en avait alors un bon nombre : celles-là traduisaient ou expliquaient pour les autres¹. Au reste, s'il se rencontrait des difficultés dans la lecture du texte ou des notes, Bossuet était toujours prêt à donner des éclaircissements; il semblait même s'y plaire et quelques-unes de ses lettres font penser à saint Jérôme répondant aux questions de sainte Paule ou de sainte Marcelle².

Outre la lecture suivie de l'Écriture sainte, il ne se lasse pas de recommander celle des livres, des chapitres, des psaumes particuliers qui conviennent aux différents états des âmes, et aux fêtes que l'Église célèbre. Rien peut-être ne fait mieux comprendre combien il goûtait la Bible et combien parfaitement il la connaissait que de rencontrer à chaque page de ses lettres des indications comme celles-ci : « Vous lirez attentivement le chapitre xii de saint Jean... Mandez-moi à votre grand loisir ce que cette lecture aura produit; elle fait trembler, elle console; elle fait je ne sais quoi dans certains cœurs qui ne se peut bien exprimer, et un mélange si simple de tant de divers sentiments qu'on s'y perd³... — Présentement je ne vois point de lecture plus propre à votre état particulier que le livre de Job et le Cantique des Cantiques.

¹ Bossuet fait souvent allusion à ses propres commentaires : mais il ne les recommande pas exclusivement. Il permet à la sœur Cornuau de lire le commentaire sur le Cantique des Cantiques composé par le général des Chartreux (*Lettre du 16 juin 1695*, — tome IX, p. 210), à M^{me} d'Albert de lire celui de « *ce bonhomme, qui est peu pénétrant, et ne songe guère à prendre l'esprit de l'Écriture* ». (*Lettre du 16 janvier 1694*, — p. 284.) Quel peut être ce bonhomme? On pense naturellement à M. Hamon (voir Sainte-Beuve, — *Port-Royal*, t. IV, pp. 297 et suiv.) ; mais M. Hamon était mort en 1687, et Bossuet, dans sa lettre du 23 janvier 1694, p. 285, parle du *bonhomme* comme vivant encore.

² Voir *Lettres à la Sœur Cornuau*, 25 août 1689, — p. 175 ; 28 septembre 1689, — p. 176 ; et *passim*.

³ *Lettre à la sœur Cornuau*, 2 novembre 1686, — t. IX, p. 170.

Dans le livre de Job, arrêtez-vous à ses paroles et à celles où Dieu lui parle; vous y trouverez vos peines et peut-être leurs causes et leurs effets. En lisant la passion de Notre-Seigneur, selon les quatre évangélistes, et celle de saint Jean depuis le lavement des pieds, arrêtez-vous à ce qui marque la secrète onction de la sainte âme de Jésus-Christ¹... — Je ne puis comprendre l'attachement et le goût de madame*** pour les auteurs profanes... Peut-on goûter des livres où Jésus-Christ ne se trouve point, et s'en faire une sérieuse occupation? Je ne le puis croire. Pour vous, ma fille, lisez les trois premiers chapitres de Jérémie²... — Sur vos lettres du 20 et du 22, il me semble qu'il n'y a rien à vous dire sur les lectures que vous pouvez faire. L'Apocalypse sera admirable, avec les chapitres xiv, xv et xvi de saint Jean, en s'attachant à ce qui regarde la descente du Saint-Esprit et les caractères de cette divine Personne; en y joignant le chapitre viii aux Romains, avec le v aux Galates, depuis le verset 16. Il me semble qu'il y a là de la pâture³. »

Dans toutes ces lectures bibliques, Bossuet cherchait à donner « de la pâture » au cœur beaucoup plus qu'à l'esprit. La lecture devait, selon ses vues, se tourner en prière et en méditation : « Vous ne sauriez rien faire de mieux la nuit de Noël que de bien méditer devant Dieu ce qui est dit de l'Enfant Jésus aux versets 34 et 35 du chapitre ii de saint Luc, en le joignant au verset 16 du chapitre xxviii d'Isaïe, cité par saint Pierre en sa première Épître, chapitre ii, versets 6, 7, 8; saint Paul aux Romains, chapitre ix, verset 33; et à la parole de Jésus-Christ même en saint Matthieu, chapitre xi, verset 6⁴.

¹ *Lettre à la sœur Cornuau*, 13 avril 1696, — p. 219.

² *A la même*, 27 septembre 1693, — p. 214.

³ *Lettre à M^{me} d'Albert*, 24 mai 1694, — p. 291.

⁴ Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur : et tuam ipsius animam pertransibit

Offrez-moi à Dieu, afin que, s'il me l'inspire, je traite dignement un si grand sujet le jour de Noël, et que je fasse trembler ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de contradiction et de scandale. Commencez par lire tous ces endroits-là au premier loisir, et donnez-vous à Dieu pour en être pénétrée durant la nuit de Noël. Chantez-y de cœur le psaume LXXXVIII ¹. »

Quand les personnes qu'il dirigeait voulaient se renfermer pendant quelques jours dans un silence et dans un recueillement plus profonds, Bossuet cherchait pour elles dans la Bible des sujets d'entretiens intérieurs et il leur traçait des plans de retraites, tantôt sur la beauté des œuvres de Dieu et le bon usage des créatures, en méditant sur le cantique *Benedicite* et le psaume *Laudate Dominum de cælis*², tantôt sur l'Eucharistie et sur l'amour de Jésus-Christ, en s'aidant de passages choisis dans saint Jean, saint Paul et les Psaumes³.

gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. — Luc. II, 34, 35. — Idcirco hæc dicit Dominus : Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum. — Is. XXVIII, 16. — Propter quod continet Scriptura : Ecce pono in Sion lapidem summum, angularem, electum, pretiosum : et qui crediderit in eum, non confundetur. Vobis igitur honor credentibus : non credentibus autem, lapis quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli, et lapis offensionis et petra scandali, his qui offendunt verbo, nec credunt in quo et positi sunt. — I Petr. II, 6, 7, 8. — Sicut scriptum est : Ecce pono in Sion lapidem offensionis et petram scandali : et omnis qui credit in eum non confundetur. — Rom. IX, 33 (cf. Is. VIII, 14). — Beatus est, qui non fuerit scandalizatus in me. — Matt. XI, 6.

¹ C'est le psaume *Misericordias Domini in æternum cantabo*, où sont rappelées les promesses faites à David, relativement au Messie. — Bossuet, *lettre à la sœur Cornuau*, 19 décembre 1691, — p. 184. — Entre une foule d'autres passages où Bossuet recommande des lectures bibliques méditées, cf. *lettre à la même*, 22 mars 1694, — p. 196.

² *Benedicite*, Dan. III. — *Laudate Dominum de cælis*, Ps. CXLVIII. — *Lettre à la sœur Cornuau*, 2 juin 1687, — p. 171.

³ *Lettre à la sœur Cornuau*, 14 mai 1695, — p. 209. Pour une

On voit le sentiment de Bossuet sur un point important dans la direction des âmes, l'oraison. Il n'en recommande le plus souvent ¹ d'autre forme que prendre quelques versets de l'Écriture, de les considérer dans un grand silence, d'en pénétrer son esprit et son cœur, pour aboutir à de saintes résolutions.

Mais la doctrine des ascètes affirme qu'après s'être adonnée quelque temps à ce mode de méditation, simple exercice des forces naturelles de l'esprit appliquées à un sujet pieux, l'âme se trouve quelquefois élevée à un degré supérieur d'oraison. Bossuet reconnaît avec les mystiques l'existence de ces grâces de choix ; mais il n'a garde d'aller sur ce terrain plus loin que la tradition bien établie et l'usage des saints. Il se défie des mystiques modernes, qui sont « grands exagérateurs² » qui veulent toujours « raffiner³ », et qui introduisent « des spiritualités inconnues aux Pères et inconnues aux Apôtres⁴ » ; il les blâme de compliquer à l'excès les classifications et les méthodes ; il reproche aux âmes pieuses de trop examiner leur oraison pour se rendre compte de leur état ; il voudrait un abandon plus simple à l'action de Dieu : qu'on reçoive ce qu'il donne ; qu'on pleure comme David, comme saint Paul, comme Jésus-

retraite pendant l'octave du Saint-Sacrement, Bossuet lui conseille les passages suivants : Joan. vi ; I Cor. x, xi ; I Joan. i ; les Psaumes xxi, lxxviii, cviii et ceux des matines de la Fête-Dieu.

¹ Cf. cependant la *Manière courte et facile pour faire l'oraison... de simple présence de Dieu*, — t. IX, p. 581, et quelques autres passages où il conseille d'autres méthodes que la méditation de l'Écriture.

² *Lettre à M^{me} d'Albert*, 10 octobre 1694, — p. 300.

³ « Je ne comprends plus rien aux directeurs ; à force de raffiner sur les goûts, sur les sensibilités, sur les larmes, on met les âmes tellement à l'étroit, qu'elles n'osent recevoir aucun don de Dieu. » — *Lettre à M^{me} d'Albert*, 13 octobre 1693, — t. IX, p. 277.

⁴ *Lettre à M^{me} d'Albert*, 17 décembre 1693, — p. 282. — Cf. *lettre à la même*, 2 janvier 1694, — p. 283.

Christ même, qu'on fonde en larmes quand Dieu frappe la pierre¹; qu'on se laisse en tout pousser au souffle de l'Esprit divin, et qu'on discute moins sur les chemins par lesquels il conduit.

Ici encore, l'Écriture fournit à Bossuet quelques principes très généraux, qui par moments semblent lui tenir lieu de toutes les règles des mystiques. « Les nouveaux spirituels se font un jargon que je n'entends pas... Tout le secret de l'oraison me paraît être dans cette parole de saint Jacques : *Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous*². On s'approche de Dieu, lorsqu'on se met en sa présence; c'est-à-dire lorsqu'on se recueille en soi-même pour recevoir l'impression de sa vérité, quelle que soit celle à laquelle il lui plaira de nous appliquer, ou à celle que la lecture ou notre volonté soumise à Dieu nous présentera³... Pour ce qui est de l'autre partie, qui est que Dieu s'approche de nous, elle est sans règle; et lui en vouloir donner, c'est en vouloir donner à Dieu⁴. » Un autre texte encore revient souvent sous sa plume : « Tirez-moi; nous courrons : ceux qui sont droits vous aiment⁵. » Suivant l'interprétation qu'il en donne, « la grande règle est de se laisser tirer au céleste Époux⁶ », sans raffiner, avec simplicité et droiture. « Ne rejetez

¹ *Lettre à Mme d'Albert*, 13 octobre 1693, — p. 277. — Répété dans plusieurs autres lettres.

² Jacob. iv, 8.

³ Bossuet écrivait rapidement : on voit que sa phrase n'est pas construite.

⁴ *Lettre à Mme d'Albert*, 31 octobre 1693, — p. 279. — Il faudrait lire tout ce passage, trop long pour être cité en entier. Le contexte et les autres ouvrages ascétiques de Bossuet montrent assez qu'il n'en veut pas à toutes les règles, mais aux règles trop subtiles ou trop absolues. — Cf. le même passage de saint Jacques avec la même application, *lettre à la même*, 30 septembre 1692, — p. 266

⁵ Cant. I, 3. — *Lettre à Mme d'Albert*, 30 avril 1693, — p. 310, et *passim*.

⁶ *Lettre à Mme d'Albert*, 4^{er} juillet 1693, — p. 313.

point ses grâces ; laissez-vous tirer où il voudra, et courez après ses parfums¹. »

Telle était, dans ses grandes lignes, la spiritualité de Bossuet et sa manière de conduire les âmes. D'autres directeurs à la même époque, et Fénelon parmi eux, s'égarèrent parfois dans les écrits des mystiques ou dans les subtilités de leur propre esprit. Bossuet remontait sans cesse à l'Écriture, soit pour y chercher dans leur source les sentiments de la piété chrétienne, soit pour y découvrir des règles sûres contre les illusions. Après avoir fait l'éloge d'un passage de sainte Thérèse, son auteur mystique préféré, il ajoute : « Mais mon fondement n'est pas sur ces discours, quoique j'y défère beaucoup. J'ai ma règle dans l'Écriture ; et c'est selon celle-là, qui ne peut faillir, que je tâche de vous conduire². »

§ 1.

LES OPUSCULES ASCÉTIQUES, ET EN PARTICULIER LE TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE.

Les opuscules ascétiques de Bossuet comprennent quelques conseils sur l'oraison³, assez semblables à ceux qu'on trouve dans les lettres de direction, et quelques

¹ *Lettre à Mme d'Albert*, 17 juin 1693, — p. 312. — Idée souvent répétée dans les lettres de direction.

² *Lettre à Mme d'Albert*, 4 décembre 1694, — p. 304.

³ *De la meilleure manière de faire oraison*, — t. IX, p. 581 ; — *Manière courte et facile pour faire l'oraison en foi, et de simple présence de Dieu*, — p. 581 ; (Cf. *Lettre à Mme d'Albert*, 26 octobre 1694, — t. IX, pp. 300-301) ; — *Exercice de la messe*, — t. IX, p. 587 ; — *Prières pour se préparer à la sainte communion*, — tome IX, pp. 588-589.

plans de retraites où la méthode est toujours la même que celle qui a été précédemment décrite¹. Une autre page est intitulée : *Réflexions sur quelques paroles de Jésus-Christ*², et le même titre pourrait convenir à plusieurs des fragments voisins³, tant Bossuet aime à revenir au commentaire des paroles sacrées.

Peut-être la critique n'a-t-elle pas assez remarqué jusqu'ici la *Préparation à la mort*⁴. L'auteur y développe ses pensées habituelles sur ce grand sujet : nécessité de la mort pour le coupable qui a mangé « le fruit défendu, non seulement une fois en Adam », mais encore toutes les fois qu'il a préféré sa volonté à celle de son créateur⁵; miséricorde de Dieu, prête à pardonner au pécheur qui « découvre ses péchés et ne cache point ses injustices⁶ »; surtout médiation de Jésus-Christ « que Dieu a livré pour nous à la mort... qui est mort, mais qui est ressuscité⁷... qui est la résurrection et la vie⁸ », par qui « la

¹ *Rénovation de l'entrée dans la sainte religion*; — à cet opuscule est jointe la traduction de versets choisis des chap. LII et LV d'Isaïe, — t. IX, pp. 593-594; — *Retraite de dix jours sur la pénitence*, — t. IX, pp. 595 et suiv.; — *Retraite de dix jours sur les jugements téméraires et autres sujets*, — t. IX, pp. 599 et suiv.

² Tome IX, p. 579.

³ *Sur la Prière*, — t. IX, p. 579; — *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*, — t. IX, p. 589; — *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*, — t. IX, pp. 605 et suiv.

⁴ Tome IX, pp. 601 et suiv. — Cf. *Courtes prières que l'on peut faire réciter souvent à un malade*, — p. 604; — *Exercice pour se disposer à bien mourir*, — p. 605.

⁵ *Préparation à la mort*, 1^{re} prière, — p. 601. — Cf. Gen. III; Rom. v.

⁶ *Préparation à la mort*, 5^e prière, — p. 603. — *Delictum meum cognitum tibi feci, et injustitiam meam non abscondi*. — Ps. XXXI, 5.

⁷ *Préparation à la mort*, 3^e prière, — p. 602. — *Pro nobis omnibus tradidit illum... Christus Jesus, qui mortuus est pro nobis, imo qui et resurrexit*. — Rom. VIII, 32, 34.

⁸ *Préparation à la mort*, 6^e prière, — p. 603. — *Ego sum resurrectio et vita*. — Joan. XI, 25.

mort n'est plus mort¹ », qui introduit l'âme à « l'Amen éternel », à « l'Alleluia éternel² ». Ces mêmes idées reviennent sans cesse dans les *Sermons* et les *Oraisons funèbres* : mais elles sont présentées ici avec plus de simplicité et d'abandon : en leur donnant la forme de colloques avec Dieu, Bossuet les expose avec une onction plus pénétrante ; c'est ici et dans sa *Méditation sur la brièveté de la vie*, que nous voyons le mieux ses sentiments intimes sur le redoutable mystère qu'il eut si souvent à prêcher.

Dans ce recueil d'opuscules, le *Traité de la Concupiscence* et le *Discours sur la vie cachée en Dieu* méritent surtout d'arrêter l'attention.

Nous devons en effet ranger parmi les œuvres ascétiques cette satire morale, intitulée dans nos éditions : *Traité de la Concupiscence*. Bossuet ne lui avait pas donné ce titre³, qui semble annoncer l'exposition méthodique d'une thèse de philosophie ou de théologie. L'évêque de Meaux n'a pas voulu faire un *traité*, mais écrire, pour une religieuse de Meaux qui l'en avait prié⁴, une simple explication de quelques mots de saint Jean. Il faut même avoir présente à l'esprit l'intention purement ascétique de l'auteur, pour s'expliquer la sévérité de ses jugements sur quelques grands écrivains, sévérité qui serait excessive dans une œuvre littéraire ou même philosophique. Encore peut-on trouver que la doctrine de Bossuet, même considérée comme doctrine spirituelle, est par moments chagrine, et exagère quelque peu la corruption de la nature humaine.

¹ *Préparation à la mort*, 1^{re} prière, — p. 601.

² *Préparation à la mort*, 8^e prière, — p. 604. — Cf. Apoc. xix, 4 ; xxii et *passim*.

³ Le manuscrit autographe (Fr. 12820, f^o 38 et suiv.) ne porte aucun titre de la main de Bossuet. Le titre actuel vient des éditeurs de 1731.

⁴ M. Lachat, *Remarques historiques*, en tête du tome VII de son édition, p. iv.

L'opuscule n'en est pas moins admirable. Deux versets de l'Écriture en fournissent tout le sujet et tout le plan : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde... Parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux et orgueil de la vie¹. » Mais quel commentaire l'auteur nous donne de ces quelques mots ! On retrouve d'abord dans la composition cette manière dans laquelle Bossuet est maître, qui consiste à interpréter l'Écriture par de larges emprunts à l'Écriture même ; à éclairer le texte de saint Jean par le récit de la chute du premier homme², par des descriptions de sa faiblesse prises des Livres sapientiaux, par des passages de l'Évangile et de saint Paul. Puis ce sont des études du cœur humain dignes de La Rochefoucauld ou de La Bruyère, mais plus vivantes et plus vraies que chez La Rochefoucauld, plus profondes que chez La Bruyère ;

¹ I Joan. II, 15, 16. — Traduction de Bossuet, en tête de cet opuscule, — t. IX, p. 548. — Pascal avait écrit sur ce passage de saint Jean de courtes réflexions dont quelques-unes sont comme une indication rapide des grands développements de Bossuet : « Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil ; etc. Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice. Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporte à lui. Dans les choses de la chair règne proprement la concupiscence ; dans les spirituelles, la curiosité proprement ; dans la sagesse, l'orgueil proprement. Ce n'est pas qu'on ne puisse être glorieux pour les biens ou pour les connaissances, mais ce n'est pas le lieu de l'orgueil ; car en accordant à un homme qu'il est savant, on ne laissera pas de le convaincre qu'il a tort d'être superbe. Le lieu propre à la superbe est la sagesse ; car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage et qu'il a tort d'être glorieux ; car cela est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse : et c'est pourquoi, *Qui gloriatur in Domino gloriatur.* » — *Pensées*, édit. Havet, art. xxv, § 181, — t. II, p. 199.

² Voir surtout les chap. VII, XXIV, XXV, XXVI, — t. IX, pp. 552 et 564 et suiv. — Ces chapitres rappellent de près, par la pensée et souvent par l'expression, les passages des *Élévations* où sont exposées la création et la chute d'Adam.

ce sont des peintures de tous les genres d'orgueil, depuis César et Alexandre, « ces deux idoles du monde¹ », jusqu'aux parents qui « étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité... et les parent comme on fait un temple² »; depuis la femme « qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus³ », jusqu'aux « emportements des paysans pour des bancs dans leurs paroisses⁴ »; c'est l'analyse de la curiosité, ce défaut que l'auteur décrit si bien quoiqu'il en fût si éloigné⁵; c'est la satire amère des travers de l'esprit, la critique d'Homère et de Virgile qui étalent⁶ le vrai et le faux, de Boileau qui cherche à plaire en développant une thèse immorale, de Montaigne, qui « plaide contre l'homme la cause des bêtes et attaque en forme jusqu'à la raison », de Platon enfin qui condamne les vains écrits des poètes, mais par une autre espèce d'orgueil⁷. Bossuet malmène un peu tous ces beaux génies. Mais n'est-il pas inté-

¹ Chap. xvii, — p. 560.

² Chap. ix, — p. 556. — Cf. Ps. cxliii, 12 : *Filiæ eorum compositz : circumornatz ut similitudo templi.*

³ Chap. xvii, — p. 560. — Cf. la fin du chap. précédent.

⁴ Chap. xvi, — p. 559.

⁵ Chap. viii, — p. 553, et surtout p. 554, la *curiosité historique*.

⁶ Remarquons en passant l'emploi du mot *étaler* chez Bossuet : dans cet opuscule : « Les hommes *étalent* leurs filles... Dans Virgile, le vrai et le faux également *étalés*... »; dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* : « Un de ces exemples redoutables, qui *étalent* aux yeux du monde sa vanité tout entière; » dans les *Maximes et réflexions sur la Comédie* : Les actrices « *s'étalent* elles-mêmes en plein théâtre... Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en *étale* tous les attrails n'est pas non plus de lui... Saint Augustin reprenait des gens qui *étalaient* beaucoup d'esprit; » et *passim*.

⁷ Tous ces portraits des « beaux esprits » et des « philosophes » sont au chap. xviii, — p. 561; — cf. le chap. xix. — Boileau et Montaigne ne sont pas nommés : mais la satire des *Femmes* est clairement indiquée; il est également évident qu'il s'agit ici de Montaigne, comme dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v, § 1.

ressant de voir les grands auteurs, que nous sommes habitués à entendre vanter par la critique littéraire, jugés cette fois d'un point de vue tout autre et condamnés par un ascète qui, en méditant sur l'Écriture, ne voit en eux que des victimes de la concupiscence, et leur fait prendre rang « parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant*¹ ».

Pour qu'aucun genre de beauté ne manque à cet ouvrage, on y trouve le style le plus vif et le plus coloré dont Bossuet se soit jamais servi, et une page sur la nuit, curieuse pour l'époque et qui rappelle les descriptions de Lamartine : « Je me suis levé pendant la nuit avec David, pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées... Le soleil s'avancait et se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés : les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée, avec son croissant d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés². » Et, tandis que Bossuet donne un libre essor à toutes les qualités de son esprit, il ne s'écarte pas un instant de son sujet : le texte de l'Écriture fait le fond de son ouvrage, et en réunit toutes les parties dans une harmonieuse unité.

Après le *Traité de la Concupiscence*, il faut lire le *Discours sur la vie cachée en Dieu*, ou pour mieux dire « l'exposition de ces paroles de saint Paul : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui*³. » Dans cet opus-

¹ *Qui lætamini in nihilo*. — Amos, vi, 14. — Chap. xviii, — p. 561.

² Chap. xxxii, — p. 572. — Cf. Ps. viii. — La comparaison que Bossuet développe entre Dieu, soleil de l'âme, et le soleil qui éclaire la lune, était connue bien avant lui : mais il la rend neuve par la poésie dont il l'orne et le sentiment personnel dont il l'anime.

³ Pour cet opuscule encore, le titre actuel vient du neveu de Bossuet (1731). Dans l'original (au commencement du Ms. Fr. 12820),

cule, la satire des faiblesses et des vanités humaines repa-rait encore, mais moins vive et moins amère que dans le précédent, et Bossuet arrive vite à une peinture plus douce, celle de la vie « cachée en Dieu » et « cachée avec Jésus-Christ ». Ce tableau du fidèle mort aux choses de de la terre, mais uni à Jésus-Christ humble et ignoré, et rendu en lui participant de la vie divine, console l'esprit et le repose. Si Bossuet condamne si sévèrement « le monde et sa concupiscence¹ », il présente, à qui voudra s'en séparer, une vie pleine d'attraits pour l'âme vraiment chrétienne.

on lit cet avis, mis par Le Dieu en tête de l'autographe de Bossuet :
« Discours sur l'Épître du samedi saint, *Vous êtes mors*, etc., fait par feu Mgr l'Eu. de Meaux, en 1692, au temps de Pasques, pour madame de Luynes de Jouarre. Original de la main de l'auteur. »

¹ I Joan. II, 17.

CHAPITRE X.

BOSSUET COMMENTATEUR DE LA BIBLE.

§ 1.

L'EXPLICATION DE L'APOCALYPSE.

L'*Explication de l'Apocalypse* est le premier en date des commentaires publiés par Bossuet¹. Il est aussi le plus remarquable, et, ce qui fait grand honneur à l'auteur, celui à la composition duquel la collaboration eut le moins de part. Il ne semble pas en effet que la révélation de Patmos, non plus qu'aucun des livres du Nouveau Testament, ait été étudiée dans le détail par le *petit Concile*, avant que Bossuet se mit à composer son ouvrage. L'abbé de Langeron, dans une lettre du 16 avril 1688, dit bien qu'on s'était entretenu de l'Apocalypse, qu'on avait discuté en conversation, sinon en séance, quelques questions qui s'y rapportent². Mais

¹ *Apocalypse*, 1689 ; *Psaumes*, 1691 ; *Livres sapientiaux*, 1693.

² «... Je me suis répondu à une raison que je vous ai entendu dire à l'abbé de Fénelon et qui me frappait. » — *Lettre de l'abbé de*

on n'avait pas arrêté en commun un commentaire complet. Il est aisé de le voir à la surprise et à l'admiration que Langeron témoigne, après avoir lu la rédaction de l'évêque de Meaux : « J'ai lu, Monseigneur, toutes les notes sur l'Apocalypse, et je vous assure que j'ai été frappé comme un homme qui verrait naître tout d'un coup une grande lumière dans un lieu fort obscur¹. »

D'autre part, Le Dieu nous dit quelques mots des travaux personnels de Bossuet sur l'Apocalypse. En 1686 ou 1687, il l'avait commentée en quelques conférences devant les carmélites de Paris, et, ajoute l'auteur des *Mémoires*, « je croyois entendre saint Jérôme interprétant les Livres saints aux veuves et aux vierges chrétiennes² ». Un peu plus loin, Le Dieu dit encore : « En deux séances, chacune de trois heures, j'ai écrit sous lui, à Germigny, en 1688, au milieu de l'été, l'abbé Fleury présent, le plan et le canevas de son explication de l'Apocalypse, avec les citations du texte et les caractères des empereurs par les historiens, tant il possédoit sa matière, quoique d'une si longue discussion et d'une si grande variété³. » Cette même année 1688, le travail était achevé et soumis

Langeron, samedi saint (16 avril). *Œuvres de Bossuet*, édition de M. Lachat, t. XXX, p. 531. Cette lettre manque dans le *Bossuet* de M. Guillaume.

¹ Même lettre du 16 avril 1688, début. — Édition de M. Lachat, t. XXX, pp. 529-530.

² Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 87. — Voici la phrase complète, qui ne permet pas de décider si les conférences sur l'Apocalypse eurent lieu en 1686 ou 1687 : « J'étois présent à l'explication de l'Apocalypse et du Cantique, qui se fit en divers temps, en 1686, en 1687, en huit ou dix conférences ; et je croyois..., etc. » — A la page 86, Le Dieu cite les *Mémoires* des carmélites qui, après avoir parlé des conférences sur saint Paul, ajoutent : « En plusieurs autres temps, il a expliqué divers prophètes, l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques, et ces explications étaient de la même beauté que nous venons de dire, » c'est-à-dire « d'une beauté enchantée et de la plus grande utilité du monde. »

³ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 109.

à la révision de ce qui restait du *Concile*¹. En 1689, il était livré au public.

« J'ai examiné le commentaire, le texte à la main, dit Langeron dans la lettre déjà citée; le gros du dessein est merveilleux, et je mettrais ma main au feu que saint Jean n'a pu en avoir d'autre. Le détail surprend encore plus, et la facilité avec laquelle on dénoue les endroits qui paraissent les plus impénétrables, comme le nom de la bête, les 666 trouvés dans *Dioclès Augustus*, la bête qui est la huitième, qui n'est plus, qui était des sept; les deux bêtes, et le reste : il faudrait citer le livre entier². » Si le confident de Fénelon était si convaincu que l'évêque de Meaux avait rencontré juste, Bossuet lui-même ne l'était guère moins. Bien qu'il s'étonne, par moments, d'avoir eu la hardiesse de commenter la mystérieuse vision, il laisse voir, en vingt endroits, qu'il est persuadé d'en avoir trouvé le sens : dès la *Préface*, il se promet que le lecteur « verra la lumière croître toujours visiblement devant lui, et qu'il aura le plaisir de ceux qui, voyageant dans une nuit obscure, s'aperçoivent qu'insensiblement les ténèbres diminuent et que l'aurore naissante leur promet le jour prochain³ » ; dans le corps de l'ouvrage et dans les éclaircissements qui le suivent, il se félicite de ses explications; il ne croit pas « qu'il reste la moindre

¹ Il y a ici une petite difficulté pour déterminer la date à laquelle fut composé le commentaire. Nous venons de voir que Le Dieu raconte en avoir écrit « le plan et le canevas » au milieu de l'été de 1688; d'autre part, la lettre de Langeron, qui rend compte de la lecture du commentaire, sinon sous sa forme définitive, du moins dans une rédaction déjà assez complète, est datée du 16 avril de la même année 1688. Il faut que Le Dieu ait écrit par erreur 1688 au lieu de 1687, ou bien qu'il parle non du plan et du canevas du commentaire lui-même, mais de la *Préface*; ou des dissertations intitulées : *Dessein de la prédiction de saint Jean* et *Histoire abrégée des événements*, qui se placent entre le chap. iii et le chap. iv; ou de l'*Abrégé de l'Apocalypse* qui suit l'*Explication*.

² Bossuet de M. Lachat, — t. XXX, p. 530.

³ *Préface*, § xxvi, — t. I, p. 283.

difficulté pour ce qui regarde les sept têtes¹ » ; il espère détruire « avec la dernière évidence² » les objections qu'on pourrait soulever contre son système ; il déclare plusieurs fois que ses raisonnements sont « plus clairs que le jour³ » ; il va jusqu'à dire que « en lisant cette prophétie, quand on en tient la clef, on croit lire une histoire⁴ ».

Tout le monde ne partage pas cette conviction. Il est vrai que l'ouvrage de Bossuet a fait époque dans l'interprétation de l'Apocalypse, et que la plupart des catholiques venus après lui ont accepté en grande partie sa manière de penser ; mais ceux-là sont rares qui pensent voir « plus clair que le jour » en cette affaire, et peu de gens « mettraient leur main au feu » que les idées de Bossuet sont tout juste celles de saint Jean. Par bonheur, la question du vrai sens de l'Apocalypse est absolument étrangère à cette thèse. Ce n'est pas ici le lieu de faire œuvre de théologien ni d'exégète, mais de simple rapporteur littéraire. Il suffit de faire connaître brièvement l'ouvrage de Bossuet et ses mérites. Au reste, pour en bien juger, nous devons nous placer au point de vue de l'auteur du commentaire : Bossuet voit dans l'Apocalypse une prophétie proprement dite, et quiconque croit à l'Écriture pense nécessairement de même. Qu'on regarde ainsi les choses, et l'on reconnaîtra que l'*Explication de l'Apocalypse* est remarquable par l'originalité des vues, l'excellence de la méthode, la sagesse et le bon

¹ Après le v. 11 du chap. xvi, — t. I, p. 345.

² Chap. xix, *Objections*, — t. I, 351.

³ *Abrégé de l'Apocalypse*, § 26, — t. I, p. 368 ; — *Avertissement aux protestants sur l'explication de l'Apocalypse*, § 15, — t. II, p. 10 ; — *Ibid.*, § 16, p. 11 ; — *Ibid.*, § 49, p. 30. — Et en latin : « *Luce meridiana est clarius.* » — *De Excidio Babylonis*, art. xv, — t. II, p. 89 ; — et *alibi*.

⁴ *Récapitulation de ce qui a été dit depuis le chap. iv jusqu'au chap. xx*, — t. I, p. 354.

sens dont l'auteur fait preuve, par le style enfin et par l'éloquence.

Bossuet, si attentif d'ordinaire à ne rien dire que d'après les sentiments de l'antiquité chrétienne, ose davantage ici et propose plusieurs explications nouvelles et originales. C'est que les Pères n'ont pu donner une interprétation complète et suivie de l'Apocalypse¹; ceux qui en ont essayé quelques commentaires sont peu nombreux, et ceux-là même sont loin d'avoir rendu compte de tout : placés au milieu des luttes que décrit saint Jean, ils ne pouvaient en saisir l'ensemble²; retenus par leur patriotisme, ils n'osaient reconnaître trop ouvertement l'empire romain dans la Babylone et la prostituée; portés à croire que la chute de Rome et la fin du monde se suivraient de près, ils ne savaient comment distinguer ce qui, dans la prophétie, se rapportait à l'un ou à l'autre de ces événements³. Voilà pourquoi Bossuet, développant ces raisons, conclut que l'Apocalypse est un sujet où les Pères « n'ont pas tout vu », et où l'on peut « aller à la découverte » et pénétrer plus avant qu'ils n'ont fait⁴.

Mais si Bossuet croit pouvoir ajouter à ce qu'ont dit les anciens docteurs, il s'élève avec force contre les interprétations nouvelles et audacieuses auxquelles se livraient les protestants. Luther avait popularisé cette idée, déjà émise au quatorzième siècle par Jean Wiclef et au quinzième par Jean Huss⁵, que le Pape était l'Antéchrist, et

¹ Sur la conduite des Pères dans l'interprétation de l'Apocalypse, voir *Préface*, § xxii, — t. I, p. 283 et *passim*. — Sur saint Augustin, cf. § iv, — p. 276.

² *Explication de l'Apocalypse*, Préface, §§ xvi-xvii, — t. I, pp. 281 et suiv. — Bossuet explique que les prophéties restent souvent incomprises dans le moment même où elles s'accomplissent.

³ Cf. *Préface*, § vi, — p. 276; § xxii, — p. 283, et *passim*.

⁴ *Préface*, § xvii, — p. 281.

⁵ Cité par Bossuet, *Histoire des Variations*, livre XI, § 162, — t. III, p. 356.

l'Église romaine, Babylone¹. Les protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de France furent unanimes à adopter cette théorie. Ils construisirent de nombreux systèmes pour la faire cadrer avec l'ensemble du livre, et en même temps pour trouver annoncée dans le texte de saint Jean la ruine prochaine de la Babylone papale². Pierre Dumoulin, le ministre de Sedan, avait calculé que les prophéties devaient s'accomplir en 1689, qui se trouva être l'année même où Bossuet publia son commentaire³. L'Anglais Joseph Mède déclara que la persécution de la bête, c'est-à-dire la tyrannie papale, avait une durée limitée à 1260 ans : il ne fallait que savoir quand elle avait commencé pour savoir quand elle devait finir⁴. Le ministre Pierre Jurieu prit cette interprétation pour base de ses calculs ; dans son livre des *Préjugés légitimes*, il fit commencer en l'an 500 environ la corruption de l'Église romaine, ce qui la faisait tomber vers 1760⁵. Après la révocation de l'Édit de Nantes, il eut hâte d'avancer ce terme, et remania ses prédictions : il mit cette fois les débuts du règne de la bête vers l'an 450, au temps de saint Léon ; la chute de la papauté se plaçait ainsi entre 1710 et 1715, époque assez rapprochée pour con-

¹ *Histoire des Variations*, livre I, § 31, — t. III, p. 174.

² Pour le détail des systèmes protestants sur l'Apocalypse, voir le XIII^e livre de l'*Histoire des Variations*.

³ Pierre Dumoulin fait son calcul sur l'année 1689 dans son *Accomplissement des Prophéties* (qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage de Jurieu qui porte le même titre), publié à Sedan en 1624. — Voir Bossuet, *Avertissement aux protestants sur le prétendu accomplissement des prophéties*, — t. II, p. 1.

⁴ Joseph Mède, *Clavis Apocalyptica*, Cambridge, 1627. — Le principe de ce calcul consiste à prendre pour autant d'années les 1260 jours que saint Jean marque comme le temps de la persécution (Apoc. xi, 2, 3 ; — xii, 6, 14 ; — xiii, 5). — Joseph Mède faisait commencer le règne de la bête vers l'an 450, comme fit Jurieu dans son second ouvrage.

⁵ *Prejugez légitimes*, I^{re} partie, p. 128.

soler les Églises persécutées, assez éloignée cependant pour ne pas exposer l'auteur à être de si tôt démenti par les faits ¹.

Il a fallu dire un mot de ces systèmes pour montrer dans quelles circonstances fut composé l'ouvrage de Bossuet. Outre le désir qu'il avait d'être utile aux catholiques en publiant un bon commentaire sur un livre difficile de l'Écriture, l'évêque de Meaux espérait travailler à la conversion des protestants. C'était un bon moyen pour y parvenir que de leur mettre en main une nouvelle interprétation de l'Apocalypse, et de leur montrer dans ce livre autre chose que des anathèmes contre les papes ². Vers le même temps, c'est-à-dire dans les années qui suivirent la révocation de l'Édit de Nantes, M. de la Chétardie, qui fut depuis curé de Saint-Sulpice, travaillait dans le même dessein que Bossuet. Il publia en 1692, à Bourges, son *Explication de l'Apocalypse par l'Histoire Ecclesiastique, pour prémunir les Catholiques et les Nouveaux Convertis contre la fausse Interpretation des Ministres*. Il se rencontre avec Bossuet sur un certain nombre de points : par exemple, il voit comme lui dans la chute de Babylone celle de la Rome païenne : sur d'autres parties du livre, il a des vues différentes ³.

¹ *Accomplissement des prophéties*, II^e partie, ch. II, pp. 18, 20, 28.
— Cf. tout ce chap. II.

² Le commentaire de Bossuet n'est pas un écrit polémique : l'auteur s'applique avant tout à bien expliquer et à faire comprendre un livre de l'Écriture ; les allusions aux querelles religieuses y sont rares : elles ne paraissent guère que trois ou quatre fois. C'est indirectement que Bossuet réfute le système des réformés, en substituant une autre interprétation à la leur. La question du Pape Antéchrist est traitée d'une façon polémique dans l'*Avertissement aux protestants* placé à la suite de l'*Explication*, dans la dissertation de *Excidio Babylonis* et au XIII^e livre de l'*Histoire des Variations*.

³ Il diffère surtout de Bossuet en ce qu'il trouve dans l'Apocalypse l'histoire de l'Église partagée en sept âges, et insiste plus que l'évêque de Meaux sur les prédictions relatives aux derniers temps.

Un avis de l'imprimeur, placé en tête de la troisième édition de cet ouvrage, avertit que le modeste sulpicien, après avoir fait imprimer deux fois cette explication « dans une Province et dans un tems où elle sembloit utile, l'avoit enfin condamnée à l'oubli par respect pour celle de Monseigneur de Meaux ¹ ». S'il avait enfin consenti à une édition nouvelle, c'est que ses amis lui avaient représenté que son œuvre différerait assez de celle de Bossuet pour être conservée avec elle. Aujourd'hui, le commentaire de La Chétardie est encore estimé et consulté : celui de Bossuet est regardé comme une œuvre magistrale par tous les interprètes catholiques ².

Sans nous engager dans l'interprétation même proposée par l'évêque de Meaux ³, remarquons qu'il lui fallut,

¹ *L'Imprimeur au lecteur*, en tête de la 3^e édition, qui est imprimée à Paris. — Bossuet cite une fois La Chétardie, avec cet éloge : « *Doctus Chetardæus erudito commentario in Apocalypsim...* » — *De Excidio Babylonis*, art. xi, — t. II, p. 87.

² Bossuet cite parmi les commentateurs du siècle précédent qui lui ont servi de modèles : le jésuite Possines, le jésuite Louis d'Alcasar et le dominicain Grégoire Lopez, « une des merveilles de nos jours », mort avant d'avoir imprimé le commentaire « fondé sur les histoires » qu'il préparait. Quelques protestants mêmes étaient entrés dans la voie de l'interprétation historique, entre autres Hammond et Grotius ; et celui-ci aurait pu avoir un heureux succès dans son travail, « sans une erreur de chronologie où il est tombé ». — Cf. *Préface*, §§ xi, xii, xxvi, — t. I, pp. 279, 280, 285. — Il n'y a pas lieu de signaler parmi les devanciers de Bossuet le fameux Holzhauser. Bossuet ne lui doit rien. Il est même bien probable qu'il ignora son ouvrage qui, composé avant 1658, ne fut imprimé qu'en 1784.

³ Un détail est célèbre. Au son de la cinquième trompette, une étoile tombe du ciel ; la clef du puits de l'abîme lui est donnée ; quand elle l'a ouvert, il s'en échappe comme une fumée épaisse, et des sauterelles sorties de cette fumée se répandent sur la terre. (Apoc. ix, 1-12.) « C'est peut-être, dit Bossuet, l'endroit le plus difficile de la prophétie. » Aussi ne l'expliqua-t-on pas sans discussion. Fénelon et l'abbé de Langeron conjurèrent Bossuet de voir dans ces sauterelles dévastatrices des armées en marche contre Rome. (Voir lettre citée de Langeron, et le mémoire de Fénelon qui l'accompagne.) Mais Bos-

pour la trouver, une connaissance profonde et minutieuse de l'histoire. Soit que l'auteur résume tout le sujet de l'Apocalypse dans son *Histoire abrégée* des événements depuis la mort de saint Jean en l'an 101, jusqu'à l'an 410 où Rome fut prise par Alarie¹; soit qu'il étudie d'après saint Denys d'Alexandrie les maux de l'Empire au temps de Valérien, énumérant la peste, la guerre extérieure, la tyrannie dans les provinces, la famine, la majesté impériale abaissée, la victoire des Perses, la première invasion des Goths, et trouvant dans ces sept fléaux les sept coupes pleines de la colère de Dieu²; soit que, pour rendre compte des trois efforts du dragon contre la femme, il montre les trois temps de la dernière persécution, le premier de 303 à 311, le second en 312 et 313, le dernier de 319 à 323³; soit qu'il cherche dans Lactance le caractère de Maximien Hercule, de Maximien Galère et de Dioclétien, pour leur appliquer les traits du monstre au corps de léopard, aux pieds d'ours et à la gueule de lion⁴; soit qu'il remarque l'abdication et la rentrée au pouvoir de Maximien Hercule, la bête qui est à la fois le huitième roi et un des sept⁵; soit qu'il explique

suet, s'appuyant sur des interprètes anciens, y trouvait les hérétiques qui, comme les Juifs et les idolâtres, devaient affliger l'Église : il tint ferme à cette explication, et se borna, en parlant de l'étoile tombée, à remplacer Paul de Samosate, qu'il avait mis d'abord, par Théodote de Byzance, qui lui parut mieux convenir. Il faut remarquer ici la constance de Bossuet avec lui-même : en persistant à voir les hérétiques dans ce passage, il maintenait l'interprétation donnée par lui vingt ans auparavant : « Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie... » — *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, — t. VIII, p. 270.

¹ *L'Histoire abrégée* est entre le chap. iii et le chap. iv, — t. I, pp. 297 et suiv.

² Chap. xvi, — pp. 338 et suiv.

³ Chap. xi, fin, — p. 326.

⁴ Chap. xiii, — p. 329.

⁵ Chap. xvii, 1^{re} partie, — pp. 344-345. — Cf. Apoc. xvii, 11.

par Suidas, Lactance et Sozomène, comment Julien fit adorer la bête, anima son image et força les hommes à en porter le caractère¹; soit que, sur les dix rois barbares et les grandes invasions du quatrième et du cinquième siècle, il cite non seulement saint Augustin et saint Jérôme, mais encore Zozime, Paul Orose, Jornandès et Procope² : à chaque page, s'il ne force pas la conviction, il emporte du moins l'admiration par sa science historique et son habileté à faire par l'histoire le commentaire des Livres saints³.

Dans son *Explication de l'Apocalypse*, Bossuet fait en outre preuve de sagesse. Entre la chute de Rome et la vision de la nouvelle Jérusalem, qui est le ciel, il y a dans la prophétie de saint Jean un endroit mystérieux. Satan, enchaîné pendant mille ans, est délié; il séduit les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog; il les conduit au combat contre le camp des saints et contre la ville bien-aimée, jusqu'à ce que le feu descende et consume les ennemis du Christ⁴. Bossuet voyait ici une prophétie dont l'accomplissement est encore à venir, celle des luttes suprêmes de l'Église aux derniers jours du monde⁵. Non seulement il trouvait les derniers temps annoncés dans ce passage directement et au sens littéral, mais encore il croyait qu'ils sont prophétisés en

¹ Chap. xiii, — pp. 333-334.

² Chap. xvii, 2^e partie, et xviii, — pp. 345 et suiv.

³ Un autre mérite de Bossuet dans ce commentaire, mais qui intéresse les théologiens plus que les littérateurs, c'est d'expliquer constamment la Bible par la Bible elle-même; d'en connaître si bien le langage qu'il devine sous des expressions obscures les vraies pensées de l'écrivain; de rapprocher les passages semblables, pour trouver dans l'un l'explication de l'autre, dans les endroits clairs la solution des endroits difficiles. C'est encore ici la méthode *analogique*. On peut voir comme modèle de cette manière de faire son interprétation des 1260 jours, sur le chap. xi, — t. I, pp. 319 et suiv.

⁴ Chap. xx.

⁵ Voir l'explication du chap. xx, — t. I, p. 354.

figure dans le corps de l'Apocalypse et que la persécution romaine, décrite par l'auteur inspiré, symbolise celle de l'Antéchrist¹. S'il en est ainsi, l'interprète ne pourrait-il essayer de soulever le voile? ne pourrait-il nous dire comment il pense que les choses se passeront dans ces temps lointains, dont le mystère a bien des fois surexcité la curiosité chétienne? Bossuet se refuse absolument à la moindre hypothèse. L'exemple des commentateurs protestants qui cherchaient à lire dans l'avenir, l'exemple même des catholiques qui ont fait tant de calculs et de suppositions sur l'Antéchrist et sur la fin du monde, ne peuvent l'ébranler. Les rares passages où il fait allusion au sens éloigné de l'Apocalypse mettent en pleine lumière la réserve de son jugement :

« Autant qu'il me paraît que [ce deuxième sens prophétique] est possible, autant je le regarde comme impénétrable, du moins à mes faibles lumières. L'avenir se tourne presque toujours bien autrement que nous ne pensons; et les choses mêmes que Dieu en a révélées arrivent en des manières que nous n'aurions jamais prévues. Qu'on ne me demande donc rien sur cet avenir²... S'il reste quelque chose de plus à en expliquer, je le laisse à ceux qui en savent plus que moi, car je tremble en mettant les mains sur l'avenir³... J'en laisse l'explication à ceux qui verront venir de plus près le règne de Dieu, ou à ceux à qui Dieu fera la grâce d'en découvrir le mystère. Cependant l'humble chrétien adorera ce secret divin et se soumettra par avance aux jugements de Dieu, quels qu'ils doivent être et dans quelque ordre qu'il lui plaise de les développer : seulement il demeurera aisé-

¹ Cf. Explication du chap. x, *Réflexions sur les persécutions*, p. 316 ; — Explication du chap. xi, p. 319 ; — Fin de l'explication du chap. xix, p. 334 ; — *Préface*, § xv, p. 280.

² *Préface*, § xv, — p. 281.

³ Explication du chap. xx, — p. 338. — Cf. *ibid.*, p. 357.

ment persuadé qu'il y aura quelque chose qui n'est point encore entré dans le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, il désirera en tremblant de voir arriver bientôt le règne parfait de Jésus-Christ et il vivra dans cette attente¹. »

On sent l'éloquence dans ce passage et dans bien d'autres encore de ce commentaire. L'abbé de Langeron était d'avis qu'on la sentait trop : « Je trouve, Monseigneur, dans le récit et les notes, un style un peu trop magnifique : ces deux genres demandent une grande simplicité, et vous êtes plein de fentes par où le sublime échappe de tous côtés². » Le souvenir de Térence est heureux, et l'application à Bossuet en est spirituelle. Mais la remarque est-elle bien juste ? Cette idée de la distinction des genres n'est-elle pas un peu étroite ? Il est beau d'ailleurs d'aimer la simplicité, comme faisait Fénelon plus encore que son confident, et de proscrire la pompe du langage quand elle empêche le naturel. Mais la pompe et l'éloquence sont naturelles à Bossuet. Comment le blâmer de s'être abandonné à quelques mouvements oratoires, et d'avoir par moments imité dans son style la grandeur de langage du prophète qu'il interprétait ?

S'il fallait faire une remarque sur la forme de ce commentaire, elle porterait plutôt sur les répétitions. Comme tout homme qui croit avoir rencontré l'évidence, Bossuet est plein de discours : il lui arrive de reprendre tout au long dans le corps de l'ouvrage des raisonnements suffisamment indiqués dans des remarques préliminaires, et d'y revenir encore sous forme de résumé ou de conclu-

¹ Fin du chap. xix, — p. 354.

² *Lettre de l'abbé de Langeron*, — Bossuet de M. Lachat, t. XXX, p. 530. — Langeron, quoique les éditeurs ne mettent ici aucune note, fait évidemment allusion au vers connu de Térence, *Eun.*, act. I, sc. II, v. 60 :

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.

sion. Le retour des mêmes pensées nous frappe surtout quand, après l'*Explication de l'Apocalypse*, nous lisons de suite l'*Avertissement aux protestants sur le prétendu accomplissement des prophéties*, avec la *Récapitulation* qui le termine, et la dissertation de *Excidio Babylonis* contre Jacques Iselin et son professeur Werenfels¹. Il est vrai que ce dernier ouvrage, qui dans nos éditions suit immédiatement le commentaire, fut composé par Bossuet après un intervalle de douze ans. D'ailleurs, s'il y a quelque surabondance dans les explications de l'auteur, c'est un heureux défaut, surtout en un sujet obscur comme l'Apocalypse, que l'excès de la méthode et de la clarté.

§ 2.

COMMENTAIRES SUR LES PSAUMES ET SUR LES LIVRES
SAPIENTIAUX.

Les commentaires sur les *Psaumes* et sur les *Livres sapientiaux* sont moins exclusivement l'œuvre de Bossuet que l'*Explication de l'Apocalypse*. Ils sont le fruit des travaux du *petit Concile*. Dans la lettre latine au clergé de Meaux placée en tête des *Psaumes*, Bossuet lui-même parle clairement de cette collaboration², et ce qu'il en dit s'applique évidemment non seulement aux

¹ En 1701, Jacques-Christophe Iselin, en latin Iselius, soutint à Bâle une thèse latine pour combattre l'interprétation de Bossuet. Le professeur Samuel Werenfels, qui en avait été l'inspirateur, fit remettre la dissertation à Bossuet : celui-ci répondit par le *de Excidio Babylonis*.

² « *Adjutores nacti sumus viros egregios, etc.* » — *Epistola ad Clerum Meldensem*, — t. I, p. 2.

Psaumes eux-mêmes, mais encore aux commentaires qui devaient suivre, et par conséquent aux *Notes sur les livres de Salomon*, qui parurent deux ans après¹. La part qui revient au *petit Concile* ne ressort pas moins clairement de la confrontation des notes écrites par Fleury aux marges de la Bible de Vitré avec celles que Bossuet édita sous son propre nom².

¹ Il dit en effet d'une manière générale que le *Concile* a étudié l'*Écriture*, et ne fait pas de distinction entre son commentaire sur les Psaumes, qu'il dit explicitement venir de cette source, et ceux qui suivront : « Cœpimus evolvere Scripturas... Hinc Psalmi nostri prodeunt... Sequentur autem postea... nostra in Prophetas ac totum Testamentum Vetus... » — *Loc. cit.*, p. 3. — D'après M. Floquet, Bossuet, avant d'imprimer, aurait soumis sa rédaction aux *Pères* qui restaient à Versailles. Cela peut être. Bossuet eut toujours, — nous le savons d'ailleurs par l'histoire du livre de l'*Exposition*, — cette sagesse et cette modestie de consulter beaucoup et de ne publier qu'après avoir soumis ses œuvres à des amis éclairés. Cependant, pour le cas particulier qui nous occupe, la lettre de l'abbé de Langeron (16 avril 1688) citée par M. Floquet prouve que Bossuet soumit au *petit Concile* son *Explication de l'Apocalypse*, comme il a été dit plus haut, mais ne prouve rien pour les autres commentaires.

² Voici le détail des preuves. En comparant les notes marginales des Proverbes et de l'Ecclésiaste avec le commentaire imprimé, on voit que ces deux rédactions sont absolument semblables pour le fond et pour l'ensemble : les explications écrites aux marges de la Bible sont transportées, souvent mot pour mot, dans l'édition, avec les mêmes variantes d'après l'hébreu, les Septante, les versions chaldaïques et syriaques, et avec la même manière d'interpréter le texte : toutefois, le commentaire imprimé est plus long et plus développé ; il contient en grand nombre des pensées nouvelles, de nouveaux renvois aux différents livres de l'Écriture et surtout à saint Paul. Bossuet a donc repris le travail à Meaux : il en a fait ou fait faire de nouvelles copies, le remaniant à chaque fois, jusqu'à ce qu'il en regardât la rédaction comme définitive. — Pour le Cantique des Cantiques, la collaboration est prouvée par la même *Bible du Concile*, sur laquelle on lit des annotations aux treize premiers versets du premier chapitre. Ces notes prennent les marges de deux pages entières sur trois que le Cantique occupe dans l'édition de Vitré. Il est aisé de deviner ce qui se passa : on renonça à écrire sur cet

En entreprenant cette publication de notes latines sur l'Écriture, Bossuet, toujours ennemi des glossateurs prolixes, se proposait de donner un commentaire court et précis, qui dit tout le nécessaire pour faire comprendre, sans rien de plus, et qui fournit les secours indispensables pour une lecture rapide et complète du texte sacré. Dans les réunions de Versailles et de Saint-Germain, il s'était proposé d'éclaircir avec de savants amis les difficultés de la Bible : il voulait maintenant faire profiter tout le monde de ces travaux, où l'on avait mis en commun tant d'érudition et le fruit de tant de lectures ; et pour cela, il faisait un choix sobre, mais judicieux, des explications qui lui avaient paru les plus lumineuses : « *Multa perlegimus, pauca selegimus*, dit-il, ... *hæc, inquam, non abstrusa et recondita, hoc est plerumque vana, sed apta atque accommodata ad simplicem litteralemque intelligentiam, atque omnino utiliora quam ornatio-*

exemplaire le commentaire des sept autres chapitres et on prit des feuilles séparées. Nous avons de plus (*Collection Floquet*, 3^e carton, 9^e fragment) des restes d'une copie faite entre le *Concile* et l'impression. Ce sont quelques pages qui renferment la *Préface* et l'explication des deux premiers chapitres. Elles sont écrites de la main de Fleury, mais portent de nombreuses corrections et additions de celle de Bossuet. Cette rédaction n'est pas absolument semblable à celle de la *Bible* elle-même pour les treize premiers versets, ni à celle des éditions : elle tient le milieu entre les deux. — Le *Concile* dut aussi recueillir sur feuilles séparées ses remarques sur la Sagesse et sur l'Ecclésiastique. Bossuet, avant les réunions de l'assemblée, avait mis aux marges de ces deux livres un certain nombre de notes au crayon, sur lesquelles ou entre lesquelles Fleury pouvait difficilement écrire son commentaire. Il avait déjà été gêné par des notes semblables, mais moins nombreuses, qu'on distingue encore sous son écriture, pour placer le commentaire sur les Proverbes et sur l'Ecclésiaste. L'absence des notes marginales du *Concile* sur les deux derniers Livres sapientiaux ne doit donc pas nous empêcher de croire à la collaboration. — Les Psaumes ne sont pas annotés dans la *Bible du Concile*, et on ne peut en donner de raison : mais le témoignage de Bossuet sur la collaboration est formel.

*aut ambitiosiora*¹. » Pour prendre des exemples dans la littérature profane du dix-septième siècle, il cherchait à faire un travail analogue non au *Virgile* du P. La Cerda, mais à celui du P. de la Rue et à toutes ces excellentes éditions *ad usum Delphini*, dans lesquelles l'annotateur discret s'efface devant l'auteur, se contentant de guider le lecteur par quelques renseignements donnés à propos et de lui offrir au moment opportun toutes les ressources utiles à l'intelligence du texte.

Ce genre, appliqué aux Livres sacrés, était connu déjà et Bossuet avait des prédécesseurs et des modèles : Vatable d'abord, quoique ses notes n'aillent guère qu'à établir le sens littéral d'après l'hébreu ; Menochius, qu'on réimprime et qu'on lit encore de nos jours ; Jansénius d'Ypres, le commentateur des Évangiles, dont la « juste et suffisante brièveté » plaisait à Bossuet² ; Siméon de Muis, qui, d'après Bossuet encore, « emporte le prix, sans comparaison », parmi les interprètes catholiques des Psaumes³.

On voit, par le but et la méthode de l'évêque de Meaux, en quoi son travail diffère des *Explications* qui accompagnent la traduction des différents livres de l'Écriture, dans la Bible de Saci continuée par Du Fossé. Bossuet cherche surtout à éclairer le texte même, et ne fait qu'insinuer les applications morales ; Saci et Du Fossé s'arrêtent plus longuement à ces applications : ils promettent une « explication du sens littéral et du sens spirituel ⁴ »,

¹ *Epistola Illustrissimi Meldensis Episcopi*, en tête des Psaumes, — t. I, p. 3.

² *Lettre à Nicole*, 17 août 1693, — t. IX, pp. 79-80.

³ *Lettre au P. Mauduit, de l'Oratoire*, 7 mars 1691, — t. IX, p. 75. Muis est moins bref que Bossuet dans ses notes, et plus embarrassé d'érudition rabbinique.

⁴ Ces mots figurent dans le titre de plusieurs volumes. Les autres portent : « Avec une explication tirée des Saints-Pères et des auteurs Ecclésiastiques. »

et ils développent en effet les sens figurés et les leçons de vie chrétienne qu'on peut tirer de la Bible. Le commentaire de Bossuet ne peut servir qu'à aider dans la lecture de l'Écriture sainte ; le commentaire qui accompagne la Bible de Saci peut se lire pour lui-même : c'est un choix de réflexions tirées des saints Pères, qui, dans l'intention des auteurs, offre la matière d'une lecture spirituelle¹.

L'édition des Psaumes parut en 1691. Le texte est publié d'après la Vulgate et d'après la traduction de saint Jérôme. En tête est cette belle *Dissertation*, que les commentateurs modernes ne peuvent se dispenser de citer. Il est difficile de résumer mieux, d'exposer d'une manière plus nette et plus conforme à l'esprit français, tout ce qu'il importe de connaître quand on étudie les Psaumes : en quels temps, par quels auteurs, dans quelles circonstances ils furent composés ; quel usage en ont fait la Synagogue et l'Église ; quelles en sont les versions principales ; quelles sont les règles pour les comprendre, pour en trouver les sens mystiques ou moraux ; quelles en sont enfin les beautés littéraires.

La plupart de ceux qui ont longuement expliqué les Psaumes, parfois même les plus fameux auteurs, ont un défaut qui avait frappé Bossuet ; ils prennent le poème verset par verset, et tirent de chaque phrase toutes les applications qu'on y peut raisonnablement trouver, parfois même un peu plus : l'esprit se perd dans ces détails : il rencontre l'une après l'autre une foule de pensées, dont

¹ Les commentaires de Saci et de Du Fossé sont en effet beaucoup plus étendus que ceux de Bossuet. Les Psaumes de Bossuet, dans la première édition, forment un volume, et les cinq Livres sapientiaux un autre ; dans la Bible de Saci, il y a trois volumes pour les Psaumes (édités par Du Fossé, 1689), et un volume pour chacun des Livres sapientiaux (édités par Saci, 1672 *et suiv.*, sauf le Cantique, qui est de Du Fossé, 1694). — Aucune comparaison n'est possible entre les notes latines de Bossuet et l'œuvre oratoire de Massillon intitulée : *Paraphrase morale de plusieurs psaumes en forme de prière*.

il ne trouve pas la suite et la liaison : il ne voit plus rien à l'ensemble. Le lecteur peut d'autant plus aisément perdre ainsi de vue l'unité du poème, qu'elle n'est pas toujours facilement saisissable. On sait que Boileau se servait des cantiques sacrés pour appuyer sa théorie des écarts lyriques : il reprochait à ceux qui attaquaient les nobles hardiesses de l'indare de n'avoir « jamais conçu le sublime des Psaumes de David, où... il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité¹ ». Dans bien des cas, pour les Psaumes comme pour les odes antiques, l'étude approfondie des circonstances et la science des institutions montrent la liaison des pensées et des mouvements lyriques ; mais enfin, quelle qu'en soit la cause, il est sûr que le désordre existe en apparence : il est même sensible dans la poésie hébraïque plus encore que dans la poésie grecque : les Orientaux se plaisent à supprimer les transitions, à développer les comparaisons, à prolonger les digressions. C'est donc à l'interprète de guider l'esprit du lecteur au lieu d'achever de le dérouter en mêlant les explications et les sens divers.

L'un des mérites du travail de Bossuet, on peut même dire son mérite principal, c'est d'avoir rendu clairs les Psaumes, en faisant ressortir l'unité de chacun d'eux : « Le psaume ne vous touchera pas, dit-il, si vous le discutez minutieusement verset par verset, si vous le coupez phrase par phrase : concevez clairement l'idée du cantique, retenez-en la pensée générale..... voilà où il faut viser, voilà où il faut rapporter tous vos efforts². » Si le titre du psaume, tel qu'il est venu jusqu'à nous, est suffisant, c'est lui qu'il faut regarder sans cesse ; si, comme

¹ *Discours sur l'Ode.*

² « Non enim delectabit psalmus per singulos anxie versiculos excusus, ac velut articulatim incisus : tu mihi psalmi scopum, tu tenorem universum mente complectere. Ac si quidem in psalmorum titulis præfixa argumenta repereris, recte : sin minus, vel nostris utere, vel ho-

il arrive souvent, le titre manque, ou s'il est trop vague, Bossuet en ajoute un, court et précis : il avertit que le cantique est une prière, ou un chant d'actions de grâces, ou un poème moral, ou une prophétie : ce sont les paroles du pécheur qui pleure sa faute, ou de David fuyant devant ses ennemis, figure du Christ persécuté, ou des lévites chantant dans le sanctuaire les louanges de Dieu. Ce résumé exprime toujours une idée très simple : les notes éclairent le texte et l'expliquent dans le sens de cette pensée principale.

Peut-être y a-t-il quelque chose d'un peu factice à mettre trop d'ordre et trop d'unité dans les chants de l'antique Orient. Mais cette légère erreur, si même elle existe, n'est-elle pas compensée par les avantages d'une méthode si claire ? et n'est-on pas libre d'étudier dans une seconde lecture la marche souple et capricieuse du poème ? Il est aisé, quand on a bien saisi l'idée dominante, d'examiner ensuite comment l'auteur la développe, paraît s'en écarter, y ramène librement les images et les digressions. Il serait difficile, si le commentateur ne vous dirigeait par quelques mots précis, de découvrir par soi-même, au milieu des détours et des écarts lyriques, cette pensée principale qui existe toujours.

On voit assez, par tout ce qui vient d'être dit, que c'est au sens littéral que Bossuet s'attache. Non qu'il dédaigne les autres : il est trop pénétré de la tradition chrétienne pour ne pas donner aux mystères évangéliques le pas sur les figures qui les annoncent, pour ne pas reconnaître la nécessité de s'élever aux sens spirituels dans le chant des Psaumes, qui est la prière quotidienne de l'Église. Mais il sait aussi que le sens littéral est le fondement et la matière de tous les autres ; c'est lui qu'on doit tout d'abord bien pénétrer, pour monter ensuite plus haut, par le

rum exemplo alia ipse conquerere : huc deinde collima, huc omnia refer. » *Dissertatio de Psalmis*, cap. VII, § XXXVII, — t. I, p. 18.

moyen des figures et des analogies. Outre la *Dissertation* générale, quelques brèves réflexions mêlées aux notes viennent de temps en temps élever l'esprit du lecteur. Bossuet s'en tient là. Ne pouvant tout dire, il se borne à bien établir le sens primitif des cantiques inspirés, et à montrer la voie pour en tirer d'autres pensées ; il suppose que le lecteur travaillera par lui-même, et profitera de ses avis ; à chacun « d'ouvrir ses voiles à l'amour sacré ; celui que poussera l'esprit intérieur trouvera dans les Psaumes des choses si grandes, si merveilleses, si consolantes, qu'on ne peut ni les enseigner, ni les écrire, ni en prévoir l'abondance ¹. »

On sait au reste que Bossuet avait pratiqué le premier ces pieux conseils. Quand on lit les pages où il parle des consolations cachées dans la psalmodie, on se rappelle le temps où, chanoine de Metz, il était le premier de jour et de nuit à tous les offices ; on le voit, aux premiers coups de la cloche de Saint-Étienne, interrompre les soirées qu'il passait en famille, et prendre congé des siens en leur disant : « Je m'en vais à matines, » avec un ton de joyeuse piété que ses sœurs ne purent oublier, et qu'elles aimaient à rappeler ².

L'édition des Livres sapientiaux, si l'on met à part le Cantique des Cantiques, est un travail moins original que le commentaire sur les Psaumes. Bossuet remarque dans les Proverbes que le style change plusieurs fois, et il se met peu en peine d'examiner si ces changements répondent à des changements d'auteur, ou de prouver du moins, ce qu'il croyait plus vraisemblable, que le seul

¹ « Neque hic gradum figito : quin Davidem secutus, ac pias in laudes effusus, sancto amoris vela pandas : ibi agente intus spiritu, tanta illa, tam mira, tam beata fient, quanta nos nec docere, nec scribere, ac ne quidem animo providere possumus. » *Dissert. de Psalmis*, cap. VII, § XXXVII, — t. I, p. 18.

² Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 21.

Salomon a composé ces différents morceaux ¹ ; il insiste sur le but moral de l'Ecclésiaste, et démontre que tout s'y rapporte à cette dernière pensée que « la piété est le tout de l'homme ² » ; il établit la canonicité de la Sagesse et de l'Ecclésiastique : rien de tout cela n'est vraiment nouveau.

On s'était plaint que les notes sur les Psaumes étaient trop brèves et laissaient trop à deviner. Bossuet rappelle qu'il ne veut entrer dans aucune recherche curieuse ou subtile et se borne au nécessaire ; il demande un lecteur qui trouve quelque chose par lui-même et supplée par l'attention à ce que les notes n'apprennent pas ; il ne fait que lui mettre en main la clef des Écritures, et l'invite à pénétrer dans les secrets du Livre saint ; il veut moins rassasier l'esprit qu'exciter sa faim. Toutefois, après s'être justifié avec ce luxe de comparaisons, il annonce qu'il sera moins laconique dans le présent ouvrage : il se donnera libre carrière, montrant de temps en temps l'application à faire des sentences qu'il commente, les éclairant plus abondamment par d'autres textes analogues : parfois même, on le trouvera trop long ³.

En fait, à juger de la richesse d'un commentaire par la longueur des notes, celui-ci paraît au premier coup d'œil plus abondant que le précédent ; mais à prendre pour règle que tout commentaire est trop court qui ne dit pas tout ce qu'il faut, on trouvera en plusieurs endroits les notes sur les Livres sapientiaux plus courtes que celles des Psaumes. Quand on lit par exemple un verset comme celui-ci : *Fons vitæ, eruditio possidentis* :

¹ Excepté les paroles d'Agour (Prov. xxx), qu'il regardait seulement comme imitées des Proverbes de Salomon et écrites dans le même esprit. — Cf. *Præf. in Proverbia*, § iv, — t. I, p. 132.

² Eccl. xii, 13. — Cf. Exorde de l'Oraison funèbre de Condé, — t. VII, p. 317.

³ *Præf. in Prov.*, § x : *Notarumstrarum excusatur in plerisque brevitatis, in quibusdam prolixitas*, — t. I, p. 134.

doctrina stultorum fatuitas, on ne saisit pas du premier coup le sens de *possidentis* ¹ ; quand on rencontre quelques lignes plus bas : *Qui attonitis oculis cogitat prava, mordens labia sua perficit malum* ², on ne voit pas quel sentiment l'auteur veut exprimer par l'expression de visage qu'il décrit. Dans des cas semblables, l'œil du lecteur se porte d'instinct vers le bas de la page, et c'est avec un vrai désappointement qu'il n'y rencontre rien. On remarque, dans l'édition de Bossuet, un certain nombre d'endroits aussi obscurs où les notes manquent, d'autres où les notes trop concises ne suffisent pas à lever l'obscurité.

S'il est permis d'insister sur les légers défauts de ce commentaire, on peut reprocher encore à l'annotateur de ne pas faire effort pour approfondir les questions et pour résoudre les difficultés, de proposer souvent deux ou trois explications, en les joignant par la conjonction *vel*, ou par *alii vertunt*, sans prendre parti pour aucune, sans indiquer une préférence, et sans en donner la raison ³. Il est vrai que des discussions de ce genre auraient souvent entraîné l'auteur hors des bornes de son travail, et auraient nui à la brièveté qu'il s'était prescrite.

¹ Prov. xvi, 22. — « L'intelligence de celui qui possède ce qu'il sçait est une source de vie ; la science des insensez est une folie. » Saci.

² Prov. xvi, 30. — « Celui qui pense à de noirs desseins avec un œil fixe, exécute le mal en mordant ses lèvres. » Traduction de Saci, qui ajoute en note : « C'est la description d'un méchant homme, qui ayant résolu de faire une méchante action, l'exécute avec une audace et un emportement qui paroît sur son visage. » — Il est probable que ce verset doit être joint au précédent, ce qui donne un sens plus clair : « [29] L'homme injuste flatte son ami, il le conduit par une voie qui n'est pas bonne ; [30] il médite le mal avec un œil fixe, il l'exécute en se mordant les lèvres. » C'est Bossuet qui aurait dû fournir ces explications ou d'autres analogues.

³ On peut voir pour exemples : Prov. xi, 17, — t. I, p. 143 ; — Prov. xii, 18, 26, 27, 28 ; xiii, 7, — t. I, p. 144, etc., etc. — Parfois un des sens est préféré, parce qu'il est : *clarior*, *planior*, ce qui n'est pas toujours une raison scientifique.

Malgré ces quelques réserves, le commentaire sur les Livres sapientiaux est très bon. Le commentaire sur le Cantique des Cantiques est remarquable. On sait comment Bossuet comprend ce livre. Il y voit l'épithalame de Salomon et de la fille du roi d'Égypte, figurant allégoriquement l'union du Christ avec l'Église, et son union avec les âmes, surtout avec les âmes les plus parfaites et les plus élevées en sainteté¹. Il y a plaisir à le voir exposer et développer sa pensée : ce ne sont plus, comme dans les Livres de la Sagesse, quelques notes détachées, se rapportant à des proverbes détachés aussi ; ce n'est plus comme dans les Psaumes l'explication de morceaux lyriques peu étendus, c'est tout un poème commenté d'une façon suivie, largement interprété dans son sens littéral et dans son double sens mystique. Qu'on ne croie pas que cette multiplicité d'objets cause de la confusion : Bossuet a su répandre sur son travail cette clarté qui est une des qualités maîtresses de son esprit : dans les notes afférentes aux versets, il s'occupe surtout du texte lui-

¹ Origène, saint Jérôme, saint Bernard et la plupart des autres docteurs ne voient dans le Cantique des Cantiques qu'une pure allégorie : pour eux, l'Époux et l'Épouse n'ont aucune réalité historique : ils sont de purs symboles, tout comme l'époux et l'épouse qu'accompagnent les vierges sages et les vierges folles dans saint Matthieu, ou les autres personnages des paraboles évangéliques : le sens littéral se rapporte à Jésus-Christ. Pour Bossuet, au contraire, le sens littéral se rapporte d'abord à Salomon et à la fille de Pharaon : le Christ et l'Église, le Christ et l'âme fidèle, sont l'objet du sens figuratif. Cette manière de voir, sans être regardée comme contraire à l'orthodoxie, est moins commune parmi les interprètes catholiques. Au reste, Bossuet s'est servi pour s'aider dans son travail d'une foule de commentateurs, et même de ceux qui ne soutiennent pas la même opinion que lui. Il dit (*Préface*, § iv, — t. I, p. 173) qu'il s'est surtout attaché à Origène (Le Dieu le loue d'en avoir reproduit « la tendresse »), à Philon de Carpathos, évêque du quatrième siècle, et à saint Bernard ; il a consulté Théodoret, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, Aponius, Bède, saint Thomas, Gaspard Sanchez, Libert Fromond de Louvain, l'augustin dom Luiz de Léon.

même ; à la fin de chaque chapitre, il ajoute une explication qui développe les sens figuratifs et fait voir la suite et la marche de l'action.

Bossuet se montre, dans cet opusculé, théologien et humaniste tout à la fois : ces deux mérites se trouvent rarement ensemble, et quand il se rencontrent harmonieusement réunis ils causent un singulier plaisir.

Ce qui nous charme, ce n'est pas le mélange du sacré et du profane, mélange qui, au dix-septième siècle, était souvent maladroit, dans beaucoup d'œuvres d'art par exemple, ou dans la littérature de troisième ordre. On sait que Cotin, dans sa *Pastorale sacrée*, avait pris ce même Cantique des Cantiques pour prétexte à débiter des fadaises. Il veut y trouver de vive force « un Poème Dramatique ou une Poésie representative¹ », et même une pièce en cinq actes. Il est vrai que l'intrigue se noue au troisième acte², et qu'elle commence à se dénouer au quatrième³, ce qui n'est peut-être pas selon toutes les règles. Charles Cotin a cru ajouter à l'agrément de son œuvre en y mêlant une traduction en vers de sa façon. Les gens de cette école ne sont guère théologiens et sont pauvres littérateurs. Mais il est agréable de voir un vrai savant dans la science sacrée qui soit en même temps un homme de lettres ; qui ne connaisse pas seulement les ouvrages des Pères et les raisonnements de l'École, mais

¹ *La Pastorale sacrée*, iv^e Discours, Du dessein de l'Autheur, — p. 211.

² Act. III : « Icy commence l'intrigue ou le nœud de la pièce. » — Cotin s'efforce de trouver son intrigue au chap. v, où l'Épouse ne répond pas immédiatement à l'Époux.

³ Acte IV : « Le denoûement commence par la connoissance qu'a l'Époux de la véritable passion de son Épouse. » M. Saint-Marc Girardin a étudié le commentaire de Bossuet, la *Pastorale sacrée* de Cotin et les *Idylles spirituelles* de Godeau, dans son *Cours de littérature dramatique*, chap. XLII, — nouvelle édit., tome III, pp. 142 et suiv. Malgré quelques paroles sévères, il se montre en somme bien indulgent pour Cotin.

qui ait lu les auteurs profanes, qui les goûte et sache au besoin les citer à propos ; dont l'esprit soit ouvert à toutes les beautés de la poésie, et qui ressente parfois pour elles un enthousiasme sincère.

C'est en artiste que Bossuet comprend le chant de Salomon comme un poème pastoral, et que, s'appuyant sur la coutume hébraïque de célébrer durant sept jours les fêtes du mariage, il le partage en sept journées¹. C'est en humaniste qu'il mentionne jusqu'à six fois dans ses notes la *xviii^e* idylle de Théocrite, comparant les amis de l'Époux et les compagnes de l'Épouse aux vierges de Sparte qui, dans le poème grec, chantent l'épithalame d'Hélène et de Ménélas. Homère et Virgile sont aussi nommés tour à tour et cités comme témoins des coutumes simples et champêtres de « l'antiquité² ». Parfois, ces souvenirs classiques sont des plus gracieux : à propos de l'Époux qui adjure les filles de Jérusalem « par les biches et les cerfs de la campagne », Bossuet remarque que Salomon leur rappelle leurs plaisirs, les biches et les cerfs qu'elles s'exercent à poursuivre ; car sans doute les vierges de la Palestine étaient chasses-resses, comme celles de Tyr, que Virgile dépeint portant le carquois³.

Mais dans ce livre et dans ses autres commentaires, lorsque l'auteur se sert de quelque réminiscence profane, il ne fait jamais de rapprochements dont la disparate puisse choquer ; il garde merveilleusement la mesure et le bon goût : s'il invite parfois les lettres et la poésie à éclairer ou à embellir la doctrine, il reste toujours évêque et théologien ; il se tient dans les hauteurs de la science

¹ Il faut convenir qu'au point de vue purement exégétique les divisions indiquées par Bossuet sont fort contestables.

² Bossuet se faisait de « l'antiquité » une idée poétique, mais un peu vague.

³ *Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram....*
Æn. I, 340. — Note de Bossuet sur *Cant.* II, 7, — t. I, p. 176.

sacrée ; s'il descend sur la terre, il la touche à peine, et, s'élevant au-dessus des pensées humaines, il remonte promptement vers les sommets ¹.

§ 3.

COMMENTAIRES PERDUS OU APOCRYPHES.

Bossuet se proposait très certainement de publier des notes sur tous les livres de la Bible ². S'il avait pu accomplir tous ses projets, après les Psaumes et les Livres sapientiaux, il aurait édité les Prophètes, qui suivent dans la Vulgate, puis il serait revenu aux autres parties de l'Ancien Testament, et aurait fini par le Nouveau. C'est le plan qu'il trace lui-même dans sa lettre placée en tête des Psaumes et dans la *Préface sur l'Ecclésiastique* ³. Nous voyons même qu'il s'était mis à l'œuvre pour remplir ce programme. Dans une lettre à Nicole, datée du

¹ « Accedant boni sanctique interpretes,... qui, ut hoc quoque ex Canticis sumamus, caprearum cervorumque more, vix pede terram attingant : mox transilient sensus humanos, atque ad excelsa se efferant. » *Præf. in Cant.*, § IV, — t. I, 473.

² « Son dessein étoit de donner ces notes au public, et non seulement sur les livres qu'on vient de dire, mais encore sur tout le corps de la Bible, et aussi bien sur le Nouveau Testament que sur l'Ancien. » Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 168. — Le privilège placé à la fin des Psaumes, daté du 1^{er} septembre 1689, porte : « *Notas in universam sacram Scripturam, à Jacobo Benigno Bossuet.* »

³ « Sequentur autem postea, nusquam interruptis operis, nostra in Prophetas ac totum Testamentum Vetus : per hæc si vita, si mens bona adfuerit, Deo auctore ac duce deveniemus ad Novum. » — *Epist. ad clerum Meldensem*, — t. I, p. 3. — « Cum jam ad Prophetas promissa nostra nos vocent. » — *Præfatio in Ecclesiasticum*, § v, — t. I, p. 199.

17 août 1693, il revient sur la question des notes longues ou courtes, prend parti pour les notes courtes, et déclare qu'il « ira son train » dans cette voie ¹. Comme la lettre est postérieure à la publication des Livres sapientiaux ², c'est évidemment dans l'édition des Prophètes qu'il compte « aller son train ». Le Dieu nous dit que ce furent les autres occupations de Bossuet, et surtout la réfutation du quiétisme, qui le détournèrent de son travail ³. Plus tard, dans les dernières années de sa vie, il se préparait de nouveau à poursuivre son entreprise, parce que, dit Le Dieu, « plus il s'est appliqué à la réfutation des erreurs de M. Simon et des autres jadaïsans, plus il a vu la nécessité de venir au détail de chaque livre de la sainte Écriture, pour arrêter, s'il est possible, le cours des fausses interprétations ⁴. »

Ses notes sur quelques livres prophétiques ou historiques étaient-elles déjà à peu près disposées pour l'impression quand il fut arrêté dans ses desseins ? A-t-il laissé en mourant les manuscrits de quelques œuvres exégétiques aujourd'hui perdues ? Cette question a été diversement résolue. M. Lachat croit pouvoir affirmer que les ouvrages imprimés comprennent tous les commentaires rédigés par Bossuet : d'après lui, les éditeurs et les chercheurs du dix-huitième siècle qui ont signalé d'autres cahiers manuscrits ont conté des fables, ou bien ont voulu parler soit des marges de la fameuse Bible, soit de quelques « notes éparses » ; mais ils n'ont pu avoir connaissance d'aucun « commentaire suivi, régulier, prêt à paraître au jour ⁵ ».

¹ Tome IX, pp. 79-80.

² Dans cette même lettre, Bossuet se plaint des fautes que les imprimeurs ont laissées dans cet ouvrage. « Il y a des fautes dans le *Salomon* qui me font de la peine. »

³ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 169.

⁴ *Ibid.*

⁵ Edit. Lachat, t. I, *Remarques historiques*, p. vii. M. Lachat ter-

Cette opinion ne paraît pas soutenable, quand on examine les témoignages qui nous parlent de commentaires bibliques que nous n'avons plus, et nous les représentent comme presque entièrement disposés pour la publication. Il semble bien prouvé qu'il existait, dans la première moitié du dix-huitième siècle, au moins deux exemplaires manuscrits de notes sur la Genèse et sur les Prophètes, du moins sur les principaux, certainement sur Isaïe et Daniel : l'un de ces deux exemplaires contenait aussi le livre de Job.

Une de ces copies, probablement l'autographe ou celle qui portait le plus d'additions de la main de Bossuet, appartenait au neveu de l'auteur. Le privilège du du 2 décembre 1727 ¹ qui l'autorise à publier les œuvres encore inédites de son oncle porte : *Notæ in libros Genesis et Prophetarum*. Le libraire Albrizzi de Venise, qui imprimait de son côté les œuvres de Bossuet, connaissait, peut-être par ce même privilège, l'existence de ce manuscrit : il en parle dans la lettre qu'il écrivit le 25 avril 1735 à l'évêque de Troyes, pour lui demander les matériaux nécessaires à son édition ². L'évêque, dans sa réponse, ne fait aucune allusion à cet article. On ne sait ce qu'a pu devenir le précieux cahier.

Le P. Desmolets, dans l'édition qu'il donna en 1723 de la *Bibliothèque sacrée* du P. Le Long, parle d'une autre

mine sa dissertation par cette phrase énigmatique, peu liée d'ailleurs à ce qui précède : « Mais nous ne pouvons tout dire ; qu'on examine et qu'on prononce : *Sub judice lis est*. »

¹ Ce privilège remonte à 1708 ; mais le neveu de Bossuet ne s'en étant pas servi pendant vingt ans, le fit renouveler en 1727 : et on le cite en général avec cette dernière date, qu'il porte dans l'édition des *Méditations*.

² Cette lettre d'Albrizzi se trouve traduite avec une copie de la réponse de l'évêque de Troyes, au séminaire de Meaux, carton F, n° 1. Albrizzi dit : « Voicy maintenant le Catalogue des ouvrages manuscrits dont j'ay pu avoir connoissance outre ceux dont je viens de parler : 1^o *Notæ in libros Genesis et Prophetarum*... »

copie qui faisait alors partie du cabinet d'Alexandre Le Roi : elle contenait les notes sur Job, Isaïe et Daniel ¹. Enfin, en 1741, le catalogue de la bibliothèque de M. Lepelletier des Forts porte au n° 50 : *Jacobi-Benigni Bossuet notæ et commentaria* [sic] *in libros Genesis.... in Isaïam et Prophetas* ². Cette copie est très probablement différente de celle que possédait l'évêque de Troyes, encore vivant en 1741 ³. Les éditeurs de Versailles disent qu'on la supposait venue de l'abbé Fleury, et cette conjecture ne manque pas de vraisemblance. D'autre part, peut-on l'identifier avec celle du cabinet d'Alexandre Le Roi ? Les variantes dans les titres sont assez fortes pour faire croire plutôt à une troisième.

En tous cas, ce manuscrit du catalogue Lepelletier des Forts est celui dont on a le plus longtemps suivi la trace. A la mort de M. Lepelletier, il fut acheté par le libraire Barrois, chez qui l'abbé C.-F. Le Roi atteste l'avoir vu, pendant qu'il travaillait avec Pérau à éditer Bossuet. Barrois le vendit à M. de Mazaugues. De la bibliothèque de M. de Mazaugues, le cahier passa dans celle de l'évêque de Carpentras. On croit que celui-ci le donna avec d'autres ouvrages précieux au pape Benoît XIV. Benoît XIV laissa tous ses livres à l'Oratoire de Bologne, et la biblio-

¹ *Bibliothèque sacrée*, p. 647.

² Ce catalogue fut fait lorsqu'on vendit cette bibliothèque. Il est cité ici sur la foi de Déforis, *Préface* du tome I de son édition.

³ Très probablement, et non certainement, car de 1727 à 1741 l'évêque de Troyes avait eu le temps d'aliéner plus d'un manuscrit. M. Lachat écrit cette phrase bien à la légère (tome I, *Remarques historiques*, p. vii) : « Enfin Lepelletier des Forts, quoi qu'en dise son catalogue, ne possédait aucun autographe de Bossuet, car l'évêque de Troyes était encore le seul propriétaire de tous ses manuscrits. » Cependant le même critique avait dit quelques lignes plus haut que l'évêque de Troyes laissait les autographes de Bossuet « s'égérer en des mains étrangères ». Mais en réalité, le catalogue Lepelletier ne dit nullement que la copie signalée fût autographe : c'est M. Lachat qui ajoute ce trait.

thèque de l'Oratoire fait aujourd'hui partie de la bibliothèque publique de la même ville. Instruits de ces faits, les éditeurs de Versailles firent à Rome et à Bologne des démarches qui n'eurent aucun résultat. Peut-être les commentaires inédits ont-ils péri maintenant. Peut-être, s'ils n'ont pas de titre et s'ils sont écrits de la main de Fleury ou de Le Dieu, ou de quelque secrétaire inconnu, dorment-ils dans quelque bibliothèque d'Italie, sans que rien révèle qu'ils sont l'œuvre de Bossuet.

Peut-être a-t-on eu tort de les chercher en Italie. La série des possesseurs du manuscrit, telle qu'elle vient d'être exposée, est, avec quelques corrections de détail, celle qu'ont donnée D. Déforis et les éditeurs de Versailles; mais il y a dans cette chaîne un anneau peu solide, celui qui joint Benoit XIV à l'évêque de Carpentras : Déforis savait que ce prélat avait fait au pape des dons importants en livres et manuscrits; il a supposé que les notes de Bossuet en faisaient partie : cette conjecture pourrait bien être complètement gratuite. Toutefois s'il est aisé d'ébranler l'hypothèse de Déforis, il est difficile d'en proposer une autre et de dire où chercher pour retrouver la trace des commentaires perdus.

Après avoir parlé des œuvres disparues, il reste à dire un mot des œuvres apocryphes. Un recueil de *Lettres et opuscules de Bossuet*, publié en 1748, contenait¹ des *Notes sur saint Luc et sur saint Jean* : comme elles étaient faibles, parfois bizarres, qu'il n'en reste pas de manuscrit, et que l'auteur du recueil ne disait pas d'où il les avait tirées, les éditeurs de Versailles les jugèrent apocryphes, et elles n'ont été reproduites dans aucune des éditions suivantes.

Il y a quelques années, la *Revue des Sciences ecclésiastiques* publiait sous ce titre : *Fragments inédits*

¹ P. 239.

attribués à Bossuet ¹, une suite de pensées et de fragments, dont la plupart sont des réflexions sur l'Écriture sainte. Celui qui les éditait a gardé l'anonyme, se contentant de dire qu'il les prenait dans les manuscrits de la Visitation de Nancy. Deux ans plus tard, un article publié dans la même revue est venu jeter un peu de lumière sur cette question ². Les manuscrits de Nancy sont des notes prises par des religieuses du dix-huitième siècle pour leur édification personnelle. Quelques-unes de ces notes sont copiées sur des ouvrages de Bossuet, manuscrits alors, mais aujourd'hui connus et édités. Encore les copistes ont-elles souvent mêlé aux pensées de Bossuet celles d'autres auteurs ou même les leurs propres. Jusqu'à plus ample informé ³, il n'y a donc rien de nouveau ni d'inédit à tirer de ces recueils ⁴.

¹ *Revue des Sciences ecclésiastiques*, n^{os} de mai, juin et août 1880. On a fait un tiré à part.

² Article de M. l'abbé Vacant. — *Revue des Sciences ecclésiastiques*, tome XLV (1882), pp. 365 et suiv.

³ *Jusqu'à plus ample informé*, car il faudrait que les manuscrits de Nancy eussent été dépouillés complètement et examinés par d'habiles critiques, pour qu'on pût affirmer qu'ils ne contiennent aucun fragment inédit de Bossuet.

⁴ On ne peut attacher aucune importance à la publication de M. Albert Gandelet : *Œuvres inédites attribuées à Bossuet*. Ce sont quelques opuscules, venant eux aussi de la Visitation de Nancy. L'éditeur les donne sans commentaire et sans la moindre recherche sur leur authenticité, se contentant de dire qu'ils sont « *peut-être* » de Bossuet. Un avis placé en tête du volume avertit de plus qu'on a fait quelques changements au texte des manuscrits qu'on publie. C'est se moquer que d'éditer ainsi. D'ailleurs ce volume ne contient rien qui ait directement rapport à l'Écriture sainte. Ce sont des opuscules ascétiques sur diverses vertus chrétiennes.

CHAPITRE XI.

LA BIBLE ET BOSSUET POLÉMISTE.

§ 1.

LES MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

L'évêque, dépositaire des saintes Écritures, ne doit pas s'en servir seulement pour prêcher, pour instruire, pour diriger les âmes, mais encore pour combattre l'erreur et maintenir la saine doctrine ; et si l'on s'attaque aux Écritures elles-mêmes, il doit s'armer pour les défendre. Bossuet ne manqua pas à cette obligation de sa charge. Il nous faut maintenant le suivre dans ses luttes contre ceux de ses contemporains qui lui parurent s'écarter de l'orthodoxie.

Parmi les œuvres polémiques de Bossuet, il n'en est pas de plus connue dans le monde littéraire que les *Maximes et réflexions sur la Comédie* qu'il opposa en 1694 à la *Lettre d'un théologien* publiée en tête des œuvres de Boursault.

Dans cette affaire, Bossuet ne se contenta pas de citer l'Évangile : il en pratiqua les conseils à la lettre. Jésus-Christ dit en effet : « Reprenez votre frère entre vous et lui ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère ¹. Mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Église ². » Et Bossuet écrit au P. Caffaro, qu'on soupçonnait d'être l'auteur de la *Lettre* en faveur de la comédie : « C'est à vous-même, mon révérend Père, que j'adresserai d'abord en secret entre vous et moi, selon le précepte de l'Évangile, mes plaintes sur une lettre... que tout le monde vous attribue... Je vous en fais mes plaintes à vous-même, comme un chrétien à un chrétien, et comme un frère à son frère... Si vous ne m'écoutez pas, j'appellerai des témoins et j'avertirai vos supérieurs ; à la fin, après avoir épuisé toutes les voies de la charité, je le dirai à l'Église, et je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine ³. »

Le P. Caffaro a donc raison de dire, dans sa réponse, que Bossuet « sait les règles de l'Évangile ⁴ ». Bossuet accepta les explications du bon théatin ; il admira sa loyauté parfaite dans son désaveu envoyé à l'archevêque de Paris ⁵ ; et en publiant quelques mois après les

¹ Matt. xviii, 15. — Traduction de Bossuet, *Sermon sur la Charité fraternelle*, mardi de la 3^e semaine de carême 1666, exorde et 2^d point, — t. VI, pp. 550 et 553.

² Matt. xviii, 16, 17. — Traduction de Saci.

³ *Lettre au P. Caffaro*, début et fin, — t. IX, pp. 85 et 91. — Le secret de cette correction fraternelle resta vraiment entre Bossuet et Caffaro : la lettre ne fut publiée que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, par Desprez de Boissy (*Lettres sur les Spectacles*) et par D. Déforis.

⁴ *Réponse du P. Caffaro à Bossuet*, dans les *Maximes et réflexions sur la Comédie* éditées par M. Gazier, p. 18. — La réponse du P. Caffaro manque dans le *Bossuet* de M. Guillaume.

⁵ On sait que le P. Caffaro était seulement l'auteur d'une dissertation latine manuscrite où la comédie n'était pas jugée très sévère-

Maximes et réflexions, il déclara qu'il attaquait seulement une doctrine qui avait fait scandale.

Bossuet montre les dangers du théâtre par des analyses morales délicates et profondes ; il condamne les spectacles par l'autorité des Pères et des conciles ; il explique, et en passant critique un peu, la doctrine de saint Thomas ; il répond aux objections de la *Lettre*.

L'auteur de celle-ci s'autorisait du silence de l'Écriture, qui ne dit rien des théâtres. Mais Bossuet a étudié d'assez près les Livres saints pour savoir ce qu'ils enseignent, même sur les points dont ils ne parlent pas explicitement. Si la Bible ne dit rien des théâtres, elle ne dit rien non plus des combats de gladiateurs : et qui oserait les croire permis ? Il suffit que les comédies soient condamnées « par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes¹ ». Saint Jean n'a rien oublié lorsqu'il a condamné le monde et la concupiscence² ; et saint Paul ne laisse aucune place à la comédie parmi les pensées dont il veut que les fidèles occupent leur esprit³. Les Juifs ne connaissaient pas les spectacles : il n'y avait parmi eux « qu'un seul poème dramatique et c'est le Cantique des Cantiques⁴ » : encore n'en

ment, mais l'était cependant avec moins d'indulgence que dans la *Lettre* éditée. Quelqu'un — on soupçonne D. Chrysostome Boursault, théatin, fils du poète — se procura la dissertation manuscrite et la publia après l'avoir traduite et modifiée.

¹ *Maximes et réflexions*, § xx, — t. IX, p. 100.

² 1 Joan. II, 15 et seq. — C'est le passage même qui est commenté dans le *Traité de la Concupiscence*. Au reste, ce *Traité* et les *Maximes et réflexions* présentent un certain nombre de passages similaires.

³ « Au reste, mes frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint (selon le grec : tout ce qui est chaste, tout ce qui est pur), tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant ; s'il y a quelque vertu parmi les hommes et quelque chose digne de louange dans la discipline, c'est ce que vous devez penser. » — Philipp. IV, 8 ; — cité par Bossuet, *Maximes et réflexions*, § xx, — t. IX, p. 100.

⁴ *Maximes et réflexions*, § XXI, — t. IX, pp. 100-101. — Le Cantique

permettait-on pas la lecture à tous les âges. Pour les théâtres, « ces inventions de la Grèce », ils les ignorèrent toujours : « et après ces louanges de Balaam : *Il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divination*, on pouvait encore ajouter : Il n'y a point de théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations¹ ». C'est peut-être parce que ce genre de plaisir était inconnu en Judée que Jésus-Christ et les apôtres n'en ont rien dit. « Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs ; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connaissait pas². »

Bossuet parle en un endroit de cet opuscule du « sérieux de la vie chrétienne³ ». Ce mot explique bien l'esprit du christianisme tel qu'il le comprend. Il est aisé, en rapprochant les passages de l'Écriture sur lesquels il se fonde, de décrire « le sérieux de la vie », avec lequel certains plaisirs, et la comédie en particulier, sont incompatibles. Le fidèle doit garder son âme recueillie et élevée vers Dieu, dans la crainte « d'étouffer en soi l'esprit de prière et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de Jésus-Christ, doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur⁴ ». Il doit

des Cantiques est en effet « un poème dramatique », en ce sens qu'il est tout entier dialogué. Le ridicule commence quand on veut, avec Cotin, y trouver les cinq actes avec une exposition, un nœud, un dénouement.

¹ *Maximes et réflexions*, § xx, — t. IX, p. 400. — Cf. Num. xxiii, 21, 23.

² *Maximes et réflexions*, § xx, — t. IX, p. 400.

³ Dans le titre du § xxxiii, — p. 408.

⁴ *Maximes et réflexions*, § xii, — p. 97. — Cf. Zach. xii, 10 : Spiritum gratiæ et precum ; — Luc. xviii, 1 : Oportet semper orare et non deficere ; — Ps. ix, 38 (*alias x sec. Heb.*, 47) : Desiderium pauperum exaudivit Dominus : præparationem cordis eorum audivit auris tua.

vivre de la vie de l'Église : aux jours de la pénitence, dans les temps « d'expiation et de propitiation pour les péchés¹ », il doit « affliger son âme² » par le jeûne et prendre part à la tristesse de l'Église, qui pleure l'absence de son Époux³ ; aux jours de fête, il doit se reposer, pour que ceux dont le travail est continuuel aient un peu de relâche⁴ : mais qu'il se garde de regarder « le sabbat comme un jour de délices, ou comme un jour d'ostentation et de gloire humaine. Vous vous délecterez, dit [Isaïe], dans le Seigneur⁵. » Qu'il évite la folle gaieté du monde, cette fausse joie qui « afflige le Saint-Esprit⁶ » ; les paroles oiseuses dont il devra rendre compte à Dieu⁷ ; cet « art de faire rire » que la Bible latine appelle *scurrilitas*, et que saint Paul désigne dans l'original par εὐτραπελία, mot dont Aristote voudrait faire le nom d'une vertu⁸. Qu'il

¹ *Maximes et réflexions*, § xxviii, — p. 104. — Cf. Levit. xvi, 30 : In hac die expiatio erit vestri ; — xxiii, 28 : Dies propitiationis est, ut propitiatur vobis Dominus Deus vester.

² *Maximes et réflexions*, § xxviii, — p. 103. — Cf. Levit. xvi, 29 : Affligetis animas vestras, — et alibi passim.

³ *Ibid.*, — p. 104. — Cf. Matt. ix, 15 : Venient autem dies cum auferetur ab eis sponsus : et tunc jejunabunt.

⁴ *Maximes et réflexions*, § xxx, — p. 105. — Cf. Exod. xxiii, 12.

⁵ Bossuet, *ibid.* — Cf. Is. lvm, 13, 14 : Si averteris a sabbato pedem tuum, facere voluntatem tuam in die sancto meo et vocaveris sabbatum delicatum, et sanctum Domini gloriosum... Tunc delectaberis super Domino.

⁶ *Maximes et réflexions*, § xxxiii, — p. 108. — Bossuet cite le commentaire de saint Basile sur Ephes. iv, 30 : Nolite contristare Spiritum Sanctum.

⁷ *Maximes et réflexions*, § xxxi, — p. 106. — Cf. Matt. xii, 36.

⁸ *Maximes et réflexions*, § xxxi, p. 106. — Cf. § xxxii. — Omnis immunditia aut avaritia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos : aut turpido, aut stultiloquium aut scurrilitas ; — Πᾶσα ἀκαθαρσία ἡ πλεονεξία μηδὲ ὀνομαζέσθω ἐν ὑμῖν, καθὼς πρέπει ἁγίοις, καὶ ἀισχροσύνης, καὶ μωρολογίας, ἡ εὐτραπελία. — Ephes. v, 4. — On a souvent fait un reproche à Bossuet de la grande sévérité de sa doctrine dans cet opuscule. Les abus ou les dangers presque toujours inséparables du théâtre expliquent et justifient en grande partie cette rigueur. Bossuet

craigne de tomber sous le coup de cet anathème : *Væ qui ridetis*¹, et qu'il se contente de rire « à peine à petit bruit et d'une bouche timide..... d'égayer un peu le visage par un modeste souris² ». Qu'il ne pense pas se condamner par là à une vie triste : qu'il remplace le goût des fêtes mondaines par « celui de la lecture de l'Évangile et celui de la prière³ »; il sentira peu à peu naître dans son âme « par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine; un plaisir que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens⁴ ».

Il n'est pas d'ouvrage de Bossuet où le souvenir constant de l'Écriture donne à sa parole plus de gravité et plus de force que dans celui-ci. On ne peut l'avoir lu sans avoir retenu la phrase célèbre sur la mort de Molière :

semble surtout dur, lorsqu'il condamne presque absolument le rire et l'*eutrapélie* : sur ce point on peut être de l'avis de saint Thomas et reconnaître une *eutrapélie* très permise et très recommandable, différente de l'*εὐτραπλία* blâmée par saint Paul. Il ne faut pas du reste interpréter la doctrine de Bossuet plus sévèrement qu'il ne le faisait lui-même. Les contemporains nous parlent de sa bonne humeur dans les discussions avec ses amis, et des « cent mille écus » qu'il était toujours prêt à engager en plaisantant, pour soutenir qu'il avait raison. Le soir du 12 août 1686, il assistait à une séance récréative à l'hôpital Jean Rose de Crécy : et là, lui qui dans ses *Maximes* mêmes fait un peu grâce aux pièces de collège, « rit de tout son cœur » aux « singeries » de l'enfant de Chabouiller, valet de chambre du duc d'Orléans. (Ce trait, tiré du *Journal historique* du sieur Rochard, est cité par M. Lebarq, p. 343.)

¹ Luc. vi, 25.

² *Maximes et réflexions*, § xxxiii, — p. 108. — Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit. — Eccli. xxi, 23. — Cf. Eccli. ii, 2 : Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : quid frustra deciperis? — cité par Bossuet, § xxxv.

³ *Maximes et réflexions*, § xxxv, — p. 110.

⁴ Bossuet, *ibid.* — Cf. Rom. xiv, 17 : Pax et gaudium in Spiritu Sancto. — Joan. xiv, 27 : Pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis. — Il faut lire toute cette dernière page de Bossuet, pleine d'ailleurs de souvenirs bibliques, pour sentir quelle douceur il mêle à la sévérité de sa doctrine.

« La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son malade imaginaire ou son médecin par force, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, au milieu desquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*¹. » Bien d'autres passages encore doivent aux réminiscences bibliques leur couleur ou leur énergie : « Qui que vous soyez, Prêtre ou Religieux, quoi qu'il en soit, Chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles²... » ; et cette phrase sur les comédiennes qui « s'étalent elles-mêmes en plein théâtre, avec tout l'appareil de la vanité, comme *ces sirènes*, dont parle Isaïe, qui font leur demeure *dans les temples de la volupté*³... » ; et celle-ci sur l'abus de la musique profane dans les églises : « On pousse si loin les délices de la musique, que, loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens⁴. » Quoi de plus biblique enfin que cette remarque si profonde et si pleine de religieux respect sur la personne de Jésus-Christ : « Ce Jésus, qui ayant voulu

¹ *Maximes et réflexions*, § v, — p. 93. — Cf. Luc. vi, 25. — M. Gazier remarque (*édition déjà citée*), que dans l'édition originale (1694), Bossuet n'a daigné mettre ni majuscules ni lettres italiques au malade imaginaire et au médecin par force. Il faut rectifier d'après cette indication le texte des autres éditions, par exemple de l'édition Guillaume.

² *Maximes et réflexions*, § III, — p. 91. — Cf. Ephes. v, 4.

³ *Maximes et réflexions*, § VIII, — pp. 94-95 — La phrase est belle ; il faut cependant remarquer que Bossuet ne présente pas *ces sirènes* sous le même jour qu'Isaïe : celui-ci annonce la chute de Babylone et décrit les monstres et les bêtes sauvages qui viendront errer dans ses ruines : « Là habiteront les autruches, là danseront les satyres ; les hiboux hurleront à l'envi dans ses palais, les sirènes dans ses maisons voluptueuses. » — Is. XIII, 21, 22, d'après la Vulgate.

⁴ *Maximes et réflexions*, § XXI, — p. 101. — Cf. le Ps. CXXXVI, *Super flumina*.

prendre toutes nos faiblesses à cause de la ressemblance, à la réserve du péché¹, a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs et jusqu'à nos frayeurs, mais n'a pris ni nos joies, ni nos ris, et n'a pas voulu que ses lèvres, où la grâce était répandue², fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paraissait accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme³. »

§ 2.

RAPPORTS DE BOSSUET AVEC LES JANSÉNISTES.
LA DÉFENSE DU GALLICANISME.

Sur les rapports de Bossuet avec les jansénistes, il y a peu de chose à noter en ce qui concerne la Bible; il n'y a même rien ou presque rien à remarquer qui sente la polémique. Quand Bossuet accepta de revoir avec les auteurs la version de Mons, ses remarques et les corrections qu'il demanda témoignèrent, il est vrai, qu'il n'approuvait pas tous les détails de cet ouvrage : toutefois, dans les conférences de l'hôtel de Longueville, il se conduisait non en adversaire, mais en conciliateur bienveillant. Il ne s'éleva jamais ni contre cette version du Nouveau Testament ni contre la Bible complète de Sacy : tout en faisant aux traducteurs de Port-Royal les reproches qu'on a entendus plus haut sur l'excès de « poli-

¹ Pro similitudine, absque peccato. — Heb. iv, 15.

² Diffusa est gratia in labiis tuis. — Psalm. xlv, 3.

³ *Maximes et réflexions*, § xxxv, p. 110. — Cf. l'alinéa suivant : « Jésus-Christ n'est pas demeuré sans agrément : tout le monde était en admiration des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche..., etc. »

tesse » et « d'agrément », il estime leur travail et, à l'occasion, il en conseille la lecture ¹.

Vers la fin de sa vie, la *paix de Clément IX* commença à être troublée par l'affaire du *Problème ecclésiastique*. On sait que l'auteur anonyme de ce libelle se demandait comment accorder Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons, qui avait approuvé les *Réflexions morales* du P. Quesnel sur le Nouveau Testament, avec Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris, qui venait, en condamnant l'*Exposition de la foi*, par Barcos, d'infliger un blâme à une doctrine identique, semblait-il, à celle du même P. Quesnel. En 1699, vers le temps où paraissait le *Problème ecclésiastique*, on demandait à M. de Noailles ² une nouvelle approbation pour la réédition qu'on préparait des *Réflexions morales*. L'embarras de l'archevêque était extrême. Bossuet, qui était très lié avec lui et qui même l'avait beaucoup aidé à composer l'ordonnance sur l'ouvrage de Barcos ³, vint cette fois encore à son secours : il s'appliqua à justifier l'approbation donnée par Noailles à l'ouvrage de Quesnel, et composa son *Avertissement sur le livre des Réflexions morales* ⁴. Cet opuscule ne fut

¹ *Lettre au M^{al} de Bellefonds*, 1^{er} décembre 1674, — t. IX, p. 20. — *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte pour les religieuses*, — t. I, p. 2.

² Il ne fut promu au cardinalat qu'en 1700.

³ Aussi est-ce avec raison qu'on la met dans les œuvres de Bossuet sous ce titre : *Ordonnance et Instruction pastorale de Monseigneur l'archevêque de Paris, portant condamnation du livre intitulé : Exposition de la foi... touchant la grâce et la prédestination*, — t. V, p. 22. — Tout en condamnant Barcos, l'*Ordonnance* ménage les jansénistes et tient, autant que possible, la balance égale entre eux et leurs adversaires.

⁴ Bausset dit (livre XI, § 14, en tête du tome I de Bossuet, p. 219), que Bossuet, avant de composer l'*Avertissement*, avait envoyé à Noailles un premier écrit, pour montrer qu'il y avait des différences essentielles entre le livre du P. Quesnel, approuvé à Châlons, et celui de Barcos, condamné à Paris ; et que Noailles tira de ce premier écrit les quatre lettres contre le *Problème ecclésiastique* qui furent

pas publié du vivant de Bossuet : la première édition en fut donnée à Lille en 1710¹. En le composant, Bossuet prenait la défense d'un livre et d'un auteur chers aux partisans de Jansénius. Il est vrai qu'il faisait quelques réserves ; il est vrai surtout qu'il écrivait moins pour

publiées sans nom d'auteur. — (Cf. *Journal de Le Dieu*, au 14 novembre 1704.) — M. Guettée (*Essai bibliographique sur l'ouvrage de Bossuet intitulé : Avertissement... etc.*, p. 14), soutient qu'il n'y a pas lieu de distinguer deux écrits composés par Bossuet sur cette affaire : il n'aurait fait que l'*Avertissement*, et c'est de là qu'auraient été prises les quatre lettres de Noailles (faites pour lui par MM. de Beaufort et Boileau). M. Guettée accorde cependant qu'avant l'*Avertissement*, Bossuet avait communiqué des notes à l'archevêque de Paris.

¹ Par qui et comment fut donnée cette édition ? Pourquoi Bossuet lui-même n'avait-il pas publié son écrit ? S'aperçut-il que le livre de Quesnel contenait plus de propositions hasardées qu'il n'avait cru d'abord ? Refusa-t-on de faire dans cet ouvrage les corrections qu'il demandait ? ou est-ce quelque autre cause qui arrêta la publication de l'*Avertissement*, sans que Bossuet lui-même s'y soit opposé ? Ce n'est pas le lieu de discuter à nouveau ces questions qui ont été diversement agitées et résolues. On peut voir : Poujoulat, *Journal des Débats*, 4 avril 1854 ; — Guettée, *Essai bibliographique sur l'ouvrage de Bossuet intitulé : Avertissement sur le livre des Réflexions morales, ou Réfutation des assertions de M. Poujoulat, etc.* ; — les *Remarques historiques* placées en tête de l'*Avertissement* dans les diverses éditions de Bossuet ; — et les documents cités dans ces différents ouvrages. — La Bibliothèque Nationale a acquis, par legs de M. Martial Parent du Châtelet, un certain nombre de manuscrits de Bossuet ou concernant Bossuet : les deux premiers volumes de cette collection (Fonds lat. 17680 et 17681) contiennent des pièces importantes sur l'affaire des *Réflexions morales*, surtout une copie de l'*Avertissement* (17680, pp. 11-143) avec beaucoup de corrections et additions de la main de Bossuet ; une autre copie (17680, pp. 155-229), avec des remarques de la main de Le Dieu sur les différences entre cette copie et l'imprimé ; deux copies des cartons demandés par Bossuet pour l'ouvrage de Quesnel ; trois exemplaires de la déclaration de Le Dieu disant qu'il n'a aucune part à la publication de l'*Avertissement* ; enfin (17681, pp. 5 et suiv.) un recueil manuscrit de propositions extraites du livre de Quesnel, aux marges desquelles Bossuet a écrit : « *bon* » ou « *bon dans ce lieu* » ou « *deest* », ou mis des traits dont le sens est difficile à interpréter.

l'amour de Quesnel que par complaisance, et même par une complaisance excessive¹, pour M. de Noailles : mais enfin il ne se montrait en aucune façon l'adversaire des jansénistes sur le terrain scripturaire.

Dans la polémique de Bossuet en faveur du gallicanisme, la Bible n'a qu'un rôle assez restreint. La part principale revenait naturellement à l'étude de la tradition, des anciennes coutumes de l'Église, des conciles et des canons. Par trois fois cependant l'auteur de la *Defensio Declarationis* est amené à examiner des passages de l'Écriture. Au V^e livre, il étudie ceux qui ont rapport au pouvoir des rois² : ce sont à peu près les mêmes qu'il a cités dans la *Politique* : mais il ne les considère ici qu'en ce qui touche spécialement aux relations entre la puissance temporelle et l'autorité spirituelle. Au chapitre vi du XI^e livre, il cherche dans l'assemblée des apôtres, délibérant à Jérusalem sur les rites de la loi ancienne, la forme et le modèle de tous les conciles³. Enfin, au début du XIV^e livre, il examine les promesses de Jésus-Christ à saint Pierre, s'efforçant de montrer que la *Déclaration* du clergé de France ne blesse pas les privilèges divinement conférés au premier pasteur de l'Église⁴. Au reste, on sait assez que la doctrine de l'assemblée de 1682 n'est pas celle de l'Église catholique, et que Bossuet ne peut malheureusement, sur cette question, être compté parmi les défenseurs de l'orthodoxie.

¹ On sait que l'ouvrage dont Bossuet prenait la défense fut deux fois condamné par Clément XI, d'abord en 1708, puis en 1713, dans la fameuse bulle *Unigenitus*.

² Tome X, pp. 61 *et suiv.*

³ Tome X, pp. 219-220.

⁴ Tome X, pp. 288 *et suiv.* — Les premiers chapitres étudient le texte même de l'Évangile, puis Bossuet passe à l'examen de la tradition sur la manière d'interpréter ces passages. — Cf. les chapitres de récapitulation, même livre, chap. xxxiv-xxxvi, — pp. 312 *et suiv.*

§ 3.

LES PROTESTANTS.

Depuis 1655, date de la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry*, premier ouvrage que le chanoine de Metz ait fait imprimer, jusqu'en 1701, date de la *seconde Instruction sur les promesses de Jésus-Christ à son Église*, la polémique de Bossuet contre les protestants fut pour ainsi dire incessante : l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*¹, la *Conférence avec le ministre Claude*², le *Traité de la communion sous les deux espèces*³, l'*Histoire des Variations*⁴, les travaux composés pour la défense de cette *Histoire*, surtout les six *Avertissements sur les Lettres du ministre Jurieu*⁵, enfin les négociations relatives à la réunion des Luthériens de la confession d'Augsbourg⁶, en marquent les

¹ En 1671. — Au t. III des *Œuvres*, p. 41.

² La conférence eut lieu chez la comtesse de Roye, le jeudi 1^{er} mars 1678. La *Relation* en fut imprimée en 1682. — T. IV, p. 199.

³ En 1682, — t. IV, p. 246. — Le second traité sur ce sujet intitulé : *La Tradition défendue sur la matière de la communion sous une espèce, contre les réponses de deux auteurs protestants*, ne fut imprimé qu'après la mort de Bossuet.

⁴ En 1688, — t. III, p. 159.

⁵ De 1689 à 1691, — t. III, p. 451 ; t. IV, p. 1. — Il faut y joindre la *Défense de l'Histoire des Variations contre la réponse de M. Basnage, ministre de Rotterdam* (1691), — t. III, p. 562.

⁶ L'affaire dura de 1691 à 1701 ; les personnages principaux qui y figurèrent furent Bossuet, Molanus, abbé protestant de Lokkum, et Leibnitz. Les lettres et dissertations qui s'y rapportent sont au tome IV des *Œuvres*, pp. 464-649. On trouve dans le même volume les pièces relatives aux négociations avec quelques protestants français.

phases et les époques principales. Au reste, Bossuet porta dans cette lutte un remarquable esprit de paix, cherchant autant qu'il le pouvait à instruire et à éclairer plutôt qu'à combattre et à réfuter, travaillant par tous les moyens à rapprocher les esprits et à réconcilier les cœurs.

Étant donnée l'importance de l'Écriture sainte parmi les catholiques et le rôle plus grand encore que lui attribuent les protestants, il était impossible que Bossuet ne fût pas souvent amené à discuter avec ses adversaires des questions bibliques. Il étudie, en effet, un assez grand nombre de textes et de passages relatifs aux questions controversées : à l'Eucharistie, dont il rappelle l'institution en faisant ressortir la force du texte grec : « Ceci est mon corps, ce corps qui va être donné pour vous à la mort¹ » ; à la satisfaction de Jésus-Christ, à son sacrifice, à la justification et au mérite des œuvres² ; à l'intercession des saints, au culte de la croix et des images³ ; à l'Église invisible imaginée par les protestants, qui aurait toujours subsisté au milieu de la corruption de l'Église visible, et aurait été formée des « sept mille qui n'ont pas fléchi le

¹ Cf. *Exposition*, §§ x et suiv., — t. III, pp. 62 et suiv. ; — *Fragments sur l'Eucharistie*, à la suite de l'*Exposition*, — t. III, pp. 107 et suiv. ; à la p. 144, Bossuet traduit sur le grec et fait remarquer la force de l'artifice τὸ répété : Τοῦτό ἐστι τὸ σῶμά μου, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν διδόμενον ; — *Histoire des Variations*, l. II, §§ xxxiv et suiv., — t. III, pp. 188 et suiv. ; — *Traité de la communion sous les deux espèces*, 2^de partie, — t. IV, pp. 265 et suiv., surtout les §§ 4, 5, 6, 9, 11.

² Voir l'*Exposition*, *passim*, avec les opuscules et fragments qui suivent.

³ *Exposition*, §§ III, IV, V, — t. III, pp. 55 et suiv. ; — 1^{er} et 2^d Fragments à la suite de l'*Exposition* : *du culte dû à Dieu*, — t. III, pp. 80 et suiv., et *du culte des Images*, — pp. 96 et suiv. ; — *Avertissement* (non compté parmi les six et placé entre le 5^e et le 6^e) où la calomnie des ministres est réfutée par eux-mêmes, — t. III, pp. 549 et suiv. ; — *Lettre sur l'Adoration de la Croix*, — t. IV, pp. 437 et suiv. — On trouve dans les notes manuscrites conservées à Meaux (carton A) plusieurs fragments, où Bossuet a réuni des textes sur ces matières.

genou devant Baal¹ » ; enfin aux promesses faites par Jésus-Christ à l'Église véritable². On ne peut suivre Bossuet dans toutes ces discussions de textes sans admirer avec quelle science et quelle force de logique il met en pratique ce principe posé par lui-même : « Il faut tout peser dans un livre aussi précis et aussi profond, pour ne pas dire aussi divin, que l'Écriture³. »

Cependant, les passages que Bossuet examine en eux-mêmes ne sont pas en aussi grand nombre qu'on pourrait le penser. Très souvent il s'arrête peu à la discussion verbale, à l'étude interne des endroits controversés : préoccupé de montrer que « les hérésies ne seront jamais de ces fleuves continus, dont l'origine féconde et inépuisable leur fournira toujours des eaux⁴ », il interroge l'antiquité, il en appelle aux témoignages et à la tradition. Qu'on lise, par exemple, dans sa correspondance avec Leibnitz, cette série de lettres si vives et si érudités, où les deux savants discutent le canon des Écritures⁵, on sera frappé de n'y pas trouver un mot sur la date, la langue, le style des livres contestés. Quelle était sur ces écrits l'opinion de la primitive Église ? Le concile de Trente a-t-il pu frapper d'anathème ceux qui rejettent des livres que l'antiquité n'a pas été unanime à recevoir ? Voilà comment la question est posée entre Bossuet et Leibnitz : ce n'est pas l'authenticité des écrits bibliques qui est en cause, mais leur canonicité : la critique interne n'a pas de place dans ce débat, tout dépend des arguments extrinsèques et de la tradition ecclésiastique.

En réalité, la polémique avec les protestants portait

¹ III Reg. xix, 18. — Cf. *Histoire des Variations*, livre XV, — t. III, pp. 412 et suiv. ; — 3^e Avertissement aux protestants, §§ 30 et suiv., — t. III, pp. 502 et suiv.

² Cf. les deux *Instructions* sur cette matière.

³ 5^e Avertissement aux protestants, § 39, — t. III, p. 535.

⁴ *Première Instruction pastorale sur les promesses de l'Église*, § 14, — t. IV, p. 94.

⁵ Tome IV, pp. 641-647.

beaucoup moins sur les détails de l'Écriture que sur les principes généraux de l'exégèse. Les réformés niaient l'autorité de l'Eglise ; ils soutenaient que chaque fidèle a toujours le droit de douter et d'examiner après elle ; ils mettaient dans la Bible seule, librement commentée par chacun, la dernière règle de la foi. Bossuet soutenait avec tous les catholiques que l'autorité de l'Eglise, gardienne de l'Écriture et de la Tradition, peut seule garantir l'authenticité de l'Écriture elle-même, en déterminer le sens et en fixer l'interprétation légitime, de manière à terminer toutes les discussions. L'Eglise et l'Écriture doivent être regardées comme infaillibles toutes les deux. Mais, si l'Écriture ne trompe pas, chaque particulier peut se tromper sur la manière de l'entendre. Il ne sera sûr d'éviter l'erreur qu'en appuyant sa foi à l'Écriture sur l'infailibilité de l'Eglise, en recevant des mains de l'Eglise le Livre et son interprétation.

Cette position prise par Bossuet ne paraît nulle part plus nettement que dans la *Conférence* avec le ministre Claude. L'évêque de Condom a exposé d'avance tout son plan à mademoiselle de Duras, et il l'exécute de point en point. Il veut faire avouer à son adversaire, comme doctrine de la Réforme, les deux propositions suivantes : l'une, que les jugements de l'Eglise sont sujets à erreur, et doivent être examinés par chaque fidèle ; l'autre, que le chrétien qui prend en main la Bible pour la première fois ne peut faire un acte de foi à ce qu'elle contient : en effet, il ne croit posséder la parole de Dieu que sur le témoignage de l'Eglise, et ce témoignage laisse place au doute et à l'examen. Accorder d'une part que le fidèle doit tout vérifier lui-même par l'Écriture, et d'autre part que, lorsqu'il prend en main l'Écriture, il ne sait si elle est une fable ou la vérité, c'est mettre le chrétien dans la même situation que l'infidèle ; c'est enlever à la foi tout fondement, c'est enfermer l'homme dans un cercle vicieux et le condamner à un doute éternel. Bos-

suet se faisait fort de faire avouer à tout ministre protestant les deux mêmes propositions et de le jeter dans les mêmes difficultés ¹.

Ce raisonnement, qui revient à dire que séparer l'Écriture de l'Église, c'est ruiner la foi à l'Écriture même et détruire la religion, fait le fond du principal ouvrage de Bossuet contre la Réforme. Il recherche avec soin toutes les *variations* des Églises protestantes, pour prouver que ceux qui ont pris pour dernière règle l'Écriture seule ne peuvent s'entendre sur la manière de l'interpréter, et que, préférant leur sens particulier au sentiment commun de toute l'Église ², ils se condamnent fatalement au doute, aux continuelles recherches, à l'instabilité, choses incompatibles avec la foi ³. Voilà ce qu'oppose sans cesse aux réformés cet esprit ennemi de tout changement et de toute innovation, et ce qu'il prouve par ses longues et savantes recherches historiques.

¹ Sur toutes ces idées et sur la situation différente du catholique et du protestant par rapport à l'Écriture, voir la *Conférence avec M. Claude* et les *Réflexions sur un écrit de M. Claude*, — t. IV, en particulier pp. 200, 206, 213, 216, 220, 227, 230, 243. — Cf. *1^{er} Avertissement aux protestants*, § 30, — t. III, pp. 464-465 ; — *3^e Avertissement*, §§ 21-27, — t. III, pp. 498 et suiv. ; — *6^e et dernier Avertissement*, §§ 18 et suiv., — t. IV, pp. 48 et suiv. ; — § 105, — p. 77 ; — §§ 109-110, pp. 79 et suiv. ; — *Première Instruction sur les promesses de l'Église*, § 26, — t. IV, p. 99 ; — § 43, — p. 107 ; — *Seconde Instruction sur les promesses de l'Église*, §§ 119 et suiv. ; — t. IV, pp. 143 et suiv., et *alibi passim*.

² *Histoire des Variations*, Préface, § 29, — t. III, p. 165.

³ *Histoire des Variations*, l. II, § 23, — t. III, p. 185. — Cf. même livre, § 43, p. 190, — et *alibi passim*.

§ 4.

LA QUERELLE DU QUIÉTISME ¹.

« Une des preuves les plus manifestes contre la nouvelle spiritualité, dit Bossuet, c'est qu'on ne songe seulement pas à l'appuyer de l'Écriture. Le peu qu'on en cite est un abus du texte sacré et une nouvelle preuve d'erreur². »

L'évêque de Meaux ne manque pas de noter ces abus et ces erreurs; il relève les interprétations étranges qu'avaient imaginées Molinos, Malaval, madame Guyon, quelquefois Fénelon lui-même. Puisque Jésus-Christ est « la voie », il fallait passer par lui, mais passer pour aller plus loin, et ne se reposer que dans l'essence divine³.

¹ Les principaux ouvrages de Bossuet relatifs à cette affaire se trouvent au t. V de l'édition de M. Guillaume : *Ordonnance et Instruction sur les états d'oraison*, pp. 43 et suiv.; — *Tradition des nouveaux mystiques*, pp. 169 et suiv.; — *Pièces diverses, Ecrits divers, Préface sur l'Instruction pastorale donnée à Cambrai, réponses à Fénelon*, pp. 216-357; — *De nova Quæstione tractatus tres (Mystici in tuto, Schola in tuto, Quietismus redivivus)*, pp. 357 et suiv.; — *Relation sur le quiétisme et Remarques sur la réponse à la relation*, pp. 451 et suiv.; — *Pièces diverses*, pp. 530 et suiv. — La *Correspondance sur l'affaire du quiétisme* est au tome IX, pp. 423-548. Très intéressante pour l'historien, cette correspondance offre peu de documents pour l'étude spéciale qui nous occupe. — Cf. quelques réminiscences bibliques, par exemple, *Lettre à l'abbé Bossuet*, 25 novembre 1697, — t. IX, p. 486; — *Lettre latine au cardinal Spada*, 24 février 1698, — t. IX, p. 495. — On sent percer, à côté du souvenir de l'Écriture, la politique et aussi l'extrême vivacité que Bossuet porta dans cette affaire.

² *Avertissement sur les écrits suivants, et sur un nouveau livre de M. l'archevêque de Cambrai*, § 8, — t. V, p. 244.

³ Joan. xiv, 6. — Malaval, repris par Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. II, § 9, — t. V, p. 62.

Des sept demandes du *Pater*, prescrites dans l'Évangile, il ne fallait garder que celle-ci : « Que votre volonté soit faite ¹. » A quoi bon d'ailleurs formuler des demandes et faire effort dans la prière ? Puisque « le Saint-Esprit prie en nous », ne suffit-il pas de le laisser faire ² ? Sans parler des sens d'un mysticisme extravagant que trouvait madame Guyon dans le Cantique des Cantiques : son *Interprétation*, par le contraste même, est un hommage rendu au commentaire de Bossuet.

Non content de blâmer ces écarts toutes les fois que l'occasion s'en présente, Bossuet donne à cette discussion scripturaire l'un de ses *Écrits* contre les *Maximes des Saints* ³. Le génie différent des deux auteurs paraît là d'une manière frappante. Est-ce traiter Fénelon trop légèrement de dire qu'il cite parfois l'Écriture en homme d'esprit, tandis que Bossuet la connaît et l'interprète toujours en docteur ? C'est du moins l'impression qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver quand on revoit les pièces de ce procès. Fénelon a recueilli çà et là, sans beaucoup se mettre en peine du contexte, quelques paroles de Moïse, de David, de Daniel ou de saint Paul : par un commentaire ingénieux, il y a trouvé les idées dont il avait lui-même l'esprit préoccupé, et il s'est convaincu que sa doctrine spirituelle était conseillée par l'Écriture et avait été pratiquée par les plus grands saints de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Avant de discuter ces applications subtiles du texte sacré, Bossuet commence par se placer dans une position inexpugnable. Il prouve que, pour exciter l'homme au bien, le motif de la récompense est clairement recommandé par l'Écriture à côté du motif de l'amour ; qu'il y

¹ *Ibid.*, l. III, — t. V, p. 68.

² Rom. XIII, 26. — M^{me} Guyon, reprise par Bossuet, *ibid.*, l. III, § 42, — p. 72. — Cf. le même ouvrage, *passim*.

³ *Quatrième Écrit ou Mémoire de M. l'évêque de Meaux sur les passages de l'Écriture*, — t. V, pp. 270 et suiv.

est proposé à tous, sans distinction de parfaits ou d'imparfaits, et que les plus parfaits mêmes s'en sont servis. Le Dieu a fort bien remarqué cette méthode de Bossuet, qui consiste à exposer la vraie doctrine avant de réfuter l'adversaire et à fonder solidement cette doctrine sur des textes bien choisis des Livres saints. Bossuet, dit-il, « étoit habile à trouver dans l'Écriture des décisions nettes, précises, en un mot : comme il fit sur cette question si importante du quiétisme, qu'on ne peut pas se désintéresser du désir d'être heureux : Car, disoit-il, cette question est décidée par la fin même de tous les préceptes, et de celui de la charité comme des autres, que Dieu a marquée par ce petit mot : *Ut bene sit tibi*. Écoute, Israël, garde ces commandemens du Seigneur, aime le Seigneur ton Dieu. Pourquoi? *Afin que tu sois heureux*. C'est ce petit mot, tant de fois inculqué dans cette dispute, qui est néanmoins demeuré sans réponse¹. »

Quand Bossuet a posé ce fondement, il est en droit de prendre l'offensive. « La vraie interprétation des passages de l'Écriture pour le motif de la récompense, sans exception ni restriction, étant établie, tout ce qu'on peut alléguer au contraire ne peut être qu'une erreur². » Et, venant aux passages produits par son adversaire, il lui reproche de les séparer de leur contexte qui les explique, comme quand Fénelon trouve la parfaite indifférence dans les

¹ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, pp. 52-53. — Passage cité, Deut. vi, 3, 5. — Bossuet remarque en effet que le motif de la récompense est proposé dans les passages principaux qui doivent servir de règle pour interpréter les autres, par exemple dans les grands commandemens de la loi ancienne et de la loi nouvelle : Deut. vi; x, 14, 15, rapprochés de xi, 1 ; Matt. v, vi, vii. — Cf. *Quatrième Écrit*, 1^{re} partie, Où le motif de la récompense est établi par l'Écriture et la tradition constante, — pp. 270 et suiv.

² Seconde partie : Les passages de l'Écriture allégués pour le sentiment contraire sont un abus manifeste de la parole de Dieu, — pp. 273 et suiv.

désirs mêmes de David ou dans ceux de Daniel¹; d'entendre dans un sens raffiné et d'appliquer à des états d'âme particuliers ce qui convient à tous ceux [qui vivent de la vie chrétienne, comme les versets fameux : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi ;... Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ²; » enfin de forcer et de détourner le sens de l'Écriture, et d'abuser même de la parole de Jésus-Christ jusqu'à trouver l'abandon des quietistes dans l'abnégation que l'Évangile commande³.

Dans tous les ouvrages relatifs à cette querelle, Bossuet est surtout l'homme de l'Écriture par le rôle qu'il se donne de défenseur incorruptible de la parole de Dieu. Il faut bien reconnaître qu'en cherchant à être ferme et inébranlable, il alla jusqu'à se montrer dur; qu'en combattant les erreurs de son adversaire, il exagéra parfois sa propre

¹ Ps. xxxvii, 10. — Dan. ix, 23. — Bossuet, *loc. cit.*, § 25, — p. 273.

² Gal. ii, 20; Coloss. iii, 3. — Bossuet, §§ 27, 28, 29, — p. 274.

³ Matt. xvi, 24; Luc, ix, 23. — Bossuet, *loc. cit.*, §§ 30 et suiv., pp. 274 et 275. — Cf. autres discussions de passages bibliques : sur Moïse, *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, § 46, tome V, p. 292; — sur Job, *États d'oraison*, livre VIII, § 23, t. V, p. 118; *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, § 21, p. 286; — sur David et quelques passages des Psaumes, *États d'oraison*, liv. I, § 23, p. 59; livre III, § 19, p. 74; livre V, § 5, p. 81; livre V, §§ 22, 24, pp. 85-86; livre VIII, §§ 4, 5, pp. 112-113; *Avertissement sur les écrits*, etc., § 9, p. 245; *Second écrit*, §§ 6, 9, pp. 238-239; *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, §§ 75, 85, pp. 301, 304; — sur Isaïe, *États d'oraison*, l. II, §§ 17, 23, pp. 64, 67; — sur le Pater, *États d'oraison*, livre III, §§ 18 et suiv., pp. 74-75; livre VI, *passim*, pp. 90 et suiv.; *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, § 77, p. 301; — sur saint Paul, *États d'oraison*, livre III, § 12, p. 72; livre V, §§ 11, 13, pp. 82-83; livre IX, § 3, p. 125; *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, § 39, p. 290; § 46, p. 292; surtout, §§ 145 et suiv., pp. 325 et suiv.; *Réponse à quatre lettres de M. de Cambrai*, §§ 8 et suiv., pp. 343 et suiv.; *Schola in tuto*, *quæst.* xvi, art. xxi, p. 419; — sur ce mot de saint Jean : *Charitas foras mittit timorem*, *second Ecrit*, § 10, p. 259; *Cinquième Ecrit*, § 2, p. 276; etc., etc.

thèse. Mais nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des questions discutées : voyons seulement ce que Bossuet voulut être, et considérons la grandeur biblique de son attitude. « Touchés des périls de ceux qui marchant, comme dit David, dans les grandes choses et dans les choses merveilleuses au-dessus d'eux, recherchent dans l'oraison des sublimités que Dieu n'a point révélées, et que les saints ne connaissent pas..., nous nous sommes sentis obligés à prévenir les suites d'un si grand mal ¹. » Et ailleurs : « Touché, comme saint Paul, de la crainte d'altérer la sainte parole, je parle avec sincérité, je parle comme de la part de Dieu, devant Dieu et en Jésus-Christ ². »

« Voici ce que dit le Seigneur », disaient les Prophètes d'Israël ; et Bossuet : « J'écrivis de Meaux... à cette dame que je lui défendais, Dieu par ma bouche, d'user de cette nouvelle communication de grâces ³ ; » et plus loin, parlant encore à madame Guyon : « Hè bien, repris-je..., je vous ordonne, Dieu par ma bouche, de dire après moi : Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés ⁴. »

Fénelon est ingénieux : il trouvera mille moyens d'excuser les nouveautés des mystiques, d'interpréter leur langage étrange, de donner un bon sens à leurs expressions les plus forcées : mais Bossuet coupera court aux subtilités, et déclarera que ces expressions et ces exagérations sont à mettre avec « les profanes nouveautés de langage que saint Paul défend ⁵ ».

¹ *Ordonnance et Instruction pastorale sur les états d'oraison*, début, — t. V, p. 43. — Cf. Psalm. cxxx, 1. — On trouve des déclarations analogues au début de la plupart des écrits relatifs à cette polémique.

² *Préface sur l'Instruction de M. de Cambrai*, § 18, — t. V, pp. 285-286. — Cf. II Cor. II, 17.

³ *Relation sur le quiétisme*, II^e section, — t. V, p. 453.

⁴ *Ibid.*, — p. 456.

⁵ *Profanas vocum novitates* (mais dans le grec τὰς βεβηλούς νενο-

Fénelon, tant que durera la lutte, semblera toujours céder et reprendra toujours ce qu'il aura paru donner ; athlète qui se dit toujours vaincu et se relève toujours ; habile à « vous ôter tout à coup, avec une souplesse inconcevable, la vérité qu'il vous aura mise devant les yeux ¹ ». A cette tactique de son adversaire, Bossuet opposera l'immobilité de la doctrine et de la vérité : « Ce n'est pas ainsi que nous avons été institués. La variation, l'artifice, le oui et le non ne se trouvent point dans les apôtres : ils ne se trouvent point dans saint Paul, ils ne se trouvent point dans Sylvain, ils ne se trouvent point dans Timothée : car dans Jésus-Christ, Fils de Dieu, qu'ils ont prêché, le oui et le non n'ont plus de lieu : il n'y a rien d'équivoque ni de variable : mais le oui seul est en lui : la simplicité règne partout dans ses discours, et ce qu'il a dit une fois ne change plus ². » Fénelon, quand on lui montrera ses contradictions, subtilisera encore, et, à force d'esprit, il prouvera qu'il ne s'est pas contredit et n'a pas pu se contredire. Bossuet loue le style et le talent de son adversaire, « la délicatesse de ses tours, la vivacité et les douces insinuations de son éloquence ³ » ; mais il ne le suit pas sur ce terrain de la discussion subtile et spirituelle : il répond en docteur que Fénelon s'est contredit, et qu'il a dû le faire, car saint Paul enseigne que l'erreur est condamnée à se contredire elle-même : « Celui qui erre, il faut qu'il

φωνίας). — I Tim. vi, 20. — *Ordonnance sur les états d'oraison*, vers la fin, — t. V, p. 47.

¹ *Remarques sur la Réponse à la relation sur le quiétisme*, conclusion, § 11, — t. V, p. 523.

² *Ibid.*, même page. — Non ita didicistis Christum. — Ephes. iv, 20. — Fidelis autem Deus, quia sermo noster, qui fuit apud vos, non est in illo est et non. Dei enim Filius Jesus Christus, qui in vobis per nos prædicatus est, per me et Silvanum et Timotheum, non fuit est et non, sed est in illo fuit. — II Cor. i, 18, 19.

³ *Réponse de Monseigneur l'évêque de Meaux à quatre lettres de Monseigneur l'archevêque de Cambrai*, début, — tome V, p. 337.

en vienne à un certain point où il est jeté nécessairement dans la contradiction. Quand saint Paul a dit des faux docteurs qu'ils n'entendent ni ce qu'ils disent, ni de quoi ils parlent si affirmativement ¹; quand il a dit que la fausse science est pleine de contradictions, qui est un des sens de cette parole, où il établit les oppositions de la science faussement nommée ²; quand il a dit que l'homme hérétique... se condamne par son propre jugement ³; et qu'enfin tous ceux qui s'opposent à la vérité, après avoir, durant quelque temps, par un malheureux progrès, erré et jeté les autres dans l'erreur ⁴, c'est-à-dire après avoir ébloui le monde par de spécieux raisonnements et par une éloquence séduisante, cesseraient d'avancer, parce que leur folie serait connue de tous ⁵ : l'Apôtre... voulait nous enseigner qu'il y a une lumière de la vérité qui se fait sentir jusque dans l'erreur; que l'erreur ne peut s'empêcher de se contredire, de se condamner elle-même; qu'il y a une espèce d'égarement et de folie, que j'espère vous voir éviter par votre soumission, mais qui malgré vous se trouvera dans votre doctrine comme dans toute autre où la vérité sera combattue ⁶. »

C'est ainsi que Bossuet, appuyé sur l'Écriture, reprend ses adversaires d'un ton de maître, et paraît toujours les tenir terrassés. Leibnitz lui écrivait un jour : « Il me semble, Monseigneur, que l'habitude que vous avez de

■

¹ Volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant. — I Tim. i, 7.

² Devita.... oppositiones falsi nominis scientiæ; gr. : ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. — I Tim. vi, 20.

³ Hæreticum hominem, cum sit proprio judicio condemnatus. — Tit. iii, 11.

⁴ Mali autem homines et seductores proficient in pejus, errantes et in errorem mittentes. — II Tim. iii, 13.

⁵ Sed ultra non proficient : insipientia enim eorum manifesta erit omnibus. — II Tim. iii, 9.

⁶ Réponse à quatre lettres de Monseigneur l'archevêque de Cambrai, § 1, — tome V, p. 337.

vaincre vous fait toujours prendre des expressions qui y conviennent¹. » Il avait remarqué avec beaucoup de justesse l'air triomphateur de Bossuet dans la discussion, et sa parole « impérieuse et dominante² ». C'était habitude de vaincre : c'était aussi habitude de se servir des termes de l'Écriture et de « se donner de l'autorité en faisant parler Dieu³ ».

§ 5.

UNE POLÉMIQUE SUR LA SCIENCE DES RELIGIONS.

L'histoire des religions, la science comparée des religions ont été si développées à notre époque, que nous les croyons facilement d'invention toute moderne. Il est intéressant toutefois de retrouver dans le passé, en particulier dans ce dix-septième siècle, si érudit en même temps que si littéraire, le germe de ces savantes études et de ces grandes discussions. Les notes manuscrites de Bossuet⁴ nous montrent que parfois, en recherchant le sens du mot *adorer* et la vraie nature de l'idolâtrie, en étudiant dans Arnobe et dans la *Cité de Dieu* l'idée que les anciens se faisaient de leurs divinités et de leurs images, il avait touché à ces questions si fameuses de nos jours. Dans les dernières années de sa vie, il y fut ramené et fut conduit à dire son avis sur quelques points de

¹ *Lettre du 3 septembre 1700*, — t. IV des *Œuvres de Bossuet*, p. 633.

² Ces mots que Bossuet lui-même applique à la parole créatrice (*Hist. univ.*, 2^e p., ch. 1), peuvent servir à caractériser son ton dans la polémique.

³ *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon*, — t. VI, p. 4.

⁴ Grand séminaire de Meaux, carton A.

l'histoire des religions, d'après la Bible. Les célèbres disputes sur les rites de la Chine furent l'occasion des lettres de Bossuet à M. Brisacier, supérieur du Séminaire des Missions Étrangères ¹.

On sait que les PP. Le Comte ² et Le Gobien ³ avaient publié plusieurs ouvrages très favorables aux Chinois, et que leurs livres avaient été censurés par la Faculté de Théologie. Ellies du Pin avait appuyé cette censure d'un ouvrage sur la question ⁴. Pierre Coulaou, docteur de Sorbonne lui aussi, ne fut pas de l'avis de la majorité, et fit un livre pour défendre les théories des deux jésuites ⁵. Mais il alla bien au delà de son but : il étendit le monothéisme et la connaissance du vrai Dieu dans une mesure que n'auraient admise sans doute ni le P. Le Comte ni le P. Le Gobien. Il alla chercher des idées et des preuves dans les fabuleux récits de Géraldin ⁶ et dans les ouvrages

¹ Tome IX, pp. 434 et suiv.

² *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1696, 1697, 1701, 3 in-12 ; — *Sur les Cérémonies de la Chine*, 1700, in-12.

³ *Lettres sur les progrès de la religion en Chine*, Paris, 1697, in-8°. — *Histoire de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, 1698, in-12 ; — *Eclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, 1698, in-12. — Le P. Le Gobien commença le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*.

⁴ *Defense de la censure de la Faculté de Theologie de Paris du 18. octobre 1700*, — in-12, achevé d'imprimer le 30 juillet 1701. — Peu de mois après (fin de 1701), Du Pin éditait sur la même question un ouvrage laissé manuscrit par Arnauld : *De la nécessité de la foy en Jesus-Christ pour être sauvé. Où on examine si les payens et les Philosophes qui ont eu la connoissance d'un Dieu, et qui ont moralement bien vécu, ont pu être sauvez sans avoir la Foy en Jesus-Christ*, — in-8°, 1701.

⁵ *Judicium unius e Societate Sorbonica doctoris, etc.* — Voir l'Appendice bibliographique.

⁶ *Itinerarium ad regiones sub æquinociali plaga constitutas Alexandri Geradlini Amerini, episcopi civitatis Sancti Dominici apud Indos occidentales... opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum*

protestants de Hyde¹ et de Tollius². Il réduisait presque l'empire de l'idolâtrie aux sept nations qui environnaient les Juifs, à la Chaldée, à la Grèce et à l'empire romain : c'est à ceux-là qu'il appliquait tout ce que dit la Bible du culte des idoles et des faux dieux. Quant aux autres peuples, il cherchait des voies pour les excuser, ou même pour les justifier entièrement, célébrant surtout comme adorateurs fidèles et constants du Dieu unique les Sères ou Chinois, les Brahmes de l'Inde, les Éthiopiens et les anciens Perses. Il prétendait, pour les Perses surtout, trouver dans la Bible de fortes conjectures en faveur de son sentiment. Il citait, bien entendu, le passage d'Isaïe où Dieu appelle Cyrus son Christ³, l'édit du même Cyrus, et les offrandes des Perses au temple de Jérusalem⁴. Il trouvait même dans les Prophètes que les Perses avaient détruit l'idolâtrie en Egypte⁵. Il avait enfin pour argument fondamental le texte de saint Paul : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » A vrai dire, il oubliait que l'Apôtre ajoute : « Et parviennent à la connaissance de la vérité⁶ » : Coulau prétendait que cette connaissance avait toujours été commune parmi eux.

Bossuet s'indigna contre l'ouvrage de Coulau. Le Dieu nous le représente s'enfermant après la messe dans son cabinet, étudiant la question des religions anciennes, puis dictant à son secrétaire « une lettre de huit pages⁷ ». Elle

Æthiopix, Africæ, Atlantici Oceani Indicarumque regionum complexens, etc. — 1631.

¹ *Historia religionis veterum Persarum*, — Oxford, 1700.

² Il s'agit de Jacques Tollius : *Fortuita, in quibus, præter critica nonnulla, tota fabularis historia græca, phœnicia, ægyptiaca, ad chemiam pertinere asseritur*, — Amsterdam, 1686.

³ Is. XLV, 1.

⁴ Cf. I et II Esdr., *passim*.

⁵ Il interprétait ainsi Is. XIX, 24.

⁶ I Tim. I, 4.

⁷ Le Dieu, *Journal*, 28 août 1701 et suiv., — t. II, pp. 203 et suiv.

était adressée à M. Brisacier, qui l'avait prié de lui dire son avis sur ce livre. L'évêque de Meaux répond que ces théories nouvelles, en élevant si haut les croyances et le culte de tous ces peuples, sont faites « pour appuyer l'indifférence des religions, qui est la folie du siècle où nous vivons ¹ » ; que reconnaître, à côté du peuple choisi, d'autres nations fidèles à Dieu, c'est brouiller toute l'économie de la religion ; que c'est fausser le sens de l'Écriture, où nous voyons si clairement marquée l'élection d'Israël et l'idolâtrie des autres peuples, celle des Perses en particulier. Bossuet appelle aux armes contre le livre du docteur : il faudrait que M. du Pin fit un nouvel ouvrage pour le réfuter, ou que le P. Noël-Alexandre y employât tout son savoir ; en attendant, il est urgent qu'on le censure, et, comme la Faculté peut y aller trop lentement, c'est au cardinal-archevêque d'agir avec vigueur ; l'évêque de Meaux lui-même voudrait extraire et *qualifier* ² quelques propositions de M. Coulau ; il n'a pas eu le temps de le faire dans sa première lettre, mais il y revient dans une seconde, et déclare les pensées de l'auteur « fausses, téméraires, contraires à la parole de Dieu et induisantes à erreur et à hérésie ³ » ; aussi s'échauffe-t-il de plus en plus : que M. Brisacier se hâte de faire lui-même cette réfutation si nécessaire ; Bossuet, s'il n'était si occupé, mettrait la main à ce travail, et il annonce en *post-scriptum* qu'il sent naître dans son esprit un plan qui lui paraît « grand, simple et court ⁴ ». La troisième lettre commence en style oratoire, comme si l'auteur allait développer ce plan et faire lui-même l'ou-

¹ Première lettre à M. Brisacier, — t. IX, p. 135. — Cf. sur la même question un mot de la *Seconde Instruction sur les promesses de l'Eglise*, § 45, — t. IV, p. 126.

² C'est-à-dire donner une note théologique, comme celles qui sont citées plus bas.

³ Tome IX, p. 137

⁴ P. 141

vrage projeté. En réalité, il ne fait qu'en indiquer la marche. Il voudrait qu'on commençât par proposer la doctrine de saint Athanase sur les causes et l'étendue de l'idolâtrie¹; puis qu'on discutât les faits et les exemples allégués par le docteur Coulau. C'est toujours chez Bossuet la même méthode polémique : établir d'abord la doctrine; répondre ensuite aux objections.

Bien entendu, il ne faut attendre ni du docteur Coulau ni de Bossuet une discussion vraiment critique sur les religions de l'Asie. A côté de passages de la Bible pris un peu au hasard et sans attention pour le contexte, Coulau cite des auteurs de très basse époque : Agathias, par exemple, qui n'avait vu les Perses que mille ans après Cyrus. Pour Bossuet, on souffre de le voir recourir sérieusement au témoignage de Xénophon sur les idées religieuses de Cyrus, et citer comme un document le discours de ce prince à son lit de mort, agréable fantaisie que l'élève de Socrate a trouvé bon de mettre à la fin de son roman moral. Il est bien mieux sur son terrain quand il se sert de l'Écriture. On jouit de retrouver dans sa belle prose cette même prière d'Esther que Racine avait mise en si beaux vers douze ans auparavant²; on admire avec quelle connaissance des Livres saints il rassemble sans effort des passages des Paralipomènes, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, de Sophonie et d'Amos, pour prouver l'idolâtrie des Éthiopiens³; on aime à l'entendre inter-

¹ Bossuet renvoie au *Discours contre les Gentils*, et au livre de l'*Incarnation du Verbe*. — Le Dieu, dans son *Journal*, à la date même de cette troisième lettre, 13 septembre 1701 (tome II, p. 209), dit que Bossuet aimait mieux pousser quelque autre à écrire le livre dont il fait le plan, que de le composer lui-même. Il ne voulait pas prendre la direction d'une affaire où il n'avait pas encore figuré et dont Rome était saisie.

² *Esther*, xiv. — Racine, *Esther*, acte I, sc. iv. — Bossuet, — t. IX, p. 135.

³ A la fin de la 2^e lettre, p. 141. — Le mot *Koushim*, dans plusieurs des passages cités par Bossuet, désigne d'autres *Kouschites* que les

prêter saint Paul, et parler à sa suite des jugements de Dieu, qui « a tout renfermé sous le péché, afin d'avoir pitié de tous ¹ ».

Mais enfin, malgré toute cette science des Écritures, on ne peut louer sans quelques réserves la position prise par Bossuet dans cette affaire. Sans doute, lorsqu'on se permet une remarque sur l'esprit et les vues de Bossuet, on ne peut parler avec trop de circonspection : il avait raison, au point de vue de l'orthodoxie, de ne pas laisser passer toutes les propositions du docteur Coulaou ; il entend l'Écriture dans un sens plus conforme au texte et à l'interprétation traditionnelle que ne faisait son adversaire ; il montre même une certaine largeur de vues, en reconnaissant plusieurs fois que des traces de la religion primitive avaient subsisté parmi les peuples idolâtres ; que beaucoup d'hommes purent, au milieu même de ces nations, connaître le vrai Dieu, soit par leur raison naturelle, soit en profitant de la lumière qui éclairait les Juifs. Il faut reconnaître à l'évêque de Meaux tous ces mérites : et malgré cela, on ne peut s'empêcher de le trouver un peu trop zélé pour fermer la porte du ciel dès que quelqu'un fait mine de l'ouvrir trop grande ² ; un peu trop porté à se complaire dans les passages effrayants de l'Écriture, dans ceux qui font « adorer en tremblant les secrets et impénétrables jugements de Dieu ³ », et à négliger les endroits plus consolants qui découvrent dans ces mêmes jugements des abîmes de miséricorde. La seule histoire de la mission de Jonas et de la pénitence des

Ethiopiens du sud de l'Égypte, auxquels Bossuet semble rapporter tous les faits qu'il examine. Aussi est-ce la connaissance des textes qu'il faut admirer ici, et non celle de l'ethnographie.

¹ Rom. xi, 32. — Gal. iii, 22. — Bossuet, p. 138.

² Bossuet dit avec quelque humeur : « Il faudrait sur cela reprendre la pente qu'on a de sauver les hommes contre toute raison ; ce qui va à obscurcir les jugements de Dieu, et fait voir qu'on peut être au rang de ses adorateurs à un très bas prix. » — P. 141.

³ Début de la *troisième lettre*, — p. 142.

Ninivites ne montre-t-elle pas le Dieu des Juifs reconnu par les Assyriens? Les inscriptions funéraires de l'Égypte n'offrent-elles pas d'intéressants rapprochements avec quelques passages de Job relatifs à la vie future¹? Sans tomber dans les excès de Coulau ni s'éloigner de l'orthodoxie, on peut étudier comparativement la Bible et les monuments religieux des peuples anciens, dans un esprit un peu plus large peut-être que ne le faisait Bossuet.

¹ Cf. *Job et l'Égypte. Le Rédempteur et la vie future dans les civilisations primitives*, par l'abbé V. Ancessi, 1 in-8°, Paris, Leroux, 1877.

CHAPITRE XII.

LA BIBLE ET BOSSUET POLÉMISTE (*Suite*)

BOSSUET ET RICHARD SIMON.

§ 1.

LES FAITS.

De toutes les luttes de Bossuet, aucune ne se maintint plus exclusivement sur le terrain scripturaire que celle qu'il entreprit et mena si vigoureusement contre Richard Simon. Ici la Bible n'est pas seulement une autorité souvent invoquée, elle est le sujet même du débat.

Au reste, cette longue querelle qui, avec des alternatives d'apaisement et de vivacité, se prolongea durant plus de vingt-cinq ans, n'a pas encore été racontée complètement et avec ordre, ni appréciée d'une manière parfaitement impartiale. Le cardinal de Bausset l'a surtout étudiée d'après Bossuet ; il n'a tenu à peu près aucun compte des documents, contestables parfois, mais souvent précieux, que renferment les œuvres et les lettres de son

adversaire ; il n'a pas même profité de toutes les indications fournies par Bossuet. M. Réaume, sur cette question, n'a rien ajouté à Bausset. M. Floquet, dont les *Études* s'arrêtent en 1681, n'a décrit que le premier combat. M. Bernus, dans une thèse de la Faculté protestante de Vaud, s'est borné, lui aussi, à l'*Histoire critique du Vieux Testament*¹. Voilà pourquoi la polémique de Bossuet contre Richard Simon demande ici un chapitre spécial.

Entré jeune chez les Oratoriens, R. Simon se sentit de bonne heure entraîné vers l'étude des langues orientales, des Livres saints et des antiquités ecclésiastiques. A trente-trois ans, en 1671, il débuta dans sa carrière d'écrivain en publiant sous ce titre : *Fides Ecclesiæ orientalis*, une traduction de Gabriel de Philadelphie, évêque grec du seizième siècle. Il y avait joint des notes où il attaquait sur beaucoup de points le premier volume de la *Perpétuité de la Foi* : c'était du premier coup se donner pour ennemis Nicole, Arnauld et tout Port-Royal. Peu d'années après², il s'engageait dans des négociations que Bossuet devait plus tard lui reprocher vivement³. Le consistoire de Charenton s'occupait de faire exécuter une nouvelle traduction de la Bible destinée à remplacer celle de Genève. A la prière d'Henri Justel, protestant de ses amis, R. Simon s'offrit pour coopérer à ce travail. Il traça le plan d'une

¹ Richard Simon et son *Histoire critique du Vieux Testament* (1869). Il faut mentionner aussi un article de M. Jacques Denis : *Critique et controverse, ou Richard Simon et Bossuet*, dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (1870).

² Vers 1677. R. Simon racontant cette histoire en 1687 dit : « Il y a dix ans. »

³ 1^{re} Instruction sur la Version de Trévoux, Addition sur la Remontrance de M. Simon, vi^e remarque, § 7, — t. II. p. 138. — Les sources à consulter sur cet épisode sont : Le Clerc, *Défense des Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, Amsterdam, 1686 ; — R. Simon, *Réponse à la Défense des Sentimens...*, Rotterdam, 1687 ; — *Lettres choisies de R. Simon*, supplément au tome III, lettre II, à monsieur D. H^{on}, pp. 267 et suiv. ; — lettre III au même, pp. 282 et suiv.

version qui pût satisfaire à la fois les catholiques et les réformés ; il s'entretint de ce projet avec Justel, le ministre Claude et Frémont d'Abancourt : tous ensemble se partagèrent la Bible à traduire. Sur les avantages pécuniaires que Simon pouvait espérer de cette entreprise, il y a contestation entre lui et ses adversaires ¹. Le projet n'eut pas de suite : mais on comprend la réprobation qu'excita cet essai d'alliance avec les hérétiques.

Tels étaient les antécédents de R. Simon quand il se prépara à donner au public son *Histoire critique du Vieux Testament*. Il avait obtenu l'approbation du censeur, M. Pirot ; sur cette approbation, le P. de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, avait accordé son *imprimatur*, et le roi un privilège ; R. Simon avait même fait offrir au roi la dédicace de l'ouvrage, et il était assuré de son acceptation, grâce à l'entremise des PP. Verjus et de la Chaise. C'est ainsi que l'*Histoire critique* allait paraître, « avec toutes les marques de l'approbation et de l'autorité publique ² », quand Bossuet fit opposition.

Comment Bossuet lui-même fut-il amené à s'occuper de l'affaire, et qui fut le premier à donner l'alarme ? Cette question n'a été bien résolue ni par Bausset, qui nomme Arnould comme le dénonciateur de R. Simon ³, ni par

¹ Cf. Bossuet, *4^{re} Instruction*, etc., — t. II, p. 138.

² *Lettre de Bossuet à M. de Malezieu, chancelier de Dombes*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 145. — Dans cette lettre, écrite à propos du *Nouveau Testament de Trévoux*, Bossuet raconte la suppression de l'*Histoire critique*. Il faut la rapprocher des pièces réunies par M. de la Reynie, lieutenant de police, insérées au tome X du *Bossuet* de Déforis, pp. 506 et suiv. Ces pièces, concernant ce qui s'était passé en 1678, furent envoyées par La Reynie à Bossuet en septembre 1702. — Cf. aussi divers témoignages de R. Simon, qui seront cités plus bas, en particulier son importante *Lettre au R. P. D. B.* [du Breuil, de l'Oratoire], datée de février 1679, *Bibliothèque critique*, tome IV, lettre IX, pp. 61-71 ; reproduite dans les *Lettres choisies de M. Simon*, édit. 1730, t. IV, pp. 52-61.

³ Bausset n'a pas été le seul à soutenir cette opinion. Elle avait cours déjà du vivant d'Arnould, qui s'en défendit toujours.

M. Floquet, qui dit que Le Tellier, inquiet du privilège accordé à l'*Histoire critique*, fit consulter l'évêque de Condom¹. La vérité nous est fournie ici par R. Simon : « En 1678, dit-il, Billaine qui achevoit l'impression de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, publia par avance la table des Chapitres ou sommaire de ce livre, pour l'envoyer dans les pays étrangers²... Ce fut M. Toinard qui trouva le moyen d'avoir un exemplaire de cette table, et qui l'envoya aussi-tôt à M. Renaudot, qui étoit alors à S. Germain : et celui-ci la mit aussi-tôt entre les mains de M. Bossuet³. » Ce récit de R. Simon trouve sa confirmation dans une phrase de Bossuet qu'aucun de ses biographes ne paraît avoir remarquée : « Je fus averti très à propos par un homme bien instruit et qui savait pour le moins aussi bien les langues que notre auteur [R. Simon]⁴. » Le personnage désigné de la sorte est certainement Renaudot, que nous retrouverons encore dans la suite de cette affaire.

Bossuet retint les feuilles que Renaudot lui avait présentées, ou s'en fit livrer de semblables par l'entremise du chancelier⁵, et se mit à les parcourir. L'évêque

¹ Bossuet précepteur, p. 403. — M. Floquet se borne à citer La Reynie, qui parle en effet du seul chancelier, au service duquel il était. Mais le point à éclaircir est de savoir qui donna l'éveil au chancelier et à Bossuet. Sur ce détail M. Bernus seul est exact (*Richard Simon et son Histoire critique*, p. 33).

² *Bibliothèque critique*, t. II, chap. xxxi, pp. 446-447. — *Vide locum*.

³ *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, — t. II, p. 448. — Cette page et la page de la *Bibliothèque critique* citée dans la note précédente contiennent exactement le même récit.

⁴ *Lettre à M. de Malezieu*, — tome IX, p. 145.

⁵ Bossuet dit (*Lettre à M. de Malezieu*, — t. IX, p. 145) : « Il [l'homme bien instruit et qui savait les langues] m'envoya un *Index*, et ensuite une *Préface*. » D'autre part, La Reynie écrit à Bossuet (*Mémoire de La Reynie*, — Bossuet de Déforis, p. 513) : « On prit une ou plusieurs feuilles de cette Table, que j'envoyai sur le champ à M. le Chancelier le Tellier, qui vous la remit aussi tôt. » On voit

s'alarma des opinions hardies que l'auteur annonçait, surtout de ses idées sur la composition du Pentateuque, enlevée en grande partie à Moïse; il vit dans le nouveau livre « un amas d'impiétés et un rempart du libertinage¹ », et ne perdit pas un instant pour en arrêter la publication. Le jour même du jeudi saint, 7 avril, il se rendit chez le chancelier², auquel il porta les feuilles qu'il avait lues et chargées de coups de crayon, et l'entretint de cette affaire. Le Tellier fit remettre à M. Pirot les feuilles annotées, et, raconte La Reynie à Bossuet, « il fut remarqué dans le temps qu'aussi tôt que M. Pirot eut jeté les yeux sur la Table crayonnée par vous, Monsieur, il dit que l'auteur l'avait trompé³ »; que l'*imprimatur* avait été donné à la condition expresse de faire certaines corrections auxquelles Simon ne s'était nullement soumis⁴.

Le prélat eut vite gain de cause : dès le 9 avril, des ordres furent donnés au lieutenant de police; on saisit l'ouvrage chez Billaine⁵; on décida d'en faire faire un

qu'il y a une petite difficulté pour concilier ces deux témoignages, mais c'est là un détail sans importance.

¹ *Lettre à M. de Malezieu*, — tome IX, p. 145. — C'est-à-dire un livre qui porte à douter de la religion, et dont, par conséquent, les libertins pourraient se faire un rempart.

² *Lettre à M. de Malezieu*, — tome IX, p. 145.

³ *Mémoire de La Reynie à Bossuet*, — édition Déforis, tome X, p. 513.

⁴ « Il est vrai que l'auteur n'a pas été de bonne foi, ayant supprimé les corrections que ce docteur avoit faites à son ouvrage. » — *Lettre de Le Tellier à La Reynie*, 13 avril 1678, — *Bossuet de Déforis*, — tome X, p. 510.

⁵ Cf. *lettre de Le Tellier à La Reynie*, donnant ordre de saisir l'ouvrage, 9 avril 1678; — *réponse de La Reynie au chancelier*, disant qu'il se dispose à exécuter ses ordres, 11 avril; — *seconde lettre de La Reynie au chancelier*, 14 avril, l'informant que la saisie de 600 exemplaires a été faite la veille, 13 avril, — *Bossuet de Déforis*, tome X, pp. 507-509.

second examen, qui fut confié aux docteurs Pirot, Boust et Grandin ¹, auxquels Bossuet s'adjoignit.

On pouvait encore croire que si ces nouveaux reviseurs ne se montraient pas trop sévères, il suffirait d'un certain nombre de cartons et que la publication ne serait pas entièrement arrêtée. Bossuet même donnait des espérances, et écrivait dans ce sens au P. de la Tour, de l'Oratoire ². R. Simon se hâta donc de composer pour sa justification un *Mémoire instructif*; il en fit copier quelques exemplaires pour les distribuer à ceux que l'affaire regardait. Ce *Mémoire*, s'il faut en croire l'auteur de l'*Histoire critique* ³, parut faire quelque impression sur Bossuet. Mais, d'autre part, à mesure qu'il examinait de près l'ouvrage, il y découvrait de « mauvaises maximes répandues partout ⁴ ». Aussi, malgré le *Mémoire instructif* et malgré deux entrevues avec R. Simon, l'une à Saint-Germain, l'autre à l'Oratoire ⁵, il se prononça contre

¹ Cf. lettre de Le Tellier à La Reynie, 28 avril 1678. — Bossuet de Déforis, tome X, p. 511.

² M. Floquet (*Bossuet précepteur*, p. 409), parle de cette lettre comme inédite. Il ne dit pas d'où il l'a tirée, et elle n'est pas reproduite dans les éditions postérieures aux *Études sur Bossuet*. — R. Simon dit de son côté (*Lettre au P. du Breuil*, — *Lettres choisies*, tome IV, p. 60), que Bossuet écrivit au P. de Saillant, supérieur de la maison de Paris; celui-ci fit revenir à la hâte R. Simon, qui était à la campagne quand l'affaire éclata.

³ *Lettre au P. du Breuil*, déjà citée. — Il est dit dans cette lettre que Bossuet parut se rendre compte qu'il avait été trop vif, mais ne voulut pas revenir sur ce qu'il avait fait. On peut croire que le *Mémoire* l'impressionna dans une certaine mesure, mais on ne peut accepter telle quelle l'affirmation de R. Simon, qui rendrait suspecte la loyauté de Bossuet.

⁴ *Lettre de Bossuet à M. de Malezieu*, — t. IX, p. 145.

⁵ *Lettre de R. Simon au P. du Breuil*, — tome IV des *Lettres choisies*, p. 53. — L'entrevue à Saint-Germain eut lieu le 16 avril, comme on le voit par une lettre de Bossuet au P. de Sainte-Marthe, éditée dans la thèse de M. Bernus, *Appendice I*, p. 130. M. Bernus dit avoir trouvé cette lettre aux *Archives nationales*, Papiers de l'Oratoire, M. 232.

l'Histoire critique. Nicole, que Bossuet consulta, s'éleva également avec force contre le livre ¹. Enfin, sur un arrêt du conseil du 19 juin 1678, M. de la Reynie reçut ordre d'en faire mettre au pilon tous les exemplaires, au nombre de treize cents, et la sentence fut sévèrement exécutée ². Peu avant, R. Simon avait été exclu de l'Oratoire ³.

Ce n'est pas à Bossuet que l'auteur malheureux garda le plus de rancune. Il était convaincu que les jansénistes étaient les principaux auteurs de sa mésaventure ⁴ : et de plus, Bossuet était un personnage influent avec lequel il y avait intérêt à ne pas rompre. On trouve même, en tête d'une seconde édition des *Ceremonies des Juifs*, donnée par Simon en 1681, une grande épître « A Monseigneur

¹ La lettre de Nicole à Bossuet a été publiée par Arnauld, dans l'*Avertissement de la Sixième partie des Difficultez proposées à Mr. Steyaert* (tome III de cet ouvrage, Cologne, 1692). Arnauld ne nomme pas Nicole ; il dit, en parlant de R. Simon : « J'en ay eu la même idée qu'un sçavant homme qui écrivit en ces termes à un de ses amis : « J'ay lû depuis peu l'Histoire Critique du P. Simon » Jamais homme ne fut plus plein de luy-même et ne m'en a » moins rempli, etc. » — On ne voit pas, par cette lettre, à quel moment Bossuet consulta Nicole. M. Floquet pense que ce fut pendant qu'on examinait l'ouvrage, entre la première saisie et la suppression ; et cela s'accorde bien avec ce que dit R. Simon (*Lettre citée au P. du Breuil*, février 1679) : « On m'a communiqué une lettre qu'il [Nicole] a écrite là-dessus au prélat [Bossuet] qui l'avoit consulté, et qui lui avoit envoyé de son chef un exemplaire de mon livre. »

² Outre les 600 exemplaires saisis d'abord chez Billaine, on en retrouva 700 autres, qu'on avait d'abord mis en sûreté chez des relieurs. — Cf. le *Mémoire de La Reynie à Bossuet*, — édition Déforis, tome X, p. 513 ; et l'arrêt du conseil, — *ibid.*, p. 514. — Ainsi cette première édition fut entièrement détruite, sauf six ou sept exemplaires. Celui qui appartenait à Huet se trouve à la Bibliothèque Nationale (A 2276 in-4°) ; il porte quelques notes de la main de l'évêque d'Avranches.

³ Le 21 mai. — Cf. M. Bernus, p. 40.

⁴ Cf. *Lettre au P. du Breuil* et dans la *Bibliothèque critique*, t. II, chapitre xxxi, p. 447 : « Il n'y eût plus de remède, lorsque le Bureau de Port-Royal, qui étoit alors dans le Faubourg S. Jaques, se fut mêlé de cette affaire. »

Monseigneur Bossuet, ancien évêque de Condom, etc. », où l'auteur dédie son ouvrage au prélat, « afin de vous témoigner, en vous le consacrant, avec combien de respect et de soumission je suis, Monseigneur, de Vôte Grandeur, Le tres-humble, tres-obeissant et tres-obligé serviteur, R. Simon ¹. » Plus tard, le sieur de Simonville se défendit d'avoir flatté Bossuet; il dit avoir voulu seulement faire plaisir à son éditeur, la veuve de Billaine, qui pensait que cette dédicace recommanderait l'ouvrage. Malhabile dans l'art de complimenter, R. Simon alla commander l'épître à son ami Frémont d'Ablancourt, « qui me dit en partant qu'il alloit faire un *galimatias pompeux*. En quoi il a, direz-vous, très-bien réussi : mais il n'y a rien du mien, car je n'étois plus à Paris lorsqu'elle fut composée ². »

Flatteur ou sincère, R. Simon eut avec Bossuet, cela est certain, des entrevues assez fréquentes, durant les années qui suivirent la publication de l'*Histoire critique*. Il espérait toujours obtenir la réimpression de son livre, profondément corrigé et modifié. « Il m'offrit parlant à moi-même, dit Bossuet, de réfuter son ouvrage. Je trouvai la chose digne d'un honnête homme : j'acceptai l'offre avec joie, autant que la chose pouvait dépendre de moi ³. » Par réfutation de l'*Histoire critique*, il faut entendre une nouvelle édition, où l'auteur aurait soutenu des thèses

¹ La première édition des *Ceremonies des Juifs* est de 1671, chez Billaine : R. Simon s'y nomme *Don Recared Scimeon*. La seconde édition, où l'épître dédicatoire à Bossuet parut pour la première fois, est de 1681, Billaine. Cette seconde édition ne se trouvant pas à la Bibliothèque Nationale, la citation est faite ici sur la troisième (Bibl. Nat., Inv. A 6628, in-12), où l'épître est reproduite. Cette épître est signée R. Simon, mais au titre l'auteur est le sieur de Simonville. Voir l'*Appendice bibliographique*.

² *Bibliothèque critique*, — tome IV, lettre xm, p. 403.

³ *Lettre à M. de Malezieu*, — tome IX, p. 145. — Cf. la *lettre à l'abbé Bertin*, — p. 146, qui contient le même récit presque dans les mêmes termes.

entièrement contraires à celles qui avaient scandalisé dans l'édition supprimée. Ainsi l'explique Renaudot, qui prit part à ces négociations. Il nous apprend que la refonte de l'ouvrage était faite et agréée par Bossuet : « Par une nouvelle édition, il étoit prêt de se rétracter publiquement : si cela ne fut pas exécuté il ne tint pas à lui ¹. » Et encore : « Il avoit réformé entièrement son *Histoire critique du Vieux Testament*, sur les censures de feu M. l'Évêque de Meaux : il en avoit retranché tout ce qui scandalisoit les Catholiques, et même les Protestants ; et j'avois été en tiers à plusieurs conférences qu'il y eut sur ce sujet ². » Et plus loin Renaudot reconnaît de nouveau que Bossuet avait fini par approuver l'*Histoire critique*, non pas qu'il eût changé d'avis sur la première rédaction, mais parce que « M. Simon avoit fait un changement entier de son ouvrage ³ ».

Pourquoi ces négociations n'aboutirent-elles pas ? « Il ne tint pas à moi, dit Bossuet, que la chose ne fût acceptée et exécutée, au grand avantage de la vérité et au grand honneur de la bonne foi de l'auteur ⁴. » Puisque la chose ne tint pas à Bossuet et qu'elle ne tint pas non plus à Simon ⁵,

¹ *Perpétuité de la foi de l'Église catholique*, — tome V [par Eusèbe Renaudot], livre IX, chap. ix, p. 624 (dans la réédition de 1782).

² *Perpétuité de la foi*, — t. IV [par Eusèbe Renaudot], *Préface*, p. 12.

³ *Perpétuité de la foi*, — tome V, livre IX, chap. ix, p. 628. — Renaudot fait cette remarque parce que R. Simon, dans quelques écrits publiés plus tard, cherchait à faire croire que Bossuet avait changé sa manière de voir sur l'ouvrage.

⁴ *Lettre à M. Bertin*, — tome IX, p. 146. — Cf. la *lettre à M. de Malezieu*, p. 145.

⁵ Renaudot, *Perpétuité*, tome V, p. 624, phrase citée plus haut. — Il faut croire à ces témoignages de Bossuet et de Renaudot, qui furent acteurs dans cette affaire, plutôt qu'à celui de Le Dieu, qui ne la connaissait que par ouï-dire et qui la racontait longtemps après les faits. D'après Le Dieu, Bossuet aurait toujours rejeté les corrections offertes par R. Simon, et déclaré qu'il était impossible « de réformer cet ouvrage, mauvais dans son fond et dans son dessein ». — *Journal*, 1^{er} juin 1700, tome II, p. 41.

il faut qu'un autre personnage ait fait opposition. D'après l'ex-oratorien, ce fut M. Pirot, trop facile en 1678, et depuis lors devenu intraitable. Il garda deux ans le manuscrit, et finit par trouver des prétextes pour lui refuser son approbation ¹.

Mais si Bossuet consentit un moment à une nouvelle édition de l'*Histoire critique*, il n'en est pas moins vrai qu'il eût préféré voir R. Simon s'exercer à des travaux moins périlleux que l'exégèse. « M. de Meaux voulant lui rendre service, raconte l'abbé Renaudot, me dit qu'il falloit occuper cet esprit, et lui proposer quelque ouvrage de longue haleine en lui proposant en même temps une pension. Je proposai de l'employer à traduire et à faire imprimer plusieurs Traités des Grecs schismatiques contre les Latins, parce que nos Théologiens ne savent ordinairement pas les principaux raisonnements ni les autorités dont les Schismatiques se servent, dans les points sur lesquels on dispute avec eux depuis si long-temps. M. de Meaux et feu M. l'Archevêque de Rheims, auquel j'en parlai aussi, parce qu'il avoit alors la direction de la Bibliothèque du Roi, et de ce qui regardoit les lettres, entrèrent dans ma pensée, et me chargèrent de la proposer à M. S. qui s'en excusa ². »

La vérité est que Simon ne se souciait pas de ce travail inoffensif et ne voulait pas se réduire au rôle d'éditeur et de traducteur. Il avait besoin de faire de la critique et de penser d'une manière originale ³. Au reste, ses publications exégétiques, entravées en France, suivaient leur cours à l'étranger. Tandis qu'on négociait pour donner

¹ R. Simon, *Lettres choisies*, lettre à l'archevêque de Paris [Harlay], 1694, — édit. 1730, tome III, p. 260.

² *Perpétuité*, tome IV, Préface, pp. 12-13. — Renaudot ne désigne que par des initiales R. Simon, encore vivant en 1711, quand parut la première édition de ce IV^e volume.

³ On sait qu'il avait pris pour devise :

Alterius ne sit qui suus esse potest.

à Paris une seconde édition de l'*Histoire critique*, corrigée et approuvée par les docteurs, Daniel Elsevier, qui se passait d'approbations et de privilèges, en donnait une, assez fautive il est vrai¹, à Amsterdam en 1680. Sur l'édition d'Elsevier, on faisait une traduction latine; en même temps, on publiait une autre traduction en anglais². Enfin, en 1685, Reinier Leers, libraire à Rotterdam, donnait une édition nouvelle, correcte et entièrement conforme à celle de 1678³.

On ne peut croire R. Simon lorsqu'il déclare n'avoir eu aucune part à cette publication⁴. Toujours est-il qu'il ne désavoua pas l'ouvrage. Sans s'occuper davantage des corrections précédemment offertes, il le défendit contre les attaques des catholiques et des protestants⁵. Puis il édita la suite de ses travaux, toujours chez le même libraire de Hollande, M. Pirot refusant son approbation pour Paris⁶. Ce fut, en 1689, l'*Histoire critique du texte*

¹ Elsevier n'avait pu obtenir un des rares exemplaires échappés à la destruction de 1678; on ne lui avait permis que d'en prendre une copie sur laquelle il donna son édition. — *Préface* de l'éditeur en tête de l'édit. de 1685 (non paginée). — Elsevier reproduisit deux fois cette édition, ou du moins en rafraîchit les titres en 1681 et 1683.

² *Préface* de l'éditeur en tête de l'édition de 1685.

³ C'est cette édition qu'on cite habituellement. Bien que venant la cinquième (1678, 1680, 1681, 1683, 1685), elle est en réalité la première conforme à l'édition de 1678 et celle-ci est détruite.

⁴ « Je n'ay eu aucune part à la nouvelle édition qui s'est faite en Hollande de mon *Histoire critique du Vieux Testament*, et qui a donné occasion à plusieurs autres éditions du même ouvrage. » — *Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament*, par R. S. P. [Richard Simon, prêtre], *Préface* (non paginée). Mais M. Bernus (dans sa thèse pp. 48-49 et *Appendice II*, et dans sa *Bibliographie de R. Simon*) montre que l'édition de 1685 était bien donnée par les soins de R. Simon lui-même.

⁵ R. Simon se défendit contre le P. Le Vassor, de l'Oratoire, Ellies du Pin, Jean Le Clerc, Isaac Vossius et Ézéchiél Spanheim, pour ne nommer que les principaux adversaires de l'*Histoire critique*.

⁶ «... Son *Histoire critique du texte du Nouveau Testament* et celle des *Versions*, qui ne sont l'une et l'autre imprimées que de contrebande, et

du Nouveau Testament, en 1690, l'*Histoire critique des versions du Nouveau Testament*.

Il y avait dans tous ces écrits bien des idées hardies, des études critiques quelque peu hasardées, des passages où les Pères et les docteurs scolastiques étaient traités avec trop peu de respect. Bossuet s'alarme de toutes ces audaces ; à chaque publication nouvelle son indignation grandit ; il semble, en 1691, avoir entièrement oublié l'entente qui a régné un moment entre lui et R. Simon. Dans une lettre à Nicole, où il parle contre la « dangereuse et libertine critique » et contre « celui qui veut s'imaginer qu'il est le premier critique de nos jours », il va jusqu'à dire : « Pour moi, il ne m'a jamais trompé ; et je n'ai jamais ouvert aucun de ses livres, où je n'aie bientôt senti un sourd dessein de saper les fondements de la religion ¹. »

Deux ans plus tard, en 1693, R. Simon donnait, pour faire suite à l'histoire du texte et à celle des versions, l'*Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*. « Il est malaisé, écrit Bossuet, de vous définir le livre de M. Simon : vous en connaissez le génie. On apprend, dans cet ouvrage, à estimer Grotius et les unitaires plus que les Pères ; et il n'a cherché dans ceux-ci que des fautes et des ignorances... C'est le plus mince théologien qui soit au monde, qui cependant a entrepris de détruire le plus célèbre et le plus grand qui soit dans l'Église ²... L'érudition y est médiocre, et la malignité dans le suprême degré ³. »

que j'en ai jamais voulu approuver, quoique Monseigneur l'archevêque de Paris [Harlay] en eût fort envie... » — *Lettre de M. Pirot à Bossuet*, 29 avril 1702, — dans l'édit. Lachat, tome XXVII, p. 250. — Les lettres des correspondants de Bossuet seront citées ici d'après l'édition de M. Lachat : il est à regretter que M. Guillaume les ait trop souvent supprimées.

¹ *Lettre à Nicole*, du 7 décembre 1691, — tome IX, p. 75.

² Saint Augustin.

³ *Lettre du 22 octobre 1693* [sans nom de destinataire], — t. IX, p. 80. — On trouve dans les mss du séminaire de Meaux (carton E)

Cette fois, Bossuet ne voulut pas laisser sans réponse les témérités de Simon. Il se mit aussitôt à l'œuvre et entreprit sa *Défense de la Tradition et des saints Pères*. La querelle du quietisme l'empêcha de terminer et de publier cet ouvrage¹. Il le reprit en 1702 et l'augmenta du XIII^e livre² : mais la mort vint l'arrêter avant qu'il eût pu y mettre la dernière main.

En 1694, il y eut des essais de rapprochement entre R. Simon et les censeurs de Paris. L'archevêque Harlay de Chanvalon témoigna quelque intérêt à l'auteur des *Histoires critiques*, et souhaita qu'il en donnât en France une édition corrigée³. Cette fois encore les négociations n'aboutirent pas. Nous voyons cependant Simon publier, en 1695, ses *Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament*, en plein Paris, chez Jean Boudot, « avec Privilege du Roy et Approbation ». Il déclare même, dans sa *Préface*, qu'il ne reconnaitra plus désormais pour ses ouvrages que ceux qui seront imprimés « à Paris, avec privilege et avec l'approbation des Docteurs que Monseigneur l'Archevêque aura la bonté de me marquer⁴ ». Il est heureux de se sentir en règle ; et

la copie de remarques, faites sans nul doute par Bossuet sur l'*Histoire des Commentateurs*. A la fin sont ces mots : « En voilà assez pour faire voir que l'écrit de cet Auteur tend au Mépris des Pères et à affoiblir la Tradition aussi bien que l'Écriture. Au reste, c'est un homme sans Théologie, sans principes, qui détruit et n'établit rien et qui met toute la science dans des minuties de critique. »

¹ Lettre à M. de Malezieu, 19 mai 1702, — t. IX, p. 145, — et alibi.

² Cf. les dernières lignes de la *Préface* de Bossuet, en tête de la 2^e Instruction sur la Version de Trévoux, — t. II, pp. 149-150 ; — les *Remarques historiques* de M. Lachat sur la *Défense de la Tradition*.

³ Bruzen de la Martinière, *Éloge historique de M. Simon*, en tête du 1^{er} vol. des *Lettres choisies*, p. 89. — *Lettres choisies de R. Simon*, supplément au tome III, lettre 1, à Monseigneur l'Archevêque *** [de Paris], 1694, pp. 260 et suiv. (Renaudot prétend que cette lettre ne fut jamais remise à Harlay.) — Cf. la *Remontrance de M. Simon au cardinal de Noailles*, au tome II des *Lettres choisies*, pp. 348-349.

⁴ *Préface* (non paginée) des *Nouvelles Observations*.

peut-être cherche-t-il déjà, par ces protestations de soumission, à préparer les voies à sa traduction du Nouveau Testament. Mais celle-ci allait exciter les dernières colères de Bossuet.

R. Simon lui-même, ou le libraire de Paris avec lequel il avait fait traité pour l'édition de ses ouvrages¹, choisit Trévoux pour y faire imprimer la nouvelle version. On sait que Trévoux était la capitale de la principauté de Dombes, appartenant au duc du Maine. Le chancelier de Dombes, M. de Malezieu, voulant que tout se passât bien, pria Bossuet et le cardinal de Noailles de donner leur agrément au choix des reviseurs. M. Bourret, censeur royal, fut désigné : Bossuet ne le connaissait pas personnellement, mais il approuva ce choix « sur sa réputation et sur sa qualité de professeur de Sorbonne² ». M. Pocquelin, docteur de Sorbonne, fut le second du censeur Bourret³. Les deux examinateurs travaillèrent à loisir : ils gardèrent le manuscrit plus d'un an⁴, et le remirent enfin à l'imprimeur, déclarant « vingt fois que c'était un livre excellent et qu'ils le soutiendraient comme leur propre ouvrage⁵ ». Fort de ces témoignages, Estienne Ganneau, directeur de l'imprimerie de Trévoux, mit en

¹ Voir la *Remontrance de M. Simon au cardinal de Noailles*, — *Lettres choisies*, t. II, pp. 347-348.

² *Lettre à M. de Malezieu*, 6 juin 1702, — t. IX, p. 148. — Bourret était professeur d'Écriture sainte.

³ Il n'y eut que ces deux réviseurs. Noailles dit que l'ouvrage fut approuvé par « deux docteurs de la Faculté de Paris » ; — *Ordonnance du 15 septembre 1702*, reproduite dans les *Lettres choisies* de R. Simon, t. II, p. 336.

⁴ Malezieu et R. Simon disent « une année entière » ; les censeurs le gardèrent même plus longtemps, car l'approbation de M. Bourret qu'on trouve au premier volume est du 22 janvier 1701, et celle qu'on trouve à la fin du second est du 19 mars 1702. — L'approbation de Pocquelin est du 31 janvier 1702 (fin du second volume).

⁵ *Lettre de Malezieu à Bossuet*, 25 mai 1702, — dans l'édit. Lachat, t. XXVIII, p. 256.

tête de la version une épître dédicatoire au duc du Maine, où R. Simon reçoit les plus magnifiques éloges.

Que faisait Bossuet pendant tout ce temps ? Comment ne songeait-il pas à contrôler par lui-même le travail des censeurs qu'il avait acceptés ? Ses autres occupations lui avaient sans doute fait perdre de vue cette affaire, quand, au mois de mars 1702, un « savant prélat », que Bossuet ne désigne pas autrement, lui « fit connaître les inconvénients ¹ » du Nouveau Testament qu'on achevait d'imprimer. Bossuet alla communiquer ses inquiétudes au cardinal de Noailles, qui le pria de voir le livre et de lui en dire son avis ². L'évêque de Meaux s'en procura un exemplaire par les soins de M. de Malezieu, et se mit immédiatement à l'examiner.

Il y passa deux mois, et nous voyons par sa correspondance qu'il consulta M. Pirot sur quelques-uns de ses doutes ³. Il mit par écrit quatre-vingt-douze *Remarques* sur la version de Trévoux, et, en ayant fait prendre des copies, il les envoya le même jour, 19 mai 1702, au cardinal de Noailles, à M. de Malezieu et à l'abbé Bertin, ami de R. Simon, qui devait servir d'intermédiaire entre l'auteur et le prélat. Dans les lettres qui accompagnaient ces envois ⁴, l'évêque de Meaux dit nettement sa pensée et propose une ligne de conduite à suivre. Il trouve dans l'ouvrage de R. Simon « des erreurs, des vérités affaiblies, des commentaires, et encore des commentaires mauvais, mis à la place du texte, et enfin les pensées des hommes au lieu de celles de Dieu ; un mépris étonnant des locutions consacrées par l'usage de l'Église ;

¹ *Lettre de Bossuet à M. de Malezieu*, 19 mai 1702, — tome IX, p. 145.

² *Ibid.*

³ Voir une lettre de Pirot à Bossuet, datée du 29 avril 1702, — édit. Lachat, t. XXVII, p. 250.

⁴ Les trois lettres au cardinal, à M. de Malezieu et à M. Bertin sont sans date dans l'original ; c'est d'après le *Journal* de Le Dieu (t. II, pp. 287-288), que les éditeurs les rapportent au 19 mai.

et enfin de tels obscurcissements qu'on ne peut les dissimuler sans prévarication¹ ». Il faut donc une réparation. La chose pourrait se faire convenablement, si, par exemple, Bossuet écrivait à R. Simon « une lettre honnête » pour l'avertir de ce qu'il semble devoir modifier dans ses ouvrages, à commencer par ses *Histoires critiques* jusqu'à la nouvelle version : R. Simon répondrait par une lettre publique d'acquiescement². Mieux vaudrait encore qu'il se corrigeât lui-même ; qu'il rétractât ses opinions téméraires et s'efforçât de faire connaître ses rétractations ; et qu'il profitât même de cette occasion pour revenir sur les points qui ont scandalisé dans ses ouvrages précédents. Car « un homme de qui l'on reçoit le Nouveau Testament doit être net de tout reproche³. » Si le traducteur veut entrer dans cette voie, « il n'y aura rien de plus doux, ni de plus honnête, ni qui soit de meilleur exemple. Ce sera alors qu'on pourra le regarder comme le digne interprète de l'Écriture, non seulement du Nouveau Testament, mais encore de l'Ancien⁴. » Au cas où R. Simon repousserait ces propositions, Bossuet donne à entendre qu'il élèvera la voix et saura parler et agir avec force.

Sauf Noailles, qui entra dans les vues de Bossuet et agit de concert avec lui⁵, et le fidèle Pirot, irréconciliable avec R. Simon depuis 1678, les autres personnages auxquels l'évêque de Meaux faisait appel ne se montrèrent

¹ *Lettre au cardinal de Noailles*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 144.

² *Lettre à M. l'abbé Bertin*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 146.

³ *Lettre à M. de Malezieu*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 145.

⁴ *Lettre à M. l'abbé Bertin*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 146. — Cf. la lettre à M. de Malezieu.

⁵ Il fallut quelque temps à Bossuet pour convaincre pleinement Noailles des défauts du livre de R. Simon ; Le Dieu note à la date du 23 juillet 1702 (t. II, p. 299) : « M. Pirot est venu dîner avec [M. de Meaux] et lui parler de Simon ; on dit que M. le cardinal de Noailles trouve enfin sa version du Nouveau Testament fort mauvaise. » Mais, au moins depuis cette date, les deux prélats agirent dans un parfait accord.

guère empressés à entrer dans ses vues. M. de Malezieu répondit que l'édition du Nouveau Testament s'était faite d'une façon très régulière, sur l'approbation de censeurs agréés par Bossuet lui-même ; que l'impression était terminée et que l'ouvrage était sorti de la principauté de Dombes pour être mis en vente ; enfin qu'il ne voyait pas ce qui lui restait à faire, sinon de veiller à réformer la seconde édition, au cas qu'il s'en fit une¹. M. Bertin, l'intermédiaire entre Bossuet et R. Simon, était bien plus du côté du traducteur que du côté de l'évêque. Il écrivit en Normandie à R. Simon, qui revint à Paris sans trop de hâte². M. Bourret, à qui les *Remarques* avaient été communiquées, désirait la paix avec tout le monde, mais se montrait prêt plutôt à soutenir l'approbation donnée par lui qu'à se rendre aux raisons de Bossuet. Il croyait assez faire en offrant de faire mettre quelques cartons aux endroits que le prélat jugeait les plus répréhensibles³.

Trois mois se passèrent en négociations⁴. R. Simon s'était d'abord montré sensible aux bonnes paroles et aux éloges que Bossuet mêlait à ses plaintes ; il avait

¹ *Réponse de M. de Malezieu à Bossuet*, 25 mai 1702, — édit. Lachat, t. XXVII, p. 257. — On voit par une nouvelle lettre de Bossuet à Malezieu (6 juin 1702, — t. IX, p. 148), que le chancelier de Dombes, dans une lettre perdue du 29 mai, donna à l'évêque de bonnes paroles, mais qui ne furent pas suivies d'effet.

² Voir *Réponse de M. Bertin à Bossuet*, 23 (et non 3, comme porte par erreur l'édit. Lachat) mai 1702, — édit. Lachat, t. XXVII, p. 260 ; — *Lettre de R. Simon à M^{me}*, 30 mai 1702, — au t. III des *Lettres choisies*, p. 291 ; — *Lettre de M. Bertin à Bossuet*, 8 juin 1702, — édit. Lachat, t. XXVII, p. 272.

³ *Lettre de M. Bourret à M. Bertin*, 30 juillet 1702, — édit. Lachat, t. XXVII, p. 273. — Le Dieu remarque que Bourret fut le premier à se retirer des conférences commencées entre Bossuet et lui au sujet du livre de R. Simon. — *Journal*, t. II, pp. 314-315 ; — Cf. p. 368.

⁴ Cf. le *Journal* de Le Dieu, mai 1702 et mois suivants. Plusieurs lettres écrites à Bossuet sur cette affaire se trouvent au tome XXVII de l'édition Lachat.

beaucoup compté sur les ménagements dont l'évêque promettait d'user¹. Il vit bientôt que Bossuet ne voulait se montrer doux qu'à proportion qu'il serait lui-même docile et soumis. Il ne consentit pas à céder autant qu'on le lui demandait ; il défendit sa manière de voir et n'admit qu'un petit nombre des corrections qu'on lui suggérerait. Ce n'est que peu à peu, après que beaucoup d'exemplaires furent vendus, qu'il introduisit quelques cartons dans ceux qui restaient. « On ne sait ce que c'est, dit Bossuet, que ces cartons de l'auteur. Si vous le pressez, voilà un carton pour servir d'excuse : laissez-le dans sa liberté, le livre aura son cours naturel, et l'erreur se répandra par toute la terre². » Les cartons, du reste, sont simplement intercalés entre deux pages où le lecteur peut voir le texte primitif, ou si faiblement collés sur ce texte qu'il est aisé de les soulever et de lire par-dessous, ou même rejetés au hasard à la fin du volume³.

Voyant la résistance de R. Simon et d'ailleurs se persuadant chaque jour davantage que le livre était absolument mauvais⁴, Bossuet jugea qu'il fallait en venir aux censures ecclésiastiques. Il souhaitait que le cardinal de Noailles parlât le premier, en raison de la place qu'il occupait et parce que le *Nouveau Testament* se vendait

¹ Cf. la lettre du 30 mai 1702, — *Lettres choisies de M. Simon*, t. III, p. 291. — Jusque dans sa *Remontrance au cardinal de Noailles*, R. Simon se prévaut étrangement de quelques mots flatteurs de Bossuet.

² *Première Instruction sur la Version de Trévoux*, § 24, — t. II, p. 111.

³ C'est ce qu'on peut voir, par exemple, dans l'exemplaire de la version de Trévoux qui est à la Bibliothèque Nationale. — Cf. une réponse de R. Simon sur ces cartons, *Bibliothèque critique de M. de Sainjore*, t. IV, lettre XLVII, pp. 481-482.

⁴ On voit en effet par le *Journal de Le Dieu* que Bossuet jugeait de plus en plus sévèrement l'ouvrage de R. Simon, à mesure qu'il l'étudiait davantage. — Cf. par exemple le *Journal* au 10 juillet 1702, — t. II, pp. 297-298 et *passim*.

dans son diocèse ¹. L'archevêque se laissa facilement persuader : dans les premiers jours de septembre 1702, il soumettait son ordonnance à Bossuet, qui le pria d'y ajouter quelques phrases ² ; le 15, il la signait ; le 24, elle était promulguée, et la version de Trévoux interdite dans le diocèse de Paris ³.

Bossuet suivit de près : son ordonnance, portant condamnation de l'ouvrage de R. Simon pour le diocèse de Meaux, est datée du 29 septembre. A l'ordonnance, il joignit une première *Instruction*, où il développait plusieurs des remarques qu'il avait fait circuler en manuscrit quelques mois auparavant.

Au moment où il allait donner ces pièces au public, il eut à lutter contre le chancelier de Pontchartrain, qui s'avisa de vouloir les soumettre à la formalité de la censure : cela ne s'était jamais fait ni pour les ouvrages de Bossuet, ni en général pour ceux des évêques ⁴. Cette querelle, où le prélat ne triompha que grâce à l'intervention du roi, retarda la publication qu'il préparait : l'*Ordonnance* ne fut lue à Meaux que le 3 décembre, premier dimanche de l'avent ; le volume renfermant cette même ordonnance avec la *Première Instruction* parut trois semaines plus tard, dans les derniers jours de 1702 ⁵.

¹ L'ouvrage s'était d'abord vendu sous le manteau, mais vers la fin de juillet 1702 il se vendait « partout dans la rue Saint-Jacques ». — *Journal de Le Dieu*, 31 juillet 1702, — t. II, p. 300.

² *Lettre de Bossuet au cardinal de Noailles*, 6 septembre 1702, — t. IX, p. 149.

³ *Le Dieu, Journal*, 24 septembre 1704, — t. II, pp. 308-309.

⁴ Au catalogue de la Bibliothèque Nationale, le ms 1218 des *Nouvelles acquisitions françaises* porte pour titre : *Pièces sur le Nouveau Testament de R. Simon*. Ce cahier ne contient rien qui se rapporte directement à la lutte de Bossuet contre Simon, mais il renferme la copie des principales pièces relatives au démêlé de l'évêque avec le chancelier.

⁵ Cf. *Le Dieu, Journal*, 1^{er} et 29 décembre 1702, — t. II, pp. 339-340 et 355.

La *Seconde Instruction* ne fut publiée qu'en août 1703¹. Au début, Bossuet plaça une *Dissertation sur la doctrine et la critique de Grotius*. Il regardait le célèbre Hollandais comme le premier fauteur de l'exégèse téméraire et comme le maître de R. Simon : il voyait avec peine que cet auteur fût devenu « un lacet à la maison d'Israël, et ses livres un écueil fameux par le naufrage » des interprètes catholiques trop amis de la nouveauté².

R. Simon avait pu faire imprimer une *Remontrance à M. le cardinal de Noailles* ; le chancelier empêcha la publication de sa défense contre Bossuet³. On prétend que, vers ce temps-là, le traducteur dit, en parlant du vieil évêque : « Il faut le laisser mourir, il n'ira pas loin⁴. » Bossuet ne survécut en effet que d'un an à la publication de

¹ Cf. Le Dieu, *Journal*, 9 août 1703, — t. II, p. 461.

² *Dissertation sur Grotius*, dernières lignes, — t. II, p. 149. — Les commentaires de Grotius sur l'Écriture sainte comprennent 3 vol. in-f° sur l'Ancien Testament et 3 vol. sur le Nouveau. (Cf. l'*Appendice bibliographique*.) Bossuet attaque souvent dans ses ouvrages les interprétations sociniennes et naturalistes de Grotius. (Cf. entre autres les *Supplenda in Psalmos*.) La même préoccupation de le combattre paraît à chaque page dans les notes manuscrites conservées au séminaire de Meaux et dans la *Bible du Concile*. Au reste, Bossuet rendait hommage à la bonne foi de Grotius qui, à la fin de sa vie, était tout près de se convertir au catholicisme. S'il l'avait connu personnellement, il est probable qu'il l'aurait traité avec autant d'égards que le ministre Ferry ou l'abbé de Lokkum ; mais Huig de Groot était mort en 1646, et Bossuet ne voyait que le trouble causé par sa doctrine.

³ « Quelques-uns de mes amis, qui sûrent qu'elles [les remarques de Bossuet] étoient sous la presse, m'exhortèrent à y mettre aussi mes Réponses, et peut-être l'aurois-je fait si j'avois crû pouvoir obtenir de M. le Chancelier un Privilege. » — *Lettres choisies* de R. Simon, supplément au tome III, lettre v, au R. P. D. J^{me}, janvier 1703, pp. 296-297. — Cf. Le Dieu, t. II, p. 376. — Le 22 janvier, le chancelier révoqua un privilège précédemment accordé à R. Simon pour la réimpression de son livre à Paris ; — Le Dieu, t. II, pp. 383-384, 397.

⁴ « On assure que M. Simon a dit... », raconte Le Dieu à la date du 15 décembre 1702, — *Journal*, t. II, p. 347.

ses *Instructions*. R. Simon inséra dans ses *Lettres choisies* et quelques années plus tard dans sa *Bibliothèque critique* un certain nombre de pièces où il travaille à se justifier¹ : dans les faits et les anecdotes qu'il raconte au sujet de ses discussions avec Bossuet, il est souvent inexact² ; les raisons qu'il propose en faveur de ses opinions méritent une attention plus grande. La publication de la *Bibliothèque critique* marque la fin de cette longue polémique entre Bossuet et R. Simon.

§ 2.

LE « CRITIQUE » ET LE « DOCTEUR ».

POINTS FAIBLES DE LA POLÉMIQUE DE BOSSUET.

GRAVES TORTS DE R. SIMON.

Ce qui frappe tout d'abord quand on considère cette lutte, c'est l'opposition profonde entre l'esprit et le caractère des deux combattants. Bossuet veut toujours s'appuyer sur l'antiquité, il aime à sentir six mille ans derrière lui : Simon discute l'antiquité, quand il ne la méprise

¹ Cf. *Lettres choisies*. t. III (1^{re} édit. 1705), et *Bibliothèque critique* de M. de Sainjore (1708-1710), surtout le tome IV. Ce quatrième volume de la *Bibliothèque critique* a été reproduit comme quatrième volume des *Lettres choisies* dans la nouvelle édition qu'en donna en 1730 Bruzen de la Martinière.

² L'abbé Renaudot fait observer que les anecdotes de R. Simon sont « très-suspectes à ceux qui ont connoissance des faits qu'il allègue souvent, et où sa mémoire le trompe » ; — *Perpétuité de la foi*, — t. IV, Préface, p. 12 (dans la réédition de 1782). — Il remarque encore que les dates attribuées par R. Simon aux lettres qu'il publie sont souvent fausses ; il arrive, par exemple, qu'on parle dans la lettre de faits postérieurs à la date indiquée ; — Cf. *Perpétuité*, t. V, pp. 632-633.

pas, il a confiance en ses propres forces et en ses méthodes; Bossuet ne parle que de l'unité de la tradition, de la chaîne continue du témoignage des Pères : Simon met volontiers en évidence les divergences d'opinion quand elles existent, il écoute avec une attention particulière les voix qui ne sont pas à l'unisson, il examine tous les anneaux de la chaîne, il les ébranle et menace de les séparer; Bossuet se plaît aux vastes aperçus, aux larges horizons où rien n'arrête la vue : Simon recherche les difficultés, les endroits obscurs et périlleux, où l'on n'avance qu'en tâtonnant; Bossuet déploie son génie dans les grandes et larges expositions de doctrine : Simon montre son esprit et sa pénétration dans l'examen des détails, dans les discussions subtiles et minutieuses.

On voit si ces deux intelligences étaient faites pour s'entendre. Il y avait pour les en empêcher la différence d'esprit et la différence de méthode. Bossuet était avant tout théologien, procédant par enseignement dogmatique, par preuves d'autorité; R. Simon était critique, il travaillait par voie de recherches, d'investigations, d'analyse. A vrai dire, il n'y a pas d'opposition entre ces deux méthodes : un bon théologien doit être critique dans une certaine mesure, et un critique qui s'exerce dans l'Eglise sur l'Ecriture sainte ne peut se dispenser d'être théologien. Mais qui ne sait que, dans toute dispute, on force le sens des mots, on en exagère les différences, on désigne les systèmes contraires par des appellations qui d'elles-mêmes ne s'excluent pas l'une l'autre. C'est ce qui arriva dans la querelle qui nous occupe : on prit le nom des méthodes pour signe de ralliement : le théologien fit la satire des critiques en général, le critique n'épargna pas les épigrammes aux théologiens. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher quelques-uns de ces traits, épars dans les œuvres des deux auteurs. On peut en composer deux portraits, l'un du *critique*, l'autre du *docteur*. Le portrait du critique, fait par Bossuet, n'est pas indigne du siècle

où portraits et caractères étaient si fort à la mode : peut-être même convient-il encore en quelques points aux critiques, sacrés ou profanes, de nos jours :

« ... A toutes ces qualités, l'auteur du livre dont nous parlons ajoute celle d'être critique, c'est-à-dire de peser les mots par les règles de la grammaire ; et il croit pouvoir imposer au monde et décider sur la foi et la théologie par le grec ou par l'hébreu dont il se vante ¹. Subtils grammairiens et curieux à rechercher les humanités, [nos critiques] regardent l'Écriture comme la plus grande matière qui puisse être proposée à leur bel esprit, pour y étaler leurs éruditions ; ainsi, ils donnent carrière à leur imagination dans un si beau champ ; mais, en même temps, il leur arrive d'ôter à ces Écritures leurs deux plus grands avantages, dont l'un est l'inspiration et l'autre est la prophétie des mystères de Jésus-Christ ². Peu attentifs aux principes et plus curieux de citer beaucoup que de peser les passages dans une juste balance, la vérité leur échappe : c'est le sort de ceux qui demeurent contents d'eux-mêmes quand ils croient avoir bien montré qu'ils ont tout lu et qu'ils savent tout ³.

» Lorsqu'on croit que c'est savoir tout que de savoir les langues et la grammaire, on ne veut qu'éblouir le monde, et on s'imagine fermer la bouche aux contredisants dès qu'on allègue un hébraïsme ou un hellénisme ⁴.

¹ *Défense de la Tradition et des saints Pères*, Préface, — t. II, p. 523.

² *Dissertation sur Grotius*, § 5, — t. II, p. 141. — On disait au pluriel « les éruditions » pour les *recherches savantes*. Littré cite ce vers de La Fontaine, *Poésies mêlées*, LXV :

Des éruditions la cour est ennemie.

³ *Dissertation sur Grotius*, § 25, — t. II, p. 148. — La première moitié de la phrase est au singulier dans le texte : « Peu attentif aux principes et plus curieux de citer beaucoup que de peser ses passages dans une juste balance, la vérité lui échappe.... »

⁴ *Première Instruction sur la Version de Trévoux*, vi^e passage, § 4 — t. II, p. 121.

Qu'on parcoure tous les endroits où nous avons démontré que l'auteur se trompe, on verra qu'il s'est ébloui lui-même ou qu'il veut éblouir les autres par son grec et par son hébreu ; et qu'il cache sous sa critique (je le dirai hardiment parce qu'il le faut et sans crainte d'être démenti par les vrais savants) une ignorance profonde de la tradition et de la théologie des Pères ¹.

» L'esprit critique rend les hommes déterminatifs ². Il faut apprendre à connaître les décisions de [ces hommes] et la manière dont ils tranchent sur les Pères. C'est faiblesse de s'étudier à les défendre et à les expliquer en un bon sens : il en faut parler librement : c'est quelque chose de plus savant et de plus fin que de prendre soin de les réduire au chemin battu. Au reste, on n'a pas besoin de rendre raison de ce qu'on prononce contre eux. Le jugement d'un critique, formé sur un goût exquis, doit s'autoriser de lui-même, et il semblerait qu'on doutât si l'on s'amusait à prouver ³. [Qu'on lise M. Simon.] Voilà ce qui s'appelle décider : autant de paroles, autant d'arrêts. Il ne faut point de raison : M. Simon a parlé. Saint Augustin s'est trompé dans une matière de foi, et comme lui toute l'antiquité était dans l'erreur ⁴.

» [Nos critiques veulent] se singulariser à quelque prix que ce soit ⁵. Ils ne songent qu'à raffiner : le texte grec de saint Matthieu ne leur suffit pas, quoiqu'il tienne lieu de l'original du Saint-Esprit : pour en éluder la force, ils vont deviner le mot hébreu dont ils veulent que Jésus-

¹ *Ibid.*, § 5, — t. II, p. 121.

² *Dissertation sur Grotius*, § 5, — t. II, p. 140.

³ *Défense de la Tradition et des saints Pères*, livre I, chap. x, — t. II, p. 529.

⁴ *Ibid.*, même page. — « Il ne faut point de raison » ; on attendrait : *raisons*, mais Bossuet veut dire : Il n'y a pas besoin de donner même une seule raison.

⁵ *Seconde Instruction sur la Version de Trévoux*, XLIX^e passage, — t. II, p. 163.

Christ se soit servi ¹. Un grand critique n'est pas content s'il ne montre qu'il voit dans son texte ce que nul autre n'y a jamais aperçu ².

» [Telle] est la critique à la mode et la seule qui peut contenter les curieux ³. »

Au lieu de composer ce portrait avec des traits de satire, il aurait été facile de rassembler des traits d'éloquence : car chez Bossuet le ton n'est pas longtemps sans s'élever, et l'épigramme touche à l'anathème : « Jusqu'à quand ce hardi critique croira-t-il que celui qui garde Israël sommeille et dort ? Jusqu'à quand croira-t-il qu'il peut débiter un arianisme tout pur et mépriser tous les Pères, à cause qu'il mêle avec des louanges les opprobres dont il les couvre ⁴... ? »

A tout cela, le hardi critique répondait par d'habiles insinuations contre les théologiens. Bossuet n'était pas sans s'apercevoir que ce mot de théologie, dans la bouche de R. Simon, avait « une autre signification que dans la nôtre. C'est une secrète intelligence et un chiffre, pour

¹ *Première Instruction*, Remarques sur les explications tirées de Grotius, § 15, — t. II, p. 127.

² *Première Instruction*, xii^e passage, § 5, — t. II, p. 124.

³ *Défense de la Tradition et des saints Pères*, liv. III, ch. ix, — t. II, p. 554. — Cf. des passages analogues à ceux qui viennent d'être cités : *Première Instruction*, pp. 120, 136. — *Défense*, liv. I, ch. iv, p. 526 ; — liv. I, ch. xvi, 533 ; — liv. IV, ch. xi, p. 572 ; — liv. IV, ch. xii, p. 573 ; — liv. VII, ch. v, p. 607 ; — liv. VII, ch. xviii, p. 613... etc.

⁴ *Défense*, liv. III, ch. xv, p. 557. — Bossuet tenait à cette phrase du Ps. cxx : *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israël*. On la retrouve écrite en tête d'une feuille de notes, chargée d'indications qu'il avait prises sans doute en lisant R. Simon : mss de Meaux, carton A, cahier non numéroté, 13^e fragment. — Cf. des passages semblables : *Dissertation sur Grotius*, § 7, t. II, p. 141 ; — 2^{de} *Instruction*, p. 155 ; — *Défense*, liv. II, ch. xxi, p. 548 ; — ch. xxii, même page..., etc.

ainsi dire, de notre auteur avec les Sociniens, qui, sous le nom d'interprétation théologique, leur fait entendre un raisonnement de pure subtilité qui n'a point de fondement sur le texte ¹. » Telle était bien l'intention de Simon : lorsque, dans ses ouvrages ou dans sa correspondance, il parle des *théologiens*, des *docteurs* et des *orateurs*, il sait qui il veut dire : ce sont ceux qui le condamnent au nom de l'orthodoxie : ce n'est pas Bossuet seul, — il avait d'autres adversaires, et en grand nombre, — mais c'est souvent Bossuet, qu'il soit nommé ou sous-entendu, ou désigné par les noms d'*éloquent prélat* et d'*illustre censeur* :

« Certains déclamateurs peu habiles méprisent souverainement tout ce qu'on appelle critique ². Il se trouve assez de théologiens dans Paris, [mais] il y a peu de docteurs qui aient étudié les langues originales ³. Aussi voyons-nous des preuves évidentes de faiblesse dans quelques célèbres théologiens de notre siècle, qui ont ignoré les véritables lois de la critique ⁴.

» [Plusieurs docteurs pensent] que nous ne devons point avoir d'autre Écriture pour nous servir de règle que la Vulgate, et que l'hébreu et le grec sont des meubles inutiles à un théologien ⁵.

» Je ne crois pas que l'illustre censeur veuille faire revivre aujourd'hui le mépris que Noël Beda, célèbre

¹ *Défense de la Tradition*, liv. III, ch. xv, — t. II, p. 557.

² *Lettres choisies de M. Simon*, — t. III, lettre vi du *Supplément*, 24 janvier 1703, vers la fin, pp. 319-320.

³ *Lettres choisies*, — t. IV, lettre XLVII, janvier 1703, p. 395, au milieu et au bas de la page.

⁴ *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, — Préface (non paginée).

⁵ *Lettre au P. du Breuil*, février 1679, — dans la *Bibliothèque critique*, t. IV, lettre ix, pp. 66-67 (Lettre reproduite dans les *Lettres choisies*).

docteur de Sorbonne, fit paraître de son temps pour ceux qui joignaient l'étude des langues à celle de la théologie. Il les appelait des humanistes qui théologisaient, *humanistas theologizantes*. C'est de la manière que¹ ce théologien de Paris traitait Le Fèvre d'Étaples et Érasme, qui s'étaient acquis une grande réputation parmi les gens de lettres. Le censeur, dans sa *Dissertation contre Grotius*, marchant sur les pas de Noël Beda, donne le nom de « subtils grammairiens et curieux à rechercher les humanités » à ceux qui font profession de critique et qui cultivent les langues, comme si la grammaire était incompatible avec la théologie. Sur ce pied-là, saint Chrysostome, saint Basile, saint Cyrille, et plusieurs autres savants grecs, qui font venir si souvent la grammaire à leur secours contre les ariens, n'auraient pas été de véritables théologiens. Disons plutôt que la grammaire et la critique doivent être inséparables de la véritable théologie².

» Pour ce qui est de cette tradition à laquelle on a recours, je suis persuadé qu'on fait des traditions trop légèrement. Toute explication qui se trouve dans les Pères n'établit pas une tradition en matière de foi : il faut distinguer ce qui appartient à la substance de la foi d'avec qui n'en est qu'un accessoire³. Le traducteur [de Trévoux] ne peut passer pour un homme qui aime les nouveautés que dans l'esprit de ceux qui ne se sont pas appliqués avec soin à l'étude des Livres sacrés et de la critique⁴.

» [Le traducteur] n'avouera jamais que « l'esprit critique » rend les hommes déterminatifs, et leur fait préférer leur goût et leurs conjectures, qu'ils croient dictés par le bon

¹ Tour vieilli pour : *C'est ainsi que...*

² *Bibliothèque critique de M. de Sainjore*, — tome III, chap. xiii, pp. 132-133.

³ *Lettres choisies*, — t. IV, lettre XL, janvier 1703, p. 344.

⁴ *Bibliothèque critique*, — t. IV, lettre xxxix, janvier 1703, p. 361.

» sens, à toute tradition et à toute autorité¹. » J'ose dire, au contraire, que la véritable critique rend l'esprit plus exact, qu'elle sert à distinguer les vraies traditions d'avec celles qui ne sont appuyées que sur de simples conjectures des Pères. La critique sert à pénétrer et à développer ce qu'il y a de plus difficile et de plus caché dans les Livres sacrés².

» On verra dans la suite si l'illustre censeur apportera des exemples solides de l'ignorance profonde du traducteur dans ce qui regarde la tradition et la théologie des Pères. Au moins peut-on assurer librement que beaucoup des exemples qui ont été produits avec un semblable reproche ne prouvent point ce qu'on a prétendu prouver. Le docte prélat a mis au nombre des traditions constantes de l'Eglise des choses qui n'y doivent point être mises : et c'est sans doute cela qu'il appelle la théologie des Pères³.

» Les grands orateurs se contentent souvent de raisons qui ont quelque faible apparence⁴. [Quand on est] théologien de profession, [on] substitue souvent les préjugés de sa théologie en la place des paroles de saint Paul⁵.

» La rhétorique de M. de Meaux a pu faire illusion à plusieurs personnes ; mais je suis persuadé qu'elle n'a fait aucune impression sur l'esprit d'une infinité d'honnêtes gens, qui ne se sont pas laissé surprendre au style pompeux de cet éloquent censeur⁶. »

¹ Phrase de Bossuet citée plus haut. Elle se trouve dans la *Dissert. sur Grotius*, § 5, — t. II, p. 140.

² *Bibliothèque critique de M. de Sainjore*, — t. III, chap. xii, p. 131.

³ *Lettres choisies*, — t. IV, lettre XLVII, dernières lignes, p. 413.

⁴ *Histoire critique des commentateurs du Nouveau Testament*, chap. viii, — p. 124.

⁵ *Histoire critique des commentateurs du Nouveau Testament*, chap. xxxix, — p. 564.

⁶ *Lettre au R. P. D. J.****, — t. III, lettre v du *Supplément*, p. 298. — Les lettres de R. Simon renferment une foule de passages semblables à ceux qui viennent d'être cités.

Qui a raison enfin du *docteur* ou du *critique*? Il semble que ni l'un ni l'autre n'a complètement raison ni complètement tort. Faire exactement la part de chacun serait une tâche bien délicate. Bornons-nous à quelques indications rapides.

Pour commencer par les points faibles de la polémique de Bossuet, il a parfois des paroles trop dures et qui pourraient donner une fausse idée de son adversaire. Quand il trouve dans ses ouvrages « un sourd dessein de saper les fondements de la religion¹ », quand il parle sans cesse de sa secrète entente avec les Sociniens, ce sont là de manifestes exagérations ou, comme disait le critique, « de ces figures de rhétorique si ordinaires à l'éloquent censeur² ». Aucune preuve n'autorise à voir dans R. Simon un impie ou un hérétique déguisé, conspirant dans l'ombre pour ruiner la foi. Les passages où Bossuet semble insinuer cette accusation ont besoin d'être corrigés par d'autres, où il parle de la « bonne foi³ » de l'auteur.

On peut encore regretter que Bossuet se soit trop complu à faire la satire de la critique en général, qu'il n'ait pas assez distingué la critique elle-même d'avec les témérités de R. Simon. Ces minutieuses études sur les langues et la grammaire, ou sur les variantes des manuscrits, ont leur utilité dans l'exégèse. Les hérétiques se servaient déjà de ces méthodes ; les incrédules allaient bientôt en faire usage ; les catholiques en avaient besoin, aussi bien pour défendre l'Écriture que pour avancer dans la science de l'interprétation. La rigueur avec laquelle Bossuet traita un écrivain qui, le premier parmi les orthodoxes,

¹ *Lettre à Nicole*, 7 décembre 1691, — t. IX, p. 75.

² *Bibliothèque critique*, — t. IV, lettre XL, p. 377. — Dans la lettre XLII, pp. 407-408, Simon plaisante de « l'esprit pénétrant » de Bossuet, qui devine des « pensées secrètes » et découvre des mystères là où il n'y a rien à pénétrer ni à découvrir.

³ *Lettre à M. l'abbé Bertin*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 146.

s'engageait résolument dans cette voie de la critique sacrée, était faite pour décourager ceux qui auraient voulu y marcher à sa suite, tout en se gardant de faire les mêmes faux pas¹.

Enfin, il faut le reconnaître, Bossuet présume un peu de ses forces quand, avant de composer ses *Instructions*, il déclare qu'il peut « tourner en démonstrations » ses remarques contre la version de Trévoux² ; quand il parle de « mettre en poudre la *Remontrance* de M. Simon³ » ; quand, songeant surtout à sa *Défense de la Tradition*, il annonce qu'il a de quoi « confondre [R. Simon], jusqu'à l'empêcher de lever les yeux⁴ ». Si l'on examine dans le détail les reproches qu'il adresse à l'auteur des *Histoires critiques* et du *Nouveau Testament*, on trouve que fort souvent, la plupart du temps peut-être, il a raison et qu'il appuie ses griefs de bonnes preuves : mais il lui arrive aussi de se tromper ; il lui arrive plus souvent encore, alors même qu'il a probablement raison, de ne pas pousser ce qu'il avance jusqu'à la démonstration, comme il l'avait promis ; quelques phrases oratoires lui suffisent quand une discussion développée et précise serait nécessaire. En un mot, dans un certain nombre de cas, après que Bossuet a parlé, R. Simon pourrait encore non seulement « lever les yeux », mais présenter des objections, sinon insolubles, du moins très sérieuses⁵.

¹ M. l'abbé Trochon insiste sur ce point dans sa courte notice sur R. Simon (volume d'*Introduction à la Bible avec commentaires* publiée chez M. Lettielleux, pp. 46-48).

² *Lettre au cardinal de Noailles*, 19 mai 1702, — t. IX, p. 144.

³ Parole de Bossuet citée par Le Dieu, *Journal*, — t. II, p. 326.

⁴ *Lettre à M. Pirot*, 28 mai 1702, — t. IX, p. 148. — Cf. la même expression dans la *lettre à M. l'abbé Bertin*, du 27 (et non du 2, comme porte l'édition de M. Guillaume) mai 1702, — t. IX, p. 147.

⁵ Voici, par exemple, deux cas dans lesquels Bossuet, s'il a raison dans la thèse qu'il soutient, — quelques écrivains catholiques ne sont pas de son avis, — n'est pas assez précis, pas assez critique,

Pour arriver à une parfaite rigueur de démonstration dans cette polémique avec un grammairien, il aurait fallu que Bossuet lui-même consentit à s'abaisser quelquefois jusqu'aux minuties de la grammaire, qu'il sacrifiât un peu

pas assez grammairien dans sa démonstration. R. Simon, dans une note de sa traduction, s'était exprimé de manière à laisser planer des doutes sur l'authenticité du verset I Joan. v, 7 : *Tres sunt qui testimonium dant in cælo : Pater, Verbum et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt*, qui ne se trouve dans aucun manuscrit grec ancien. Bossuet reprend R. Simon de son hésitation au sujet de ce passage : en deux pages de sa seconde *Instruction*, il présente avec une grande force oratoire quelques raisons qui semblent en montrer l'authenticité. (*Seconde Instruction*, Lxviii^e passage et remarque, — t. II, pp. 169-170.) Mais on peut éluder les autorités qu'il cite et faire valoir des arguments en sens contraire. Au lieu de deux pages, il en aurait fallu vingt, et une discussion très serrée, si Bossuet avait voulu tenir compte de tous les éléments de la question et donner à ses preuves une force véritable. R. Simon pouvait développer contre la *Seconde Instruction* les raisons qu'il avait exposées dans plusieurs de ses ouvrages et spécialement dans la *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits*, etc., qui est en appendice à la suite de l'*Histoire des Commentateurs*, — pp. 8-9, 13-14, et surtout 80-93. — Dans le second exemple, il s'agit de la manière de traduire un verset fameux de saint Paul, Rom. v, 12 : Δι' ἐνός ἀνθρώπου ἡ ἁμαρτία εἰς τὸν κόσμον εἰσῆλθεν, καὶ διὰ τῆς ἁμαρτίας ὁ θάνατος, καὶ οὕτως εἰς πάντας ἀνθρώπους ὁ θάνατος διῆλθεν, ἐφ' ᾧ πάντες ἥμαρτον, — *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt*. La plupart des interprètes comprennent ainsi : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde — (et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé dans tous les hommes) — par un seul homme en qui tous ont péché. » Suivant Bossuet, cette traduction est la seule bonne et la seule conforme à la tradition. Quelques autres disent : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché. » Dans un certain nombre de passages de l'*Histoire des Commentateurs*, où il est question de ce verset (chap. ix, pp. 136 et suiv., — chap. xi, pp. 171-172, — chap. xx, pp. 286-287, — chap. xxii, p. 321, — chap. xxiv, p. 337, — chap. xxvii, p. 381, — chap. xxxii, p. 463, — chap. xxxvi, p. 526, — chap. xl, p. 581, — chap. xliii, p. 644, — chap. xliv, p. 661, — chap. xlix, pp. 734-735, — chap. l, p. 756),

plus à la critique verbale et ne la regardât pas toujours de si haut ¹.

Et cependant, comment ne pas se rappeler tant de passages des (*Œuvres* de Bossuet, et, par exemple, ses *Commentaires* bibliques, où il donne une grande attention à distinguer les textes et les versions et à déterminer exactement le sens vrai? Faut-il dire enfin que Bossuet manquait d'esprit critique? Comment concilier le mépris qu'il professe par moments pour la critique avec le soin convenable qu'il lui accorde à ses heures? Est-ce que, laissé à lui-même, il faisait aux études de détail toute la part qu'elles méritent, tandis que, lorsqu'il en voyait les excès chez

R. Simon, sans prendre parti pour l'une ou l'autre des traductions, avait fait remarquer que la tradition n'est pas absolument unanime en faveur de la première et avait insinué que la seconde peut être soutenue. Bossuet le lui reproche sévèrement. Il discute sur le verset en question dans la *Défense de la Tradition*, depuis le chap. xii du livre VII jusqu'à la fin du livre VIII, et il y revient même au livre IX (par exemple chap. xviii et xix), travaillant à montrer que la tradition n'autorise qu'une manière de traduire, la première. Il fait preuve dans cette discussion d'une admirable connaissance des Pères. Cependant le lecteur garde jusqu'à la fin deux points obscurs dans l'esprit : comment ἐφ' ᾧ veut-il dire *en qui*? Comment les derniers mots de la phrase se rapportent-ils aux premiers malgré une longue parenthèse? Il aurait fallu éclairer la question par une discussion sur le sens de ἐπὶ dans le Nouveau Testament (Cf. entre autres Heb. ix, 17), et sur certaines constructions de phrases de saint Paul. C'est ce qu'a fait à propos de ce même verset *Rom. v, 12*, un excellent helléniste qui est du même avis que Bossuet. (*Réponse d'un grammairien à un docteur en théologie*, par M. l'abbé A. Maunoury, Bar-le-Duc, 1877.)

¹ Cf. dans l'édition Lachat, t. XXX, p. 563, une curieuse lettre que reçut Bossuet entre la 1^{re} et la 2^e *Instruction sur la Version de Trévoux*. Elle est de Claude Capperonnier, qui devint plus tard professeur de grec au Collège Royal (Collège de France). Il conseille respectueusement à Bossuet d'être très exact, et même plus exact qu'il n'avait été, sur les questions de langue et de grammaire : « Comme M. Simon veut triompher en fait de grec et d'hébreu..., il faut apporter une grande exactitude à examiner toutes les difficultés qui dépendent du grec et de l'hébreu... »

autrui, il prenait avec trop de vivacité l'esprit contraire ? Ou bien est-ce que son goût pour les travaux critiques atteignait une certaine mesure qu'il ne dépassait pas ? Peut-être la comparaison avec un écrivain de l'antiquité éclairera-t-elle ce point délicat. Tout le monde connaît un ouvrage sur Tite-Live, où l'auteur se demande ce que vaut la critique chez l'historien romain. Il répond d'abord que Tite-Live n'avance rien que sur des preuves, qu'il est équitable et remarquablement sincère ; qu'il sait douter et être exact ; que la noblesse d'âme elle-même est chez lui un instinct critique ; — puis il remarque que l'historien du siècle d'Auguste ne fait pas effort pour retrouver les documents anciens et primitifs ; que son érudition est quelquefois incomplète ; qu'il ne porte pas aussi loin que possible le soin de la vérité dans les détails ; qu'il avait l'amour de l'exactitude, mais n'en avait pas la passion ; — et la conclusion de l'ouvrage est que Tite-Live a été un grand orateur dans l'histoire : *In historia orator*¹. N'y a-t-il pas quelques traits de ressemblance entre le plus éloquent des historiens latins et le prince de nos orateurs ?

Maintenant, après avoir si sincèrement montré les torts de Bossuet, il importe de faire connaître ceux de R. Simon, qui sont plus graves.

En premier lieu, la théologie catholique doit blâmer dans ses ouvrages un certain nombre d'erreurs et de témérités². Bossuet, en les relevant, aurait pu se montrer

¹ M. H. Taine, *Essai sur Tite-Live*.

² Par exemple : il y a trop de hardiesse et trop d'hypothèses dans le système par lequel il enlève à Moïse une très grande partie de la rédaction de la Thorah, et soumet les Livres saints à des remaniements continuels et considérables jusqu'à l'époque d'Esdras (cf. *Histoire critique du Vieux Testament*, surtout la *Préface* et les douze premiers chapitres du livre I) ; — en exagérant les difficultés que présente la constitution du texte et la traduction de l'Écriture, il met en danger de croire qu'il est absolument impossible d'en pénétrer le sens (cf. *Histoire critique du Vieux Testament*, les premiers chapitres

moins rigoureux et prendre un ton moins dominateur, mais il aurait trahi son devoir d'évêque en ne réclamant pas contre tant de hardiesses. La condamnation à Rome de la plupart des ouvrages de R. Simon justifie le zèle de l'évêque.

De plus, sans méconnaître la remarquable originalité et la haute valeur des *Histoires critiques*, il faut convenir que R. Simon a parfois ses points faibles, non seulement en théologie, mais encore dans les choses de pure érudition. Renaudot, qui s'y connaissait, lui accorde une grande connaissance de l'hébreu, mais le croit moins versé dans l'arabe, le copte et le syriaque, dont cependant il faisait parade ; le même savant lui reproche d'avoir souvent cherché à dire des choses rares et curieuses, plutôt que des choses bien exactes et bien contrôlées par un mûr examen¹. Huet, Nicolas Thoynard et bien d'autres doctes personnages prirent également parti contre lui.

Il faut ajouter que R. Simon était de ces hommes qui, ayant entrepris de soutenir des théories contestables, les

du livre III, en particulier le chap. III où R. Simon soulève quantité de doutes sur la vraie manière de traduire le début de la Genèse) ; — il prétend s'appuyer surtout sur la tradition, et cependant, au lieu d'aimer à en proclamer l'unanimité quand il pourrait aisément la reconnaître, il semble chercher à y montrer des variations et des incertitudes. (C'est l'impression qu'on éprouve en lisant l'*Histoire des Commentateurs*. Ce point est bien montré par Bossuet, sauf quelques exagérations de détail, dans la *Défense de la Tradition*, livres I et II) ; — il parle avec trop peu de respect des Pères en général, et en particulier de saint Augustin, qu'il se plaît à opposer aux Pères plus anciens et aux Grecs sur les questions de la grâce (cf. *Histoire des Commentateurs*, passim. Dès la *Préface*, saint Augustin est présenté comme novateur) ; — il donne trop d'éloges à un certain nombre d'auteurs hérétiques des premiers siècles et des temps modernes (cf. *Histoire des Commentateurs*, chap. XVI, chap. LIV, etc.) ; — enfin il interprète d'une façon bizarre un certain nombre de passages du Nouveau Testament (cf. les deux *Instructions* de Bossuet : une bonne partie des remarques sont fondées).

¹ Cf. *Perpétuité de la foi*, — t. V, livre IX, chap. IX.

rendent encore plus suspectes par la manière dont ils les défendent. Il avait dans le caractère quelque chose de tortueux et d'ironique qui le faisait juger plus sévèrement encore qu'il ne le méritait. Le Dieu raconte que Bossuet dit un jour, en 1702 : M. Simon « est un moqueur déclaré ¹ ». On ne peut s'empêcher de faire la même réflexion en lisant certains passages de ses œuvres : il enveloppe sa pensée dans d'habiles détours ; il excelle dans les demi-mots et les sous-entendus ². Ce procédé, quand on l'a remarqué, excite la défiance et fait croire à des hardiesses ou à des irrévérences plus graves encore que celles que l'auteur avait l'intention d'insinuer. C'est là sans doute ce qui explique comment Bossuet parut le soupçonner par moments d'être secrètement d'accord avec les hérétiques et les libertins.

Le simple exposé des faits a permis de remarquer dans sa conduite quelque bizarrerie, pour ne rien dire de plus : ses promesses de corrections vite oubliées, son *Histoire critique*, dont il feint de désavouer l'impression en Hollande et dont il soutient la doctrine, ses défenses au

¹ Le Dieu, *Journal*, 13 septembre 1702, t. II, p. 306.

² Voici quelques exemples : « Il [saint Hilaire] est quelquefois trop étendu lors qu'il s'agit de moralitez ; mais cela est ordinaire à la plupart des Peres, qui ne pouvoient approuver les explications de l'Écriture, où l'on ne s'arrêtoit qu'à la lettre du texte. » — *Histoire des Commentateurs*, chap. ix, pp. 127-128. — « On attribué au même saint Thomas un autre Ouvrage sur le Nouveau Testament, qui n'est pas moins digne de luy que le premier. C'est un ample Commentaire sur toutes les Epîtres de saint Paul, où il fait paroître beaucoup d'érudition. Le fond de ce livre est pris à la vérité des Peres, et des autres Commentateurs qui l'ont précédé, mais il rapporte pour l'ordinaire plutôt le sens, que leurs paroles. Sa methode étant de raisonner sur les matieres de la Religion, il a mêlé plusieurs leçons de son art dans ses explications. En un mot son Commentaire sur saint Paul est l'ouvrage d'un habile Théologien Scolastique, qui traite un grand nombre de questions qui ne sont guères d'usage que dans les écoles, et qui éloignent même quelquefois du veritable sens de l'Apôtre. » — *Histoire des Commentateurs*, chap. xxxiii, p. 473.

moyen de lettres à dates fausses et d'anecdotes apocryphes : tous ces traits et d'autres encore ne sont guère en sa faveur. On pouvait aussi se scandaliser à bon droit de sa liaison intime avec quelques juifs et un certain nombre de protestants, comme « son cher caraïte¹ » Frémont d'Ablancourt, qu'il prit souvent pour confident dans ses querelles avec les catholiques. De nos jours encore, les éloges que R. Simon reçoit d'écrivains hostiles à l'Église continuent de faire tort à sa mémoire.

C'est assez, semble-t-il, de tous ces griefs, pour montrer que Bossuet, s'il n'eut pas entièrement ni toujours raison dans cette polémique, s'y montra cependant fidèle à son devoir et digne de sa mission.

¹ C'est ainsi qu'il appelle souvent Frémont dans ses *Lettres*.

CONCLUSION

Après avoir constaté quelle place occupe la Bible dans chacun des ouvrages de Bossuet, il reste à résumer ces études partielles, à en faire la synthèse, à montrer en quelques pages ce que le grand écrivain doit au Livre dont il s'est surtout inspiré.

On a vu plusieurs fois, dans l'histoire des Lettres, un homme s'attacher avec passion à un modèle et se livrer à son influence. La légende veut que Démosthène ait copié huit fois de sa main l'*Histoire* de Thucydide : toujours est-il qu'il l'étudia de toutes ses forces ; Cicéron voyait dans Démosthène le meilleur des maîtres de la parole : Virgile s'est fait l'imitateur d'Homère. Mais, dans tous ces cas, l'action du modèle sur le disciple est, en somme, assez limitée. Thucydide put donner à Démosthène la vigueur et l'austère énergie de son style, et même, dans une certaine mesure, l'élévation de ses vues politiques : il ne lui fournit pas les idées de ses discours et n'eut aucune part directe dans leur composition. Démosthène aida Cicéron à trouver la forme parfaite de l'éloquence ; il ne lui offrit guère d'autres ressources et le laissa cher-

cher ailleurs ses théories politiques et sa philosophie. Homère fut pour Virgile une source abondante de légendes et de poésie, c'est-à-dire de récits, de comparaisons, de beaux vers : mais qu'il y a loin pour l'esprit entre le vieil aède et le poète du siècle d'Auguste ! quelle distance dans les idées, la philosophie, la peinture des mœurs et des sentiments ! comme on sent que Virgile n'a reçu de son devancier qu'une faible partie de ce qu'il pense et de ce qu'il écrit !

Il en va tout autrement de l'orateur, de l'écrivain, du docteur chrétien qui se livre à l'influence de la Bible. On ne conçoit pas qu'un livre puisse exercer sur un homme une action tout à la fois plus intime et plus universelle. Pour apprécier tout ce que Bossuet lui doit, essayons de nous rendre compte des tendances de son esprit et de ses qualités naturelles, puis de comprendre comment la Bible satisfait ces tendances, développa ces qualités, et remplit enfin son âme et son œuvre tout entières.

Bossuet n'était pas du nombre de ces esprits inquiets, comme Pascal, qui, lors même qu'ils ont atteint la vérité et s'en sont convaincus, semblent la chercher encore avec angoisse ; il n'était pas du nombre de ces philosophes douteurs, comme Descartes ou Malebranche, toujours en quête de nouveau et d'inconnu. Caractère éminemment dogmatique, il aimait à se reposer dans la possession de la vérité immuable et éternelle. Son bonheur était de la recevoir par un enseignement indiscutable, et de la transmettre avec une souveraine autorité.

Par ses goûts intellectuels, il se portait naturellement vers les spéculations les plus élevées, vers les études sérieuses, vers celles qui prennent toute l'âme. Il avait soif de vastes horizons : en histoire comme en philosophie, il ne s'arrêtait pas à la science du détail : il voulait embrasser d'un coup d'œil toute la destinée de l'homme, son origine, sa fin, et la marche même de l'humanité à travers les âges. Il ne pouvait être occupé que d'un grand

objet ; il montait au-dessus de l'âme et du monde, jusqu'à ce qu'il trouvât Dieu : il ne s'arrêtait qu'à la première cause, à la première vérité, au souverain bien, à la grandeur infinie.

Voilà ce qu'on peut appeler le fond de son esprit. Il y joignait des qualités littéraires singulièrement puissantes. Il ne goûtait pas seulement les nobles et belles pensées, il les voulait magnifiquement dites ; il aimait à livrer son âme à de grands mouvements d'éloquence, à se laisser ravir et transporter par des élans de passion ou d'imagination ; il entraît profondément dans l'expression des sentiments vifs, violents ou délicats.

Pour achever cette esquisse, nous devons encore remarquer qu'il possédait moins que plusieurs autres grands écrivains l'originalité créatrice. Il excellait à développer et à grouper des pensées ou des images déjà connues et employées avant lui, plus qu'à en trouver de nouvelles et d'imprévues ; il avait besoin, plus que certains autres, de recevoir tous les éléments qu'il mettait en œuvre : il comprenait, voyait, sentait merveilleusement, et savait exprimer tout ce qu'il avait dans l'âme : mais à condition que ses facultés eussent été éveillées par une impression venue de l'extérieur.

La Bible convenait merveilleusement à un tel esprit. Un livre où se trouve tout un corps de doctrine plus complet qu'aucun système de philosophie ; où les vérités qu'il faut croire et les règles de conduite qu'il faut suivre sont enseignées par une autorité supérieure, qui ne souffre ni le doute ni la discussion ; un livre où Dieu paraît partout et remplit toutes choses, tantôt entrevu en lui-même, tantôt montré dans sa Providence et dans son action sur le monde ; un livre enfin où se trouvent ensemble l'histoire avec ses récits les plus variés et ses plus graves leçons, l'éloquence sous toutes ses formes, tantôt violente et sublime, tantôt simple et populaire, la poésie la plus vive, la plus imagée, la plus entraînante, la peinture

des sentiments les plus forts et les plus tendres, soit de ceux qui unissent l'homme avec l'homme, soit de ceux qui l'élèvent jusqu'à Dieu : telle est la Bible, et elle était si bien le livre de Bossuet qu'on ne conçoit pas Bossuet sans la Bible, et qu'on ne voit pas ce qu'il aurait été, s'il n'avait pas rencontré ce livre divin.

Depuis le jour où, à l'âge de quinze ans, il l'entrevit pour la première fois, jusqu'aux dernières heures de sa vieillesse, il ouvrit de tous côtés son âme à cette influence. Il se remplit d'idées, de sentiments, d'expressions, d'images bibliques. Le livre dont il faisait son aliment pénétra toutes ses facultés ; il les nourrit, les fortifia, les développa. Au contact des Prophètes, l'imagination acquit cette merveilleuse richesse de couleurs, de poésie, de tableaux, qui distingue Bossuet entre tous les prosateurs du grand siècle. Sous l'influence de saint Jean « l'évangéliste d'amour ¹ » et de saint Paul « l'apôtre au cœur tout ardent des flammes de la charité ² », la sensibilité devint à la fois plus forte, plus impétueuse et plus délicate. Se formant sur le modèle des justes et des « hommes de Dieu », la volonté prit une certaine droiture majestueuse dans ses actes, une impérieuse gravité dans le précepte. L'intelligence trouva dans la foi des apôtres, de Moïse et des patriarches, la vérité immuable dont elle avait besoin ; elle acquit ce fonds de pensées grandes, élevées, étendues, que Bossuet développe dans tous ses ouvrages ; elle s'habitua aux vues larges et hardies sur Dieu, sur l'homme et sur le monde ; elle se pénétra de cette gravité et de cette sagesse qui donnent à Bossuet un certain air d'un être supérieur, regardant et jugeant les choses de la terre du haut du ciel et du sein même de Dieu.

Bossuet s'est si bien rempli des pensées de l'Écriture,

¹ Sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, Exorde, — t. VI, p. 22.

² Panégyrique de saint Paul, 3^e point, — t. VII, p. 187.

il en a si bien tiré toutes ses inspirations, qu'on peut aisément résumer toute son œuvre en quelques textes qu'il a cités plus fréquemment que les autres, en quelques paroles bibliques qui lui étaient familières et qu'il aimait à répéter.

« Il voulait surtout qu'on prêchât le mystère de Jésus-Christ, car : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* ¹. » Voilà le résumé de sa prédication, où il veut surtout instruire, donner l'intelligence des mystères de la religion, faire connaître et faire aimer Jésus-Christ.

« Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour ². » Voilà la grande pensée de la mort, qui rend toutes les conditions égales, et le résumé des *Oraisons funèbres*.

« La seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile, la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ; être attendu, venir, être reconnu par

¹ Le Dieu, *Mémoires*, — t. I, p. 112. — Le texte : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*, Joan. xvii, 3, se trouve cité par Bossuet, t. II, pp. 172, 228, 493, 495, 514; — t. IV, p. 619; — t. V, pp. 44, 171; — t. IX, p. 282; — t. X, p. 401; (d'après la *Table des Textes* de l'édit. Guillaume).

² Joab... misit Thecuam, et tulit inde mulierem sapientem... Dixit-que mulier : « ...Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur... » — II Reg. xiv, 1, 2, 13, 14. — Texte cité par Bossuet : *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, t. VII, p. 278; — *Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge*, Exorde, t. VI, p. 496; — *Méditations*, t. II, pp. 436 et 503; — *Politique*, t. VIII, p. 435, — rappelé par allusion, *Sermon sur l'Impénitence finale*, 1662, Exorde et premier point, t. VI, pp. 412-413. — (La *Table des Textes* de l'édit. Guillaume ne relève que trois de ces citations.)

une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons : *Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles* ¹. » Ce verset de saint Paul, éloquemment commenté par Bossuet lui-même, résume le *Discours sur l'Histoire universelle*.

Deum timete : regem honorificate ² : voilà la politique de Bossuet depuis le jour où, encore étudiant, il prononçait le discours des *Paranymphes*, jusqu'aux derniers temps de sa vie, où il achevait sa *Politique sacrée*.

Bossuet aime à rapprocher l'un de l'autre ces deux passages : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique* ³, et : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous* ⁴. « Croyons donc l'économie du salut, et, comme dit le... disciple bien-aimé : Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous. Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à un amour digne de Dieu ; à un amour où Dieu nous donne non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est ⁵. » Voilà les *Elévations*, les *Méditations* et les *Lettres* de piété, toutes pleines du sentiment de l'amour de Dieu et de sa miséricorde.

Enfin, le culte de la tradition, ce trait si nettement mar-

¹ Heb. xiii, 8. — *Discours sur l'Histoire universelle*, seconde partie, chap. xxxi, — t. VIII, p. 241. — Le texte : *Christus heri et hodie, ipse et in secula* est encore cité par Bossuet : tome IV, pp. 126, 218 ; — t. VIII, p. 406 ; — t. IX, p. 271.

² I Petr. ii, 17. — Texte pris par Bossuet pour le discours des *Paranymphes*, et cité : t. III, p. 516 ; — t. VIII, p. 358 ; — t. X, pp. 61, 79.

³ Joàn. iii, 16. La *Table des Textes* renvoie aux dix-huit passages suivants où Bossuet cite ce verset : t. II, pp. 271, 418, 535 ; — V, 150, 235, 383, — VI, 27, 105, 131, 263, 368, 437 ; — VII, 93, 170, 305 ; — VIII, 652 ; — IX, 339 ; — X, 402.

⁴ I Joan. iv, 16. — La table renvoie à : t. IV, pp. 116, 170 ; — VII, 170, 223 ; — VIII, 652. — Elle omet dans les *Elévations* II, 241, 272, et dans les *Méditations* II, 418, passages importants.

⁵ *Elévations*, xii^e semaine, 15^e élév., — t. II, p. 241.

qué dans la physionomie de Bossuet, a son expression biblique dans cette sentence du livre des Proverbes : « N'outrepassez pas, — et Bossuet dit encore d'après l'hébreu, ne remuez pas, ne renversez pas, — les anciennes bornes posées par vos pères ¹. » A tous ceux que l'esprit d'innovation menace d'entraîner hors des limites de la foi, l'évêque ne cesse de répéter : *Ne transgrediaris terminos antiquos* ². Le précepte du Sage contient en germe l'*Histoire des Variations*, la *Défense de la Tradition et des saints Pères*, la réfutation du quietisme et toute la polémique de l'auteur.

Écrivant un jour au maréchal de Bellefonds, l'un des hommes auxquels il parla avec le plus d'intimité et avec lesquels il s'épancha le plus librement, Bossuet lui disait : « En vérité, c'est un état désirable, de vouloir s'oublier soi-même, à force de se remplir de Dieu... Dévouons-nous à lui en simplicité, soyons pleins de lui : ainsi nos pensées seront des pensés de Dieu, nos discours, des discours de Dieu ; toute notre action sortira d'une vertu divine. Il me semble qu'on prend cet esprit dans l'Écriture ³. »

On ne peut mieux dire que ne le fait Bossuet lui-même l'action que la Bible avait eue sur son âme.

¹ *Ne transgrediaris terminos antiquos, quos posuerunt patres tui. Prov. xii, 28. — « Ne transferas, ne moveas. » — Boss. in hunc loc.*

² La *Table des Textes* indique sept citations de ce verset : *Histoire des Variations*, t. III, pp. 160, 405, 406 ; — *Premier Avertissement aux protestants*, *ibid.*, p. 453 ; — *Epistola conventus Cleri gallicani anno 1682, ad universos prælatos Ecclesiæ gallicanæ*, t. X, p. 395 ; — *Politique*, t. VIII, pp. 387 et 406. — Il faut ajouter : *ibid.*, p. 450, et *alibi passim*.

³ *Lettre au Mal de Bellefonds*, 6 juillet 1677, — t. IX, p. 27. — Bossuet s'inspire ici des mots de saint Pierre : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei ; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus. — I Petr. iv, 11.*

APPENDICES

APPENDICE I.

Une feuille de notes prises par Bossuet ¹.

Cette feuille est publiée ici à titre de curiosité, et parce qu'elle est un des rares documents que nous possédions relativement aux études hébraïques de Bossuet² : études qui, du reste, ne paraissent pas avoir été fort avancées au temps où il prenait ces notes.

On s'est efforcé de reproduire ici aussi fidèlement que possible l'aspect du manuscrit. Les abréviations de Bossuet, ses traits de séparation, les légères erreurs qui lui ont échappé (*Elohi* pour *Elohai*, *Elohica* pour *Elohéca*, etc.), sont conservés. Les surcharges sont représentées par une impression interlinéaire en caractères un peu plus fins. Les lettres ou les mots mis entre crochets sont ceux que Bossuet avait écrits d'abord et qu'il a raturés³.

¹ Séminaire de Meaux, carton A, cahier non numéroté, 4^e fragment.

² Cf. *Introduction*, p. xxxviii, une note relative à cette feuille.

³ Au contraire la parenthèse indique que Bossuet a mis lui-même une parenthèse.

Ces notes sont un recueil de passages relatifs au culte de Dieu. Bossuet les a vérifiés sur le texte original de la Bible.

Gen.

heb.
20. 13. q̄do fecerunt me errare Elohim de domo patris mei. | 31. 19. rachel furata ē idola patris sui. h. theraphim. | 31. cur furatus es [deos] deos meos. Elohi ubique. | 32. et ō sciebat quod Rachel furata ēet eos. heb. | uulg. idola | 34. Rachel abscondit idola. theraphim.

2. Ego Iehoua elohi[m]ca heb.

Exod. 20. [4. ō facies tibi sculptile.] 3. ō erit tibi dij
heb.
super facies meas. | 4. ō facies tibi [sculp] sculphim
heb. elohim
tile. | 32. 1. surge fac nobis deos q̄ eant ante
heb. ca qui etc.
nos. | 4. isti (elleb le pluriel) dij tui elohi[m] | 5. altare
cras heb.
ad eius facies. et dixit solemnas dni Iehoua[cras] | 8. incuruauerunt se ei et immolauerunt ei et dixerunt Isti st
dij tui.

3. heb.

Iud. 17. [2] benedictus filius meus Iehoua. sanctificando stificaui argentum dño Ieh. de manu mea filio meo
4 heb.
ad faciendum sculptile¹. | [4] et uir Micha ei domus
[de eo] domin. | uulg. q̄ ædiculam quoque in ea deo sepa-
ephod heb.
rauit. | 5 fecit superhum. et theraphim. | 13 heb. nunc
scio qa benefaciet Iehoua mihi qa fuit leuita mihi in sa-

¹ Il y a ici entre parenthèses trois mots illisibles.

[heb.] [ex co-
cerdotem. | [7. et fuit puer de Bethleem Iuda de fa-
gnatione eius. uulg.]
milia Iuda et ipse leuita.]

18. 5. pete nunc in deo elohim et sciemus an prospera-
bit̃ uia n̄ra. dixitque eis sacerdos ite in pace ante Iehouam
heb

uia ūra. | 24 deos meos elohai [(ut supra gen. 31. 31)]
quos feci cepistis.

2 Reg. 7. 23. 24. heb. et quis [populus] sicut populus
elohim
tuus sicut Israel gens [una] una quam iuerunt dij ad
redimendum sibi in populum et ad ponendum sibi nomen
et ad faciendum uobis magnitud. et terribilia in terra sua
a facieb. populi tui quem redemisti tibi ex ægypto gentib.
et diis eius. et firmasti tibi populum tuum Israel tibi in
populum usque in sæculum et tu dñe fuisti eis in deum.
elohim.

3 reg. 12. 28 heb. et consiliatus est rex et fecit duos
uitulos aureos dixitque ad eos multum uobis iter ascen-
dere in Ierusalem ecce elohika Israel q̄ ascendere fece-
runt te e terra ægypti | 32 et Ierob. fecit solemn. | et
ascendere fecit super altare

Similiter fecit in Bethel immolando uitulis quos fece-
rat. |

14.9. (ūba dñi ad Ieroboam) et male fecisti faciendo præ
oib̄ q̄ fuerunt ad facies tuas et iuisti et fecisti tibi
elohim
deos alienos et conflatiles ad me irritandum et me
p̄iecisti post tergum tuum.

4 reg. 10. 16. Iehu: uide in zelo meo domino Iehoua etc.
iuxtà uulgatam¹

¹ Note inachevée. Bossuet voulait mettre : « Juxta Vulgatam : Vide
zelum meum pro Domino. »

APPENDICE II.

Notes inédites extraites de la Bible du Concile.

Ces pièces justificatives de l'Introduction § III comprennent :

- 1^o Quelques spécimens des notes autographes de Bossuet ;
- 2^o Quelques exemples des cas où Bossuet a corrigé ou complété la rédaction de Fleury ;
- 3^o Quelques exemples des cas où les notes écrites de la main de Fleury se retrouvent, pour la pensée ou pour les mots, dans les *Œuvres* de Bossuet ;
- 4^o Deux modèles des *Préfaces*.

L'ordre suivi est celui des livres de la Bible. On reconnaîtra ce qui est de la main de Fleury et ce qui est de la main de Bossuet à la grosseur des caractères, plus forts pour Bossuet, un peu plus fins pour Fleury, et à l'orthographe latine qui n'est pas la même chez les deux écrivains.

La ponctuation du manuscrit est conservée, sauf quelques cas où elle nuirait par trop à la clarté du sens. Pour faciliter la lecture, les abréviations sont supprimées.

Il a fallu se borner ici à quelques exemples choisis pour

prouver les assertions de la thèse. Celui qui pourrait passer quelques mois à relever les annotations du précieux volume et qui serait entièrement libre de les publier donnerait certainement en beaucoup plus grand nombre des preuves et des spécimens capables d'intéresser. En particulier toutes les notes autographes de Bossuet devraient être recueillies avec soin et insérées parmi ses *Œuvres* ¹.

Sur Genèse I, 11.

Deus herbas atque arbores terra statim educit etiam ante formatum solem, vt doceat solem non per se sed diuino arbitrio esse causam ².

Sur Genèse I, 26.

Faciamus. Negant magistrj Hebræorum præsertim Aben-Ezra, hic 30, hebraïcam linguam patj vt prima persona de se vna loquatur pluraliter neque huius locutionis vllum exemplum succurrere : quod verum est, vanumque quod dicunt de regibus ac principibus viris, cum exemplum non proferant. Quare jdem Aben-Ezra vult Deum ad Angelos locutum. Idem ait Ben-Vziel. At homo neque ab Angelis neque ad similitudinem Angelorum est factus. Sed et Angelj et homines ad similitudinem Dej. Nam creauit Deus hominem ad jmaginem suam, et jterum : Ad jmaginem Dej creauit jllum... Quare hic agnoscendæ jn Deo plures personæ, vt Patres omnes jnterpretantur ³.

¹ Dans la collection des *Grands Écrivains* on a recueilli, et avec raison, les remarques de Racine sur quelques passages de l'Écriture sainte (tome VI des *Œuvres* de Racine) : les notes de Bossuet ont encore plus de prix.

² « L'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul. » — *Hist. univ.*, 2^e partie, chap. I, — t. VIII, p. 174.

³ « *Faisons l'homme*... C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *faisons*. Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paraître lorsqu'il

Sur Genèse III, 1.

Serpens autem lubricus et flexuosus maxime idoneus erat ad demonstrandam Dæmonis sese insinuantis astutiam, unde per sensibilem speciem hominem allocuturus, huius Deo volente formam induit¹.

Sur Genèse xxxvi, 31 et suivants.

On trouve là une généalogie des chefs Iduméens, qui va bien au delà de l'époque de Moïse. Fleury avait noté pour le Concile : 31. Quæ sequuntur paucis mutatis reperiuntur in Paralipomenis, I, I, 43, unde huc videntur esse translata. Bossuet ajoute :

Versus 31. Credibilius est hæc addita Genesi antequam Paralipomenon liber conscriberetur. Quo enim pertinebat huc inseri quæ aliunde peti possent? tum quod Samaritanus quoque hæc habeat. Addita ergo uel suppleta hæc series fuerit ut uideretur Daudidis tempore quo tempore uicti Idumæi.

Sur Exode XIX et XX. Effroi des Hébreux lorsque Dieu se manifeste au Sinaï.

[XIX] 12. 21. 22. 24. diuinum omne post peccatum im-

s'agit de créer l'homme... La Trinité commence à se déclarer en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même. » — *Hist. univ.*, 2^e partie, chap. I, — t. VIII, p. 174.

« Dieu consulte en lui-même et, voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons...* Ce n'est pas aux cieux, ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges même, ni aux archanges, ni aux séraphins qu'il veut te rendre semblable : *Faisons*, dit-il, *à notre image, et pour inculquer davantage : Faisons à notre ressemblance...* A ces mots, l'image de la Trinité commence à paraître. » — *Elévations*, 14^e semaine, élév. 5, 6, 7, — t. II, p. 195.

¹ « Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux était une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Ève notre mère le caractère odieux et tout ensemble le juste supplice de son ennemi vaincu. » — *Hist. univ.*, 2^e partie, chap. V, — t. VIII, p. 176.

becillitati humanæ intolerandum : unde ibidem xx. 19. non loquatur nobis dominus ne forte moriamur. et hoc peccati supplicium horrere deum ut iudicem et ultorem impressumque homini iam inde ab adamo fugiente seseque occultante. Gen. III. 10. 11¹.

[xx] 19. ne morte moriamur. uide superius xix. 12. ibique notata. electi ex Israel uident quidem deum Israel tranquillo animo sed uocati et procul adorantes ad testimonium. Moses autem solus accedit ut et in illa uisione uis seruata sit maiestatis. xxiv. 1. 2. 9. 10. 11. 12.

Sur la fin du Deutéronome : Mort de Moïse, son éloge.

Et tamen cum tantus esset Propheta populum in terram non induxit, sed in limine atque ad ianuam stetit documentum certissimum quod ut Paulus ait heb. VII. 19. nihil ad perfectum adducat lex. hoc denique opus præstat Iesus Naue longe Mose inferior ut non propria dignitate sed in figura Christi cuius nomen gerebat rem tantam perfecisse pateat. quo etiam factum est ut in Mose notetur delictum propter quod terra excludatur ; in Iosue nullum : quod non merito ipsius sed eius quam gerebat Christi personæ dignitati datum non inficiabitur qui rerum seriem attenderit : omninoque certum qualemcumque noxam uel leuissimam prohibere quominus perfectus ac perficiens aliquis esse possit, atque adeo ad summum munus, quo uera hereditas filiis dei traditur inculpatum aliquid et omnibus numeris absolutum requiri : denique eum solum homines ad perfectum addu-

¹ « Remarquez, fidèles, une suite étrange de notre chute : c'est que, depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine, mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît de surnaturel... Le peuple, dans le désert, appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure... » — *Sermon pour Noël 1656*, (1665 dans l'édition de Guillaume), vers le début du 1^{er} point, — t. VI, p. 514.

cere qui dicat, quis ex uobis arguet me de peccato¹?

*Sur Jugés XIII, 22 : Manue... dixit ad uxorem suam :
Morte moriemur, quia vidimus Deum. — Note
de la main de Fleury et addition de Bossuet.*

22. Vidimus Deum. Elohim quod sæpe angelis tribuitur, vel certe angelum illum putavit esse filium Dei ut plerique patres interpretantur. prior interpretatio præstat.

Neque illa caret difficultate. non enim succurrunt exempla ubi Elohim absolute de uno efferatur ac singularis numeri uim habeat nisi de deo ipso sit intelligendum. Quare sensus esse uidetur, uidimus deum hoc est deum ipsum in angelo apparentem ac per eum loquentem et operantem, quod sæpe contigisse Patriarchis Manue uir pius non ignorabat, unde angeli tam sæpe in dei mittentis persona loquuntur, quare postquam dixit moriemur quia uidimus deum statim respondet mulier : si dominus nos uoluisset occidere holocaustum a nobis non suscepisset : facit etiam ad hanc interpretationem quod qui dictus erat angelus domini Iehoua u. 13. 15. etc. et in ipso initio angelus dei Elohim 9, nunc simpliciter deus dicatur, hoc est deus in angelo apparens et loquens. Cur autem mortem metuat, ex naturæ peccatrici infirmitate oritur cui diuinum omne minax quia po-

¹ Joan. viii, 46. — Cf. avec cette note autographe ce passage de l'*Histoire universelle*, 2^e partie, chap. iii, pp. 185-186 : « Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfants de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mène rien à la perfection (Heb. vii, 19) ; et que sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait *saluer de loin* (Heb. xi, 13), ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, — car c'était le vrai nom de Josué qui, par ce nom et par son office, représentait le Sauveur du monde, — c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses et supérieur seulement par le nom qu'il porte, c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre-Sainte. »

tens iustumque uideatur. V. in Exodo XIX. XX. XXIV¹.

Sur Juges XVI, 4 : Samson... amavit mulierem quæ... vocabatur Dalila.

Note de la main de Fleury, continuée par Bossuet : Amavit. Probabile est uxorem duxisse quemadmodum illam Philisthæam, de qua XIV, 3, vel spe nuptiarum a muliere delusum ac lactatum ex amoris impotentia tam insana fecisse, qua in re quo ille infirmior eo potentior dominus apparebit.

Sur Juges XVI, 28.

Addition à la note écrite de la main de Fleury sur la mort de Samson. Bossuet continue : Vt forti illa morte instinctu domini ultro suscepta quidquid peccatum fuerat Samson eluisse uideatur. Iudices sane omnes a domino promoti, non enim Abimelec per uim ac parricidio, ab Ecclesiastico prædicantur et communi præconio celebrantur ut quorum cor fuerit incorruptum ac memoria benedicta sanctaque Eccli. XLVI. 13. 14. 15. ut si non omni culpa caruerint, necesse tamen sit uitæ summam fuisse piam, ac denique mortem. Si enim in peccato credantur mortui non prædicandi sed abominandi sint.

Sur IV Rois, XXII, 8 et suiv : l'exemplaire de la loi trouvé par Helcias et remis à Josias.

8. Librum legis. Non quod deessent alia exemplaria legis populo nota. Vnde enim totius populi mores et jura nisi ex illo libro ? vnde judicia, vnde denique omnia quæ sacra pro-

¹ Bossuet renvoie à la note éditée plus haut, sur l'effroi des Hébreux au Sinai. — « Les parents de Samson disent : *Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur...* [Dieu] est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs... Ah ! je vois cette colère qui me poursuit ; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée ; si j'approche, je suis perdu... » — *Sermon pour Noël*, 1636 et 1668 (mis en 1665 dans l'édition Guillaume), vers le début du premier point, — t. VI, p. 514.

fanaque docerent? Tum fierj nequit vt Manassis tempore tot prophetæ missj librum jnterire sinerent. Denique populus statim legem agnoscit, et rex jpse exclamat succensam esse jram Dej, quod non audierint joquit patres nostrj verba librij huius etc., 13. Ergo notus jlle liber vulgo. Sed quia populus et rex jpse quantumvis sanctus non satis ad omnia attenderant, prolatus est a sacerdote liber authenticus quj jn sanctuario ex præscripto legis seruabatur, forte jpsum Mosis authenticum. Certe vnus ex jllis libris quj a Pontificibus et publica autoritate descriptj vt jssum est Deut. xvii, 18. loco authenticij erant. Nec desunt hodieque librij 900 annis vetustiores ¹.

PRÆFATIO IN JOB ².

Prædestinatus est sanctus Job vt esset exemplum vitæ omnibus pariter virtutibus et omnibus calamitatibus exercitæ. Hoc

¹ « Tout est rempli, tout est gouverné, tout est, pour ainsi dire, éclairé de la loi et des livres de Moïse. On ne peut les avoir oubliés un seul moment; et il n'y aurait rien de moins soutenable que de vouloir s'imaginer que l'exemplaire qui en fut trouvé dans le temple par Helcias, souverain pontife, à la dix-huitième année de Josias, et apporté à ce prince, fût le seul qui restât alors. Car qui aurait détruit les autres? Que seraient devenues les Bibles d'Osée, d'Isaïe, d'Amos, de Michée et des autres qui écrivaient immédiatement devant ce temps, et de tous ceux qui les avaient suivis dans la pratique de la piété?... On voit donc bien que ce livre que le Souverain Pontife fit apporter à Josias ne peut avoir été autre chose qu'un exemplaire plus correct et plus authentique, fait sous les rois précédents et déposé dans le temple, ou plutôt, sans hésiter, l'original de Moïse, que ce sage législateur avait ordonné qu'on mît « à côté de l'arche en témoignage contre tout le peuple »... Rien n'était plus capable de réveiller le peuple endormi et de ranimer son zèle à la lecture de la loi... qu'un original de cette importance... On voit clairement que la découverte de ce livre n'apprend rien de nouveau au peuple, et ne fait que l'exciter à prêter une oreille plus attentive à une voix qui lui était déjà connue. C'est ce qui fait dire au roi : « Allez et priez le Seigneur... afin que la colère de Dieu ne s'élève point contre nous au sujet des paroles écrites dans ce livre, puisqu'il est arrivé de grands maux à nous et à nos pères, pour ne les avoir point observées. » — *Hist. univ.*, deuxième partie, chap. xxix, — t. VIII, pp. 238-239.

² Cette Préface, avec ce titre en tête, se trouve, dans la *Bible du Concile*, à la fin du livre de Job.

statim jnitio libri explicatur cum vir jnnocens rectusque bis traditur satanæ tantum vt eius virtus probata enitescat. Quod etiam scriptum est jn libro Tobiaë quj tentatus dicitur vt posteris daretur exemplum patientiæ eius sicut et sanctj Job. Tob. ii. 12. Cum ergo jllud esset Dej consilium, hanc etiam sanctj virj animo fiduciam jngenerauit, vt nullius sibj sceleris conscius jmmissas sibj calamitates non jn sua merita refunderet : ac multum licet vexatus ab amicis quj falsam hanc sententiam tutabantur non nisj scelerum causa a Deo justo jmmitj calamitates, perstat jnuictus jn tuenda veritate calamitatesque probandæ virtutis causa jmmitj posse defendit. Quod quidem suo tempore elucescere maxime debebat jn Christo quj omnium sanctissimus tam atrocia pertulit. Quanquam enim hominum peccata jn se susceperat, tamen jllud quoque ad eius officium pertinebat, vt exemplar esset virtutis perfectissimæ quæ non modo omnj præsidio destituta, sed omnibus jmmersa malis Deo tamen propter Deum adhæresceret. Quam diuinj mysterij partem S. Job expressam jn se habuit : fuitque figura Christj jnnocentis crudelissima quæque patientis. Quam cum figuram gestaret, multa jnterdum de sua jnnocentia ac sanctitate profitetur quæ cum supra hominem esse videantur, Christum Deum et hominem adumbrabant. Vt quemadmodum Christus factus pro nobis maledictum peccata nostra quæ jn se transtulit quandoque vt sua jmputat sibj eoque modo loquitur quj peccatorem magis deceat, cuius generis sunt : Vtquid dereliquistj me; et Vide jnsipientiam meam et alia eiusmodj : jta S. Job Christj jnnocentis personam jndutus suam jnnocentiam miris laudibus deprædicare non vereatur. Interim hominem plerumque agens peccata passim confitetur sua; cumque vehementissime affirmat jnnocentem se esse, ad mentem jniquissimorum amicorum loquitur; ac se peccasse eatenus negat quatenus jllatæ calamitates peccatis eius falso jmputabantur. Quo etiam sensu dicit Christus : Neque hic peccauit neque parentes eius, etc. Joan. ix. non quod non peccasset, sed quod Christus

maxime commemoret eam causam quæ in eo facto magis elucescebat ¹. Cæterum cum Christj passio non tantum probatissimæ virtutis exemplo sed etiam peccatorum propitiatione nos juuet, neque hæc pars in S. Job prætermissa est quippe quj innoxens et sanctus delectus sit a Domino quj amicis veniam impetraret. Hoc autem habet mirabile S. Jobj virtus quod cum summa innocentie suæ conscientia summam coniunxerit humilitatem; et tamen sic humilem sic tremementem coram diuina quam miris commendat laudibus maiestate Deus ad maiorem quoque humilitatem adigit : vt sancto viro postquam de Deo tam magnificè dixit nihil supersit præter silentium quj vltimus est sanctæ humilitatis gradus.

Quj hanc narrationem habent pro allegoria, miseratione non confutatione dignj sunt : quod aspernatj tot veræ historie adhibitas circumstantias Ezechielj insuper sanctique Tobie libro et Jacobo Apostolo contradicant. Grauius illud quod de sanctj virj ætate recentiores quidam contra antiquitatis traditionem disputant; existimantque ex Chaldaicis et Arabicis loquutionibus inesse argumentum quo Job ad captiuitatis babylonicæ tempora deuoluatur. Hæc quj dicunt non satis cogitant ignotam nobis esse hebraicæ linguæ vbertatem, multaue vocabula obsoleuisse quorum vestigia in cognatis linguis Chaldæa et Arabica supersint. Vt et illud omittamus fieri potuisse ut S. Jobj sermones primum Arabicè conscriptj translatj sint ad hebræos cum aliqua Arabicæ linguæ mixtura. Quare retinenda omnino est antiquorum sententia ² quæ hunc librum Mosj tribuit. tantj scilicet virj nota maxime ex canticis magniloquentia dignum. mixtoque vt apud Mosem historico ac simplicj cum poëtico stylo. ad hæc maxime idoneum consolando populo in deserto peregrinantj, transferendisque animis ad eam virtutem quæ se

¹ Jésus-Christ dit de l'aveugle-né : *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* — Joan. ix, 3.

² Fleury avait d'abord écrit : *Quare placet ea sententia.* — Il a corrigé pour mettre une affirmation plus forte et s'appuyer sur une tradition ancienne.

jñ maximis calamitatibus nulla terrena spe sed sola Dej voluntate sustentet ¹. Adstipulatur ætas Jobj priscis digna temporibus longæque productior eo spatium quo postremis sæculis vita humana comprehensa est ².

Huc accedit quod Babylonicæ captivitatibus tempore jdololatria jam latè propagata nullisque apud Arabas priscæ traditionis vestigiis vix videatur Dej cognitio tanta superesse potuisse quanta non modo jñ Jobo, sed et jñ amicis apparet, licet aliqua ex parte a vero aberrantibus.

Sur Job xxviii, 20 et suiv. : Unde ergo sapientia venit?... Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cæli latet. Perditio et mors dixerunt : Auribus audivimus famam ejus.

21. Volucres cælij. Sublimiores animas.

22. Perditio et mors. Decrepita et moribunda senectus experientia docta quænam sit sapientia suspicatur non tamen intelligit ³.

¹ « On tient que [Moïse] a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse... Et quel entretien plus utile pouvait donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job... qui, en demeurant ferme, fait voir qu'une âme fidèle soutenue du secours divin... sait non seulement conserver une patience invincible, mais encore s'élever, par ses propres maux, à la plus haute contemplation, et reconnaître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie? » — *Hist. univ.*, 2^e partie, chap. III, — t. VIII, p. 185.

² La *Préface* finissait d'abord ici. Le dernier paragraphe a été rajouté après coup, et relié à ce qui précède par un signe de renvoi.

³ « *Unde sapientia venit et quis est locus intelligentiæ?* Certes, elle s'est cachée des yeux de tous les vivants; les oiseaux mêmes du ciel, c'est-à-dire les esprits élevés, n'ont pu découvrir ses vestiges : *Abscondita est ab oculis omnium viventium; volucres quoque cæli latet.* La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépète vieillesse, qui, courbée par les ans, semble déjà regarder sa fosse, la mort donc et la corruption nous ont dit : Enfin, après de longues enquêtes et plusieurs rudes expériences, nous en avons ouï quelque bruit confus, mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées. » — *Sermon sur la Loi de Dieu*, 1653, 1^{er} point, — t. VI, p. 137.

« Où réside la sagesse, dit [Job], et d'où nous vient l'intelligence? Elle

Sur Proverbes xvi, 9 : *Cor hominis disponit viam suam : sed Domini est dirigere gressus ejus*. Bossuet a écrit en marge au crayon : l'homme propose et dieu dispose.

Dans les Livres sapientiaux, Bossuet avait jeté au crayon sur sa Bible un certain nombre d'indications marginales, avant même les séances du Concile. Par exemple, en regard de beaucoup de versets qui se rapportent aux rois, on lit le mot *rex*. Ex. : Prov. xvi, 10 (*Divinatio in labiis regis*), 13, 14, 15, etc. Aux marges de la Sagesse et de l'Ecclésiastique sont relevés beaucoup de mots du texte grec.

Sur Proverbes xxx, 24 : *Quatuor sunt minima terræ, et ipsa sunt sapientiora sapientibus*.

24. Sapientiora sapientibus. Animalculorum sagacitates demonstrant sapientiam humana omni sapientia altiore¹.

Sur Isaïe i, 7 : *Terra vestra deserta*. Note de la main de Fleury, avec correction de Bossuet. Les mots de Fleury que Bossuet a effacés pour substituer une nouvelle rédaction à la première sont mis entre crochets.

V. 7. Deserta erit. jnfra v, 6. scilicet cum vastabitur a Chaldæis [sub] Assyriis Syris, ab ipso Nabucodonosor ad [cuius] quæ tempora generatim pertinent vers. 8. 9. sic est cachée aux yeux de tous les vivants; elle est même inconnue aux oiseaux du ciel (c'est-à-dire aux esprits les plus élevés). La mort et la corruption ont dit : Nous en avons ouï quelque bruit. Les vieillards expérimentés, qu'un grand âge approche du tombeau, en ont ouï dire quelque chose. » — *Politique*, livre V, art. 11, 7^e prop., — t. VIII, p. 387.

Voilà un cas où, avant et après le Concile, Bossuet exprime dans les mêmes termes la pensée que nous trouvons écrite sur la Bible de la main de Fleury.

¹ La lecture de *omni* est douteuse. — Dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v, Bossuet développe cette idée que l'instinct des animaux montre l'intelligence divine.

tamen vt sublimiorj sensu jndicent Judæos ad Christum conuersos. ex Paulo Rom. ix. 27. 28. 29.

*Sur la prophétie d'Isaïe vii, 14 : Ecce Virgo concipiet*¹.

V. 14. Virgo. Heb : alma, jd est abscondita, vt docet Hieronymus hic. Vnde virgines vocantur κατάκλειστοί 2 Machab. iii, 19. Nec obstat, Proverb. xxx, 19, vbj melius alma redditur adolescentia ; vt et 70. Sj ergo litteræ corticem attendamus jntelligj potest eam quæ tunc virgo esset concepturam et parituram filium, jdque ex jpsa propheta viii, 2. 3. quj quidem filius antequam excedat jnfantiam, reges Syriæ et Israel perituros : hic 16 et viii, 4. videtur ergo jd quod habetur viii, 1. 2. esse factum ad jmplendum jd quod dicitur vii, 14. adeoque hanc virginem esse jpsam prophetissam. Sed non tam spectandum est quid verba ferant quam quo Spiritus Sanctus jpsa sermonis consecutione traducat animum : 1° hæc verba virgo concipiet et pariet nunquam simul juncta jnueniuntur ; 2° Illud jpsum quod virgo concipiet pro portento datur. Ecce jlla virgo, haalma ; 3° Signum jllud non solj Achaz datur sed totj domuj Daud v. 13. etiam posteritatj ; 4° Emmanuelis nomen quo Christus nobiscum Deus et Dej atque hominum mediator maxime designatur, vbj notandum puerum cum nascitur viii, 1. 3. non jam Emmanuelem sed alio nomine appellarj, vt Emmanuelis nomen altius spectare videatur, vel ob jd maximè quod jlle Emmanuel terræ sit dominus. viii, 8. jta ergo scripta prophetia est vt seriem aliquatenus continuet : et per sese absolutum sensum habeat quo designatur jlle puer quj et paruulus et Deus ix, 6. dicitur. Accedit traditio Judæorum teste Rabbj Lipman jn hæc verba : Inuenitur jn

¹ Il est impossible de citer ici les emprunts faits par Bossuet à ces notes du *Concile* dans ses trois lettres, réunies sous le titre d'*Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Sainte Vierge*, — t. I, pp. 250 et suiv. — Il faut lire ces lettres mêmes, la troisième surtout : les notes du *Concile* y sont développées et améliorées ; le sens messianique de la prophétie y est plus clairement et plus fortement montré, sans toutefois, il faut l'avouer, l'être aussi bien que par quelques autres interprètes.

Targum Jonathæ juxta Cabalam mem vocis alma clausam esse quod est signum jllam virginem fuisse ante et post partum¹. Vide Munsterum apud Criticos². Triplex videtur esse prophetiarum de Christo genus : 1. sola traditione vim habens vt : Ex Ægypto vocaui filium meum ; 2. vj litteræ probans ; 3. mixtum vt hæc jpsa vbj et traditio et certæ quædam notæ jn textu reperiuntur. Scilicet occasione liberationis jnstantis ad liberationem per Christum futuram fit transitus. Vide Hieronymum ad Osee i. 3. jn argumento Osee citatum³.

16. Antequam... derelinquetur, etc. Terra quæ tibj molesta est Syria scilicet et Israëlitica amittet reges suos : Rasin per Teglatphalasarum 4. Reg. xvi. 7. 8. 9. post annos a prophetia duos ; Phacee vero sequentj anno ab Osee filio Elæ 4. Reg. xv. 30.

Sur Isaïe XLII, 2 : Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Note de Fleury avec addition interlinéaire de Bossuet.

Mansuetudo Christj mitis atque humilis corde...

Agni, etc. ibidem 53,7⁴, qui cum malediceretur non maledicebat, cum pateretur non comminabatur 1 Petr. 2. 23.

Sur Isaïe LXVI. Temps qui doivent suivre le retour de la captivité et époque messianique.

C. 66. Hæc post secundum templum ex uersu 1. nec

¹ Cette phrase veut dire que le *mem* du mot 'almâh, qui devrait, étant médial, s'écrire avec la forme ouverte, a la forme fermée du *mem* final. En faisant cette remarque, le *Concile* ne dit pas que cette particularité graphique soit une preuve solide par elle-même, (Cf. une pensée connue de Pascal, article xvi, § 12) ; la preuve ici c'est la tradition des Juifs sur l'enfantement de la Vierge, constatée par Lipman. — En fait, dans le texte massorétique tel qu'on l'imprime aujourd'hui, il n'y a pas de *mem* fermé exceptionnel à Isaïe vii, 14, mais bien à Isaïe ix, 6.

² C'est-à-dire dans le recueil des *Critici sacri*.

³ Cité dans la *Préface* du *Concile* sur Osée.

⁴ Bossuet renvoie à Is. liii, 7 : *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet.* — Le texte de saint Pierre, qu'il

iam de dispersione populi sub Nabucodonosor. Grotius ad Macabaica tempora ineptissimè omnia : nam qui gentes remotissimæ tum Deum agnouerint, aut Iudæi ex dispersione maximâ sese collegerint explicari non potest : cum sub Antiocho Syrisque regibus non ultrâ deserta Iudææ fugisse Israëlitas ex Macabæorum libris pateat, neque dispersos eos fuisse per gentes ut captiuos, imo victores fuisse certum. Porro Iudæi qui hæc ad ultima orbis tempora suumque illum frustra iam expectatum Messiam referunt, cum gentes iam ad deum Israëlis uocatas uideant, Christum Iesum et Ecclesiam ex uniuersis gentibus collectam agnoscerent, nisi cæci essent atque ultimis temporibus reseruarentur, dei gratiam tandem post longam incredulitatem agnitori, non sua patrumque merita iactaturi. Rom. xj¹.

*Sur Jérémie 1, 11 : Quid tu vides Jeremia ? Et dixi :
Virgam vigilantem ego video.*

Eadem locutio apud Æschylum, v. 358 Promethei vincti :
ἄγρυπνον βέλος².

PRÆFATIO IN DANIELEM³.

..... Res Danielis sic ordinarij debent. Sub Nabucodonosore et Joakimo adolescentulus ac penè puer Babylonem translatus est et Chaldæo regj cum tribus aliis traditus : sapientiæ nomine cum sociis commendatur, c. i. Quo tempore vindex a Deo Susannæ datus eius jnnocentiam tuetur c. xiii. Hinc fama comparata Nabucodonosorj propter somnium laborantj præclarus jnterpres sistitur : regna 4 casura edisserit, quin-

indique ici, est celui-là même à la suite duquel se trouvent les mots : *Tradebat autem judicanti se injuste*, si éloquentement commentés dans plusieurs *passions* de Bossuet.

¹ Cf. *Histoire universelle*, 2^e partie, chap. xx et suiv., sur l'aveuglement des Juifs, qui ne reconnaissent pas l'accomplissement des prophéties, et sur leur future conversion.

² Exemple des réminiscences classiques qui apparaissent de temps en temps dans les notes du *Concile*.

³ Ecrite avec ce titre aux marges des pages 667, 668, 669, c'est-à-dire à la fin d'Ezéchiel et au commencement de Daniel. — Les notes suivantes indi-

tum altius et immortale : tum a rege adoratus sapientibus satrapis totj imperio præficitur, tres socios regiis negotiis jn Babylonia præesse jubet ; jipse a regis latere non discedit. c. II. Sequitur statuæ regis fœda adoratio a qua tres Danielis socij cum abhorrent jn ignem coniectj sunt : jpso vt videtur Daniele propter summam hominis dignitatem ne accusato quidem. Illj diuinitus liberantur. c. III. ad v. 98 quo multa tantum græca ex Theodotione collata sunt vt plena esset tantæ rej narratio. Hinc prodit Nabucodonosor Dej deiectus manu ad belluas vsque, post pœnitentiam jipse diuinam potestatem epistola prædicans. c. III. a v. 98 totoque c. IV. Hic ex calce reuocanda sunt quæ sub Euilmerodach Nabucodonosoris filio contigere. Bel euersus : draco ruptus : leonum lacu eductus Daniel. c. XIV. Cæso Euilmerodach Babylonem occupant reges duo quorum tempore Danielis gesta nulla referuntur. At Baltassar Nabucodonosoris nepos Medis Persisque obsidentibus postremum jllud atque jnfandum agitat conuiuium ubj diuinitus admonetur. Daniel ab aula non tamen a republica remotus (nam rege Baltassare Susis regia negotia procurabat c. VI. 2. 27.) jgnotus regj ex pristina fama cœlestis scripturæ jnterpres accersitur. Cæditur Baltassar : regnum Babylonicum Dario Medo traditur. c. V. Quj quidem Darius hieronymo, Theodoreto aliisque post eos non alius est quam Cyaxares Astyagis siue Assuerj filius, Cyrj auunculus ac socer, eamque sententiam gestorum confirmat series¹. Hinc Daniel nobilis vaticiniis jllo præser-

queront quelques rapprochements entre l'*Histoire universelle* et cette Préface. Mais ce qui est plus frappant que les remarques de détail, c'est l'accord complet entre ces pages inédites et l'ouvrage connu pour tout ce qui touche à la chronologie de Daniel, difficile et sujette à diverses interprétations, et à l'explication de ses prophéties. — Cf. *Hist. univ.*, 1^{re} partie, 7^e époque, t. VIII, pp. 142 et suiv. ; 8^e époque, p. 148 ; 10^e époque, pp. 158-159 ; 2^e partie, ch. VI, p. 191 ; ch. IX, pp. 192-193 ; ch. XIV, p. 196 ; ch. XXIII-XXIV, pp. 217 et suiv. ; 3^e partie, ch. IV, pp. 251 et suiv.

¹ « Trois ou quatre princes ont porté ce nom (Assuérus ou Cyaxare), quoiqu'ils en eussent d'autres encore. Ainsi il n'y a nul doute que Darius le Mède ne puisse avoir été un Assuérus ou Cyaxare, et tout cadre à lui donner un de ces deux noms. » — *Hist. univ.*, 1^{re} partie, 7^e époque, — t. VIII, p. 146.

tim vltimo apud Darium honorj præcipuo habitus, Principum jnuidia detrusus jterum ad Leones jterum eripitur. c. vi. Notaturque per recapitulationem Daniele longæuum jam jnde a Nabucodonosoris regno non tantum ad Darij sed etiam ad Cyrj quj Dario successit tempora processisse. vi. vltimo. Hucusque historia. Sequuntur visiones et jpsæ ordine temporum jn acta relatæ. Primum enim occurrunt quæ Baltassaris anno 1° c. vii. tum quæ anno eius 3° oblata sunt somnia. c. viii. Darij Medj tempore hebdomadam 70 series Christj tempora signat et ex eius cæde Judæorum perniciem secuturam. c. ix¹. Denique quæ sub Cyro visa sunt exequuntur cap. x. xi. xii. Et quidem vii. viii. x. xi. xii. ad eandem temporum seriem pertinere notæ nostræ demonstrabunt : visum autem Deo est extra ordinem juserere c. ix. quæ ad Christj tempora spectant ne fidelj prophetæ de salute populj suj sollicito tale solatium diutius negaretur. Ex hac temporum serie refelluntur quj Darium Medum nescio quem etiam ante Baltassaris tempora nobis obtrudunt, quo præclarum jllud ac luce meridiana clarius de Christo testimonium nobis eripiant ²; nouaque non modo Judæis æstuantibus sed jmpiiis quoque hominibus ac religionis omnis contemptoribus euadendi argumenta conquirant. Cæterum Daniele ab Hebræis non jnter Prophetas sed jnter hagiographa recenserj testatur Hieronymus sæpius. Quo factum est vt auctor Ecclesiasticj capitibus xlviii et xlix jnter

¹ « Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avait appris que le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie, mais il ne nous disait pas que sa mort serait la cause de la chute de ce royaume. Dieu révèle ce secret important à Daniel et il lui déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance. » — *Hist. univ.*, 2^e partie, chap. ix, p. 193.

² « Les doctes font de différentes supputations four faire cadrer ce temps au juste. Celle que je vous ai proposée est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit... Mais pourquoi discourir davantage?... Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes ; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie. » — *Ibid.* — Bien que l'expression

cæteros prophetas minime commemorauerit¹ quod is non ex prophetico instituto sed extra ordinem ad prophetandj vocatus officium, vitam duxerit non propheticam, hoc est tenuem et ab hominum remotam consortio ; sed splendidam ac satrapicam. Quo nomine nec ipse David tanta vaticinatus jnter prophetas sed jnter hagiographos numeratur. Neque eo secius trium puerorum ipsiusque Danielis ex hoc libro petita narratio jnter exempla diuinis Scripturis prodita memorantur I Machab. II, 59. 60. Quin et Ezechiel Danielem commendat præ cæteris eà maxime sapientiâ quæ arcana omnia perspiciat, prophetica scilicet, cap. XXVIII. 3. atque jlle adhuc viuis jmo adolescens Noë ac Jobo ab ipso Deo accensetur Ezech. XIV. 14. 16. 18. 20. quo tantj virj sanctitas digno præconio commendetur.

Nota ex Hieronymo græcam Theodotionis versionem loco 70 positam, et jn Ecclesiis legj solitam.

Cuius aliquam rationem refert in hunc librum IV. 6².

Le Nouveau Testament n'a pas été annoté par le Concile. L'Épître aux Romains porte quelques renvois au texte grec, écrits au crayon par Bossuet. Par exemple, au-dessous des versets 1, 3, 4 : De Filio suo, qui factus est ei ex semine David secundum carnem, qui prædestinatus est Filius Dei in virtute secundum spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu Christi Domini nostri, il a relevé les mots :

περί τοῦ υἱοῦ | τοῦ γενομένου | τοῦ ὀρισθέντος | Ἰησοῦ Χριστοῦ.

A côté de 1, 21 : Evanuerunt in cogitationibus suis, il a écrit διαλογισμοῖς, etc.

lucæ meridiana clarius, plus clair que le jour, soit assez commune, Bossuet l'emploie avec une fréquence particulière tant en français qu'en latin. (Cf. une remarque faite plus haut à propos de l'Apocalypse, p. 277; et cette phrase (Hist. univ., 2^e partie, ch. XXXI, p. 241) : « Quatre ou cinq faits authentiques et plus clairs que la lumière du soleil font voir notre religion aussi ancienne que le monde », et une foule de passages semblables. On peut voir là non une preuve proprement dite, mais une confirmation de la théorie soutenue ici, que ces Préfaces sont bien de Bossuet.

¹ Le complément *Danielem* ou *eum* devrait être exprimé.

² Ces derniers mots sont de la main de Bossuet.

APPENDICE III.

Analyse biblique du sermon sur la Vigilance chrétienne.

(A Saint-Germain, 1^{er} dimanche de l'avent 1669.)

Le but de cette analyse ou, si l'on veut, de ce tableau synoptique, est de montrer par un exemple combien les emprunts faits à la Bible sont nombreux dans un seul sermon, et quelle place importante ils occupent dans le plan et dans les développements du discours.

Les arguments ont été nettement distingués, de façon à faire voir qu'ils sont le plus souvent appuyés sur le texte sacré et lui doivent leur force.

On a tâché de se servir des caractères mêmes pour exprimer le rôle que joue la citation. Les textes longuement développés et commentés, ceux qui servent de base à un raisonnement étendu ou à un mouvement oratoire sont imprimés en lettres capitales; les autres sont notés en minuscules d'un œil plus ou moins fort, d'après leur importance relative.

Les expressions bibliques, qui ne trouvaient pas place dans l'analyse même du discours, ont été relevées au bas des pages.

HORA EST JAM NOS DE SOMNO SURGERE (ROM. XIII, 11).

Texte pris de l'épître du jour, qui exprime l'idée dominante du discours et en pénètre toutes les parties.

Exorde.

« Qu'il y en a qui en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux! » [Cf. Ps. cxiii, 2^{de} section, 5, 6 : Oculos habent et non videbunt; aures habent, et non audient.] L'Église, pour réveiller les pécheurs endormis, leur propose l'évangile de ce jour [Luc. xxi, 25 et suiv., le Jugement dernier] et l'épître : Hora est jam nos de somno surgere.

L'Écriture établit que la cause de tous les crimes c'est le défaut de vigilance. « De tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, celui que le Fils de Dieu a répété le plus souvent, celui que les saints et les apôtres ont inculqué avec plus de force, c'est celui de veiller sans cesse. Toutes les Épîtres, tous les Évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles : Veillez, priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures, parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Seigneur. » [Cf. Ps. lxxii, 2; Prov. viii, 17; Sap. vi, 15, 16; Eccli. iv, 13; Matt. xxiv, 42; xxv, 13; xxvi, 41; Marc. xiii, 33; xiv, 38; Luc. xxi, 36; Act. xx, 31; I Cor. xvi, 13; I Thess. v, 6; Apoc. iii, 2, 3, et alibi.] « Faute de veiller,... notre ennemi, qui n'est que trop vigilant, et nos passions... nous surprennent. » [Cf. I Petr. v, 8 : Vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret.] « Éclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la mort! » (Ps. xii, 4.) « Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. » (Rom. xiii, 11¹.)

¹ Ajouter les expressions bibliques : Sommeil de mort, retentir à nos oreilles, annoncer les jugements de Dieu, dormir dans ses péchés, les justes tombent.

Division : I° Ceux-là sont endormis d'un sommeil funeste qui ne pensent pas à Dieu.

II° Il faut nous réveiller maintenant, sans délai.

Premier point.

1° C'en'est pas un crime léger, de ne pas réfléchir combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. [Cf. Heb. x, 31 : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*]

Penser peu à Dieu et à son salut est une espèce d'athéisme.

Preuve. — L'athée, l'impie dit qu'il n'y a pas de Dieu :
DIXIT INSIPIENS IN CORDE SUO : NON EST DEUS.
(Ps. LII, 1.)

Or, combien de criminels disent, par le désir du moins : Non est Deus. Et ceux-là même ne disent-ils pas en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne d'une attention sérieuse, qui ne sont pas arrêtés dans leurs fautes par le regard de Dieu?... « Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue... » [Cf. Ps. LVI, 5 : *Filii hominum dentes eorum arma et sagittæ, et lingua eorum gladius acutus*; — Eccli. xxviii, 21 : *Flagelli plaga livorem facit; plaga autem lingue comminuet ossa, et alibi.*] « Si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos? » (Ps. LXIII, 6.) « Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux?...

Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat? » (Ps. xciii, 9.) « Et cependant... vous vivez en repos parmi vos délices criminelles... »

Donc tout pécheur, en pratique du moins, parle comme l'impie. N'est-ce pas là « dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu. Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. »

2° On détourne sa pensée de Dieu, on cherche à oublier Dieu, parce qu'on s'imagine que Dieu lui-même oublie ceux qui ne pensent plus à lui.

Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus. (Ps. ix, *alias x sec. Heb.*, 11.)

3° Mais Dieu n'oublie pas. Il diffère seulement, et sa vengeance est inévitable.

Preuves. — Vigilabo super eos in malum et non in bonum. (Jerem. xlv, 27.) Tacui semper, silui, patiens fui : sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul. (Is. xlii, 14.)

Dieu sait que ses mains sont inévitables. [Cf. Tob. xiii, 2 : Non est qui effugiat manum tuam; — cf. Sap. xvi, 15.]

« Qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient... Que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit... ils seront découverts au jour arrêté... » [Cf. Ps. cxxxviii, 8, 11, 12 : Si adscendero in cælum, tu illic es : si descendero in infernum, ades... Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me, et nox illuminatio mea in deliciis meis. Quia tenebræ non obscurabuntur a te, et nox sicut dies illuminabitur...]

4° Cet état d'assoupissement et d'oubli de Dieu est lui-

même un châtiment terrible. « Le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. »

Preuve et développement. « Il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité » [Ps. xlv, 8 : Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem], et notre conscience prend naturellement le parti de Dieu. Mais quand nous étouffons volontairement, quand nous abolissons en nous-mêmes cette sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières [cf. Exod. viii, 19 : Digitus Dei est hic; — Psalm. iv, 7 : Signatum est super nos lumen vultus tui], Dieu lui-même cesse de nous éclairer, il permet que les hommes oublient ses préceptes et les laisse tomber dans l'assoupissement. C'est pourquoi Isaïe nous représente Dieu tenant en main une coupe pleine d'un breuvage assoupissant, qu'il appelle la coupe de la colère divine :

BIBISTI DE MANU DOMINI CALICEM IRÆ EJUS.
(Is. li, 17.)

L'ivresse que cause ce breuvage se nomme dans les Écritures l'esprit de vertige. (Is. xix, 14.)

USQUE AD PROFUNDUM CALICIS SOPORIS
BIBISTI ET POTASTI USQUE AD FÆCES...
FILII TUI PROJECTI SUNT, DORMIERUNT IN
CAPITE OMNIUM VIARUM. (Is. li, 17, 20.)

Conclusion du premier point. — « Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! » La colère de Dieu s'amasse tandis que vous sommeillez : Thesaurizas tibi iram (Rom. ii, 5). Hora est ¹...

¹ Ajouter les expressions bibliques : l'homme que Dieu livre à la tyrannie des sens, le regard de Dieu, verser un secret dans le cœur, regarder à droite et à gauche, le témoin de Dieu contre vous-mêmes [cf. Deut. xxxi, 26 : ... Ut sit ibi contra te in testimonium], les miséricordes

Second point.

« Écoutez non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Mathieu et en saint Luc » :

PARABOLE DU PÈRE DE FAMILLE, DU SERVITEUR VIGILANT ET DU MAUVAIS SERVITEUR. (MATT. XXIV, 42 et suiv.; LUC. XII, 39 et suiv.)

Ce passage de l'Évangile nous montre que : 1° la mort sera une surprise; 2° la seule manière d'éviter cette surprise, c'est de veiller sans cesse et par suite dès maintenant.

1° La mort sera une surprise.

Preuves. — A. Le temps nous trompe par sa ressemblance avec l'éternité. « C'est peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots :

» Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais. » (Ephes. v, 16.)

« Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années il croit qu'il ne fait que de naître : Dum adhuc ordire, succidit me : Il a coupé la trame de mes jours que je ne faisais que commencer. » (Is. xxxviii, 12.)

La mort nous surprendra donc aussi quand elle viendra. « Veillez sans cesse parce que vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur. » (*Parabole citée.*)

B. Jésus-Christ nous a dit formellement que nous serions surpris (*Parabole citée*), que

de Dieu [pluriel], un roi qui a les yeux ouverts et qui veille, le Tout-Puissant, les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main, le jour arrêté [cf. Act. xvii, 31 : Statuit diem in quo judicaturus est orbem], le siècle à venir, le cœur aveugle et impénitent, l'endurcissement, le grand Dieu vivant, les jugements de Dieu, la fureur de Dieu.

« la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance » [Act. 1, 7 : Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate]. Quel n'est pas cependant l'aveuglement des hommes, qui osent dire : Non, nous ne serons pas surpris ! comme Pierre qui contredit son maître, en affirmant malgré sa parole qu'il ne le renierait point. (Exemple biblique pris de Matt. xxvi, 33 et suiv.)

C. Le dernier avènement de Jésus-Christ sera une surprise pour le monde. « Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde... toute la nature se remuera devant sa face. » [Cf. Matt. xxv, 31 : Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua; — Ps. xcvi, 9-14 : Commoveatur a facie ejus universa terra... Lætentur cæli, etc.... quoniam venit judicare terram.] Malgré ces signes précurseurs du second avènement, il est écrit que « ce dernier jour viendra comme un voleur [II Petr. iii, 10 *et alibi*] et qu'il arrivera sur tous les hommes comme un lacet où ils seront pris inopinément » [Luc. xxi, 35]. A combien plus forte raison la mort, qui ne vient pas avec grand bruit pour nous assaillir, sera-t-elle une surprise pour chacun des hommes. « Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. » (*Parabole citée.*)

2° Le seul moyen d'éviter cette surprise, c'est de se convertir et de veiller dès maintenant.

Preuves. — A. On se tromperait en comptant sur la vieillesse. L'âge ne peut que fortifier les passions par l'habitude : c'est dans la jeunesse qu'il faut les vaincre. « Comme dit sagement l'E

clésiastique : Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies ? » (Eccli. xxv, 5.) Exemples bibliques : les deux vieillards corrompus de Babylone [Dan. xiii] et Salomon [III Reg. xi]. L'expérience de chaque jour montre assez la même vérité. Donc *hora est jam*.

B. Vous n'aurez pas plus tard d'autres raisons de vous convertir que maintenant.

Y aura-t-il un autre Évangile ?

C. L'habitude du péché, l'endurcissement du cœur, la diminution des grâces, voilà un châtiment de Dieu invisible, mais redoutable, qui rend la conversion de plus en plus difficile. « Il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome :

» Sachez que le Seigneur votre Dieu punit incontinent ceux qui le haïssent et ne diffère pas à les perdre, leur rendant dans le moment même ce qu'ils méritent. Reddens odientibus se statim ita ut disperdat eos et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur. » (Deut. vii, 10.)

Le pécheur est puni sans retard, « parce que la grâce se retire dans le moment même ». Mort intérieure. Nomen habes quod vivas et mortuus es (Apoc. iii, 1). Comme un chêne encore debout, mais qui n'a plus de sève. « Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé la racine et ne t'a pas encore précipité de ton haut pour te jeter dans le feu : mais il a retiré l'esprit de vie. » [Cf. Dan. iv ; Matt. iii, 10 ; Luc. xiii.]

Craignez donc le dernier endurcissement.

APPENDICE III

« Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon ? » (Exod. vii, 3 et Exod. *passim.*) Êtes-vous loin de cet état funeste dont vous menacent « tant d'oracles de l'Écriture » ? Songez à vos premières chutes ; votre cœur vous frappait alors : Percussit eum cor David (II Reg. xxiv, 10). Craignez que maintenant Dieu ne vous livre au sens réprouvé. [Cf. Rom. i, 28 : Tradidit illos Deus in reprobum sensum.] Craignez « que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce ». C'est la menace du Saint-Esprit :

« Je les briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai tellement en poudre, qu'il ne restera pas le moindre fragment sur lequel on puisse porter une étincelle de feu ou puiser une goutte d'eau. Commiuetur sicut conteritur lagena contritione pervalida : et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea. » (Is. xxx, 14¹.)

Péroration.

Ah ! mes Frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. » [Cf. Heb. vi, 9 : Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora... tametsi ita loquimur.] « Car pourquoi voulez-vous périr ? Je ne veux point la mort de celui qui meurt ; convertissez-vous et vivez, dit le Sei-

¹ Ajouter les expressions bibliques : les pièges de la mort et de l'enfer, le conseil de Dieu, le grand Père de famille, les ombres de la mort, les mains de la mort, le secret de votre cœur, la lumière de l'âme qui s'éteint, Dieu nous livre à nos passions, la main vengeresse de Dieu, vivre aux yeux des hommes, devant Dieu et devant ses anges [Cf. Luc. xii, 8, 9 : Coram angelis Dei], le cœur endurci, un fleuve de grâce, l'esprit de la grâce.

gneur tout-puissant. Et quare moriemini, domus Israel? Quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite. » (Ezech. xviii, 31, 32.)

Mais c'est peu d'avoir excité un instant votre attention « par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile » : il faut que je vous persuade de vous occuper souvent de la pensée du salut. « Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter [les] saintes paroles [de Dieu], je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome :

» Écoutez, Israël : le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui; racontez-les à vos enfants et les méditez en vous-même, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin. En vous couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue. » (Deut. vi, 4-8.)

Si nous croyons les chrétiens « moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. » Les chrétiens « doivent veiller et prier toujours ». [Cf. Luc. xxi, 36 : *Vigilate itaque, omni tempore orantes.*] Le moyen de penser facilement à la loi divine, c'est d'aimer Dieu. Dieu dit aux Israélites : « Aimez le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. » (Deut. *loc. cit.*) On pense sans effort à ce qu'on aime.

« Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France... si vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu et qui méritent d'être écrites au livre de vie ? » [Cf. Matt. xvi, 26 : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiat?* — et Apoc. xx, 15 : *in libro vitæ, et alibi.*] « Votre Majesté n'a-t-elle pas vu dans l'évan-

gile de ce jour l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté ? [Luc. xxi.]... Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible ? » [Cf. Ps. xlix, 3 : Ignis in conspectu ejus exardescet, *et alibi.*] Il ne faut donc pas compter sur la gloire du monde, mais « il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales ».

Travaillons en vue du salut dont l'heure approche chaque jour. Propior est nostra salus (Rom. xiii, 11). Quomodo effugiemus, si tantam neglexerimus salutem ? (Heb. ii, 3.) Profitons du Sauveur que Dieu nous envoie « plein de grâce et de vérité ». (Joan. i, 14¹.)

¹ *Ajouter les expressions bibliques* : l'esprit de mon Dieu, nos pères [pour les Israélites], l'ouvrage d'un homme mortel, les grands ouvrages que Dieu a bâtis, les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles.

APPENDICE IV.

Titres complets des ouvrages cités ou mentionnés dans cette thèse ¹.

AMELOTTE. — Le Nouveau Testament de Nostre Seigneur Jesus-Christ. Traduit sur l'ancienne edition Latine, corrigée par le commandement du Pape Sixte V. et publiée par l'autorité du Pape Clement VIII. Avec des Notes sur les principales difficultez, la Chronologie, la Controverse, et plusieurs Tables pour la commodité du Lecteur. Par le R. Pere D. Amelote, Prestre de l'Oratoire, Docteur en Theologie. — A Paris, chez François Muguet, Imprimeur et Libraire ordinaire du Roy, et de Monseigneur l'Archevesque, rue de la Harpe, à l'Adoration des trois Rois. M.DC.LXVI-M.DC.LXX. — 3 in-8°.

¹ Il a semblé utile de réunir dans cette Table les indications bibliographiques relatives : 1° aux ouvrages cités dans ce volume, du moins lorsqu'ils sont rares, ou lorsqu'il peut y avoir doute sur l'édition à laquelle les notes renvoient ; — 2° aux ouvrages les plus importants parmi ceux qui, sans être cités, sont mentionnés comme ayant servi à Bossuet dans ses études bibliques ou ayant été combattus par lui.

[ARNAULD¹.] — Première et deuxième [ou troisième... sixième...] parties des Difficultez proposées à Mr Steyaert Docteur et Professeur en Theologie de la Faculté de Louvain. Sur l'Avis par luy donné à Monseigneur l'Archevesque de Cambray, pour luy rendre compte de sa commission, d'informer des bruits répandus contre la doctrine et la conduite des Prestres de l'Oratoire de Mons en Hainaut. — A Cologne, chez Pierre le Grand. M.DC.XCII. — 5 in-12°.

AUGUSTIN (Saint) et les autres Pères. — *Cités d'après la Patrologie de Migne.*

BAUSSET (le cardinal de). — Histoire de Bossuet, *reproduite par M. l'abbé Guillaume au t. I de son édition de Bossuet.*

BERGER (M. S.). — La Bible française au moyen âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose en langue d'oïl. — Imprimerie nationale, 1884. — 1 in-8°.

BERNUS (M. A.). — Richard Simon et son Histoire critique du Vieux Testament. La Critique biblique au siècle de Louis XIV. Thèse présentée à la Faculté de Théologie de l'Église libre du canton de Vaud, par A. Bernus. — Lausanne, Georges Bridel, 1869. — 1 in-8°.

—— Notice bibliographique sur Richard Simon par Aug. Bernus. Extrait de l'Essai de bibliographie oratorienne, par le Père A.-M.-P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire. — Bâle, H. Georg, 1882. — 1 in-8°.

BIBLE. — *Texte latin.* — Biblia sacra. Vulgatæ editionis Sixti V. et Clementis VIII. Pont. Max. autoritate recognita. Editio nova, notis chronologicis et historicis illustrata. una cum sacra chronologia, atque geographia. — Parisiis, excudebat Antonius Vitré, Regis et Cleri Gallicani Typographus. M.DC.LXII. — 1 in-f°. — [*Édition dont se servait le petit Concile.*]

—— *Textes originaux et versions diverses.* — Biblia 1. He-

¹ Les crochets indiquent que l'ouvrage a été publié sans nom d'auteur.

braïca, 2. Samaritana, 3. Chaldaïca, 4. Græca, 5. Syriaca, 6. Latina, 7. Arabica. quibus textus originales totius Scripturæ sacræ, quorum pars in editione Complutensi, deinde in Antuerpiensi regis sumptibus extat, nunc integri, ex manuscriptis toto fere orbe quæsitis exemplaribus, exhibentur. — Lutetiæ Parisiorum, excudebat Antonius Vitré, Regis, Reginæ Regentis, et Cleri Gallicani Typographus. M.DC.XLV¹. — 10 in-f^o.

— *Recensions modernes.* — Polyglotten-Bibel von R. Stier und K. G. W. Theile. — Bielefeld und Leipzig. — 6 in-8^o. — (1^{re} édit. 1846-1855; 5^e édit. 1890.)

— Novum Testamentum græce. Ad antiquissimos testes denuo recensuit, apparatus criticum omni studio perfectum apposuit, commentationem isagogicam praetexuit Constantinus Tischendorf. Editio octava critica major. — Lipsiae, Giesecke et Devrient, 1869. — 2 in-8^o.

— Cf. AMELOTTE, BOUHOURS, SAGI, VATABLE, etc.

BOSSUET. — *Manuscripts consultés.* — Bibliothèque Nationale : Fonds fr. : 12811 et suiv. Là se trouve réunie la plus riche collection qui existe des autographes de Bossuet ou des copies originales de ses œuvres. Les cinq volumes de Sermons occupent les n^{os} 12821-12825. Outre cette collection, cotée par des numéros qui se suivent, on rencontre disséminés sur le catalogue plusieurs autres ouvrages de Bossuet, ou documents se rapportant à lui, par exemple :

Fr. 1810. Copie très belle, mais incomplète, de la *Politique*.

Lat. 17680-17687. Papiers de Bossuet, légués par M. Mar-

¹ Cette Bible est connue sous les titres de Polyglotte de Paris, Polyglotte de Vitré, et aussi Polyglotte de Le Jay, du nom d'un avocat qui se mit à la tête de l'entreprise et y dépensa, dit-on, trois cent mille francs. C'est dans cet ouvrage que fut publié pour la première fois, par le P. Morin, de l'Oratoire, le Pentateuque Samaritain à la découverte duquel Bossuet attachait tant d'importance. Le *petit Concile* fit certainement usage de cette Polyglotte, la seule qui eût alors été publiée en France. Il est possible que l'assemblée se soit aussi servie de la Polyglotte de Walton ou de Londres. (*Biblia sacra Polyglotta... edidit Brianus Waltonus, S. T. D. Londini, imprimebat Thomas Roycroft, 1654-1657. 6 in f^o.*)

tial Parent du Châtelet. *Cette collection a été mise au fonds latin, sans doute parce qu'elle contient la Defensio Cleri Gallicani; mais les deux premiers volumes renferment des pièces françaises relatives aux Réflexions morales de Quesnel.*

Fr. 12450. Documents relatifs à l'édition des œuvres de Bossuet.

Nouv. acquis. fr. 274. Documents relatifs aux papiers de Bossuet.

— Manuscrits du Grand Séminaire de Meaux. — *Déposés à la Bibliothèque du Séminaire, dans des cartons cotés A, B, C, etc.*

— Manuscrits de la Collection de M. Floquet, à Formentin (Calvados). La pièce la plus importante est la *Bible du Concile*¹.

— *Œuvres imprimées.* — Œuvres complètes de Bossuet. Édition de D. Déforis. — Paris, Boudet et Lamy, 1772-1790. — 21 in-4°.

— Œuvres complètes de Bossuet, publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux, purgées des interpolations et rendues à leur intégrité par F. Lachat. — Paris, Vivès, 1862-1866. — 31 in-8°.

— Œuvres complètes de Bossuet... nouvelle édition par M. l'abbé Guillaume, chanoine honoraire, professeur au Grand Séminaire de Verdun. -- Paris, Berche et Tralin, 2^e édit., 1885. — 10 vol. grand in-8°. [*Édition citée dans la thèse.*]

— Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet, édition critique donnée d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale... par E. Gandar, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, Didier, 3^e édit., 1881. — 1 in-12°.

— Choix de sermons de Bossuet (1653-1691), édition critique, publiée sur les manuscrits autographes de la Biblio-

¹ Cette collection vient d'être mise en vente par les héritiers de madame Floquet. La *Bible du Concile* est en ce moment chez un libraire de Paris. Plusieurs des papiers de Bossuet ou relatifs à Bossuet ont été acquis par M. l'abbé Follioley, proviseur du Lycée de Nantes.

thèque Nationale ou sur les éditions originales, avec une introduction et des notes, par A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, E. Belin, 1883. — 1 in-12°.

— Oraisons funèbres. Nouvelle édition, revue sur celle de 1689, avec une introduction, des notes philologiques, historiques et littéraires, et un choix de documents historiques, par P. Jacquinet. — Paris, Belin, 1885. — 1 in-12°.

— Discours sur l'Histoire universelle, nouvelle édition d'après les meilleurs textes, avec une Préface et des notes philologiques, littéraires et historiques, par P. Jacquinet, Inspecteur général de l'Instruction publique. — Paris, Belin, 1886. — 1 in-12°.

— Œuvres inédites de Bossuet, découvertes et publiées sur les manuscrits du Cabinet du Roi, et des Bibliothèques Nationale, de l'Arsenal, etc., par Auguste-Louis Ménard. — Paris, Didot; t. I, 1881; t. II, 1883. — 2 in-8°.

— Œuvres inédites attribuées à Bossuet, publiées par Albert Gandelet, camérier de cape et d'épée de S. S. Léon XIII. — Nancy, Fringnel et Guyot, 1882. — 1 in-16°.

— Fragments inédits de Bossuet sur l'Écriture sainte. — Arras, Laroche, 1882. — 85 pp. in-8°. — (Extrait de la *Revue des Sciences Ecclésiastiques*.)

[BOUHOURS, le P. Dominique, S. J.] — Le Nouveau Testament de Nostre Seigneur Jesus-Christ, traduit en françois selon la Vulgate. — A Paris, chez Louis Josse Imprimeur de Monseigneur l'Archevesque, rue S. Jacques, à la Couronne d'Epines. MDC.XCVII et MDCC.III. — 2 in-12°.

[CHÉTARDIE, Joachim Trotti de la, sulpicien.] — Explication de l'Apocalypse, par l'Histoire Ecclésiastique. Pour prémunir les Catholiques et les Nouveaux Convertis contre la fausse Interpretation des Ministres. — A Bourges, chez François Toubreau, Imprimeur-Libraire de Monseigneur l'Archevêque et du Clergé. — M.DC.XCII. — 1 in-8°. — [Première édition.]

—— [*Même ouvrage, 3^e édition.*] A Paris, chez Pierre Giffart, Libraire et Graveur du Roy, ruë saint Jacques, proche les Mathurins, à l'Image sainte Therese. M.DCC.I. — 1 in-4°.

COTIN. — La Pastorale sacrée, ou Paraphrase du Cantique des Cantiques, selon la lettre. Avec plusieurs Discours et Observations. Par M. Charles Cotin, Conseiller et Aumosnier du Roy. — A Paris, Chez Pierre Le Petit, Imprimeur et Libraire ordinaire du Roy, ruë S. Jacques, à la Croix d'Or. M.DC.LXII. Avec Approbation et Privilege. — 1 in-12°.

[COULAU, Pierre, Docteur de Sorbonne.] — *Iudicium unius e Societate Sorbonica doctoris de propositionibus quibusdam circa antiquam Sinarum religionem ad Sacram Facultatem Parisiensem delatis.* [*Sans date et sans nom d'imprimeur. Cet ouvrage occupe, à la Bib. Nat., le n° 6 dans un recueil de pièces relatives aux cérémonies chinoises, coté Inventaire 4° D 4817. Dans le même volume se trouve un acte par lequel Coulau déclare regretter qu'on ait imprimé son avis; cette pièce, qui devrait être placée après la précédente, occupe le n° 1.*]

DENIS (M. J.). — Critique et controverse ou Richard Simon et Bossuet. — *Dans les Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, — Caen, Le Blanc-Hardel, — année 1870, pp. 337 et suiv.*

ESTIUS. — In omnes Beati Pauli et aliorum Apostolorum Epistolas Commentaria [sic]. Authore D. Guilielmo Estio, S. Theologiæ Doct. et in Academia Duacena primario professore, ejusdem Universitatis Cancellario. Necnon D. M. N. Bartholomæi Petri, S. Theol. Doctoris ac Professoris primarij, in partem primæ, ac secundam et tertiam Joannis clarissimæ elucidationes. Cum Indice rerum memorabilium locupletissimo. — Parisiis, apud Jacobum Quesnel, viâ Jacobæâ, sub signo Cochlæ et Columbarum. M.DC.XL. — 1 in-f°¹.

FÉNELON. — Œuvres complètes de Fénelon, archevêque

¹ Cette édition est la plus voisine du temps où Bossuet étudiait Estius au Collège de Navarre. — La première est de 1614.

de Cambrai. — Paris, Gauthier, 1830. — 27 in-8°. — [*Seconde édition sulpicienne : la première parut en 1820 et années suiv.*]

FLEURY (l'abbé Claude). — Journal manuscrit. — Bib. Nat. Mss. fr. 9511. — Cahier in-4°.

— Œuvres [choisies, contenant les discours sur l'Écriture sainte] de l'abbé Fleury, ... précédées d'un essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Fleury, par M. Aimé Martin. — Paris, Desrez, 1837. — 1 in-4°. [*Tome XV du Panthéon littéraire.*]

FLOQUET (Amable). — De Bossuet inspiré par les Livres saints. — Rouen, Baudry, 1830. — Pièce in-8°.

— Etudes sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du Dauphin (1627-1670). — Paris, Didot, 1855. — 3 in-8°.

— Bossuet précepteur du Dauphin et évêque à la cour. — Paris, Didot, 1864. — 1 in-8°.

GANDAR (Eugène). — Bossuet orateur, études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (1643-1662). — Paris, Didier, 3^e édit., 1880. — 1 in-12°.

— Cf. BOSSUET.

GÉNÉBRARD. — Gilb. Genebrardi theologi parisiensis divinarum hebraicarumque literarum professoris regii Chronographiæ libri quatuor... — Parisiis, apud Martinum Juvenem, via S. Jo. Lateranensis ad insigne Serpentis, 1580. — 1 in-f°.

GODEAU. — Version expliquée du Nouveau Testament de Nostre Seigneur Jesus-Christ, par Messire Antoine Godeau Evesque et Seigneur de Vence. — A Paris, chez François Muguet, Imprimeur ordinaire du Roy, et de Monseig. l'Archevesque, rué de la Harpe, à l'Adoration des trois Roys. M.DC.LXVIII. Avec Approbation, et Privilege du Roy. — 2 in-8°.

GROTIUS. — Hugonis Grotii annotata ad Vetus Testamentum. — Lutetiae Parisiorum, sumptibus Sebastiani Cramoisy, Regis et Reginae Architypographi, et Gabrielis Cramoisy, via Jacobæa, sub Ciconiis. M.DC.XLIV. — 3 in-f°.

— Hugonis Grotii Annotationes in libros Evangeliorum cum tribus tractatibus et Appendice eo spectantibus. — Amsterdami, apud Joh. et Cornelium Blaeu. c1613 c xxxxi. — 1 in-f°.

— Hugonis Grotii Annotationum in Novum Testamentum tomus secundus. — Parisiis, Sumptibus Authoris, Et prostant exemplaria Apud Viduam Gulielmi Pelé, et Joannem Duval, viâ Jacobæâ sub Signo Crucis Auræ. M.DC.XLVI. — 1 in-f°.

— Hugonis Grotii Annotationum in Novum Testamentum pars tertia ac ultima. Cui subiuncti sunt eiusdem auctoris libri pro Veritate Religionis Christianæ, ita digesti ut annotata suis quæque Paragraphis sint subnexa. — Parisiis, Typis Viduæ Theod. Pepingué, et Steph. Maucroy, viâ Citharæâ, è regione viæ Mathurinorum. M.DC.L. — 1 in-f°.

JANSÉNIUS (d'Ypres). — Cornelii Iansenii Leerdamensis, S. T. D. et Prof. Lovaniensis, Episcopi Iprensis, Tetrateuchus, sive Commentarius in sancta Jesu Christi Evangelia. — Parisiis, Apud Antonium de Sommaville, in Palatio Regio in declivi propè Sacellum Regium, ad insigne Scuti Gallici. M.DC.LX. Cum approbatione Doctorum. — 1 in-4°.

JOURDAIN (M. Charles). — Histoire de l'Université de Paris au xvii^e et au xviii^e siècle par Charles Jourdain, membre de l'Institut, etc. — Paris, Hachette, 1862-1866. — 1 in-f°.

— Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis Parisiensis ab ejus originibus ad finem decimi sexti sæculi, adjectis insuper pluribus instrumentis quæ nondum in lucem edita erant, studio et cura Car. Jourdain, in Academia Parisiensi philosophiæ olim professoris. — Paris, Hachette, 1862. — 1 in-f°.

[JURIEU, Pierre.] — Prejugez legitimes contre le Papisme. Ouvrage où l'on considère l'Eglise Romaine dans tous ses dehors, et où l'on fait voir par l'Histoire de sa conduite qu'elle ne peut être la véritable Eglise, à l'exclusion de toutes les autres Communions du Christianisme, comme elle

prétend. — Divisé en deux parties. — A Amsterdam. Chez Henry Desbordes dans le Kalverstraat près le Dam. M.DC.LXXXV. — 2 in-4°.

— L'Accomplissement des Prophéties ou la Delivrance prochaine de l'Eglise. Ouvrage dans lequel il est prouvé, que le Papisme est l'Empire Antichrétien ; que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine ; que cette ruine doit commencer dans peu de temps ; que la persecution presente peut finir dans trois ans et demi. Après quoy commencera la destruction de l'Antechrist, laquelle se continuera dans le reste de ce Siecle, et s'achevera dans le commencement du Siecle prochain : Et enfin le regne de Jesus-Christ viendra sur la terre. Par le S. P. J. P. E. P. E. Th. A. R. — A Rotterdam, chez Abraham Acher, proche la Bourse, 1686. — 2 in-12°.

LAUNOY (Jean de). — Joannis Launoii Constantiensis, Parisiensis theologi, Regii Navarræ Gymnasii Parisiensis historia. — Parisiis, apud Viduam Edmundi Martini, via Jacobæa. M.DC.LXXVII. — 2 in-4°.

LEBARQ (M. l'abbé J.). — Histoire critique de la Prédication de Bossuet, d'après les manuscrits autographes et des documents inédits, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par l'abbé J. Lebarq. — Lille, Desclée, 1888. — 1 in-8°.

LE DIEU (l'abbé). — Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes, et accompagnés d'une introduction et de notes, par M. l'abbé Guettée. — Paris, Didier, 1856-1857. — 4 in-8°.

[LÉON de Juda.] — Biblia sacrosancta Testamenti Veteris et Novi, è sacra Hebræorum lingua Græcorumque fontibus, consultis simul orthodoxis interpretib. religiosissime translata in sermonem Latinum. Authores omnemque totius operis rationem ex subiecta intelliges Præfatione. — Tiguri, excudebat C. Froshoverus anno M.D.XLIII. — 1 in-f°. — [*C'est la première édition de la Version de Zurich, qu'on trouve reproduite dans la plupart des éditions de Vatable. La*

traduction de l'Ancien Testament est presque tout entière de Léon de Juda.]

LONGHAYE (le R. P. Georges, S. J.). — La Prédication, grands maîtres et grandes lois. — Paris, Retaux-Bray, 1888. — 1 in-8°.

MALDONAT. — Joannis Maldonati Societatis Jesu Theologi commentarii in quattuor Evangelistas. Nunc primum in lucem editi, et in duos tomos diuisi. Quorum prior eos, qui in Matthæum, et Marcum; posterior eos, qui in Lucam, et Joannem, complectitur. Ad Serenissimum Lotharingiæ Ducem. — Mussiponti, ex Typographia Stephani Mercatoris eiusdem Ducis Typographi. M.D.XCVI-M.D.XCVII. Cum Priuilegio Cæsareæ Maiestatis, et Regis Christianissimi. — 2 en 1 in-f°. [*Première édition.*]

— [*Réédition à Paris, au temps de Bossuet.*] — ...Lutetiæ Parisiorum, Sumptibus Joannis Billaine, viâ Jacobæâ, sub signo sancti Augustini. M.DC.LI. Cum Priuilegio Regis et Approbatione Doctorum. — 1 in-f°.

[MÈDE, Joseph.] — Clavis apocalyptica, ex innatis et insitis visionum characteribus eruta et demonstrata. Ad eorum usum quibus Deus amorem studiumque indiderit Propheetiam illam admirandam cognoscendi scrutandique. Editio secunda ab Authore recognita. — Cantabrigiæ, Apud Thom. Buck celeberrimæ Academiæ Typographum. Ann. Dom. 1632¹. — 1 in-4°.

MENOCHIUS. — HIEROPOLITICΩN [*sic*], sive Institutionis Politicæ è sacris Scripturis depromptæ libri tres: auctore Io. Steph. Menochio è Societate Jesu. — Lugduni, Sumptibus Ludovici Prost, Hæredis Roville. M.DC.XXV. Cum priuilegio. — 1 in-8°.

— Brevis explicatio sensus literalis totius S. Scripturæ ex optimis quibusque auctoribus per epitomen collecta, à R. P. Io: Stephano Menochio soc^{us} Iesu theol. doct. Addito textu SS. Bibliorum juxta exemplar Vaticanum et Indice.

¹ La première édition, donnée aussi à Cambridge, est de 1627.

paginis singulis æqualis correspondet explicatio : Permissu Superiorum et Privileg : — Colonia Agrippinae apud Ioannem Kinchium sub Monocerote. Anno M.D.C.XXX. — 2 in-f°. — [*Commentaires souvent réédités et réunis avec la traduction française du P. de Carrières.*]

MONTY (M. L.). — De politica Bossuetii doctrina, thesim proponebat Facultati Litterarum Parisiensi Léopold Monty, licentiatu, olim Scholæ Normalis alumnus. — Paris, Paul Dupont, 1844. — 1 in-8°.

MUIS (Simon Marotte, dit Siméon de). — Simeonis de Muis Aurelianensis, Archidiaconi Suessionensis et Sacrarum Hebræarumque Litterarum apud Parisios in Regio Franciæ Collegio Lectoris ac Professoris Regij Opera omnia..... Claudius d'Auvergne Parisinus..... ad æternam sui Præceptoris memoriam omnia tam impressa quam nondum typis mandata collegit atque in lucem edidit. — Parisiis, apud Mathæum et Joannem Henault, viâ Jacobæâ, sub signo Angeli Custodis. M.DC.L. — 2 en 1 petit in-f°¹.

NOURRISSON (M.). — La Politique de Bossuet. — Paris, 1867. — 1 in-18°.

PERPÉTUITÉ (La) de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie. — A Paris, et se vend à Lausanne, chez Sigismond d'Arnay et Compagnie. M.DCC.LXXXI-M.DCC.LXXXII. — 6 in-4°. — [*Réédition de cet ouvrage, dont les auteurs sont Arnauld et Nicole, pour les vol. I, II, III; Renaudot, pour les vol. IV, V et VI (1^{re} partie); le P. Paris, génovéfain, pour le vol. VI (2^e partie).*]

PIN (Louis Ellies du). — Défense de la censure de la Faculté de Theologie de Paris, du 18. Octobre 1700. contre les propositions des Livres intitulez : Nouveaux Mémoires sur l'état present de la Chine. Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine. Lettres des Ceremonies de la Chine. Par Messire Louis Ellies du Pin, docteur en Theologie de la

¹ Il existe une édition des Psaumes (donnée par Paquot à Louvain, en 1770, 2 in-4°) où l'on a réuni les notes de Muis et celles de Bossuet.

Faculté de Paris, et Professeur Roïal en Philosophie. — A Paris, chez André Pralard, ruë Saint Jacques, à l'Occasion. M.DCC.I. — 1 in-12°.

[QUESNEL.] — Le Nouveau Testament en françois, avec des Reflexions morales sur chaque verset, pour en rendre la Lecture plus utile, et la Meditation plus aisée. Nouvelle Edition augmentée. Imprimé par l'ordre de Monseigneur l'Evesque et Comte de Chaalons, Pair de France¹. — A Paris, Chez André Pralard, ruë Saint Jacques, à l'Occasion. M.DC.XCIX. Avec Approbations et Privilege du Roy. — 4 in-8°.

RÉAUME (l'abbé Alexandre). — Histoire de Jacques-Bénigne Bossuet et de ses œuvres. — Paris, Vivès, 1869-1870. — 3 in-8°.

REFORMATION de l'Vniversité de Paris. — A Paris, chez I. Mettayer et P. l'Hvillier, Imprimeurs et Libraires ordinaires du Roy. M.DC.I. — Avec Privilege de Sa Maïesté. — 1 in-12°.

RENAUDOT (l'abbé Eusèbe). — Cf. PERPÉTUITÉ.

REYNIE (de la, lieutenant de police). — Mémoire adressé à Bossuet, et Lettres concernant l'affaire de R. Simon. — *Au t. X du Bossuet de dom Déforis.*

[SACI et MM. de Port-Royal.] — Le Nouveau Testament de Nostre Seigneur Jesus Christ, traduit en François selon l'edition Vulgate, avec les differences du grec. — A Mons chez Gaspard Migeot, en la ruë de la Chaussée, à l'enseigne des Trois Vertus. M.DC.LXVII. Avec Privilege et Approbation. — 2 in-8°.

— [*La première édition de la Bible complète ne porte pas de titre général, mais seulement le titre particulier de chaque livre, comme il suit :*] La Genese [ou l'Exode, etc.,] traduite

¹ *Imprimé* ne se rapporte pas à *Nouvelle édition* mais à *Nouveau Testament*. Noailles n'ayant donné aucune approbation pour cette réimpression, faite au temps même du *Problème ecclésiastique*, les jansénistes s'appuient sur l'approbation donnée à Châlons, que l'archevêque ne voulait pas désavouer. Le Mandement de Châlons, du 25 juin 1695, est publié en tête du premier volume.

en françois. Avec l'explication du sens litteral et du sens spirituel. Tirée des SS. Peres et des Auteurs Ecclesiastiques. — A Paris, Chez Guillaume Desprez, rue S. Jacques, à S. Prosper et aux trois Vertus, au dessus des Maturins. M.DC.LXXXII [ou autre date]. Avec Approbation et Privilege du Roy. [Le premier volume qui parut fut les Proverbes en 1672, le dernier de l'Ancien Testament le Cantique des Cantiques, en 1694. Le Nouveau Testament parut de 1694 à 1700. — Ancien Testament, 25 vol.; Nouveau Testament, 7 vol. — La traduction est toute de Saci; les notes sont de lui pour onze volumes seulement.]

SAINTE-BEUVE. — Causeries du Lundi. — Paris, Garnier, 3^e édition. — 15 in-18°.

— Nouveaux lundis. — Paris, Michel Lévy, 3^e édition, 1870. — 13 in-18°.

— Port-Royal. — Paris, Hachette, 1876-1878. — 7 in-18°.

SIMON (Richard). — Histoire critique du Vieux Testament, par le R. P. Richard Simon, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. — Nouvelle édition et qui est la première imprimée sur la Copie de Paris, augmentée d'une Apologie generale et de plusieurs Remarques Critiques. On a de plus ajouté à cette Edition une Table des matières, et tout ce qui a été imprimé jusqu'à présent à l'occasion de cette Histoire Critique. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.LXXXV. — 1 in-4°.

— Ceremonies et coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs. Traduites de l'Italien de Leon de Modene, Rabin de Venise... Troisième Edition reveüe, corrigée et augmentée... par le Sieur de Simonville. — A Lyon, chez François Comba, rue Merciere aux trois Vertus. M.DC.LXXXIV. — 1 in-12°. — [Epître dédicatoire à Bossuet.]

— Réponse au Livre intitulé Sentimens de quelques Theologiens de Hollande sur l'Histoire Critique du Vieux Testament, par le Prieur de Bolleville. — Outre les Réponses aux Theologiens de Hollande, on trouvera dans cet Ouvrage de nouvelles Preuves et de nouveaux Eclaircissemens pour

servir de supplément à cette Histoire Critique. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.LXXXVI. — 1 in-4°.

— De l'inspiration des livres sacrés : avec une réponse au Livre intitulé *Defense des Sentimens de quelques Theologiens de Hollande sur l'Histoire Critique du Vieux Testament*, par le Prieur de Bolleville. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.LXXXVII. — 1 in-4°.

— Histoire Critique du Texte du Nouveau Testament, où l'on établit la Vérité des Actes sur lesquels la Religion Chrétienne est fondée. Par Richard Simon, prêtre. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.LXXXIX. — 1 in-4°.

— Histoire Critique des Versions du Nouveau Testament, où l'on fait connoître quel a été l'usage de la lecture des Livres sacrés dans les principales Eglises du monde. Par Richard Simon, Prêtre. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.XC. — 1 in-4°.

— Histoire Critique des principaux Commentateurs du Nouveau Testament, depuis le commencement du Christianisme jusques à nôtre tems : avec une Dissertation Critique sur les principaux Actes Manuscrits qui ont été citez dans les trois Parties de cet Ouvrage. Par Richard Simon, Prêtre. — A Rotterdam, chez Reinier Leers. M.DC.XCIII. — 1 in-4°.

— Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament, par R. S. P. — A Paris, chez Jean Boudot, rue Saint Jaques, au Soleil d'Or, près S. Severin. M.DC.XCV. Avec Privilege du Roy, et Approbation. — 1 in-4°.

— Le Nouveau Testament de N.-S. J.-C. traduit sur l'ancienne édition latine, avec des remarques littérales et critiques sur les principales difficultez. — A Trévoux, de l'Imprimerie de S. A. S. et par les soins d'Estienne Ganeau, Directeur de ladite Imprimerie. M.DCC.II. Avec Privilege et Approbation. — 4 in-12.

— Bibliothèque critique, ou recueil de diverses pieces critiques, Dont la plupart ne sont point imprimées, ou ne se trouvent que très-difficilement, publiées par M^r de Sainjore

qui y a ajouté quelques notes. — A Amsterdam, chez Jean Louis de Lormes. M.DCC.VIII-M.DCC.X. — 4 in-12.

— Lettres choisies de M. Simon. — Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un volume et de la vie de l'Auteur par M. Bruzen de la Martinière. — Amsterdam, chez Pierre Mortier. M.DCC.XXX. — 4 in-12.

— Critique de la Bibliothéque des auteurs ecclesiastiques et des Prolegomenes de la Bible, publiez par M. Elies Du-Pin... Par feu M. Richard Simon. Avec des Remarques. — Paris, Et. Ganeau, 1730. Avec Approbation et Privilege du Roy.

— Pièces sur le Nouveau Testament de Richard Simon. — *Bib. Nat. Mss. Nouv. Acquisitions françaises 1218.* — 1 petit in-1°. — [Démêlé de Bossuet avec M. de Pontchartrain pour l'impression des Instructions contre la Version de Trévoux.]

STATUTA sacræ Facultatis Theologiæ parisiensis, unâ cum conclusionibus ad ea spectantibus. — Parisiis, ex Typographia Viduæ Antonii Lambin, viâ Jacobeâ, sub signo Speculi. M.DCC.XV. — 1 in-4°.

TROCHON (M. l'abbé). — Richard Simon et la critique biblique. (*Extrait de la Revue de la Normandie*, mai 1868.) — Rouen, 1868. — Pièce de 23 pages in-8°.

USSERIUS. — *Annales Veteris Testamenti a prima mundi origine deducti: una cum rerum Asiaticarum et Ægyptiacarum chronico, a temporis historici principio usque ad Maccabaicorum initia producto.* Jacobo Usserio Armachano digestore. — Londini, ex Officina J. Flesher, et prostant apud J. Crook et J. Baker, sub Insigni Navis in Cœmeterio S. Pauli. M.DC.L. — 1 petit in-f° ¹.

[VATABLE, François.] — *Biblia.* Quid in hac editione præstitum sit, vide in ea quam operi præposuimus, ad lectorem epistola. — Lutetiæ. Ex officina Roberti Stephani, typographi

¹ La chronologie de James Usher, un peu modifiée et combinée avec celle de Petau, forme l'un des Appendices de la Bible latine de Vitré, qu'annotait le Concile. — *Vide supra.*

Regii. — M.D.XLV. Cum privilegio Regis. — 5 tomes souvent reliés en 2 volumes petit in-4°. — [*C'est la première édition. Robert Estienne explique dans l'Epître au Lecteur ce qui revient à Vatable.*]

— Biblia sacra cum duplici translatione, et Scholiis Francisci Vatabli, nunc denuò à plurimis, quibus scatebant, erroribus repurgatis, doctissimorum Theologorum, tam almæ Vniuersitatis Salmanticensis, quàm Complutensis iudicio : ac Sanctæ et generalis Inquisitionis iussu... — Cum Priuilegio Hispaniarum Regis. Salmanticæ apud Gasparem à Portonariis suis et Gulielmi Rouillij Benedictique Boierij expensis. — M.D.LXXXIII. — 2 in-4°.

— Testamenti Veteris et Novi Biblia sacra ex Hebræo et Græco Latina facta. Altera tralatio Vetus est altera Nova cum adnotationibus Francisci Vatabli prout utramque Regio priuilegio ornatam Robertus Stephanus anno M.D.XLV Lutetiæ edidit... — Hanoviæ Typis Wechelianis, apud Claud. Marnium et hæredes Johannis Audrii. — M.DC.V. — 1 in-4°¹.

WALLON (M.). — Les Saints Evangiles, traduction tirée de Bossuet mise en ordre par H. Wallon, membre de l'Institut. — Paris, Didot, 1855. — 1 in-8°.

¹ Voilà trois éditions de Vatable antérieures à Bossuet. M. Floquet (t. II, p. 519) dit : « Bossuet se servait apparemment d'une édition de la Bible de Vatable, imprimée pendant le règne de Louis XIII, en 2 vol. in-8°, que j'ai vue et que n'indiquent point les ouvrages bibliographiques. » Je n'ai rencontré nulle part cette édition. Il est regrettable que M. Floquet n'ait pas dit ses raisons de penser que Bossuet faisait usage du Vatable imprimé sous Louis XIII, et qu'il n'ait pas décrit plus exactement l'exemplaire qu'il avait vu.

TABLE DES NOMS PROPRES

- | | |
|---|---|
| <p>Aaron, 76, 77.
 Abdias, 90, 91.
 Abel, 217.
 Aben-Ezra, 386.
 Abimélec, 390.
 Ablancourt (Frémont d'), 337, 342, 370.
 Abner, 231.
 Abner (de Racine), 108.
 Abraham, 47, 57, 60, 172, 188, 190, 191, 192, 203, 226, 228, 245, 249, 252, 253, 255.
 Absalom, 159, 231.
 Achab, 223.
 Achaz, 396.
 Achitophel, 159.
 Adam, 46, 188, 190, 192, 216, 218, 228, 249, 268, 270, 388.
 Agathias, 332.
 Aggée, 193.
 Agour, 294.
 Alaric, 282.
 Albert (Paul), 205.
 Albrizzi, 301.
 Alcaçar (Louis d', S. J.), XLVIII, 281.
 Alcime, 77.</p> | <p>Alexandre, 200, 271.
 Allioli (d'), XLVII.
 Aman, 33, 109, 233.
 Amasias, 239.
 Ambroise (Saint), 244, 296.
 Amelotte, 2, 8, 10, 17, 18, 20, 27, 413.
 Amos, 332, 391.
 Ancessi, (l'abbé V.), 334.
 Anne (mère de Samuel), 88.
 Anne d'Autriche, 63, 127, 212.
 Anne de Gonzagne, princesse Palatine, 91, 92, 98, 103, 136, 158.
 Antiochus, 75, 89, 223, 226, 229, 398.
 Aponius, 296.
 Appien, 181.
 Aristote, 180, 309.
 Arnould, 95, 200, 329, 336, 337, 341, 414, 423.
 Arnobe, 328.
 Assuérus, 109.
 Astyage, 399.
 Athalie, 109, 110, 111.
 Athanase (Saint), 332.
 Aubineau (M. L.), 169.
 Auguste, 188.</p> |
|---|---|

- Augustin (Saint), **xxi, xxii, xxiii, xxviii, xxxix, 24, 34, 84, 118, 121, 125, 127, 128, 130, 136, 146, 165, 182, 183, 231, 236, 271, 278, 283, 346, 358, 368, 414.**
 Avila (d'), **xl.**

 Balaam, **135, 308.**
 Balthasar, **399, 400.**
 Balzac, **212.**
 Baradat (M^{me} de), **260.**
 Barcos, **313.**
 Barrois, **302.**
 Basile (Saint), **309, 361.**
 Basnage, **xlvi, 226, 316.**
 Bausset, **xiii, xiv, xix, xxiv, xxxvii, 173, 212, 215, 313, 335, 337, 414.**
 Beaufort (l'abbé de), **314.**
 Beauvais (M^{lle} de), **127.**
 Beda (Noël), **360.**
 Bède, **296.**
 Bellefonds, **xxxiii, 2, 9, 244, 258, 261, 377.**
 Bénadad, **239.**
 Benoît XIV, **302, 303.**
 Berger (M. S.), **30, 31, 176, 414.**
 Bernard (Saint), **84, 159, 257, 296.**
 Bernus (M. A.), **336, 338, 340, 341, 345, 414.**
 Bertin (l'abbé), **342, 343, 349, 350, 351, 363, 364.**
 Besnier (le P., S. J.), **8.**
 Billaine, **338, 339, 341, 342.**
 Billet, **xviii.**
 Birouat, **120.**
 Boileau (le poète), **101, 132, 271, 291.**
 Boileau (l'abbé), **314.**
 Bossuet (Bénigne), **xv.**
 Bossuet (Claude), **xv.**
 Bossuet (Jacques), **xiii, xiv.**
 Bossuet (Jacques-Bénigne, neveu de l'écrivain), **177, 301, 302.**
 Boudot (Jean), **347.**
 Bouhours, **8, 10, 16, 17, 19, 20, 27, 28, 104, 417.**
 Bouillon (le cardinal de), **xxi, xxviii.**
 Boulay (du), **xvi.**
 Bourdaloue, **xlvi, 95, 107, 123, 136, 164 et suiv.**
 Bourret, **348, 351.**
 Boursault, **305.**
 Boursault (dom Chrysostome), **307.**
 Boust, **340.**
 Breuil (le P. du, de l'Oratoire), **337, 341, 360.**
 Brisacier (des Missions étrangères), **329 et suiv.**
 Broue (de la), **101.**
 Brunetière (M. F.), **162, 205.**
 Buffon, **85.**

 Caffaro (le P., théatin), **306.**
 Caïn, **217.**
 Calvin, **xx, 31.**
 Camus (Pierre), **134.**
 Capperonnier, **366.**
 Carrières (le P. de, de l'Oratoire), **423.**
 Caussin, **143.**
 César, **175, 271.**
 Chabouiller, **310.**
 Chaise (le P. de la), **337.**
 Charlemagne, **188.**
 Charles V, **176.**
 Charles VIII, **31.**
 Charles-Gustave, **91.**
 Charles-Quint, **240.**
 Châteaubriand, **70.**
 Châtelet (la marquise du), **204.**
 Chérot (le R. P. H., S. J.), **211.**

- Chétardie (J. de la, sulpicien), 280, 281, 417, 418.
 Choisy, xxxvii, xxxviii.
 Chusaï, 159.
 Cicéron, 28, 96, 97, 166, 168, 175, 371.
 Claude (le ministre), 316, 319, 320, 337.
 Clément d'Alexandrie, xxvii.
 Clément IX, 313.
 Clément XI, 315.
 Condé, 57, 60, 62, 63, 98, 136, 158.
 Conti (les princes de), 169.
 Corneille, 46.
 Cornet, xix, xx, xxi, 154.
 Cornuau (la sœur), 243, 258, 260, 261, 262, 264.
 Cotin, 297, 308, 418.
 Coulau, 329 et suiv., 418.
 Court (C. de), xxxiii, 101.
 Crellius, xlix.
 Cyaxare, 399.
 Cyprien (saint), xxvii, xxviii.
 Cyrille d'Alexandrie (saint), xxvii, 361.
 Cyrille de Jérusalem (saint), xxvii.
 Cyrus, 89, 98, 110, 188, 200, 220, 330, 332, 399, 400.
- Dalila, 390.
 Daniel, xliv, xlv, 92, 93, 189, 193, 196, 245, 301, 302, 322, 324, 398 et suiv.
 Darius, 200.
 Darius le Mède, 399, 400.
 David, 28, 29, 58, 62, 76, 99, 109, 133, 145, 146, 147, 151, 156, 159, 169, 177, 179, 191, 192, 193, 196, 215, 218, 221, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 248, 255, 258, 264,
- 265, 272, 291, 292, 293, 322, 324, 325, 387, 401, 410.
 Débora, 137.
 Déforis, 131, 302, 303, 306, 416.
 Delille, 35.
 Démosthène, 96, 371.
 Denis (M. l'abbé), xii.
 Denis (M. J.), 336, 418.
 Denys (Saint, l'Aréopagite), 247.
 Denys d'Alexandrie (Saint), 282.
 Descartes, 372.
 Desmolets (le P., de l'Oratoire), 301.
 Desprez de Boissy, 306.
 Dioclétien, 276, 282.
 Diodore de Sicile, 138, 139, 200.
 Doncieux (M. G.), 104.
 Drusus, xlix.
 Dubois (gentilhomme servant du roi), 169.
 Du Fossé, 289, 290.
 Du Guet, 182, 183.
 Dumoulin (Pierre), 279.
 Duras (mademoiselle de), 319.
- Elie, 155, 193, 228.
 Élisabeth (Sainte), 135.
 Elsevier (Daniel), 345.
 Enghien (le duc d', fils de Condé), 62.
 Erasme, 361.
 Esaü, 192.
 Eschyle, 28, 101, 398.
 Esdras, 197, 367.
 Esther, xlii, 108, 332.
 Estienne (Robert), xix, xx, 428.
 Estius, xxii, xlviii, 418.
 Ève, 387.
 Evilmérodac, 399.
 Ezéchias, 158, 193, 228, 407.
 Ezéchiel, 90, 91, 92, 93, 94, 148, 149, 151, 154, 248, 255, 332, 393, 401.

- Félix, 229.
 Fénelon, viii, xxxiii, 45, 46, 123, 163, 164, 174, 175, 214, 267, 274, 281, 282, 285, 321 et suiv., 418, 419.
 Festus, 229.
 Feugère (M.), 136.
 Ferry (Paul), xxix, 316, 354.
 Feuquières, xxx.
 Fléchier, 161, 162.
 Fleury (l'abbé Cl.), xxxiii, xxxiv, xxxv, xlii, xliii, xliv, xlv, xlvi, 101, 121, 172, 275, 287, 288, 302, 303, 385 et suiv., 419.
 Floquet (M. A.), xii, xiv, xv, xvi, xix, xx, xxiv, xxv, xxxiv, xxxvii, xxxviii, xxxix, xl, xlii, xliii, 104, 287, 288, 336, 338, 340, 341, 416, 419, 428.
 Florus, 181.
 Follioley (M. l'abbé), 416.
 Fourmont (Étienne), xviii.
 François I^{er}, xviii, 240.
 François de Sales (Saint), 134, 247, 257.
 Fromond (Libert), 296.
 Gabriel de Philadelphie, 336.
 Gallion, 229.
 Gallois, xxxiii.
 Gandar, xi, 105, 129, 144, 416, 419.
 Gandelet (M. A.), 304, 417.
 Ganneau (Estienne), 348.
 Gazier (M. A.), 306, 311, 417.
 Gédéon, 76, 136, 217.
 Générard, xl, 419.
 Géraldin, 329.
 Gietmann (le R. P., S. J.), 34.
 Godeau, 8, 17, 297, 426.
 Grandin, 340.
 Grégoire le Grand (Saint), xxvii, 136, 296.
 Grégoire de Nazianze (Saint), xxvii.
 Grégoire de Nysse (Saint), xxvii.
 Grotius, xlix, 41, 281, 346, 354, 357, 398, 419, 420.
 Guettée (M.), xxi, l, 314, 421.
 Guillaume (M. l'abbé), x, xi, 3, 80, 99, 118, 122, 140, 141, 142, 144, 147, 180, 275, 306, 311, 346, 364, 375, 376, 388, 416.
 Guyon (Madame), 68, 321, 322, 325.
 Hammond, 281.
 Hamon, 262.
 Harlay de Chanvalon, 344, 346, 347.
 Helcias, 390, 391.
 Henri IV, xvi.
 Henriette d'Angleterre, 51, 89, 98, 117, 158.
 Henriette de France, 62, 117.
 Herbelot (d'), xxxiii, xliv.
 Hérode le Grand, 200.
 Hérode Antipas, 229.
 Hérode Agrippa, 89, 234.
 Hérode Agrippa II, 229.
 Hérodote, 181, 200.
 Hilaire (Saint), 369.
 Hocquincourt (l'abbé d'), xxxi.
 Holopherne, 233.
 Holzhauser, 281.
 Homère, 28, 96, 164, 173, 220, 271, 298, 371, 372.
 Horace, 37, 162, 173.
 Huet, xxxiii, xliv, xlvii, 101, 341, 368.
 Hugo (V.), 75.
 Huss (Jean), 278.
 Hyde, 330.
 Ingold (le R. P., de l'Oratoire), 414.

- Irénée (Saint), xxvii.
 Isaac, 57, 190, 192, 228.
 Isaïe, xv, xlv, xlvi, 16, 82, 88,
 89, 90, 92, 93, 94, 112, 130,
 135, 136, 147, 151, 152, 164,
 193, 196, 245, 248, 255, 263,
 264, 268, 301, 302, 309, 311,
 324, 330, 332, 391, 395 et
 suiv., 406.
 Isboseth, 231.
 Iselin, 286.
 Isocrate, 96.
 Jacob, 57, 110, 190, 192, 228, 245.
 Jacques (Saint), 266, 393.
 Jacquinet (M. P.), 417.
 Jager (M. l'abbé), 13.
 Jansénius, 289, 420.
 Jean-Baptiste (Saint), 155, 193,
 245, 249.
 Jean (Saint, apôtre), li, 3, 5, 141,
 184, 211, 248, 251, 255, 259,
 262, 263, 264, 269 et suiv., 274
 et suiv., 307, 324, 365, 374, 376.
 Jean (Saint, Chrysostome), xxv,
 xxviii, 15, 121, 130, 361.
 Jehu, 382.
 Jephthé, 28, 217.
 Jérémie, 35, 92, 93, 112, 130, 138,
 155, 193, 217, 245, 248, 250,
 263, 332, 398.
 Jéroboam, 382, 384.
 Jérôme (Saint), xix, xxxviii, 11,
 12, 14, 82, 138, 139, 262, 275,
 283, 290, 295, 396, 397, 399,
 400, 401.
 Jézabel, 110.
 Joab, 156, 233, 375.
 Joakim, 398.
 Joad, 108, 110, 112, 223, 255.
 Joas, 108, 111, 225.
 Joas (roi d'Israël), 239.
 Job, xlv, xlvi, 32, 51, 101, 255,
 259, 262, 263, 301, 302, 324,
 334, 391 et suiv., 401.
 Jonas, 333.
 Jonathan-ben-Uziel, 397.
 Jonathan-ben-Uziel (le Pseudo),
 386.
 Jonathan, 400, 401.
 Jornandès, 283.
 Josaphat, 230.
 Joseph (Saint), 120.
 Joseph (fils de Jacob), 245.
 Joseph, 245.
 Josias, 228, 231, 390, 391.
 Josué, 388, 389.
 Jourdain (M. Ch.), xvi, xviii, 420,
 Juda, 177, 192.
 Judas, 145, 156.
 Judith, xlii, xlvii.
 Julien l'Apostat, 283.
 Jurieu, xlviii, 77, 78, 214, 226,
 227, 279, 316, 420, 421.
 Justel, 336, 337.
 La Bruyère, xxxiii, 40, 270.
 La Cerda, 289.
 Lachat, xi, xxiii, 99, 118, 132,
 180, 269, 275, 300, 301, 302,
 346, 347, 348, 351, 366, 416.
 Lactance, 282, 283.
 La Fontaine, 213, 357.
 Lamartine, 272.
 Lamennais, 73.
 Lameth (l'abbé de), xxxi.
 Langeron, 274, 275, 276, 281,
 285, 287.
 Lapidé (Cornelius a), xlviii, 139.
 La Rochefoucauld, 40, 95, 270.
 Launoy, xvi, xvii, 421.
 Lazare (le pauvre), 47, 151.
 Lazare (de Béthanie), 116.
 Lebarq (M. l'abbé), xi, xxvi, xlv,
 66, 99, 105, 117, 118, 122,
 137, 212, 310, 421.

- Lebreton (le P.), 120.
 Le Clerc Jean), 336, 345.
 Le Comte (le P., S. J.), 329.
 Le Dieu, xv, xix, xx, xxiv, xxx, xxxiv, xxxv, xlii, xliii, xlv, xlvii, xlviii, xlix, l, 5, 45, 121, 122, 168, 173, 183, 273, 275, 276, 293, 296, 299, 300, 303, 314, 323, 330, 332, 343, 349, 351, 352, 353, 354, 364, 369, 375, 421.
 Leers (Reinier), 345.
 Le Fèvre d'Étaples, 31, 361.
 Le Gobien (le P., S. J.), 329.
 Le Hir (M. l'abbé), 34.
 Leibnitz, 5, 316, 318, 327.
 Le Jay (Guy-Michel, avocat), 415.
 Le Long (le P., de l'Oratoire), 301, 302.
 Le Moyne (le P., S. J.), 211.
 Lenormant (François), 30.
 Le Nôtre, 165.
 Léon (Saint), 279.
 Léon de Juda, xx, xxxix, 10, 421.
 Léon de Modène, 425.
 Lepelletier des Forts, 302.
 Le Roi (Alexandre), 302.
 Le Roi (l'abbé C.-F.), 302.
 Le Tellier (Michel), 159, 338, 339, 340.
 Le Tellier (archevêque de Reims), 344.
 Le Tellier (le P.), 8.
 Le Vassor (le P., de l'Oratoire), 345.
 Lipman, 396, 397.
 Littré (M. E.), 45, 46, 47, 104, 357.
 Longhaye (le R. P. G., S. J.), 166, 422.
 Longin, 101.
 Lopez (Grégoire, dominicain), 281.
 Louis (Saint), 30, 176.
 Louis XIV, 63, 90, 157, 161, 166, 168, 213, 214, 215, 223, 236, 258, 337, 411, 412.
 Louis (le Dauphin), xxxi, 167 et suiv., 186, 213, 215, 236, 240.
 Louis (duc de Bourgogne), 174, 175, 214.
 Luc (Saint), 11, 47, 130, 263, 303, 407.
 Luiz de Léon, 296.
 Lusanci (M^{me} de), 260.
 Luther, 278.
 Luynes (Marie-Louise de), 3, 260, 273.
 Luynes (Marie-Henriette-Thérèse de, dite madame d'Albert), 5, 35, 243, 244, 259, 260, 262, 265, 266, 267.
 Mabillon, xxxiii.
 Machabées, xlii, 76, 162, 217, 226, 227, 231, 398.
 Maine (le duc du), 348, 349.
 Malachie, 193.
 Malaval, 321.
 Maldonat, xxii, xlviii, 422.
 Malebranche, 95, 372.
 Malezieu, 342, 343, 347, 348, 349, 350, 351.
 Malherbe, 38, 39.
 Manassé, 391.
 Mans (M^{me} du), 260.
 Manué, 389.
 Marcelle (Sainte), 262.
 Mardochée, 33, 108, 225.
 Marie (la Très Sainte Vierge), xlv, 61, 119, 135, 144, 170, 249, 263, 396, 397.
 Marie-Madeleine (Sainte), 97, 116.
 Marie-Thérèse d'Autriche, 89, 98.
 Marot, 72.

- Martinière (Bruzen de la), 347, 355, 427.
 Mascarón, 161, 162.
 Massillon, 47, 107, 161, 162, 163, 290.
 Matathias, 217.
 Matthieu (Saint), 263, 264, 296, 358, 407.
 Mauduit (le P., de l'Oratoire), XLVII, XLIX, 36.
 Maunoury (M. l'abbé A.), 366.
 Maximien Galère, 282.
 Maximien Hercule, 282.
 Mazaugues (M. de), 302.
 Mede (Joseph), 279, 422.
 Melchisédech, 117, 228, 253.
 Ménard (M. A.-L.), 168, 417.
 Ménélas, 298.
 Ménéstrier (le P., S. J.), 118.
 Menochius, XLVII, XLVIII, 210, 211, 238 et suiv., 289, 422, 423.
 Micha, 382.
 Michée, 391.
 Migne, 414.
 Moïse, xxx, XLII, XLVI, 112, 151, 172, 179, 188, 191, 192, 196, 197, 198, 217, 228, 230, 245, 249, 322, 324, 339, 367, 374, 375, 387, 388, 389, 391, 393, 394.
 Molanus, 4, 5, 316.
 Molière, 310, 311.
 Molinos, 321.
 Monstrelet, XL.
 Montaigne, 67, 179, 271.
 Montausier, 211.
 Montespan (Mme de), 215, 258.
 Montfaucon, XLVII.
 Monty (M. L.), 240, 423.
 Moréri, XXIV.
 Morin (le P., de l'Oratoire), 415.
 Muis (Siméon de), XLVIII, 289, 423.
 Munster, xx, 397.
 Nabuchodonosor, 155, 223, 231, 395, 398 et suiv.
 Nathan, 76, 145.
 Néhémie, 233.
 Népotion, XIX.
 Nevers (les ducs de), 155.
 Nicanor, 89.
 Nicole, 95, 200, 211, 299, 336, 341, 346, 363, 423.
 Noailles (le cardinal de), XVIII, 9, 313 et suiv., 347, 348, 349, 350, 352, 353, 364.
 Noé, 188, 192, 228, 249, 401.
 Noël-Alexandre (le P., dominicain), 331.
 Noguier, XXXII.
 Nouet, 120.
 Nourrisson (M.), 234, 240, 423.
 Olivétan (Pierre), 31.
 Origène, 87, 130, 296.
 Orléans (Louis duc d'), XVIII.
 Orose (Paul), 182, 283.
 Osée (le prophète), XLV, 391, 397.
 Osée, roi d'Israël, 397.
 Osias, 229.
 Osius, 87.
 Parent du Châtelet (M. M.), 314, 416.
 Paris (le P., génovéfain), 423, 424.
 Pascal, 45, 46, 47, 95, 106, 133, 182, 183, 198 et suiv., 236, 270, 372, 397.
 Paul (Saint), XVII, XXII, XXX, 15, 24, 29, 43, 46, 51, 64, 81, 82, 117, 120, 124, 133, 134, 144, 146, 157, 163, 169, 178, 179, 184, 186, 187, 195, 197, 203, 225, 227, 229, 245, 248, 252, 259, 263, 264, 265, 270, 272, 273, 275, 287, 307, 309, 310, 311, 322, 324, 325, 326, 327,

- 330, 333, 363, 365, 366, 369,
 374, 376, 388, 396, 398, 401,
 403 et suiv.
 Paul de Samosate, 282.
 Paule (Sainte), 262.
 Pearson, XLIX.
 Pellisson, XXXIII.
 Perth (le duc de), 68.
 Petau, XL, 427.
 Phacée, 397.
 Pharaon, 151, 162, 410.
 Pharès, 177.
 Philon de Carpathos, 296.
 Pie (le cardinal), 76.
 Pierre (Saint), 12, 13, 80, 81, 170,
 219, 225, 263, 264, 315, 377,
 397, 408.
 Pilate, 229.
 Pin (L. Ellies du), 329, 331, 345,
 424.
 Pindare, 101, 291.
 Pirot, 337, 339, 340, 344, 345,
 346, 349, 350, 364.
 Platon, 96, 271.
 Plessis de la Brunetière (l'abbé
 du), XXXI.
 Pocquelin, 348.
 Polybe, 200.
 Pompée, 200.
 Pontchartrain, 353, 427.
 Poole, XLIX.
 Possines, 281.
 Poujoulat, 314.
 Pourchot, XVIII.
 Presles (R. de), 176.
 Procope, 283.
 Quesnel, 313 et suiv., 416, 424.
 Quinte-Curce, 162.
 Quintilien, 166.
 Rachel, 382.
 Racine, 33, 107 et suiv., 223, 255,
 332, 386.
 Racine (l'abbé), 182.
 Rasin, 397.
 Rathery (M.), XIX.
 Réaume (l'abbé A.), 336, 424.
 Rély (Jean de), 30.
 Renan (M. E.), 184, 207.
 Renaudot (l'abbé E.), XXXIII,
 XLIV, 101, 338, 343, 344, 347,
 353, 368, 423, 424.
 Reynie (de la), 337, 338, 339, 340,
 341, 424.
 Roboam, 232.
 Rochard, 310.
 Rodon (M^{me} de), 260.
 Rollin, XXXVII.
 Romulus, 188.
 Roquette (G. de), 173.
 Roye (la comtesse de), 316.
 Rue (le P. de la, S. J.), xv, 289.
 Saci, xxx, 2, 5, 8, 10, 15, 16,
 17, 18, 20, 25, 26, 31, 32, 33,
 43, 71, 102, 103, 289, 290, 295,
 306, 312, 424, 425.
 Sadoc, 76.
 Saillant (le P. de, de l'Oratoire),
 340.
 Saint-André (l'abbé de), LI.
 Saint-Luc (l'abbé de), 101.
 Saint-Marc (M. de), 101.
 Saint-Marc Girardin, 297.
 Saint-Simon, 40.
 Sainte-Beuve, XLII, 103, 106, 107,
 163, 182, 183, 205 et suiv., 241,
 262, 425.
 Sainte-Marthe (le P. de, de l'Ora-
 toire), 337, 340.
 Salluste, 96, 175.
 Salmonée, 162.
 Salomon, 3, 29, 71, 77, 158, 170,
 188, 193, 213, 221, 222, 225,

- 232, 233, 234, 293 et suiv., 409.
 Salvien, 130, 182.
 Samson, 231, 390.
 Samuel, 145, 169, 215, 219, 233, 237.
 Sanchez (Gaspard, S. J.), XLVIII, 296.
 Sante Pagnino, xx, xxxix.
 Santeul, 174.
 Sara, 68.
 Saül, 145, 211, 215, 223, 225, 232.
 Scaliger, xl.
 Scipion, 188.
 Séhon, 240.
 Sem, 228.
 Sémiramis, 138.
 Senault, 212.
 Sennachérib, 93.
 Servin (Louis), xvi.
 Siméon (le vieillard), 48, 263.
 Simon (Richard), viii, XLVIII, 8, 9, 10, 16, 17, 21, 26, 27, 77, 300, 335 et suiv., 418, 425 et suiv.
 Sisara, 137.
 Socin (Fauste), XLIX, 354.
 Socrate, 180.
 Sophonie, 332.
 Sozomène, 283.
 Spanheim, 345.
 Steyaert, 341, 414.
 Stier, 415.
 Suidas, 283.
 Susanne, 398.
 Sylvain (compagnon de saint Paul), 326.
 Taine (M. H.), 367.
 Tallemant (l'abbé F.), xxxi.
 Téglathphalasar, 397.
 Térencia, 96, 173, 175, 285.
 Tertullien, xxvii, 87, 96, 146.
 Theile, 415.
 Théocrète, 298.
 Théodoret, 296, 399.
 Théodote de Byzance, 282.
 Théodotion, 399, 401.
 Thérèse (Sainte), 242, 257, 267.
 Thévenot, xli.
 Thomas d'Aquin (Saint), xxiii, 296, 307, 310, 369.
 Thou (J. de), xl.
 Thoynard, xxxiv, XLIV, 338, 368.
 Thucydide, 371.
 Timothée (Saint), 326.
 Tirin, XLVIII.
 Tischendorf, 13, 415.
 Tite-Live, 96, 200, 367.
 Tobie, XLII, 68, 392, 393.
 Tolet, XLVIII.
 Tollius, 330.
 Toquet (le P.), 35.
 Tour (le P. de la, de l'Oratoire), 340.
 Trochon (M. l'abbé), 363, 427.
 Trogue Pompée, 181.
 Turenne, 162.
 Ulysse, 173.
 Urie, 156, 217.
 Ussérius, xl, 434.
 Vacant (M. l'abbé), 304.
 Valérien, 282.
 Valincourt, xlv.
 Vallière (M^{me} de la), 128.
 Van den Steen, XLIX, 139.
 Vatable, xviii, xix, xx, xxxix, 108, 289, 427, 428.
 Vaugelas, 39.
 Veil, xxx, xxxiii.
 Velléius Paternulus, 181.
 Verjus (le P., S. J.), 337.
 Vigouroux (M. l'abbé F.), 85.
 Vincent de Paul (Saint), 105.

Virgile, 96, 173, 175, 271, 298, 371, 372.	Werenfels, 286.
Vitré, xxxiv, 414, 415.	Wicief, 278.
Voltaire, 117, 118, 123, 203 et suiv.	Xénophon, 332.
Vossius (Isaac), 345.	Zacharie, 130, 193.
Wallon (M. H.), 6, 7, 8, 428.	Zara, 177.
Walton, 415.	Zeller (M. J.), 205.
	Zozime, 283.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Utilité des travaux de détail sur Bossuet. — Objet de la présente étude. — Questions comprises sous ce titre : « Bossuet et la Bible ». — Née du plan. — Introduction sur les études bibliques de Bossuet. — « Former le style, apprendre les choses. » — Bossuet traduit l'Écriture ; il se forme une langue et un style biblique. — Il prêche l'Écriture, il l'enseigne, il la commente, il la défend. — Sur quels documents l'auteur a travaillé..... VII

INTRODUCTION

LES ÉTUDES BIBLIQUES DE BOSSUET

- I. DIJON. LE COLLÈGE DE NAVARRE (1627-1652). — Présage biblique. — La famille et le collège. — Une première lecture de la Bible. — Le Collège de Navarre. — Règlements relatifs à l'enseignement de l'Écriture sainte. — Le docteur Cornet. — Études privées de Bossuet. — La Bible de Vatable. — Haine des longs commentaires. — Esus et Maldonat. — Synthèse biblique de la théologie. — Le serment du doctorat..... XIII
- II. METZ ET PARIS (1652-1670). — Étude du texte grec du Nouveau Testament. — Notes sur l'Écriture. — Étude de la Bible dans les Pères. — Tertullien, saint Cyprien, etc. — Saint Augustin et saint Jean Chrysostome — Les Juifs de Metz. — Vie de Bossuet à Paris. — Le doyenné de Saint-Thomas du Louvre XXV

- III. BOSSUET A LA COUR ET LE « PETIT CONCILE » (1670-1681). — Études particulières de Bossuet. — Recueils de textes de l'Écriture sur des questions de controverse. — Formation du *petit Concile*. — Membres principaux. — Fleury, secrétaire ; Bossuet, président. — But du *Concile*. — Quelles lumières Bossuet y apporte. — Science des langues. — Bossuet se met tard à l'étude de l'hébreu ; il arrive à le savoir à peu près. — Grande science historique. — L'histoire peut faire avancer l'exégèse. — Science théologique surtout. — Fruit des travaux de l'assemblée. — Les annotations marginales de la *Bible du Concile*. — Notes écrites de la main de Bossuet. — Notes écrites de la main de Fleury. — Très large part qui revient à Bossuet même dans les notes écrites par Fleury. — Notes de la *Bible* reproduites dans les ouvrages de Bossuet. — Les *Préfaces* semblent lui appartenir. — Valeur des travaux du *Concile*. XXXI
- IV. L'ÉPOQUE DE MEAUX (1681-1704). — Recherches faites dans les longs commentaires. — Bossuet relit sans cesse le texte même de l'Écriture. — « On ne sait jamais tort dans ce livre. » — Il veut trouver partout une *Bible* et une *Concordance*. — Il annote les exemplaires dont il se sert. — Étude par la méditation et la prière. — Lectures bibliques des derniers jours. — Bossuet est l'homme du Nouveau Testament commenté par l'Ancien..... XLVI

CHAPITRE PREMIER

BOSSUET TRADUCTEUR DE LA BIBLE

- § 1. SUR QUELLES PIÈCES NOUS POUVONS JUDER BOSSUET TRADUCTEUR. — Traductions mêlées à ses ouvrages. — Traductions suivies. — Authenticité de la traduction du *Cantique des Cantiques*. — Les Évangiles traduits d'après Bossuet, publiés par M. H. Wallon. — On traduit différemment lorsqu'on traduit pour citer et lorsqu'on traduit pour traduire. — M. Wallon a publié une bonne traduction des Évangiles, tirée de Bossuet, non pas la traduction des Évangiles telle que Bossuet l'aurait faite..... 1
- § 2. PREMIÈRE RÈGLE SUIVIE PAR BOSSUET DANS LA TRADUCTION DE LA BIBLE : LA FIDÉLITÉ LITTÉRALE — Les traducteurs du grand siècle : Sacy, Amelotte, Godeau, Bouhours, Richard Simon. — Préfaces où ils exposent leurs systèmes. — Règle suprême pour Bossuet : la fidélité littérale au texte. — A quel texte ? — Bossuet suit la plupart d'entre eux la Vulgate. — Exceptions.

— Bossuet avertit d'ordinaire lorsqu'il s'écarte de la Vulgate.	
— Cas où il faut choisir un des textes sans avertir. — <i>Tradedebat judicanti se injuste</i> . — Premier devoir imposé par la règle de la fidélité : éviter le contresens. — Quelques erreurs de Bossuet : leur rareté. — Combien Bossuet serre de près son texte. — Quelques versets de l'Apocalypse rendus par lui et par les autres traducteurs. — Comment Saci adoucit les expressions hardies. — Bossuet ne recule ni devant le mot propre, — ni devant les tournures elliptiques. — Il est parfois tout près de faire violence à la syntaxe française. — Une page des manuscrits. — Il veut conserver jusqu'à l'ordre des mots de l'original	8
§ 3. RÈGLES SUIVIES PAR BOSSUET TRADUCTEUR DANS QUELQUES CAS PARTICULIERS. — Une remarque de la <i>Version de Mons</i> . — Les sens « indéterminés et suspendus ». — Conduite de Saci et de Bossuet. — Bossuet traduit littéralement et garde aux mots toute l'ampleur de sens qu'ils ont dans l'original. — Richard Simon. — La question des hébraïsmes. — Solutions de Saci, Bouhours, Amelotte, Richard Simon. — Bossuet conserve les hébraïsmes. — Il garde une certaine couleur locale. — Il se tient entre les défauts de son temps et les excès de couleur locale de notre siècle. — Esprit de tradition. — Archaïsmes. — Bossuet traducteur est plus ou moins <i>académique</i> plutôt d'après les lieux que d'après les temps. — Le manuscrit d'un sermon prêché à la cour en 1666. — Originalité de Bossuet traducteur. — « Une fleur de campagne et un lis de vallées. »	22
§ 4. LES TRADUCTIONS EN VERS. — Bossuet avoue discrètement ses talens poétiques. — La fidélité littérale se montre parfois dans les traductions en vers. — Leur faiblesse habituelle. — Étude psychologique d'une illusion.....	34

CHAPITRE II

LA LANGUE BIBLIQUE DE BOSSUET

- § 1. LE CHOIX DES MOTS. — SENS QUE BOSSUET LEUR DONNE. — La langue de chaque auteur. — Où Bossuet prend la sienne. — Comment il travaille pour « égaler ses idées ». — Ce que serait un lexique de Bossuet. — Il faudrait y tenir compte de l'étymologie biblique. — Mots bibliques traduits qui ont passé dans la langue française. — Usage fréquent de ces mots chez Bossuet. — Mots bibliques plus rares qu'on rencontre chez lui.

— Sens biblique des mots. — <i>Ouvrage</i> , — <i>il est ainsi</i> , — <i>masse</i> , — <i>chaos</i> . — On ne comprend pas Bossuet, si l'on ne recourt à la Bible. — <i>En, en esprit</i> . — <i>Sur et sous</i>	38
§ 2. ALLIANCES DE MOTS. — EXPRESSIONS BIBLIQUES. — Génitif de qualification. — Étude des expressions bibliques. — D'où sont prises ces expressions. — Ciel et terre. — Le feu. — Les eaux. — L'esprit. — Expressions prises du temps. — Expressions diverses prises de la nature. — Expressions empruntées à l'homme lui-même : le cœur, la face, les yeux, la bouche, les oreilles, le sein, le bras, la main. — Expressions diverses. — Expressions prises des arts.....	49
§ 3. LA LANGUE BIBLIQUE EST LA LANGUE NATURELLE DE BOSSUET. — Combien sa langue est constamment biblique. — Les expressions prises de la Bible se croisent et s'accumulent. — Exemples. — Un mot de Montaigne. — Comment Bossuet parle « aux extrêmes et soudaines émotions ».....	65

CHAPITRE III

LE STYLE BIBLIQUE DE BOSSUET

§ 1. UN ÉCRIVAIN FRANÇAIS PEUT-IL AVOIR LE STYLE BIBLIQUE? — Sens vague que présente ce mot : <i>style biblique</i> . — Il n'y a pas un style unique dans la Bible. — On imite les versions et non l'original. — Différence absolue de la phrase biblique et de la phrase classique. — Cette différence tient à la manière même de penser. — Le style biblique d'un auteur français sera toujours biblique <i>par convention</i> . — Double sens de ce mot : <i>style biblique de convention</i>	69
§ 2. DU PASTICHE BIBLIQUE. — L'imitation directe du style de la Bible. — Les <i>Paroles d'un croyant</i> . — Il est difficile de ne pas faire quelques anachronismes dans ce genre de style. — Manque de naturel. — Pourquoi Bossuet n'emploie jamais le pastiche biblique. — Respect pour l'Écriture. — Fuite de toute recherche.....	72
§ 3. L'ALLÉGORIE BIBLIQUE. — Allégorie biblique. — Appliquer d'une façon suivie les noms ou les phrases bibliques aux hommes et aux événements contemporains. — Les Puritains de Cromwell. — Style fanatique et style dévot. — Allégorie biblique chez Bossuet. — Elle est rare. — Quelques exemples.	75
§ 4. EN QUOI CONSISTE ESSENTIELLEMENT LE STYLE BIBLIQUE DE	

BOSSUET. — Chez Bossuet, le style biblique n'est pas autre chose, — essentiellement du moins, — que le style même de la Bible, transporté dans son propre style par des traductions et des emprunts fréquents et intimement mêlés à la trame du discours. — Preuve. — Exemple pris dans le sermon *sur l'Unité de l'Eglise*. — Décomposition de ce morceau en ses éléments bibliques. — Le style biblique ainsi compris est conforme à la tradition. — Saint Augustin et saint Bernard... 78

§ 5. L'ORDRE ET LE MOUVEMENT DES PENSÉES. — Reprenons un par un les éléments du style. — Ordre et mouvement. — Bossuet n'a pas l'ordre et le mouvement de la Bible, du moins en général. — L'exorde de l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* en style hébreu. — Il y a cependant chez Bossuet comme un reflet du style des Prophètes. — Allure rapide de sa phrase. — Phrases coupées, sorte de parallélisme. — Exemples. — Le lyrisme de Bossuet. — L'*apostrophe à Alger*. — Le *tableau des luttes de la Pologne*. — Ce sont encore des emprunts, mais le mouvement est bien de Bossuet, et il a vraiment quelque chose de biblique. — Faut-il voir là une imitation proprement dite du style de l'Écriture?..... 83

§ 6. LA COULEUR. — Diverses causes qui ont empêché plusieurs de nos grands écrivains d'avoir un style riche en couleur. — Bossuet cherche la couleur. — L'influence biblique est pour une large part dans l'éclat de son style et de ses images. — Nombreux exemples. — Comparaisons prises du monde oriental mêlées aux peintures du monde moderne et français..... 95

§ 7. LE TON. — Ce qu'est le ton. — Il y a deux tons très différents dans l'Écriture. — Bossuet en remarque surtout la simplicité. — Les deux incarnations du Verbe. — Comparaison de Bossuet et comparaison de Port-Royal. — Conclusions un peu différentes. — Bossuet vise à la simplicité. — En quoi consiste la simplicité de Bossuet. — Simplicité de grand seigneur. — Pourquoi Bossuet ne se maintient pas dans le ton simple. — Action du milieu. — Influence des livres prophétiques de la Bible. — Il se rapproche tour à tour du ton simple et du ton poétique de l'Écriture. — Le style chrétien..... 100

§ 8. BOSSUET ET RACINE. — Pour le style biblique, personne plus que Racine ne ressemble à Bossuet. — Études bibliques de Racine. — Expression qu'il emprunte à Bossuet. — Langue biblique de Racine. — Il a le style biblique de la même manière que Bossuet. — Lyrisme biblique de Racine..... 107

CHAPITRE IV

LA BIBLE ET BOSSUET ORATEUR. — PRÉLIMINAIRES
DE LA COMPOSITION

- § 1. LE CHOIX DU SUJET ET LE TEXTE INITIAL. — Pourquoi on prêche sur un texte. — Tradition chrétienne. — Bossuet, fidèle à la tradition, prend dans l'évangile du jour le sujet et le texte de ses sermons *du temps*. — Liberté dans l'observation de cette règle. — Variété dans le choix du texte pour les autres circonstances. — Textes et devises. — Textes choisis presque au hasard. — Trouvés parfois en dernier lieu. — Les textes de Bossuet se font remarquer. — Notes inédites d'un auditeur de 1660..... 113
- § 2. TRAVAIL D'INVENTION DES PARTIES. — RAPPORTS ENTRE LE TEXTE INITIAL ET LES POINTS DU DISCOURS. — L'homélie ancienne n'a pas de divisions en points. — Bossuet semble s'être parfois rapproché de ce genre traditionnel. — Quelques esquisses de l'époque de Meaux. — Il maintient habituellement la division en points. — Divisions tirées du texte même. — Méthode excellente, mais dont il ne faut pas abuser. — Cas où le texte, pris dans son ensemble, sert de fondement à tout le discours et à chacune de ses parties. — Divisions prises des Pères. — Divisions indépendantes du texte initial. — Celui-ci sert d'introduction au discours ou en rend l'impression générale. — Variété des méthodes suivies par Bossuet..... 121
- § 3. TRAVAIL D'INVENTION DES TEXTES ACCESSOIRES. — APPLICATIONS QU'EN FAIT BOSSUET SUIVANT LES « SENS DE L'ÉCRITURE ». — Lectures et notes au moment de composer. — Citations faites de mémoire en écrivant. — Corrections quand l'orateur a le temps. — Légères erreurs, mais fidélité habituelle de la mémoire de Bossuet. — Si Bossuet fait un emploi légitime des textes qu'il cite. — Les « sens de l'Écriture ». — Fidélité de Bossuet au sens littéral. — Emploi du sens spirituel légitime et conforme à la tradition. — Discretion dans les applications accommodatives. — Tact de Bossuet pour ces applications dans les *Oraisons funèbres*. — Rareté des erreurs dans le sens des citations. — *A facie iræ columbæ*..... 129

CHAPITRE V

LA BIBLE ET BOSSUET ORATEUR (*suite*). — RÔLE DE L'ÉCRITURE
DANS LE CORPS DU DISCOURS

- § 1. PREUVES, DÉVELOPPEMENTS, GROUPEMENT DES TEXTES, MISE EN SCÈNE, IMAGINATION ET PASSION. — « Je ne veux rien avancer que je m'en allègue la preuve par les Écritures. » — Bossuet cite pour prouver; — parfois pour confirmer une thèse ou pour l'ornier. — Les manuscrits montrent mieux que les éditions combien les citations sont fondues dans le discours. — Procédés de Bossuet. — Citations expliquées. — Modèles de paraphrases. — Exemples bibliques. Le *Peccavi* de Saül. — Textes groupés ou opposés. — Bossuet entre dans la pensée de l'auteur sacré et la continue. *Attendite*. — Mise en scène dramatique. *Finis venit*. Sermon sur l'*Honneur du monde*. — Le mystère des *Vierges*. — Les grands mouvements bibliques de Bossuet. — Développement où concourent toutes les puissances de l'âme. — Exemples divers. — *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*..... 140
- § 2. EMPLOI DE L'ÉCRITURE SAINTE PAR ALLUSIONS. — Détails qui ne sont remarqués que par les connaisseurs. — Une phrase célèbre de l'oraison funèbre de Cornet. — Allusions diverses. — Allusions à des faits bibliques. — « David, le malheureux David ! » — Forme nouvelle donnée à des phrases prises de l'Écriture. — Art de l'allusion servant à donner un avis. — Les allusions plus fréquentes dans les *Oraisons funèbres*. — *Scientibus Scripturas loquor*..... 153
- § 3. CONCLUSION SUR L'USAGE QUE BOSSUET ORATEUR FAIT DE LA BIBLE. — COMPARAISON AVEC LES AUTRES PRÉDICATEURS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Inconvénient des travaux d'analyse. — Il faut considérer l'éloquence de Bossuet animée et vivante. — Il « prêche la parole de Dieu ». — Sens de ce mot. — Tout le dix-septième siècle est fidèle à prêcher la parole de Dieu. — Il y a cependant des différences. — Fléchier et Mascaron. — Chez Massillon, premiers symptômes de l'éloquence profane. — Chez Fénelon la Bible est surtout dans l'imagination. — Bossuet et Bourdaloue. — Ils ont la même méthode. — Bossuet connaît plus profondément l'Écriture. — Bourdaloue cite moins que Bossuet, et médite davantage chaque texte. — Le grand développement biblique chez Bossuet et chez Bourdaloue..... 160

CHAPITRE VI

LA BIBLE ET BOSSUET ÉDUCATEUR

- § 1. L'ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION. — « Savoir par cœur les beaux endroits de la Bible. » — *Modèles d'écriture et Sentences choisies*. — Catéchisme et Histoire sainte. — La première communion du Dauphin. — Lectures de la Bible. — Le respect pour la parole de Dieu. — Rôle de la Bible dans le *Catéchisme de Meaux*. — Fils de roi et enfants du peuple.. 167
- § 2. L'ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE. — Moment d'enthousiasme de Bossuet pour la littérature classique. — Le goût de l'antiquité n'est pas le même chez Bossuet que chez ses contemporains. — L'Écriture sainte l'empêche de goûter la mythologie. — La *Pomone* de Santeul. — Lettre à Innocent XI. — Manière d'expliquer les auteurs païens. — Comparaison avec Fénelon. — Bossuet insiste sur l'aveuglement des Gentils..... 173
- § 3. HISTOIRE ET PHILOSOPHIE. — Quelques réminiscences bibliques dans l'*Histoire de France*. — Un souvenir imprévu dans la *Logique*. — La *Connaissance de Dieu et de soi-même*. — Inspiration biblique. — L'âme, image de Dieu. — Montaigne corrigé par le psalmiste. — Conclusion prise de saint Paul. — La morale évangélique..... 176

CHAPITRE VII

LE DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

- § 1. CONCEPTION BIBLIQUE DE L'OUVRAGE. — Pas de précurseurs dans l'antiquité profane. — Paul Orose, Salvien, saint Augustin. — Pascal. — La Bible suffit seule à expliquer la conception de cet ouvrage. — L'idée première remonte à l'époque de Metz. — On peut suivre la trace de cette idée dans les sermons de Metz, — dans le sermon *sur la Divinité de la religion*. — Bossuet revoit avec le Dauphin les histoires anciennes. — Il étudie la Bible. — Il voit l'histoire dans la Bible. — Mobilité des choses humaines et stabilité divine : idée générale de l'*Histoire universelle* comparée à celle des *Oraisons funèbres*.. 181
- § 2. DÉVELOPPEMENTS BIBLIQUES DU DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE. — La première partie. — Époques bibliques. — L'époque centrale. — Résumé de l'histoire d'après la Bible. — Préférence pour ce qui intéresse le peuple juif. — Seconde partie.

- La suite de la religion. — Tableaux des grands événements de l'histoire religieuse. — Portraits. — Abraham. — Imagination historique. — Divers états des Israélites. — La suite des prophéties messianiques. — Jésus-Christ. — Accomplissement des prophéties dans l'établissement du christianisme, la réprobation de l'ancien peuple, la conversion des Gentils. — Les conseils de Dieu expliqués par saint Paul. — Nécessité de prouver la suite de l'Écriture, pour prouver la suite de la religion. — Chapitres ajoutés pour cela par Bossuet. — Chemin droit et rapide pour remonter à la source de la religion. — Nombreuses ressemblances entre cette seconde partie et les *Pensées* de Pascal. — Vues sur Jésus-Christ et les prophéties. — Bossuet et Pascal ont médité le même livre. — La troisième partie. — Elle est moins biblique dans ses détails. — Elle l'est par l'idée de la Providence..... 187
- § 2. QUELQUES JUGEMENTS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE. — La Bible a-t-elle bien guidé ou a-t-elle égaré Bossuet? — Le *Discours sur l'histoire universelle* est incomplet. — Réponse de Bossuet lui-même. — Les objections de Voltaire : toujours les Juifs et jamais les Chinois. — Objections de Sainte-Beuve : « prendre pour belvédère la terrasse d'un petit peuple. » — De son poste d'observation, Bossuet voit assez bien les choses. — La civilisation vient des Juifs, de la Grèce et de Rome. — Bossuet croit-il que tous les événements de l'histoire ont eu lieu pour Israël? — Ceux qui goûtent pleinement Bossuet, et ceux qui n'entrent qu'en partie dans sa conception de l'histoire... 201

CHAPITRE VIII

LA POLITIQUE TIRÉE DES PROPRES PAROLES DE L'ÉCRITURE SAINTE

- § 1. CONCEPTION BIBLIQUE DE L'OUVRAGE. — Le P. Menochio. — Montausier, Nicole, le P. Le Moyne, le P. Senault, Balzac. — L'inspiration de Bossuet est purement biblique. — Jeunesse. — Premiers sermons. — Sermons *sur les Devoirs des rois et sur la Justice*. — Bossuet précepteur cherche naturellement ses leçons de politique dans la Bible. — Souvent consulté par Louis XIV. — Samuel. — « J'ai un second, le roi. » — Bossuet instruit les princes au nom de Dieu. — Épître au Dauphin en tête de la *Politique*..... 240
- § 2. ANALYSE BIBLIQUE DE LA POLITIQUE. — Le précepte de l'amour de Dieu et des hommes, premier lien de la société humaine. — La division des peuples « selon leur langue et leur famille ».

- Dieu source de l'autorité. — Idée de la royauté. — L'oïnt du Seigneur. — Le droit du roi. — Gouverner hardiment. — Pour tempérer ce pouvoir, bonté et sagesse. — Le roi pasteur. — *Divinatio in labiis regis*. — Moyens d'acquérir la sagesse. — Sanction divine. — « O dieux de chair et de sang, vous mourrez comme des hommes ! » — Devoirs des sujets. — Pas de révolte. — Mêmes questions traitées par Bossuet à propos de Basnage et de Jurieu. — Les quatre derniers livres : devoirs particuliers et secours de la royauté. — Comprendre le sérieux de la religion. — Providence particulière de Dieu sur les rois. — Rendre la justice. — Aimer la paix et savoir faire la guerre. — Les finances. David et Salomon. — Ce qui fait le bonheur du peuple. — Portraits bibliques de conseillers des rois. — Le roi ne doit pas enfler son cœur..... 216
- § 3. QUELQUES REMARQUES SUR L'EMPLOI DE L'ÉCRITURE DANS LA POLITIQUE SACRÉE. — Bossuet moins guidé ici par l'écriture que dans l'*Histoire universelle*. — Il n'y a pas dans la Bible une théorie politique comme il y a une théorie de l'histoire. — Bossuet ne veut pas faire une politique universelle, mais une politique pour la France. — Il choisit ses thèses. — La royauté. — Il choisit ses preuves. — Combien rarement il se rencontre avec Menochius dans le choix des citations. — Bossuet s'appuie parfois sur des détails bien peu connus. — Tous les exemples pris de la théocratie juive sont-ils applicables aux nations ordinaires ? — Exemples bien lointains. — Mérites de la *Politique*..... 234

CHAPITRE IX

LA BIBLE ET LES OUVRAGES ASCÉTIQUES DE BOSSUET

- § 1. CARACTÈRE BIBLIQUE DE L'ASCÉTISME DE BOSSUET. — Côté peu connu de l'esprit de Bossuet. — Sa direction recherchée. — Préférences pour le Cantique des Cantiques. — Piété de Bossuet. — Les Psaumes récités la nuit. — « L'homme de Dieu. » — Une âme pleine de pensées bibliques..... 242
- § 2. CONCEPTION BIBLIQUE DE L'ASCÉTISME CHRÉTIEN. — LES ÉLÉVATIONS ET LES MÉDITATIONS. — Les *Élévations* et les *Méditations* forment un ensemble. — L'originalité de Bossuet est de voir dans la Bible la suite de la doctrine ascétique. — Préparation de l'âme à recevoir Jésus-Christ ; Jésus-Christ donné à l'âme. — Les *Élévations*. — Dieu. — La création. — Le péché. — La

- rédemption. — Les *Méditations*. — Passages de l'Évangile choisis pour faire connaître et aimer Jésus-Christ. — L'*Histoire universelle* et les *Élévations* et *Méditations*. — Ressemblance dans le plan. — Différence d'esprit. — Différence des tableaux bibliques chez Bossuet historien et chez Bossuet ascète. — Jésus-Christ trouvé par le cœur. — Dans le manie-ment de l'Écriture, deux procédés nouveaux. — Extase prophétique; — Colloque. 246
- § 3. LETTRES DE DIRECTION. — « Les paroles de l'Écriture sont le vrai remède de l'âme. » — Paroles de l'Écriture pour le roi; — pour Bellefonds; — pour la sœur Cornuau; — pour ma-dame d'Albert. — Une distribution de mots spirituels pris d'Isaïe. — Les *sentences*. — Bossuet conseille la lecture de la Bible. — Science profonde de l'Écriture, pour choisir les lec-tures qui conviennent à chaque âme. — Les retraites. — Sur l'oraison, un mot de saint Jacques et un mot du Cantique. . . . 256
- § 4. LES OPUSCULES ASCÉTIQUES ET EN PARTICULIER LE TRAITÉ DE LA CONUPISCENCE. — Revue de quelques opuscules. — La *Prépa-ration à la mort*. — *Traité de la Concupiscence*, explication de quelques mots de saint Jean. — Commentaire de l'Écriture par l'Écriture elle-même. — Les beaux-esprits « se réjouissent dans le néant ». — Beautés du *Traité de la Concupiscence*. — La pensée biblique en fait l'unité. — Le *Discours sur la vie cachée en Dieu*. 267

CHAPITRE X

BOSSUET COMMENTATEUR DE LA BIBLE

- § 1. L'EXPLICATION DE L'APOCALYPSE. — Ce commentaire appartient bien en propre à Bossuet. — Souvenirs de Le Dieu sur la ma-nière dont il fut composé. — Enthousiasme de Langeron et de Bossuet lui-même. — Vues originales de Bossuet. — Son interprétation va plus loin que celle des Pères. — Sans tomber cependant dans les témérités de l'exégèse protes-tante. — Le Pape-Antéchrist. — Bossuet et M. de la Ché-tardie travaillent à convertir les protestants. — Connaissance profonde de l'histoire dont Bossuet fait preuve. — Sagesse. — « Je tremble en mettant les mains sur l'avenir. » — Élo-quence. « Vous êtes plein de fentes, par où le sublime échappe. » — Quelques répétitions. 274
- § 2. COMMENTAIRES SUR LES PSAUMES ET SUR LES LIVRES SAPIENTIAUX. — Les commentaires latins de Bossuet sont une œuvre faite

en collaboration. — Le but de ces commentaires est d'aider à comprendre le texte sacré dans une lecture rapide. — Prédécesseurs de Bossuet dans ce genre. — Comparaison avec les *Explications* de la Bible de Saci. — La *Dissertation* sur les Psaumes. — Mérite de Bossuet: montrer l'idée principale du psaume et en faire saisir l'unité. — Boileau et la théorie des écarts lyriques. — Bossuet s'attache au sens littéral. — Un souvenir de Metz. — Les Notes sur les Livres sapientiaux. — Parfois insuffisantes. — Ne concluent pas toujours. — Commentaire sur le Cantique des Cantiques. — Bossuet théologien et humaniste. — L'abbé Cotin. — Tact de Bossuet dans l'usage des réminiscences classiques..... 286

- § 3. COMMENTAIRES PERDUS OU APOCRYPHES. — Bossuet a travaillé à préparer d'autres commentaires que ceux qui nous restent. — M. Lachat ne croit pas aux commentaires perdus. — Il est cependant certain qu'au XVIII^e siècle, il existait au moins deux cahiers de notes manuscrites que nous n'avons plus. — Preuves. — Jusqu'où nous pouvons suivre la trace d'un de ces cahiers. — Œuvres apocryphes publiées en 1748. — Ce qu'il faut penser de *Fragments inédits* récemment publiés... 299

CHAPITRE XI

LA BIBLE ET BOSSUET POLÉMISTE

- § 1. LES MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE. — L'évêque défenseur de la vérité par les Écritures. — Bossuet, en s'adressant au P. Caffaro, commence par pratiquer les conseils de l'Évangile. — Du silence de l'Écriture sur le théâtre. — Idée biblique du « sérieux de la vie chrétienne ». — Force que donne l'Écriture à la parole de Bossuet. — Quelques phrases mémorables..... 305
- § 2. RAPPORTS DE BOSSUET AVEC LES JANSÉNISTES. — LA DÉFENSE DU GALLICANISME. — Version de Mons. — *Problème ecclésiastique* et *Avertissement sur le livre des Réflexions morales*. — Bossuet n'est pas l'adversaire des jansénistes sur le terrain scripturaire. — Usage de l'Écriture dans la *Defensio declarationis*. 312
- § 3. LES PROTESTANTS. — Longue lutte soutenue par Bossuet. — Discussions de textes. — Le canon des Écritures discuté avec Leibnitz. — Question de principes. — Écriture et Tradition. Le libre examen et l'autorité de l'Eglise. — Conférence avec M. Claude. — *Histoire des Variations*..... 316

4. LA QUERELLE DU QUIÉTISME. — Les quiétistes citent peu l'Ecriture. — Leurs interprétations étranges. — Tactique de Bossuet. — Il commence par bien prouver la vérité par l'Ecriture. — *Ut bene sit tibi*. — Puis il répond aux objections. — L'attitude de Bossuet dans cette querelle comparée à celle de Fénelon. — Souplesse et immobilité. — *Hæc dicit Dominus*. — Saint Paul enseigne que l'erreur est condamnée à se contredire elle-même. — Parole « impérieuse et dominante ».. 321
- § 5. UNE POLÉMIQUE SUR LA SCIENCE DES RELIGIONS. — Question des rites chinois à la Sorbonne. — Livre du docteur Coulaou pour prouver que beaucoup de peuples anciens ont eu la connaissance du vrai Dieu. — Indignation de Bossuet. — Ses trois lettres à M. Brisacier. — Science de l'Ecriture dans cette discussion. — Tendance à insister sur les passages effrayants des Livres saints..... 328

CHAPITRE XII

LA BIBLE ET BOSSUET POLÉMISTE (*suite*). — BOSSUET
ET R. SIMON

- § 1. LES FAITS. — Nécessité d'un chapitre spécial sur Bossuet et R. Simon. — R. Simon brouillé avec Port-Royal. — Bossuet lui reproche d'avoir fait alliance avec les protestants. — Il se prépare à donner au public l'*Histoire critique du Vieux Testament*. — Bossuet averti, — par qui? — L'ouvrage de R. Simon est saisi, — examiné de nouveau, — et malgré les démarches de l'auteur condamné à être détruit. — Une dédicace de R. Simon à Bossuet. — Négociations avec Bossuet et Renaudot. — Bossuet consent à une édition corrigée de l'*Histoire critique*. — M. Pirot fait échouer ce projet. — Propositions de Bossuet pour occuper R. Simon à des travaux moins dangereux. — Editions de l'*Histoire critique du Vieux Testament* à l'étranger. — *Histoire critique du Texte*, *Histoire critique des Versions du Nouveau Testament*. — Lettre de Bossuet à Nicole. — *Histoire critique des Commentateurs du Nouveau Testament*. — Appréciation de Bossuet. — Il entreprend la *Défense de la Tradition et des saints Pères*. — *Nouvelles Observations* publiées à Paris par R. Simon. — Il prépare sa traduction du Nouveau Testament. — Les censeurs agréés par Bossuet et Noailles. — Bossuet est averti que le livre est dangereux. — Remarques manuscrites. — Lettres à Noailles, à M. de Malezieu, à l'abbé Bertin. — Négociations pour faire corriger la version de

Trévoux. — R. Simon ne se soumet pas. — Insuffisance de ses cartons. — Ordonnance de Noailles. — Ordonnance et <i>Instructions</i> de Bossuet. — « Il faut le laisser mourir. » — Réponses de R. Simon à Bossuet.....	335
§ 2. LE « CRITIQUE » ET LE « DOCTEUR ». — POINTS FAIBLES DE LA POLÉMIQUE DE BOSSUET. — GRAVES TORTS DE R. SIMON. — Différence d'esprit entre Bossuet et R. Simon. — Différence de méthode. — Satires réciproques. — Portrait du « critique » par Bossuet. — Portrait du « docteur » par R. Simon. — Qui a raison? — Torts de Bossuet. — Il exagère ses censures. — Il attaque trop vivement la critique. — Il se trompe sur un certain nombre de détails. — Bossuet manque-t-il d'esprit critique? — Torts de R. Simon. — Torts théologiques. — Points faibles de son érudition. — Son ironie le fait juger sévèrement. « M. Simon est un moqueur déclaré. » — Bizarrie de ses procédés. — Ses liaisons avec les hétérodoxes. — Bossuet, malgré quelques excès de rigueur, est en somme fidèle à son devoir d'évêque.....	355

CONCLUSION

Influence de quelques livres sur certains écrivains célèbres. — La Bible a eu sur Bossuet une influence plus profonde et plus étendue. — L'esprit de Bossuet : — besoin de la vérité immuable; — goût du grand et du beau; — facultés littéraires; — un certain manque d'originalité créatrice. — La Bible a contenté tous les besoins de son âme. — Elle a développé toutes ses facultés. — Imagination, sensibilité, volonté, intelligence. — L'œuvre de Bossuet résumée en quelques textes qui lui étaient familiers. — <i>Hæc est vita æterna ut cognoscant te, Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. — Omnes morimur. — Christus heri et hodie, ipse et in secula. — Deum time; regem honorificate. — Sic Deus dilexit mundum... Credidimus caritati. — Ne transgrediaris terminos antiquos.</i> — Une confiance de Bossuet.....	371
---	-----

APPENDICES

APPENDICE I. — Une feuille de notes prises par Bossuet.....	381
APPENDICE II. — Notes extraites de la « Bible du Concile ».....	385
APPENDICE III. — Analyse biblique du sermon sur la <i>Vigilance</i>	

TABLE DES MATIÈRES	453
<i>chrétienne</i>	402
APPENDICE IV. — Titres complets des ouvrages cités ou mentionnés dans cette thèse.....	413
TABLE DES NOMS PROPRES.....	429

Vu et lu,
en Sorbonne, le 1^{er} mai 1890,
par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
A. HIMLY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

CORRIGENDA — ADDENDA

P. 8, § 2, l. 8. — *Au lieu de* : Bernier, *lire* : Besnier.

P. 11, note 2. — *Au lieu de* : ἀνθρώποις εὐδοκία, *lire* : ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία (texte de la Polyglotte de Vitré). Tischendorff (édit. crit. VIII) adopte la variante conforme à la Vulgate : ἐπὶ γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας.

P. 87, dernière ligne. — *Au lieu de* : qui paraissent, *lire* : qui paraissaient.

P. 154, texte et note. — Il est douteux que l'allusion à Ezéchiel appartienne à la rédaction authentique de Bossuet. Elle ne se trouve pas dans les fragments sténographiés cités par Hermant. Cf. sur l'*Oraison funèbre* de Nicolas Cornet un article de M. A. Gazier dans la *Revue politique et littéraire*, 1874, t. I, pp. 680 et suiv. ; — un article du P. Gazeau dans les *Etudes religieuses*, février 1874, pp. 270 et suiv. Les fragments notés par l'auditeur de 1663 sont reproduits dans ces deux articles.

P. 400, note 2, l. 1. — *Au lieu de* : four, *lire* : pour.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY
